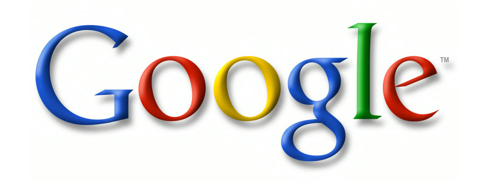
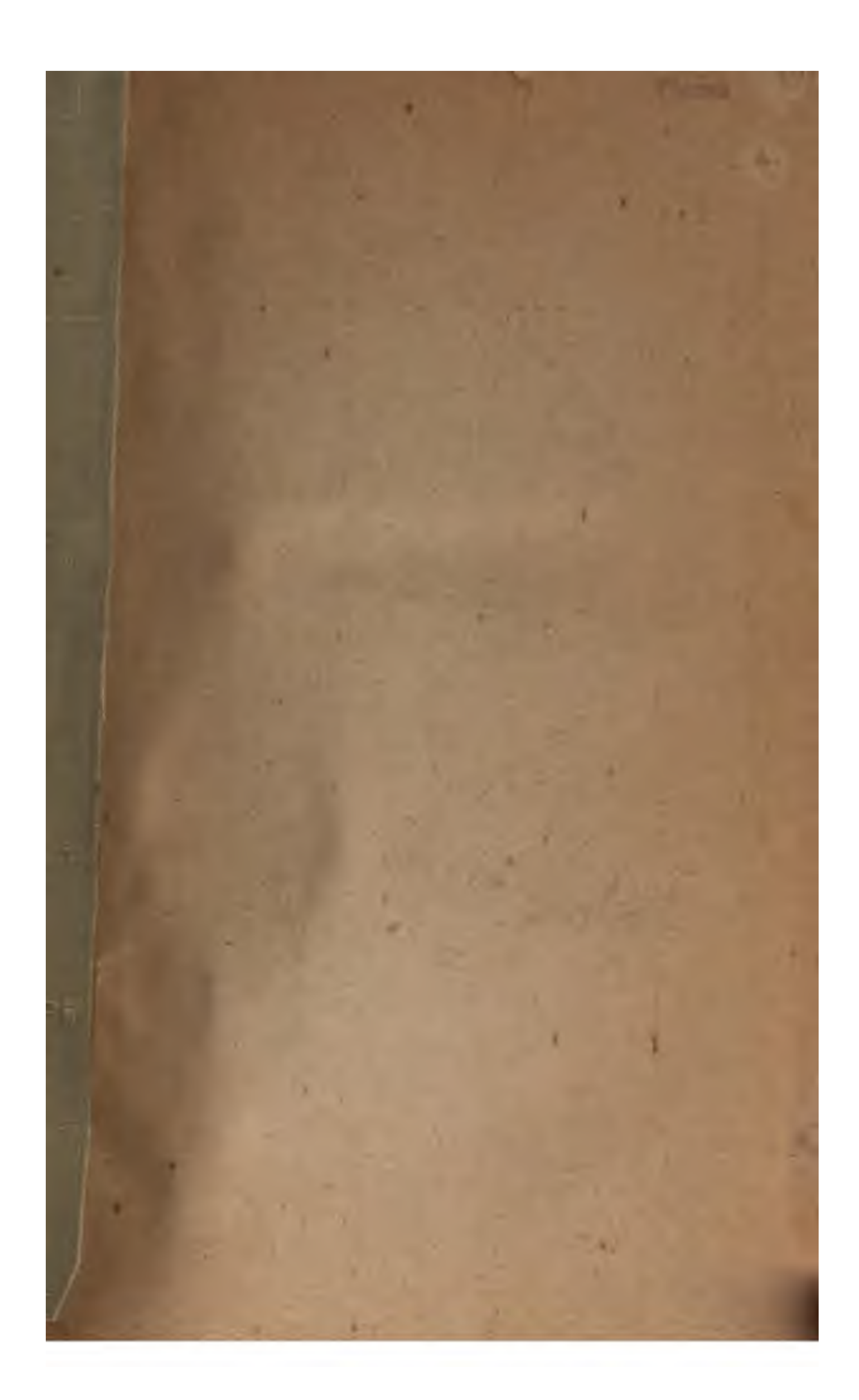








ŒUVRES CHOISIES

DE

SAINT-ÉVREMOND



ŒUVRES CHOISIES

DE

SAINT-ÉVREMOND

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES CHOISIES

DE

SAINT-ÉVREMOND

PRÉCÉDÉES D'UNE ÉTUDE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE L'AUTEUR

DISCOURS

QUI A OBTENU LE PRIX D'ÉLOQUENCE DÉCERNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DANS SA SÉANCE DU 20 DÉCEMBRE 1866

PAR

A.-CH. GIDEL

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

ET DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE BONAPARTE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

INTRODUCTION

ÉTUDE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE SAINT-ÉVREMOND[1]

> « Je pense sur toutes sortes de sujets,
> « je ne médite sur aucun. »
> (*Sur les Plaisirs*, à M. le comte d'Olonne,
> t. I, p. 144, édit. de Des Maizeaux.)

L'Académie française demande qu'on lui parle de Saint-Évremond ; veut-elle qu'on la venge de la comédie des *Académiciens* ? Rien ne serait plus aisé ; mais l'illustre compagnie estimerait peu, sans doute, ce facile triomphe. Il y a longtemps que l'irrévérence de Saint-Évremond est oubliée. Les personnages qu'il a raillés ont, en mourant, emporté le ridicule avec eux. La gloire de leurs successeurs immédiats aurait fait absoudre l'Académie tout entière, si jamais elle avait eu besoin de se défendre contre les accusations du satirique.

Mais qu'aurait-il pensé lui-même s'il avait pu prévoir que ses œuvres seraient discutées un jour devant cet imposant tribunal ? Certes, jamais homme ne s'inquiéta moins de mériter les suffrages de juges, quels qu'ils fussent. Dans ses mœurs ou dans ses écrits, il ne consulta d'autre règle que son goût, il ne suivit d'autre loi que son plaisir. Homme du monde avant tout, il ne fut écrivain

[1] Cette étude a obtenu le prix d'éloquence décerné par l'Académie française dans sa séance publique annuelle du 20 décembre 1866.

qu'à ses heures. Si quelque ami le félicite des pages échappées à sa plume, il refuse presque de recevoir ses éloges : « Ses louanges sont excessives, il les accorde à des bagatelles que l'inutilité a produites, et lui-même n'en fait cas que pour l'amusement qu'elles lui donnent en des heures ennuyeuses. » Il craindrait de se décrier par là dans un pays délicat, où l'on ne saurait beaucoup et fort bien écrire sans passer pour pédant ou pour auteur. Il ne se pique ni de régularité ni de soin ; il laisse ses idées se suivre d'un mouvement naturel ; on sent en tout ce qu'il écrit le ton libre d'une conversation polie, le charme d'une raison droite, l'aisance d'une imagination heureuse, et la vivacité piquante d'une raillerie ingénieuse.

Sa vie et son style se ressemblent. S'il s'applique, dans la société, à se défaire chaque jour de quelque chaîne et à reprendre sa liberté, ce n'est pas pour s'imposer aucune contrainte quand il lui vient le goût d'écrire. Il ne cherche « qu'à se plaire, » qu'à détourner son esprit de fâcheuses considérations sur des pensées un peu moins désagréables ; il n'est ingénieux qu'à tirer de son fonds des réflexions qui le contentent, tout disposé à se laisser aller à la fantaisie, pourvu que la fantaisie n'aille pas tout à fait à l'extravagance : car il faut éviter, dit-il, le déréglement autant que la contrainte. Rien n'est plus éloigné que ses écrits de l'asservissement d'un auteur de profession. Tout y respire la facilité d'un homme de qualité qui fuit un assujettissement indigne de lui, qui donne à l'étude quelques heures sans dessein, sans ordre, quand il ne peut avoir la conversation des honnêtes gens, ou qu'il se trouve éloigné « du commerce des plaisirs. » Il n'estime les sciences que si elles polissent l'esprit, inspirent la délicatesse et l'agrément. Voilà comment, dans l'art difficile d'écrire, sans prétendre à rien, sans se piquer de bien faire, Saint-Évremond a laissé des pages inimitables, tant elles ont de naturel et de grâce.

Pas plus que son style, sa conduite ne fut réglée par des principes sévères : il s'arrangea pour passer doucement sa vie, plus ami de l'indolence épicurienne que sectateur d'une vertu rigide. On ne le vit jamais se roidir contre la fortune, et affecter la constance à supporter ses coups. Banni de France, il employa ses

protecteurs pour essayer d'y rentrer, il fit de son mieux pour adoucir la rigueur du maître; mais, quand il vit ses premiers efforts inutiles, il ne lassa pas de ses plaintes des oreilles impitoyables ; il remarqua sans aigreur que quelques amis s'étaient éloignés, effrayés de sa disgrâce, il ne s'en étonna pas ; il ne mourut pas de chagrin, il ne chercha plus qu'à vivre mollement, et, appelant à son aide tous les plaisirs, il conduisit jusqu'à son terme, sans l'attrister par de trop sérieuses réflexions, une existence vouée tout entière à poursuivre ce qu'il appelait lui-même la volupté spirituelle du bon Épicure, c'est-à-dire le sentiment délicat d'une joie pure qui vient du repos de la conscience et de la tranquillité de l'esprit.

Les premières années de Saint-Évremond donnèrent à son génie un tour qu'il ne perdit jamais. Il était venu au temps où la France, délivrée des longues fureurs du siècle, goûtait enfin quelque repos, et se jouait dans la liberté de ses opinions et de ses mœurs. Aux guerres terribles de religion succédaient, après un long intervalle de paix, la guerre de la Fronde, le temps de la *bonne Régence*, temps de politique indulgente, où tout favorisait le plaisir :

Dans le commerce, on était sociable;
Dans l'entretien, naturel, agréable.

Là le sérieux se distinguait d'une gravité importante; le plaisant n'avait rien d'outré ni de faux. Sorti de France juste au moment où les mœurs se transformaient déjà et devenaient plus sévères, Saint-Évremond échappa à l'influence de cet âge nouveau. Jusqu'à son dernier jour, il resta l'homme de la régence, causeur agréable, insinuant, enjoué, plutôt qu'écrivain laborieux.

I

Né en 1613, mort en 1703, Charles-Denis le Guast, seigneur de Saint-Évremond, traversa tout le dix-septième siècle. Un peu plus de la moitié de sa vie se passa dans l'exil ; hors de la France,

il conserva néanmoins, jusqu'à son dernier jour, l'esprit et le goût français. Éloigné quelque temps de la cour par une disgrâce, Vardes reparaissait devant Louis XIV avec un pourpoint passé de mode. Les seigneurs riaient, et l'adroit courtisan disait à son maître : « Sire, loin de vous on n'est pas seulement malheureux, on devient ridicule. » La flatterie était ingénieuse. Saint-Évremond, s'il eût consenti à revenir à la cour, n'eût pu en dire autant de son esprit. Le malheur ne l'avait pas affaibli. Ni la Hollande, ni l'Angleterre, où il avait cherché un asile, n'en avaient émoussé la finesse; l'âge même n'y avait rien fait, et, à quatre-vingt-dix ans, l'ancien ami de Ninon de Lenclos, l'ancien lieutenant des gardes et lecteur du prince de Condé, le commensal du commandeur de Souvré et du comte d'Olonne, n'avait rien perdu de son aimable enjouement.

Pour le distinguer de ses frères, qu'on appelait, dans la famille, l'aîné l'honnête homme, le second le soldat, le troisième l'abbé, on le nommait l'*esprit*, tant il montrait déjà cette heureuse disposition à dire toute chose d'une manière originale et vive. L'éducation ne fit qu'augmenter ce fonds naturel, et la société d'hommes célèbres vint encore l'accroître. Élevé par les jésuites au collége de Clermont, il eut en rhétorique les leçons du père Canaye, et quitta Paris pour faire sa philosophie à Caen. On le destinait à la magistrature. Il ne resta qu'un an dans cette ville et se tourna du côté des armes. A Paris, dans les *exercices*, c'est-à-dire dans les études préparatoires à la profession militaire, il se rendit de bonne heure célèbre par son adresse à manier l'épée. Déjà nous le voyons mêlé aux gentilshommes les plus distingués par la naissance et la fortune. Ses amis sont Miossens, Palluau, Ruvigny, Créqui, le duc d'Enghien.

On était alors au début du dix-septième siècle. A cette époque, les caractères avaient une vigueur qui se rapprochait de la rudesse du siècle passé. Rien n'était encore bien réglé. La société présentait dans ses mœurs les disparates les plus vivement marquées. C'était le temps des seigneurs duellistes, des poëtes affamés, des femmes héroïques dans les combats, précieuses dans les ruelles. Il n'était pas rare de rencontrer alors des évêques peu persuadés des vérités de la religion, des esprits forts qui niaient

ces vérités, des épicuriens, comme Desyveteaux, qui achevaient dans d'étranges désordres une vie mêlée d'impiété et de débauche; Voiture et Saint-Amand, Corneille et Godeau de Vence, s'asseyaient ensemble à l'Académie française, où Chapelain et Balzac rendaient leurs oracles. Partout il circulait une séve abondante; on sentait approcher un grand siècle. Tous les ressorts étaient tendus, toutes les forces étaient en jeu. Il ne fallait plus qu'en modérer les mouvements.

L'Académie française, à peine établie, et l'hôtel de Rambouillet semblaient répondre à ce besoin. Ces deux sociétés, par des influences diverses et diversement acceptées, tempéraient l'ardeur trop bouillante des esprits; essayaient d'introduire dans les mœurs, comme dans les écrits, la mesure qui avait jusqu'ici fait défaut; pliaient aux règles du goût des auteurs auparavant rebelles à tout frein, leur imposant le choix dans les idées, l'élégance dans le style.

En dehors de ces deux cercles, la réforme s'accomplissait peu à peu. Une génération nouvelle s'élevait dans des habitudes étrangères à celle qui l'avait précédée. Les jeunes gens se réglaient sur d'autres modèles. Le temps des esprits forts était à peu près passé. Il n'était plus question que de délicatesse: chacun s'appliquait à devenir *honnête homme*. On sait combien de qualités exquises comprenait ce titre envié. Le courage de l'âme et la finesse de l'esprit, l'art de se bien vêtir, une noble galanterie avec les dames, un cœur facile aux belles passions, des lumières sur tout, nulle trace de pédantisme; le talent de s'exprimer avec aisance, d'écrire, mais avec un air de grand seigneur, d'un tour libre, sans application servile, sans attention minutieuse; juger du mérite d'un sonnet et savoir conduire une armée; tenir la balance égale entre deux poëtes et faire le siége d'une place; n'être dupe de rien, ni des événements ni des hommes; ménager sa faveur et sa réputation, ne trahir ni ses intérêts ni sa gloire; user des plaisirs avec sobriété, et ne pousser rien à bout : telle était la suprême distinction d'un gentilhomme, en cette première moitié du dix-septième siècle où Saint-Évremond commençait à prendre sa place à la suite des jeunes ducs d'Enghien et de Candale.

Son esprit, autant que ses qualités militaires, servit à son avancement dans l'armée : s'il était exact à remplir les ordres qu'il

recevait, il était plein d'agrément dans les conversations qui précédaient ou suivaient les batailles. Il y brillait par sa gaieté, par sa malice, par son talent à saisir les ridicules et à les exprimer. Le prince de Condé goûtait surtout ses entretiens. Ce héros était loin d'avoir alors les vertus paisibles dont Bossuet l'a si éloquemment loué. Ni l'âge ni le malheur n'avaient encore adouci la fierté naturelle de son caractère. Le feu de son génie ne se faisait pas sentir seulement dans les combats : il éclatait dans les satires qu'il excellait à improviser contre tout le monde, sans distinction d'amis ou d'ennemis. Ses coups de langue étaient âpres et cuisants. L'humeur un peu farouche de sa race l'animait dans ces jeux où la finesse du langage tempérait mal la cruauté des traits. Pour amuser le prince, il fallait des compagnons ingénieux, des causeurs féconds, des moqueurs caustiques, et Saint-Évremond plus que personne devait lui plaire. Afin de l'avoir mieux sous la main, le prince l'avait fait lieutenant de ses gardes. Dans ses instants de loisir ou de maladie, c'était à lui qu'il avait recours. S'il fallait faire quelque lecture, le lieutenant des gardes choisissait les livres. Il prenait de préférence les historiens de l'antiquité. Il les commentait en interprète original. Laissant aux grammairiens les petites observations sur les mots, il s'érigeait en *critique du sens*, et s'appliquait à saisir le génie des auteurs et celui des temps; plus attentif au caractère des écrivains, au caractère des personnages qu'ils font agir qu'à la construction des phrases.

Bossuet, Boileau, tous ses contemporains ont célébré chez le prince de Condé le goût fin des beautés dans les ouvrages de l'esprit. C'était avoir atteint la perfection que d'avoir su plaire au héros de Rocroi et de Lens : les éloges venus de Chantilly étaient la plus glorieuse récompense du talent. Pour combien Saint-Évremond a-t-il contribué à former ce discernement, ce jugement sûr et prompt? Nul doute que le prince n'ait gagné beaucoup dans ces communications amicales. L'homme le plus heureusement né ne laisse pas d'avoir besoin d'une direction. Saint-Évremond était capable déjà de la donner à Condé, comme il était capable de profiter lui-même des vives lumières de celui qui, sans cesser d'être son supérieur, devenait à peu près son élève, si l'on peut em-

ployer ce mot pour désigner un commerce où chacun d'eux s'excitait à bien juger et à bien dire, où chacun apportait sa part de pensées ingénieuses, où Saint-Évremond enfin rachetait par son esprit l'infériorité de sa condition.

Qu'il s'agît de Rabelais ou de Pétrone, Condé conservait l'indépendance de son goût. Sur Pétrone, le lieutenant des gardes pouvait abonder en éloges, en jugements flatteurs, en observations subtiles; mais le prince se plaisait-il peu au gros rire de l'auteur de *Gargantua*, le lecteur devait changer de livre. Qui pourrait nier que ces légères résistances d'un jeune homme dont l'âme était à la fois vigoureuse et délicate n'aient été salutaires à Saint-Évremond? Naturellement enclin dans ses mœurs, comme dans ses préférences littéraires, à suivre avec abandon ce que Régnier appelait *la bonne loi de nature*, peut-être fut-il arrêté à temps sur la pente où il menaçait déjà de glisser. Peut-être fut-il alors averti de porter plus haut ses regards, de se faire une habitude de penser avec plus de noblesse. Si, dans la suite, il put se faire un mérite de n'avoir eu rien de contraint, pas trop de liberté, serions-nous téméraire d'y voir un effet des scrupules que le prince montra dans ces entretiens de leur jeunesse?

Saint-Évremond en profitait encore à d'autres égards. Il apprenait à peser ses jugements, à éclaircir ses idées. Il eut toujours besoin du mouvement de la conversation pour animer sa pensée. La plupart des pièces qui composent ses œuvres ont passé par ce travail préparatoire. Des réflexions intérieures, des pensées secrètes, auraient favorisé chez lui l'expression de ses sentiments moins que la rapidité de l'improvisation. Il était fait pour briller dans ce genre de talent, et il semble que cet exercice lui fût nécessaire pour donner la netteté aux idées confuses que produisait en abondance un esprit fécond et primesautier comme le sien. De là, pour lui, l'habitude de voir plus clair en lui-même, de mieux se sentir en ce qu'il disait, d'en faire jaillir au dehors une image plus vive. Il fallait, dans ces joutes, lutter de souplesse et d'agilité avec ses rivaux, trouver sur-le-champ les meilleures raisons, inventer des traits piquants, éclater en saillies, enlever les applaudissements d'émules bienveillants sans doute, mais intéressés à ne laisser à personne une victoire facile.

Saint-Évremond prit sans peine le premier rang parmi les jeunes gens qu'assemblait autour de Condé ce plaisir de la conversation, dont le goût, particulier à l'esprit français, fait surtout l'immortel honneur du dix-septième siècle. Il l'a déclaré lui-même : il le mettait au-dessus de la lecture. La vivacité de cette passion ne diminua jamais en lui. Combien n'était-elle pas animée par la témérité d'un âge que nul malheur n'avait encore frappé, qui jouissait de sa hardiesse sans en avoir senti, sans en avoir même prévu les tristes inconvénients? Laissez passer quelques années, et il saura par expérience quels longs regrets peuvent causer les bons mots. Pour le moment, il déploie en toute liberté un talent dont il ne pense pas avoir jamais rien à craindre; il s'abandonne tout entier à sa verve, heureux d'égayer un prince « agréable à qui sait lui plaire, mais fâcheux à qui lui déplaît. »

Une connaissance prématurée de l'homme en général, une vue pénétrante des défauts inhérents à notre nature, une attention malicieuse à observer les personnages qu'il voyait agir, à démêler leurs intérêts secrets ou leurs principes; une sorte d'amour-propre mis à juger avec indépendance les amis aussi bien que les indifférents; aucun de ces attachements qui, sous le nom « superstitieux » de dévouement et de soumission, obscurcissent la clairvoyance des yeux; un langage fin et délié; un tour élégant et facile, un art accompli à placer et à choisir ses mots; plus d'étendue que de profondeur, plus de subtilité que d'énergie et de force; un sens solide et droit relevé par le sel d'une inaltérable gaieté : voilà les qualités que montre Saint-Évremond dans ses premiers écrits.

Un de ceux qui commencèrent à répandre son nom dans le public fut une comédie en vers contre l'Académie, ou plutôt contre les académiciens. Imprimée en 1650, elle courait déjà dès 1640. Quoique jeune encore, l'Académie était déjà célèbre, tant par ses propres actes que par les critiques dont elle avait été l'objet. Parmi les raisons nombreuses qui animaient contre elle les railleurs, il faut compter la prétention de réformer la langue et d'en bannir des termes devenus respectables par un long usage. Ce travail, commencé par Malherbe à la cour d'Henri IV, avait en réalité besoin d'être continué. Beaucoup d'expressions suran-

nées, pesantes ou dures, devaient enfin disparaître des écrits épurés par un goût plus délicat. Il restait en ce temps beaucoup à faire. C'est à peine si les *Remarques* de Vaugelas sur la langue avaient paru, essayant de déterminer le genre, le sens et la propriété rigoureuse des mots. Les traces du latin se faisaient voir partout, et dans les constructions des phrases, et dans les habitudes du style. A mesure qu'on s'éloignait davantage du seizème siècle, le choix devenait plus nécessaire, conseillé par la politesse croissante des ésprits.

Se croyant investie par Richelieu d'un pouvoir souverain sur le langage, l'Académie s'était mise à l'œuvre, non sans provoquer au dehors plus d'une remarque maligne. Le zèle indiscret de quelques-uns de ses membres y prêtait. Il y en avait qui, remplis d'une prévention justement ridicule, proscrivaient les mots les plus utiles. On sait comment l'hôtel de Rambouillet s'émut du sort qu'on réservait à *Car*. Confirmée ou non par l'Académie, une seule de ces menaces suffisait pour éveiller l'humeur satirique d'une jeunesse qui, formée dans les relations d'un monde élégant, condamnait sans pitié le pédantisme d'auteurs restés en arrière sur le goût de la belle société.

Telle fut sans doute l'intention de Saint-Évremond dans sa pièce. Cette œuvre indique nettement la fin d'une période littéraire, et un changement considérable dans l'éducation du dix-septième siècle. Des écrivains, respectés jusque-là comme les maîtres de la langue et du goût, se trouvent livrés à la raillerie. C'est la première atteinte donnée à des réputations solidement établies. C'est le premier signal des attaques dont Boileau ne cessera de harceler les mêmes hommes. S'il eut l'honneur d'achever la défaite du mauvais goût et d'assurer le triomphe de la raison, n'oublions pas que Saint-Évremond entra le premier dans la lice, et porta les premiers coups avec autant d'audace que de gaieté.

Sans vouloir manquer au respect que nous devons à l'Académie française, nous le dirons avec franchise, les premiers académiciens n'eurent pas tout le mérite que leurs successeurs nous ont appris à révérer en eux. Les contemporains le reconnaissaient eux-mêmes. « Quand on fit l'Académie, dit Tallemant des Réaux, Bois-Robert y mit bien des passe-volants. On les appelait les en-

fants de la pitié de Bois-Robert. Par ce moyen il leur fit donner pension. Il s'appelle en je ne sais quelle épître imprimée... *Solliciteur des Muses affligées.* » Quelle distance entre Corneille, Racine, Perrault lui-même et Saint-Amant, Faret, Gombaud, Colomby, Porchères, auteurs pour la plupart d'écrits médiocres, dépourvus de talent et plus encore de goût ! Il n'y avait plus de proportion entre la valeur de leurs œuvres et l'estime dont elles continuaient à jouir. Ils avaient conquis au prix de bien faibles efforts le rang où on les voyait. Quelques-uns avaient des charges, ou plutôt des titres d'emplois dont le public pouvait très-aisément se moquer ; celui-ci touchait pension pour avoir été *intendant des plaisirs nocturnes.* Celui-là se qualifiait d'*orateur du roi pour les affaires d'État.* Colletet avait gagné la faveur de Richelieu en décrivant la pièce d'eau des Tuileries. Saint-Amant, d'un esprit facile mais désordonné, sans jugement, sans étude, joignait à des mœurs honteuses un orgueil étrange. Ses rimes trop commodes ont décrié son ami Faret, qui, sans haïr la bonne chère et les divertissements, n'était rien moins qu'un débauché, et ne méritait pas la réputation fameuse que Saint-Amant lui faisait.

On savait comment Bois-Robert avait gagné les bonnes grâces de Richelieu. On commençait à peser avec plus de scrupule les œuvres des plus illustres et des mieux rentés. Godeau, évêque de Vence, tant estimé à l'hôtel de Rambouillet, si richement récompensé de ses paraphrases, semble à quelques malins lecteurs manquer de variété. La réputation de Chapelain a beaucoup perdu, quoiqu'il n'ait pas fait encore imprimer *la Pucelle.* Il se trouve des juges qui lui refusent le don de la poésie. Il ne leur semble pas être plus heureux en prose. Ils le taxent de dureté et de prolixité en tout ce qu'il fait. « Il impose encore à quelques gens, disent-ils, mais cela se découd fort[1]. »

Saint-Évremond n'est point assurément du nombre de ceux que la mode ou l'engouement continue d'aveugler. Il n'a plus de respect ni pour Baudoin ni pour Colomby. Il traite Chapelain lui-même avec autant de sévérité que Boileau le fera plus tard.

[1] Voir Tallemant des Réaux.

S'il exprime ses jugements avec hardiesse, avec vivacité, Balzac, dans une lettre à Chapelain, ne peut s'empêcher d'écrire : « Saurait-on mêler la raillerie et le tout-de-bon avec plus d'adresse sur le sujet de l'adieu de M. de Colomby à l'Académie, de la malédiction qu'il a donnée à son siècle, et du peu d'intelligence qui était entre lui et Tacite au temps de leur plus grande familiarité[1]? »

Ne cherchons pas là une comédie : il n'y en a point ; il ne s'y trouve ni plan, ni intrigue, ni action : c'est une satire littéraire divisée en scènes et en actes. Les personnages se présentent tour à tour et disent ce qu'il faut pour se peindre eux-mêmes. En voici le sujet. Le jour est enfin arrivé où, dans une séance solennelle, et après des débats contradictoires, les académiciens doivent fixer le *langage de cour*. On a dressé la liste des mots qui seront à jamais ou proscrits ou conservés. Le vote, une fois porté, toute réclamation sera inutile.

Saint-Amant et Faret arrivent les premiers au lieu de la séance. Leur irrévérence pour l'Académie éclate dans leurs paroles. Ni les travaux de la Compagnie, ni leurs confrères, ne trouvent grâce aux yeux de Saint-Amant. « La France a bien tort d'admirer la suffisance de tant de pauvres auteurs sans mérite. Godeau ne juge rien de beau que ce qu'il fait ; Chapelain est un fat, dur et contraint dans ses vers amoureux.

> . . . son esprit stérile et sa veine forcée
> Produisent de grands mots qui n'ont sens ni pensée. »

Faret n'est guère plus indulgent. S'il accorde quelques éloges aux poëtes que Saint-Amant décrie, il en détruit aussitôt l'effet par une critique injurieuse. Tous les deux quittent la place et vont dans le voisinage chercher un bon cabaret.

Plus sobre en ses repas, Colletet arrive ensuite en même temps que l'évêque de Grasse. Il veut s'humilier devant le prélat ; mais celui-ci le relève :

> Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.
> . . . .

[1] Lettres de Balzac à Chapelain, lettre xxxie, 1er avril 1640.

Je suis évêque ailleurs, ici, Godeau pour vous.
Avez-vous vu mes vers?

A cette question, Colletet répond par des louanges outrées :

Tout en est excellent, tout est beau, tout est net,
Exact et régulier, châtié tout à fait.

Godeau renchérit lui-même sur ces flatteries. Il reconnaît qu'il se loue, « mais c'est fort justement qu'il peut se louer. » Colletet n'y contredit pas, et quand l'évêque a cité son *Benedicite*, c'est entre eux une émulation de compliments exagérés. Après tant de preuves de sa complaisance, Colletet veut enfin s'entendre louer à son tour, et demande à l'évêque son avis sur ses œuvres :

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal.

O la sèche réponse, et qui a bien de quoi déplaire à Colletet mal payé de son admiration pour Godeau! Il ne cache pas son mécontentement, mais il n'obtient que de fâcheuses répliques et des appréciations désobligeantes de son talent : « Ses discours sont obscurs et couverts; il parle mieux qu'un homme de boutique. » Le respect à la fin échappe au pauvre Colletet, il se met au-dessus de l'évêque par le génie; il rétracte les louanges qu'il lui prodiguait tout à l'heure.

« Voulez-vous, dit Godeau, me contraindre à louer votre ouvrage? — J'ai tant loué le vôtre! » répond ingénument Colletet. Ainsi les injures succèdent aux compliments, et l'intervention de Serisay réconcilie à grand'peine ces poëtes aigris. Toute querelle entre eux sera désormais oubliée; et, louangeurs complaisants de leurs œuvres, ils se traiteront avec une admiration réciproque.

Chapelain a bientôt son tour; l'écrivain l'introduit sur la scène travaillant à des vers avec un soin ridicule et peu de génie. « Poursuivant d'un sens figuré la noble allégorie, » l'auteur de *la Pucelle* compose une pièce où règne la figure *Sur les beaux yeux de la comtesse*[1]. Images exagérées, rimes banales, pointes, expressions recherchées, cacophonie, on rencontre tout cela en

[1] On croit qu'il s'agit de la comtesse de Vermeil.

ce petit poëme. La stérilité de l'esprit de Chapelain, la rudesse et la dureté de sa langue, ses épithètes sans fin, sa complaisance en lui-même, composent une satire où ne manquent ni la vivacité ni l'esprit.

Je n'ai fait que vingt vers, dit-il en s'applaudissant, mais tous vers raisonnés,

> Magnifiques, pompeux, justes et bien tournés.

L'heure approche où les vieux mots vont tomber sous la juste réprobation des académiciens ; mais ils ne périront pas cependant sans avoir été défendus. Chapelain prévoit les injures dont les ignorants vont charger l'Académie, et Bois-Robert prépare ses confrères aux violences de Silhon, qui, dans le sein même de la savante Compagnie, veut défendre *or*, *parfois*, *pour ce que* et *d'autant*.

Mademoiselle de Gournai porte plus loin ses prétentions. C'est la langue de Montaigne tout entière qu'elle vient essayer de sauver. Son discours, tissu de vieilles expressions, est spirituellement raillé par Bois-Robert, qui emploie contre elle les termes vieillis dont l'usage la rend désormais ridicule.

Faret et Saint-Amant revenus enfin du cabaret, la séance commence. Godeau demande qu'on supprime de notre langue *or*, *pour ce que*, *d'autant*, mots usés qui tombent de vieillesse. En vain Silhon entreprend de les protéger : ils sentent l'école, ils tiennent du pédant : ils ont assez vécu. Il *conste*, il *nous appert*, sont abolis sur la proposition de Chapelain. Gombaud veut qu'on réforme cette expression impropre : *fermer la porte*.

> Pour avoir moins de froid à la fin de décembre,
> On va pousser la porte, et l'on ferme sa chambre.

Bois-Robert demande qu'on ôte *à ravir ;* l'Estoile obtient qu'en le bannissant de la cour, on le laisse aux coteries de la ville. Gomberville attaque *car* et *pourquoi ;* Desmarets les défend et les sauve. *Auparavant*, *jadis*, ne plaisent pas à l'Estoile ; Colletet opine contre *nonobstant*, et propose que l'on casse *néanmoins*.

La délibération achevée, Serisay, directeur de l'Académie, proclame l'édit qui règle la langue, retranche ces durs et rudes mots

Qui semblent introduits par les barbares Gots;

et l'assemblée se sépare sur cette déclaration :

Voilà ce qu'à peu près nous voulons réformer.
Anathème sur ceux qui voudront le blâmer;
Et soit traité chez nous plus mal qu'un hérétique
Qui ne reconnaîtra la troupe académique.

Le talent poétique déployé par Saint-Évremond dans cette comédie ne le met guère lui-même au-dessus des écrivains dont il se moque : ce n'est donc pas là ce qu'il faut louer dans cette œuvre. Le style y manque de souplesse et d'élégance. Si la langue y est correcte, elle est loin d'avoir cet air de facilité que le travail donne aux ouvrages longuement médités. On reconnaît dans celui-ci le premier jet d'un esprit heureusement né pour la raillerie, mais que l'application n'a pas encore mûri. Les scènes n'ont aucune liaison nécessaire entre elles; les personnages seuls sont assez bien dessinés en une ou deux touches rapides. On peut y relever encore une observation fine des hommes, le don de saisir les ridicules, quelquefois même d'atteindre sans effort au véritable comique. Godeau, qui reçoit avec complaisance les éloges de Colletet et qui n'a que de la froideur pour les écrits de son panégyriste; la querelle qui survient entre eux; plusieurs vers gais, expression naturelle et naïve d'un orgueil blessé, ont sans doute inspiré à Molière la scène de Vadius et de Trissotin. Ce n'est pas, assurément, un médiocre honneur que d'avoir fourni à notre grand comique quelques traits pour un tableau si parfait. C'est peut-être le seul mérite qu'on puisse attribuer à Saint-Évremond.

Si nous voulons au contraire chercher dans cette comédie les traces d'un jugement sain et droit; si nous voulons y voir les premiers efforts de la raison contre le pédantisme, le signal d'un changement dans le goût et dans l'opinion du public, nous ne pouvons pas refuser à cette œuvre une grande importance. Saint-Évremond accueille, sans les examiner, en les exagérant peut-être, les bruits répandus dans Paris contre les prétentions de l'Académie sur la langue : sans doute il a tort. Mais en essayant de désabuser ses contemporains d'une admiration trop longtemps

accordée à des écrivains médiocres, il préparait à la nouvelle génération, dont il était le précurseur, pour ainsi dire, un triomphe qu'il n'a pas tenu à lui de rendre plus complet. D'ailleurs les personnages de la comédie n'ont guère survécu à l'épreuve qu'il leur a fait subir.

Nous aimons à le trouver encore sur un chemin où Molière ne tardera pas à le suivre, lorsque, dans une pièce de vers intitulée *le Cercle*, il persifle et définit les *précieuses*. On peut sans peine, au milieu de ces portraits adroitement tracés, démêler ceux de la fille et de la nièce de M. Gorgibus. Armande, Philaminte, Bélise, s'y font aussi reconnaître. Il ne serait pas difficile d'y voir des originaux qui ne montèrent pas sur le théâtre, mais firent les méchantes copies qu'on y représenta. Quelques-unes des personnes reçues à l'hôtel de Rambouillet, ou chez mademoiselle de Scudéry, n'échappent peut-être pas aux traits suivants :

Dans un lieu plus secret se tient la précieuse,
Occupée aux leçons de morale amoureuse.
Là se font distinguer les fiertés des rigueurs,
Les dédains des mépris, les tourments des langueurs :
On y sait démêler la crainte et les alarmes,
Discerner les attraits, les appas et les charmes :
On y parle du temps qu'on forme le désir,
(Mouvement incertain de peine et de plaisir) ;
Des premiers maux d'amour on connaît la naissance,
On a de leurs progrès une entière science,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs
Et le temps de la plainte, et la saison des pleurs.

Ces vers, qui peignent un travers du temps où vivait l'auteur, unissent la critique littéraire à celle des mœurs, et servent au tableau général de cette époque. C'est par là qu'ils se recommandent à notre étude ; l'historien du dix-septième siècle peut y puiser plus d'un renseignement curieux, en sachant gré à Saint-Évremond d'avoir fait entendre au milieu d'une société trop facilement séduite par le bel esprit le langage de la saine raison. Presque tous les petits poëmes sortis alors de cette plume féconde ; madrigaux, stances irrégulières, sonnets, épigrammes, élégies,

tous ces vers enfantés par les circonstances d'une vie mondaine, sans que le poëte prétendît à tracer une image, même partielle, de son époque, considérés ensemble, aboutissent pourtant à ce résultat inattendu. Comme dans les lettres et les autres écrits de Voiture on surprend le ton de la société noble et polie qu'il fréquentait, dans ceux de Saint-Évremond on saisit le caractère, les habitudes, les préférences, les plaisirs d'autres cercles où la liberté régnait bien plus que la réserve, où le goût, en paraissant déjà formé sur bien des points, était loin d'avoir pris sur d'autres une pureté sévère. C'étaient des réunions de jeunes gens dans le feu de leur âge, dans la fougue de leurs passions, des assemblées où des femmes célèbres par leur beauté autant que séduisantes par leur esprit mêlaient tous les plaisirs. Les vers qui chantent ces heures d'enjouement n'ont rien de contraint. Si les sentiments s'y expriment parfois avec une afféterie alors en usage, il y éclate souvent des saillies originales; des traits heureux ressortent au milieu de détails insignifiants; des mots étincelants de gaieté illuminent tout à coup des pages languissantes : nulle part l'esprit de Saint-Évremond n'est tout à fait absent. On y respire en certains endroits la grâce de la jeunesse, l'enchantement des premières années favorisé par la facilité des mœurs d'un temps où, suivant le poëte lui-même, la ville aussi bien que la cour *ne respiraient que les jeux et l'amour*.

Saint-Évremond, déjà vieux, jetait avec de doux souvenirs un regard sur ces heureux jours évanouis ; il rappelait à Ninon de Lenclos cet âge d'or de la Régence, où la politique était indulgente, où les vices délicats se nommaient des plaisirs, où tout avait un air facile, où le sérieux et le plaisant évitaient les écueils qui les attendent, où la vérité plaisait sans efforts, où l'on avait trouvé

> L'art de flatter en parlant librement,
> L'art de railler toujours obligeamment.

Il avait raison de se complaire dans cette peinture; l'étude de ses premiers ouvrages nous garantit la fidélité du tableau, et nous prouve que mieux que personne il était fait pour vivre dans ce temps, qu'il embellissait lui-même des charmes de son esprit.

S'il savait railler, nous n'oserions dire que ce fût toujours *obligeamment* pour les adversaires que ses traits atteignaient. Nous revenons ici à son talent de discerner le faible de chacun, et de l'exprimer en y donnant le tour d'un comique agréable. Comme beaucoup d'autres écrivains qui, avec le don d'une humeur ingénieuse, n'ont pu réussir dans la comédie, Saint-Évremond, sans avoir rien laissé de durable au théâtre, nous offre dans ses œuvres des scènes où le sel de la meilleure plaisanterie petille. Sa malice se joue dans la peinture des caractères, dans le langage qu'il prête à chacun de ses personnages, dans l'art de leur arracher naïvement les secrets qu'ils voudraient cacher.

Témoin la *Relation du voyage de M. de Longueville en Normandie,* morceau plein d'agrément dont Mazarin s'égayait. Quoi de plus juste? c'était un pamphlet qui valait mieux que les couplets des frondeurs. La cour était heureuse de pouvoir à son tour se rire de ses ennemis. Saint-Évremond lui prêtait sa vivacité. Un *ministériel* attaquait la Fronde avec ses propres armes. Les rieurs n'étaient pas tous du même côté : Mazarin en avait aussi quelques-uns pour lui. Si les vaudevilles chantés contre le ministre d'Anne d'Autriche sont encore curieux à consulter de nos jours, ils sont d'un intérêt moins haut que cette pièce de Saint-Évremond, où à la connaissance approfondie de quelques particuliers se joint une étude générale du cœur humain.

Quand la Fronde éclata, déjà signalé par d'excellents services à la guerre, distingué par l'amitié et la confiance de Condé, assez favorablement accueilli par Mazarin, Saint-Évremond n'avait plus de lien avec le prince que les événements allaient armer contre la cour. La causticité de son esprit lui avait fait obtenir la lieutenance des gardes, que ce même esprit lui fit perdre. Condé consentait bien à rire des ridicules des autres raillés par Saint-Évremond ; il ne permettait pas au railleur de lever les yeux sur les siens, et ne lui pardonna pas d'en avoir fait justice. Cassé aux gages par le prince mécontent de propos trop libres assénés contre lui-même, il pouvait suivre les conseils de sa raison ou pour ou contre Mazarin : il resta fidèle à la cour. Ce n'est pas au hasard qu'il faut attribuer cette résolution, le dépit ne la dicta pas non plus. On doit en faire honneur à la solidité de Saint-Évremond.

Les invitations pressantes des principaux frondeurs, des offres qui paraissaient honorables et flatteuses, ne l'ébranlèrent pas un instant. Il vit du premier coup d'œil ce que voulaient les parlements et les gouverneurs de provinces. Sous les noms imposants d'intérêt général et de bien public, il discerna les motifs d'ambition qui faisaient agir les uns et les autres. La vanité de l'entreprise, l'inutilité d'efforts mal concertés, les luttes et les calculs des partisans, n'échappèrent pas davantage à sa clairvoyance, et, par bonheur, il se trouva sur le théâtre des événements pour les mieux étudier. Il vit tout de près, et il rendit de tout un compte exact et plaisant.

La narration est vive, et, sans préambule inutile, elle nous jette au milieu des faits. Nous voyons M. de Longueville à Rouen, au Vieux-Palais. Rassuré sur les intentions du peuple, il se rend à l'improviste au sein du parlement assemblé. Son discours artificieux, la réponse ampoulée d'un conseiller de la grand'chambre, du Mesnil-Côté, qui prend la parole à la place du premier président resté muet; cette éloquence d'un homme de robe ; la comparaison du comte d'Harcourt avec un loup, du duc de Longueville avec un berger ; les citations latines ; la conclusion annoncée par cette formule de l'école : *Atque ideo,* ces traits heureusement imaginés ou fidèlement racontés, n'empêchent pas l'auteur de mêler à son récit des vues plus sérieuses, des considérations d'une plus grande portée. Ainsi les membres du parlement ne tardent pas, en faisant réflexion sur la joie qu'avaient eue les bourgeois de recevoir leur gouverneur, à craindre une servitude entière, et, pour empêcher ce malheur, ils songent à assurer leurs conditions avec lui. « Mais soit que M. de Longueville eût pénétré leur intention, soit que pour établir une entière confiance, il les voulût prévenir et les assurer qu'ils auraient toujours la disposition de toutes choses, il leur dit que les affaires dont il s'agissait étaient proprement celles des parlements et non pas les siennes ; qu'il ne voulait ni ne devait avoir emploi que celui de conduire une armée, pour le bien de l'État et pour leur service particulier ; que toutes les levées se feraient par leurs ordres; qu'ils établiraient eux-mêmes des commissaires de leur Compagnie pour la recette et la distribution des deniers, et enfin que, comme ils avaient le prin-

cipal intérêt au succès des affaires, il était raisonnable qu'ils eussent une entière participation de tous les conseils. Ces messieurs lui rendirent grâces de l'honneur qu'il leur faisait, l'assurèrent qu'ils donneraient autant d'arrêts qu'ils voudrait sans rien examiner : qu'étant tuteurs des rois, ils disposeraient à son gré du bien du pupille, qu'ils hasardaient toutes choses pour son service, à condition qu'il ferait supprimer le semestre[1], et remettrait la Compagnie dans son ancien état. »

Il n'est point de réflexions qui puissent en dire autant que cette page. Nulle dissertation sur les prétentions exagérées des parlements, sur l'esprit d'intérêt qui aveugle les grands corps d'un État, ne nous ferait pénétrer plus avant dans le vif des passions politiques, et ne donnerait aux lecteurs de plus profitables enseignements sur les mobiles secrets des partis, toujours voilés, mais toujours trahis par quelque révélation indiscrète. L'histoire de toutes les séditions est résumée dans ces lignes. Peu à peu le voile se déchire. Les prétextes respectables disparaissent devant la vérité, et le parlement de Normandie, s'engageant à tout hasarder pour le service du duc de Longueville, à condition qu'il ferait supprimer le semestre que la compagnie devait payer au trésor du roi, nous explique en un mot la Fronde, son origine, sa faiblesse.

Sûr désormais du parlement et du peuple, le duc de Longueville commence à travailler à former une armée qui n'était alors qu'en imagination. Il n'a pas de fonds, qu'importe? Il va toujours distribuer les charges pour entretenir tout le monde. Ce projet, annoncé à tous ceux qui l'entourent, excite de tous côtés des transports de joie, des protestations de fidélité. Quelques-uns, se laissant emporter au zèle le plus hardi, proposent d'aller surprendre le roi dans Saint-Germain. Pourquoi le duc hésiterait-il plus longtemps? « Pourquoi ne pas battre le fer tandis qu'il est chaud? Vous avez, monseigneur, quantité de jeunes gens dans la ville, vous pouvez faire un gros de gentilshommes, un gros de leurs valets de chambre, auxquels vous joindrez la cinquantaine et les archers, deux gros bataillons des meilleurs bourgeois. »

[1] Taxe imposée aux parlements.

prendre d'emploi, il tint sa promesse, tant par honneur que pour ne pas ressembler aux Normands, qui avaient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offrait, et qu'on ne lui eût pas donné. »

Il n'est pas difficile de comprendre quelle joie causait à Saint-Germain la lecture de cette relation, où tant de personnages célèbres dans la Fronde étaient tournés en dérision et peints au naturel. Si nous ne croyions pas découvrir sous ces railleries un grand fonds de scepticisme, y reconnaître l'esprit général de ces hommes que Guy-Patin appelle les *déniaisés*, et qui sont loin de la *fureur partisane* du siècle passé, nous aimerions à louer le ton de ce pamphlet. Les propos les plus méchants de l'auteur n'y sortent pas des bornes prescrites à tout honnête homme par le respect de lui-même, la meilleure sauvegarde du respect des autres. Combien les chansonniers et les pamphlétaires de la Fronde étaient éloignés de mettre dans leurs attaques contre la cour autant de réserve et de mesure! L'esprit de Saint-Évremond se montre ici dans tout ce qu'il a de plus vif; il serait pourtant malaisé d'y trouver rien de violent. Malgré son désir de plaire à la cour, il se garde bien de descendre jusqu'à l'injure envers les révoltés. Il a toute la délicatesse que demande Horace dans la plaisanterie : reconnaissez en lui cet homme de goût qui, de propos délibéré, adoucit la force de ses traits. Il sait qu'un bon mot a souvent plus de portée qu'une violente déclamation; il badine, il intéresse notre malice, sans éveiller notre méchanceté; il se fait accueillir sans se faire craindre, et la raison, doucement gagnée, partage des sentiments où ne respirent ni l'envie ni la bassesse.

Ce n'est pas que Saint-Évremond manquât de gravité dans l'esprit et qu'il ne pût s'élever jusqu'à l'indignation; il était certainement capable de fortes et vigoureuses pensées. Cette relation même nous en offre un frappant exemple. Elle se termine, en effet, par des considérations où le bon sens de l'auteur a mis de précieux enseignements. « Je me tiens heureux, dit-il, d'avoir acquis la haine de ces mouvements-là, plus par observation que par ma propre expérience. C'est un métier pour les sots et pour les malheureux, dont les honnêtes gens et ceux qui se trouvent bien ne se doivent pas mêler.

« Les dupes viennent là tous les jours en foule; les proscrits, les misérables, s'y rendent des deux bouts du monde : jamais tant d'entretiens de générosité sans honneur; jamais tant de beaux discours et si peu de bon sens! jamais tant de desseins sans actions; tant d'entreprises sans efforts ; toutes imaginations, toutes chimères; rien de véritable, rien d'essentiel que la nécessité et la misère. De là vient que les particuliers se plaignent des grands qui les trompent, et les grands des particuliers qui les abandonnent. Les sots se désabusent par expérience, et se retirent; les malheureux, qui ne voient aucun changement dans leur condition, vont chercher ailleurs quelque autre méchante affaire, aussi mécontents du chef de parti que des favoris.

Sages paroles, applicables à tous les temps, inspirées par le bon sens qui mûrit l'expérience avant les années, dont elle est ordinairement le fruit! Elles viennent ici d'un mouvement aisé et naturel. Sans affectation de gravité ou d'importance, l'écrivain atteint à la hauteur du moraliste, et les pages d'un écrit consacré tout entier à la plaisanterie s'achèvent par des réflexions d'une portée universelle.

Si nous cherchons encore dans les œuvres de Saint-Évremond des témoignages de cet esprit de satire où brille le talent de représenter au vif les personnages dans leur geste habituel et dans leur caractère, sans parler de l'*Apologie du duc de Beaufort contre la cour, la noblesse et le peuple*[1], dont Saint-Évremond ne fut pas seul l'auteur, qu'il rédigea peut-être de sa plume, mais où, parmi les traits que pouvaient réclamer Moret, de Candale, Palluau et cinq ou six autres gentilshommes de belle humeur unis après un repas pour railler l'ancien roi des halles, on peut discerner, à l'aisance du style, ce qui appartient à notre auteur, pourrions-nous oublier la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye?*

Le mouvement, la justesse de composition, l'art et le charme de la narration en font une petite pièce accomplie. Le maréchal brusque, franc, sans repli, sans ménagement dans les propos, ses confessions singulières, ses défections de la religion à la philoso-

[1] Imprimée en 1650.

phie, de la philosophie au jansénisme, des jansénistes aux jésuites, les motifs qui l'y poussent, l'impétuosité de son humeur, l'ardeur exaltée de ses souvenirs, ses gestes menaçants qui pourraient bien être suivis d'effet, forment le plus étonnant contraste avec la mine humble et dévote du jésuite, le patelinage de ses discours, le soin qu'il prend de donner une explication édifiante et toute divine d'actions très-humaines, avec sa terreur enfin quand il voit le maréchal brandir contre lui le couteau de table qu'il a saisi.

Ce danger passé, un nouveau péril menace le bon père.

L'armée se met en marche; au lieu de la monture douce et tranquille que demandait le jésuite : *Qualem me esse decet mansuetum*, le maréchal d'Hocquincourt, par affection pour lui autant que pour son ordre, lui fait donner son bon cheval. « Or, c'était un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action. Il mâchait éternellement son mors, allait toujours de côté, hennissait de moment en moment, et, ce qui choquait fort la modestie du père, il prenait indécemment tous les chevaux qui approchaient de lui pour des cavales. Roué de fatigue, le jésuite faisait ses plaintes à Saint-Évremond, quand un lièvre part. « Cent cavaliers se débandent pour courir après, et on entend plus de coups de pistolet qu'à une escarmouche. Le cheval du père, accoutumé au feu sous le maréchal, emporte son homme et lui fait passer en moins de rien tous ces débandés. C'était une chose plaisante de voir le jésuite à la tête de tous malgré lui. Heureusement le lièvre fut tué, et je trouvai le père au milieu de trente cavaliers qui lui donnaient l'honneur d'une chasse qu'on eût pu nommer une occasion. Le père recevait la louange avec une modestie apparente. mais en son âme il méprisait fort le *mansuetum* du père Suarez, et se savait le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensait avoir faites sur le barbe de M. le maréchal. Il ne fut pas longtemps sans se souvenir du beau dit de Salomon : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*. Il était si fatigué du cheval, que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale pour marcher à pied à la tête des fantassins. »

En ce moment, Saint-Évremond vint à son aide, et le bon père put chevaucher tranquillement à côté de son ancien élève. Peut-

être aurait-il mieux valu pour lui braver la fatigue à la tête des fantassins que de s'exposer aux insidieuses questions de son compagnon de route. La postérité n'aurait pas aujourd'hui cette conversation où le bon père, renonçant à la discrétion du jésuite pour prendre la franchise d'un homme de guerre, trahit les secrets sentiments de sa compagnie, confesse que ce n'est ni la grâce ni les cinq propositions qui ont mis mal ensemble jansénistes et jésuites, mais la jalousie de gouverner les consciences, et, par un aveu plus compromettant encore, assure que l'intérêt du directeur va toujours devant le salut de celui qui est sous sa direction.

La grâce d'Hamilton, la feinte naïveté de Pascal dans certains endroits des *Provinciales*, nous paraissent s'unir dans cette pièce, qui ne risque pas d'être jamais oubliée chez nous. Si le travail d'invention n'y est pas considérable, il faut en savoir gré à l'auteur, qui, témoin d'une scène, véritablement jouée sous ses yeux, nous en offre le récit authentique légèrement embelli des agréments de son imagination. Combien d'autres parmi les convives du maréchal auraient-ils laissé échapper, sans la noter, sans la surprendre, cette petite comédie ! combien d'autres n'y auraient-ils vu que le sujet d'une conversation aussi vaine que promptement oubliée ! Il fallait savoir écouter, comme dit la Bruyère, il fallait savoir peindre : aucun de ces deux talents n'a manqué à Saint-Évremond. Il avait de plus celui d'animer un récit par le sel de sa malice. Nous en trouvons encore la preuve dans la narration d'une dispute survenue au sujet de la reine de Suède entre le comte de Bautru, le commandeur de Jars et monseigneur de Lavardin, évêque du Mans.

Bautru révère les bonnes lettres, aime ceux qui les cultivent. Intéressé à défendre l'ignorance, le commandeur y met de la chaleur et de la fermeté. Tandis que le premier vante les grandes connaissances de la reine Christine et l'admire d'avoir renoncé au trône pour se livrer tout entière à la passion de s'instruire, le second méprise sa conduite. « Pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science et ses belles lumières que vous vantez. » Dans ces reproches, Bautru ne voit qu'injustice. Il ne s'étonne pas de l'aversion du commandeur pour les sciences ; mais de M. le Prince

jusqu'à César, de César jusqu'au grand Alexandre, il lui montre qu'il n'y a pas un homme extraordinaire qui n'ait eu des lumières et des connaissances acquises. A quoi de Jars répond en l'interrompant avec impétuosité : « Vous nous en contez bien avec votre César et votre Alexandre. Je ne sais s'ils étaient savants ou ignorants, il ne m'importe guère; mais je sais que de mon temps on ne faisait étudier les gentilshommes que pour être d'Église; encore se contentaient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinait à la cour ou à l'armée allaient honnêtement à l'académie. Ils apprenaient à monter à cheval, à danser, faire des armes, jouer du luth, à voltiger, un peu de mathématiques, et c'était tout. Vous aviez en France mille beaux gendarmes, galants hommes. C'est ainsi que se formaient les Thermes et les Bellegarde. Du latin ! de mon temps, du latin ! un gentilhomme en eût été déshonoré. »

La dispute devenait plus vive, la colère et les injures remplaçaient déjà les raisons, aucun des deux interlocuteurs ne voulant renoncer à son opinion. Un charitable prélat voulut alors accommoder le différend : c'était M. de Lavardin. Ravi de trouver une si belle occasion de faire paraître son savoir et son esprit : « Il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur; trois fois il sourit en homme du monde à notre agréable ignorant, et lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *digitis gubernantibus vocem*, il essaya de concilier ce que les deux adversaires avaient divisé mal à propos, de rétablir l'union où ils avaient jeté le divorce, définissant tour à tour l'art et la science, et tour à tour s'adressant au commandeur ou au comte de Bautru : — Il faut finir la conversation, dit brusquement le commandeur : j'aime mieux encore sa science et son latin que le grand discours que vous faites. » Les deux adversaires se réconcilient, et le prélat se retire avec un grand mépris de tous les deux et une grande satisfaction de lui-même.

Ni pédant ni ignorant, voilà Saint-Évremond : faut-il s'étonner qu'il se moque si bien des défauts qu'il n'a jamais eus? Spectateur attentif, il voit les affairés, les empressés, les importuns, il les observe; il cherche dans les faits qui se passent autour de lui l'occasion d'en rire. Il en tire le sujet d'une lettre enjouée plutôt

que d'une satire amère. Loin de lui l'intention de prendre parti pour personne ou de blâmer rien ; il écrit ce qu'il a vu, et le récit fidèle qu'il nous en donne fait vivre les personnages à nos yeux. Ce ne sont là que des peintures particulières, des défauts individuels; mais telle est la nature humaine, qu'on retrouve dans ces portraits les esquisses de types plus généraux. Ils pourraient avoir leur place dans la galerie d'un la Bruyère, si l'auteur avait voulu, ou plutôt s'il avait pu appuyer davantage sur le dessin. Mais quoi ! il ne fit jamais que glisser sur les sujets.

Il avait le don naturel de connaître les hommes, il eut quelquefois la volonté de les étudier. Cette disposition s'accordait à merveille avec la nécessité de se pousser et de se maintenir à la cour. Si le dix-septième siècle compte tant de moralistes, il le doit sans doute à des causes diverses, mais surtout aux habitudes que, depuis deux siècles, le pouvoir royal avait fait prendre à la société française. Réunis autour du trône, d'où coulaient comme de leur source les dignités, les bienfaits, la faveur, les courtisans n'avaient pas de plus grand intérêt que de bien connaître les rivaux qui les entouraient. S'il était périlleux de laisser lire aux autres dans son cœur, il était important de lire soi-même dans les consciences qu'on tenait si soigneusement fermées aux regards. Les apparences là ne comptaient pour rien; il fallait aller au fond des âmes. Il fallait découvrir les véritables sentiments, s'assurer qu'on avait saisi l'homme sous le personnage. Suivant le choix qu'on avait fait, l'amitié pouvait être un écueil ou devenir un solide appui. Qui donc aurait osé s'engager dans une liaison sans avoir pesé les qualités, discuté les défauts d'un ami, calculé les bonnes ou les mauvaises chances qui pouvaient la suivre? Ne fallait-il pas, d'une nécessité plus indispensable encore, savoir les faibles d'un ennemi, l'humeur d'un favori, conjecturer d'après ses inclinations habituelles les caprices d'un maître? Le vrai courtisan n'avait donc pas de science plus chère que celle de connaître les hommes; ce n'était qu'à ce prix qu'il pouvait se tenir sur le terrain difficile où malgré tout il tombait encore parfois d'une lourde chute.

C'est dans cette vue que Saint-Évremond lui-même exerça la pénétration de son esprit, ajoutant au don de la nature les avan-

tages de l'attention et de l'expérience. Nous allons en voir les précieux effets.

Il ne lui avait pas échappé que le jeune duc de Candale semblait s'élever à une destinée brillante. La faveur du premier ministre paraissait se déclarer pour lui et l'appeler à de hauts emplois ; l'agrément universel s'ajoutait encore à la bienveillance de Mazarin. Un art adroit de se ménager, une vie plus longue, auraient comblé ce jeune homme de tous les biens de la fortune. Lié d'abord à lui par le plaisir, Saint-Évremond fit bientôt entrer *le dessein dans son commerce*. Il ne négligea rien pour se rendre maître de son esprit. Toujours prêt à recevoir la confidence de ces petites choses fort chères aux amants et très-indifférentes à ceux qui sont obligés de les écouter, il se réservait de les sentir en secret comme des bagatelles importunes. Il se faisait une étude particulière de connaître une personne qui devait être un jour fort considérable, et n'oubliait jamais de le prendre par tous les endroits où le duc de Candale pouvait être sensible. Ce manége industrieux, il ne craint pas de l'avouer, et voici comment il l'excuse : « Il y a des insinuations honnêtes dont le moins artificieux se peut servir ; il y a des complaisances aussi éloignées de la rudesse que de l'adulation. » Les réflexions qu'il ajoute ensuite sont vraiment dignes de son esprit et de sa plume. Il n'est rien de mieux pensé, rien de mieux écrit. « Ceux qui cherchent de la docilité dans les esprits établissent rarement la supériorité du leur sans faire sentir avec chagrin une humeur impérieuse. Le mérite ne fait pas toujours impression sur les plus honnêtes gens ; chacun est jaloux du sien, jusqu'à ne pouvoir souffrir aisément celui d'un autre. Une complaisance mutuelle concilie ordinairement les volontés ; néanmoins comme on donne autant par là qu'on reçoit, le plaisir d'être flatté se paye chèrement quelquefois par la peine qu'on se fait à flatter un autre. Mais qui veut bien se rendre approbateur et ne se soucie pas d'être approuvé, celui-là oblige à mon avis doublement ; il oblige de la louange qu'il donne et de l'approbation dont il dispense. C'est un grand secret dans la familiarité d'un commerce de tourner les hommes autant qu'on le peut honnêtement à leur amour-propre. Quand on sait les rechercher à propos et leur faire trouver en eux des talents dont ils n'avaient pas l'usage, ils nous

savent gré de la joie secrète qu'ils sentent de ce mérite découvert et peuvent d'autant moins se passer de nous qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes. »

Si nous cherchons en vain dans ces lignes l'accent qui vient du cœur, l'accent de la véritable amitié, nous devons convenir que l'art de l'insinuation y est parfait. Personne n'eût résisté aux tentatives d'une séduction conduite avec tant de douceur et d'adresse. Même les plus rebelles se seraient livrés à Saint-Évremond s'il avait eu quelque intérêt à faire leur conquête, laissant, dans une expansion facile, l'œil sagace du courtisan lire sans peine au fond de leur âme.

Aussi quelles peintures ne nous a pas laissées cet écrivain! quels portraits! quel assemblage de touches fines, de nuances déliées, de tons savamment opposés pour reproduire la nature! Si Montaigne, après qui nous le répétons encore, déclare l'homme un être ondoyant et divers, s'il y voit bien de la *bigarrure*, Saint-Évremond se guide par le même principe dans les tableaux qu'il en trace. Il n'admet pas qu'on fasse un portrait en séparant par des lignes distinctes le bien et le mal qui se mêlent ensemble. Chez les historiens de l'antiquité, grecs ou latins, le talent qu'il admire le plus est celui de discerner dans la vertu jusqu'aux défauts qu'elle recèle, et dans le vice lui-même les parcelles du bien qu'il n'exclut pas toujours. « Prenez, dit-il, un des personnages de Salluste, vous y verrez dépeints tous les genres d'ambition, toutes les espèces de courage, de scélératesse ou de probité. » Désireux d'égaler ces modèles, notre écrivain se fait leur disciple, il applique leur méthode à ses contemporains, et l'élève se montre digne de ses maîtres.

Pour s'en convaincre, il faut lire le portrait du duc de Candale, dont il a voulu faire, ce sont ses expressions, la peinture achevée. Quand le jeune favori aurait eu recours à la dissimulation dans son commerce avec Saint-Évremond, ses finesses n'auraient pas pu le couvrir longtemps, tant le critique avait de bons yeux. Dans une confidence où le jeune homme ne cachait rien, rien ne devait échapper au pinceau du peintre : « J'ai connu peu de gens qui eussent tant de qualités différentes ; mais il avait cet avantage dans le commerce des hommes, que la nature avait exposé en vue

celles qui plaisaient, et caché au fond de son âme ce qui pouvait donner de l'aversion. Je n'ai jamais vu un air si noble que le sien. Toute sa personne était agréable, et il faisait tout ce qu'on pouvait faire d'un esprit médiocre pour la douceur de la conversation et pour les plaisirs. Une légère habitude le faisait aimer : un profond commerce ne s'entretenait pas longtemps sans dégoût, peu soigneux qu'il était de ménager votre amitié, et fort léger dans la sienne. Dans cette nonchalance pour ses amis, les habiles gens se retiraient sans éclat et ramenaient la familiarité à une simple connaissance. Les plus tendres se plaignaient de lui comme d'une maîtresse ingrate dont ils ne pouvaient se détacher. Ainsi les agréments de sa personne le soutenaient malgré ses défauts et trouvaient encore des sentiments pour eux en des âmes irritées. Pour lui, il vivait avec ses amis comme la plupart des maîtresses avec leurs amants. Quelque service que vous lui eussiez rendu, il cessait de vous aimer quand vous cessiez de lui plaire ; dégoûté comme elles d'une ancienne habitude, et sensible aux douceurs d'une nouvelle amitié, comme sont les dames aux délicates tendresses d'une passion naissante. Cependant il laissait les vieux engagements sans les rompre, et vous lui eussiez fait de la peine de vous séparer tout à fait de lui, l'éclat des ruptures ayant je ne sais quelle violence éloignée de son humeur. D'ailleurs il ne voulait pas se donner l'exclusion des retours, quand vous lui aviez été agréable ou utile. Comme il était sensible aux plaisirs et intéressé dans les affaires, il revenait à vous par vos agréments, et vous recherchait dans ses besoins. Il était fort avare et grand dépensier, aimant ce qui paraissait dans la dépense, blessé de ce qui se consommait pour paraître. Il était facile et glorieux, intéressé mais fidèle : qualités bizarrement assorties, qui se trouvaient dans un même sujet ensemble. Une de ses plus grandes peines eût été de vous tromper ; et quand l'intérêt, maître ordinaire de ses mouvements, lui faisait manquer de parole, il était honteux de vous en avoir manqué, et peu content de lui jusqu'à ce que vous eussiez oublié le tort qu'il avait. Alors il se ranimait d'une chaleur toute nouvelle pour vous, et se sentait obligé que vous l'eussiez réconcilié avec lui-même. Hors l'intérêt, il vous désobligeait rarement, mais vous vous attiriez aussi peu d'offices par son amitié que d'in-

jures par sa haine ; et c'est un assez grand sujet de plainte entre les amis de n'avoir à se louer que du mal qu'on ne fait pas. »

Il serait malaisé de voir plus clair dans un cœur, d'en suivre avec plus de justesse les divers mouvements, de les exprimer avec plus de précision, d'élégance et de force. La voilà bien dans tout ce qu'elle a de plus vif, cette science du courtisan et de l'homme du monde ! Nul effort, nulle fatigue, nulle prétention à bien dire, et partout, avec un air facile, la propriété, la convenance, la grâce et l'originalité. N'est-il pas regrettable qu'une si savante analyse, que le travail d'une observation si bien menée, n'ait eu pour objet qu'une âme à peine formée, molle, indécise, un cœur rempli des germes développés déjà de l'égoïsme, de l'avarice et de l'intérêt? Il a manqué à Saint-Évremond d'élever ses vues et de se proposer quelque noble entreprise. S'il n'eût pas été d'un caractère à renoncer trop tôt à toute ambition, son talent eût profité des illusions qui auraient pu animer ses espérances. En se laissant conduire au cours des événements, en ne cherchant d'inspiration que dans l'heure présente, il a pu rencontrer l'occasion d'écrire quelques pages agréables, ou retrouver plus tard des souvenirs intéressants pour lui-même plus que pour ses lecteurs, mais il n'a pas su s'emparer de quelque sujet digne d'arrêter encore aujourd'hui notre attention. Quel relief son talent n'aurait-il pas ajouté aux portraits d'originaux que leur mérite eût recommandés à nos études? On peut l'entrevoir dans les crayons qu'il nous a laissés de Palluau, plus tard maréchal de Clérembaut, de Miossens qui fut dans la suite le maréchal d'Albret, du marquis de Créqui, de la Rochefoucauld.

Ces hommes qu'il peignait dans leur jeunesse ont eu le temps d'achever leur destinée et de déployer les vertus ou simplement les bonnes qualités que déjà il découvrait en eux ; l'histoire, les mémoires contemporains, ont aussi laissé leur témoignage sur ces illustres courtisans. Il confirme presque toujours celui de Saint-Évremond. Les traits rapides qu'on rencontre dans Retz d'abord, et plus tard dans Saint-Simon, sur ces mêmes hommes, répondent bien à la peinture de notre écrivain ; et si la conduite de la Rochefoucauld a donné lieu, de nos jours, à des appréciations moins favorables, ne laissons pas sans les remarquer les mots qui

annoncent en lui son grand talent de style : « Dans la vie ordinaire son commerce est honnête, sa conversation juste et polie; tout ce qu'il dit est bien pensé; et, dans ce qu'il écrit, la facilité de l'expression égale la netteté de la pensée. »

Oublions cependant nos regrets; avec plus de dessein, plus de suite et de travail, Saint-Évremond ne serait plus cette plume légère dont l'abandon s'est fait un droit de nous charmer. Tels qu'ils sont, chez lui, les portraits, loin d'être un fade mélange d'éloges outrés, ou d'observations banales, respirent tous, grâce à la pénétration de son esprit et à la finesse de son langage.

Peut-être eût-il mieux valu pour lui ne pas si bien lire au fond des cœurs, et se piquer moins de découvrir les véritables motifs des actions sous les prétextes qui les cachent. Il se fût épargné bien des peines. Nous sommes enfin arrivé, non pas à sa plus grande faute, mais à son plus grand malheur. Témoin oculaire des conférences pour la paix des Pyrénées entre don Louis de Haro et Mazarin, il écrivit trop librement au maréchal de Créqui ce qu'il pensait de cette paix.

L'Espagne semblait perdue, et la France lui tendait tout à coup la main en lui proposant un traité secourable. Turenne et les autres généraux étaient d'avis que les victoires de nos soldats dans la Flandre devaient nous conduire à Madrid, si le ministère eût voulu pousser ses avantages; quand, à l'improviste, sans y rien gagner, le gouvernement du roi consentait à suspendre ses succès et à laisser respirer un ennemi à demi vaincu. Mécontent, comme tous les hommes de guerre, de voir se fermer devant lui la carrière qu'il avait mesurée de l'œil, Saint-Évremond laissa sur le papier s'exhaler son dépit. Habitué à railler, il s'appliqua à travestir les intentions et les vues du cardinal, en exposant sur sa conduite des conjectures qu'il ne devait, dit-il, qu'à sa seule pénétration.

C'est à des sentiments chrétiens et à des considérations politiques qu'il attribue ironiquement les ouvertures faites à l'Espagne par le ministre de la France; les Français, devenus insolents par les avantages de la guerre, méritaient d'éprouver les rigueurs salutaires de la paix. Le cardinal avait jugé que, pour éviter la faute des Scipions quand ils détruisirent Carthage, il fal-

lait conserver l'Espagne à la France pour l'exercice de ses vertus et le maintien éternel de son empire.

Tous les reproches de cupidité faits à Mazarin par les frondeurs reparaissaient dans cette lettre. On y voyait le chimérique don Louis, s'amusant à l'intérêt général, tirer toute la dépense de son propre fonds, tandis que le ministre français trouvait dans l'Alsace, dans ses biens d'Italie, dans l'abbaye de Saint-Wast, de quoi se consoler de la peine qu'il avait prise.

A l'infamie de l'avarice s'ajoutait encore la honte de la frayeur : aux yeux d'un ministre si timide, les affaires de l'intérieur du royaume n'étaient pas sûres ; le cardinal de Retz avait fait un voyage en Flandre d'où il était sorti si secrètement, qu'on n'avait jamais pu découvrir le lieu de sa retraite. Annecy, *ce premier mobile des Assemblées*, allait et venait de nuit chez les gentilshommes du Vexin ; on avait rencontré près de Hédin Créqui-Bernieulle ; Gratot, le Montrésor des provinces, avait tenu à Coutances force discours politiques sur le bien public ; Bonneson armait les saboliers de la Sologne, et donnait de la chaleur à ce dangereux parti qui se formait contre l'État. Ainsi « l'image du cardinal de Retz, caché misérablement pour la sûreté de sa vie, rappelait dans son esprit les désordres passés, et lui faisait appréhender des révolutions nouvelles. Il concevait en trois gentilshommes de Normandie vagabonds, en de pauvres paysans de Sologne désespérés, toute la noblesse soulevée et la révolte de tous les peuples Tout le monde à son avis l'attaquait parce qu'il se sentait odieux à tout le monde. »

Saint-Évremond mettait enfin le comble à l'insulte par le parallèle suivant entre les deux ministres de France et d'Espagne : « J'ai trouvé qu'aux affaires particulières, M. le cardinal était plein de difficultés, de dissimulations, d'artifices avec ses meilleurs amis ; dans les traités publics, avec nos ennemis mêmes, confiant, sincère, homme de parole ; comme s'il eût voulu se justifier aux étrangers de la réputation où il était parmi nous, et rejeter les vices de son naturel sur les défauts de notre nation. Pour don Louis, de l'honnêteté avec les particuliers, de la franchise avec ses amis, de la bonté pour ses créatures : dans les affaires générales un dessein de tromper assez profond sous des appa-

rences grossières, et peu de bonne foi en effet sous l'opinion d'une probité établie. »

Cette lettre ingénieuse, où les plus sanglants reproches empruntaient pour s'exprimer tantôt l'ironie et tantôt l'indignation, retournait sur le cardinal les armes qu'il avait vu manier par Saint-Évremond contre ses propres ennemis. Il n'est pas probable que le même esprit qui l'avait jadis amusé eût trouvé grâce à ses yeux. Si, par une indiscrétion du maréchal de Créqui, cette correspondance se fût dès lors répandue dans le public, la Bastille ou l'exil auraient aussitôt puni l'écrivain de ses conjectures fondées sur sa seule pénétration ; car il y avait dans cette pièce toute l'amertume, toute la violence des plus âpres pamphlets de la Fronde. Quelque jaloux qu'on puisse être de la liberté du citoyen dans ses réflexions sur les actes d'un ministre, on ne pourrait accuser Mazarin d'avoir abusé de son pouvoir, s'il avait châtié Saint-Évremond de l'excès de son audace. Il est bien vrai qu'il ne disait rien de plus que ce que l'on répétait autour de lui, seulement il ajoutait aux plaintes excitées par l'avarice du cardinal la vivacité de son esprit, sa mordante invective, et la causticité d'un génie naturellement moqueur. Par bonheur pour la mémoire du ministre, le silence fut bien gardé à Saint-Évremond. Il fallut pour attirer sur lui un châtiment tardif qu'un caprice du hasard fît trouver cette lettre dans la fatale cassette de Fouquet. L'auteur fut ainsi du nombre des courtisans que compromettaient ces révélations inattendues. Il prévint le coup en fuyant, il se hâta de quitter la France : c'était pour n'y plus revenir. Par un zèle exagéré de pieuse reconnaissance envers leur ancien maître, Colbert et Letellier aigrirent si bien le roi que, dans la suite, il ne consentit que fort tard à pardonner à Saint-Évremond. Tant le pouvoir absolu redoute le contrôle des hommes d'esprit ! tant il faut peu de chose pour inquiéter le plus puissant monarque du monde !

II

Saint-Évremond quittait la France à l'âge de quarante-huit ans. Brusquement arraché à une société dont les agréments surpassaient pour lui tous les biens, il jeta les yeux sur l'Angleterre. C'était là qu'il espérait trouver mieux qu'ailleurs une image de ce qu'il perdait dans son exil. De l'autre côté du détroit il était déjà connu : il y avait séjourné avec notre ambassadeur, il y avait laissé de vivants souvenirs. Londres d'ailleurs voyait dans le palais de son roi restauré une cour française. Le goût, les plaisirs, les habits, les modes, tout y rappelait Paris ou Saint-Germain.

Dans cette halte entre deux révolutions, les seigneurs imprévoyants ne pensent qu'à jouir d'une tranquillité achetée par de pénibles épreuves. Ils ont secoué le joug d'une religion importune, banni la mémoire des anciens attentats, puni les coupables qui avaient osé les commettre, et ils s'abandonnent au plaisir de vivre doucement au sortir de si terribles orages. Le chevalier de Gramont est le héros de toutes les fêtes, il s'y fait distinguer par ses habits, il y brille dans la conversation. Il a le bonheur d'égayer le roi par ses contes, d'amuser toute la cour et d'en régler le ton. Les courtisans se disputent à qui saura mieux l'imiter.

Les plus grands personnages écrivent pour le théâtre. Tel se pique de faire des chansons et de bien jouer de la guitare : c'est de toutes parts un commerce de petits vers, de refrains galants et de madrigaux adressés aux dames. Nous avons, dans les *Mémoires* d'Hamilton, le trop fidèle tableau de cette société nouvelle; on y peut voir quelle révolution s'est faite dans les esprits comme dans les mœurs. Le bal, la promenade, le jeu, les cérémonies du lever, du dîner, du coucher, forment, sous les yeux du roi, un enchaînement sans fin de plaisirs toujours renouvelés. Les dames y tiennent le premier rang et commandent aux courtisans empressés à leur plaire.

Quelles intrigues de galanterie! Lady Castlemaine, mistress

Stewart, mademoiselle Warmestré, mademoiselle Churchill, y occupent tous les cœurs. A White-Hall[1] « les dames vont, viennent, causant, jouant avec leurs chapeaux et leurs plumes, les échangeant, chacune essayant à son tour ceux des autres et riant. » « Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricot, les essences et autres menues denrées d'amour arrivent chaque semaine de Paris. » Londres fournit des présents plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamants, brillants et belles guinées de Dieu; les belles s'en accommodaient comme si cela fût venu de plus loin[2]. »

Au milieu de cette vie frivole, la conversation est devenue le premier des plaisirs, et l'art de causer le premier des arts : chacun s'y applique, quelques-uns y excellent. Ils savent parler de vingt sujets en une heure, glisser en jouant sur toutes les questions, les effleurer toutes, n'en approfondir aucune. Ils y font tout entrer : la *bagatelle*, la *chimère*, la *science*. De pareils entretiens sont tout à la française :

Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose
Et fait du miel de toute chose.

Aussi bien, c'est de France que sont venus leurs maîtres en cet art nouveau. Laissant là les bizarreries, l'exaltation, l'originalité indisciplinée des temps de Shakespeare, les Anglais se sont faits, à la cour, discrets et raffinés. Les expressions nettes, le langage exact, les raisonnements clairs et suivis, ont banni les images excessives et les cris passionnés. Sir William Temple leur a donné l'agréable modèle de cette urbanité naissante. Rochester, Sedley, Buckingham, suivent ses traces et deviennent des causeurs agréables, quelquefois délicats. Ce mouvement des esprits a produit toute une littérature enjouée, destinée à amuser la vie mondaine. Le sentiment n'y tient pas beaucoup de place; il n'y est question que de bonne grâce et de gentillesse.

Entre ces poëtes, le plus aimable est Waller. Toujours prêt « quand Sa Majesté a commandé des vers, » il ne laisse passer aucun des petits événements de la vie de cour sans en faire un

[1] Pepys.
[2] Hamilton.

couplet. Un portrait, un cadeau, une nouvelle, un bouton, une ceinture, une rose, voilà les sujets que sa muse accepte ou recherche. Plus galant qu'amoureux, homme d'esprit plus qu'homme de cœur ; bien élevé, familier avec les grands, plein de tact et de prévoyance, il désire par-dessus tout bien écrire et bien rimer. Si parfois il lui échappe quelques-uns de ces traits qui décèlent le fond de la nature anglaise sous le vernis de la politesse, le plus souvent il est aimable, toujours élégant, souvent gracieux. Tous ses vers coulent avec une harmonie, une limpidité, une aisance continues. Ce n'est pas qu'il soit incapable de gravité et de force : il a écrit un poëme *sur la Crainte de Dieu*, un autre sur *l'Amour divin*. Chaque fois qu'il paraît une tragédie nouvelle de Corneille, il s'exerce à en traduire les principales beautés : c'est ainsi qu'il a fait passer en anglais le premier acte de *Pompée*. Il aime le génie de la Fontaine, il se plaît à la lecture de ses œuvres : il semble fait pour accueillir Saint-Évremond, qui lui-même doit promptement se lier avec ce poëte, homme d'esprit à la mode.

Là, l'exilé français retrouvait des mœurs qui ressemblaient à tout ce qu'il pouvait regretter en France. S'il faut l'en croire, sa disgrâce le laissait assez maître de lui-même. Il restait tranquille dans une infortune où d'autres auraient perdu la tête de douleur. Il n'eut pas besoin d'appeler à son aide cette vertu fâcheuse qu'on nomme la *constance*, dont l'exercice lui sembla toujours plus dur que le malheur lui-même. Sa tristesse n'alla point au delà de ce que la bienséance et l'espoir de rentrer plus tard en grâce lui conseillaient d'affecter de chagrin. A Londres comme à Paris, il mit tous ses soins à vivre en homme délicat. Le comte de Buckingham, Louis Stuart d'Aubigny, le chevalier Dygby, le philosophe Hobbes, les poëtes Cowley et Waller, se firent un bonheur de l'admettre dans leur société. Il y portait l'agrément de son esprit et recevait, en échange, tout le plaisir que pouvait lui donner la conversation des hommes ou les plus savants ou les plus aimables de l'Angleterre. D'Aubigny surtout lui était cher, puisqu'il prétendait n'avoir jamais rencontré qu'en lui le véritable talent de causer.

Le temps de ces entretiens ne se passait pas du reste en badi-

nages frivoles. Saint-Évremond y prenait connaissance du théâtre anglais. N'entendant pas la langue où ces œuvres dramatiques avaient été composées, il en concevait dans les explications de ses amis une idée si nette que, quarante ans plus tard, il parlait des tragédies et des comédies anglaises dans des *Réflexions* dont nul autre Français sans doute n'aurait été capable alors. Ainsi il étendait le cercle de son savoir, et, sans le pousser jamais jusqu'à l'érudition, il s'ouvrait sur la littérature étrangère des vues dont nous profitons encore. Attribuons aussi à cette même influence une comédie nouvelle qu'il écrivit à Londres.

A sa réputation d'homme d'esprit et d'orateur incisif, le comte de Buckingham venait d'ajouter celle d'auteur dramatique. Sa pièce intitulée *Rehearsal*, *la Répétition*, en attaquant les œuvres de Dryden, lui avait valu un succès éclatant au théâtre. Il était naturel que, tout glorieux de son triomphe, le comte aimât à s'entretenir avec ses amis d'un art où il avait été heureux. Dans les réunions qui les rassemblaient, ces hommes du monde conçurent le plan, les caractères et les scènes d'une comédie dont Saint-Évremond se chargea de faire parler les personnages. En cette occasion, comme dans une autre que nous avons déjà citée, l'auteur des *Académiciens* accepta volontiers une collaboration qui lui laissait la tâche la plus difficile.

Un chevalier anglais, *sir Politik Wouldby*, entêté de spéculations politiques, réformateur des erreurs populaires, inventeur d'une tactique nouvelle, fécond en secrets pour la guerre et pour l'administration des États, rencontre à Venise M. de Riche-Source, un Français non moins chimérique et ridicule. Comme celui-ci a travaillé sur les affaires d'argent, qu'il a inventé un moyen infaillible d'établir la circulation de l'or et de déboucher les canaux par où ce métal doit couler d'un mouvement qui ne soit jamais interrompu, il n'a pas de peine à se faire accueillir de sir Politik, dont les projets, pour s'effectuer, ont surtout besoin que l'or et l'argent aient le tour et le retour éternel que leur promet M. de Riche Source. Voilà les héros de la pièce. Deux femmes, l'une grave et sottement ridicule, madame Politik, l'autre coquette et bourgeoise, madame de Riche-Source ; un marquis, Gascon brillant, ayant un faux air de la cour de France,

léger de bien, magnifique en paroles; un voyageur allemand, lourd, exact et régulier, qui n'oublie dans ses visites ni les clochers, ni les carillons, ni les ouvrages des Romains, ni les ruines d'un amphithéâtre, ni les débris d'un temple; un Vénitien entendant à tout du mystère, espion au service du doge; un autre Vénitien diseur de concetti et fou de bel esprit; enfin un homme de bon sens qui connaît le ridicule des autres et s'en moque : tels sont les acteurs de cette comédie à l'anglaise.

L'auteur y a voulu suivre une route nouvelle, et, s'éloignant de la galanterie, à laquelle les Français, excepté Molière, ont, dit-il, tourné tout dans leurs pièces, il s'est attaché surtout à peindre des caractères. On ne peut pas dire qu'il ait échoué dans ce dessein. Ses originaux se détachent assez bien du fond du tableau, mais à la manière des peintures d'un moraliste plutôt que d'un auteur dramatique. Ce ne sont pas leurs actions qui nous révèlent les travers de leur esprit, et arrachent à chacun d'eux l'aveu de ce qu'ils sont : l'auteur n'a pas le talent d'exercer sur eux cette violence comique qui provoque le rire. Ils parlent trop et n'agissent pas assez. Ils expliquent eux-mêmes trop en détail les faiblesses de leur caractère. Pour tout dire, enfin, ce sont des idées générales et non des personnages vivants. Si la gaieté de Saint-Évremond et celle de ses collaborateurs y brille, par endroits, dans un mot ingénieux, la pièce mérite à peine le nom de comédie. L'observation des mœurs, un peu légère, est loin d'atteindre à la profondeur qui semble le propre des Anglais; le style dans sa facilité n'a rien de l'énergie que Ben Johnson, sans parler de Shakespeare, donne à ses compositions. Saint-Évremond, dans cet essai, n'a pu prendre la gravité anglaise . il ne suffit pas de vouloir pour changer sa nature.

Nous en dirons autant du mérite dramatique de la comédie des *Opéras*. Inspirée par la grande vogue de ces poëmes où les dieux et les déesses de l'ancien Olympe se mêlaient aux héros de la terre et conversaient dans une musique sans fin, cette œuvre a moins que la précédente encore les qualités que réclame le théâtre. Mise sous le patronage de Buckingham, écrite pour soutenir une thèse défavorable à ces compositions musicales qui ont vécu en se transformant selon les changements divers du goût en France,

cette comédie n'est qu'un badinage. En plus d'une scène on retrouve la souplesse d'esprit de Saint-Évremond, sa gaieté, son style coulant, sa nonchalance : mais c'est bien peu de chose. La critique aurait tort d'ailleurs d'appuyer trop longtemps sur des œuvres aussi frêles, dont l'auteur ne voulait tirer que l'agréable distraction d'une heure.

Il eut pourtant au milieu de ses nouveaux amis des pensées plus sérieuses quand il écrivit ses *Réflexions sur les divers génies des Romains*. L'auteur de tant d'œuvres simplement ingénieuses ou délicates s'est élevé dans ces chapitres à la hauteur de Machiavel et de Montesquieu. S'il n'a pas la sublime éloquence de Bossuet, s'il ne cherche pas, comme lui, dans les desseins de la Providence, le secret des fatales révolutions des empires, il méritera cependant toujours d'être rapproché de ce grand nom. C'est un malheur que l'insouciance de l'écrivain nous ait privés de la plus grande partie de sa composition. Les titres des chapitres que nous pouvons lire ne font qu'augmenter nos regrets. Tel, en présence d'arceaux brisés, de colonnades interrompues, de débris jonchant la terre, un voyageur déplore les ravages du temps, et ne peut se consoler de ne voir autour de lui que des ruines. Mais il n'était pas dans le caractère de Saint-Évremond de rien faire avec suite, avec efforts. Il semblait priser peu même ses meilleures pages. On craint en le lisant d'être dupe de sa légèreté. On dirait qu'il n'a pas pris au sérieux la composition qui lui fait le plus d'honneur.

L'étude de l'histoire romaine était chère aux contemporains de Saint-Évremond. C'était à peu près la seule antiquité qu'ils connussent ; les Grecs ne leur apparaissaient que de loin à travers des œuvres mal expliquées encore. Les Romains leur étaient plus accessibles ; et les grands historiens qui ont raconté leurs diverses fortunes livraient sans peine leurs réflexions aux gens du monde, de bonne heure habitués à la langue latine. Bien loin d'être alors épuisée, la curiosité trouvait une nouveauté attrayante dans des considérations devenues de nos jours les premiers éléments d'une éducation bien faite. Ainsi voyons-nous Balzac, pour plaire à la marquise de Rambouillet, rédiger ses conversations sur les Romains, Corneille animer les récits des historiens

latins des flammes de son éloquence, et augmenter, par ses plus belles scènes, l'estime dont jouissait parmi nous cette grande nation.

Saint-Évremond partageait cette passion, générale alors : seulement il portait dans ces études une critique indépendante des opinions reçues et des jugements établis. Son esprit ingénieux n'était pas fait pour discuter un texte, expliquer une difficulté, dissiper des obscurités grammaticales et s'attacher à découvrir des secrets qu'il importe aussi peu de connaître que d'ignorer. Il voyait autour de lui, disait-il, beaucoup de critiques du texte, il n'en voyait pas qui se fissent une étude du sens même. Qu'entendait-il par là, et comment concevait-il le rôle d'un interprète des anciens? Laissant à d'autres le soin d'épiloguer sur les mots, de restituer des passages corrompus, il cherchait à saisir *le génie* du peuple romain aux diverses époques de sa vie. Juger ces maîtres du monde d'une manière uniforme, sans distinguer les temps et les révolutions des mœurs, c'est, pensait-il, manquer de discernement. De combien d'esprits différents n'a-t-on pas vu Rome diversement animée? Que les fables soient donc enlevées, les folles opinions abandonnées, les faux jugements détruits ; l'auteur ne veut considérer les Romains que par eux-mêmes, et, sans s'arrêter *au détail de l'action*, étudier la politique et le tempérament des principaux héros de cette histoire.

On sait combien de solides esprits ce grave sujet a tentés. Machiavel, penseur pratique, dit M. Villemain, y a cherché la science de la politique; non la science des principes et des droits, mais la politique d'action et d'expérience, l'art de dominer honnêtement ou non. Bossuet y a appliqué à son tour la sagacité et la hauteur de sa raison. Pouvant tout renvoyer à Dieu dont il interprétait la volonté, il a cependant tout expliqué par la force des institutions et le génie des hommes. Montesquieu adopte le plan tracé par Bossuet, et se charge de le remplir sans y ajouter d'autre intérêt que celui des événements et des caractères. Il y a plus de grandeur apparente dans la rapide esquisse de Bossuet ; Rome se montre plus étonnante dans Montesquieu. Tous deux expliquent sa grandeur et sa chute. L'un a saisi quelques traits primitifs avec une force qui lui donne la gloire de l'invention;

l'autre, en réunissant tous les détails, a découvert des causes invisibles jusqu'à lui; il a rassemblé, comparé, opposé les faits avec cette sagacité laborieuse, moins admirable qu'une première vue de génie, mais qui donne des résultats plus certains et plus justes.

Saint Évremond se place à la suite de ces grands hommes et se distingue d'eux par une sorte de liberté sceptique. Porté par la nature de son esprit à s'affranchir des jugements consacrés par un assentiment général, il fait connaître dès les premières lignes les idées qui le dirigent dans l'appréciation de l'histoire : « Je hais les admirations fondées sur des contes ou établies par l'erreur des faux jugements. » Il ne relève que de son propre sens ; c'est à son discernement seul qu'il se fie. Dans le gouvernement des empires, il ne voit rien au delà des hommes eux-mêmes ; il en bannit cette autorité divine dont Bossuet fait tout dépendre. Guidé par les seules lumières de la raison, il exclut Dieu de l'histoire, ou du moins il ne voudrait reconnaître son ascendant qu'en des choses où les moyens naturels ne sauraient plus suffire. « Il croit peu, par exemple, à une Providence industrieuse qui ait voulu ajuster les divers génies des rois de Rome aux différents besoins de son peuple. » Il n'y a rien là que de très-naturel : chacun d'eux a suivi ses inclinations et s'est plu dans l'exercice de son talent : « Il serait ridicule, ajoute-t-il, de faire une espèce de miracle d'une chose si ordinaire. »

Loin de répéter avec tous les historiens les éloges dont chacun d'eux honore la vertu malheureuse de Lucrèce, il la traite, sans respect, de prude farouche à elle-même qui ne put se pardonner le crime d'un autre. Il ne se hâte pas de célébrer le dévouement de Brutus sacrifiant ses fils à la liberté ; il suspend son jugement et désirerait mieux connaître le héros pour être sûr de le mieux définir. « Il voudrait avoir été de son siècle, et même l'avoir pratiqué pour savoir s'il fit mourir ses enfants par le mouvement d'une vertu héroïque, ou par la dureté d'une humeur farouche et dénaturée. Il y eut beaucoup de dessein dans sa conduite. Il peut bien être que les sentiments de la liberté lui firent oublier ceux de la nature. Il peut être aussi que sa propre sûreté prévalût sur toutes choses, et que, dans ce dur et triste choix de se

perdre ou de perdre les siens, un intérêt si pressant l'emportât sur le salut de sa famille. Qui sait si l'ambition ne s'y trouva pas mêlée? Ce qu'on peut dire de fort assuré, c'est qu'il avait quelque chose de farouche. C'était le génie du temps. Un naturel aussi sauvage que libre produisit alors, et a produit, fort longtemps depuis, des vertus mal entendues. »

Rien n'est plus éloigné de l'enthousiasme et de l'admiration que cette critique, dont la prétention est de n'être dupe de rien. Il faut bien le dire, une discussion trop ingénieuse et souvent subtile des événements de l'histoire caractérise cet ouvrage de Saint-Évremond. Le doute y règne plus encore que la pénétration. Il n'est pas difficile de retrouver dans ces pages une veine d'incrédulité qui se répand dans le dix-septième siècle par Lamothe le Vayer et Bayle, et arrive sans avoir été interrompue jusqu'à Voltaire.

Saint-Évremond n'ignore pas combien ses jugements heurtent les opinions accréditées ; ils n'en ont que plus de prix à ses yeux. Moins sensible au mérite de suivre docilement les maîtres du temps passé qu'à la gloire de penser délicatement, il triomphe dans la liberté de son esprit. C'est presque un défi qu'il porte à quiconque voudrait penser autrement que lui : « Admire qui voudra, dit-il, la pauvreté de Fabricius ; je loue sa prudence, et le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une salière d'argent pour se donner le crédit de chasser du sénat un homme qui avait été deux fois consul, qui avait triomphé, qui avait été dictateur, parce qu'on en trouva chez lui quelques marcs davantage. »

Ainsi donc voilà ces anciens Romains dépouillés à jamais d'une partie de leur gloire. On avait cru que, jugeant la liberté un trésor préférable à toutes les richesses de l'univers, ils aimaient la pauvreté comme un moyen de garder leur liberté plus entière. A les voir, aux premiers temps de leur république, nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, vivre d'épargne et de travail, on leur avait supposé des sentiments d'une vertu rigide : Saint-Évremond en pense autrement. Dans cette frugalité tant vantée, il se refuse à voir un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des agréables; ce n'est à ses yeux qu'un usage grossier de ce

qu'on avait entre les mains. On ne désirait point les richesses qu'on ne connaissait pas; on se contentait de peu, pour ne rien imaginer de plus; on se passait des plaisirs dont on n'avait pas l'idée. La pauvreté de Fabricius ne pouvait pas rencontrer un juge qui lui fût plus défavorable que ce mondain voluptueux, ami des plaisirs raffinés. Et cependant, s'il y a quelque exagération dans ce jugement de Saint-Évremond, nous ne pouvons pas en méconnaître tout à fait la portée. On a peut-être prodigué trop d'éloges à des désintéressements faciles, à des vertus mal entendues. Toutefois il serait dangereux d'introduire dans la critique historique cet esprit de subtilité dénigrante. L'injustice et l'erreur y entreraient à sa suite. Les événements perdraient leur véritable sens, selon les caprices d'un auteur pris de quelque chagrin superbe, ou d'une indocile curiosité.

Nous préférons de beaucoup ses réflexions lorsque, n'affectant plus de *ne pas admirer avec le peuple*, il applique son esprit clairvoyant à découvrir les changements divers apportés dans les mœurs par les révolutions du temps. Des origines de Rome jusqu'à Auguste, il établit ses époques, et sans s'arrêter, comme il l'annonce, *au détail de l'action*, c'est l'état moral des Romains qu'il décrit. Tout découle de là : le génie des peuples se transforme, et les institutions marchent du même pas. Ces pages sont vraiment précieuses. La force du style s'y fait remarquer en maint endroit, et l'aisance naturelle à l'écrivain ne l'y abandonne jamais.

On y voit l'humeur rustique autant que farouche des premiers Romains, leur vaillance féroce, leurs mœurs rudes et grossières, leur zèle furieux de liberté et de bien public, se changer au temps de Pyrrhus en austérité vertueuse. Alors le désintéressement va jusqu'à l'excès, tant que les premières magnificences, l'intempérance et l'avarice n'eurent point encore paru. Sur la fin de la seconde guerre punique, un certain esprit particulier pénètre dans la république. De même qu'on s'était dégoûté des rois, on commença à se dégoûter de la liberté, qu'on trouvait fâcheuse à soutenir. L'amour de la patrie, le zèle du bien public, s'étaient épuisés au fort de la guerre contre Annibal, et les hommes, revenus *de la république à eux-mêmes*, regardaient parmi eux à

choisir des sujets qui méritassent leurs affections. D'abord le peuple ne se laissa séduire que par des qualités brillantes ; mais bientôt les Gracchus, les Catilina, les César, succédèrent aux Scipions. Le peuple perdit la grandeur du génie et la force de l'âme. N'ayant plus assez de vertu pour soutenir la liberté, ayant honte néanmoins d'une sujétion entière, après tous les maux qu'il avait soufferts, il fut bien aise de trouver de la douceur en quelque manière que ce pût être. Il se fit donc honneur de l'apparence de la république sous Auguste, et ne fut pas fâché en effet d'une douce et agréable domination.

Restées neuves, aujourd'hui même, après tant de travaux sur l'histoire romaine, ces réflexions dénotent chez Saint-Évremond un talent rare d'observation, une heureuse facilité à envisager d'un seul coup d'œil des âges différents, un art merveilleux d'interroger les faits, d'en marquer le caractère, d'en suivre les résultats. Il n'est peut-être pas de page dans ce petit écrit où l'on ne puisse signaler quelque pensée originale, quelque réflexion profonde, quelque phrase lumineuse, où le jugement solide et vrai s'éclaire d'une élocution brillante.

Rendus nécessaires par cette façon de concevoir la vie du peuple romain, les portraits des grands hommes y abondent, touchés partout d'une main vive, délicate sans mollesse, légère sans abandon. Celui de Pyrrhus, celui d'Annibal, ceux de Scipion, de Gracchus et d'Auguste sont des chefs-d'œuvre que nous oserions dire accomplis. Nous retrouvons là dans tout son lustre cet art de peindre les hommes dont nous avons déjà rencontré dans cette étude d'excellents modèles. Attentif à démêler dans un même personnage les qualités et les défauts, ennemi de ces figures roides où l'uniformité du coloris travestit la nature, Saint-Évremond assemble avec un art ingénieux les nuances les plus fugitives. A-t-on jamais parlé mieux de Pyrrhus, mieux apprécié les campagnes d'Annibal, la ruse d'Auguste et la nature des bienfaits insidieux que son gouvernement répandit sur le peuple ? Lisez les réflexions consacrées à Tibère : vous y sentirez une inspiration de Tacite. Un souffle de sa colère y respire. Entre l'historien latin et Montesquieu, Saint-Évremond se soutient avec honneur dans la description du règne d'un tyran soupçonneux, plein de précau-

tions cruelles, à qui les Romains devinrent odieux par le mal qu'il leur faisait.

On ne saurait trop remarquer ces études historiques : l'esprit de Saint-Évremond y paraît dans un jour nouveau. Le lecteur y découvre une gravité d'appréciation digne d'un véritable historien, tempérée par les saillies d'une imagination vive. La connaissance de l'antiquité romaine y est aussi complète qu'elle pouvait l'être alors. Là se trouvent habilement mis en œuvre les matériaux amassés par des mains plus laborieuses. On y sent un goût formé dans les sociétés les plus polies, l'expérience d'un homme du monde, la liberté d'un philosophe qui, sans y penser peut-être, fonde la critique de l'histoire. Pourquoi faut-il que Saint-Évremond n'ait pas plus tard complété son œuvre ; qu'il ne se soit pas remis de nouveau à méditer des ouvrages de plus longue haleine? Il lui manquait l'ambition et l'amour de la gloire, la patience dans le travail. Les vieux Romains auraient pu lui servir de modèle, mais il n'avait pas assez admiré chez eux des vertus qu'il n'avait pas lui-même.

Saint-Évremond a désormais toute sa force, et il touche à des études où il semblait destiné à laisser de précieux monuments : la critique littéraire. Cet art de discerner les beautés et les défauts dans les ouvrages de l'esprit n'existait pour ainsi dire pas avant lui. On rencontrait des savants capables de disserter sur les institutions des peuples anciens, sur leurs usages ; des écrivains voués à réparer des textes altérés par l'ignorance et par le temps, des commentateurs d'Aristote : mais où étaient-ils, ces juges dont l'exquise sensibilité se laissait charmer par une belle pensée noblement exprimée, par un sentiment vrai, par de gracieuses images? Qui donc avait alors l'intelligence assez étendue pour embrasser d'un seul regard des temps divers, en comparer les ouvrages, en balancer le mérite, et prononcer une sentence sans pesanteur, sans embarras, sans pédantisme?

La critique littéraire, que Saint-Évremond nous semble avoir créée, demande les qualités mêmes qui distinguaient cet aimable courtisan. Il faut pour cette œuvre ingénieuse, non pas un savant couvert de la poussière des livres, un docteur grave et solitaire ; is plutôt un homme d'improvisation facile, d'un jugement sûr

et rapide, un causeur habitué à cueillir en courant la fleur d'un sujet. Les méditations silencieuses étaient pour Saint-Évremond moins fécondes que les heures passées dans un salon. Il avait besoin d'un cercle d'auditeurs éclairés, de femmes attentives à ne laisser nulle finesse inaperçue. Où pouvait-il être mieux qu'à Paris ou à Londres?

Il avait un moment quitté l'Angleterre pour fuir la peste, et s'était établi en Hollande. Il y avait profité d'un séjour de quatre ans pour connaître Grotius, sans prendre envie d'imiter ses études. Il s'était mêlé aux savants en homme qui a vu le monde et la guerre, pour avoir ensuite le privilége d'écrire et de parler aux gens du monde en homme qui a vu les savants. Bien qu'il sentît à la Haye le plaisir de vivre dans un pays libre, où l'on pouvait être tranquille lorsqu'on était sûr de soi, il ne prit jamais de goût pour les mœurs hollandaises. La gravité des hommes, la pruderie des femmes, le laissaient dans un état d'indolence désagréable à son cœur. Habitué aux sociétés élégantes de la France ou de l'Angleterre, il fermait à moitié les yeux sur les avantages que ce séjour aurait pu lui offrir; il n'y avait là ni assez d'enjouement ni assez de délicatesse. Descartes avait bien pu y vivre avec bonheur et méditer à son aise ses vastes pensées; Saint-Évremond s'y ennuyait, et, n'ayant pas la liberté de revenir à Paris, il retournait à Londres, où il trouvait comme un milieu entre les courtisans français et les bourgmestres de Hollande.

Ce voyage pourtant ne lui fut pas inutile. Privé de la conversation des gens du monde, il s'était tourné du côté des savants, et les livres avaient eu aussi plus grande part à ses loisirs. A mesure qu'il avançait en âge, il les aimait davantage. Comme Montaigne, il trouvait que le plaisir de la lecture, pour dépendre plus particulièrement de l'esprit, ne s'affaiblit pas avec les sens. Il lisait en homme de goût, par une sorte de raffinement voluptueux, non par curiosité d'apprendre; il cherchait *des agréments plutôt que des instructions*. Les livres latins lui en fournissaient le plus; il aimait à y revoir mille fois ce qu'il trouvait de beau sans s'en dégoûter jamais. « Un choix délicat, disait-il, me réduit à peu de livres; j'y cherche le bon sens et non le bel esprit. » Aimable

parole qui donne la mesure de sa raison ; on en retrouvera l'écho dans tous ses jugements.

Comme presque tous les gens du monde en son temps, Saint-Évremond laissait aux savants l'étude du grec. Si l'ignorance de cette langue l'a empêché de goûter la simplicité naïve du théâtre d'Athènes, s'il reproche aux poëtes dramatiques de cette nation de n'avoir pas su peindre la majesté des rois, il ne laisse pas néanmoins de bien apprécier leur génie. Il a senti quels effets puissants pouvaient produire leurs tragédies sur les imaginations populaires frappées du sentiment religieux. Moins docile à l'autorité prétendue d'Aristote qu'à celle du bon sens, il n'accepte pas en aveugle les préceptes qu'on voulait autoriser de son nom, et il sait marquer la différence qui distingue nos représentations de celles des Grecs.

Plus instruit dans la langue latine, il a laissé sur ses auteurs favoris des pages dont quelques erreurs n'altèrent pas la justesse. On peut bien avouer sans peine qu'il montre à l'égard de Pétrone une indulgence excessive, que la morale n'accepte pas toutes les louanges qu'il donne à cet auteur licencieux ; mais ne faut-il pas reconnaître avec lui que pour la langue, le tour, le style, la vivacité des peintures, le naturel du dialogue, cet écrivain mérite bien les éloges de son critique indulgent? A personne mieux qu'à Saint-Évremond il ne convenait de louer ainsi cet auteur ; il aimait à trouver en lui ce ton aisé qui fait passer dans les écrits les grâces négligées de la conversation, la vivacité piquante d'une humeur enjouée, la facilité aimable d'un voluptueux qui, maître souverain dans l'art de vivre à son aise, s'embarrasse peu des arrêts d'un goût trop rigide. Pétrone aurait été bien reçu chez Ninon, bien vu du commandeur de Souvré ; il n'aurait pu manquer de plaire à tout ce que Saint-Évremond appelle les délicats partisans de son *erudito luxu*.

Sans méconnaître toute la perfection de Virgile dans la description des travaux rustiques, sa pathétique éloquence dans la peinture des mouvements du cœur, il note les touches un peu molles de son pinceau quand il faut tracer le portrait de son principal héros. Il serait injuste d'insister autant que l'a fait Saint-Évremond lui-même sur cette prétendue faiblesse d'Énée, rachetée

dans l'*Énéide* même par l'énergique conception de Turnus, la gracieuse et neuve invention de Camille, de Pallas et d'Euryale; mais pourtant, Cloanthe, Achate et Sergeste nous sembleront toujours au-dessous de la grandeur épique. Reconnaissons encore avec lui, sans encourir le blâme d'une délicatesse outrée, qu'au temps d'Auguste déjà, la fierté des âmes était diminuée, que la verve commençait à se refroidir dans les compositions des écrivains. Térence lui fait regretter les grâces pures et naturelles de sa langue, le bon et agréable esprit des Romains, dont Cicéron se plaignait en son temps de voir s'affaiblir la saine vigueur.

Sur ce maître de l'éloquence latine ses jugements sont d'un esprit excellent et droit. Les lettres du correspondant d'Atticus lui paraissent trop remplies de finesses et de détours, tandis qu'il trouve plus de bon sens dans celles des grands citoyens qui lui écrivent. Tant il se défie de ce style que Montaigne appelle *livresque!* tant il accorde d'influence aux habitudes d'une condition supérieure qui naturellement élève l'homme au-dessus des préoccupations et de la vanité littéraires!

C'est par là que les historiens latins ont à ses yeux tout le mérite qui manquait encore aux nôtres; faute d'application ou de discernement pour bien connaître les hommes, les historiens français ne nous en donnent pas, suivant lui, une connaissance assez complète. Ils ont cru qu'un récit exact des événements suffisait pour nous instruire, et ils n'ont pas considéré que les affaires se font par des hommes que la passion emporte plus souvent que la politique ne les conduit. « La prudence gouverne les sages, mais il en est peu, et les plus sages ne le sont pas en tout temps. Quels grands avantages n'avaient pas à cet égard les historiens anciens! Tandis que les nôtres n'ont que des talents particuliers, ils avaient une suffisance générale; ils avaient passé par les postes les plus importants de la république, ils connaissaient la politique, ils savaient écrire. De plus, les hommes se révélaient à eux dans tout leur génie, par suite des différents emplois qu'ils remplissaient. De là tant de caractères si bien dépeints, tant de nuances finement saisies, finement rendues; tant de pages où l'observateur a su mêler ensemble les traits les plus délicats. On voit dans Salluste et dans Tacite jusqu'où peuvent aller ce discernement et cet

art. « L'un accorde tout au naturel, les affaires sont à ses yeux le pur effet du tempérament, et il n'a pas de plus grand soin que de donner la véritable connaissance des hommes. L'autre tourne tout en politique, et fait des mystères de tout. Ne laissant rien à désirer du côté de la finesse, chez lui, l'habileté conduit les vices, la dextérité les manie; on parle toujours avec dessein, on n'agit point sans mesure, la cruauté est prudente, la violence avisée, et le crime trop délicat. »

En dehors du cercle des études classiques, Saint-Évremond ne montre ni moins de bon sens ni moins de profondeur. La littérature des Italiens arrête peu ses regards : leurs comédies ne sont pas écrites avec assez de force, leur morale a trop de *concetti;* seule l'histoire offre chez eux de beaux ouvrages. La grande faveur dont les livres espagnols avaient joui en France au commencement du dix-septième siècle commençait à peine à diminuer. Saint-Évremond, qui suivait peu la marche de son temps, lisait encore les romans de l'Espagne. « Ce que l'amour a de délicat me flatte, ce qu'il a de tendre me sait toucher, et comme l'Espagne est le pays du monde où l'on aime le mieux, je ne me lasse jamais de lire dans les auteurs espagnols des aventures amoureuses. »

Moins satisfait de l'esprit qui règne dans les autres ouvrages de ce peuple, il mettait par ses éloges *Don Quichotte* au-dessus de tout. « J'admire, dit-il, comme, dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de se faire connaître le plus grand connaisseur qu'il se puisse imaginer. J'admire la diversité de ses caractères, qui sont les plus recherchés du monde pour les espèces, et dans leurs espèces les plus naturels. Quevedo paraît un auteur fort ingénieux : mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses livres quand il lisait *Don Quichotte* que de les avoir su faire. » Ainsi partout Saint-Évremond tient pour le bon sens et pour le naturel.

Le séjour qu'il fit chez les Anglais ajouta encore à ses connaissances. Rendant justice aux qualités natives du génie de ce peuple, il aimait leur profondeur, leur habitude de pénétrer au fond des caractères pour en saisir tous les traits, mais il n'approuvait pas cette ténacité dans une conception juste qu'ils poussent à outrance.

Rien ne pouvait le choquer plus que cet amas informe d'événements dont ils remplissaient leurs tragédies, sans considération des lieux ni des temps, sans aucun égard à la bienséance Il note bien le trait principal qui distingue le théâtre anglais de celui de la France; il en trouve l'explication dans le caractère des deux peuples. « Les yeux avides de la cruauté du spectacle veulent en Angleterre voir des meurtres et des corps sanglants. En sauver l'horreur par des récits, comme on fait en France, c'est dérober à la vue du peuple ce qui le touche le plus. Mourir est peu de chose aux Anglais : il faudrait pour les toucher des images plus funestes que la mort même. Il nous accusent de ne pas aller assez loin dans les sentiments. » Ces idées, qui nous sont familières aujourd'hui, étaient neuves alors. Combien peu d'écrivains, au temps de Saint-Évremond, eussent été capables de les concevoir! Combien faudra-t-il d'années encore pour que ces premiers germes se développent, et donnent naissance à une science nouvelle que notre siècle peut se vanter d'avoir rendue glorieusement féconde!

Parmi les livres français, Saint-Évremond s'était fait un choix où se marquent vivement les inclinations de son esprit. Montaigne, Malherbe, Corneille, Voiture, étaient ses auteurs de préférence. Il aimait dans le premier la connaissance approfondie de l'homme, l'anatomie à la fois naïve et subtile du cœur, l'art ingénieux de démêler les faiblesses de notre nature sous les voiles spécieux qui les déguisent. L'agrément du style, le tour heureux de l'imagination, la vivacité des figures, les saillies d'une bonne humeur qui attestent la force de l'esprit, ne lui déplaisaient pas sans doute, puisqu'on en trouve dans son style le souvenir partout présent. Saint-Évremond ne nous aurait pas avertis lui-même de son goût pour l'auteur des *Essais* que nous l'aurions sans peine découvert, tant il y a de ressemblance dans la marche de leurs idées, dans l'expression de leurs sentiments. Au milieu d'une société déjà plus circonspecte où la langue remplace par la majesté ce *je ne sais quoi de court, de vif et de hardi* que Fénelon admirait chez Montaigne, Saint-Évremond conserve son aisance et sa liberté. Il semble échapper par là au ton de son époque; il rappelle l'âge qui précède et fait prévoir celui qui doit succéder au grand siècle.

Dégoûté des fadeurs d'une poésie banale où le vide des idées amenait le retour prévu des mêmes rimes, le critique ingénieux chérissait la mâle fermeté de Malherbe. Avant Boileau, il avait senti ce que notre langue devait au réformateur de nos poëtes. La plénitude du sens, la beauté de l'expression, la gravité du style, le réconciliaient avec les vers. Il trouvait chez Malherbe de belles stances pleines de pensées, peu de fictions, une *réalité des choses qui seule peut satisfaire des entendements bien sains*. Saint-Évremond n'a pas compris la poésie autrement que tout son siècle. Les transports vraiment lyriques, les rêveries solitaires, les méditations douloureuses, les contemplations extatiques de la nature, ne lui paraissaient pas *s'accommoder trop avec le bon sens*.

Comme il était préoccupé partout de l'espèce de mérite qui faisait l'honnête homme, il éprouvait pour les comparaisons empruntées à l'aurore, au soleil, à la lune, aux étoiles, pour la description d'une mer calme ou agitée, pour les ruisseaux, les oiseaux, les bocages et les ombrages, le même dédain que Pascal. Il faut dire avec regret qu'il ne soupçonnait pas les grandes beautés qu'une âme sensible et vraiment poétique peut tirer du spectacle du monde. Il n'avait de goût que pour l'étude des passions humaines, il voulait en voir partout les tableaux, et, tandis que, de nos jours, la nature souvent absorbe l'homme, l'homme alors effaçait la nature. « Une poésie, dit-il, qui parle de rivières, de prés, de campagnes, de jardins, fait sur nous une impression bien languissante, à moins qu'elle n'ait des agréments tout nouveaux. Ce qui est de l'humanité, les penchants, les tendresses, les affections, trouvent naturellement au fond de notre âme à se faire sentir. » Il était donc naturel qu'il ajoutât : « De tous les poëtes, ceux qui font des comédies devraient être les plus propres pour le commerce du monde, ils dépeignent naïvement ce qui s'y fait. » Quels éloges aussi ne donne-t-il pas à Molière? Il ne se lasse pas de l'admirer et de le lire. Il le met au-dessus des anciens, sans en excepter Térence et Plaute. Dans son exil, il demande qu'on lui envoie les œuvres de ce poëte; il marque dans ses lettres le plaisir que ces pièces lui ont fait, et il s'honore beaucoup à nos yeux par cette chaleur d'affection pour le génie en qui se trouvent réunies tant de belles qualités propres à l'esprit français.

Mais le poëte qu'il a le mieux aimé, celui dont il a le plus estimé le talent, admiré la force, c'est Corneille. Comme madame de Sévigné, il lui resta fidèle jusqu'au bout. Éloigné de la France, hors du mouvement qui change dans ce pays la langue, l'esprit et les mœurs, il demeure attaché à l'auteur du *Cid*, comme si le poëte en était encore à ses plus belles années. Faut-il croire que, malgré la vigueur de son bon sens et la finesse de son esprit, Saint-Évremond se ressentît de son long séjour chez les étrangers? Il en a bien l'air. Il lit *Attila* en même temps qu'*Andromaque*, il reçoit *Laodice* avec *Amphitryon* : les vers de *Laodice* l'arrêtent plus qu'il ne pensait d'abord, le premier acte lui en semble fort beau. *Andromaque* lui paraît avoir perdu à la mort de Montfleury, car elle a besoin de grands comédiens, qui remplissent par l'action ce qui lui manque. *Attila*, au contraire, a gagné à cette même mort. Tout y est bien pensé ; il y a trouvé de beaux vers.

Si Corneille se plaint à lui des froideurs du public, s'il parle avec douleur des atteintes qu'a subies sa vieille réputation, Saint-Évremond le console, et le langage qu'il lui tient marque avec sincérité l'état de son esprit : « Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre en Angleterre et en Hollande. M. Waller.... demeure d'accord qu'on parle et qu'on écrit bien en France ; il n'y a que vous, dit-il, qui sache penser. M. Vossius, le plus grand admirateur de la Grèce, qui ne saurait souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfère à Sophocle et à Euripide.... Je crois que l'influence du mauvais goût s'en va passer, et la première pièce que vous donnerez au public fera voir par le retour de ses applaudissements le recouvrement du bon sens et le rétablissement de la raison. » Vossius, Waller, conservent en vain pour Corneille la plus honorable estime : la France a tourné sa faveur sur un autre autre poëte. Avec Boileau elle répète : *Après l'Attila, holà!* Cette épigramme, à ce qu'il semble, n'est pas encore parvenue jusqu'en Hollande, jusqu'en Angleterre. Pour Saint-Évremond, il voit bien qu'*Attila* est une pièce moins propre au goût de la France qu'à celui de l'antiquité ; néanmoins il la juge très-belle.

C'est qu'il admirait deux choses dans Corneille : la hauteur de

[illegible]

[illegible] par l'imagination dans le génie des [illegible] les héros qui [illegible] Corneille. Seul il a su, [illegible] des plus grands [illegible] à nommer [illegible] qui n'ont pas bien ou son [illegible] devient ancien lui-même pour [illegible]. Il va jusqu'au fond de leur âme chercher le principe de leurs actions; il descend dans leur cœur pour y voir se former les passions, y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvements. Il fait parler les Romains mieux que les Romains eux-mêmes en leur communiquant la grandeur naturelle de son âme.

Ingénieux à louer son poëte favori, il y emploie tout son discernement. Ce sont, par exemple, de rares et précieuses observations que celles qui suivent : « Il est certain que personne n'a mieux entendu la nature que Corneille : mais il l'a expliquée différemment selon les temps différents. Étant jeune, il en exprimait les mouvements : étant vieux, il nous en découvre les ressorts. Autrefois il donnait tout au sentiment ; il donne plus aujourd'hui à la connaissance : il ouvre le cœur avec tout son secret : il le produisait avec tout son trouble. »

Ce n'est pas cependant qu'il voulût dissimuler les fautes de

Corneille. Il ne trouvait pas toutes ses pièces d'une égale beauté; nous le voyons avouer sans peine qu'il est fort au-dessous de lui-même en quelques-uns de ses ouvrages, mais il n'est que juste s'il ajoute aussitôt : « Il est si admirable dans ses belles tragédies qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'est pas excellent en lui me semble mauvais, moins pour être mal que pour n'avoir pas la perfection qu'il a su donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à Corneille de plaire légèrement, il est obligé de nous toucher. Il est permis à quelques auteurs de nous émouvoir simplement... Avec Corneille, nos âmes se préparent à des transports, et, si elles ne sont pas enlevées, il les laisse dans un état plus difficile à souffrir que la langueur. »

Avant que Fénelon eût blâmé la tendresse affectée de nos héros de théâtre, avant que Boileau eût recommandé aux poëtes de mettre dans le cœur de leurs personnages l'amour comme une faiblesse, non point comme une vertu, avant qu'il eût dit :

> Qu'Achille aime autrement que Tircis et Philène,
> N'allez pas de Cyrus me faire un Artamène;

avec autant de finesse que de netteté Saint-Évremond avait tracé le rôle de cette passion au théâtre; en avait justifié l'emploi, condamné les excès et marqué toutes les nuances. Moins que personne il songeait à la bannir de nos réprésentations tragiques. Il la croyait nécessaire : « Rejeter l'amour de nos tragédies comme indigne des héros, c'est ôter, disait-il, ce qui nous fait tenir encore à eux par un secret rapport, par je ne sais quelle liaison qui demeure encore entre leurs âmes et les nôtres. » Il voit du même coup d'œil et la nécessité de ce moyen dramatique d'attendrir les âmes, et les abus qu'on pourrait en faire; il les prévient par ses conseils : « Mais pour les vouloir ramener à nous par ce sentiment commun, ne les faisons pas descendre au-dessous d'eux, ne ruinons pas ce qu'ils ont au-dessus des hommes. » Il voulait qu'on mêlât la passion avec leur gloire, mais qu'on prît bien garde de les défigurer dans la guerre pour les rendre illustres dans l'amour. Il voulait encore que les poëtes fussent plus attentifs à marquer les divers degrés que la nature a mis dans l'amour, qu'ils ne fussent jamais exposés à confondre ensemble ces mo-

ments divers de la passion que la langue marque par ces mots *aimer*, *brûler* et *languir*. Il lui semble étonnant qu'en un temps où l'on tourne toutes les pièces de théâtre sur l'amour, on en ignore assez les principaux mouvements.

Quand on a lu dans Saint-Évremond les délicates analyses d'une passion dont Racine a su si bien exprimer les transports, on croirait que le critique dût mieux comprendre son génie, et pourtant, quoiqu'il ne puisse pas être compté au rang des ennemis de Racine, il ne lui accorda jamais qu'à moitié ses suffrages. S'il salue l'avénement du jeune poëte de cette phrase glorieuse pour lui : « Depuis que j'ai lu *le Grand Alexandre*, la vieillesse de Corneille me donne moins d'alarmes ; je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la tragédie ; » il s'empresse d'ajouter, en maintenant Corneille au rang supérieur dont il n'a pas voulu le faire descendre : « Je souhaiterais qu'avant sa mort il adoptât l'auteur de cette pièce pour former avec la tendresse d'un père son vrai successeur. » Nous n'avons aucune peine à comprendre les reproches qu'il adresse à l'auteur d'*Alexandre*. Racine était à ses débuts, et c'était lui rendre assez justice que de louer dans cette pièce les pensées fortes et hardies qui s'y rencontrent, les expressions qui égalent la force des pensées, sans s'aveugler sur la faiblesse du caractère d'Alexandre et de celui de Porus.

Saint-Évremond ne dépassait pas les bornes d'une critique raisonnable quand il accusait le poëte d'avoir rabaissé l'un de ses héros sans avoir relevé l'autre, quand il regrettait de ne pas trouver à des princes tirés des bords de l'Hydaspe un tour assez marqué d'imagination orientale. Il aurait voulu que le fort de la pièce eût été à nous représenter ces grands hommes, et que dans une scène digne de la magnificence du sujet, on eût fait aller la grandeur de leur âme jusqu'où elle pouvait aller. C'était assurément avilir le sujet que d'ôter à deux rois leur propre génie pour les asservir à des princesses purement imaginaires. Comment ! tout ce que l'intérêt a de plus grand et de plus précieux parmi les hommes, la défense d'un pays, la conservation d'un royaume, n'excite point Porus au combat ; il y est animé seulement par les beaux yeux d'Axiane, et l'unique but de sa valeur est de se rendre recom-

mandable auprès d'elle! Saint-Évremond a-t-il tort de prétendre qu'on dépeint ainsi les chevaliers errants quand ils entreprennent une aventure?

Nous nous étonnons bien plus de l'entendre louer avec tant de réserve la pièce d'*Andromaque* et celle de *Britannicus*. « *Andromaque* a bien l'air des belles choses, il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entreront pas assez dans les choses l'admireront; ceux qui veulent des beautés pleines y chercheront je ne sais quoi qui les empêchera d'être tout à fait contents. » Et ailleurs : « *Andromaque* est fort belle... je crois qu'on peut aller plus loin dans les passions, et qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les sentiments que ce qui s'y trouve. Ce qui doit être tendre n'est que doux, et ce qui doit exciter la pitié ne donne que de la tendresse. Cependant, à tout prendre, Racine doit avoir plus de réputation qu'un autre après Corneille. »

On ne saurait être plus constant dans une vieille admiration, plus difficile à en adopter de nouvelles. En vain le génie de Racine produit une œuvre, *Britannicus*, où il semble aller dans la passion plus loin qu'il ne l'avait fait jusque-là : Saint-Évremond reconnaît que cette tragédie passe l'*Alexandre* et l'*Andromaque*, que les vers en sont plus magnifiques; il ne serait pas étonné qu'on y trouvât du sublime : mais aussitôt il ajoute que le sujet est mal choisi, que le spectateur ne saurait effacer de sa mémoire l'idée noire et horrible du crime de Narcisse, de ceux d'Agrippine et de Néron. Comme tel personnage de comédie, Racine pouvait dire à Saint-Évremond :

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

Saint-Évremond cependant n'avait l'esprit offusqué d'aucune les préventions de la cabale de l'hôtel de Nevers, il n'était pas encore sous le charme de madame Mazarin : il obéissait sans arrière-pensée au goût que Corneille avait su lui inspirer pour ses héros tout remplis de grandeur d'âme et de fortes idées politiques. Étranger au changement qui s'opérait dans les cœurs, il regrettait la mâle fierté des Horaces, des Sertorius, l'énergie un peu farouche d'Attila, et les peintures subtiles des passions dont Corneille, jusque dans ses derniers ouvrages, conserva toujours le

dangereux secret. Aussi avec quelle chaleur l'auteur du *Cid*, presque méprisé dans Paris, remercie-t-il l'homme d'esprit, l'arbitre du goût, dont les éloges viennent bien à propros le consoler dans un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne lui laisser aucune estime !

Ainsi, le critique et le poëte, unis par les mêmes sentiments, restaient tous les deux fidèles aux attachements de leur jeunesse, par les raisons qu'Horace a signalées avec tant de vérité :

> Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt,
> Vel quia turpe putant parere minoribus et quód
> Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Nul n'avait l'esprit plus libre de préjugés que Saint-Évremond, nul n'en appelait plus souvent à son tribunal des opinions reçues, nul n'était aussi dans une situation plus favorable pour échapper à l'influence des jugements passionnés. On le voit bien à l'indépendance de ses idées sur des questions qui, en France, égaraient parfois les meilleurs esprits. On était au plus fort de la querelle des *Anciens* et des *Modernes*. Le bruit des discussions arrivait à l'oreille attentive de Saint-Évremond. Tandis que dans les deux camps on inclinait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, en déviant de la vérité, dans ce grave sujet de dispute Saint-Évremond tenait la balance égale entre les deux partis. Avec moins de complaisance pour les modernes que n'en avait Perrault, il n'abandonnait pas plus que Boileau la cause des anciens. Il savait les venger de toute injustice. Il admirait dans leurs ouvrages le dessein, l'économie, l'élévation de l'esprit, l'étendue « *de la connaissance,* » mais il savait aussi donner des bornes à cette admiration, se préserver d'une soumission superstitieuse à leur goût, et remarquer avec justesse que le changement de la religion, des mœurs, du gouvernement, des manières, en a fait un si grand dans ce monde, qu'il nous faut comme un nouvel art pour entrer dans le goût et dans le génie du siècle où nous sommes. C'était indiquer sainement la difficulté de la question ; c'était en hâter la solution, et la guerre eût été vite finie, si l'on eût voulu accepter la conclusion qu'il mettait à ses réflexions sur les anciens : « Concluons que les poëmes d'Homère seront toujours des chefs-

d'œuvre : non pas en tout des modèles. Ils forment notre jugement; et le jugement réglera la disposition des choses présentes. »

A ces hautes qualités du critique, à l'indépendance de l'esprit, à la facilité de la conception, à la souplesse de l'imagination, Saint-Évremond ajoutait encore l'habitude d'observer les détails avec une attention qui, par un heureux privilége de son génie, ne donna jamais rien de pénible à son style. Faut-il déterminer le sens précis d'un mot, une simple discussion grammaticale prend tout à coup un développement inattendu. Des passages d'écrivains anciens, adroitement comparés entre eux, finement interprétés; des applications du mot en litige, sérieuses ou malignes, tantôt aux personnages les plus brillants de nos annales, tantôt à ses adversaires eux-mêmes, mêlant ensemble l'histoire et la satire, relèvent, d'agréments nouveaux, les pages consacrées à fixer le sens du mot *vaste*. Saint-Évremond n'est ni moins sensé ni moins ingénieux dans ses conseils sur le style, sur le choix, sur la nature des métaphores, sur les libertés que le goût conseille en ce genre, sur les licences et les bizarreries que la raison condamne.

Tel était Saint-Évremond quand il touchait aux questions littéraires, vif, judicieux, raisonnable ; il méritait d'être considéré, ainsi qu'il le fut longtemps, comme un maître dans l'art de penser et de bien dire. Plus instruit qu'aucun des hommes de la société qu'il charmait par sa conversation, il avait sur les savants qu'il fréquentait l'avantage inestimable d'être un homme du monde. Tandis qu'autour de lui le goût commençait à se former, il en donnait d'excellentes leçons. Aussi éloigné des témérités de la fantaisie que d'une obéissance aveugle aux préceptes, il soumettait toutes les opinions à la critique de son jugement. Les noms les plus respectés parmi les anciens ne lui imposaient que si les règles tirées de leurs écrits s'accordaient avec les prescriptions de la raison. Ce n'est pas lui qui eût mis à Corneille le joug embarrassant des préceptes d'Aristote sans les avoir examinés de près. Il savait trop bien noter les différences des âges et des civilisations. Quel critique a jamais exprimé dans un style plus aisé, plus libre de tout pédantisme, des observations plus délicates et plus justes sur la littérature et le théâtre, non-seulement de

la France, mais de l'Europe entière? Qui donc en a fait en son temps des comparaisons plus variées, plus approfondies, plus intéressantes? Pour mieux apprécier la finesse de son goût, qu'on se rappelle les dissertations de Scaliger, d'Heinsius, de l'abbé d'Aubignac. Même celles de Corneille, tout originales qu'elles sont, n'approchent pas de cet art exquis de parler sans roideur des œuvres de l'esprit. Oserait-on rapprocher de son nom celui de Bouhours de Le Batteux et plus tard celui de Marmontel et de la Harpe? Ils étaient critiques de profession, auteurs par métier; ils enseignaient avec le ton doctoral. Saint-Évremond causait, toujours en verve, toujours en fonds de belle humeur, de bon sens, de pensées justes et sages qui lui venaient dans le feu de la conversation. Voltaire seul peut lui être comparé. Encore n'y a-t-il pas chez l'auteur du *Temple du Goût* la tranquillité du cœur et de l'esprit dont notre heureux écrivain goûtait si bien les délices. Aussi faut-il le regarder comme le fondateur de la critique littéraire en France. Personne avant lui n'avait mis dans cet art autant de finesse personne après lui ne le cultiva avec autant de souplesse jusqu'à nos jours, où le plus illustre de nos critiques a joint à l'aisance de Saint-Évremond une grande supériorité de savoir et de vues.

Si les années en se succédant eussent attiédi la verve de Saint-Évremond, il aurait repris comme une nouvelle jeunesse dans la société d'une femme aimable qui le tint sous le charme jusqu'à ses derniers moments. Hortense Mazarin, fuyant les persécutions d'un mari à l'humeur jalouse, après avoir erré longtemps d'aventure en aventure, venait enfin chercher un asile en Angleterre. La politique de la France, qui mettait tout en œuvre pour attacher à nous le roi de ce pays, la conduisit à Londres autant que son goût personnel. Elle y parut moins en fugitive qu'en reine triomphante; reine en effet de beauté, de séduction et de grâce. Bientôt elle eut une cour. Tous les Français alors en Angleterre s'assemblèrent autour d'elle : elle leur rendait une image de la patrie absente. Tous les Anglais épris de nos manières accoururent près d'une femme qui pouvait passer pour le modèle du ton français. Des poëtes, des hommes d'État, de grandes dames, la saluèrent avec empressement comme la maîtresse des cœurs. Saint-Évre-

mond ne fut pas le dernier à plaire, ni le dernier non plus à se laisser charmer.

En dépit de son âge, il s'érigea en amoureux de la belle Hortense. Assidu à ses réunions, confident intime de ses projets, de ses chagrins, de ses passions ; directeur zélé de ses affaires, censeur indulgent, mais sincère, de ses faiblesses, il devint bientôt l'âme de la maison. Il était de tous les amusements ; il y contribuait par sa gaieté, par ses improvisations, par ses vers ; on le vit composer la musique et les paroles de petits opéras joués entre deux paravents. Tantôt il écrit un plaidoyer pour madame Mazarin, préside à la rédaction de ses *Mémoires*, tourne un compliment pour le jour de sa fête, compose en son honneur un traité sur l'amitié, reprend par écrit les conversations qu'il a eues chez elle, corrige ses fautes s'il lui vient la fantaisie d'écrire, souffre ses dégoûts, ses boutades, ses colères, jusqu'à ses tricheries au jeu ; la suit à la campagne, reste à la ville chargé du soin de ses oiseaux et de ses chiens, ou prononce devant elle son oraison funèbre.

Toujours prêt à tout ; quelquefois mécontent des épreuves qu'on impose à sa patience, dépité comme un amoureux qu'on maltraite, facilement rengagé dans les liens où l'humeur coquette d'Hortense l'amuse ! Aussi quand, vingt-cinq ans après le premier jour de son exil, la permission de rentrer en France, tant de fois sollicitée, lui fut enfin offerte, il n'y songeait plus, dit Saint-Simon : « Il avait eu le temps de se naturaliser à Londres. Il était fou de madame Mazarin, il ne se souciait plus de sa patrie. Il ne jugea pas à propos de changer de vie, de société, de climat, à soixante-douze ans. »

Qui pourrait l'en blâmer ? Outre le danger de reparaître vieilli dans une société qui l'avait vu si brillant, eût-il retrouvé en France un cercle d'amis, des habitudes qui auraient aussi bien qu'autrefois répondu à ses goûts ? L'esprit était bien changé en France ; on était loin d'y tolérer les opinions que Saint-Évremond aimait à professer. Les beaux astres qui avaient éclairé la jeunesse de Louis XIV avaient quitté un ciel assombri par des pensers soucieux. Madame de Maintenon gouvernait la famille royale ; le prince de Condé n'écoutait plus, dans ses allées de Chantilly, que

les austères discours des philosophes, et Ninon, autour d'elle, au lieu des gentilshommes d'autrefois, voyait les savants abbés Gédoin et Fraguier se préparer aux honneurs de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Quelle différence avec la maison de madame Mazarin ! Saint-Évremond nous en a laissé la description fidèle, et, dans les pièces diverses composées par lui pour égayer ces réunions, nous entendons un écho des conversations qui s'y tenaient.

Quelle maîtresse de maison eut jamais, plus que madame Mazarin, l'air aisé, le ton libre, naturel ? Écoutons Saint-Évremond lui-même : « Madame Mazarin n'est pas plutôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une maison qui fait abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde ; on y vit avec une égale discrétion. Chacun y est plus commodément que chez soi, et plus respectueusement qu'à la cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent, mais c'est avec plus de lumière que de chaleur. C'est moins pour contredire les personnes que pour éclaircir les matières, plus pour animer les conversations que pour aigrir les esprits. Le jeu qu'on y joue est peu considérable, et le seul divertissement y fait jouer. Vous n'y voyez sur les visages ni la crainte de perdre, ni la douleur d'avoir perdu. Le désintéressement va si loin en quelques-uns qu'on leur reproche de se réjouir de leur perte, et de s'affliger de leur gain. Le jeu est suivi des meilleurs repas qu'on puisse faire. On y voit tout ce qui vient de France pour les délicats, tout ce qui vient des Indes pour les curieux ; et les mets communs deviennent rares par le goût exquis qu'on leur donne. Ce n'est pas une abondance qui fait craindre la dissipation ; ce n'est point une dépense tirée qui fait connaître l'avarice ou l'incommodité de ceux qui la font. On n'y aime pas une économie sèche et triste qui se contente de satisfaire aux besoins et ne donne rien au plaisir : on aime un bon ordre qui fait trouver tout ce que l'on souhaite, et qui en sait ménager l'usage, afin qu'il ne puisse jamais manquer. »

Ceux qui voudront peindre la trop célèbre madame Mazarin, dans les années qu'elle vécut en Angleterre, trouveront là mille détails pour raminer la figure séduisante de cette noble aventurière. Ils verront dans les poëmes, dans les lettres, dans les stan-

ces, dans les compliments, dans les pages de prose qui remplissent les derniers volumes de Saint-Évremond toutes les phases de cette existence où les extrêmes ont été réunis : la grandeur du rang et les embarras de la misère ; la délicatesse du goût et les désordres du cœur ; l'amour des belles choses et la fureur du jeu ; tout ce que l'esprit a de plus fin joint à un penchant honteux pour la gourmandise. Quant à nous, nous trouvons dans les écrits de l'homme ingénieux qui s'attacha si follement à elle le triomphe de son principal talent, celui de causeur. Il est inépuisable, soit qu'il détourne madame Mazarin d'écouter les conseils du désespoir et de se jeter dans un couvent, soit qu'il demande un baiser, soit qu'il se plaigne de mauvais traitements, soit qu'il invective contre la bassette et déplore l'oubli où les livres sont laissés, tandis que Morin, *le tailleur des banques*, triomphe ; soit qu'il adresse à mademoiselle de Kéroualle d'imprudentes leçons ou qu'il énumère les huîtres vertes et les pâtés qu'on a mangés à la campagne ; soit enfin qu'il décrive, dans une délicate analyse, les effets de l'amour-propre chez les femmes et les nuances variées de l'amitié : rien ne manque à la souplesse du ton, à l'agrément du style, à la vivacité de la pensée ; partout on retrouve l'admirateur de la Fontaine et du chevalier de Gramont ; l'homme enfin dont la vie commence dans la société de Ninon de Lenclos et finit à peu près dans celle d'Hortense Mazarin. S'il faut tout dire aussi, on regrette de voir l'esprit qui dicta les *Réflexions sur les Romains* et l'éloge de Corneille s'évaporer en des pages aussi légères.

Quoiqu'on aime à rencontrer un vieillard qui badine encore sous le poids des années, on demande à ses jeux plus de gravité que n'en met Saint-Évremond dans les siens. Il s'oublie parfois dans dss folâtreries indignes de son âge. En vain il s'en excuse, ou cherche à braver les reproches par d'ingénieuses raisons ; il est certain vers d'Ovide qu'on répète malgré soi, quand il se fait le mourant des dames. On voudrait voir ses dernières années occupées d'autres soins ; ce n'est pas quand on approche de la mort qu'il convient d'écrire encore des madrigaux, de se montrer trop sensible aux délices de la table et au souvenir des bons vins de France. L'homme de plaisir a vécu trop longtemps chez Saint-

Évremond, et s'il mourut en philosophe, au dire de Saint-Simon, ce fut sans doute en philosophe disciple d'Épicure.

Personne au dix-septième siècle ne refusait ce titre à Saint-Évremond ; on le rangeait parmi les esprits forts. Trop réservé pour avoir jamais pris part à des sacriléges comme ceux du château de Roissy, il vivait uni d'amitié avec les fous qui s'en étaient rendus coupables. Il avait longtemps consulté Gassendi en France ; en Angleterre, il vécut avec Locke, et les années qu'il passa dans ce pays, où la liberté des opinions religieuses était presque de l'essence du gouvernement, ne devaient pas le ramener à l'orthodoxie. Sa nature même l'en éloignait. Il n'y eut jamais rien de plus indépendant que ses opinions. Élève de Montaigne, il en avait le scepticisme[1]. Comme pour répondre au vœu de son maître, il s'est appliqué à avoir la tête bien faite plutôt que bien pleine. Comme lui, il ne connaît pas l'art d'anéantir les passions ; il repousse avec lui cette philosophie rigide de Sénèque, qui fait cesser de vivre avant que l'on soit mort ; il aime à vivre, c'est-à-dire à goûter les plaisirs que permet la nature bien ordonnée. Sa vertu est bien peu de chose, et, avec Montaigne, il en fait hommage à son humeur plutôt qu'à lui-même. Il peut hasarder des opinions par caprice, il n'en soutient aucune par système. Il ne se targue pas de *molle incuriosité ;* c'est chez lui l'exercice naturel d'une grande finesse d'esprit. Comme il aperçoit sans peine toutes les raisons qu'on peut en un sujet avancer pour ou contre, il les expose sans leur accorder, ni aux unes ni aux autres, une autorité immuable. S'il leur applique une mesure, c'est celle du plaisir qu'elles peuvent donner, de la délicatesse dont elles peuvent assaisonner ce plaisir. En un mot, c'est un Montaigne venu en des temps plus heureux et transporté dans une société plus aimable.

Être heureux était pour lui le terme de la vie ; mais le bonheur qu'il poursuivait n'avait rien que de précieux et de rare. Nulle grossièreté, nulle licence, n'y pouvaient trouver place. Saint-Évremond se considérait dans la vie comme dans une bonne société, il voulait s'y conduire en conséquence. Rien de contraint,

[1] Voir M. Villemain, *Éloge de Montaigne*

a-t-il dit quelque part, pas trop de liberté : c'était là sa devise. La sobriété rend la bonne chère plus délicieuse, la tempérance prolonge le plaisir en éloignant les dégoûts. La sagesse ne nous a été donnée, suivant lui, que pour nous ménager des heures agréables. Le mot de vertu l'épouvante ; rien qu'à l'entendre, il se représente un « fantosme à effrayer les gens, sur un rocher, à l'écart, parmi les ronces. » Il aime bien mieux la sagesse « où qui en sait l'adresse peut arriver par des routes gazonnées, ombrageuses et doux-fleurantes. » « L'état de la vertu, dit-il, n'est pas sans peine. On y souffre une contestation éternelle de l'inclination et du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît ; sentant presque toujours de la gêne à faire ce que l'on fait, et de la contrainte à s'abstenir de ce qu'on ne fait pas. Celui de la sagesse est doux et tranquille. La sagesse règne en paix sur nos mouvements et n'a qu'à bien gouverner des sujets, au lieu que la vertu avait à combattre des ennemis. »

Cette doctrine n'est pas celle qui fait les héros ou les saints, Saint-Évremond ne fut ni l'un ni l'autre ; il se laissa vivre doucement, et, dans les ennuis d'une disgrâce, sans se piquer d'une constance qui ne fait qu'aigrir la douleur par une douleur nouvelle, il tâcha de se mettre en une agréable indolence. « Ce n'est pas un état sans douleur et sans plaisir, disait-il, mais le sentiment délicat d'une joie pure, qui vient du repos de la conscience et de la tranquillité d'esprit. » Il ne lui était pas difficile d'y arriver, puisque, par une disposition particulière de son âme, il n'avait presque jamais senti le combat intérieur de la passion et de la raison : « La passion ne s'opposant point à ce qu'il avait résolu de faire par devoir, et la raison consentant volontiers à ce qu'il avait envie de faire par un sentiment de plaisir. »

Quelle différence entre cette sérénité d'un sage qui se laisse aller mollement au cours des événements, et les angoisses de Pascal, par exemple, s'il est permis de rapprocher ici ces deux hommes ! Saint-Évremond eût fui la vie plutôt que d'y souffrir ces funestes horreurs. Que d'autres troublent la joie de leurs plus beaux jours par la méditation d'une mort concertée ; pour lui, il croit que l'affliction doit être rare et bientôt finie, la joie fréquente et curieusement entretenue. Saint-Évremond se garde bien

de faire trop de réflexions sur la vie ; il s'exhorte à sortir souvent comme hors de lui-même, et, parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, il s'appliqne à se dérober la connaissance de ses propres maux.

Cependant il n'avait pas toujours pu se soustraire aux inévitables énigmes que la vie nous présente sans cesse à résoudre. Il avait interrogé toutes les philosophies sur la question principale, sur l'immortalité de l'âme ; il les déclarait toutes incapables de lui répondre. Laissant donc la raison à ses incertitudes, il avait l'air d'embrasser la religion pour échapper au désespoir. A l'entendre en ces moments-là, on l'aurait cru à jamais converti. Il refusait à l'esprit de l'homme le pouvoir d'atteindre à la vérité. Socrate, Aristote, Épicure, Sénèque, lui semblaient se contredire eux-mêmes. Descartes n'avait pas mieux réussi. Qu'avait-il fait par sa démonstration prétendue d'une substance purement spirituelle, d'une substance qui doit penser éternellement? Au gré de Saint-Évremond, il avait fait croire que la religion ne le persuadait pas, sans pouvoir persuader ni lui ni les autres par ses raisons. Et tout à coup, avec l'accent d'un orateur et d'un philosophe chrétien, il s'écriait : « Lisez, monsieur, pensez, méditez ; vous trouverez au bout de votre lecture, de vos pensées, de vos méditations, que c'est à la religion d'en décider et à la raison de se soumettre. »

Entre la religion catholique et la religion protestante, il n'hésitait même pas. Il se tenait fermement attaché à la première. En bien des endroits, il la vengeait des attaques qu'elle avait à subir ; il l'élevait au-dessus des dégoûts des esprits chagrins, et souvent il se plaisait à humilier devant elle toutes les autres religions. « J'ai passé, disait-il, d'une étude de métaphysique à l'examen des religions, et, retournant à cette antiquité qui m'est si chère, je n'ai vu chez les Grecs et chez les Romains qu'un culte superstitieux d'idolâtres, ou une invention humaine politiquement établie pour bien gouverner les hommes. Il ne m'a pas été difficile de reconnaître l'avantage de la religion chrétienne sur les autres ; et, tirant de moi tout ce que je puis pour me soumettre respectueusement à la foi de ses mystères, j'ai laissé goûter à ma raison, avec plaisir, la plus pure et la plus parfaite morale qui fut ja-

mais. » Cependant, au milieu de ces hommages, on ne tarde pas à découvrir l'esprit du philosophe. Son zèle n'a pas d'ardeur; les huguenots ne lui inspirent aucune haine ; il n'entreprend point de les blâmer, surtout il ne voudrait pas qu'on les punît de leurs erreurs. Les persécutions dont on les harcèle, il les condamne en ami déclaré de la tolérance. Il souhaite de voir finir les divisions. Qu'on laisse les disputes qui entretiennent l'aigreur ; qu'on remonte sans passion à l'esprit particulier qui distingue catholiques et huguenots, il espère qu'il ne sera pas impossible d'en former un esprit général qui les réunisse. Voici la transaction qu'il propose : « Que les huguenots sortent de leur régularité paresseuse et animent leur langueur, sans rien perdre de leur soumission à la Providence. Faisons quelque chose de moins en leur faveur : qu'ils fassent quelque chose de plus pour l'amour de nous. Alors, sans songer au libre arbitre ni à la prédestination, il se formera insensiblement une véritable règle pour nos actions qui sera suivie de celle de nos sentiments. »

Rien ne nous empêche de croire que ce vœu de Saint-Évremond n'ait été sérieux. Seulement il devance son siècle de cent années. Au milieu des querelles les plus passionnées, au milieu des efforts tentés par des esprits plus grands et plus religieux que le sien pour rapprocher les dissidents des catholiques, sa voix fait entendre les conseils de la modération. Il la prêche même en vers. Entre Michel de l'Hôpital et les philosophes plus hardis du dix-huitième siècle, il perpétue la tradition des sentiments de sage tolérance que l'avenir saura consacrer dans nos lois. Mais alors, en son temps, combien peu de catholiques auraient cru ne pas trahir les intérêts de l'Église, ne pas compromettre leur salut en marchant sur les traces de Saint-Évremond !

Il est bien juste de dire aussi que Saint-Évremond n'avait rien d'un Père de l'Église. Ni ses mœurs ne faisaient valoir sa doctrine, ni sa doctrine n'était faite pour soutenir et régler ses mœurs. Il se plaçait même à un étrange point de vue pour apprécier la religion chrétienne. Son esprit subtil avait imaginé un moyen d'apologie dont pas un docteur ne s'était avisé jusque-là. C'était au nom des plaisirs et de la délicatesse que l'honnête homme doit y chercher qu'il faisait l'éloge de la religion chrétienne. Voici

son raisonnement : « Que les personnes grossières et sensuelles se plaignent de notre religion pour la contrainte qu'elle leur donne : les gens délicats ont à se louer de ce qu'elle leur épargne les dégoûts et les repentirs. Plus entendue que la philosophie voluptueuse dans la science des plaisirs, plus sage que la philosophie austère dans la science des mœurs, elle épure notre goût pour la délicatesse et nos sentiments pour l'innocence. Regardez l'homme dans la société civile ; si la justice lui est nécessaire, vous verrez qu'elle lui est rigoureuse. Dans le pur état de la nature, sa liberté aura quelque chose de farouche ; et, s'il se gouverne par la morale, sa propre raison aura de l'austérité. Toutes les autres religions remuent dans le fond de son âme des sentiments qui l'agitent, et des passions qui le troublent. Elles soulèvent contre la nature des craintes superstitieuses ou des zèles furieux, tantôt pour sacrifier ses enfants comme Agamemnon, tantôt pour se dévouer soi-même comme Décie. La seule religion chrétienne apaise ce qu'il y a d'inquiet ; elle adoucit ce qu'il y a de féroce ; elle emploie ce que nous avons de tendre en nos mouvements, non-seulement avec nos amis et nos proches, mais avec les indifférents et en faveur même de nos ennemis. »

Si plus d'un chrétien rougirait de défendre ainsi sa foi, nous avons là tout ce que Saint-Évremond a jamais pensé de plus sérieux sur la destinée humaine. En parlant du grand avantage qu'a la religion à ses yeux d'épurer notre goût pour la délicatesse, il nous explique sa longue existence, son caractère et celui de tous ses ouvrages. Le goût, à l'entendre, est tout dans l'homme ; et ses efforts doivent être pour le perfectionner sans relâche. Là est contenue toute morale, toute philosophie, et même, on vient de le voir, l'essence de la religion chrétienne. C'est à mettre sa conduite d'accord avec ces pensées que Saint-Évremond s'est appliqué partout. Principe bien faible pour diriger une vie si longue ! Tant qu'il fut jeune, les soins raffinés d'un homme du monde couvrirent les défauts de cette morale ; mais quand fut venue la vieillesse, et avec elle les infirmités, les maladies, les dégoûts, on vit trop ce qu'il manquait à Saint-Évremond d'austérité dans la pensée, d'élévation dans le cœur. Aux portes du tombeau, il badine ou il se plaint de n'avoir plus d'appétit. Ses

dernières lettres à Ninon, remplies, comme le remarque M. Sainte Beuve, de détails attristants sur son estomac et sa santé, ne se relèvent jamais par quelque réflexion sérieuse et grave. On n'y rencontre nulle part la grande espérance d'une vie nouvelle terme et consécration des jours passés ici-bas.

III

Il est temps de conclure. Né avec les plus heureuses dispositions, avec les dons les plus beaux de l'esprit, Saint-Évremond eut le tort de ne pas porter ses vues assez haut. Il se réduisit trop à vivre en voluptueux. Un exil malheureux le jeta hors de sa route, des liaisons agréables le retinrent dans les voies du plaisir, et il laissa s'écouler les années sans songer à les mettre à profit. Comme il n'enviait d'autre gloire que celle de l'*honnête homme*, il consacra tous ses soins à l'acquérir, et il l'obtint autant que personne. Il était digne d'admirer le chevalier de Gramont, digne aussi d'en être aimé. Il fut plus aimable qu'aucun autre, dans un temps où les hommes aimables étaient fort nombreux. Indulgent aux autres, d'une rectitude de cœur et d'esprit qui commandait l'estime, attaché à ses amis, incapable de les trahir, sensible surtout au bonheur d'être aimé d'eux, il passa son temps à causer. Tous ses écrits ne sont autre chose que des improvisations, comme ses lettres ne sont que les épanchements faciles d'un génie aisé. Il dut à l'exquise délicatesse de son goût des pages très-estimables, à la solidité de sa raison des jugements que le temps n'a fait que confirmer. Aussi bien que la Bruyère et la Rochefoucauld, il connaissait l'homme en général, mais il voyait ses travers sans aigreur et sans chagrin; comme Saint-Simon, il aimait à réfléchir sur le caractère et les intérêts de ceux qui vivaient à ses côtés, il se plaisait à peindre leurs qualités ou leurs défauts; mais il n'y mit jamais d'emportement et de colère. Il n'affectait pas le rôle de réformateur : il avait la dou-

cœur et la sagesse de Montaigne. Peut-être n'y eut-il jamais d'écrivain qui, en ne parlant à peu près que de lui-même, de ses opinions et de ses sentiments, ait laissé à ses lecteurs une impression plus agréable. On rencontre chez lui vraiment un homme et non pas un auteur.

Ch. Gidel.

ŒUVRES CHOISIES

DE

SAINT-ÉVREMOND

LES ACADÉMICIENS.

COMÉDIE[1].

ACTEURS.

M. LE CHANCELIER, protecteur de l'Académie française.
SERISAY, directeur de l'Académie.
DESMARETS, chancelier de l'Académie.
GODEAU, évêque de Grasse et de Vence.
GOMBAULT.
CHAPELAIN.
HABERT.
FARET.
BOISROBERT.
SILHON.
COLLETET.
GOMBERVILLE.
SAINT-AMANT.
COLOMBY.
BAUDOUIN.
L'ESTOILE.
PORCHÈRES D'ARBAUD.
Mademoiselle DE GOURNAI.

La scène est à Paris, dans la maison où s'assemblait l'Académie.

ACTE I.

SCÈNE I.

SAINT-AMANT, FARET.

SAINT-AMANT.

Faret, qui ne rirait de notre académie?
A-t-on vu de nos jours une telle infamie?
Passer huit ou dix ans à réformer six mots !
Par Dieu, mon cher Faret, nous sommes de grands sots.

[1] Après la campagne de Rocroy (1643), M. de Saint-Évremond fit une espèce de satire contre l'Académie française qu'on publia en 1650 sous le titre de : *Comédie des Académistes, pour la réformation de la langue française*. Elle avait couru longtemps manuscrite... de sorte que quand elle fut imprimée M. de Saint-Évremond ne s'y reconnaissait plus. En 1680, la duchesse de Mazarin engagea l'auteur à revoir cette pièce et à la corriger.

FARET.

Tant sots qu'il vous plaira ; mais les premiers de France
Sont les admirateurs de notre suffisance.
Quoi ! trouvez-vous mauvais que de pauvres auteurs
Devant les ignorants s'érigent en docteurs ?
S'ils peuvent se donner du crédit, de l'estime,
L'erreur des abusés n'est pas pour eux un crime.
Après tout, où trouver de ces rares savants
Dont le nom immortel percera tous les ans ?
Si pour l'Académie il faut tant de science,
Vous et moi pourrions bien ailleurs prendre séance.

SAINT-AMANT.

Oui ; mais je n'aime pas que monsieur de Godeau,
Excepté ce qu'il fait, ne trouve rien de beau ;
Qu'un fat de Chapelain aille en chaque ruelle
D'un ridicule ton réciter sa *Pucelle ;*
Ou que, dur et contraint en ses vers amoureux,
Il fasse un sot portrait de l'objet de ses vœux ;
Que son esprit stérile et sa veine forcée
Produisent de grands mots, qui n'ont sens ni pensée.
Je voudrais que Gombault, l'Estoile et Colletet,
En prose comme en vers eussent un peu mieux fait ;
Que des *Amis rivaux* [1] Boisrobert ayant honte,
Revînt à son talent de faire bien un conte.
Enfin.....

FARET.

Vous avez tort de mépriser Godeau [2] :
Il a l'esprit fertile, et le tour assez beau.
Tout le défaut qu'il a, soit en vers soit en prose,
C'est qu'en trop de façons il dit la même chose.

[1] Comédie de Boisrobert.

[2] « Je tombe d'accord, dit M. de Maucroix dans une lettre à Despréaux, que M. Godeau écrivait avec beaucoup de facilité... Mais pour vous dire la vérité, dès notre jeunesse même nous nous sommes aperçus que M. Godeau ne varie pas assez. La plupart de ses ouvrages sont comme des logogriphes, car il commence toujours par exprimer les circonstances d'une chose, et puis il y joint le mot. On ne voit point d'autres figures dans son *Benedicite*, dans son *Laudate* et dans ses *Cantiques.* » (Des Maizeaux.)

L'Estoile fait des vers avec le cardinal [1] :
Colletet est bon homme, et n'écrit pas trop mal;
Boisrobert est plaisant autant qu'on saurait l'être;
Il s'est assez bien mis dans l'esprit de son maître [2];
A tous ses madrigaux il donne un joli tour,
Et ferait des leçons aux Grecs de leur amour [3].
Baudouin fait des vers au-dessous des images,
Mais Davila traduit est un de ses ouvrages [4].
Gombauld pour un châtré ne manque pas de feu.....
J'entends quelqu'un qui monte : arrêtons-nous un peu :
Je commence à le voir, c'est l'évêque de Grasse.

SAINT-AMANT.

Il faut se retirer, et lui quitter la place :
Nous reviendrons tantôt; allons, mon cher Faret,
Trouver proche d'ici quelque bon cabaret [5].

[1] L'Estoile, Colletet, Boisrobert étaient du nombre de ceux qui travaillaient à des pièces de théâtre par ordre du cardinal de Richelieu, et souvent même avec lui. (PELLISSON, *Histoire de l'Académie française*.)

[2] Boisrobert était alors en sa plus grande faveur auprès du cardinal de Richelieu, et son plus grand soin était de délasser l'esprit de son maître après le bruit et l'embarras des affaires, tantôt par ses agréables contes, qu'il faisait mieux que personne du monde, tantôt en lui rapportant toutes les petites nouvelles de la cour et de la ville; et ce divertissement était si utile au cardinal, que son premier médecin, Citois, avait coutume de lui dire : « Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé, mais toutes nos drogues sont inutiles si vous n'y mêlez un peu de Boisrobert. » (PELLISSON, *Hist. de l'Acad.*)

[3] Boisrobert était accusé du vice de non-conformité; témoin ces deux vers de Ménage, dans sa *Requête des Dictionnaires* :

Cet admirable Patelin
Aimant le genre masculin.

Ainsi que le dit Pellisson, Boisrobert était né à Caen, dans la paroisse de Froide-Rue. Le témoignage de Huet, de Halley et de Patrix ne laisse point de doute à ce sujet. (M. Hippeau)

[4] Davila a écrit en italien l'histoire des guerres civiles de France depuis la mort de Henri II jusqu'à la paix de Vervins : Baudouin l'a traduite en français, et c'est le plus supportable de ses ouvrages.

[5] M. de Saint-Amant, remarque M. Pellisson, a célébré Faret dans ses vers comme un illustre débauché, cependant il ne l'était pas, à beaucoup près autant qu'on le jugerait par là. Bien qu'il ne haït pas la bonne chère et le divertissement, il dit lui-même en quelque endroit de ses œuvres que la

SCÈNE II.

GODEAU, COLLETET.

GODEAU.

Eh quoi! chers nourrissons des filles de Mémoire,
Qui sur les temps futurs obtiendrez la victoire,
Beaux mignons de Pallas, vrais favoris des dieux,
Vous n'êtes pas encore arrivés en ces lieux!
Seriez-vous bien si tard assis encore à table?
Non; les plus grands festins n'ont pour vous rien d'aimable.
Mais voici Colletet, qui hâte un peu le pas :
Je l'ai toujours connu sobre dans ses repas [1].
Bonjour, cher Colletet.

COLLETET se jette à genoux.

Grand évêque de Grasse,
Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je fasse :
Ne dois-je pas baiser votre sacré talon?

GODEAU.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.
Levez-vous, Colletet.

COLLETET.

Votre magnificence
Me permet, monseigneur, une telle licence?

GODEAU.

Rien ne saurait changer le commerce entre nous :
Je suis évêque ailleurs, ici Godeau pour vous.

COLLETET.

Très-révérend seigneur, je vais donc vous complaire.

GODEAU.

Attendant nos messieurs, que nous faudra-t-il faire?

COLLETET.

Je suis prêt d'obéir à votre volonté.

commodité de son nom, qui rimait à cabaret, était en partie cause d[u]
bruit que M. de Saint-Amant lui avait donné. (*Histoire de l'Académie [fran]çaise.*)

[1] Guillaume Colletet, peu accommodé des biens de la fortune.

GODEAU.

Parlons comme autrefois, avecque liberté :
Vous savez, Colletet, à quel point je vous aime.

COLLETET.

Seigneur, votre amitié m'est un honneur extrême.

GODEAU.

Oh bien ! seul avec vous, ainsi que je me voi,
Je vais prendre le temps de vous parler de moi.
Avez-vous vu mes vers?

COLLETET.

Vos vers, je les adore :
Je les ai lus cent fois, et je les lis encore.
Tout en est excellent, tout est beau, tout est net,
Exact et régulier, châtié tout à fait.

GODEAU.

Manqué-je en quelque endroit à garder la césure ?
Y peut-on remarquer une seule hiature ?
Suis-je pas scrupuleux à bien choisir les mots ?
Ne fais-je pas parler chacun fort à propos?
Le *decorum* latin, en français *bienséance*,
N'est si bien observé nulle part, que je pense.
Colletet, je me loue, il le faut avouer ;
Mais c'est fort justement que je me puis louer.

COLLETET.

Vous êtes de ceux-là qui peuvent dans la vie
Mépriser tous les traits de la plus noire envie.
Vous n'aviez pas besoin de votre dignité
Pour vous mettre à couvert de la malignité.

GODEAU.

On se flatte souvent ; mais si je ne m'abuse,
S'attaquer à Godeau, c'est se prendre à la muse ;
Et le plus envieux se verrait transporté
S'il lisait une fois mon *Benedicite* [1].
Oh ! l'ouvrage excellent !

[1] Godeau a paraphrasé en vers le cantique des trois enfants, *Benedicite omnia opera Domini*, etc. C'est une de ses meilleures pièces.

COLLETET.

Oh! la pièce admirable !

GODEAU.

Chef-d'œuvre précieux !

COLLETET.

Merveille incomparable !

GODEAU.

Que peut-on désirer après un tel effort ?

COLLETET.

Qui n'en sera content aura, ma foi, grand tort.
Mais sans parler de moi trop à mon avantage,
Suis-je pas, monseigneur, assez grand personnage.

GODEAU.

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal.

COLLETET.

Moi ! je prétends traiter tout le monde d'égal,
En matière d'écrits ; le bien est autre chose :
De richesse et de rang la fortune dispose.
Que pourriez-vous encor reprendre dans mes vers ?

GODEAU.

Colletet, vos discours sont obscurs et couverts.

COLLETET.

Il est certain que j'ai le style magnifique

GODEAU.

Colletet parle mieux qu'un homme de boutique.

COLLETET.

Ah ! le respect m'échappe : et mieux que vous aussi.

GODEAU.

Parlez bas, Colletet, quand vous parlez ainsi.

COLLETET.

C'est vous, monsieur Godeau, qui me faites l'outrage.

GODEAU.

Voulez-vous me contraindre à louer votre ouvrage ?

COLLETET.

J'ai tant loué le vôtre !

GODEAU.

Il le méritait bien.

COLLETET.

Je le trouve fort plat, pour ne vous celer rien.

GODEAU.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colère.

COLLETET.

Si j'en ai dit du bien, c'était pour vous complaire.

GODEAU.

Colletet, je vous trouve un gentil violon.

COLLETET.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.

GODEAU.

Vous enfant d'Apollon ! vous n'êtes qu'une bête.

COLLETET.

Et vous, monsieur Godeau, vous me rompez la tête.

SCÈNE III.

SERISAY, GODEAU, COLLETET

SERISAY, à Godeau.

Qu'avez-vous, monseigneur, je vous vois tout ému.

GODEAU.

Colletet m'insulter ! qui l'aurait jamais cru ?

COLLETET.

Traiter un vieil auteur avec cette infamie !
C'est affronter en moi toute l'Académie.

SERISAY.

Mais quelle est cette injure, et d'où vient tant de mal?

COLLETET.

« Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal :
« Vous parlez un peu mieux qu'un homme de boutique. »
Et mieux que vous, Godeau ; car, enfin, je m'explique ;
Et notre directeur le saura comme vous.

SERISAY.

Modérez, Colletet, modérez ce courroux.
Offenser un prélat à qui l'on doit hommage,
C'est d'un homme insensé faire le personnage.

COLLETET.

Je sais bien respecter Godeau comme prélat ;
Mais Godeau comme auteur, je le trouve fort plat.

GODEAU.

Ma colère se passe, et je veux sans murmure
En prélat patient endurer cette injure.

COLLETET.

Moi, je veux recevoir la satisfaction
Du tort qu'a pu souffrir ma réputation.
Oh ! d'un humble prélat patience parfaite !
Il parle d'endurer l'injure qu'il a faite !
Pardonner à des gens que l'on a maltraités,
Ce sont du bon Godeau les générosités !

GODEAU.

Eh bien, cher Colletet, je ferai davantage :
Vous serez reconnu pour un grand personnage.
Soyons, je vous conjure, amis de bonne foi ;
Et vous saurez écrire et parler mieux que moi.

COLLETET.

Ordonnez, monseigneur, ce qu'il faut que je fasse :
J'ai plus failli que vous, et je demande grâce.
Que partout on exalte, et partout soit chanté
De ce divin prélat le *Benedicite*.
« Oh ! l'ouvrage excellent ! oh ! la pièce admirable !
« Chef-d'œuvre précieux ! merveille incomparable ! »
Que partout on exalte, et partout soit chanté
De ce divin prélat le *Benedicite*.

GODEAU.

Qu'en tous lieux on exalte, et qu'en tous lieux on chante
De notre Colletet la cane barbotante [1] :

[1] Colletet ayant porté au cardinal le *Monologue des Tuileries*, il s'ar particulièrement sur deux vers de la description du Carré d'eau, en endroit :

La cane s'humecter de la bourbe de l'eau.
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Et après avoir écouté tout le reste, il lui donna de sa propre main cinqu pistoles, avec ces paroles obligeantes, que c'était seulement pour ces d

Ces beaux vers, que le temps ne saurait effacer,
Et qu'un grand cardinal voulut récompenser.
C'est là que Colletet si vivement explique
Du canard amoureux la Vénus aquatique,
Qu'au sens de Richelieu le roi ne pourrait pas
De tout l'or du royaume en payer les appas.

SERISAY.

Nous sommes tous contents : la discorde est finie,
Et la paix régnera dans notre compagnie.
Au reste, l'heure approche où se doit terminer
La réforme des mots que nous allons donner,
Et par qui nous aurons la gloire sans seconde
D'établir le français en tous les lieux du monde.

COLLETET.

Monsieur le chancelier ne doit venir que tard.

SERISAY.

Donc, pour un peu de temps, allons quelque autre part.

SCÈNE IV.

PORCHÈRES D'ARBAUD, COLOMBY.

PORCHÈRES.

Illustre Colomby, vrai cousin de Malherbe [1].
De ton mérite seul glorieux et superbe,
Parmi tous les auteurs en voit-on aujourd'hui,
Qui puissent approcher, ou de vous, ou de lui ?

derniers vers, qu'il avait trouvés si beaux, et que le roi n'était pas assez riche pour payer tout le reste... Au lieu de : « La cane s'humecter de la bourbe de l'eau, » le cardinal voulut lui persuader de mettre : « Barboter dans la bourbe de l'eau, » etc. (PELLISS., *Hist. de l'Acad.*)

Pour donner plus de ridicule à Colletet, M. de Saint-Évremond emploie ici le terme de cane barbotante. Le *Monologue*, qui est une assez méchante pièce, est imprimé avant la *Comédie des Tuileries ;* c'est une description du palais et du jardin des Tuileries tels qu'ils étaient dans ce temps-là. (DES MAIZEAUX.)

[1] François de Cauvigny, sieur de Colomby, était de Caen en Normandie, parent de Malherbe, dont il fut disciple et sectateur... Il avait une charge à la cour, qui n'avait point été avant lui et n'a point été depuis, car il se qualifiait orateur du roi pour les affaires d'État. (PELLISS., *Hist. de l'Acad.*)

COLOMBY.

Malherbe ne vit plus ; Bertaut n'est plus au monde.
« D'ignorance et d'erreur toute la terre abonde[1]. »

PORCHÈRES.

Desportes a subi notre commun destin ;
Passerat a vécu ; j'ai vu mourir Rapin :
Et c'étaient les auteurs dont l'illustre génie
Aurait pu faire honneur à notre compagnie.

COLOMBY.

Vous savez que j'avais auprès du potentat,
La charge d'*orateur des affaires d'État.*

PORCHÈRES.

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la régence,
Des nocturnes plaisirs la suprême intendance[2].

COLOMBY.

Or, n'étant pas payé de mes appointements,

PORCHÈRES.

Détrompé que je suis de tous amusements,

COLOMBY.

Je vais faire leçon aux gens de nos provinces
Du peu de gain qu'on fait au service des princes.

PORCHÈRES.

J'abandonne la cour[3], et vais dans chaque lieu
Louer la reine mère et blâmer Richelieu.

COLOMBY.

Aux auteurs assemblés prenez le soin de dire
Que las de mes emplois, enfin je me retire[4].

[1] Vers de Bertaut, évêque de Séez, mort en 1611.

[2] François de Porchères d'Arbaud avait été intendant des plaisirs nocturnes, charge dont il ne restait plus qu'un nom ridicule.

[3] Porchères se retira en Bourgogne, où il s'était marié. (*Hist. de l'Acad. franç.*)

Saurait-on mêler, dit Balzac écrivant à Chapelain, la raillerie et le tout de bon avec plus d'adresse sur le sujet de l'adieu de M. de Colomby à l'Académie ; de la malédiction qu'il a donnée à son siècle et du peu d'intelligence qui était entre lui et Tacite, au temps même de leur plus grande familiarité? (Lettres de M de Balzac à M. Chapelain). (D. M.)

PORCHÈRES.

C'est la forme ordinaire : et quiconque a quitté
Leur a fait en quittant cette civilité.

COLOMBY.

Vous direz de ma part, sans aucune autre forme,
Qu'au lieu de réformer les mots, je me réforme.

PORCHÈRES.

Je traiterai la chose un peu moins durement,
Et leur ferai pour moi le même compliment.

ACTE II.

SCÈNE I.

CHAPELAIN seul, faisant des vers avec un soin ridicule et peu de génie.

Tandis que je suis seul, il faut que je compose
Quelque ouvrage excellent, soit en vers, soit en prose.
La prose est trop facile, et son bas naturel
N'a rien qui puisse rendre un auteur immortel ;
Mais d'un sens figuré la noble allégorie
Des sublimes esprits sera toujours chérie.
Par son divin pouvoir nos écrits triomphants
Passent de siècle en siècle et bravent tous les ans.
Je quitte donc la prose et la simple nature
Pour composer des vers, où règne la figure.
Qui vit jamais rien de si beau.
Il me faudra choisir pour la rime, flambeau.
Que les beaux yeux de la comtesse [1],
Je voudrais bien aussi mettre en rime, déesse ;
Qui vit jamais rien de si beau
Que les beaux yeux de la comtesse ?
Je ne crois point qu'une déesse
Nous éclairât d'un tel flambeau.

[1] Il est fort ordinaire aux poëtes de choisir une dame distinguée par sa beauté ou par son mérite pour l'aimer en idée. Chapelain avait pris pour objet de ses vœux poétiques la comtesse de Vermeil. (D. M.)

Aussi peut-on trouver une âme
Qui ne sente la vive flamme
Qu'allume cet œil radieux?
Radieux me plaît fort ; un œil plein de lumière,
Et qui fait sur nos cœurs l'impression première
D'où se forment enfin les tendresses d'amour.
Radieux! j'en veux faire un terme de la cour.
Sa clarté, qu'on voit sans seconde,
Éclairant peu à peu le monde,
Luira même un jour pour les dieux.
Je ne suis pas assez maître de mon génie,
J'ai fait sans y penser une cacophonie :
Qui me soupçonnerait d'avoir mis *peu à peu?*
Ce désordre me vient pour avoir trop de feu.
Qui vit jamais rien de si beau
Que les beaux yeux de la comtesse?
Je ne crois point qu'une déesse
Nous éclairât d'un tel flambeau.
Aussi peut-on trouver une âme,
Qui ne sente la vive flamme,
Qu'allume cet œil radieux?
Sa clarté, qu'on voit sans seconde,
S'épand déjà sur tout le monde,
Et luira bientôt pour les dieux.
Voilà ce qui s'appelle écrire avec justesse !
Et ce qui m'en plaît plus, tout est fait sans rudesse ;
Car tout ouvrage fort a de la dureté
Si par un art soigneux il n'est pas ajusté.
Chacun admire en ce visage,
La lumière de deux soleils :
Si la nature eût été sage,
Le ciel en aurait deux pareils.
« Que voilà de beaux vers ! l'auguste poésie !
« Phœbus, éclaire encore un peu ma fantaisie ;
« Divin père du jour, qui maintiens l'univers,
« Donne-moi cette ardeur qui fait faire des vers.
« Ranime mes esprits et dans mon sens rappelle

« La féconde chaleur qui forma la *Pucelle.*
« Par l'épithète alors je me rendis fameux :
« Alors *le mont Olympe à son pied sablonneux ;*
« Alors *hideux, terrible affreux, épouvantable,*
« Firent dans mes écrits un effet admirable.
« Divin père du jour, qui maintiens l'univers,
« Redonne-moi l'ardeur qui fit faire ces vers. »

Le teint qui paraît sur sa face
Est plus uni que n'est la glace,
Plus clair que le ciel cristallin :
Où trouver un pinceau qui touche
Les charmes de sa belle bouche
Et l'honneur du nez aquilin ?

Cette comparaison me semble assez bien prise ;
Il n'est rien plus uni qu'un *cristal de Venise ;*
Et les *cieux*, qui ne sont formés d'aucun métal,
Pourraient, à mon avis, être faits de cristal.
Aquilin ne vient pas fort souvent en usage,
Mais il convient au nez du plus parfait visage :
Tous les peintres fameux veulent qu'un nez soit tel.
Oublier *aquilin* est un péché mortel.

Chacun admire en ce visage
La lumière de deux soleils :
Si la nature eût été sage,
Le ciel en aurait deux pareils.
Le teint qui paraît sur sa face
Est plus uni que n'est la glace,
Plus clair que le ciel cristallin.
Où trouver un pinceau qui touche
Les charmes de sa belle bouche
Et l'honneur du nez aquilin ?

Ainsi peignaient les Grecs des beautés achevées,
De l'injure des ans par leurs écrits sauvées.
Je n'ai fait que vingt vers, mais tous vers raisonnés,
Magnifiques, pompeux, justes et bien tournés,
Par un secret de l'art, d'une grande *déesse*
J'oppose les appas à ceux de ma comtesse ;

Et des charmes divins dans l'opposition,
  Je fais voir la confusion.
Quant à l'autre couplet, j'y reprends la *nature*,
Qui des corps azurés a formé la structure,
De n'avoir su placer à ce haut firmament
  Qu'un soleil seulement.
La comtesse en a deux : c'est au ciel une honte,
Qu'un *visage* ici-bas en *soleils* le surmonte.
J'achève heureusement : il me fallait finir ;
Aussi bien nos auteurs commencent à venir.

SCÈNE II.

SERISAY, CHAPELAIN, SILHON, BOISROBERT.

SERISAY, à Chapelain.

Vous attendiez ici une heure fortunée
Où la réforme enfin doit être terminée.

CHAPELAIN.

Depuis plus de huit ans nous attendons ce jour,
Où doit être réglé tout langage de cour.
Mais que les ignorants vont en dire d'injures !

SERISAY.

Nous saurons mépriser de sots et vains murmures.

BOISROBERT.

Nous allons bientôt voir un de nos mécontents
Résolu de se plaindre et de nous et du temps.

CHAPELAIN.

C'est Silhon, irrité contre l'Académie,
Et prêt à la traiter de mortelle ennemie.

SERISAY.

Et de sa haine encor quel est le fondement ?

CHAPELAIN.

Nous réformons un mot propre au raisonnement.
Il laissera sans *or* tous discours politiques,
Et n'écrira jamais des affaires publiques.
Silhon est violent : s'il parle contre nous.....

SERISAY.

Monsieur le chancelier calmera son courroux.

BOISROBERT.

Faut-il un chancelier pour calmer sa colère;
Godeau m'a répondu d'entreprendre l'affaire :
Il doit attaquer *or*, que Silhon aime tant,
Aussi bien que *parfois*, et *pour ce que*, et *d'autant*.

SILHON entre.

A dire vrai, messieurs, c'est une chose étrange :
On a beau mériter honneur, gloire, louange;
Affermir tant qu'on peut l'autorité des lois;
Faire service à Dieu, travailler pour les rois;
Prescrire le devoir et du peuple et du prince;
Instruire un potentat à régler sa province [1] :
Il faut avoir l'affront de voir des esprits doux
Gagner chez nos auteurs plus de crédit que nous.

SERISAY.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit cette injustice.

BOISROBERT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a vu du caprice.

SILHON.

Les siècles, Boisrobert, sont assez différents :
On blâmait autrefois les hommes ignorants;
La science aujourd'hui donne fort peu d'estime :
En savoir plus que vous n'est pas un petit crime.

BOISROBERT.

J'aime les ignorants d'avoir tant de bonheur.

SILHON.

Vous n'avez pas manqué d'acquérir cet honneur.

SERISAY.

Eh! pour l'amour de moi finissez la querelle,
Soyons, soyons unis d'une amitié fidèle.
Encor, monsieur Silhon, de quoi vous plaignez-vous?

BOISROBERT.

Un mot qu'on veut changer lui donne ce courroux.

[1] Silhon a fait un traité de l'Immortalité de l'âme, un livre de politique, intitulé *le Ministre d'État*, et quelques autres ouvrages. (D. M.)

SILHON.

C'est un mot, il est vrai, mais de grande importance.

BOISROBERT.

On pourrait s'en passer bien mieux que de finance.

SILHON.

Il est pourtant utile, et le sera toujours.
Or trouve bien sa place en de graves discours.
En affaire, au barreau, dans la théologie,
Or est fort positif et de grande énergie.

SERISAY.

Je vois venir à nous la sibylle Gournai :
Quel supplice, bon Dieu ! m'avez-vous ordonné !

SILHON.

Elle mérite bien que vous fassiez cas d'elle.

BOISROBERT.

A soixante et dix ans elle est encore pucelle.

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DE GOURNAI, SERISAY, BOISROBERT, SILHON.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Je vous ai bien cherché, monsieur le président.

SERISAY.

Baissez-vous, Boisrobert, et ramassez sa dent.

BOISROBERT.

C'est une grosse dent, qui vous était tombée,
Et qu'un autre que moi vous aurait dérobée.

SILHON.

Montagne en perdit une âgé de soixante ans.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

J'aime à lui ressembler, même à perdre les dents [1].
Mais apprenez de lui que par toute la Grèce

[1] Mademoiselle de Gournay se disait fille d'alliance de Montaigne, dont elle a publié en 1635 les *Essais* corrigés et augmentés, dans une préface curieuse qu'elle mit à la tête de cette édition, et dans quelques autres ouvrages elle se déclara hautement pour les vieux mots et les phrases surannées. (Voir le *Dictionnaire de Bayle.*) (D. M.)

C'était comme un devoir d'honorer la vieillesse :
Et le *vieil* âge en vous sera peu respecté,
Si vous en usez mal dans la *virilité*.
Montagne s'employait à corriger le vice,
Et bien connaître l'homme était son *exercice*.
Il n'aurai pas *cuidé*[1] pouvoir tirer grand *los*[2]
Du stérile *labeur* de réformer des mots.

BOISROBERT.

Vous fûtes ennemie en tout temps du langage.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Le *sens*, à mon avis, vous eût rendu plus sage.
Avec tous mes vieux mots encore ma raison
Parmi les gens sensés se trouve de saison.

BOISROBERT.

Je l'avoue aisément ; et votre expérience,
Nymphe des premiers ans, vaut mieux que la science.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

On méprisait un fourbe au temps que je vous dis.
Boisrobert le plaisant eût été gueux *jadis ;*
Et Montagne et Charron avaient l'âme trop forte
Pour demeurer toujours au *recoin* d'une porte,
Aucuper[3] jour et nuit leurs plus grands ennemis,
Et des grands de la cour être *valets soumis*.

BOISROBERT.

Ce sont là des raisons que le démon vous dicte.
Comment, vieille Gournai, vous aimez la *vindicte ?*
Qui vous fait *détracter*[4] ? qui vous met en *courroux*[5] ?

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Montagne haïssait les menteurs et les fous.
Poursuivez, *savantaux*, à réformer la langue.

SERISAY.

Allez-vous-en ailleurs faire votre harangue.

[1] Pensé.
[2] Gloire.
[3] Du latin *aucupari*, épier, attendre.
[4] Rabaisser le *mérite de quelqu'un accuser*.
[5] Ce terme semblait avoir vieilli.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Otez *moult* et *jaçoit*[1], bien que mal à propos ;
Mais laissez pour le moins *blandice, angoisse* et *los*[2].

SERISAY.

Tout ainsi que l'esprit est vague et *contournable*,
De même le discours doit être variable ;
Les termes ont le sort qu'on vôit au genre humain.
Un mot vit aujourd'hui, qui périra demain.
L'usage parmi nous est fort *ambulatoire*.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Vous raillez sottement la vérité *notoire*.
Il mourra, *tout ainsi*, que je vois méprisé ;
Mais devant lui mourront les vers de Serisay.

ACTE III.

SCÈNE I.

M. LE CHANCELIER, GODEAU, CHAPELAIN, BOISROBERT, SER PORCHÈRES, etc.

M. LE CHANCELIER.

C'est aujourd'hui, messieurs, qu'on révèle à la France
Les mystères secrets de la vraie éloquence ;
Les muses, qui du ciel ont descendu chez nous,
Vous rendent par ma bouche un oracle si doux.
C'est à tort, grands auteurs, que la Grèce se vante.
La Rome des Latins n'est plus la triomphante ;
L'Italie aujourd'hui tombe dans le mépris,
Et les muses n'ont plus de séjour qu'à Paris.

GODEAU.

Qui croirait, monseigneur, que ces enchanteresses,
Que les neuf belles sœurs, nos divines maîtresses,

[1] Beaucoup et quoique.

[2] *Blandice* et *los* ont disparu de la langue, du moins *blandice* n« ploie plus qu'au pluriel comme *angoisses*.

Vinssent ici flatter nos esprits et nos sens,
Si vous n'aviez aimé leurs charmes innocents ?

CHAPELAIN.

Vous voyez les choses futures,
Malgré les nuits les plus obscures,
Qui couvrent le bien de l'État ;
Vous voyez tout ce qu'il faut faire,
Au rebours du sens populaire,
Pour maintenir le potentat.

BOISROBERT.

Superbes filles de Mémoire,
Venez accroître mon ardeur :
Je vais travailler à la gloire
D'une incomparable grandeur...
Que le style élevé me paraît incommode !
Je n'ai pas le talent qu'il faut pour faire une ode.

M. LE CHANCELIER.

Que chacun se réduise au mérite d'auteur ;
J'estime le savant et je hais le flatteur.
Mes louanges, messieurs, ne sont pas nécessaires,
Et vous avez ici de plus grandes affaires.

SERISAY.

Porchères semble avoir dessein de nous parler.

PORCHÈRES.

Quatre mots seulement, messieurs ; puis m'en aller.
Monsieur de Colomby m'a chargé de vous dire,
Que las de ses emplois enfin il se retire ;
Et vous saurez aussi qu'ennuyé de la cour,
Je vais chercher ailleurs un tranquille séjour.

SERISAY.

Vous nous voyez pensifs, mornes et taciturnes,
De perdre l'intendant de nos plaisirs nocturnes ;
Et vous ferez savoir au muet orateur
Des affaires d'État le fond de notre cœur.
Nous regrettons beaucoup un si grand personnage,
Et ne suivrons pas moins notre important ouvrage.

DESMARETS.

Je ne vois point ici Saint-Amant ni Faret ;
Que sont-ils devenus ?

GODEAU.

Ils sont au cabaret [1].

DESMARETS.

Ils sont au cabaret ! messieurs, quelle impudence !
Vous voyez parmi nous un chancelier de France,
Qui vient de son logis en ce méchant quartier,
Sachant bien le respect que l'on doit au métier ;
Et ces vieux débauchés, au mépris de la gloire,
Lorsque nous travaillons font leur plaisir de boire.

GODEAU.

Je vois entrer Faret suivi de Saint-Amant.

CHAPELAIN.

Et, si je ne me trompe, ils ont bu largement.

SCÈNE II.

SAINT-AMANT, FARET, CHAPELAIN, GOMBAULD, SERISAY, M. LE CHANCELIER, etc.

SAINT-AMANT.

Pour tout emploi chez vous, seigneurs académiques,
Nous serons vos buveurs et poëtes bachiques.

FARET.

Nous perdons le respect ; mais, ô grand chancelier,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

CHAPELAIN.

Il ne vous reste plus qu'à parler de la guerre,
Qui dans le cabaret se fait à coups de verre.

[1] L'Académie n'avait point au commencement de lieu fixe pour tei assemblées. On les tenait tantôt chez un des académiciens, et tantôt cl autre; mais enfin, dit M. Pellisson, en l'année 1643, le 16 février, ap mort du cardinal de Richelieu, M. le chancelier fit dire à la compagnie désirait qu'à l'avenir elle s'assemblât chez lui. M. le chancelier n'éta encore protecteur de l'Académie, cependant M. de Saint-Évremond a t à propos de supposer le contraire, supposition qui lui fournit plusieurs fort plaisants. (D. M.)

GOMBAULD.

Qu'à dire des chansons qui vantent la liqueur
Dont le père Bacchus réjouit votre cœur.

SAINT-AMANT.

Prenez soin de notre langage,
Auteurs polis et curieux ;
Et nous laissez le doux usage
D'un vin frais et délicieux.
Que d'Apollon la docte troupe,
Vieillisse à réformer les mots ;
Celle de Bacchus dans la coupe
Ira chercher sa joie et trouver son repos.

FARET.

Si l'esprit et la suffisance,
Si l'avantage de raison,
Ne paraissent point dans l'enfance,
Et demeurent comme en prison,
C'est qu'on suce le lait d'une pauvre nourrice :
Et Dieu, qui conduit tout sagement à sa fin,
De nos divins talents réserve l'exercice
Pour le temps précieux que nous boirons du vin.

SERISAY.

Nous sommes satisfaits de vos stances bachiques,
Et vous êtes reçus buveurs académiques.
Mais de peur de vieillir à réformer les mots,
Nous allons travailler, laissez-nous en repos :
La chose qui se traite est assez d'importance,

FARET.

Nous nous tairons.

M. LE CHANCELIER.

Sortez ; c'est le mieux, que je pense.

FARET.

Si nous vous offensons, monsieur le chancelier.
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

SCÈNE III.

M. LE CHANCELIER, SERISAY, GODEAU, DESMARETS, SILHON.
CHAPELAIN, GOMBAULD,
BOISROBERT, L'ESTOILE, GOMBERVILLE, BAUDOUIN, etc

SERISAY.

Enfin, ils sont sortis. Sans tarder davantage,
Réformons les défauts que l'on trouve au langage,
Et d'un style trop vieux faisons-en un nouveau.
Vous, parlez le premier, docte et sage Godeau.

GODEAU.

C'est m'obliger beaucoup ; et cette déférence
Serait due à quelque autre avec plus d'apparence.

SERISAY.

Vous êtes trop modeste, et votre dignité...

GODEAU.

Je reçois cet honneur sans l'avoir mérité :
Je le dois purement à votre courtoisie.

SERISAY.

On n'en saurait avoir aucune jalousie.

GODEAU.

Je dirai donc, messieurs, qu'il est très-important
D'ôter de notre langue *or*, *pour ce que*, et *d'autant*.
C'est là mon sentiment : vous me voyez attendre
Que quelque émulateur s'apprête à les défendre.

DESMARETS.

Silhon s'oppose enfin.

SERISAY.

Parlez distinctement :
Vous, monsieur de Godeau.

GODEAU.

Je dis premièrement
Que ces mots sont usés, qu'ils tombent de vieillesse ;
Et d'ailleurs il s'y trouve une grande rudesse.

SILHON.

Inepte sentiment ! absurde vision !

Ces mots mènent enfin à la conclusion :
L'un sert à résumer, comme à la conséquence ;
Les autres, à prouver les choses d'importance.

GODEAU.

Le premier sent l'école et tient trop du pédant ;
Et tous ont trop vécu.

LA TROUPE.

Nous en disons autant..

SILHON.

Qu'ils soient bannis des vers et conservés en prose.

DESMARETS.

Aujourd'hui prose et vers sont une même chose.

CHAPELAIN.

Il est bien échauffé : qu'on lui tâte le pouls.

SERISAY.

C'est assez disputé, messieurs, asseyez-vous :
Que quelque autre succède à l'évêque de Grasse.
Parlez, vous, Chapelain, sans user de préface.

CHAPELAIN.

Il conste, il nous appert, sont termes du barreau,
Que leur antiquité doit porter au tombeau.

SILHON.

J'estime en Chapelain la bonté de nature,
Qui veut donner aux mots même la sépulture.

CHAPELAIN.

Horace les fait naître, et puis les fait mourir [1].
Sans quelque métaphore on ne peut discourir.

SILHON.

Les mots peuvent mourir ; mais jamais métaphore
N'avait dressé *Tombeau* pour de tels morts encore.

LA TROUPE.

« *Il conste, il nous appert,* doivent être abolis :
« Mais on ne les voit pas encore ensevelis. »

[1] Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos
Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.
(HORAT., *Epist. ad Pis.*)

GOMBAULD.

Je dis que la coutume, assez souvent trop forte,
Fait dire improprement que l'on *ferme la porte.*
L'usage tous les jours autorise les mots,
Dont on se sert pourtant assez mal à propos.
Pour avoir moins de froid à la fin de décembre,
On va *pousser sa porte*, et l'on *ferme sa chambre.*

SERISAY.

En matière d'État vous savez que les rois
N'ôtent pas tout d'un coup les anciennes lois :
De même dans les mots ce n'est pas être sage
Que d'ôter pleinement ce qu'approuve l'usage.

LA TROUPE.

« Digne raisonnement ! noble comparaison ! »
« Gombault n'a pas de tort, et vous avez raison. »

BOISROBERT.

Messieurs, je veux ôter un terme de coquette ;
C'est le mot d'*à ravir.*

L'ESTOILE.

Il est bon en fleurette ;
Cent et cent faux galants, en leur fade entretien,
De ce mot d'*à ravir* se servent assez bien ;
Et principalement dans les amours de ville,
A ravir se rendra chaque jour plus utile.

LA TROUPE.

« Nous n'avons parmi nous que des auteurs de cour,
« Et partant ennemis de ce dernier amour.
« Les dames de quartier auront leur *coterie*,
« A qui nous laisserons le droit de bourgeoisie. »

GOMBERVILLE.

Que ferons-nous, messieurs, de *car*[1] et de *pourquoi ?*

[1] Gomberville, dit Pellisson, n'aimait pas à se servir du mot *car*, qui, à la vérité, est ennuyeux s'il est souvent répété, et qui est bien plus nécessaire dans les discours de raisonnement que dans les romans et dans les poésies, Il se vanta un jour de n'avoir jamais employé ce mot dans les cinq volumes de *Polexandre*, où l'on m'a dit néanmoins qu'il se trouve trois fois; on conclut aussitôt de son discours que l'Académie voulait bannir le *car*, et bien qu'elle n'en ait jamais eu la moindre pensée, on en fit mille railleries, et

DESMARETS.

Que deviendrait sans *car* l'autorité du roi?

GOMBERVILLE.

Le roi sera toujours ce que le roi doit être,
Et ce n'est pas un mot qui le rend notre maître.

GOMBAULD.

Beau titre que le *car* au suprême pouvoir,
Pour prescrire aux sujets la règle et le devoir!

DESMARETS.

Je vous connais Gombauld : vous êtes hérétique[1]
Et partisan secret de toute république.

GOMBAULD.

Je suis fort bon sujet, et le serai toujours;
Prêt de mourir pour *car*, après un tel discours.

DESMARETS.

Du *car* viennent les lois, sans *car* point d'ordonnance;
Et ce ne serait plus que désordre et licence.

GOMBAULD.

Je demande pardon, si trop mal à propos
J'ai parlé contre un mot qui maintient le repos.

GOMBERVILLE, à Desmarest.

L'effort de votre esprit en chose imaginaire,
Vous rendra, Desmarets, un grand visionnaire;
Le Poëte, le Vaillant, le Riche, l'Amoureux,
Feront de leur auteur un aussi grand fou qu'eux[2].

DESMARETS.

Un faiseur de romans, père de *Polexandre*,
A corriger des fous n'a pas droit de prétendre.

ce fut le sujet de cette agréable lettre de Voiture qui commence ainsi : « Mademoiselle, *car* étant d'une si grande considération dans notre langue, etc. »

[1] Gombauld était protestant.

[2] Desmarets Saint-Sorlin a fait une comédie intitulée *les Visionnaires*, qui est son chef-d'œuvre, et dont les quatre principaux personnages sont un capitan, un poëte extravagant, un amoureux en idée, et un riche imaginaire. Sur la fin de sa vie, il donna dans le fanatisme et se remplit la tête de visions prophétiques. Il est auteur du *Clovis, ou la France chrétienne*. (D M)

M. LE CHANCELIER.

Ni vous autres, messieurs, droit de vous quereller.
Laissez le *car* en paix : il n'en faut plus parler.

GOMBERVILLE.

Et le *pourquoi*, messieurs?

LA TROUPE.

« Sans cesse il questionne :
« Qu'il soit moins importum, ou bien on l'abandonne. »

L'ESTOILE.

Je ne saurais souffrir le vieux *auparavant*,
Qui se trouve cent fois à la place d'*avant*,

BAUDOUIN.

Pour mes traductions c'est un mot nécessaire;
Et si l'on s'en sert mal, je n'y saurais que faire.

L'ESTOILE.

Peut-être voudrez-vous garder encore *jadis?*

BAUDOUIN.

Sans lui comment rimer si bien à *paradis*.

L'ESTOILE.

Paradis est un mot ignoré du Parnasse,
Et les *cieux* dans nos vers auront meilleure grâce.

SERISAY.

Que dira Colletet?

COLLETET.

Le plus grand de mes soins,
Est d'ôter *nonobstant* et casser *néanmoins*.

HABERT.

Condamner *néanmoins!* d'où vient cette pensée?
Colletet, avez-vous la cervelle blessée?
Néanmoins? qui remplit et coule doucement;
Qui met dans le discours un certain ornement...
Pour casser *nonobstant*, c'est un méchant office
Que nous nous rendrions dans les cours de justice.

DESMARETS.

Puisque *car* est sauvé, laissons le reste en paix,
Et faisons une loi qui demeure à jamais.
« Les auteurs assemblés pour régler le langage

« Ont enfin décidé dans leur aréopage :
« Voici les mots soufferts, voici les mots cassés... ».
Monsieur de Serisay, c'est à vous : prononcez.

SERISAY.

Grâce à Dieu, compagnons, la divine assemblée
A si bien travaillé que la langue est réglée.
Nous avons retranché ces durs et rudes mots
Qui semblaient introduits par les barbares Goths :
Et s'il en reste aucun en faveur de l'usage,
Il fera désormais un méchant personnage.
« *Or*, qui fit l'important, déchu de tous honneurs,
Ne pourra plus servir qu'à de vieux raisonneurs.
Combien que, *pour ce que*, font un son incommode
Et *d'autant* et *parfois* ne sont plus à la mode.
Il conste, *il nous appert*, sont termes de barreau.
Mais le plaideur français aime un air plus nouveau ;
Il appert était bon pour Cujas et Barthole[1].

Il conste ira trouver le parlement de Dôle,
Où, malgré sa vieillesse, il se rendra commun,
Par les graves discours de l'orateur Le Brun[2].
Du pieux Chapelain la bonté paternelle
Peut garder son *tombeau* pour sa propre *Pucelle*.
Aux stériles esprits, dans leur fade entretien,
On permet *à ravir*, lequel n'exprime rien.
Jadis est conservé, par respect pour Malherbe.
Dans l'ode il a marché, *jadis*, grave et superbe ;
Et de là s'abaissant, en faveur de Scarron,
Il a pris l'air burlesque et le comique ton ;
Mais il demeure exclu du discours ordinaire :
Vieux *jadis*, c'est pour vous tout ce que l'on peut faire.
Il faudra modérer cet indiscret *pourquoi*,
Et révérer le *car* pour l'intérêt du roi.

[1] Deux célèbres jurisconsultes du siècle précédent.
[2] M. Le Brun, procureur général au parlement de Dôle, s'en servait toujours. (D. M.)

En toutes nations la coutume est bien forte;
On dira cependant que l'on *pousse la porte*,
Nous souffrons *néanmoins*, et, craignant le palais,
Nous laissons *nonobstant* en repos pour jamais.
Qu'au milieu des cités la vaine *coterie*,
Au prodigue *cadeau* soit toujours assortie ;
Et que dans le repas ainsi que dans l'amour
Ils demeurent bourgeois, éloignés de la cour. »

Auteurs mes compagnons, qui réglez le langage,
Avons-nous assez fait ? en faut-il davantage?

LA TROUPE.

Voilà ce qu'à peu près nous pensions réformer :
Anathème sur ceux qui voudront le blâmer ;
Et soit traité chez nous plus mal qu'un hérétique
Qui ne reconnaîtra la troupe académique.

DESMARETS.

A ce divin arrêt, des arrêts le plus beau,
Je m'en vais tout à l'heure apposer le grand sceau.

A MADEMOISELLE DE LENCLOS.

— Élégie (1652). —

Chère Philis, qu'êtes-vous devenue?
Cet enchanteur, qui vous a retenue
Depuis trois ans, par un charme nouveau
Vous retient-il en quelque vieux château [1]?
S'il est ainsi, je cherche une aventure,
En chevalier de la Triste-Figure;
Et, dût Roland ici ressusciter,
Contre Roland j'oserai tout tenter.
Mais non, Philis, délivrez-vous vous-même;
Vous en avez souvent usé de même,
Ces enchanteurs cent fois plus renommés,
Malgré leur art se trouvèrent charmés;
Et votre esprit, dégagé de leurs charmes,
Ne leur laissa que la plainte et les larmes.

Pour relever un courage abaissé,
Songez, Philis, songez au temps passé.

Ce beau garçon dont vous fûtes éprise [2],
Mit en vos mains son aimable franchise.
Il était jeune, il n'avait point senti
Ce que ressent un cœur assujetti :

[1] Le marquis de Villarceaux.
[2] Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, tué devant Charenton le 9 février 1649. Ninon l'avait enlevé à Marion Delorme.

Et jeune encor, vous ignoriez l'usage
Des mouvements qu'excite un beau visage;
Vous ignoriez la peine et le plaisir
Qu'ont su donner l'amour et le désir.
Dans les transports d'une première flamme,
Vous vous nommiez et *mon cœur* et *mon âme;*
Noms vains et chers, que les jeunes amants
Savent mêler dans leurs contentements.
Jamais les nœuds d'une chaîne si sainte
N'eurent pour vous ni force ni contrainte;
Une si douce et si tendre amitié
Ne vit jamais un tourment sans pitié.
Les seuls soupirs que l'amour nous envoie
Furent mêlés à l'excès de la joie;
Et des plaisirs sans cesse renaissants
Remplirent l'âme et comblèrent les sens :
Doux fruits d'amour, cueillis en abondance!
Ah! qu'aujourd'hui l'on fait bien pénitence!
Loin des appas de toute volupté,
Philis languit dans l'inutilité;
Et pour flatter sa languissante vie,
Philis n'a pas le plaisir d'une envie.
Philis à peine oseroit désirer,
Que sa raison lui défend d'espérer.
Vous qui trouviez autrefois favorable
Ce même Dieu qui vous rend misérable,
Pour relever un courage abaissé,
Songez, hélas! songez au temps passé.

Un maréchal, l'ornement de la France[1],
Rare en esprit, magnifique en dépense,
Devint sensible à tous vos agréments,
Et fit son bien d'être de vos amants.

Ce jeune duc, qui gagnait des batailles[2];
Qui sut couvrir de tant de funérailles

[1] Le maréchal d'Albret.
[2] Le duc d'Enghien.

Les champs fameux de Nordlingue et Rocroi ;
Qui sut remplir nos ennemis d'effroi :
Las de fournir les sujets de l'histoire,
Voulant jouir quelquefois de sa gloire,
De fier et grand, rendu civil et doux,
Ce même duc allait souper chez vous.
Comme un héros jamais ne se repose,
Après souper il faisait autre chose ;
Et, sans savoir s'il poussait des soupirs,
Je sais au moins qu'il aimait ses plaisirs.

L'air délicat d'une exquise peinture,
Cette fraîcheur qu'inspire la nature,
Ce teint uni qui paraît sur les fleurs,
Le vif éclat des plus riches couleurs,
N'ont rien d'égal à ces belles jeunesses
Qui vous donnaient leurs plus molles caresses ;
N'ont rien d'égal à de tendres beautés,
Charmants sujets de mille voluptés,
Que leur amour, aux dépens de leurs larmes,
Assujettit autrefois à vos charmes ;
Que leur amour, par des désirs pressants,
Assujettit au pouvoir de vos sens.
Dis-je bien vrai ? N'est-ce point un mensonge?
Las ! il fut vrai, mais ce n'est plus qu'un songe
Quand un plaisir une fois est goûté,
Ce n'est plus rien que songe et vanité.

Des vieux amants si la gloire passée
Vient quelquefois s'offrir à la pensée,
Le souvenir de leurs traits les plus beaux
Donne un désir pour des objets nouveaux ;
Et, rappelant cette première image,
Touche le cœur pour un autre visage.
Les bien-aimés, les heureux successeurs,
Doivent jouir, et perdre leurs douceurs.
Une paisible et longue jouissance

Fait les dégoûts, et détruit la constance;
Car s'attacher toujours au même bien,
C'est posséder, et ne sentir plus rien.
Ainsi, Philis, il faut être inconstante :
Vous passerez pour une vieille amante,
En prévenant cette triste saison
Où la constance est jointe à la raison.
Moins de chagrins en de si longs ménages,
A fait souvent rompre des mariages;
Et votre esprit, mille fois dégoûté,
Se pique encor de sa fidélité?
Avoir toujours son âme accoutumée
Aux vieux plaisirs dont elle fut charmée;
Avoir toujours les mêmes sentiments;
Toujours sentir les mêmes mouvements;
Vivre toujours sans dessein, sans envie,
C'est être morte au milieu de la vie :
Laissez toucher votre inclination;
Cherchez ailleurs quelque autre passion.

Quoi! vous parlez en Corisque[1] savante,
Et vous aimez en bergère innocente!
Si vous aimiez, comme une Amaryllis,
D'un jeune amant les roses et les lis,
J'approuverais que votre âme blessée
Gardât toujours cette chère pensée;
Mais vous n'aimez que certaine langueur
Qui ne vient pas des mouvements du cœur.
Corisque, hélas! agréable infidèle,
Vous que j'ai vue, et perfide, et si belle,
Laisserez-vous périr votre beauté,
Pour démentir votre légèreté?
Dans vos plaisirs l'une et l'autre enchaînées,
Ont toujours eu les mêmes destinées;
Et la rigueur d'un semblable destin
Leur va donner une pareille fin.

[1] Personnage du *Pastor fido* de Guarini.

Vos yeux mourants reprochent à votre âme
Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flamme,
Et que l'amour de quelque objet nouveau
Rendrait leur feu plus brillant et plus beau;
Tous vos attraits s'adressent à la bouche,
Pour vous parler de l'ennui qui les touche ;
Mais elle-même, aujourd'hui sans couleur,
N'ose parler de sa propre douleur;
Ses doux appas exposés au pillage,
Endurent seuls une impuissante rage :
Tant de beautés qui régnaient autrefois,
Pour leur salut ont recours à ma voix.
Leur mal est grand, sensible à qui vous aime;
En les plaignant, c'est vous plaindre vous-même :
Et, si je cherche un remède à ce mal,
Au vôtre, au leur le remède est égal.

Écoutez donc un avis salutaire;
Sachez de moi ce que vous devez faire :
Un dieu chagrin s'irrite contre vous ;
Tâchez, Philis, d'apaiser son courroux.
Vous reprendrez votre premier visage,
En reprenant votre premier usage ;
Et le retour de vos légèretés
Nous fera voir celui de vos beautés.
Il faut brûler d'une flamme légère,
Vive, brillante, et toujours passagère;
Être inconstante aussi longtemps qu'on peut,
Car un temps vient où ne l'est pas qui veut.

II

LE CERCLE[1]

— A Monsieur *** (1656). —

On parle depuis peu de certaine ruelle,
Où la laide se rend, aussi bien que la belle :
Où tout âge, tout sexe, où la ville et la cour,
Viennent prendre séance en l'école d'amour.
A la prude, soumise au devoir légitime,
On inspire l'amour sous le beau nom d'estime ;
Et son esprit sévère enseigne la vertu,
Quand son cœur, tout facile au charme qu'elle a vu,
Reçoit un feu secret qui n'oserait paraître,
Et qu'elle aime à sentir sans le vouloir connaître.
L'autre, tout occupée à discourir des cieux,
Sur un simple mortel daigne abaisser les yeux,
Et trouve le moyen de partager son âme
Entre des feux humains et la divine flamme.
Celles que la nature abandonne à leur art,
Y viennent apporter l'étude d'un regard,
Et chercher vainement leur premier avantage
Dans les traits composés de leur nouveau visage.
Telle qui fut jadis le plaisir de nos yeux,
Et qui n'est aujourd'hui qu'un objet odieux,
S'expose, comme elle est, pour flatter sa mémoire
D'un mot qu'on lui dira de cette vieille gloire :
« Ton visage, Chloris, du monde respecté,
« Laisse au bruit de ton nom l'effet de la beauté ;
« Il change, il dépérit, et longtemps le plus sage,
« Séduit par ce grand nom, révère ce visage.

[1] Le mot *cercle* désignait alors une réunion de précieuses ou d
esprits, (Voir le *Roman bourgeois* de Furetière.) Molière dit :

Moi, j'irais me charger, d'une spirituelle,
Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle !

« Son éclat tout terni, ses traits tout languissants,
« Trouvent chez nous encor le respect de nos sens ;
« Et l'œil assujetti n'oserait reconnaître
« Le temps où ta beauté commence à disparaître. »
L'orgueilleuse Caliste, où se portent ses pas,
Triomphe également des cœurs et des appas ;
Elle confond son sexe où le nôtre soupire,
Et dispense à son gré la honte et le martyre.
Une jeune coquette, avec peu d'intérêt,
Va chercher à qui plaire, et non pas qui lui plaît ;
Elle a mille galants, sans être bien aimée,
Contente de l'éclat que fait la renommée.
La solide, opposée à tous ces vains dehors,
Se veut instruire à fond des intérêts du corps.
L'intrigueuse vient là par un esprit d'affaire,
Écoute avec dessein, propose avec mystère,
Et tandis qu'on s'amuse à discourir d'amour,
Ramasse quelque chose à porter à la cour.
Dans un lieu plus secret on tient la précieuse,
Occupée aux leçons de morale amoureuse.
Là, se font distinguer les fiertés des rigueurs ;
Les dédains des mépris, les tourments des langueurs ;
On y sait démêler la crainte et les alarmes,
Discerner les attraits, les appas et les charmes ;
On y parle du temps qu'on forme le désir :
Mouvement incertain de peine ou de plaisir.
Des premiers maux d'amour on connoît la naissance,
On a de leurs progrès une entière science,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs,
Et le temps de la plainte, et la saison des pleurs.
Par un arrêt du ciel toute chose a son terme,
Et c'est ici le temps où l'école se ferme ;
Mais avant que sortir, on déclare le jour
Où l'on viendra traiter un autre point d'amour.
Là, Philis, affectée en graves bienséances,
Dédaigneuse et civile, y fait ses révérences,
Conservant un maintien de douce autorité,

Qui serve à la grandeur sans nuire à la beauté.
On voit à l'autre bout une dame engageante,
Employer tout son art à paraître obligeante :
Caresses, compliments, civilités, honneurs,
Sont les moyens adroits qui lui gagnent les cœurs.
« Loin de ces vanités, ainsi parle une chère[1],
« Pourquoi finir sitôt? Mon Dieu ! quelle misère !
« J'avais à proposer un nouveau sentiment
« Du mérite parfait que se donne un amant.
« Mais, dit l'autre, ma sœur, n'êtes-vous point troublée
« Du tumulte confus d'une grande assemblée?
« Saurait-on rien sentir de tendre, délicat,
« En des lieux où se fait tant de bruit et d'éclat?
« Cherchons, cherchons, ma sœur, de tranquilles retraites,
« Propres aux mouvements des passions secrètes.
« Le monde sait bien peu ce que c'est que d'aimer,
« Et l'on voit peu de gens qu'il nous faille estimer. »

Après la lecture de mes vers, vous me demanderez avec raison ce que c'est qu'une *précieuse*, et je vais tâcher, autant qu'il m'est possible, de vous l'expliquer. On dit[2] un jour à la reine de Suède, que les précieuses étaient les jansénistes de l'amour ; et la définition ne lui déplut pas. L'amour est encore un Dieu pour les précieuses. Il n'excite pas de passion en leurs âmes ; il y forme une espèce de religion. Mais à parler moins mystérieusement, le corps des précieuses n'est autre chose que l'union d'un petit nombre de personnes, où quelques-unes, véritablement délicates, ont jeté les autres dans une affectation de délicatesse ridicule.

Ces fausses délicates ont ôté à l'amour ce qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus précieux. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, et converti des mouvements en idées. Cet épurement si grand a eu son principe d'un dégoût honnête de la sensualité ; mais elles ne se sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'amour, que les plus volup-

[1] *Ma chère*, terme employé avec affectation par les précieuses
[2] Mademoiselle de Lenclos.

tueuses; car l'amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement, que de la brutalité de l'appétit. Si vous voulez savoir en quoi les Précieuses font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amants sans jouissance, et à jouir solidement de leurs maris avec aversion.

III

SONNET

(1637?)

Nature, enseigne-moi par quel bizarre effort
Notre âme, hors de nous, est quelquefois ravie;
Dis-nous comme à nos corps elle-même asservie,
S'agite, s'assoupit, se réveille, s'endort!

Les moindres animaux, plus heureux dans leur sort,
Vivent innocemment, sans crainte et sans envie,
Exempts de mille soins qui traversent la vie,
Et de mille frayeurs que nous donne la mort.

Un mélange incertain d'esprit et de matière,
Nous fait vivre avec trop ou trop peu de lumière,
Pour savoir justement et nos biens et nos maux.

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
Nature! élève-nous à la clarté des anges,
Ou nous abaisse au sens des simples animaux.

IV

A M. LE COMTE D'OLONNE

— Stances. —

Tircis, que l'avenir trouble moins tes beaux jours!
Qui sait vivre ici-bas, qui suit ses destinées,
Se laisse aller au temps insensible en son cours,

Et compte ses plaisirs plutôt que ses années.

Il goûte en liberté tous les biens qu'il ressent:
Un malheur éloigné fait rarement ses craintes;
Et son esprit, charmé d'un repos innocent,
Connaît peu de douleurs qui méritent ses plaintes.

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir;
Il se fait du présent un agréable usage,
Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante image.

Il sait, quand il lui plaît, modérer ses désirs,
Tenir ses passions sous la loi la plus dure;
Et tantôt la raison, facile à ses plaisirs,
Seconde le penchant qu'inspire la nature.

La faveur est un bien qui lui semble assez doux:
La gloire a des appas qui touchent son envie;
Cependant il les voit sans en être jaloux,
Et les assujettit au repos de sa vie.

Il vit loin du scrupule et de l'impiété,
Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre:
Il mêle l'innocence avec la volupté,
Et regarde les cieux sans dédaigner la terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du sort,
Il ne murmure point contre une loi si rude;
Mais, de ces vains discours qui combattent la mort,
Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.

V

A M. LE CHEVALIER DE GRAMONT

— 1666 —

Il n'est qu'un chevalier au monde;
Et que ceux de la Table ronde,
Que les plus fameux aux tournois,

Aux aventures, aux exploits,
Me pardonnent, si je les quitte
Pour chanter un nouveau mérite [1]
C'est celui qu'on vit à la cour,
Jadis si galant sans amour ;
Le même qui sut à Bruxelles,
Comme ici, plaire aux demoiselles,
Gagner tout l'argent des maris,
Et puis revenir à Paris,
Ayant couru toute la terre,
Dans le jeu, l'amour et la guerre ;
Insolent en prospérité,
Fort courtois en nécessité :
L'âme en fortune libérale,
Aux créanciers pas trop loyale :
Qui n'a changé, ni changera,
Et seul au monde qu'on verra
Soutenir la blanche vieillesse
Comme il a passé la jeunesse.
Rare merveille de nos jours !
N'étaient vos trop longues amours ;
N'était la sincère tendresse
Dont vous aimez votre princesse [2] ;
N'était qu'ici les beaux désirs
Vous font pousser de vrais soupirs ;
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Votre mérite d'infidèle ;
Cher et parfait original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal !
Il est des héros pour la guerre,
Mille grands hommes sur la terre ;
Mais, au sens de Saint-Évremond,
Rien qu'un chevalier de Gramont ;
Et jamais ne sera de vie
Plus admirée et moins suivie.

[1] Le comte de Gramont.
[2] La comtesse de Gramont.

VI

SUR LES ANNÉES DE LA RÉGENCE D'ANNE D'AUTRICHE

A MADEMOISELLE DE LENCLOS

— Stances (1674). —

J'ai vu le temps de la bonne régence,
Temps où régnait une heureuse abondance,
Temps où la ville aussi bien que la cour
Ne respiraient que les jeux de l'amour.

Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs ;
Tout goût paraissait légitime ;
La douce erreur ne s'appelait point crime ;
Les vices délicats se nommaient des plaisirs.

Meubles, habits, repas, danses, musiques ;
Un air facile avec la propreté ;
Rien de contraint, pas trop de liberté ;
Peu de gens vains, presque tous magnifiques !
N'avoir chez soi que la commodité,
Faisait alors les chagrins domestiques
Qu'aux autres temps fait la nécessité.

Dans le commerce on était sociable ;
Dans l'entretien, naturel, agréable,
On haïssait un chagrin médisant,
On méprisait un fade complaisant :
La vérité délicate et sincère
Avait trouvé le secret de nous plaire.

L'art de flatter en parlant librement,
L'art de railler toujours obligeamment,
En ce temps seul était choses connues,
Auparavant nullement entendues ;
Et l'on pourrait aujourd'hui sûrement
Les mettre au rang des sciences perdues.

Le sérieux n'avait point les défauts
Des gravités qui font les importantes;
Et le plaisant rien d'outré ni de faux :
Femmes savaient sans faire les savantes;
Molière en vain eût cherché dans la cour
   Ses *ridicules* affectées;
Et ses *Fâcheux* n'auraient pas vu le jour,
Manque d'objets à fournir les idées.

Aucun amant qui ne servît son roi,
Guerrier aucun qui ne servît sa dame :
On ménageait l'honneur de son emploi,
On ménageait la douceur de sa flamme;
Tantôt les cœurs s'attachaient aux appas;
Libres, tantôt ils cherchaient les combats,

Un jeune duc[1] qui tenait la victoire
Comme une esclave attachée à son char,
Par sa valeur, par l'éclat de sa gloire,
Fit oublier Alexandre et César.
Que ne mourait alors Son Éminence,
Pour son bonheur et pour notre repos?
Elle eût fini ses beaux jours à propos,
Laissant un nom toujours cher à la France.

VII

ÉPIGRAMME

Être sans vertu précieuse,
Faire la belle sans beauté
Par une adresse ingénieuse
Qui soutient votre vanité,
Ne rien devoir à la nature;
Mais par une heureuse imposture

[1] Le grand Condé, alors duc d'Enghien.

Abuser l'esprit et les yeux,
Mettre la laideur en usage,
N'est-ce pas insulter aux Dieux
Qui d'un dessein malicieux
Avaient formé votre visage
Pour être un objet odieux?

VIII

ÉPITAPHE.

A brouiller les humains Boudet fut sans seconde ;
A les vouloir servir rien ne lui fut égal :
Elle aurait fait du bien, Boudet, à tout le monde,
Pourvu qu'on lui permît d'en dire un peu de mal.

Je crains, pauvre Boudet, je crains de vous déplaire,
Vous souhaitant au ciel une éternelle paix :
Disputer contre nous serait mieux votre affaire,
Que jouir de la gloire et ne parler jamais.

N'est-ce pas là, Boudet, un étrange martyre
De trouver malgré vous tout parfait dans les cieux?
Hélas! quelle pitié de n'avoir rien à dire
Sur aucun des objets que l'on voit en ces lieux.

Être toujours en muettes louanges,
Admirer éternellement;
C'est acheter le commerce des anges
A la Boudet bien chèrement.

IX

RETRAITE DE MONSIEUR LE DUC DE LONGUEVILLE EN SON GOUVERNEMENT DE NORMANDIE.

— 1649 —

M. de Longueville, entrant dans le Vieux Palais, ren-

contra d'abord M. de Saint-Luc, qu'on avait envoyé de Saint-Germain au marquis d'Hectot, pour tâcher de le remettre dans les intérêts de la cour [1]. Il lui dit, avec un visage plein de joie : « Saint-Luc, il n'y a pas longtemps que je vous haïssais bien. — Et moi, monsieur, repartit Saint-Luc, je ne vous hais pas moins présentement, que vous ne me haïssiez en ce temps-là. Si l'on ne m'avait trompé, vous ne seriez pas ici ; et si l'on ne vous eût trompé le premier, on ne m'y eût pas souffert. »

Ce petit discours fini, M. de Longueville voulut aller au parlement, qui s'assemblait pour délibérer si on le devait recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y opposèrent, alléguant qu'en se commettant, il allait commettre toute la fortune du parti. On fit monter des gens sur une tour fort élevée, pour observer la contenance du peuple ; et comme on lui eut rapporté qu'on entendait de toutes parts des cris de joie, il sortit aussitôt, accompagné de ceux qui l'avaient suivi, et se rendit au Palais [2], après avoir reçu partout mille acclamations.

Il surprit Messieurs du parlement, qui n'attendaient pas une aventure si inopinée ; et après avoir pris sa place, il parla de cette sorte : « Vous ayant toujours beaucoup honorés et chéris, je suis venu, avec tout le péril où un homme de ma qualité se peut exposer, vous offrir mon bien et ma vie, pour votre conservation. Je sais que la plupart des gouverneurs n'en usent pas ainsi, et que tirant de vous tout le service qu'ils en peuvent tirer, dans un temps paisible, ils vous abandonnent, aussitôt qu'ils vous voient dans le danger. Pour moi, qui vous ai mille obligations, je prétends ici les reconnaître ; et en qualité de gou-

[1] La cour s'était retirée à Saint-Germain. « La reine, dit madame de Motteville (1649), aussitôt qu'elle vit le duc de Longueville du parti de Paris, envoya Saint-Luc trouver le marquis d'Hectot, fils du marquis de Beuvron, qui était au Vieux-Palais (de Rouen) pour lui porter la survivance de son père, du lieutenant du roi. Saint-Luc, qui était son oncle, le frère de sa mère, en lui donnant cette survivance, l'engagea au parti du roi, et à lui conserver cette place, selon qu'il était obligé de le faire. Le marquis d'Hectot accepta la récompense du service qu'on lui demandait et promit à son oncle tout ce qu'il voulait de lui ; puis demeura dans le Vieux-Palais, sans beaucoup se soucier de ce qui en arriverait. » (*Mémoires*, t. II, p. 314 à 317, édit. de Riaux.) (Note de M. Ch. Giraud.)

[2] Le Palais-de-Justice, c'était là que siégeait le parlement de Normandie.

verneur, et comme une personne sensiblement obligée, je viens vous rendre tout le service que je pourrai, dans une conjoncture si périlleuse. »

Le premier président [1] ne répondant rien à cette harangue, et témoignant assez par le chagrin de son visage, combien la présence du duc l'affligeait, tous les Messieurs [2] lui donnèrent des témoignages de joie, qui furent animés par la bouche d'un conseiller de la grande chambre, appelé du Mesnilcôté, qui lui fit ce beau discours : « La même différence qui se rencontre entre le loup et le berger, prince débonnaire, la même se trouve entre le comte d'Harcourt et Votre Altesse, en cette occasion. Le comte d'Harcourt est venu, soit comme loup, soit comme lion, mais toujours en bête ravissante, pour nous dévorer : nous n'avons pas voulu lui ouvrir nos portes, de peur de recevoir l'ennemi dans nos entrailles ; pour toute grâce, nous lui avons laissé faire le tour de nos murs [3], ce qu'il a fait en jetant sur nous des yeux tout étincelants de colère, *tanquam leo rugiens*. Pour vous, grand prince, vous êtes venu en véritable berger, pour mettre à couvert toute votre bergerie ; *bonus pastor ponit animam pro ovibus suis*. Il est trop vrai que vous en userez de même ; *atque ideo*, monseigneur, nous vous commettons la garde de cette ville et le salut de toute la province ; c'est à vous à veiller à notre conservation, et à nous d'aider vos soins de toutes les assistances qui sont en notre pouvoir. »

La harangue finie, M. de Longueville se leva, et, après avoir salué chaque particulier, avec son affabilité ordinaire, il sortit du palais, accompagné de ses amis et suivi du peuple, qui le conduisait avec de nouvelles acclamations.

Messieurs du parlement, faisant réflexion sur la joie qu'avaient eue les bourgeois de recevoir leur gouverneur, commencèrent de craindre une servitude entière ; et, pour empêcher ce malheur-

[1] Jean-Louis Faucon de Ris.

[2] C'était ainsi qu'on désignait les membres du parlement.

[3] « La reine envoya aussi le comte d'Harcourt, avec les provisions du gouvernement de Normandie, pour se saisir de la ville de Rouen. Ce prince... s'arrêta au conseil du premier président, qui le fit demeurer au faubourg, etc. » (*Mémoires* de madame de Motteville, t. II, p. 383, édit. citée.)

là, ils firent dessein d'assurer leurs conditions avec lui ; mais, soit que M. de Longueville eût pénétré leur intention, soit pour établir une entière confiance, il les voulut prévenir, et les assurer qu'ils auraient toujours la même disposition de toutes choses. Il leur dit que les affaires dont il s'agissait, étaient proprement celle des parlements, et non pas les siennes ; qu'il ne voulait ni ne devait avoir autre emploi que celui de conduire une armée, pour le bien de l'État, et pour leur service particulier ; que toutes les levées se feraient par leurs ordres ; qu'ils établiraient eux-mêmes des commissaires de leur compagnie, pour la recette et pour la distribution des deniers ; et enfin, que comme ils avaient le principal intérêt au succès des affaires, il était raisonnable qu'ils eussent une entière participation de tous les conseils.

Ces Messieurs lui rendirent grâce de l'honneur qu'il leur faisait ; l'assurèrent qu'ils donneraient autant d'Arrêts qu'il voudrait, sans rien examiner ; qu'étant tuteurs des rois, ils disposeraient à son gré du bien du pupille ; qu'ils hasarderaient toutes choses pour son service, à condition qu'il ferait supprimer le Semestre, et remettrait la compagnie dans son ancien état [1]. Le premier président et l'avocat général se croyant inutiles au service du roi, allèrent à Saint-Germain rendre compte de leur impuissance.

Cependant M de Longueville, qui se voyait assuré du peuple et du parlement, ne songea plus qu'à faire des troupes, mais comme il n'avait pas encore de fonds, il voulut toujours distribuer les charges, pour entretenir tout le monde ; et on commença à travailler à l'état d'une armée, qui n'était alors qu'en imagination. Les plus considérables étant assemblés, « il leur rendit grâce de la chaleur qu'ils témoignaient à son service ; que pour lui, il reconnaîtrait toute sa vie l'affection de ceux qui s'attachaient à sa fortune ; et qu'en attendant qu'il les pût obliger, par des grâces essentielles, il était prêt de leur commettre les plus importants emplois. »

A ces douces paroles, tant d'illustres personnes firent de pro-

[1] Le Semestre avait été établi du temps de Louis XIII et du cardinal de Richelieu.

fondes révérences. Un moment après, ce ne furent que compliments, qui allèrent insensiblement aux assurances de fidélité, et aux protestations de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il se fit ensuite plusieurs beaux discours, sur l'état présent des affaires; et quelques-uns, possédés du zèle qu'ils avaient pour le parti, ouvrirent un avis considérable. « Pourquoi, dirent-ils, ne pas battre le fer tandis qu'il est chaud? Vous avez, monseigneur, quantité de jeunes gens dans la ville: vous pouvez faire un gros de gentils-hommes, un gros de leurs valets de chambre, auxquels vous joindrez la Cinquantaine [1] et les Archers, deux gros bataillons des meilleurs bourgeois, et avec ces troupes aller surprendre le roi, dans Saint-Germain. — Oui, répondit M. de Longueville, il sera bon; mais, comme c'est notre principale entreprise, il faut penser à la bien conduire : nous en parlerons au premier conseil. Cependant pour éviter la confusion, qui ruine d'ordinaire tous les partis, il faut distribuer les charges, afin que chacun soit assuré de son emploi. »

Varicarville, si considéré des esprits forts, ne voulut prendre aucun emploi, ayant appris de son Rabbi que, pour bien entendre le Vieux Testament, il y faut avoir une application entière; et même se réduire à ne manger que des herbes [2], pour se dégager de toute vapeur grossière. Néanmoins, l'aversion qu'il avait pour les favoris ne lui permettant pas d'être inutile, dans ces occasions, il voulut prendre soin de la police, et régler toutes choses, selon les Mémoires du prince d'Orange; mais, comme il arrive toujours cent malheurs, il avait oublié à Paris un manuscrit du comte Maurice [3], dont il eût tiré de grandes lumières, pour l'artillerie et pour les vivres : ce qui fut cause, vraisemblablement, qu'il n'y eut ni munitions ni pain, dans cette armée-là.

Saint-Ibal demandait l'honneur de faire entrer les ennemis en France; et on lui répondit que MM. les généraux de Paris se le

[1] La Cinquantaine était une compagnie de gardes, qui escortait le prisonnier relâché tous les ans, à Rouen, le jour de l'Ascension, après qu'il avait levé la *fierte*, c'est-à-dire la châsse de saint Romain. (Des Maizeaux.)

[2] Varicarville avait alors, disait-on, auprès de lui un rabbin qui ne lui laissait manger que des herbes.

[3] Maurice, comte de Nassau, prince d'Orange, mort en 1625.

réservaient [1]. Il demanda un plein pouvoir de traiter avec les Polonais, les Tartares, les Moscovites, et l'entière disposition des affaires chimériques : ce qui lui fut accordé.

Le comte de Fiesque, fertile en visions militaires, outre la charge de lieutenant-général qu'il avait eue dès Paris, obtint une commission particulière pour les enlèvements de quartier, et autres exploits brusques et soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un air de la Barre [2], et dansant un pas de ballet.

Le marquis de Beuvron fut fait lieutenant général, à condition qu'il demeurerait au Vieux-Palais : la place et le gouvernement étant tous deux de si grande importance, qu'on ne pouvait les conserver avec trop de soin.

Le marquis de Matignon, toujours illustre par sa suffisance, et présentement fameux par le mémorable siége de Valogne, commandait les troupes du Cotentin : disant qu'il voulait avoir sa petite armée, et être aussi indépendant de M. Longueville, que le Wallenstein l'était de l'empereur.

Le marquis d'Hectot demanda le commandement de la cavalerie : ce qui lui fut accordé, parce qu'il était mieux monté que les autres ; qu'il était environ de l'âge de M. de Nemours, lorsqu'il la commandait en Flandre, et qu'il avait une casaque, en broderie, toute pareille à la sienne.

On choisit Haussonville pour gouverneur de Rouen, comme un homme entendant civilement bien la guerre, et aussi propre à haranguer militairement les peuples, que le Plessis-Besançon. Le gouverneur fut fait maréchal de camp, pour ne pas obéir aux autres ; et le maréchal de camp gouverneur, pour ne pas quitter la ville : car c'était une de ses maximes, « qu'il ne devait sortir pour quoi que ce fût ; » et il alléguait plusieurs villes considérables, qui s'étaient perdues par l'absence des gouverneurs.

Hannery et Caumesnil demandèrent qu'on les fît maréchaux de camp : Hannery, fondé sur ce qu'il avait pensé être enseigne des gendarmes du roi ; Caumesnil, sur ce qu'il s'en était peu

[1] Voyez les *Mémoires du cardinal de Retz*, sur l'année 1649, t. I, liv. 2.
[2] Fameux musicien de ce temps-là.

fallu qu'il n'eût été mestre de camp du régiment de Monsieur.

Boucaule ne pouvait pas dire qu'il eût jamais vu d'armée ; mais il alléguait qu'il avait été chasseur toute sa vie, et que « la chasse étant une image de la guerre, » selon *Machiavel* [1], quarante ans de chasse valaient bien, pour le moins, vingt campagnes. Il voulut être maréchal de camp, et le fut.

Flavacourt[2] disait que, pour être bon capitaine, il fallait avoir vu des déroutes, aussi bien qu'avoir gagné des combats, suivant que Barrière [3] avait lu, dans le livre de M. de Rohan [4]. Cela étant, il prétendait que personne ne lui pouvait disputer l'avantage de sa propre expérience, tout le monde se souvenant assez du désordre où il se trouva, quand d'Estauge fut fait prisonnier [5].

On voulut donner le commandement de l'artillerie à Saint-Evremond ; et, à dire vrai, dans l'inclination qu'il avait pour Saint-Germain, il eût bien souhaité de servir la cour, en prenant une charge considérable où il n'entendait rien. Mais, comme il avait promis au comte d'Harcourt de ne point prendre d'emploi, il tint sa promesse, tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux Normands, qui avaient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offrait, et qu'on ne lui eût pas donné.

Campion ne s'attacha pas aux grands emplois : il demanda seulement d'être maréchal de bataille, pour apprendre le métier ; avouant ingénument qu'il ne le savait pas, mais se faisant fort de savoir le pays, jusqu'aux petits ruisseaux et aux moindres passages ; laquelle science il avait apprise à la chasse, avec M. de Vendôme.

Sevigny [6] se contenta du même emploi ; mais il fut la dupe de

[1] *Nicolo Machiavelli, discorsi sopra la prima Deca di T. Livio*, lib. III, c. XXXIX. « Questa pratica ovvero questa particolare cognizione (de' siti e de' paesi) s'acquista più mediante le caccie, che per verun' altro esercizio. Però gli Antichi scrittori dicono che quelli eroi che governarono nel loro tempo il mondo, si nutrirono nelle selve et nelle caccie, » etc., etc.

[2] Sur Flavacourt et Barrière, voyez Tallemant, t. III, p. 421, 455, etc.

[3] Son beau-frère.

[4] *Le Parfait capitaine, ou l'Abrégé des guerres des Commentaires de César*, etc.

[5] A la guerre de Paris.

[6] Le mari de madame de Sévigné.

sa modération, quand il vit que, pour être maréchal de camp, il ne fallait pas être habile homme : il s'érigea de plus en goguenard, et eut l'honneur de faire rire Son Altesse.

Rucqueville[1], cet ancien serviteur, ne voulut rien faire ; et sa longue expérience à la guerre demeura inutile, sous prétexte de ses vapeurs. M. de Longueville, pour adoucir le chagrin qu'il avait de n'être pas gouverneur de Caen, augmenta ses pensions : mais ce fut en vain, Rucqueville disant hautement qu'il prendrait assez l'argent de son maître, mais que pour s'empêcher d'en dire du mal, il ne le ferait jamais.

Franquetot-Barberousse demeura longtemps sans prendre parti, *Boncœur*[2] entretenant son incertitude par l'amitié du maréchal de Gramont. Durant ses longues délibérations, il ne laissait pas de s'ériger insensiblement en rendeur de bons offices, se flattant avec joie de la vanité d'un faux crédit. Depuis, étant informé par les lettres de ses amis, qu'on travaillait sérieusement à la paix, il fit dessein de quitter le personnage neutre : il lut les Mémoires de César, pour fortifier son esprit, qui n'était pas encore bien résolu. Quand il vint au passage du Rubicon, il s'arrêta tout court, comme avait fait ce grand capitaine ; et, après avoir un peu rêvé, il s'écria comme lui : « Le Rubiçon est passé : à tout perdre, il n'y a qu'un coup périlleux[3]. » Il sort là-dessus avec une émotion extrême, sans regarder *Boncœur*, sans regarder le *petit Henry*[4] : sachant bien que la vue des femmes et des enfants peut amollir les plus fiers courages. Sans rien dire à pas un de ses amis, il va trouver le duc de Longueville et lui tenir ce discours : « J'ai toujours été votre serviteur, mais non pas avec un attachement si particulier, que cela m'obligeât de vous servir, en cette rencontre. Aujourd'hui, je veux entrer dans vos intérêts, et viens assurer Votre Altesse que je me donne entièrement à elle. »

La joie de ce duc fut grande, et de celles qui, ne pouvant être renfermées dans le cœur, font d'ordinaire quelque impression sur le visage ; mais elle fut moderée lorsque Barberousse se fut expli-

[1] Voyez son *historiette*, dans Tallemant, t. VI, p. 167.
[2] On nommait ainsi sa femme.
[3] Suétone, *J. Cæs.*, 31, 32.
[4] Fils de Franquetot.

qué de cette sorte : « La déclaration que je fais n'est pas si générale que je n'y mette encore une condition. Je prétends demeurer ici, quand vous irez à la guerre : ce qu'on ne doit point attribuer à faute de courage, mais à une malheureuse rétention d'urine qui m'empêche de monter à cheval. Ce n'est pas que je veuille être inutile dans le parti : je négocierai avec madame de Matignon, pour laquelle j'ai toujours conservé quelque espèce de galanterie ; et, de plus, comme vous n'avez ici personne qui sache faire de relations, je prendrai le soin de publier vos exploits. » Ces dernières paroles remirent entièrement l'esprit du prince ; car, à dire vrai, la nécessité du *gazetier* était grande, et il fut bien aise d'en trouver un, si entendu dans la narration.

Fontrailles arriva tout à propos pour voir la grande occasion de la Bouille [1]. Durant son séjour en Normandie, le duc de Longueville lui communiqua toutes choses, aussi bien qu'à Varicarville et au comte de Fiesque ; mais Fontrailles ne pouvait goûter cette confiance, ayant peur de s'engager trop avant dans les intérêts du prince, et de devenir le confident d'une seconde entreprise sur Pontoise. Une si juste appréhension l'obligea de quitter et d'emmener avec lui le comte de Fiesque, auquel il représenta qu'au point qu'ils gouvernaient leur général, on leur imputerait tous les désordres qui arriveraient, s'ils portaient les choses à l'extrémité.

Le duc de Retz dont on avoit attendu de si grands secours, vint accompagné seulement du page qui portait ses armes et de ses deux fidèles écuyers [2]. Quelques-uns trouvèrent à dire de le voir arriver sans troupes ; mais ils furent bientôt satisfaits, quand il leur montra une longue liste des barons qui demandaient de l'emploi. Il ne tint qu'à deux cent mille écus qu'il ne mît les Bretons en campagne ; et, manque de ce peu d'argent, le crédit d'un si grand seigneur ne servit de rien. Il est vrai qu'il promit de payer de sa personne, et de servir de Duc et Pair, dans l'ar-

[1] La Bouille est un bourg, à trois lieues de Rouen. M. de Saint-Évremond donne ici plaisamment le nom d'occasion à la retraite précipitée du duc de Longueville. (Des Maizeaux.)

[2] En Flandre, il y avait toujours à ses côtés deux écuyers et un page qui portaient ses armes. (Des Maizeaux.)

mée de Rouen, avec la même assiduité qu'il avait fait, dans celle de Flandre. Il assura de plus que Montplaisir viendrait bientôt, et donna même quelque espérance du Tapinois [1]. Au reste, Belle-Isle était en fort bon état ; il y avait garnison dans Machecoul, et l'on faisait bonne garde à Montmirel. Sa façon de vivre avec les officiers fut tout à fait obligeante, et quiconque était assez heureux pour avoir un buffle ou une hongreline de velours noir, pouvait s'assurer de son amitié.

Vous voyez les différents emplois des plus considérables personnes du parti. Si quelqu'un s'étonne que je ne dise rien de leurs actions, c'est que je suis exactement véritable, et comme je n'ai vu autre chose, je n'ai rien dit davantage. Cependant, je me tiens heureux d'avoir acquis la haine de ces mouvements-là, plus par observation que par ma propre expérience. C'est un métier pour les sots, et pour les malheureux, dont les honnêtes gens, et ceux qui se trouvent bien, ne se doivent point mêler.

Les dupes viennent là tous les jours en foule : les proscrits, les misérables s'y rendent des deux bouts du monde ; jamais tant d'entretiens de générosité, sans honneur ; jamais tant de beaux discours et si peu de bon sens ; jamais tant de desseins sans actions, tant d'entreprises sans effets : toutes imaginations, toutes chimères ; rien de véritable, rien d'essentiel, que la nécessité et la misère. De là vient que les particuliers se plaignent des grands qui les trompent, et les grands des particuliers qui les abandonnent. Les sots se désabusent par l'expérience, et se retirent ; les malheureux, qui ne voient aucun changement dans leur condition, vont chercher ailleurs quelque autre méchante affaire : aussi mécontents du chef de parti, que des favoris.

[1] Aubeterre étant à l'armée, se dérobait quelquefois de table, ou d'ailleurs, pour aller essuyer quelques coups de mousquet à la tranchée ; et ses amis, qui s'attendaient à toute autre chose, étaient surpris de le voir revenir blessé. Cela lui fit donner le nom de *Tapinois*. (Des Maizeaux.)

X

APOLOGIE DE M. LE DUC DE BEAUFORT CONTRE LA COUR, LA NOBLESSE ET LE PEUPLE.

— 1650. —

Messieurs,

Si j'étais aussi éloquent que ceux qui ont écrit pour la cour ou pour les princes, vous auriez une belle apologie en faveur du duc de Beaufort ; mais, n'ayant fait que chasser toute ma vie et jouer à la longue paume avec lui, vous me dispenserez, s'il vous plaît, de la fatigue de l'éloquence, et me permettrez d'aller mon grand chemin *sans barguigner* [1].

Pour entrer d'abord en matière, il me semble qu'il y a trois points en mon discours, aussi bien que dans son Avis. Le premier est de *le justifier à la cour*, qui le croit, dit-on, mal intentionné ; le second, de *le rétablir auprès de la noblesse*, qui l'a méprisé ; le troisième, de lui *redonner l'amitié du public*, qui l'abandonne. Jugez, Messieurs, si j'ai peu de chose à faire, et s'il ne serait pas plus aisé de délivrer les princes et de perdre le cardinal, que de réussir à ce que j'entreprends.

I. Je dis que la cour est tout à fait injurieuse à M. de Beaufort, de croire qu'il a de mauvais sentiments contre elle ; et voici comme je raisonne là-dessus. Si M. de Beaufort avait conservé quelque haine pour la cour, si la réconciliation de Monsieur le cardinal n'était pleine de sincérité et de franchise, il se maintiendrait en état de lui nuire, ou de s'en garantir : mais, tant s'en faut. Pour ôter tout sujet de crainte et de soupçon, pour établir une entière confiance, il se décrédite exprès dans le parlement, il s'attire le mépris des honnêtes gens et la haine des peuples. Quelle apparence donc que M. de Beaufort, faisant toutes les choses qui doivent plaire à la cour, ait dessein de la desservir ou de se brouiller avec elle ?

Davantage, s'il était vrai qu'il voulût entretenir une confédération désavantageuse à l'autorité du roi, il serait uni avec les

[1] Expression ordinaire du duc de Beaufort.

Frondeurs, et tous ensemble auraient un même but et les mêmes intérêts ; mais chacun sait qu'il a rompu avec madame de Chevreuse, de peur qu'il ne semblât aller contre le testament de Louis XIII, s'il conservait quelque sorte de liaison avec elle ; quelle apparence donc qu'un homme qui a des respects si délicats pour la mémoire du feu roi, pût avoir des sentiments si pernicieux contre celui-ci ?

Pour l'union du ministre et de l'amiral [1], on ne saurait apparemment la désirer ni plus forte, ni plus étroite ; et ils sont trop généreux l'un et l'autre pour croire qu'on ait donné et reçu quatre-vingt mille livres de rente comme un gage trompeur d'une fausse réconciliation.

Mais afin de laisser les conjectures où il y a mille choses concluantes, pourquoi l'aurait-on appelé *Mazarin* sur le Pont-Neuf, au Palais et dans tous les lieux publics ? Pourquoi dans la dernière assemblée du parlement aurait-il sollicité ce qui lui reste d'amis en sa faveur, s'il n'était véritablement dans ses intérêts ?

On l'accuse de contribuer de tout son crédit à la ruine du duc d'Épernon. Et que peut faire autre chose ce généreux prince, à moins que de souffrir les injures chrétiennement, et de s'enfermer dans un cloître ? Ne faut-il pas avouer que jamais persécution ne fut pareille à celle que lui fit le duc de Candale ? et son acharnement à déshonorer un parent si proche, ne mérite-t-il pas bien cette vengeance ?

Mais, à dire vrai, ce ne sont qu'intérêts particuliers ; et en tous cas, il se venge de ses ennemis, malgré la cour ; et, par une espèce de compensation, il fait abandonner ses amis pour lui plaire. Fontrailles et Matha, autrefois si passionnés pour ses intérêts, en ont fait l'expérience ; et le comte de Fiesque, après avoir reçu le même traitement, devrait se reprocher toute sa vie l'inutile générosité qu'il eut pour lui.

Concluons donc que jamais personne n'a mieux suivi les intentions de la cour, et que la reine aurait fort mauvaise grâce de lui refuser le gouvernement de Bretagne, si elle croyait que les grands services qu'il a rendus ne sont pas bien payés par l'Amirauté.

II. Après avoir justifié ce grand duc, pour ce qui regarde la

[1] Le duc de Beaufort avait la charge de grand amiral.

cour, je le veux justifier auprès de la vraie noblesse, et faire voir que rien n'est plus déraisonnable que le mépris qu'on en a fait, depuis quelque temps.

Quand je parle de la vraie noblesse, je n'entends pas ceux que le seul langage de ce prince fait ses ennemis : gens nourris dans la mollesse et dans l'oisiveté, à qui les ruelles ont donné des entretiens tout particuliers.

M. de Beaufort fait gloire d'ignorer des termes trop délicats et capables d'amollir les courages, comme d'affaiblir les esprits. Il ne sait ce que c'est de justesse, ni de discernement ; il ne cherche ni la politesse aux repas, ni la propreté aux habits ; mais il sait se faire aimer de ses voisins ; et quand il a besoin d'amis, il trouve des cent gentilshommes travestis en diable [1], qui ne manquent point de *brocher Bayard* [2]. Voilà quelle est la manière de vivre de ce grand duc. Je vois bien que j'ai à satisfaire la noblesse sur un autre point ; et qu'il y a peu de gentilshommes qui, parlant de l'affaire de Renard [3], ne parlent aussi du peu d'envie qu'on a eu de satisfaire des gens de qualité, si fort offensés. Avant que de venir au détail, je vous dirai que ce bon prince s'est repenti mille fois de cette action ; et pour vous montrer que je n'approuve pas l'affaire, ni la suite qu'il a eue, je l'accuse d'avoir eu trop d'emportement et de courage chez

[1] En habit de chasse.

[2] Le duc de Beaufort appelait *brocher Bayard*, courir à toute bride après les chiens, dans les Godis.

[3] Renard était valet de chambre du commandeur de Souvré. Il s'entendait fort bien en tapisserie, et il en faisait apporter chez lui des plus belles et les vendait aux personnes de qualité. Le cardinal de Mazarin en achetait souvent, et il avait quelquefois d'assez longues conversations avec lui sur ces sortes de choses. Il acheta une petite place, auprès des Tuileries, et on y fit un jardin extrêmement propre qui était le rendez-vous ordinaire des personnes de la cour lorsqu'elles sortaient des Tuileries. Dans le temps que les *Frondeurs* ne voulaient pas laisser entrer le roi dans Paris, les courtisans ne laisssaient pas d'aller aux Tuileries, et de là au jardin de Renard, qui y avait une entrée. Un jour que le duc de Candale, le marquis de Jarzay, Boutteville, Saint-Mesgrin et quelques autres avaient fait partie d'y souper, les *Frondeurs* l'ayant su, dirent qu'il ne fallait pas souffrir cela, parce que si le peuple les voyait souvent il s'accoutumerait insensiblement à voir le roi. Le duc de Beaufort partit là-dessus, suivi de beaucoup de gens ; et les ayant trouvés à table, il chassa les violons, renversa les viandes et fit tout le désordre dont il était capable. (Des Maizeaux.)

Renard, et trop de réflexion et de sagesse dans le procédé. Mais, pour peu de bonté que vous ayez, Messieurs, vous excuserez un homme qui a pris seulement une chose pour l'autre ; qui fut vaillant quand il fallait être sage, et qui fut sage quand il fallait être vaillant : si bien que ce n'est qu'un peu de mécompte ; et vous auriez trop de sévérité, si vous ne lui pardonniez cette méprise.

Et après tout, quand on voudrait prendre les choses à la rigueur, contre qui se devait battre M. de Beaufort? S'il se fût battu contre M. de Candale, qui était le vrai procédé en cette affaire, au moindre désavantage qu'il eût eu, toute la cour s'en fût réjouie : la reine était encore aigrie de la guerre de Paris ; sa réconciliation avec M. le cardinal Mazarin n'était pas encore bien faite; presque tous les gens du monde s'étaient offerts à M. de Candale : Dieu sait quelle joie, s'il eût reçu quelque blessure ou rendu l'épée! De se battre contre Boutteville, c'était une chose presque aussi fâcheuse ; il ne lui pouvait arriver du désordre, que M. le Prince et tous ses amis n'en eussent pris un merveilleux avantage. De la façon qu'il avait traité Jarzay, c'était une affaire sans quartier ; et dans le vœu qu'il a fait d'observer le précepte naturel toute sa vie, il n'avait garde de se porter à cette inhumanité.

Il est certain qu'il se fût battu contre Moret, mais celui-ci lui donna un rendez-vous, trop éloigné des chirurgiens, comme lui dit judicieusement M. de Beaufort : et quant à ce que disait là-dessus M. de Palluau, qu'il devait se contenter de la poudre de sympathie[1], cela est bon à des gens comme lui sans conscience ; mais ce prince est trop homme de bien pour se servir de remèdes qui ne sont pas naturels : madame de Vendôme lui prêchant toujours qu'il vaut mieux mourir mille fois, que de chercher sa guérison dans la magie.

Voilà les raisons qu'il avait de ne point tirer l'épée ; chacun en aura les sentiments qu'il voudra. Pour moi je croirai toujours qu'un homme généreux ne saurait apporter trop de précaution

[1] Allusion à la panacée inventée par le chevalier Digby. Il avait fait là-dessus un traité : *Discours sur la poudre de sympathie pour la guérison des plaies*. Paris, 1658, 1692, 1730, in-12. Cette poudre n'était que du sulfate de fer pulvérisé avec de la gomme arabique. Voir le *Roman bourgeois* de Furetière, p. 174.

pour empêcher que ses ennemis n'aient avantage sur lui ; ce qui pouvait arriver à M. de Beaufort, s'il se fût commis avec des personnes désespérées. Mais je veux qu'il ait été emporté de trop de chaleur ; et que par l'impétuosité d'un grand cœur, dont il ne fut pas le maître en cette occasion, il ait offensé mal à propos tant d'honnêtes gens ; est-ce à dire qu'un outrage ne se puisse réparer que par la mort ? Et lorsqu'un grand prince a la bonté de revenir, ses civilités doivent-elles être méprisées ? Quels compliments n'a-t-on pas faits aux intéressés ? Et quelles satisfactions ne leur a-t-on pas données, si vous en exceptez celle de se battre : satisfaction cruelle et sanglante que toutes les nations ont sujet de nous reprocher ? Si ce généreux prince avait les sentiments aussi délicats pour les injures, que ces messieurs qui se plaignent, quels chagrins ne devait-il pas ressentir, pour faire voir qu'il n'a rien oublié qui pût gagner le cœur et l'amitié de la noblesse ? Vous savez qu'aussitôt qu'il eut fait son accommodement, il commença à songer à la fortune des honnêtes gens, et résolut d'employer tout son crédit pour les autres, sans penser à ses propres intérêts. Aux uns, ce généreux prince offrit la sûreté de sa protection ; aux autres, ce prince libéral offrit tous les avantages qu'on pouvait tirer de sa faveur ; il distribuait les charges, les gouvernements, et ne put jamais trouver une créature parmi ces gens abusés des espérances de la cour ; il n'y en eut point qui ne refusât ses bienfaits. Le dépit qu'il eut de voir ses libéralités méprisées le força de songer à ses affaires ; et, malgré le dessein qu'il avait de ne rien prendre, il se vit réduit à cette fâcheuse nécessité de solliciter ses intérêts.

Voilà le premier déplaisir que le duc de Beaufort reçut des gentilshommes, et particulièrement de la cour ; voilà les premières marques de leur mépris, qui a passé en fort peu de temps jusqu'aux injures les plus sanglantes. Dans la guerre de Paris, on ne parlait que de sa générosité et de sa valeur. Voyez quelle est l'injustice du siècle ! On prétend le déshonorer aujourd'hui, par les mêmes actions dont est venue sa réputation.

Chacun sait que tout le monde lui fit des compliments sur la mort de Nerlieu ; et quand véritablement il ne l'eût pas tué, les plus modestes s'y fussent laissé persuader aussi bien que lui. Ce

même monde, plein de complaisance et d'agrément en ce temps-là, devenant de mauvaise humeur présentement, lui veut ôter la gloire qu'il lui a donnée; et, par une recherche aussi exacte qu'ingénieuse, trouve, à ce qu'on dit qu'il n'approcha de Nerlieu qu'après sa mort.

Son combat contre Briole était allégué comme un combat extraordinaire, qui faisait trembler tous les héros de romans : aujourd'hui Briole lui arrache son épée comme à un homme perdu que l'emportement, ou quelque autre passion avait mis hors de lui-même.

Ces messieurs se figurent-ils qu'il soit près de changer de créance aussi légèrement qu'ils ont fait, et qu'une personne qui s'est imaginée d'avoir tué Nerlieu , quand on lui en a fait des compliments, soit résolue de n'en rien croire, lorsqu'il leur prend fantaisie de se dédire? Non, non, messieurs, vous devez avoir plus de fermeté, et jamais on ne lui reprochera une pareille inconstance. Il pouvait bien être qu'il ne l'avait pas tué; mais puisque vous l'avez voulu, si à présent vous tenez le contraire, cela n'empêchera pas qu'il n'ait tué Nerlieu.

Des actions particulières on passe aux qualités de sa personne: On le fait être grossier sans franchise, artificieux sans esprit; et, par un mélange bizarre, il possède souverainement, disent-ils, les artifices de M. de Vendôme et la simplicité de madame sa mère. Si vous les croyez, il promet à tout le monde, et ne tient jamais sa parole; il envoie trois courriers, dont pas un ne monte à cheval, et se refuse lui-même, de la part de la reine, ce qu'il n'a pas demandé. Que voulez-vous de plus? Il sollicite publiquement pour un homme, et sollicite en particulier contre lui. Je ne sais ce que l'on ne dit point de son langage et de son esprit. On lui fait écrire des lettres ridicules à M. de Béthune[1], où je m'assure qu'il ne pensa jamais. Les incidents des procès sont pour lui des *accidents* de la vie ; quand on mange de la viande en carême, il y veut mettre la *politique :* les chambres tendues de noir sont *lubriques*, et les yeux les plus lascifs sont *lugubres*. Laval est mort d'une *confusion* à la tête, et le chevalier de Chabot pour avoir été mal *timpané*[2]. Il n'y a lâcheté qu'on ne lui fasse faire,

[1] François, comte de Béthune, l'un des Importants. (M. Ch. Giraud.)

[2] Le duc de Beaufort ne savait pas placer les mots et parlait comme les

il n'y a sottise qu'on ne lui fasse dire ; et cependant il faut croire qu'il est sincère et spirituel, et qu'il ne manque de bonne foi ni d'intelligence.

Peut-on s'imaginer qu'une personne nourrie dans l'innocence des plaisirs des champs, soit devenue capable de tant de fourbes? Peut-on s'imaginer qu'un prince de sa naissance ignore l'usage des termes les plus communs? Pour moi, je vous avoue qu'au lieu de me figurer des choses si étranges et si désavantageuses à M. de Beaufort, j'admire toujours sa générosité, ou sa patience à pardonner ou souffrir les injures qu'on lui fait.

Si je ne craignais de passer ici pour déclamateur, je finirais ce chapitre de la noblesse en l'exhortant de vivre aussi bien avec lui qu'il est résolu de bien vivre avec elle ; et m'adressant aux gentilshommes, je leur dirais de sa part : « Quittez, messieurs, « quittez cette haine malicieuse et ce mépris affecté ; rentrez dans « les mêmes sentiments où vous étiez à la mort du feu roi ; souve- « nez-vous de ce temps généreux, où tout le monde se jetait en « foule dans ses intérêts ; où le colonel des Suisses[1], les officiers « de la maison du roi et les gens de qualité renonçaient à la cour « et à leur fortune pour l'amour de lui. Si vous revenez, messieurs, « il est près de vous recevoir, et en état de faire pour vous les « mêmes choses qu'il a faites. Si vous ne revenez pas, je vous dé- « clare qu'il vous abandonne, et va tâcher de se rétablir dans « l'affection des peuples qui l'ont quitté. Il vous a dû les com- « mencements de sa réputation ; mais il vous doit la meilleure « partie de son mépris, et se trouve assez déchargé de toute re- « connaissance par les ressentiments où vous les poussez. Mes- « sieurs, il n'est pas besoin de *barguigner* davantage. »

III. Il est temps de venir à sa justification auprès des peuples ; et comme il avoue lui-même qu'il leur doit son salut, sa fortune et son crédit, il n'y a rien qu'il ne fasse pour leur ôter la mauvaise impression qu'ils ont prise, ou par son propre malheur, ou par la malice de ses ennemis.

paysans : défaut qu'il tenait de sa mère, Françoise de Lorraine, fille unique du duc de Mercœur, la plus grossière femme qu'il y eût en France, qui l'avait élevé à la campagne, où il ne s'occupait qu'à la chasse. (Des Maizeaux.)

[1] M. de la Chastre.

Ce n'est pas, s'il voulait s'exempter de reconnaissance, qu'il ne pût distinguer l'obligation ; et quiconque voudrait examiner les choses avec la dernière rigueur, trouverait sans doute que leur affection était plutôt un effet nécessaire de son étoile qu'un mouvement libre et obligeant de leurs esprits. Au nom seul de *M. de Beaufort*, les peuples se sont trouvés émus, sans le connaître ; et, par je ne sais quelle impulsion, tous les cœurs se sont portés à cette furieuse amitié. Il est certain qu'il est devenu leur pôle sans les avoir servis, sans les avoir pratiqués, sans avoir rien fait qui pût attirer ni leur gratitude, ni leur amitié, ni leur estime. De cette sorte, ils ont fait pour lui ce qu'ils ne se pouvaient empêcher de faire; et, à parler sainement, il est beaucoup plus obligé au bonheur de sa naissance qu'à leur bonne volonté. Cependant, il avoue qu'il leur doit toutes choses, et ne prétend point, par une méconnaissance si exquise, payer de véritables obligations. Il ne proteste pas seulement qu'il sera toujours dans le dessein de servir des peuples qui l'ont servi ; il assure qu'il aura pour eux, toute sa vie, des sentiments d'amitié particuliers, une parfaite ressemblance d'humeur, un secret rapport de pensées, une conformité admirable de langage et de manières, qui doivent maintenir entre eux une liaison éternelle.

Et toutefois messieurs de Paris veulent rompre injurieusement; d'une passion qui allait jusqu'à la folie, on les voit passer à une haine qui va jusqu'à la fureur; ce ne sont que reproches d'inconstance et de perfidie. Et du moment qu'ils l'ont vu moins misérable, ils l'ont traité comme un ingrat et un corrompu. Souffrez, messieurs, que je vous parle sans passion. Si j'ai dit quelque chose en sa faveur, ne croyez pas que je sois gagné, ni prévenu, ni que je veuille m'attirer une animosité générale, pour conserver les bonnes grâces d'un particulier. Je fais ici profession d'une sincérité tout entière, et Dieu m'est témoin si je suis d'autre mouvement que celui de la raison.

Trois choses, si je ne me trompe, ont ruiné M. de Beaufort dans votre esprit; son accommodement avec M. le cardinal, l'amirauté qu'il a prise, et les sollicitations qu'il a faites dans les dernières assemblées.

Pour son accommodement, à moins que de le traiter avec beau-

coup d'injustice, vous ne le sauriez trouver mauvais. S'il s'était accommodé sans considérer vos intérêts et n'avoir eu soin que des siens, vous auriez sujet de vous plaindre; mais il est certain que le but de sa réconciliation est de chercher des moyens plus sûrs et plus faciles de perdre le cardinal. Il a vu toutes les provinces soulevées sans fruit; il a vu que la haine ouverte et déclarée ne servait de rien; il a eu recours aux apparences de l'amitié; et comme il le dit lui-même, il a fait dessein de le perdre par le cabinet.

Son esprit, aussi capable d'intrigue que de guerre, et de dextérité que de hardiesse, lui fournira mille moyens adroits et ingénieux, sans parler de son étoile politique, qui le destine au gouvernement de l'État, et le met au-dessus de toutes les finesses d'Italie.

Si quelque personne, un peu trop délicate sur l'honneur, ne peut approuver que M. de Beaufort conserve les sentiments de ruiner le cardinal, après en avoir reçu des bienfaits si considérables, je lui réponds qu'il n'a point traité avec lui comme son ami; mais, au contraire, je me persuade qu'en prenant l'amirauté il lui a fait le tour du plus cruel ennemi qu'il eût au monde.

Eh quoi, messieurs, ne pensez-vous pas que ce prince l'a moins incommodé dans la guerre de Paris que dans la paix? Et, à votre avis, le combat de Vitry n'était-il pas plus indifférent à la cour que la négociation de l'amirauté?

Dans cette guerre, il était toujours en état de s'enfuir ou d'être battu, et jamais son courage et sa sûreté ne s'accordaient ensemble. On n'allait à la campagne qu'avec frayeur; on rentrait peu souvent dans Paris sans honte, et les succès les plus heureux étaient de faire venir du pain, sans combattre.

En ce temps-là M. de Beaufort, réduit avec vous aux dernières nécessités, ne faisait, pour dire le vrai, ni beaucoup de peur, ni beaucoup de mal aux troupes de Saint-Germain; mais aujourd'hui qu'il force la cour, qu'il ôte quatre-vingt mille livres de rente à la reine même, vous appelez cela réconciliation et bonne amitié? Non, messieurs, détrompez-vous, je vous prie, et croyez qu'il a exercé la plus fine de toutes les vengeances.

Si, dans le compliment qu'il fallut faire au cardinal pour le remercier de cette affaire, il l'assura d'avoir le même attachement

à ses intérêts que Chamfleury[1]; il faut croire qu'il ajoutait la moquerie au premier outrage; et c'est violer le respect qu'on doit à sa qualité de prince, de s'imaginer qu'il ait été capable de cette bassesse. Ceux qui sont dans le haut rang peuvent bien se dire amis des ministres, mais de descendre à l'attachement de capitaine de leurs gardes, cela ne s'est jamais fait; et pour vous ôter tous les soupçons que vous avez injustement pris, je vous demande si les défiances de M. de Beaufort sont moindres qu'elles n'étaient auparavant. Lorsqu'une personne de qualité le fait appeler et qu'il renvoie ces messieurs à Commeny[2], comme on renvoie des créanciers à un intendant, ne faut-il pas dire que c'est un artifice de la cour? Et n'a t-on pas imprimé une lettre qui témoigne assez le sentiment qu'il a dans toutes les affaires qui se présentent? Il cherche les précautions que lui donne la défiance; si l'on délibère au Palais-Royal, si l'on délibère à l'hôtel de Monbazon, ils ont tous leur conseil, et dans leur cabinet on résout toutes les affaires d'importance.

J'avoue que le duc de Beaufort a sollicité pour le cardinal; mais on ne me saurait dénier que c'était moins en sa faveur que contre les princes: et si vous lui donnez moyen de perdre le cardinal par les princes, et les princes par le cardinal, il vous aura la dernière obligation. C'est le malheur de la situation où il est, plus que la malice de son naturel, qui lui fait craindre tout le monde et n'aimer personne. La bonté qui peut se conserver parmi des intérêts si délicats, lui reste encore. Il n'envie point à M. le Prince la constance qu'il témoigne, au bois de Vincennes[3]; et comme il peut arriver tel désordre qui ferait tort à sa gloire, il souhaite qu'il finisse promptement ses jours, pour mettre sa réputation à couvert.

Le tempérament du prince de Conti est, à son avis, si faible et si délicat, que le moindre exercice, une chasse, une débauche, une petite agitation, seraient capables de le faire mourir s'il était en liberté. Dans la dévotion où il est, il ne se peut lasser de

[1] Capitaine des gardes du cardinal Mazarin.
[2] Officier d'ordonnance du duc de Beaufort. (M. Ch. Giraud.)
[3] Les princes étaient à ce moment, prisonniers au château de Vincennes. (*Ibid.*)

louer Dieu de la conversion du duc de Longueville, et la joie qu'il a de lui voir dire son bréviaire ne se saurait exprimer. Il est fâcheux que le cardinal soit occupé au gouvernement d'un peuple tumultueux comme celui de France; et pour exercer la délicatesse de son esprit, il lui souhaite quelque bon emploi dans l'Italie. Outre les sentiments de bonté qui le portent à désirer la gloire de ces messieurs, il faut avouer que le soin du bien public ne lui laisse point de repos : l'intérêt de l'État lui devient si précieux, qu'il ne le saurait souffrir entre les mains de personne, et la vie même lui semble inutile, s'il ne l'emploie charitablement à nous gouverner.

Sans le flatter, messieurs, il y a peu de chose qu'on ne doive attendre de son zèle et de sa capacité. Faut-il empêcher que l'autorité royale ne soit reconnue? Faut-il en même temps s'opposer à la liberté des princes et tirer le duc d'Épernon de son gouvernement? Faut-il exciter une sédition pour le bien de l'État, faire tendre les chaînes, armer les factieux? Faut-il se trouver à toutes sortes d'assemblées, au Palais, à l'Hôtel de Ville, à tous les conseils? Il n'y a ni fatigue ni danger qu'il refuse pour l'amour de vous. On peut attendre de lui ces grands services, et le moindre soupçon qu'on aurait de sa fidélité lui serait infiniment sensible. Il est prêt de sacrifier son repos pour le vôtre.

Il me semble néanmoins qu'on doit avoir de la considération et ne rien exiger qui soit au-dessus de ses forces. N'attendez pas qu'il aille imprudemment s'opposer à l'archiduc : on sait bien que la guerre de la campagne lui est inconnue, et combattre avec des troupes réglées est pour ce héros une chose nouvelle. C'est affaire aux Gassion et aux personnes peu considérables par leur naissance de passer leur vie comme des Cravates[1], c'est-à-dire à des gens désespérés, de commettre la fortune d'un État au hasard d'une bataille. Pour lui, que sa condition et sa naissance rendent incapable de bassesse et de folie, il tiendra glorieusement sa place dans les conseils, et emploiera tout son temps à former un avis qui puisse être dans la bouche de tout le monde, après être sorti de la sienne.

[1] On appelait ainsi des corps de cavalerie légère, organisés à la façon des régiments allemands recrutés en Croatie.

XI

CONVERSATION DU MARÉCHAL D'HOCQUINCOURT AVEC LE P. CANAYE.

— 1665. —

Comme je dînais un jour[1] chez M. le maréchal d'Hocquincourt, le P. Canaye, qui y dînait aussi, fit tomber le discours, insensiblement, sur la soumission d'esprit que la religion exige de nous; et, après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux et quelques révélations modernes, il conclut qu'il fallait éviter, plus que la peste, ces esprits forts qui veulent examiner toutes choses par la raison.

— A qui parlez-vous des esprits forts, dit le maréchal, et qui les a connus mieux que moi? Bardouville[2] et Saint-Ibal[3] ont été les meilleurs de mes amis. Ce furent eux qui m'engagèrent dans le parti de M. le comte[4], contre le cardinal de Richelieu. Si j'ai connu les esprits forts? Je ferais un livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardouville mort, et Saint-Ibal retiré en Hollande, je fis amitié avec La Frette et Sauvebœuf. Ce n'étaient pas des esprits, mais de braves gens. La Frette[5] était un brave homme et fort mon ami. Je pense avoir assez témoigné que j'étais le sien, dans la maladie dont il mourut. Je le voyais mourir d'une petite fièvre, comme aurait pu faire une femme, et j'enrageais de voir La Frette, ce La Frette qui s'était battu contre Bouteville, s'éteindre ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous étions en peine, Sauvebœuf et moi, de sauver l'honneur à notre ami; ce qui me fit prendre la résolution de le tuer d'un coup de pistolet pour le faire périr en homme de cœur. Je lui appuyais le pistolet sur la tête, quand un b.... de jésuite, qui était dans la chambre, me poussa le bras et détourna le coup. Cela me mit en si grande colère, contre lui, que je me fis janséniste.

— Remarquez-vous, Monseigneur, dit le P. Canaye, remarquez-

[1] En 1654, à Péronne, le maréchal était gouverneur de cette place.

[2] Ami de Desbarreaux.

[3] Henri d'Escars, sieur de Saint-Ibars, ou Saint-Ibal, parent du cardinal de Retz, ami de Bardouville.

[4] Le comte de Soissons.

[5] Tallemant, t. IV, p. 245, 289 (éd. de P. Paris).

vous comme Satan est toujours aux aguets : *circuit quærens quem devoret*. Vous concevez un petit dépit contre nos Pères : il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer ; pis que dévorer, pour vous faire jansénite. *Vigilate, vigilate* : on ne saurait être trop sur ses gardes, contre l'ennemi du genre humain.

—Le Père a raison, dit le maréchal. J'ai ouï dire que le diable ne dort jamais. Il faut faire de même : bonne garde, bon pied, bon œil. Mais quittons le diable, et parlons de mes amitiés. J'ai aimé la guerre, devant toutes choses ; madame de Montbazon, après la guerre ; et, tel que vous me voyez, la philosophie, après madame de Montbazon.

— Vous avez raison, reprit le Père, d'aimer la guerre, Monseigneur : la guerre vous aime bien aussi ; elle vous a comblé d'honneur. Savez-vous que je suis homme de guerre aussi, moi ? Le roi m'a donné la direction de l'hôpital de son armée de Flandre : n'est-ce pas être homme de guerre ? Qui eût jamais cru que le P. Canaye eût dû devenir soldat ? Je le suis, Monseigneur, et ne rends pas moins de services à Dieu, dans le camp, que je ne lui en rendrais, au collége de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment. Aller à la guerre, est servir son prince ; et servir son prince, est servir Dieu. Mais pour ce qui regarde madame de Montbazon, si vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos désirs étaient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monseigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente !...

— Quoi ! mon Père, vous voudriez que j'aimasse comme un sot ? Le maréchal d'Hocquincourt n'a pas appris, dans les ruelles, à ne faire que soupirer. Je voulais, mon père, je voulais.... vous m'entendez bien !

— JE VOULAIS ! Quels JE VOULAIS ! En vérité, Monseigneur, vous raillez de bonne grâce. Nos Pères de Saint-Louis seraient bien étonnés de ces JE VOULAIS ! Quand on a été longtemps dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons : vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.

— Il n'y a point là de divertissement, mon Père : savez-vous à quel point je l'aimais ?

— *Usque ad aras*, MONSEIGNEUR.

— Point d'*aras*, mon Père. Voyez-vous, dit le maréchal, en prenant un couteau dont il serrait le manche, voyez-vous, si elle m'avait commandé de vous tuer, je vous aurais enfoncé ce couteau dans le cœur.

Le Père, surpris du discours, et plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, et pria Dieu secrètement qu'il le délivrât du danger où il se trouvait ; mais ne se fiant pas tout à fait à la prière, il s'éloignait insensiblement du maréchal, par un mouvement de fesses imperceptible. Le maréchal le suivait par un autre tout semblable ; et, à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il allait mettre son ordre à exécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir, quelque temps, aux frayeurs de la Révérence : mais, craignant à la fin que le maréchal, dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avait été que plaisant, je le fis souvenir que madame de Montbazon était morte [1], et lui dis qu'heureusement le P. Canaye n'avait rien à craindre d'une personne qui n'était plus.

— Dieu fait tout pour le mieux, reprit le maréchal. La plus belle du monde [2] commençait à me lanterner, lorsqu'elle mourut. Il y avait toujours auprès d'elle un certain abbé de Rancé [3], un petit janséniste, qui lui parlait de la grâce, devant le monde, et

[1] Madame la duchesse de Montbazon, fille du comte de Vertus, était encore en vie; elle ne mourut qu'en 1657. M. de Saint-Évremond ne l'ignorait pas; mais il a cru, qu'on lui pardonnerait aisément cet anachronisme si on pensait qu'il était difficile de tirer autrement le P. Canaye de la frayeur qui l'avait saisi. M. Bayle avait déjà fait cette remarque dans les *Nouvelles de la république des lettres*, décembre 1686, art. IV (Des Maizeaux). Je croirais plutôt que ce morceau piquant a été ajouté en 1662. (M. Ch. Giraud.)

[2] C'est ainsi que le maréchal d'Hocquincourt appelait madame de Montbazon.

[3] Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, si connu depuis comme réformateur de la Trappe, avait été, avant sa conversion, l'amant de la duchesse de Montbazon; et il paraît certain que la mort prompte et inopinée de la duchesse décida la conversion de l'abbé de Rancé. Madame de Montbazon mourut de la petite vérole, dans une maison de campagne. On prétend que Rancé, qui était parti de Paris sur la première nouvelle de la maladie, arrivant dans cette maison, et ne trouvant personne à l'entrée, monta dans l'appartement de la duchesse par un escalier dérobé qu'il connaissait, et que le premier objet qui s'offrit à sa vue, ce fut la tête de madame de Montbazon qu'on avait coupée parce que le cercueil s'était trouvé trop court, et à côté de la tête ses yeux sur une assiette. Cette vue fit, dit-on, une impression

l'entretenait de toute autre chose, en particulier. Cela me fit quitter le parti des jansénistes. Auparavant, je ne perdais pas un sermon du P. Desmares [1], et je ne jurais que par MM. de Port-Royal. J'ai toujours été à confesse aux jésuites, depuis ce temps-là; et, si mon fils a jamais des enfants, je veux qu'ils étudient au collége de Clermont, sur peine d'être déshérités.

— Oh! que les voies de Dieu sont admirables! s'écria le P. Canaye. Que le secret de sa justice est profond! Un petit coquet de janséniste poursuit une dame à qui Monseigneur voulait du bien : le Seigneur miséricordieux se sert de la jalousie, pour mettre la conscience de Monseigneur entre nos mains. *Mirabilia judicia tua, Domine!*

Après que le bon père eut fini ses pieuses réflexions, je crus qu'il m'était permis d'entrer en discours, et je demandai à M. le maréchal si l'amour de la philosophie n'avait pas succédé à la passion qu'il avait eue pour madame de Montbazon.

— Je ne l'ai que trop aimée la philosophie, dit le maréchal, je ne l'ai que trop aimée; mais j'en suis revenu, et je n'y retourne pas. Un diable de philosophe m'avait tellement embrouillé la cervelle de *premiers parents*, de *pomme*, de *serpent*, de *paradis terrestre* et de *chérubins*, que j'étais sur le point de ne rien croire. Le diable m'emporte si je croyais rien. Depuis ce temps-là, je me ferais crucifier pour la religion. Ce n'est pas que j'y voie plus de raison; au contraire, moins que jamais : mais je ne saurais que vous dire, je me ferais crucifier sans savoir pourquoi.

— Tant mieux, Monseigneur, reprit le Père d'un ton de nez fort dévot, tant mieux; ce ne sont point mouvements humains, cela vient de Dieu. POINT DE RAISON! C'est la vraie religion cela. POINT DE RAISON! Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce! *Estote sicut infantes*; soyez comme des enfants. Les enfants ont encore leur innocence; et pourquoi? Parce qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes spiritu!* bienheureux les pauvres d'esprit! ils ne pêchent point. La raison? C'est qu'ils

si vive sur Rancé, qu'il renonça au monde et qu'il établit dans son abbaye de la Trappe la réforme qu'on connaît. Il y mourut le 26 octobre 1702. (Des Maizeaux.)

[1] Le P. Desmares, prédicateur renommé de l'Oratoire.

n'ont point de raison. POINT DE RAISON ; JE NE SAURAIS QUE VOUS DIRE ; JE NE SAIS POURQUOI ! Les beaux mots ! Ils devraient être écrits en lettres d'or. CE N'EST PAS QUE J'Y VOIE PLUS DE RAISON ; AU CONTRAIRE, MOINS QUE JAMAIS. En vérité, cela est divin, pour ceux qui ont le goût des choses du ciel. POINT DE RAISON ! Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce [1] ?

Le père eût poussé plus loin la sainte haine qu'il avait contre la raison : mais on apporta des lettres de la cour à M. le maréchal ; ce qui rompit un si pieux entretien. Le maréchal les lut tout bas, et, après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenaient : « Si je voulais faire le politique, comme les autres, je me retirerais dans mon cabinet, pour lire les dépêches de la cour ; mais j'agis et je parle toujours à cœur ouvert. M. le cardinal me mande que Stenay est pris [2], que la cour sera ici dans huit jours, et qu'on me donne le commandement de l'armée qui a fait le siége, pour aller secourir Arras, avec Turenne et La Ferté. Je me souviens bien que Turenne me laissa battre par M. le Prince [3], lorsque la cour était à Gien : peut-être que je trouverai l'occasion de lui rendre la pareille. Si Arras était sauvé, et Turenne battu, je serais content : j'y ferai ce que je pourrai : je n'en dis pas davantage [4]. »

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, et le sujet de plainte qu'il pensait avoir contre M. de Turenne ; mais on nous avertit que le convoi était déjà assez loin de la ville : ce qui nous fit prendre congé, plus tôt que nous n'aurions fait.

Le P. Canaye, qui se trouvait sans monture, en demanda une qui le pût porter au camp. « Et quel cheval voulez-vous, mon père ? dit le maréchal. — Je vous répondrai, Monseigneur, ce que répondit le bon P. Suarez au duc de Medina Sidonia, dans une pareille rencontre : *qualem me decet esse, mansuetum ;* tel qu'il faut que je sois : doux, paisible. *Qualem me decet esse, mansuetum.* »

[1] Voyez le jugement que M. Bayle a fait de ce passage dans le troisième Éclaircissement mis à la fin de son Dictionnaire. (Des Maizeaux.)

[2] Stenay fut pris le 6 d'août 1654.

[3] A Bléneau, le 7 d'avril 1652.

[4] Ces trois maréchaux ayant forcé les lignes en trois endroits battirent les Espagnols, entrèrent dans Arras et obligèrent le prince de Condé à se retirer.

— J'entends un peu de latin, dit le maréchal : *mansuetum* serait meilleur pour des brebis que pour des chevaux. Qu'on donne mon cheval au père ! j'aime son ordre, je suis son ami : qu'on lui donne mon bon cheval !

J'allai dépêcher mes petites affaires, et ne demeurai pas longtemps sans rejoindre le convoi. Nous passâmes heureusement, mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre P. Canaye. Je le rencontrai, dans la marche, sur le bon cheval de M. d'Hocquincourt : c'était un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action ; il mâchait éternellement son mors, allait toujours de côté, hennissait de moment en moment ; et, ce qui choquait fort la modestie du père, il prenait indécemment tous les chevaux qui approchaient de lui pour des cavales. « Eh! que vois-je, mon père, lui dis-je en l'abordant ; quel cheval vous a-t-on donné ? Où est la monture du bon P. Suarez, que vous avez tant demandée ?

— Ah ! monsieur, je n'en puis plus, je suis roué !...

Il allait continuer ses plaintes, lorsqu'il part un lièvre : cent cavaliers se débandent pour courir après, et on entend plus de coups de pistolet qu'à une escarmouche. Le cheval du père, accoutumé au feu, sous le maréchal, emporte son homme, et lui fait passer, en moins de rien, tous ces débandés. C'était une chose plaisante de voir le jésuite à la tête de tous, malgré lui. Heureusement le lièvre fut tué, et je trouvai le père au milieu de trente cavaliers qui lui donnaient l'honneur d'une chasse qu'on eût pu nommer une Occasion.

Le Père recevait la louange avec une modestie apparente, mais, en son âme, il méprisait fort le *mansuetum* du bon P. Suarez, et se savait le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensait avoir faites sur le barbe[1] de M. le maréchal ; il ne fut pas longtemps sans se souvenir du beau dit de Salomon : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*. A mesure qu'il se refroidissait, il sentait un mal que la chaleur lui avait rendu insensible ; et la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettait le repos de la société, et la douceur de la vie paisible qu'il avait quittée. Mais toutes ses réflexions ne servaient de rien. Il fallait

[1] C'est-à-dire le cheval *barbe ;* on appelait ainsi les chevaux venus de Barbarie.

aller au camp ; et il était si fatigué du cheval, que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale, pour marcher à pied, à la tête des fantassins.

Je le consolai de sa première peine, et l'exemptai de la seconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il aurait pu souhaiter. Il me remercia mille fois, et fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa profession, il me parla moins en jésuite réservé, qu'en homme libre et sincère [1]. Je lui demandai quel sentiment il avait de M. d'Hocquincourt. « C'est un bon seigneur, me dit-il, c'est une bonne âme ; il a quitté les jansénistes : nos pères lui sont fort obligés ; mais, pour mon particulier, je ne me trouverai jamais à table, auprès de lui, et ne lui emprunterai jamais de cheval. »

Content de cette première franchise, je voulais m'en attirer encore une autre. « D'où vient, continuai-je, la grande animosité qu'on voit entre les jansénistes et vos pères ? Vient-elle de la diversité des sentiments sur la doctrine de la GRACE ? — Quelle folie ! Quelle folie, me dit-il, de croire que nous nous haïssons, pour ne penser pas la même chose sur la GRACE ! Ce n'est ni la GRACE, ni les CINQ PROPOSITIONS, qui nous ont mis mal ensemble : la jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les jansénistes nous ont trouvés en possession du gouvernement, et ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur et l'indulgence ; ils affectent l'austérité et la rigueur. Nous consolons les âmes par des exemples de la miséricorde de Dieu ; ils effrayent par ceux de sa justice. Ils portent la crainte où nous portons l'espérance, et veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns et les autres n'aient dessein de sauver les hommes, mais chacun veut se donner du crédit en les sauvant ; et, à vous parler franchement, l'intérêt du directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlerais à M. le maréchal. J'étais purement jésuite avec lui, et j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous. »

[1] M. de Saint-Évremond avait fait sa rhétorique, sous le P. Canaye, au collége de Clermont. (Des Maizeaux.)

Je le louai fort du nouvel esprit que sa dernière profession lui avait fait prendre, et il me semblait que la louange lui plaisait assez. Je l'eusse continuée plus longtemps; mais, comme la nuit approchait, il fallut nous séparer l'un de l'autre : le père aussi content de mon procédé, que j'étais satisfait de sa confidence.

XII

CONVERSATION DE M. D'AUBIGNY AVEC M. DE SAINT-ÉVREMOND.

— 1662. —

Ayant raconté un jour à M. d'Aubigny [1] la conversation que j'avais eue avec le P. Canaye : « Il n'est pas raisonnable, me dit-il, que vous rencontriez plus de franchise parmi les jésuites que parmi nous : prenez la peine de m'écouter, et je m'assure que vous ne me trouverez pas moins d'honneur qu'au révérend père dont vous me parlez.

« Je vous dirai que nous avons de fort beaux esprits, qui font valoir le jansénisme par leurs ouvrages ; de vains discoureurs qui, pour se faire honneur d'être jansénistes, entretiennent une dispute continuelle, dans les maisons; des gens sages et habiles, qui gouvernent prudemment les uns et les autres. Vous trouverez dans les premiers, de grandes lumières, assez de bonne foi, souvent trop de chaleur, quelquefois un peu d'animosité. Il y a, dans les seconds, beaucoup d'entêtement et de fantaisie : les moins utiles fortifient le parti par le nombre; les plus considérables lui donnent de l'éclat par leur qualité. Pour les politiques, ils s'emploient, chacun selon son talent, et gouvernent la machine, par des moyens inconnus aux personnes qu'ils font agir.

« Ceux qui prêchent ou qui écrivent sur la GRACE, qui traitent cette question si célèbre et si souvent agitée; ceux qui mettent le concile au-dessus du pape, qui s'opposent à son infaillibilité, qui

[1] Louis Stuart d'Aubigny, oncle du duc de Richemond et de Lennox, avait été élevé, en France, à Port-Royal, et il était resté fort attaché aux jansénistes.

choquent les grandes prétentions de la cour de Rome, sont persuadés de ce qu'ils disent : capables toutefois de changer de sentiment, s'il arrive un jour que les jésuites trouvent à propos de changer d'opinion. Nos directeurs se mettent peu en peine de la doctrine ; leur but est d'opposer société à société, de se faire un parti dans l'Église, et, du parti dans l'Église, une cabale dans la cour. Ils font mettre la réforme dans un couvent sans se réformer : ils exaltent la pénitence sans la faire : ils font manger des herbes à des gens qui cherchent à se distinguer par des singularités, tandis qu'on leur voit manger tout ce que mangent les personnes de bon goût. Cependant nos directeurs, tels que je les dépeins, servent mieux le jansénisme par leur direction, que ne font nos meilleurs écrivains, par leurs beaux livres.

« C'est une conduite sage et prudente qui nous maintient : et, si jamais M. de Bellièvre, M. de Lègue et M. du Gué-Bagnols viennent à nous manquer, je me trompe, ou l'on verra un grand changement dans le jansénisme. La raison est, que nos opinions auront de la peine à subsister d'elles-mêmes : elles sont une violence éternelle à la nature ; elles ôtent de la religion ce qui nous console : elles y mettent la crainte, la douleur, le désespoir. Les jansénistes, voulant faire des saints de tous les hommes, n'en trouvent pas dix, dans un royaume, pour faire des chrétiens tels qu'ils les veulent. Le christianisme est divin, mais ce sont des hommes qui le reçoivent ; et, quoi qu'on fasse, il faut s'accommoder à l'humanité. Une philosophie trop austère fait peu de sages ; une politique trop rigoureuse peu de bons sujets ; une religion trop dure peu d'âmes religieuses qui le soient longtemps. Rien n'est durable, qui ne s'accommode à la nature : la GRACE dont nous parlons tant, s'y accommode elle-même. Dieu se sert de la docilité de notre esprit et de la tendresse de notre cœur, pour se faire aimer. Il est certain que les docteurs trop rigides donnent plus d'aversion pour eux que pour les péchés : la pénitence qu'ils prêchent, fait préférer la facilité qu'il y a de demeurer dans le vice, aux difficultés qu'il y a d'en sortir.

« L'autre extrémité me paraît également vicieuse. Si je hais les esprits chagrins qui mettent du péché en toutes choses, je ne hais pas moins les docteurs faciles et complaisants qui n'en met-

tent à rien, qui favorisent le déréglement de la nature, et se rendent partisans secrets des méchantes mœurs. L'Évangile, entre leurs mains, a plus d'indulgence que la morale : la religion ménagée par eux, s'oppose plus faiblement au crime que la raison. J'aime les gens de bien éclairés, qui jugent sainement de nos actions, qui nous exhortent sérieusement aux bonnes, et nous détournent, autant qu'il leur est possible, des mauvaises. Je veux qu'un discernement juste et délicat leur fasse connaître la véritable différence des choses ; qu'ils distinguent l'effet d'une passion et l'exécution d'un dessein ; qu'ils distinguent le vice du crime, les plaisirs du vice ; qu'ils excusent nos faiblesses, condamnent nos désordres ; qu'ils ne confondent pas des appétits légers, simples et naturels, avec de méchantes et perverses inclinations. Je veux, en un mot, une morale chrétienne, ni austère, ni relâchée. »

XII

DE L'ÉDUCATION ET DE L'IGNORANCE.

LETTRE A M. LE COMTE D'OLONNE [1].

— 1656 —

Vous me laissâtes, hier, dans une conversation qui devint insensiblement une furieuse dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire, à la honte et à l'avantage des lettres. Vous devinez les acteurs, et savez qu'ils étaient tous deux fort intéressés à maintenir leur parti : Bautru [2] ayant fort peu d'obligation à la nature de son génie ; et le Commandeur [3] pouvant dire, sans être ingrat, qu'il ne doit son talent ni aux arts ni aux sciences.

La dispute vint sur le sujet de la reine de Suède [4], qu'on louait de la connaissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva ; et ôtant son chapeau, d'un air tout particulier : « Messieurs, dit-il, si la reine de Suède n'avait su que les

[1] Le comte d'Olonne était de la maison de la Trémouille.

[2] Comte de Serrant, voy. le *Dictionnaire* de M. de Bayle, art. BAUTRU (Guillaume).

[3] Le Commandeur de Jars, de la maison de Rochechouart.

[4] La reine Christine était alors en France (1656).

coutumes de son pays, elle y serait encore. Pour avoir appris notre langue et nos manières; pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science, et ses belles lumières, que vous nous vantez. »

Bautru voyant choquer la reine de Suède qu'il estime tant, et les bonnes lettres qui lui sont si chères, perdit toute considération; et commençant par un serment : « Il faut être bien injuste, reprit-il, d'imputer à la reine de Suède, comme un crime, la plus belle action de sa vie. Pour votre aversion aux sciences, je ne m'en étonne point : ce n'est pas d'aujourd'hui que vous les avez méprisées. Si vous aviez lu les histoires les plus communes, vous sauriez que sa conduite n'est pas sans exemple. Charles-Quint n'a pas été moins admirable par la renonciation de ses États, que par ses conquêtes. Dioclétien n'a-t-il pas quitté l'Empire, et Sylla le pouvoir souverain? Mais toutes ces choses vous sont inconnues; et c'est folie de disputer avec un ignorant. Au reste, où me trouverez-vous un homme extraordinaire, qui n'ait eu des lumières et des connaissances acquises? »

A commencer par M. le Prince, il alla jusqu'à César, de César au grand Alexandre; et l'affaire eût été plus loin, si le Commandeur ne l'eût interrompu avec tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de se taire. « Vous nous en contez bien, dit-il, avec votre César et votre Alexandre. Je ne sais s'ils étaient savants ou ignorants; il ne m'importe guères. Mais je sais que, de mon temps, on ne faisait étudier les gentilshommes que pour être d'Église; encore se contentaient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinait à la cour ou à l'armée allaient honnêtement à l'Académie. Ils apprenaient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à jouer du luth, à voltiger, un peu de mathématiques, et c'était tout. Vous aviez en France mille beaux gendarmes, galants hommes. C'est ainsi que se formaient les Thermes[1] et les Bellegarde[2]. Du latin! de mon temps du latin! Un gentilhomme en eût été déshonoré. Je connais les grandes qualités de M. le Prince, et suis son serviteur; mais je vous

[1] Paul de la Barthe, maréchal de Thermes.

[2] Le duc de Bellegarde, grand écuyer. Voyez les *Mémoires des Hommes illustres* de Brantôme, t. III.

dirai que le dernier connétable de Montmorency a su maintenir son crédit dans les provinces, et sa considération à la cour, sans savoir lire. Peu de latin, vous dis-je, et de bon français ! »

Il fut avantageux au Commandeur que le bonhomme eût la goutte ; autrement il eût vengé le latin par quelque chose de plus pressant que la colère et les injures. La contestation s'échauffa tout de nouveau : celui-ci résolu, comme Sidias[1], de mourir sur son opinion ; celui-là soutenant le parti de l'ignorance, avec beaucoup d'honneur et de fermeté.

Tel était l'état de la dispute, quand un prélat charitable[2] voulut accommoder le différend : ravi de trouver une si belle occasion de faire paraître son savoir et son esprit. Il toussa trois fois, avec méthode, se tournant vers le docteur ; trois fois il sourit, en homme du monde, à notre agréable ignorant ; et lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance : *digitis gubernantibus vocem*[3], il parla de cette sorte :

— Je vous dirai, messieurs, je vous dirai que la science fortifie la beauté du naturel; et que l'agrément et la facilité de l'esprit donnent des grâces à l'érudition. Le génie seul, sans art, est comme un torrent qui se précipite avec impétuosité. La science, sans naturel, ressemble à ces campagnes sèches et arides, qui sont désagréables à la vue. Or, messieurs, il est question de concilier ce que vous avez divisé mal à propos; de rétablir l'union où vous avez jeté le divorce. La *science* n'est autre chose qu'une parfaite connaissance; l'*art* n'est rien qu'une règle qui conduit le naturel. Est-ce, monsieur (*s'adressant au Commandeur*), que vous voulez ignorer les choses dont vous parlez, et faire vanité d'un naturel qui se dérègle, qui s'éloigne de la perfection? Et vous, monsieur de Bautru, renoncez-vous à la beauté naturelle de l'esprit, pour vous rendre esclave de préceptes importuns, et de connaissances empruntées?

[1] Le héros d'un petit ouvrage de Théophile où un pédant entêté est fort bien caractérisé. Cet écrit de Théophile est à la tête de la IIe partie de ses *Œuvres*, de l'édition de Lyon, en 1677. (D.-M.)

[2] Lavardin, évêque du Mans.

[3] Expression de Pétrone parlant de Circé (ch. CXXVII). Suétone remarque que Tibère parlait avec des gestes mous et efféminés : *nec sine molli quadam digitorum gesticulatione*. (In *Tiberio*, c. XCVIII.) (D. M.)

— Il faut finir la conversation, reprit brusquement le Commandeur : j'aime encore mieux sa science et son latin, que le grand discours que vous nous faites.

Le bon homme, qui n'était pas irréconciliable, s'adoucit aussitôt : et pour rendre la pareille au Commandeur, il préféra son ignorance agréable aux paroles magnifiques du prélat. Pour le prélat, il se retira avec un grand mépris de tous les deux, et une grande satisfaction de lui-même.

XIII

CONVERSATION DE M. DE SAINT-ÉVREMOND AVEC LE DUC DE CANDALE.

— 1665-1668. —

Je ne prétends pas entretenir le public de ce qui me regarde. Il importe peu aux hommes de savoir mes affaires et mes disgrâces ; mais on ne saurait trouver mauvais, sans chagrin, que je fasse réflexion sur ma vie passée, et que je détourne mon esprit de quelques fâcheuses considérations sur des pensées un peu moins désagréables. Cependant, comme il est ridicule de parler toujours de soi, fût-ce à soi-même, plusieurs personnes de grand mérite seront mêlées dans ce discours, qui me fera trouver plus de douceur qu'aucune conversation ne m'en peut donner, depuis que j'ai perdu celle de M. d'Aubigny[1].

A la prison de M. le Prince[2], j'avais un fort grand commerce avec M. de Candale. Les plaisirs l'avaient fait naître, et il était entretenu par de simples agréments, sans dessein et sans intérêt. Il avait vécu auparavant dans une étroite amitié avec Moret[3] et le chevalier de la Vieuville[4]; et Vineuil avait donné à

[1] M. d'Aubigny mourut en 1665.

[2] En 1650.

[3] Le comte de Moret, frère aîné du marquis de Vardes.

[4] Henri de la Vieuville, chevalier de Malte, fils de Charles de la Vieuville, surintendant des finances, auquel succéda Fouquet en 1653. Le chevalier de la Vieuville mourut en 1652, à l'âge de vingt-cinq ans, des blessures qu'il avait reçues au siége d'Étampes. (M. Ch. Giraud.)

cette union le nom de *Ligue*, par une espèce de ridicule qu'elle méritait assez. En effet, ils avaient mille secrets de bagatelles : ils faisaient des mystères de rien, et se retiraient en particulier dix fois le jour, sans aucun plaisir d'être ensemble, que celui d'être séparés des autres. Je ne laissais pas d'être de leur société, mais jamais de leur confidence, laquelle se rompit à la fin, sans aucun sujet de brouillerie entr'eux-mêmes.

M. de Vardes, en s'en allant à l'armée, avait laissé à Paris une maîtresse aussi aimable que femme du monde[1]; mais elle avait été aimée et avait aimé; et, comme sa tendresse s'était épuisée dans ses premières amours, elle n'avait plus de passion véritable. Ses affaires n'étaient plus qu'un intérêt de galanterie qu'elle conduisait avec un grand art, d'autant plus qu'elle paraissait naturelle, et faisait passer la facilité de son esprit pour une naïveté de sentiments. Son histoire étant connue, elle ne prenait pas le parti le faire la prude impudemment; mais elle tournait une vie de peu d'éclat où elle se voyait réduite, en une vie retirée, et ménageait avec beaucoup de dessein une fausse négligence. Elle n'allait pas au Louvre disputer un galant contre ces jeunes beautés qui font tout le bruit dans le monde ; elle savait l'en tirer avec adresse, et n'avait pas moins d'industrie pour le conserver, qu'elle en avait eu pour se l'acquérir. Un simple commerce de bienséance ne lui eût pas été permis avec une femme tant soit peu aimable; et une amitié ordinaire avec les hommes, se reprochait comme une tendresse dérobée à son amour. Les plaisirs particuliers lui faisaient craindre un attachement. Elle appréhendait d'être oubliée dans les divertissements de foule : surtout elle criait contre les repas du commandeur[2], où l'on respirait certain air de liberté, ennemi des passions délicates. Enfin, si elle n'avait tous vos soins, elle se plaignait d'être abandonnée; et parce qu'elle se disait toute à vous, elle voulait que vous fussiez tout à elle.

M. de Vardes absent ne put maintenir longtemps une maîtresse de cette humeur. Elle se rendit à la vue du jeune M. de Candale ; encore dit-on que ses desseins avaient prévenu l'impression que fait la présence, et qu'elle avait songé à se le mettre entre les

[1] Madame de Saint-Loup.
[2] Le commandeur de Souvré.

mains avant que de le connaître. M. de Vardes fut sensible à ce changement, comme à la perte d'un plaisir qui lui était fort cher: mais en honnête homme il ne s'en fit pas une affaire, et il regarda M. de Candale avec le dépit d'un rival, sans jamais y mêler la haine d'un ennemi.

Moret, dont la gravité représentait l'honneur en toutes choses, se tint offensé en la personne de son frère, et prit pour un véritable affront ce que l'intéressé avait reçu comme un simple déplaisir. Ses plaintes furent d'abord assez fières : les voyant mal reçues dans le monde, il changea de discours sans changer de procédé. Il se disait malheureux de n'avoir pu s'attirer les égards d'une personne pour laquelle il avait eu tant de considération toute sa vie; il disait que M. de Candale était peu à plaindre, qu'il trouverait des amis plus dignes de son amitié, et qu'avec beaucoup de déplaisir il se voyait obligé d'en chercher d'autres sur lesquels il pût faire plus de fondement. C'était le langage qu'il tenait à tout le monde, avec une fausse modestie qui marque plus la bonne opinion qu'on a de soi, que ne ferait une présomption légèrement déclarée. Pour le chevalier de la Vieuville, il se tint désobligé aussitôt que Moret pensa l'être; et, tant pour lui plaire, que par la vivacité de son naturel, il anima les reproches un peu davantage.

Je voyais M. de Candale à l'ordinaire; et, comme il lui fallait toujours quelque confident, je le devins aussitôt de ses plaintes sur le procédé de ces messieurs, et, peu de temps après, de sa passion pour madame de Saint-Loup. Dans la chaleur de cette nouvelle confidence, il ne pouvait se passer de moi, pour me confier en secret de petites choses fort chères aux amants, et très-indifférentes à ceux qui sont obligés de les écouter. Je les recevais comme des mystères, et les sentais comme des bagatelles importunes. Mais son humeur était agréable, je trouvais son procédé obligeant, et il avait un air si noble en toute sa personne, que je prenais plaisir à le regarder, au même temps que j'en avais peu à l'entendre. Jusque-là, je n'avais pas eu le moindre dessein dans son commerce. Quand je me vis maître de son esprit, si je l'ose dire, je pensai que je ne ferais pas mal de ménager une personne qui devait être un jour fort considérable. Alors je me fis une

étude particulière de le bien connaître, et n'oubliai rien pour le prendre par tous les endroits où il pouvait être sensible. Je louais sa maîtresse sans trahir mes sentiments, car elle me paraissait fort aimable; et je blâmais le procédé de Moret et du chevalier de la Vieuville, qui, selon mon sens, n'avaient aucune raison.

Il y a des insinuations honnêtes, dont le moins artificieux se peut servir; il y a des complaisances aussi éloignées de l'adulation que de la rudesse. Comme M. de Candale avait l'âme passionnée, je mêlais dans nos entretiens ce que je connaissais de plus tendre. La douceur de son esprit faisait une certaine délicatesse; et de cette petite délicatesse il se formait assez de discernement pour les choses qui n'avaient pas besoin d'être approfondies. Outre le naturel, il y tournait son esprit par étude; et par étude, je lui fournissais des sujets où il pouvait employer cette espèce de lumière. Ainsi, nous nous séparions sans aucun de ces dégoûts qui commencent à la fin des conversations; et content de moi, pour l'être de lui, il augmentait son amitié à mesure qu'il se plaisait davantage.

Ceux qui cherchent de la docilité dans les esprits, établissent rarement la supériorité du leur, sans faire sentir avec chagrin une humeur impérieuse. Le mérite ne fait pas toujours des impressions sur les plus honnêtes gens; chacun est jaloux du sien jusqu'à ne pouvoir souffrir aisément celui d'un autre. Une complaisance mutuelle concilie ordinairement les volontés; néanmoins, comme on donne autant par là qu'on reçoit, le plaisir d'être flatté se paye chèrement quelquefois, par la peine qu'on se fait à flatter un autre. Mais qui veut bien se rendre approbateur, et ne se soucie pas d'être approuvé, celui-là oblige, à mon avis, doublement : il oblige de la louange qu'il donne, et de l'approbation dont il dispense. C'est un grand secret, dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes, autant qu'on le peut honnêtement, à leur amour-propre. Quand on sait les rechercher à propos et leur faire trouver en eux des talents dont ils n'avaient pas l'usage, ils nous savent gré de la joie secrète qu'ils sentent de ce mérite découvert, et peuvent d'autant moins se passer de nous, qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Peut-être ai-je tort de quitter des choses particulières, pour

m'étendre sur des observations générales ; j'y serais plus scrupuleux, si j'avais à entretenir le public d'affaires de grande considération. Comme je ne parle qu'à moi seul sur une matière peu importante, je pratique à mon égard ce que j'ai fait à celui d'un autre : et, ne cherchant qu'à me plaire, je suis ingénieux à tirer de mon esprit des pensées qui me contentent. Je veux donc me laisser aller à ma fantaisie, pourvu que ma fantaisie n'aille pas tout à fait à l'extravagance, car il faut éviter le déréglement aussi bien que la contrainte ; et pour revenir à quelque sorte de régularité, je reprends la narration que j'ai commencée.

La première chose que fit la cour, à la détention de M. le Prince, fut d'aller en Normandie, pour en chasser madame de Longueville, et ôter aux créatures de sa maison les gouvernements qui étaient entre leurs mains. Je fis le voyage avec M. de Candale, et deux jours entiers d'un temps et d'un chemin assez fâcheux nous eûmes une conversation presque continue, et assez agréable, pour être fort variée.

Après nous être épuisés à parler de sa passion, de celle de quelques autres, et indifféremment de tous les plaisirs, nous vînmes à tomber insensiblement sur le misérable état où se trouvait M. le Prince, avec tant de gloire et après tant de grandeur. Je lui dis : — Qu'un prince si grand et si malheureux devait être plaint de tout le monde ; que sa conduite, à la vérité, avait été peu respectueuse pour la reine, et un peu fâcheuse pour M. le cardinal, mais que c'étaient des fautes à l'égard de la cour et non pas des crimes contre l'État, capables de faire oublier les services qu'il avait rendus ; que ces services avaient soutenu M. le cardinal et assuré le pouvoir dont Son Éminence venait de se servir pour le perdre ; que la France eût peut-être succombé au commencement de la régence, sans la bataille de Rocroi qu'il avait gagnée ; que la cour avait fait toutes les fautes sans lui, après la bataille de Lens, et ne s'était sauvée que par lui dans la guerre de Paris ; qu'après avoir si bien servi, il n'avait fait que déplaire par l'impétuosité d'une humeur dont il n'avait pu être le maître ; mais que tous ses desseins et ses actions allaient pleinement au service du roi et à la grandeur du royaume. Je ne sais pas, ajoutai-je, ce que la cour gagnera par sa prison, mais je sais

bien que les Espagnols ne pouvaient rien souhaiter de plus favorable.

— Je suis obligé, dit M. de Candale, je suis obligé à M. le Prince de mille honnêtetés qu'il a eues pour moi, malgré son chagrin contre M. d'Epernon, mon père. J'ai été peut-être un peu plus sensible que je devais à des obligations si légères, et je n'ignore point qu'on m'a accusé de ne prendre pas assez de part aux intérêts de ma maison. Tous ces discours ne m'ont pas empêché d'être son serviteur, et ses disgrâces ne m'en empêchent pas encore ; mais dans l'attachement que j'ai à la cour, je ne puis donner qu'une douleur secrète à ses malheurs, inutile pour lui, en l'état qu'il est, et ruineuse pour moi, si je la fais paraître.

— Voilà, repris-je, les sentiments d'un fort honnête homme, et que je trouve d'autant plus généreux, que la prison de MM. les princes est la chose la plus avantageuse que vous puissiez désirer. Je vous regarde aujourd'hui comme le plus considérable homme de France, si vous voulez l'être. On vient de mettre nos princes du sang au bois de Vincennes, dont apparemment ils ne sortiront pas sitôt. M. de Turenne et M. de Bouillon se sont éloignés pour les servir. M. de Nemours n'est de rien, tout honnête homme qu'il est, et ne sait présentement quel parti prendre. M. de Guise est prisonnier en Espagne. Tout le reste de nos grands seigneurs est suspect, négligé de M. le cardinal. Dans la situation où sont les choses, si vous ne savez pas faire valoir la considération de vos établissements et les bonnes qualités de votre personne, ne rejetez rien sur la fortune qui vous sert si bien ; prenez-vous-en à vous seul, car c'est vous qui manquerez à vous-même.

Il m'écouta avec la plus grande attention du monde, et plus touché de mon discours que je ne me l'étais imaginé, il me remercia avec chaleur des ouvertures que je lui avais données. Il me dit bonnement que la jeunesse et les plaisirs l'avaient empêché de s'appliquer à rien de sérieux jusques-là ; mais qu'il était résolu de quitter son inutilité, et de mettre tout en usage pour se donner de la considération. — Je vais vous faire une confidence, poursuivit-il, que je n'ai jamais faite à personne : vous ne sauriez croire l'inclination que M. le cardinal a pour moi. Vous savez qu'il a quelque dessein de me faire épouser une de ses nièces ; et l'on croira

aisément que sa bonne volonté est fondée sur le projet de cette alliance; j'y en attribue moi-même une partie, mais je ne m'y connais point, ou il a pour moi quelque faible. Je vous confierai encore un plus grand secret : c'est que je ne me sens aucune amitié pour lui, et à vous parler nettement, j'ai le cœur aussi dur pour Son Éminence, que Son Éminence le saurait avoir pour le reste des courtisans.

— J'aimerais beaucoup mieux, lui dis-je, que vous eussiez quelque tendresse, car il sera difficile que vos véritables sentiments échappent à sa pénétration. Si vous m'en croyez, vous le verrez rarement en particulier; et lorsque vous y serez obligé, entretenez-le de votre dévouement en général, sans vous laisser conduire dans un détail curieux, qui lui donne le loisir de vous examiner et la facilité de vous connaître. Quand le roi et la reine seront chez lui, quand il cherchera à se divertir avec ses courtisans ordinaires, ne manquez jamais de vous y trouver; et là, par toutes sortes de complaisances et d'agréments, tâchez d'entretenir une amitié qu'il est assez disposé à entretenir de lui-même. S'il était d'humeur à se faire un vrai favori, sa familiarité vous serait avantageuse; mais sa bonne volonté ne pouvant être si pure qu'il n'y entre du dessein, un grand commerce lui fera découvrir tous vos faibles, avant que vous ayez trouvé le moindre des siens. Quelque dissimulation qu'un homme de votre âge puisse avoir, ce ne lui est pas un petit malheur d'avoir à souffrir les observations d'un vieux ministre, supérieur par l'avantage du poste et par celui de l'expérience. Croyez-moi, monsieur, il est dangereux de voir trop souvent un habile homme, quand la différence et souvent la contrariété des intérêts ne permet pas de s'y fier. Si cette maxime peut être reçue chez les autres nations, elle est comme infaillible dans la nôtre, où la pénétration pour découvrir va plus loin que la dissimulation pour se cacher. Ne présumez donc pas de pouvoir combattre M. le cardinal par son art, ni de faire contester vos finesses avec les siennes. Contentez-vous de ménager vos agréments avec beaucoup de conduite, et laissez agir son inclination. L'inclination est un mouvement agréable qui nous est d'autant plus cher qu'il nous semble purement nôtre. Il naît dans le fond de nos tendresses et s'y entretient mollement avec plaisir :

en quoi il diffère de l'estime, laquelle est reçue comme une chose étrangère, une chose qui ne s'établit et ne se maintient point en nous par la faveur de nos sentiments, mais par la justice que nous sommes obligés de rendre aux personnes vertueuses.

« Nous allons tomber dans un temps où apparemment M. le cardinal aura besoin de ses serviteurs. Il faut vous faire considérer comme un homme utile, après vous être fait aimer comme une personne agréable. Le moyen d'être tout à fait bien avec lui, c'est de remplir ses vues d'intérêt, aussi bien que les sentiments de son affection ; et c'est ce que vous ferez infailliblement, en lui promettant une grande considération que vous vous serez donnée. Elle ne vous manquera pas, si vous vous éloignez de la conduite de M. d'Epernon, sans vous éloigner de ses intérêts, qui doivent toujours être les vôtres. Heureusement la nature vous a donné une humeur trop opposée à la sienne. Il n'y a rien de si contraire que la douceur de votre esprit et l'autorité du sien ; que votre complaisance et ses chagrins ; que vos insinuations et sa fierté. Laissez-vous donc aller à votre naturel presque en toutes choses ; mais donnez-vous garde de prendre, sans y penser, les sentiments d'une fausse gloire. On démêle malaisément la fausse d'avec la véritable : une hauteur mal entendue passe pour une grandeur d'âme ; et, trop sensible à ce qui vient de la qualité, on est moins animé qu'on ne doit, pour les grandes choses. Voici le portrait de M. d'Épernon, si je ne me trompe. Dans le respect qu'il exige, dans les devoirs qu'on lui rend, il oubliera ce qu'on doit au gouverneur et au colonel[1], pourvu qu'on rende à M. d'Épernon ce qu'on ne lui doit pas. Je ne dis point que la distinction ne doive être agréable aux personnes de grande qualité; mais il faut se l'attirer, et non pas se la faire présomptueusement soi-même.

« Il serait honteux de laisser perdre les choses établies par le mérite et par le crédit de ses prédécesseurs : on ne saurait avoir trop de fermeté à maintenir ces sortes de droits, quand la possession en est laissée ; mais il n'en va pas ainsi en des prétentions nouvelles, qui doivent être établies par délicatesse et par douceur, avant que d'être aperçues. C'est là qu'il vous faut aller adroitement

[1] Le duc d'Épernon était alors gouverneur de Guyenne et colonel général de l'infanterie.

aux autres, pour les faire venir insensiblement à vous ; et au lieu de prendre avec fierté ce qu'on peut refuser avec justice, un habile homme emploie toute son industrie à se faire donner ce qu'il ne demande pas.

« Soyez honnête, officieux, libéral ; que chacun trouve chez vous sa commodité et son plaisir, on vous portera volontairement ce que vous exigerez sans succès par une hauteur affectée. Personne n'est blessé du respect qu'il veut bien rendre, parce qu'il peut ne le rendre pas, et qu'il pense donner des marques de son amitié, plutôt que de son devoir. La jalousie de la liberté est une chose commune à tous les hommes ; mais diverses gens la font consister en diverses choses. Les uns rejettent toute supériorité ; le choix des supérieurs tient lieu de liberté à quelques autres. Le Français particulièrement est de cette humeur : impatient de votre autorité et de sa franchise, il ne saurait recevoir de maîtres sans chagrin, ni demeurer le sien sans dégoût ; ennuyé de sa propre possession, il cherche à se donner, et trop content de la disposition de sa volonté, il s'assujettit avec plaisir, si on lui laisse faire sa dépendance. C'est à peu près notre naturel que vous devez consulter, plutôt que le vôtre, dans la conduite que vous avez à tenir.

« Il y a deux choses parmi nous, qui apportent des distinctions fort considérables : la faveur du roi déclarée, et un grand mérite à la guerre bien reconnu. La faveur, qui ne diminue rien, en Espagne, de la jalousie des rangs, lève bien des contestations en France, où chacun se laisse conduire purement à l'intérêt, sous prétexte d'honorer la confiance ou l'inclination du prince. Les plus corrompus, dont le nombre est grand, portent leur servitude où ils croient trouver leur fortune, et ceux qui s'abandonnent le moins ne laissent pas de se faire un mérite de leur souplesse. On voit bien quelques faux généreux, qui mettent ridiculement leur honneur à mépriser les ministres ; on voit bien des esprits rudes qui pensent être fermes, mais il est peu de gens habiles et honnêtes, qui sachent conserver de la dignité en ménageant leurs affaires. A le bien prendre, tout cède à nos favoris, si la cour ne sort pas de sa situation ordinaire.

« Pour le mérite de la guerre, il apporte une considération fort grande ; et quand on a commandé dignement de grosses

armées, il reste une impression de cette autorité, qui se conserve dans la cour même. On honore avec plaisir un général qui a fait acquérir de l'honneur ; ceux même qui en ont le moins acquis se souviennent agréablement des fatigues dans la mollesse. On s'entretient des actions passées dans l'inutilité présente ; on rappelle la mémoire du péril, dans la sûreté : l'image de la guerre enfin ne se présente point, dans la paix, sans un souvenir du commandement qu'on a exercé sur nous, et de l'obéissance que nous avons rendue.

« C'est à ce mérite de la guerre que l'ambition vous doit pousser ; c'est là que vous devez appliquer tous vos soins, pour arriver quelque jour aux commandements des armées. Un emploi si noble et si glorieux égale les sujets aux souverains dans l'autorité ; et comme il fait quelquefois d'un particulier un conquérant, il peut faire du prince le mieux établi le dernier des misérables, s'il néglige une vertu nécessaire à soutenir sa fortune. Lorsque vous aurez bien réglé votre conduite, pour la cour, et animé votre ambition, pour la guerre, il vous restera encore à vous donner des amis, dont la réputation bien établie puisse contribuer à la vôtre, et qui fassent valoir votre application nouvelle, quand vous vous donnerez plus de mouvement.

« De tous les hommes que je connais, il n'y en a point avec qui je souhaite un commerce plus particulier qu'avec M. de Palluau[1], et avec M. de Miossens[2]. La grande liaison que j'ai avec l'un et l'autre, pourrait vous rendre suspect le bien que j'en dis toujours ; mais ne craignez pas en cela de déférer à mon sentiment, et croyez qu'on trouve malaisément de si honnêtes gens qu'eux dans le monde. J'avoue pourtant que l'amitié de M. le marquis de Créqui[3] me semble préférable à toute autre : sa chaleur pour ses amis, si vive et si animée, sa fidélité si pure et si nette, me le font estimer infiniment ; d'ailleurs, son ambition, son courage, son génie pour la guerre, un esprit universel qui s'étend à tout, ajou-

[1] Philippe de Clérembaut, comte de Palluau. Fait maréchal de France en 1653, il mourut en 1665.

[2] César-Phœbus d'Albret, comte de Miossens, maréchal de France en 1653 ; mort en 1676.

[3] François de Créqui, marquis de Marines, fait maréchal de France en 1668.

tent à l'amitié une considération fort particulière. On lui peut donner sans faveur ce bel éloge qu'on donnait à un ancien : *Ita ut ad id unum natus esse videretur quod aggrederetur*. Quand son choix le détermina à sa profession, la nature l'avait préparé à toutes : capable de cent choses différentes, aussi propre à ce qui regarde le métier des autres qu'à ce qui touche le sien. Il pourrait se donner de la réputation par les lettres, s'il ne la voulait toute par les armes. Une gloire ambitieuse ne souffre point les petites vanités; mais il n'en est pas moins curieux, et cherchant dans une étude secrète le plaisir particulier de s'instruire, il joint à l'avantage de savoir beaucoup le mérite de cacher discrètement ses connaissances. Peut-être ne croyez-vous pas pouvoir rencontrer, dans la jeunesse où il est, ce qu'à peine on attend de l'âge le plus avancé; et j'avoue que nous donnons quelquefois aux jeunes gens une estime précipitée par la faveur de nos sentiments. Quelquefois aussi nous rendons une justice bien lente à leur vertu, oubliant à louer ce qu'ils font de bien, dans le temps de l'exercice et de l'action, pour donner des louanges à ce qu'ils ont fait, dans la cessation et le repos. Rarement on ajuste la réputation à la vertu, et j'ai vu mille gens en ma vie estimés, ou du mérite qu'ils n'avaient pas encore, ou de celui qu'ils n'avaient déjà plus : on trouve en M. le marquis de Créqui un ajustement si rare. Quelques grandes espérances qu'il donne de l'avenir, il fournit dans le présent de quoi contenter les plus difficiles, et il a seulement à désirer ce que les autres ont à craindre, l'attention des observateurs et la délicatesse des bons juges.

« Un premier ministre, un favori, qui chercherait dans la cour un sujet digne de sa confiance, n'en saurait trouver, à mon avis, qui la mérite mieux, que M. de Ruvigny [1]. Vous verrez peut-être, en quelques autres, ou un talent plus brillant, ou de certaines actions d'un plus grand éclat que les siennes. A tout prendre, à juger des hommes par la considération de toute la vie, je n'en connais point qu'on doive estimer davantage, et avec qui l'on puisse entretenir plus longtemps une confidence sans soupçon et une amitié sans dégoût. Quelques plaintes que l'on fasse de la corruption du siècle, on ne laisse pas de rencontrer encore des amis

[1] Le marquis de Ruvigny, père du comte de Galway.

fidèles ; mais la plupart de ces gens d'honneur ont je ne sais quoi de rigide qui ferait préférer les insinuations d'un fourbe à une si austère fidélité. Je remarque dans ces hommes, qu'on appelle *solides et essentiels*, une gravité qui vous importune, ou une pesanteur qui vous ennuie. Leur bon sens même, pour vous être utile une fois dans vos affaires, entre mal à propos tous les jours dans vos plaisirs. Cependant, il faut ménager des personnes qui vous gênent, dans la vue que vous pourrez en avoir besoin ; et parce qu'ils ne vous tromperont pas, quand vous leur confierez quelque chose, ils se font un droit de vous incommoder, aux heures que vous n'avez rien à leur confier. La probité de M. de Ruvigny, aussi propre que la leur pour la confiance, n'a rien que de facile et d'accommodant pour la compagnie : c'est un ami sûr et agréable, dont la liaison est solide, dont la familiarité est douce, dont la conversation est toujours sensée et toujours satisfaisante.

« La prison de M. le Prince a fait sortir de la cour une personne considérable que j'honore infiniment ; c'est M. de la Rochefoucauld, que son courage et sa conduite feront voir capable de toutes les choses où il veut entrer. Il va trouver de la réputation, où il trouvera peu d'intérêt ; et sa mauvaise fortune fera paraître un mérite à tout le monde, que la retenue de son humeur ne laissait connaître qu'aux plus délicats. En quelque fâcheuse condition où sa destinée le réduise, vous le verrez également éloigné de la faiblesse et de la fausse fermeté : se possédant, sans crainte, dans l'état le plus dangereux, mais ne s'opiniâtrant pas dans une affaire ruineuse, par l'aigreur d'un ressentiment, ou par quelque fierté mal entendue. Dans la vie ordinaire, son commerce est honnête, sa conversation juste et polie. Tout ce qu'il dit est bien pensé ; et, dans ce qu'il écrit, la facilité de l'expression égale la netteté de la pensée.

« Je ne vous parle point de M. de Turenne ; ce serait trop de présomption à un particulier de croire que ses sentiments pussent être considérés parmi les témoignages publics et la justice universelle que les nations lui ont rendue. D'ailleurs, il ne faut pas vous entretenir longtemps de personnes éloignées, qui ne peuvent contribuer en rien à vos intérêts.

« Je reviens à M. de Palluau et à M. de Miossens, pour les dépeindre par des qualités qui vous seront ou agréables ou utiles.

Vous trouverez dans le commerce de M. de Palluau tous les agréments imaginables, autant de secret et de sûreté que vous en puissiez désirer. N'attendez pas de lui les empressements d'un jeune homme qui s'entête de vous servir, et dont vous avez plus à redouter l'imprudence, qu'à désirer la chaleur. Il fera toujours à propos ce que vous exigerez de lui, et ne manquera point aux offices que sait rendre un courtisan délicat. Si votre amitié est une fois bien liée, il s'intéressera dans votre conduite : plus utile pour la régler par ses conseils, que propre à pousser vos affaires à bout par sa vigueur. Je l'ai toujours vu fort opposé aux faux généreux ; et pour avoir tourné en ridicule l'ostentation d'une probité affectée, plusieurs ont cru qu'il était assez indifférent pour la véritable. Je puis dire néanmoins que je n'ai jamais connu, en personne, une honnêteté plus naturelle : sans fourbe, sans artifice, sans finesse, avec ses amis ; attaché à la cour, sans prostitution aucune, et tâchant de plaire avec une délicatesse éloignée de toute sorte d'adulation.

« Une liaison vous sera plus avantageuse pour vos affaires avec M. de Miossens, particulièrement dans une conjoncture comme celle-ci, où l'on devra presque tout à l'industrie. Il va être admirable, dans une cour où il y aura divers intérêts et beaucoup d'intrigues. Il entrera d'abord avec vous, espérant que vous lui serez bon à quelque chose ; et si vous vivez bien avec lui, il se fera un honneur particulier de vous être bon à tout. Pour peu que vous soyez soigneux, vous attirerez tous ses soins ; si vous êtes complaisant, il sera flatteur ; ayez quelque tendresse, il sera plus sensible qu'on ne croit, et qu'il ne pensera lui-même. Alors il quitte les vues d'intérêt, et animant son commerce de toute la chaleur de son amitié, il se charge à la fin de vos affaires comme des siennes : industrieux, ponctuel, diligent à les poursuivre, ne comptant pour rien ces offices généraux dont les liaisons ordinaires s'entretiennent, il ne croira pas que vous deviez être content de lui, et ne le sera pas lui-même, qu'il ne vous ait effectivement servi. Le seul danger qu'il y ait, c'est de choquer la délicatesse de son humeur : un oubli, une indifférence témoignée sans y penser, pourrait faire naître sérieusement la sienne ; une raillerie sur une demoiselle qu'il aime, un discours qu'il aura

fait, mal pris ou plaisamment tourné, lui seront des injures sensibles ; et sans proportion du ressentiment à l'offense, il cherchera peut-être à se venger dans les choses qui vous importent le plus. Comme il n'y a personne plus capable de faire valoir vos bonnes qualités, quand il vous aime, il n'y en a point qui sache pousser si loin vos faibles et vos défauts, quand il croit que vous lui donnez sujet de ne vous aimer pas. Voilà ce que vous avez à craindre de son humeur ; mais il n'est pas difficile de vous en garantir. Pour être sûr de lui, vous n'avez qu'à être sûr de vous-même ; et si vous avez des égards sur ce qui le touche, j'ose assurer qu'il en aura pour vous encore davantage. »

« Pour M. de Palluau, reprit M. de Candale, j'avoue que je m'accorderais aussi bien avec lui qu'avec homme du monde ; et vous m'obligerez, vous qui êtes si fort de ses amis, de le rendre plus particulièrement des miens. J'estime les bonnes qualités de M. de Miossens autant que vous. Je sais qu'on ne peut pas en avoir de meilleures : personne n'a plus d'esprit, et il l'emploie aussi volontiers qu'utilement, pour ses amis ; mais il a tenu jusqu'ici un procédé si désobligeant avec moi, que je ne me résoudrai jamais à lui faire aucune avance. S'il lui prenait envie de me rechercher, ou que vous pussiez nous unir insensiblement, avec adresse, je n'y trouverais pas moins de plaisir que d'avantage. »

Moret et le chevalier de la Vieuville avaient donné cette aversion-là à M. de Candale ; et il l'aurait assez prise de lui-même, par un secret sentiment de gloire, qui ne pouvait souffrir la hauteur que M. de Miossens avait avec lui en toute occasion, et à laquelle son humeur molle et paresseuse ne se donnait pas la peine de s'opposer. Je ne prétends pas intéresser par là son courage : il en avait véritablement ; mais la facilité de son esprit et sa nonchalance avaient un air de faiblesse, particulièrement en de petites occasions qui ne lui semblaient pas assez importantes pour troubler la douceur de son repos. Tout ce qui avait de l'éclat excitait sa gloire, et sa gloire lui faisait trouver le véritable usage de son cœur. Je l'ai vu même aller au delà de ce qu'il se devait, après avoir négligé des choses obscures, qui éclataient à la fin : capable de hasarder ses établissements et de se perdre lui-même, quand il voyait sa réputation bien engagée. Il donnait au monde trop de

prise sur lui, par ses négligences ; et le monde pouvait le pousser trop loin, par un ridicule malicieux, qui lui faisait perdre la modération de son humeur, ordinairement assez douce, et toujours moins douce que glorieuse.

Voilà quelques traits du portrait de M. de Candale. Comme il a eu assez d'éclat dans le monde, pour laisser la curiosité de le connaître tout à fait, il ne sera pas hors de propos d'en donner une peinture achevée. J'ai connu peu de gens qui eussent tant de qualités différentes ; mais il avait cet avantage dans le commerce des hommes, que la nature avait exposé en vue celles qui plaisaient, et caché au fond de son âme ce qui pouvait donner de l'aversion. Je n'ai jamais vu un air si noble que le sien. Toute sa personne était agréable, et il faisait tout ce qu'on pouvait faire d'un esprit médiocre, pour la douceur de la conversation et pour les plaisirs. Une légère habitude le faisait aimer : un profond commerce ne s'entretenait pas longtemps sans dégoût, peu soigneux qu'il était de ménager votre amitié, et fort léger en la sienne.

Dans cette nonchalance pour ses amis, les habiles gens se retiraient sans éclat, et ramenaient la familiarité à une simple connaissance ; les plus tendres se plaignaient de lui, comme d'une maîtresse ingrate dont ils ne pouvaient se détacher. Ainsi, les agréments de sa personne le soutenaient malgré ses défauts, et trouvaient encore des sentiments pour eux en des âmes irritées. Pour lui, il vivait avec ses amis, comme la plupart des maîtresses avec leurs amants. Quelque service que vous lui eussiez rendu, il cessait de vous aimer, quand vous cessiez de lui plaire : dégoûté comme elles d'une ancienne habitude, et sensible aux douceurs d'une nouvelle amitié, comme sont les dames aux délicates tendresses d'une passion naissante.

Cependant il laissait les vieux engagements sans les rompre ; et vous lui eussiez fait de la peine de vous séparer tout à fait de lui ; l'éclat des ruptures ayant je ne sais quelle violence éloignée de son humeur. D'ailleurs, il ne voulait pas se donner l'exclusion des retours, quand vous lui aviez été ou agréable ou utile. Comme il était sensible aux plaisirs et intéressé dans les affaires, il revenait à vous par vos agréments, et vous recherchait dans ses besoins : il était fort avare et grand dépensier, aimait ce qui pa-

raissait dans la dépense, blessé de ce qui se consommait pour paraître. Il était facile et glorieux; intéressé, mais fidèle : qualités bizarrement assorties, qui se trouvaient dans un même sujet ensemble. Une de ses plus grandes peines eût été de vous tromper; et quand l'intérêt, maître ordinaire de ses mouvements, lui faisait manquer de parole, il était honteux de vous en avoir manqué, et peu content de lui, jusqu'à ce que vous eussiez oublié le tort qu'il avait. Alors il se ranimait d'une chaleur toute nouvelle pour vous, et se sentait obligé secrètement que vous l'eussiez réconcilié avec lui-même. Hors l'intérêt, il vous désobligeait rarement : mais vous vous attiriez aussi peu d'offices par son amitié, que d'injures par sa haine; et c'est un assez grand sujet de plainte entre les amis, de n'avoir à se louer que du mal qu'on ne fait pas.

Pour ce qui regarde les femmes, il fut assez longtemps indifférent, ou peu industrieux à se donner leurs bonnes grâces. Quand il leur parut si aimable, elles connurent bien qu'il y allait plus du leur que du sien, dans sa nonchalance; et très-entendues dans leurs intérêts, elles commencèrent à former des desseins sur un homme qui attendait un peu tard à en faire sur elles. On l'aima donc, et il sut aimer à la fin. Les dernières années de sa vie, toutes nos dames jetèrent les yeux sur lui. Les plus retirées ne laissaient pas de soupirer en secret : les plus galantes se le disputant, aspiraient à le posséder, comme à leur meilleure fortune. Après les avoir divisées par des intérêts de galanterie, il les réunit dans les larmes par sa mort. Toutes le sentirent aimé; et une tendresse commune fit bientôt une douleur générale. Celles qu'il avait aimées autrefois, rappelèrent leurs vieux sentiments, et s'imaginèrent de perdre encore ce qu'elles avaient déjà perdu. Plusieurs qui lui étaient indifférentes, se flattaient qu'elles ne l'auraient pas été toujours; et, se prenant à la mort d'avoir prévenu leur bonheur, elles pleuraient une personne si aimable, dont elles eussent pu être aimées. Il y en eut qui le regrettèrent par vanité; et on vit des inconnues s'insinuer, avec les intéressées, dans un commerce de pleurs, pour se faire quelque mérite de galanterie; mais sa véritable maîtresse se rendait illustre par l'excès de son affliction : heureuse si elle ne se fût pas consolée! une seule passion fait honneur aux dames; et je ne sais si ce n'est pas une

chose plus avantageuse à leur réputation, que de n'avoir rien aimé.

XIV

CARACTÈRE DE MADAME LA COMTESSE D'OLONNE[1].

— 1657. —

Je ne pense pas être plus heureux à votre caractère, que nos peintres à votre portrait, où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur réputation. Jusqu'ici nous n'avons point vu de beautés si achevées, qui ne soient allées chez eux, pour y chercher de certaines grâces, ou pour s'y défaire de quelques défauts. Vous seule, madame, êtes au-dessus des arts qui savent flatter et embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureusement : jamais sans vous avoir beaucoup intéressée, et fait perdre autant d'avantages à une personne accomplie, qu'ils ont accoutumé d'en donner à celles qui ne le sont pas.

Si vous n'êtes guère obligée à la peinture, vous l'êtes encore moins à la curiosité des ajustements. Vous ne devez rien, ni à la science d'autrui, ni à votre propre industrie, et pouvez en repos vous remettre à la nature des soins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de négligences heureuses, je ne conseillerais pas aux autres de s'y fier.

En effet, la plupart des femmes ne sont agréables que par les agréments qu'elles se font. Tout ce qu'elles mettent pour se parer cache des défauts. Tout ce que l'on vous ôte de votre parure vous rend quelque grâce; et vous avez autant d'intérêt à revenir purement au naturel, qu'il leur est avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuserai point à des louanges générales, aussi vieilles que les siècles. Le *Soleil* ne me fournira point de comparaison pour vos yeux, ni les *Fleurs* pour votre teint. Je pourrais parler de la régularité du visage, de la délicatesse des traits, des agréments de la bouche, de ce cou si poli et si bien tourné, de cette

[1] Catherine-Henriette d'Angennes, comtesse d'Olonne, fille de Charles d'Angennes, seigneur de la Loupe, et de Marie de Raynies.

gorge si bien formée. Mais, au delà des plus curieuses observations, il y a mille choses en vous à penser, qu'on ne peut bien dire, et mille choses qu'on sent mieux qu'on ne les pense.

Croyez-moi, madame, ne confiez le soin de votre gloire à personne ; car, assurément, vous n'êtes jamais si bien qu'en vous-même. Paraissez au milieu des portraits et des caractères, et vous déferez toutes les images qu'on saurait donner de vous.

Après vous avoir bien admirée, ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est que vous ayez comme ramassé en vous les charmes divers de différentes beautés : ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui touche.

Votre caractère proprement n'est point un caractère particulier ; c'est celui de toutes les belles personnes. Tel a résisté à des beautés fières, qui s'est laissé gagner à des beautés délicates. La délicatesse a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu se soumettre à la fierté.

Vous seule êtes le faible de tout le monde. Les emportés y trouvent le sujet de leurs transports; les âmes passionnées reprennent leur tendresse et leur langueur. Esprits différents, diverses humeurs, tempéraments contraires, tout est sujet à votre empire.

Ceux qui n'étaient nés ni pour donner, ni pour recevoir de l'amour, conservent la première de ces qualités, et perdent malheureusement l'autre. De là vient qu'il y a quelque ressemblance entre la chaleur de vos amis et la passion de vos amants ; qu'on ne saurait vous admirer sans intérêt ; que le jugement des simples spectateurs n'est pas libre. De là vient enfin que tout aime où vous êtes, excepté vous, qui demeurez seule insensible.

Jusqu'ici, j'ai rendu une partie de ce que je devais à votre beauté, et ce n'est pas une de vos moindres louanges que j'aie pu vous louer si longtemps. Présentement, il est juste que je me donne quelque chose à moi-même ; et qu'en parlant de votre esprit et de votre humeur, je me laisse aller à la mienne.

Je ne dirai que des vérités ; et de peur que vous ne croyiez qu'elles vous soient toutes désavantageuses, je commencerai par les charmes de votre conversation, qui ne cèdent en rien à ceux de votre visage.

Oui, madame, on n'est pas moins touché de vous entendre que

de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée, et faire voir en France, comme on a vu en Espagne, quelque aventure de *la belle invisible*.

On n'a jamais remarqué tant de politesse qu'en vos discours : ce qui est surprenant, rien de si vif et de si juste; des choses si heureuses et si bien pensées.

Mais finissons des louanges dont la longueur est toujours ennuyeuse, quelque véritables qu'elles soient; et préparez-vous à souffrir patiemment ce que j'ai trouvé à redire en vous. Si vous avez de la peine à l'entendre, je n'en ai pas moins eu à le découvrir. Il m'a fallu faire des recherches profondes : et, après une étude fort difficile, voici les défauts que j'ai remarqués.

Je vous ai vue souvent estimer trop des gens médiocres ; et dans certaines docilités, qui véritablement ne vous durent guères, soumettre votre jugement à celui de beaucoup de personnes qui n'en avaient point.

Il me semble aussi que vous vous laissez trop aller à l'habitude. Ce que d'abord vous avez jugé grossier, fort sainement, vous paraît à la fin délicat, sans raison; et quand vous venez à guérir de ces erreurs, c'est plutôt par un retour de votre humeur, que par les réflexions de votre esprit.

Quelquefois, madame, par un mouvement contraire, pour penser trop, vous passez la vérité du sujet; et les opinions que vous formez sont des choses plus fortement imaginées que solidement connues.

Pour vos actions, elles sont également innocentes et agréables. Mais comme vous pouvez négliger de petites formalités, qui sont de véritables gênes dans la vie, vous avez à craindre l'opinion des sots, et le chagrin de ceux que votre mérite fait vos ennemis.

Les femmes, vos ennemies déclarées, sont contraintes de nous avouer mille avantages que vous avez reçus de la nature. Il y a des occasions où nous sommes obligés de leur confesser qu'on pourrait les ménager mieux, et que vous n'en faites pas toujours ce que d'autres en sauraient faire.

Je finirai par vos inégalités dont vous faites vous-même une agréable peinture. Elles sont fâcheuses à ceux qui les souffrent. Pour moi, j'y trouve quelque chose de piquant ; et je vois, quand

on se plaint le plus de l'humeur, que c'est alors qu'on s'intéresse le plus pour la personne.

Quoi qu'il en soit, tant s'en faut qu'on puisse prendre avantage sur vous, qu'on n'y saurait prendre de mesure. On vous désoblige aisément, sans y penser ; et même le dessein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplu. Croyez-moi, madame, il faudrait être bien heureux pour trouver de bons moments avec vous, et bien juste pour les prendre. Ce qu'on peut dire véritablement, après vous avoir examinée, c'est qu'il n'y a rien de si malheureux que de vous aimer, mais rien de si difficile que de ne vous aimer pas.

Voilà, madame, les observations d'un spectateur qui, pour juger de vous plus sainement, a pris soin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour se garantir a été de vous éviter autant qu'il a pu. Encore n'est-ce pas assez de ne vous voir point, quand on vous a vue ; et ce remède, ailleurs infaillible, n'apporte pas une sûreté entière, sur votre sujet.

Peut-être, me direz-vous, qu'un homme qui a des sentiments un peu tendres n'a pas d'ordinaire un jugement si rigoureux. Mais, quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaît, je n'en aurai point à me démentir. Un discernement qui ne vous semble pas être avantageux ne saurait subsister qu'en votre absence; car, pour répéter ce que j'ai déjà dit : Paraissez, madame, au milieu des portraits et des caractères, et vous déferez toutes les images qu'on saurait donner de vous.

LETTRE A MADAME LA COMTESSE D'OLONNE, EN LUI ENVOYANT SON CARACTÈRE.

Je vous envoie votre *caractère*, qui vous explique le sentiment général, et vous apprend qu'il n'y a rien en France de beau que vous. Ne soyez pas assez rigoureuse à vous-même pour vous dénier une justice que tout le monde vous rend. La plupart des dames se laissent persuader aisément, et reçoivent avec plaisir de douces erreurs. Il serait bien étrange que vous ne voulussiez pas croire une vérité agréable.

Outre l'opinion publique, le jugement de madame de Longueville

est pour vous. Rendez-vous-y sans scrupule, et vous croyez hardiment, puisqu'elle le croit, la plus belle chose qu'on ait vue.

De votre beauté, madame, je passe aux maux qu'elle cause ; je passe aux malades, aux mourants qu'on voit pour vous. Ce n'est pas à dessein de vous rendre pitoyable ; au contraire, si vous suivez mon conseil, il en coûtera la vie à quelque malheureux. Il y a trop longtemps que les poëtes et les faiseurs de romans nous entretiennent de fausses morts. Je vous en demande une véritable, et ce vous sera un fort beau titre qu'un trépas dont on ne puisse douter. De cinq ou six malades que je connais, choisissez celui que vous voudrez honorer de vos dernières rigueurs ; vous n'aurez pas beaucoup à faire pour le conduire de la maladie à la mort. Faites-le mourir promptement, pour votre satisfaction, et celle de

Votre etc.

XV

L'IDÉE[1] DE LA FEMME QUI NE SE TROUVE POINT ET QUI NE SE TROUVERA JAMAIS.

En toutes les belles personnes que j'ai vues, s'il y avait des endroits à faire valoir, il y en avait qu'on ne devait pas toucher, ou qu'il fallait déguiser avec beaucoup d'artifice ; car pour dire la vérité, il est difficile de louer tout et d'être sincère. J'ai obligation à Émilie de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire le bien qu'à demeurer exactement véritable. Comme elle n'a besoin ni de faveur ni de grâce, je n'ai affaire ni de déguisements, ni de flateries. Par elle je puis louer aujourd'hui sans complaisance, par elle les observateurs trop exacts perdent une délicatesse chagrine, qui ne s'attache qu'à connaître les défauts ; et dans un nouvel esprit qu'elle leur inspire, ils passent avec joie de leur censure ordinaire à de véritables approbations.

Il est certain que la plupart des femmes doivent plus à nos adulations, qu'à leur mérite, en toutes les louanges qui leur sont

[1] C'est-à-dire portrait.

données. Émilie n'est obligée qu'à elle-même de la justice qu'on lui rend, et sûre du bien qu'on en doit dire, elle n'a proprement d'intérêt que pour celui qu'on en pourrait taire.

En effet, si ses ennemis parlent d'elle, il n'est pas en leur pouvoir de trahir leur conscience, et ils avouent avec autant de vérité que de chagrin les avantages qu'ils sont obligés d'y reconnaître : si ses amis s'étendent sur ses louanges, il ne leur est pas possible de rien ajouter au mérite qui les touche. Ainsi les premiers sont forcés de se rendre à la raison, quand ils voudraient suivre la malignité de leurs mouvements, et les autres sont purement justes avec toute leur amitié, sans pouvoir être ni officieux ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'inclination, comme elle n'appréhende rien de la mauvaise volonté, dans les jugements qu'on fait d'elle. Mais puisque l'on est toujours libre de cacher ses sentiments, Émilie aurait à craindre la malice du silence, seule injure que des envieux et des ennemis lui puissent faire. Il faut quitter des choses un peu générales, pour venir à une description plus particulière de sa personne.

Tous ses traits sont réguliers, ce qu'on voit fort peu. Tous ses traits sont réguliers et agréables, ce qu'on ne voit quasi jamais ; car il semble qu'un caprice de la nature fasse naître les agréments de la régularité, et que les beautés achevées qui ont toujours de quoi se faire admirer, aient rarement le secret de savoir plaire. Emilie a les yeux touchants, le teint séparé, délicat, uni : la blancheur des dents, le vermeil des lèvres, sont des expressions trop générales pour un charme secret et particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle, ce tour, ce bas de visage où l'on mettait la grande beauté chez les anciens, ne se trouverait plus que dans l'idée de quelque peintre ou dans les descriptions que l'antiquité nous a laissées ; et pour animer de si belles choses, vous voyez sur son visage une fraîcheur vive, un air de santé, un plein embonpoint qui n'en laisse pas appréhender davantage.

La taille d'une juste grandeur, bien prise, aisée, d'un dégagement aussi éloigné de la contrainte, que de cette excessive liberté où paraît comme une espèce de déhanchement, qui ruine la bonne grâce et la bonne mine. Ajoutez-y un port noble, un maintien sérieux, mais naturel, qui ne se compose ni ne se déconcerte ; le

rire, le parler, l'action accompagnée d'agrément et bienséance.

Son esprit a de l'étendue sans être vaste, n'allant jamais si loin dans les pensées générales, qu'il ne puisse revenir aisément aux considérations particulières; rien n'échappe à sa pénétration : son discernement ne laisse rien à connaître; et je ne puis dire si elle est plus propre à découvrir lés choses cachées, qu'à juger sainement de celles qui nous paraissent secrètes et point mystérieuses ; sachant à propos également se taire et parler, dans sa conversation ordinaire elle ne dit rien avec étude, et rien par hasard; les moindres choses marquent de l'attention, il ne paraît aux plus sérieuses aucun effort : ce qu'elle a de vif ne laisse pas d'être juste, et ses pensées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces imaginations heureuses qui échappent à l'esprit sans choix et sans connaissance, qui se font admirer quasi toujours, et qui font peu estimer ordinairement ceux qui les ont.

Dans toute sa personne vous voyez je ne sais quoi de grand et de noble, qui se trouve par un secret rapport dans l'air du visage, dans les qualités de l'esprit, et dans celles de l'âme.

Naturellement elle serait trop magnifique, mais une juste considération de ses affaires retient ce beau sentiment, et elle aime mieux contraindre la générosité de son humeur, que de tomber dans un état où elle eût besoin de celle d'un autre : aussi fière à ne vouloir aucune grâce des siens mêmes, qu'officieuse avec des étrangers, et pleine de chaleur dans les intérêts de ses amis. Ce n'est pas que ces considérations lui fassent perdre une inclination si noble, elle la règle dans l'usage de son bien; son naturel et sa raison forment un désintéressement sans négligence.

Elle a du bon sens et de la dextérité dans les affaires où elle entre volontiers, si elle y trouve un avantage solide pour elle ou pour ses amis : mais elle hait d'agir pour agir par esprit d'inquiétude; également ennemie du mouvement inutile, et de la mollesse d'un repos qui se fait honneur du nom de tranquillité, pour couvrir une véritable nonchalance.

Après avoir dépeint tant de qualités si belles, il faut voir quelles impressions elles font sur notre âme, et ce qui se passe dans la sienne.

Elle a je ne sais quoi de majestueux, qui imprime du respect;

je ne sais quoi de doux et d'honnête qui gagne les inclinations. Elle vous attire, elle vous retient, et vous approchez toujours d'elle avec des désirs que vous ne sauriez faire paraître.

A pénétrer dans l'intérieur, je ne la crois pas incapable des sentiments qu'elle donne : mais impérieuse sur elle comme sur vous, elle méprise en son cœur, par la raison, ce que le respect sait contraindre dans le vôtre.

La nature imbécile en quelques âmes, n'y laisse pas la force d'y rien désirer; impétueuse en quelques autres, elle pousse les passions emportées : juste en Émilie, elle a fait le cœur sensible, qui doit sentir; et a donné à la raison qui doit commander, un empire absolu sur ses mouvements.

Heureuse qui se laisse aller à la tendresse de ses sentiments sans intéresser la délicatesse de son choix, ni celle de sa conduite : Heureuse qui dans un commerce établi pour la douceur de sa vie, se contente de l'approbation des honnêtes gens, et de sa satisfaction propre; qui ne craint point le murmure des envieuses, jalouses de tous les plaisirs, et chagrines contre toutes les vertus.

On connaît par une infinité d'expériences, que l'esprit s'aveugle en aimant; et l'amour n'a quasi jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruiné celui de notre raison. Sur le sujet d'Émilie, nos sentiments deviennent plus passionnés, à mesure que nos lumières sont plus épurées; et la passion qui a toujours paru une marque de folie, est ici le plus véritable effet de notre bonheur.

Les grands ennemis d'Émilie sont les méchants connaisseurs, ses amis, tous ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'amitié pour elle, ou on en a moins, selon qu'on a plus ou moins de délicatesse; et chacun pense être le plus délicat, connaissant chaque jour de nouveaux endroits par où l'aimer encore davantage.

Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement et d'une étude si lente. A la première vue ils sont touchés de son mérite sans le connaître, et sentent pour elle de secrets mouvements d'estime aussi bien que d'inclination. A peine a-t-elle dit six paroles, qu'ils la trouvent la plus raisonnable du monde : personne ne leur a paru ni si honnête, ni si sage, et ils ne connaissent encore

ni son procédé, ni sa conduite. On se forme comme par instinct les sentiments les plus avantageux de sa vertu ; la raison consultée depuis, au lieu de démentir la surprise, ne fait qu'approuver de si heureuses et de si justes préventions.

Parmi les avantages d'Émilie, un des plus grands, à mon avis, c'est d'être toujours la même et toujours plaire. Car on voit que la plus belle humeur à la fin devient ennuyeuse : les esprits les plus fertiles viennent à s'épuiser, et vous font tomber avec eux dans la langueur ; les vivacités les plus animées, ou vous rebutent, ou vous lassent. D'où vient que les femmes ont besoin de caprices quelquefois pour nous piquer, ou sont obligées de mêler à leur entretien des divertissements qui nous réveillent. Celle que je dépeins plaît par elle seule, et en tout temps une égalité éternelle ne donne jamais un quart d'heure de dégoût. On se réjouit de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable ; on se plaindrait de rencontrer avec elle un fâcheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puisse être, en quelque occasion que ce soit, vous allez à un agrément certain, et à une satisfaction assurée.

Ce n'est point une imagination qui vous surprenne, et bientôt après qui vous importune. Ce n'est point un sérieux qui fasse acheter une conversation solide par la perte de la gaieté : c'est une raison qui plaît et un bon sens agréable.

Je veux finir par la qualité qui doit être considérée devant toutes les autres. Elle est dévote sans superstition, sans mélancolie ; éloignée de cette imbécilité qui se forge sur tout des miracles, et se persuade à tous moments des sottises surnaturelles ; ennemie de ces humeurs retirées qui mêlent insensiblement dans l'esprit la haine du monde et l'aversion des plaisirs.

Elle ne croit pas qu'il faille se retirer de la société humaine, pour chercher Dieu dans l'horreur de la solitude : elle ne croit pas que se détacher de la vie civile, que rompre les commerces les plus raisonnables et les plus chers, soit s'unir à Dieu, mais s'attacher à soi-même, et suivre follement sa propre imagination. Elle pense trouver Dieu parmi les hommes où sa bonté agit plus, et où sa providence paraît dignement occupée ; et là elle cherche avec lui à éclairer sa raison, à perfectionner ses mœurs, à bien régler sa conduite, et dans le soin du salut, et dans les devoirs de la vie.

Voilà le portrait de la femme qui ne se trouve point; si on peut faire le portrait d'une chose qui n'est pas. C'est plutôt l'idée d'une personne accomplie. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les hommes, parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne sais quelle douceur qu'on rencontre en celui des femmes; et j'ai cru moins impossible de trouver dans une femme la plus forte et la plus saine raison des hommes, que dans un homme les charmes et les agréments naturels aux femmes.

XVI

ÉLOGE DE M. DE TURENNE [1].

— 1688. —

Je ferais tort à la naissance de M. de Turenne si je songeais à instruire le public d'une maison aussi illustre et aussi considérable dans toute l'Europe que la sienne. Je ne m'amuserai point à dépeindre tous les traits de son visage; les caractères des grands hommes n'ont rien de commun avec les portrait des belles femmes; mais je puis dire dire en gros qu'il avait quelque chose d'auguste et d'agréable; quelque chose en sa physionomie qui faisait concevoir je ne sais quoi de grand, en son âme et en son esprit. On pouvait juger, à le voir, que par une disposition particulière, la nature l'avait préparé à faire tout ce qu'il a fait [1].

Né d'un père aussi autorisé dans le parti protestant que M. de Bouillon l'était, il en prit les sentiments de religion, sans zèle indiscret pour la sienne, sans aversion pour celle des autres : précautionné contre une séduction secrète, qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaisance pour son opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la guerre, il passa par les plus petits, par les médiocres, toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avait. Toujours distingué par sa naissance, la seule distinction de ses services l'a fait

[1] Cet éloge devait faire partie d'une Histoire de Turenne.

monter par degrés au commandement des armées ; et l'on peut dire sans exagérer, que pour arriver aux postes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à son mérite, et si peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ses actions, me bornant à quelques particularités peu connues, qui contribueront à former son caractère. Tant qu'il a servi avec M. le Prince, en Allemagne, M. le Prince lui a donné la principale gloire de tout ce qu'on y faisait ; et l'estime qu'il avait pour lui alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un de tous les généraux de son temps : « Si j'avais à me changer, dit-il, je voudrais être changé en M. de Turenne, et c'est le seul homme qui me puisse faire souhaiter ce changement-là. On ne saurait croire l'application qu'avait M. le Prince à l'observer : cherchant à profiter non-seulement de ses actions, mais de ses discours. »

Il me souvient qu'il lui demandait un jour, *quelle conduite il voudrait tenir dans la guerre de Flandre.* « Faire peu de siéges, répondit M. de Turenne, et donner beaucoup de combats. Quand vous aurez rendu votre armée supérieure à celle des ennemis, par le nombre et par la bonté des troupes (ce que vous avez presque fait par la bataille de Rocroi) ; quand vous serez bien maître de la campagne, les villages vous vaudront des places : mais on met son honneur à prendre une ville forte, bien plus qu'aux moyens de conquérir aisément une province. Si le roi d'Espagne avait mis en troupes ce qu'il lui a coûté d'hommes et d'argent à faire des siéges et à fortifier des places, il serait aujourd'hui le plus considérable de tous les rois. »

La première maxime de M. de Turenne, pour la guerre, est celle qu'on attribue à César : « Qu'il ne fallait pas croire avoir rien fait, tant qu'il restait quelque chose à faire. » A peine Philippsbourg avait capitulé, qu'il se détacha avec ses troupes pour tomber sur le petit corps que Savelli et Colloredo commandaient : il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Worms, à Mayence, qui se rendirent, et tout cela fut exécuté en six ou sept jours. Il considérait plus les actions par leurs suites, que par elles-mêmes : il estimait plus un général qui conservait un pays, après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avait gagnée, et n'avait pas su en profiter.

Venons à nos guerres civiles. C'est là qu'on a mieux connu M. de Turenne, pour avoir été plus exposé aux observations des courtisans. On sait qu'il a sauvé la cour à Gergeau[1], et qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de M. le Prince, à Gien. Il a conservé l'État, quand on le croyait perdu; il en a augmenté la gloire et la grandeur, lorsque à peine on osait en espérer la conservation.

Mais un des plus considérables services que M. de Turenne ait rendus, a été sans doute celui qu'il rendit à Gien. La cour y croyait être dans la dernière sûreté, quand M. le Prince, qui avait traversé une partie du royaume, lui septième, pour venir joindre M. de Beaufort et M. de Nemours; quand M. le Prince ne les eut pas sitôt rejoints, qu'il marcha à M. d'Hocquincourt, et tombant au milieu de ses quartiers, les enleva tous l'un après l'autre. Vous ne sauriez croire la consternation que cette malheureuse nouvelle mit à la cour. On n'osait demeurer dans la ville, on n'osait s'en éloigner : ne voyant aucun lieu où l'on pût être un peu sûrement. Toute la ressource était en M. de Turenne, qui se trouvait dans un aussi grand embarras. « Jamais, a-t-il dit depuis, il ne s'est présenté tant de choses affreuses à l'imagination d'un homme, qu'il s'en présenta à la mienne. Il n'y avait pas longtemps que j'étais raccommodé avec la cour, et qu'on m'avait donné le commandement de l'armée, qui en devait faire la sûreté. Pour peu qu'on ait de considération et de mérite, on a des ennemis et des envieux : j'en avais qui disaient partout que j'avais conservé une liaison secrète avec M. le Prince. M. le cardinal ne le croyait pas; mais au premier malheur qui me fût arrivé, peut-être aurait-il eu le même soupçon qu'avaient les autres. De plus, je connaissais M. d'Hocquincourt, qui ne manquerait pas de dire que je l'avais exposé et ne l'avais point secouru. Toutes ces pensées étaient affligeantes; et le plus grand mal, est que M. le Prince venait à moi le plus fort, et victorieux.

Dans ce méchant état, que M. de Turenne a dépeint lui-même, il rassembla ses quartiers le mieux qu'il put, et marcha, plus par conjecture que par connaissance, du côté que M. le Prince pou-

[1] Voy. madame de Motteville, t. III, p. 467 et 475.

vait venir. La nuit était extrêmement noire; et il n'avait pour guides que des fuyards, plus capables d'effrayer ses troupes que de le conduire. Heureusement il se trouva le matin à la tête d'un défilé, qu'il fallait passer nécessairement à M. le Prince, s'il voulait arriver à Gien. M. de Navailles proposa de jeter l'infanterie dans un bois qui bordait le défilé : M. de Turenne rejeta la proposition, sachant bien que les ennemis qui étaient les plus forts l'en auraient chassée, et que dans le désordre où ils l'auraient mise, il lui eût fallu se retirer à Gien avec la seule cavalerie. Le parti qu'il prit fut de mettre toutes ses troupes sur une ligne, et de s'éloigner cinq ou six cents pas du défilé. M. le Prince, croyant qu'il se retirait véritablement, fit passer quatorze escadrons qui allaient être suivis de l'armée entière. Alors M. de Turenne, tournant avec toutes ses forces, chargea, rompit, fit repasser le défilé à ces escadrons, dans un désordre incroyable. M. le Prince, le voyant en cette posture, crut le passage du défilé impraticable, comme en effet il l'était; et on ne fit autre chose le reste de la journée que se canonner. M. de Turenne, fortifié du débris de l'armée de M. d'Hocquincourt et de quelques gens frais, se retira le soir à Gien, où il reçut les applaudissements sincères que donne une cour qui n'est pas encore bien rassurée du péril qu'elle a couru.

Un détail de ses services rendrait le caractère languissant : un seul tiendra lieu de tous les autres. Il trouva la cour si abandonnée, qu'aucune ville ne la voulait recevoir : les parlements s'étaient déclarés contre elle, et les peuples, prévenus d'une fausse opinion du bien public, s'attachaient aveuglément à leurs déclarations. M. le duc d'Orléans était à la tête des parlements, M. le Prince à celle des troupes; Fuensaldagne s'était avancé jusqu'à Chauny, avec vingt mille hommes, et M. de Lorraine n'en était pas bien éloigné. Tel était l'état de cette cour malheureuse, quand M. de Turenne, après quelques siéges et quelques combats dont je laisse le récit aux historiens; quand M. de Turenne la ramena malgré elle à Paris, où le roi ne fut pas sitôt, que son rétablissement dans la capitale fit reconnaître son autorité par tout le royaume. La sûreté du roi bien établie au dedans, M. de Turenne fit sentir sa puissance au dehors, et réduisit l'Espagne à demander

une paix qui fut son salut, ne pouvant continuer une guerre qui eût été sa ruine.

Revenons des faits de M. de Turenne, à une observation plus particulière de sa conduite, de ses qualités, de son génie. Aux bons succès, il poussait les avantages aussi loin qu'ils pouvaient être poussés; aux mauvais, il trouvait toutes les ressources qu'on pouvait trouver. Il préférait toujours la solidité à l'éclat : moins sensible à la gloire que ses actions lui pouvaient donner, qu'à l'utilité que l'État en recevait. Le bien des affaires allait devant toutes choses : on lui a vu essuyer les mauvais offices de ses envieux, les injures de ses ennemis, les dégoûts de ceux qu'il servait, pour rendre un véritable service. Modeste en ce qu'il faisait de plus glorieux, il rendait les ministres vains et fiers avec lui, par les avantages qu'ils tiraient de ce qu'il avait fait. Sévère à lui-même, il comptait tous ses malheurs pour des fautes; indulgent à ceux qui avaient failli, il faisait passer leurs fautes pour des malheurs.

Il semble qu'il donnait trop peu à la fortune pour les événements; et le voulant convaincre par son propre exemple du pouvoir qu'elle a dans les occasions, on lui dit qu'*il n'avait peut-être jamais mieux fait qu'à Mariendal et à Rethel : cependant qu'il avait perdu ces deux combats, pour avoir été malheureux.* « Je suis content de moi, répondit-il, dans l'action; mais si je voulais me faire justice un peu sévèrement, je dirais que l'affaire de Mariendal est arrivée pour m'être laissé aller mal à propos à l'importunité des Allemands, qui demandaient des quartiers; et que celle de Rethel est venue de m'être trop fié à la lettre du gouverneur, qui promettait de tenir quatre jours, le jour même qu'il se rendit. » A quoi il ajouta : *Quand un homme se vante de n'avoir point fait de fautes à la guerre, il me persuade qu'il ne l'a pas faite longtemps.* Il lui ressouvint toujours de l'importunité de Rosen[1] à de demander des quartiers, et de la facilité trop grande qu'il avait eue à les accorder. Cette réflexion lui fit changer de conduite à l'égard des officiers; il continua les bons traitements

[1] Conrad, marquis de Rosen, né en Alsace en 1638; colonel d'un régiment de son nom, à Mariendal; lieutenant général en 1688; maréchal de France en 1703; mort en 1715 (M. Ch. Giraud.)

qu'il avait accoutumé de leur faire, mais il ne voulut plus se trouver en état d'en être gêné pour le service.

Le premier embarras dont il se défit fut celui des disputes de l'infanterie : cette vieille habitude, fondée sur une apparence d'honneur, était comme un droit que tous les corps voulaient maintenir. L'opposition fut grande, mais le général en vint à bout; et Puységur, le plus intelligent et le plus difficultueux des officiers : Puységur, ennemi de tous les généraux qu'il ne gouvernait pas, fut obligé de vendre son régiment et de se retirer, avec sa capacité incommode, à sa maison. Le tour ordinaire des officiers dans le détachement, leur rang, aux ordres de bataille, ne furent plus observés. C'est ce qu'on vit à la bataille de Dunkerque, où M. de Turenne choisit le marquis de Créqui pour commander l'aile opposée à M. le Prince, sans aucun égard à l'ancienneté des lieutenants généraux.

Après avoir changé ces vieilles coutumes, il changea, pour ainsi dire, le génie des nations. Il fit prendre aux étrangers une activité qui ne leur était pas naturelle; il fit perdre aux Français la légèreté et l'impatience que leur nation avait toujours eue. Il fit souffrir la fatigue, sans murmurer; il fit oublier la cour aux courtisans qui avaient de l'emploi, comme s'il n'y avait plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de M. de Turenne pour les officiers; voyons son procédé, à l'égard de M. le cardinal.

Dans le temps que M. le cardinal était le plus malheureux, que ses amis cherchaient des prétextes pour l'abandonner, et ses ennemis des occasions pour le perdre, M. de Turenne eut pour lui les mêmes déférences, les mêmes respects qu'on avait eus dans sa plus haute fortune. Quand Son Éminence eut rétabli son pouvoir, qu'elle régnait plutôt qu'elle ne gouvernait, il garda plus de dignité avec elle, qu'il n'en avait gardé dans ses malheurs. Ce fut le premier qui osa faire sa cour au roi, toutes les personnes considérables ayant leur application entière à M. le cardinal. Il ne sollicita point de grâces, et les avantages qu'il obtint parurent des effets du service rendu à l'État, sans attachement au ministère.

Jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec

propre à servir un roi qui lui confiera son armée; M. le Prince à commander la sienne et à se donner de la considération par lui-même.

XVIII

LETTRE AU MARQUIS DE CRÉQUI SUR LA PAIX DES PYRÉNÉES[1].

— 1659. —

Je voudrais bien pouvoir satisfaire votre curiosité, tant sur les véritables motifs de la paix, que sur tout ce qui s'est passé à la Conférence; mais, à vous dire la vérité, vous deviez vous adresser aux confidents particuliers de Son Éminence, qu'une longue et familière conversation avait pleinement instruits de ses secrets. Pour moi, qui n'ai été qu'un simple spectateur, je ne vous puis donner que des conjectures et des lumières incertaines, que je dois à ma seule pénétration. Telles qu'elles sont, je vous les expose volontiers, et vous demande, pour toute grâce, que les louanges de M. le cardinal Mazarin ne vous soient pas suspectes d'adulation: le bien que j'en dis est un bien sincère, qui n'est point attiré par l'espérance des grâces, ni produit par la gratitude des bienfaits.

Comme le plus grand mérite du chrétien est de pardonner à ses ennemis, et que le châtiment de ceux qu'on aime est l'effet de l'amitié la plus tendre, M. le cardinal a pardonné aux Espagnols, pour châtier les Français. En effet, les Espagnols, humiliés par tant de disgrâces, abattus par tant de pertes, devaient attirer sa compassion et sa charité; et les Français, devenus insolents par les avantages de la guerre, méritaient d'éprouver les rigueurs salutaires de la paix. Il souvenait à Son Éminence du beau mot de ce Castillan, qui étrangla don Carlos, par l'ordre de Philippe II: *Calla, calla, señor don Carlos; todo lo que se haze es por su bien;* et touchée d'une si amoureuse punition, quand elle a pris le

[1] Lorsque Saint-Évremond quitta la cour, M. le marquis de Créqui le pria de l'informer de ce qui se passerait aux conférences (de Saint-Jean-de-Luz) et de tâcher de découvrir les véritables motifs de la paix.

bien des particuliers, après avoir épuisé les sources publiques, elle a étouffé nos gémissements et réprimé nos murmures, en nous disant paternellement : *Calla, calla, seños Frances; todo lo que se haze es por su bien.*

Je croirais assez que des considérations politiques ont été mêlées avec une conduite chrétienne, dans la douceur et la bonté qu'a eue M. le cardinal, pour les Espagnols. Auguste, qui voulut donner des bornes à l'empire, et lui laisser, en mourant, une grandeur juste et mesurée, pourrait bien lui avoir servi d'exemple, dans la modération de sa paix.

Il a jugé que la France se conserverait mieux, unie, comme elle est, et ramassée, pour ainsi dire, en elle-même, que dans une vaste étendue ; et ce fut une prudence dont peu de ministres sont capables, de songer à couvrir notre frontière, quand la conquête des Pays-Bas était pleinement entre ses mains.

Qui ne sait que la destruction de Carthage fut celle de la république romaine? Tant que Rome eut l'opposition de sa rivale, ce ne fut chez elle que vertu, obéissance; sitôt qu'elle n'eut plus d'ennemis au dehors, elle s'en fit au dedans; et eut tout à craindre d'elle-même, quand elle n'eut rien à appréhender des étrangers.

Son Éminence, plus sage que les Scipions, n'a eu garde de nous laisser tomber dans cet inconvénient-là; et, profitant de la faute de ses pères, elle a conservé l'Espagne à la France, pour l'exercice de ses vertus, et le maintien éternel de son empire.

Quelle différence, monsieur, d'une sagesse si profonde au déréglement du cardinal de Richelieu! Il me semble que je vois cette âme immodérée ne se contenter ni de la Flandre, ni du Milanais; mais, dans une conjoncture qu'on n'avait pas eue depuis Charles-Quint, envoyer sept ou huit millions à Francfort, et faire marcher une grande armée sur les bords du Rhin, pour venger notre nation, en la personne de Louis XIV, de l'affront qu'elle reçut autrefois en celle de François I[er][1]. Je lui vois prendre de

[1] L'empereur Ferdinand III mourut le 2 avril 1657, et Léopold son fils fut élu empereur le 18 juillet 1658, quoiqu'il ne fût pas roi des Romains. Saint-Évremond raille ici le cardinal de sa précipitation à faire la paix; il insinue que le cardinal de Richelieu n'aurait pas manqué une si belle occasion d'ôter l'empire à la maison d'Autriche, et que, par des présents ou par des

nouvelles liaisons avec le Portugal, après la défaite de don Luis; je lui vois joindre nos forces à celles de ce royaume, pour chasser le roi catholique de Madrid, sans aucun respect d'une personne sacrée et inviolable[1].

Cependant, il était d'un chrétien de pardonner à ses ennemis; il était généreux de ne pousser pas sa victoire jusqu'à la ruine d'une si belle monarchie; il était politique de n'étendre pas tant nos frontières, que le soin des choses éloignées nous fît négliger celles qui sont naturellement à nous.

J'entends les envieux de Son Éminence, qui n'osant se prendre directement à la paix, condamnent la manière dont on l'a faite; attaquent la suspension, et cet engagement trop facile des conférences, où tous les articles d'une paix ratifiée ont été changés.

Il est bien vrai que M. de Turenne n'oublia rien pour dissuader cette suspension; mais il ne considérait pas le véritable motif d'un abouchement si glorieux; et, tandis que ce grand général roulait dans sa tête le triomphe de la Flandre, il ignorait celui que s'était proposé M. le cardinal, dans un combat d'intelligence et de raison.

En effet, il n'a rien désiré plus fortement que de faire voir à toute l'Europe la supériorité de son génie, et il n'a point été trompé dans son opinion; car il s'est toujours rendu maître de l'entendement de don Luis, qui reconnaissait, de bonne foi, l'ascendant de son esprit et l'avantage de ses lumières; mais il arrivait, par malheur, que la volonté trop opiniâtre de celui-ci devenait maîtresse,

menaces, gagnant les suffrages des électeurs ennuyés de le voir durer si longtemps dans une même maison, il les aurait facilement portés à prendre un autre que Léopold. (Des Maizeaux.)

[1] Après la mort de Jean IV, roi de Portugal, en 1656, les Espagnols crurent devoir profiter de la minorité d'Alphonse IV pour reconquérir ce royaume. et l'année suivante, ils se rendirent maîtres d'Olivenza. Les Portugais, de leur côté, tâchèrent de surprendre Badajos; mais ce projet fut si mal concerté qu'il ne réussit point. Ils ne laissèrent pas, en 1658, de retourner devant cette ville, et après l'avoir assiégée inutilement pendant quatre mois, ils formèrent le dessein de se retirer. Don Louis en ayant été averti, et sachant d'ailleurs que leur armée était presque entièrement ruinée, résolut de s'aller mettre à la tête des troupes espagnoles, afin de s'acquérir, sans beaucoup de risque, la gloire d'avoir secouru une place si importante; mais quand il arriva sur la frontière, il trouva que les Portugais, qui manquaient de tout, s'étaient

à la fin, des résolutions de celui-là. Ainsi l'Espagnol emportait, grossièrement et sans raison, des choses que l'Italien disputait, spirituellement et avec justice. Ce n'est pas que l'opiniâtreté de don Luis lui ait toujours réussi; et quand il se vante de l'abandonnement du Portugal et du rétablissément de M. le Prince, nous pouvons lui alléguer sa simplicité, dans les munitions qu'il nous a laissées, et l'ignorance de calcul, dans l'évaluation des cinq cent mille écus que l'on a donnés à la reine.

En tout cas, Son Éminence peut se flatter secrètement de n'avoir pas fait des pas inutiles; l'Alsace, les biens d'Italie, l'abbaye de Saint-Wast, peuvent le consoler de la peine qu'il a prise[1]; au lieu que le chimérique don Luis, qui s'est amusé à l'intérêt général, a tiré toute la dépense qu'il a faite de son propre fonds.

En vain, il a paru fier, dans le plus mauvais état de leurs affaires, pour en avouer la faiblesse, sitôt que la paix fut signée : *Allons* dit-il, *Messieurs, allons rendre grâces à Dieu; nous étions perdus, l'Espagne est sauvée.*

Son Éminence ne fait pas grand cas de ce beau dit, qui sent le vieux citoyen de Lacédémone : tenant ces exultations du salut de la patrie, pour un véritable sentiment de républicain. Elle pense judicieusement que toute paix est bonne, quand par elle on met à couvert des millions qui se consommaient de nécessité dans la continuation de la guerre. Que le bonhomme don Luis n'ait eu pour but que le service de son maître et l'utilité du public, la maxime de M. le cardinal est que : *le ministre doit être moins à l'État que l'État au ministre;* et dans cette pensée, pour peu que

déjà retirés. Enflé d'un si grand succès, il médita la prise d'Elvas et voulut lui-même assiéger cette place, qui se défendit vigoureusement durant quatre mois. Cependant les Portugais, ayant rassemblé un petit corps de troupes, marchèrent tout droit à don Louis, et ayant surpris les Espagnols dans leur camp, les battirent, ce qui jeta toute l'Espagne dans une grande consternation. M. de Saint-Évremond veut dire que Richelieu n'eût pas manqué de se joindre au Portugal, et de profiter de cet incident, pour achever de ruiner l'Espagne. (Note de Des Maizeaux.)

[1] Le cardinal Mazarin s'était fait donner des terres en Alsace, en Italie, et la riche abbaye de Saint-Waast d'Arras. M. de Saint-Évremond fait entendre qu'il conclut la paix pour s'assurer de la jouissance de ces biens et du bénéfice. (Des Maizeaux.)

Dieu lui donne de jours, il fera son propre bien de celui de tout le royaume.

J'ai pitié de ces discoureurs, qui lui reprochent d'avoir fait la paix, quand nous allions tout conquérir. Il me semble avoir appuyé suffisamment sa modération ; je puis encore alléguer pour sa justification des raisons qu'il nous a souvent données.

Les Français, dit-il, portent toujours leurs vues au dehors, sans regarder jamais au dedans : dissipés sur les affaires d'autrui, ils ne font point de réflexions sur les leurs.

Ils allégueront qu'après la bataille de Dunkerque et la défaite du prince de Ligne, qu'après la reddition d'une partie des villes, et dans l'étonnement des autres, la Flandre ne pouvait plus subsister[1] ; que les affaires des Espagnols n'allaient guère mieux dans le Milanais[2]; que la défaite de don Luis avait rempli de consternation toutes les Espagnes, épuisées d'hommes et d'argent ; et pour parler en termes de médecin, que le siége de la chaleur n'était pas moins attaqué que les parties.

Mais, ils ne diront pas que le cardinal de Retz avait fait un voyage en Flandre, d'où il était sorti si secrètement, qu'on n'avait jamais pu découvrir le lieu de sa retraite[3].

[1] M. de Turenne ayant assiégé Dunkerque en 1658, don Juan d'Autriche, le prince de Condé et le maréchal d'Hocquincourt, qui commandaient l'armée d'Espagne, l'attaquèrent près de cette place, le 14 de juin ; mais ils furent battus. C'est la célèbre bataille des Dunes. Peu de temps après, M. de Turenne défit aussi le prince de Ligne. Dans cette campagne, outre Dunkerque, les Français prirent Furnes, Bergues, Dixmude, Oudenarde, Menin, Ypres et Gravelines. (Des Maizeaux.)

[2] Le duc de Modène, assisté par la France, avait passé l'Adda en 1658, et pris quelques places du Milanais.

[3] Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de Retz, s'étant rendu redoutable à Mazarin, fut arrêté au Louvre le 19 décembre 1652 et conduit au bois de Vincennes. Le 12 avril 1654 il fut transféré au château de Nantes, d'où il s'échappa le 2 août de la même année. Il alla en Italie et arriva à Rome le 1er de décembre. L'archevêque de Paris, son oncle, étant mort pendant sa détention, dès qu'il se trouva libre il fit tous ses efforts pour être mis en possession de cet archevêché, dont il était coadjuteur. Mais ne pouvant surmonter les oppositions de la cour de France, il quitta l'Italie et devint comme errant, sans qu'on sût jamais bien où il était. Cependant le cardinal Mazarin ne laissait pas d'avoir peur de lui, et comme il apprit qu'il avait été secrètement en Flandre, et près des frontières de Picardie, M. de Saint-Évremond insinue que Mazarin s'était imaginé que c'était pour fomenter cer-

Ils tairont malicieusement qu'Annery, ce premier mobile des assemblées, allait et venait de nuit chez les gentilshommes du Vexin; qu'on avait rencontré, proche de Hesdin, Créqui-Bernieulle; que Gratot, le Montrésor des provinces, avait tenu à Coutances force discours politiques, sur le bien public[1].

Ils tairont que Bonneson armait les sabotiers de Sologne et donnait de la chaleur à ce dangereux parti qui se formait contre l'État[2].

Il y avait quelque chose de plus pressant encore, dont la seule conscience de M. le cardinal pourrait rendre témoignage. Quelle gêne à un grand ministre, maître absolu de la cour, de voir trois gouverneurs qu'il avait faits, tirer des sommes prodigieuses de la Flandre, sans compter avec lui. Du tempérament généreux qu'est Son Éminence, elle eût mieux aimé donner Corbie, Péronne et Saint-Quentin aux ennemis, que de souffrir plus longtemps les contributions d'Arras, de Béthune et de la Bassée[3].

Il faudrait entrer dans son âme, pour bien connaître le déplai-

tains mécontentements en Normandie et dans le Vexin et pour causer une révolte, et qu'ainsi il se hâta de faire la paix sur une terreur panique. (Note de Des Maizeaux.)

[1] M. de Saint-Évremond raille ici le cardinal Mazarin d'avoir redouté trois gentilshommes de Normandie qui erraient par les provinces (après la Fronde) et qui étaient absolument hors d'état de lui faire aucun mal. Montrésor, dont nous avons les *Mémoires*, fut un des plus actifs ennemis du cardinal de Richelieu. C'était un homme d'esprit que ce cardinal craignait à cause de son crédit auprès du duc d'Orléans et du comte de Soissons. M. de Saint-Évremond appelle ici Gratot : *le Montrésor des provinces*, pour se moquer de Mazarin, à qui ce Gratot faisait autant de peur que Montrésor en avait fait à Richelieu. (*Idem.*)

[2] Un peu avant la paix des Pyrénées, les paysans de la Sologne se révoltèrent et s'attroupèrent. On appela ce mouvement *la guerre des sabotiers ;* parce qu'en Sologne, pays pauvre et plein d'eaux, on ne porte presque que des sabots. Bonneson, gentilhomme protestant, qui était un de leurs chefs, fut pris et mené à Paris, où il eut la tête tranchée. M. de Saint-Évremond raille le cardinal d'avoir eu peur de ces misérables paysans attroupés. (*Id.*)

[3] Avant la paix des Pyrénées, les gouverneurs des places frontières avaient les contributions. Les gouverneurs d'Arras, de la Bassée et de Béthune avaient, disait-on, amassé par là des biens immenses. On voit bien que M. de Saint-Évremond raille Mazarin, comme s'il n'eût conclu la paix que pour se venger de ces gouverneurs qui ne voulaient pas lui faire part de ce qu'ils gagnaient par les contributions. (*Id.*)

sir qu'elle a eu de s'être trompée sur Saint-Venant, quand le dessein d'en tirer un million est devenu à rien, entre les mains de La Haye[1].

Oudenarde, Ypres et Menin entretenaient véritablement un grand corps; mais à peine y avait-il au delà de quoi enrichir le seigneur Lange. Je passe outre, et pose que la Flandre se fût rendue tout à fait à nous : il eût fallu conserver ses priviléges, et se contenter d'un misérable centième.

Non, non, monsieur; des titres, des seigneuries ne satisfont pas un ministre si solide. Ce qui s'appelle une véritable conquête, pour lui, c'est l'acquisition réelle de nouveaux deniers; et, à son avis, réduire les gouverneurs, casser des troupes, retrancher toutes les dépenses et ne diminuer aucunes levées, c'est proprement *conquérir;* c'est gagner, en effet, un nouveau royaume. Avec cela, j'ose dire qu'il laissera volontiers à l'Espagne tous ses États, et promettra religieusement de ne la point troubler, dans la guerre de Portugal. De toutes les possessions du roi d'Espagne, les seules Indes lui font quelque envie; mais il se console, de ce que les Espagnols en ont les soins, et qu'il aura toujours la meilleure partie de leur flotte.

Voilà, monsieur, le mystère de nos conférences, et voilà ce qui s'est passé de plus secret dans le cœur de M. le cardinal.

Si vous voulez que je vous dise sérieusement les mêmes vérités, sous un autre tour, vous saurez qu'il n'y avait plus de monarchie espagnole, dans la continuation de la guerre; encore l'eussions-nous fort affaiblie par la paix, si M. le cardinal ne l'eût pas voulu traiter lui-même, sans la participation de personne. Il est certain qu'il n'a jamais compris la faiblesse et la nécessité des ennemis, au point qu'elles étaient; et la conversation que M. de Turenne eut avec lui, sur ce sujet, lui parut le discours d'un général intéressé, qui voulait éloigner la paix, pour se maintenir dans la guerre.

[1] Le cardinal Mazarin avait donné le gouvernement de Saint-Venant au sieur La Haye, dans l'espérance que celui-ci serait plus honnête que les autres à son égard; mais La Haye prit tout pour lui et se moqua du cardinal. Dans ce temps-là, il n'était pas si facile de rappeler les gouverneurs des places frontières. On craignait de les irriter et de les réduire à la nécessité de livrer leurs places aux ennemis. (Des Maizeaux.)

L'ancienne réputation des Espagnols lui couvrait leur misère présente : ne pouvant s'imaginer qu'une nation si redoutable autrefois pût être si proche de sa ruine. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, qui n'étaient presque plus que des noms, lui donnaient toujours une grande idée de leur vieille puissance : il ne considéra pas assez l'état où nous étions, pour considérer trop celui où nos ennemis avaient été.

La vertu de M. le Prince, dénuée des moyens nécessaires pour agir; l'image du cardinal de Retz, caché misérablement, pour la sûreté de sa vie, rappelaient dans son esprit les désordres passés, et lui faisoient appréhender des révolutions nouvelles. Il concevait, en trois gentilshommes de Normandie vagabonds, en de pauvres paysans de Sologne désespérés, toute la noblesse soulevée, et la révolte de tous les peuples. Tout le monde, à son avis, l'attaquait, parce qu'il se sentait odieux à tout le monde.

Comme il y avait en lui un mélange de sentiments différents, il faut considérer le motif d'intérêt, après celui de la crainte. Rien ne le gênait si fort que la dépense inévitable de la guerre ; et il aspirait à se voir maître de tous les deniers, sans être nécessité de les employer à aucun usage. Alors il croyait les finances purement siennes : ce qui a été véritablement un des principaux sujets de la paix. L'indépendance des gouverneurs a paru l'une de ses plus fortes raisons ; et il comptait toujours avec les villes que nous laissaient les Espagnols, celles qui rentreraient au pouvoir du roi. Mais, à parler sainement, les grandes contributions irritaient son avidité ; et, comme il ne lui était pas possible de les partager avec les gouverneurs, il se faisait un plaisir de leur voir perdre ce qu'il ne pouvait pas avoir.

Il y a apparence que la dernière campagne de M. de Turenne lui a donné quelque secrète jalousie[1]; particulièrement ces heureux succès, où sa vanité ne pouvait s'intéresser, comme elle avait fait

[1] M. de Turenne, naturellement fier, ambitieux, était redoutable aux ministres quand il avait de bons succès. Ils craignaient qu'il ne se voulût rendre maître des affaires. Le cardinal Mazarin ne voulut pas le faire trop puissant. MM. Le Tellier et Colbert le craignirent aussi après les conquêtes de Louis XIV dans les Pays-Bas, en 1667, et on croit que cela les porta, autant que la triple alliance, à conclure le traité d'Aix-la-Chapelle l'année suivante. (Des Maizeaux.)

ridiculement à la bataille de Dunkerque. Un si grand bonheur lui donna, sans doute, la pensée de négocier : l'ayant toujours eue, dans les événements favorables, pour faire connaître aux généraux l'incertitude de leur condition, et les tenir, au milieu de tous leurs progrès, dans la même dépendance.

Il craignait de plus, qu'incommodé de goutte, de gravelle, et par conséquent moins en état de suivre le roi, on ne vînt à se passer aisément de lui, dans la campagne. Le souvenir des derniers exploits lui en faisait appréhender de nouveaux; et pour se délivrer d'inquiétude, il aima mieux finir la guerre, par une paix toute de lui, que de voir faire conquête sur conquête, où il n'aurait point de part.

D'ailleurs, il commençait à se lasser de tous les maux qu'il avait fait souffrir à M. le Prince. Sa haine s'étant enfin épuisée, il s'apprivoisait à l'imagination de son retour, et se flattait même quelquefois du plaisir qu'il aurait de le voir abandonné des Espagnols et humilié devant lui. Il pensait trouver, à la conférence, une soumission générale; et faire là, comme bon lui semblerait, le destin de tous les peuples. Mais don Luis, qui fut souple pour l'attirer, devint fier, sitôt qu'il le vit entre ses mains, et voulut regagner, dans la hauteur du traité, la réputation qu'il avait perdue, dans la faiblesse de la guerre. Et certes, c'est une chose assez remarquable, que les grands d'Espagne, qu'on dépeignait si fiers, aient reconnu la supériorité de notre nation, par des déférences aux Français, qui sentaient moins la civilité que l'assujettissement; et que M. le cardinal, qui seul avait l'honneur et les droits de la France à soutenir, ait trouvé moyen, avec la force et la raison, de se faire un maître. Il pouvait tout ce qu'il aurait voulu fortement; mais, pour avoir pris le parti de la persuasion, et avoir laissé prendre à don Luis celui de l'autorité, les Espagnols ont fait la paix, comme s'ils avaient été en notre place, et nous avons reçu les conditions, comme si nous avions été en la leur. Je sus de quelqu'un d'eux que M. de Lionne leur eût été d'une humeur fort épineuse, si son supérieur n'eût levé tous les obstacles qui traversaient la conclusion[1].

[1] Le marquis de Lionne et don Antonio Pimentel ébauchèrent le traité des Pyrénées, l'un pour le cardinal Mazarin et l'autre pour don Louis de

Cette grande facilité m'a fait faire réflexion sur le différent procédé des deux ministres; et j'ai trouvé qu'aux affaires particulières, M. le cardinal était plein de difficultés, de dissimulations, d'artifices, avec ses meilleurs amis: dans les traités publics, avec nos ennemis même, confiant, sincère, homme de parole, comme s'il eût voulu se justifier aux étrangers de la réputation où il était parmi nous, et rejeter les vices de son naturel sur les défauts de notre nation. Pour don Luis, de l'honnêteté avec les particuliers, de la franchise avec ses amis, de la bonté pour ses créatures; dans les affaires générales, un dessein de tromper assez profond, sous des apparences grossières, et peu de bonne foi, en effet, sous l'opinion d'une probité établie.

XIX

RÉFLEXIONS SUR LES DIVERS GÉNIES DU PEUPLE ROMAIN, DANS LES DIFFÉRENTS TEMPS DE LA RÉPUBLIQUE.

— 1663. —

CHAPITRE PREMIER

De l'origine fabuleuse des Romains, et de leur génie sous les premiers rois.

Il est de l'origine des peuples, comme des généalogies des particuliers. On ne peut souffrir des commencements bas et obscurs. Ceux-ci vont à la chimère; ceux-là donnent dans les fables. Les hommes sont naturellement fastueux et naturellement vains. Parmi eux, les fondateurs des États, les législateurs, les conquérants peu satisfaits de la condition humaine, dont ils connaissent les faiblesses et les défauts, ont cherché bien souvent, hors d'elle,

Haro. Ils eurent des conférences à Paris avant l'entrevue des deux ministres, et pendant la conclusion du traité, ils concertaient entre eux les choses que Mazarin et don Louis devaient déterminer. M. de Saint-Évremond veut dire que M. de Lionne était rigide et bon Français, mais que Mazarin, entêté de conclure la paix, relâchait ce que Lionne voulait qu'on obtînt. (Des Maizeaux.)

les causes de leur mérite; et de là vient que les anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque Dieu dont ils se disaient descendus, ou dont ils reconnaissaient une protection particulière.

Quelques-uns ont fait semblant d'en être persuadés, pour persuader les autres, et se sont servis ingénieusement d'une tromperie avantageuse, qui donnait de la vénération pour leur personne, et de la soumission pour leur puissance. Il y en a eu qui s'en sont flattés sérieusement. Le mépris qu'ils faisaient des hommes, et l'opinion présomptueuse qu'ils avaient de leurs grandes qualités, leur a fait chercher chimériquement une origine différente de la nôtre; mais il est arrivé, plus souvent, que les peuples, pour se faire honneur, et par un esprit de gratitude envers ceux qui les avaient bien servis, ont donné cours à cette sorte de fable.

Les Romains n'ont pas été exempts de cette vanité. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à Vénus par Énée, conducteur des Troyens en Italie; ils ont rafraîchi leur alliance avec les dieux, par la fabuleuse naissance de Romulus, qu'ils ont cru fils du dieu Mars, et qu'ils ont fait dieu lui-même, après sa mort. Son successeur Numa n'eut rien de divin, en sa race; mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particulière avec la déesse Égérie, et ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses cérémonies. Enfin les Destins n'eurent autre soin que de fonder Rome, si on les en croit. Jusque-là, qu'une providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses rois aux différents besoins de son peuple.

Je hais les admirations fondées sur des contes, ou établies par l'erreur des faux jugements. Il y a tant de choses vraies à admirer, chez les Romains, que c'est leur faire tort que de les vouloir favoriser, par des fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'est les servir. Dans ce dessein, il m'a pris envie de les considérer par eux-mêmes, sans aucun assujettissement à de folles opinions, laissées et reçues. Le travail serait ennuyeux, si j'entrais exactement dans toutes les particularités; mais je ne m'amuserai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de suivre le génie de quelques temps mémorables, et l'esprit différent dont on Rome diversement animée.

Les rois ont eu si peu de part à la grandeur du peuple romain, qu'ils ne m'obligent pas à des considérations fort particulières. C'est avec raison que les historiens ont nommé leurs règnes *l'enfance de Rome;* car elle n'a eu, sous eux, qu'un très-faible mouvement. Pour connaître le peu d'action qu'ils ont eu, il suffira de savoir que sept rois, au bout de deux cents et tant d'années, n'ont pas laissé un État beaucoup plus grand que celui de Parme ou de Mantoue. Une seule bataille gagnée aujourd'hui, en des lieux serrés, donnerait plus d'étendue.

Pour ces talents divers et singuliers qu'on attribue à chacun, par une mystérieuse providence, il n'est arrivé, en eux, que ce qui était arrivé auparavant à beaucoup de princes. Rarement on a vu le successeur avoir les qualités de celui qui l'avait précédé. L'un, ambitieux et agissant, a mis tout le mérite dans la guerre. L'autre, qui aimait naturellement le repos, s'est cru le plus grand politique du monde, de se conserver dans la paix. Celui-là faisait de la justice sa principale vertu. Celui-ci n'a eu de zèle que pour ce qui regarde la religion. Ainsi, chacun a suivi son naturel, et s'est plu dans l'exercice de son talent; et il est ridicule de faire une espèce de miracle d'une chose si ordinaire. Mais, je dirai plus : tant s'en faut qu'elle ait été avantageuse au peuple romain, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroissement qu'a eu Rome, sous les rois; car il n'y a rien qui empêche tant le progrès que cette différence de génie, qui fait quitter bien souvent le véritable intérêt qu'on n'entend point, par un nouvel esprit qui veut introduire ce qu'on connaît mieux, et ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces institutions nouvelles auraient toutes leur utilité, il arrive de la diversité des applications, que diverses choses sont bien commencées, sans pouvoir être heureusement achevées.

La disposition était tout entière à la guerre, sous Romulus. On ne fit autre chose, sous Numa, que d'établir des pontifes et des prêtres. Tullus Hostilius eut de la peine à tirer les hommes d'un amusement si doux, pour les tourner à la discipline militaire. Cette discipline n'était pas encore établie, qu'on vit Ancus se porter aux commodités et aux embellissements de la ville. Le

premier Tarquin, pour donner plus de dignité au sénat, et plus de majesté à l'empire, inventa les ornements et donna les marques de distinction. Le soin principal de Servius fut de connaître exactement le bien des Romains, et de les diviser par tribus, selon leurs facultés, pour contribuer, avec justice et proportion, aux nécessités publiques. « Tarquin le Superbe, dit Florus, rendit un grand service à son pays, quand il donna lieu, par sa tyrannie, à l'établissement de la république[1]. » C'est le discours d'un Romain, qui, pour être né sous des empereurs, ne laissa pas de préférer la liberté à l'empire. Mon sentiment est qu'on peut bien admirer la république, sans admirer la manière dont elle fut établie.

Pour revenir à ces rois, il est certain que chacun a eu son talent particulier; mais, pas un d'eux n'eut une capacité assez étendue. Il fallait à Rome de ces grands rois qui savent embrasser toutes choses, par une suffisance universelle. Elle n'aurait pas eu besoin d'emprunter de différents princes les diverses institutions qu'un même aurait pu faire aisément durant sa vie.

Le règne de Tarquin est connu de tout le monde, aussi bien que l'établissement de la liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étaient ses qualités principales. Il manquait d'habileté à conduire sa tyrannie. Pour définir sa conduite, en peu de mots : il ne savait ni gouverner selon les lois, ni régner contre.

Dans un état si violent pour le peuple, et si mal sûr pour le prince, on n'attendait qu'une occasion pour se mettre en liberté, quand la mort de la misérable Lucrèce la fit naître. Cette prude, farouche à elle-même, ne put se pardonner le crime d'un autre : elle se tua, de ses propres mains, après avoir été violée par Sextus, et remit, en mourant, la vengeance de son honneur à Brutus et à Collatin. Ce fut là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si longtemps, et jusqu'alors retenues.

Il n'est pas croyable quelle fut la conspiration des esprits à venger Lucrèce. Le peuple, à qui tout servait de raison, fut plus

[1] *Postremo Superbi illius importuna dominatio nonnihil, immo vel plurimum profuit, sic enim effectum est ut, agitatus injuriis populus, cupiditate libertatis incenderetur.* (Florus, *Epitome rerum Romanarum*, l. I, c. VIII.)

animé contre Sextus, de la mort que Lucrèce se donna, que s'il l'eût tuée véritablement lui-même; et, comme il arrive dans la plupart des choses funestes, la pitié se mêlant à l'indignation, chacun augmentait l'horreur du crime, par la compassion qu'on avait de cette grande vertu si malheureuse.

Vous voyez, dans Tite-Live, jusqu'aux moindres particularités de l'emportement et de la conduite des Romains[1] : mélange bizarre de fureur et de sagesse, ordinaire dans les grandes révolutions, où la violence produit les mêmes effets que la vertu héroïque, quand la discipline l'accompagne. Il est certain que Brutus se servit admirablement des dispositions du peuple : mais de le bien définir, c'est une chose assez difficile.

La grandeur d'une république, admirée de tout le monde, en a fait admirer le fondateur, sans examiner beaucoup ses actions. Tout ce qui paraît extraordinaire paraît grand, si le succès est heureux : comme tout ce qui est grand paraît fou, quand l'événement est contraire. Il faudrait avoir été de son siècle, et même l'avoir pratiqué, pour savoir s'il fit mourir ses enfants, par le mouvement d'une vertu héroïque, ou par la dureté d'une humeur farouche et dénaturée.

Je croirais, pour moi, qu'il y a eu beaucoup de dessein, en sa conduite. La profonde dissimulation dont il usa, sous le règne de Tarquin, me le persuade, aussi bien que son adresse à faire chasser Collatin du consulat. Il peut bien être que les sentiments de la liberté lui firent oublier ceux de la nature. Il peut être, aussi, que sa propre sûreté prévalut sur toutes choses; et que, dans ce dur et triste choix de se perdre ou de perdre les siens, un intérêt si pressant l'emporta sur le salut de sa famille. Qui sait si l'ambition ne s'y trouva pas mêlée? Collatin se ruina, pour favoriser ses neveux. Celui-ci se rendit maître du public, par la punition rigoureuse de ses enfants. Ce qu'on peut dire de fort assuré, c'est qu'il avait quelque chose de farouche : c'était le génie du temps. Un naturel aussi sauvage que libre produisit alors, et a produit fort longtemps depuis, des vertus mal entendues.

[1] Tite Live, l. I, ch. LIX.

CHAPITRE II

Du génie des premiers Romains, dans les commencements de la République.

Dans les premiers temps de la République, on était furieux de liberté et de bien public. L'amour du pays ne laissait rien aux mouvements de la nature. Le zèle du citoyen dérobait l'homme à lui-même. Tantôt, par une justice farouche, le père faisait mourir son propre fils, pour avoir fait une belle action qu'il n'avait pas commandée; tantôt, on se dévouait soi-même, par une superstition aussi cruelle que ridicule, comme si le but de la société était de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger, et plus à notre aise. La vaillance avait je ne sais quoi de féroce, et l'opiniâtreté des combats tenait lieu de science, dans la guerre. Les conquêtes n'avaient encore rien de noble : ce n'était point un esprit de supériorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au-dessus des autres. A proprement parler, les Romains étaient des voisins fâcheux et violents, qui voulaient chasser les justes possesseurs de leurs maisons, et labourer, la force à la main, les champs des autres.

Souvent, le consul victorieux n'était pas de meilleure condition que le peuple qu'il avait vaincu. Le refus du butin a coûté la vie. Le partage des dépouilles a causé le bannissement. On a refusé d'aller à la guerre, sous certains chefs : on n'a pas voulu vaincre, sous d'autres. La sédition se prenait aisément pour un effet de la liberté, qui croyait être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux magistrats qu'on avait faits, et aux capitaines qu'on avait choisis.

Le génie de ce peuple était rustique, autant que farouche. Les dictateurs se tiraient quelquefois de la charrue, qu'ils reprenaient quand l'expédition était achevée: moins par le choix d'une condition tranquille et innocente, que pour être accoutumés à une sorte de vie si inculte. Pour cette frugalité tant vantée, ce n'était point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des agréables, mais un usage grossier de ce qu'on avait entre les mains. On ne désirait point les richesses qu'on ne connaissait

pas; on se contentait de peu, pour ne rien imaginer de plus; on se passait des plaisirs dont on n'avait pas l'idée. Cependant, à moins que d'y faire bien réflexion, on prendrait ces vieux Romains pour les premières gens de l'univers; car leur postérité a consacré jusqu'aux moindres de leurs actions, soit qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grands ouvrages, soit que les neveux, glorieux en tout, aient voulu que leurs ancêtres eussent les vertus, quand ils n'avaient pas les grandeurs.

Je sais bien qu'on peut alléguer certaines actions d'une vertu si belle et si pure, qu'elles serviront d'exemples, dans tous les siècles; mais ces actions étaient faites par des particuliers, qui ne se ressentaient en rien du génie de ce temps-là : ou c'étaient des actions singulières, qui, échappant aux hommes par hasard, n'avaient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer, pourtant, que des mœurs si rudes et si grossières, convenaient à la république qui se formait. Une âpreté de naturel, qui ne se rendait jamais aux difficultés, établissait Rome plus fortement que n'auraient fait des humeurs douces, avec plus de lumières et de raison. Mais cette qualité, considérée en elle-même, était, à vrai dire, une qualité bien sauvage, qui ne mérite de respect que par la recommandation de l'antiquité, et pour avoir donné commencement à la plus grande puissance de l'univers.

CHAPITRE III

Des premières guerres des Romains.

Les premières guerres des Romains ont été très-importantes, à leur égard, mais peu mémorables, si vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers. Il est certain que l'intérêt de la république ne pouvait pas être plus grand, puisqu'il y allait de retomber sous la domination des Tarquins; puisque Rome ne se sauva du ressentiment de Coriolan, que par les larmes de sa mère; et que la défense du Capitole fut la dernière ressource des Romains, lorsqu'après la défaite de leur armée, leur ville même fut prise par les Gaulois. Mais, considérant ces expéditions en

grand mépris la cavalerie des ennemis, jusqu'à la guerre de Pyrrhus, où les Thessaliens leur donnèrent lieu de changer de sentiment. Mais celle d'Annibal leur donna de grandes frayeurs ; et ces invincibles légions en furent quelque temps si épouvantées, qu'elles n'osaient descendre dans la moindre plaine.

Pour revenir au temps de Papirius, on ne savait, pour ainsi dire, ce que c'était que de cavalerie ; on ne savait encore ni se poster, ni camper dans aucun ordre ; car ils avouent eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur camp sur celui de Pyrrhus, et qu'auparavant ils avaient toujours campé en confusion. On n'ignorait pas moins les machines et les ouvrages nécessaires pour un grand siége : ce qui venait, ou du peu d'invention de ce peuple nullement industrieux, ou de ce que n'y ayant presque jamais de vieilles armées, on ne donnait pas le loisir aux hommes de mener les choses à leur perfection.

Rarement une armée passait des mains d'un consul dans celles d'un autre. Plus rarement encore, celui qui commandait les légions en conservait le commandement, son terme expiré : ce qui était admirable pour la conservation de la république, mais fort opposé à l'établissement d'une bonne armée. Pour faire voir quelle était la jalousie de la liberté, c'est qu'après la défaite de Trasimène, où l'on fut obligé de créer un dictateur, Fabius, à peine avait arrêté l'impétuosité d'Annibal par la sagesse de sa conduite, qu'on lui substitua des consuls. Il y avait tout à redouter de la fureur d'Annibal, rien à craindre de la modération de Fabius, et cependant l'appréhension d'un mal éloigné l'emporta sur la nécessité présente.

Il est vrai que les deux consuls se gouvernèrent prudemment dans cette guerre. Ils ruinaient insensiblement Annibal, comme ils rétablissaient la république, quand, par la même raison, on mit en leur place Terentius Varo, un présomptueux, un ignorant, qui donna la bataille de Cannes et la perdit, qui réduisit les Romains à une telle extrémité, que leur vertu, quelque extraordinaire qu'elle fût alors, les sauva moins que la nonchalance d'Annibal.

Il y avait encore un autre inconvénient qui empêchait de donner toujours aux armées les chefs les plus capables de les com-

mander. Les deux consuls ne pouvant être patriciens et les patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race plébéienne, il arrivait d'ordinaire que le premier nommé était un homme agréable au peuple, qui devait son élection à la faveur ; et celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite se trouvait exclu bien souvent, ou par l'opposition du peuple, s'il était patricien, ou par l'intrigue et les artifices des sénateurs, lorsqu'il n'était pas de leur naissance. C'était tout le contraire dans l'armée des Macédoniens, où les chefs et les soldats subsistaient ensemble depuis un temps incroyable. C'était le vieux corps de Philippe, renouvelé de temps en temps et augmenté selon les besoins par Alexandre. Ici, la valeur de la cavalerie égalait la fermeté de la phalange, à qui même on peut donner l'avantage sur la légion, puisque, dans la guerre de Pyrrhus, les légions n'osaient se trouver opposées à quelques misérables phalanges de Macédoniens ramassés. Ici, l'on entendait également la guerre de siége et la guerre de campagne. Jamais armée n'a eu affaire à tant d'ennemis, et n'a vu tant de climats différents. Que si la diversité des pays où l'on fait la guerre et celle des nations qu'on assujettit, peuvent former notre expérience, comment les Romains entreraient-ils en comparaison avec les Macédoniens, eux qui n'étaient jamais sortis d'Italie, qui n'avaient vu d'autres ennemis que de petits peuples voisins de leur république? La discipline était grande véritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la république fut devenue plus puissante, ils n'ont pas laissé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la guerre contre des capitaines expérimentés. Pyrrhus les défit par l'avantage de sa suffisance : ce qui faisait dire à Fabricius que « les Épirotes n'avaient pas vaincu les Romains, mais que le consul avait été vaincu par le roi des Épirotes. »

Dans la première guerre de Carthage, Régulus défit en Afrique les Carthaginois en tant de combats, qu'on les regardait déjà comme tributaires des Romains. On n'en était plus que sur les conditions, qu'on leur rendait insupportables, lorsqu'un Lacédémonien, nommé Xantippe, arriva dans un corps d'auxiliaires. Ce Grec, homme de valeur et d'expérience, s'informa de l'ordre qu'avaient tenu les Carthaginois et de la conduite des Romains.

S'en étant instruit pleinement, il les trouva les uns et les autres fort ignorants dans la guerre; et, à force d'en discourir parmi les soldats, le bruit vint jusqu'au sénat de Carthage du peu de cas que ce Lacédémonien faisait de leurs ennemis. Les magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre, et Xanthippe, après leur avoir fait voir les fautes passées, leur promit le gain du combat, s'ils le voulaient mettre à la tête de leurs troupes.

Dans un misérable état où l'on désespère de toutes choses, on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi-même. Ainsi les jalousies fatales au mérite des étrangers vinrent à céder à la nécessité, et les plus puissants, pressés de l'appréhension de leur ruine, s'abandonnèrent à la capacité de Xanthippe, sans envie. Je ferais une histoire, au lieu d'alléguer un exemple, si je m'étendais davantage; il suffit de dire que Xanthippe s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'armée des Carthaginois, et sut si bien se prévaloir de l'ignorance des Romains, qu'il remporta sur eux une des plus entières victoires qui se soient jamais gagnées. Les Carthaginois, hors de péril, furent honteux de devoir leur salut à un étranger; et, revenant à la perfidie de leur naturel, ils crurent pouvoir étouffer leur honte en se défaisant de celui qui les avait défaits des Romains. On ne sait pas bien s'ils le firent périr ou s'il fut assez heureux pour leur échapper[1], mais il est certain que, n'étant plus à la tête de leurs troupes, les Romains reprirent aisément la supériorité qu'ils avaient eue.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde guerre punique, on trouvera que les grands avantages qu'eut Annibal sur les Romains venaient de la capacité de l'un, et du peu de suffisance des autres; et, en effet, lorsqu'il voulait donner de la confiance à ses soldats,

[1] Appien dit que les Carthaginois renvoyèrent Xanthippe dans leurs galères avec de beaux présents, mais qu'ils donnèrent ordre aux capitaines de galères de le faire jeter dans la mer avec tous les autres Lacédémoniens. Appien, *de Bell. pun.* « Xanthippo sua felicitas perniciem attulit : Carthaginienses enim, ne Lacedæmoniorum videretur tanta victoria, finxerunt se velle Xanthippum egregie donatum, honoris causa cum triremibus in Patriam remittere; quarum præfectis mandarunt ut eum cum cæteris Laconibus in altum mergerent; sic ille pœnas dedit pro navata opera strenua. »

Des Maizeaux donne la traduction latine d'Appien, dont l'histoire est écrite en grec.

il ne leur disait jamais que les ennemis manquaient de courage ou de fermeté, car ils éprouvaient le contraire assez souvent; mais il les assurait qu'ils avaient affaire à des gens peu entendus dans la guerre.

Il est de cette science comme des arts et de la politesse; elle passe d'une nation à une autre, et règne en divers temps, en différents lieux. Chacun sait qu'elle a été, chez les Grecs, à un haut point. Philippe l'emporta sur eux, et toutes choses arrivèrent à leur perfection sous Alexandre, lorsque Alexandre seul se corrompit. Elle demeura encore chez ses successeurs. Annibal la porta chez les Carthaginois; et, quelque vanité qu'aient eue les Romains, ils l'ont apprise de lui par l'expérience de leur défaite, par des réflexions sur leurs fautes, et par l'observation de la conduite de leur ennemi.

On en demeurera d'accord aisément, si l'on considère que les Romains n'ont pas commencé de résister à Annibal, quand ils ont été plus braves, car les plus courageux avaient péri dans les batailles. On avait armé les esclaves; on avait composé des armées de nouveaux soldats. La vérité est qu'on lui a fait de la peine seulement quand les consuls sont devenus plus habiles, et que les Romains, en général, ont mieux su faire la guerre.

CHAPITRE V

Le génie des Romains, dans le temps que Pyrrhus leur fit la guerre.

Mon dessein n'est pas de m'étendre sur les guerres des Romains: je m'éloignerais du sujet que je me suis proposé; mais il me semble que, pour connaître le génie des temps, il faut considérer les peuples, dans les diverses affaires qu'ils ont eues; et, comme celles de la guerre sont sans doute les plus remarquables, c'est là que les hommes doivent être particulièrement observés, puisque la disposition des esprits et que les bonnes et les mauvaises qualités y paraissent davantage.

Dans les commencements de la république, le peuple romain, comme j'ai dit ailleurs, avait quelque chose de farouche. Cette humeur farouche se tourna depuis en austérité. Il se fit ensuite

une vertu sévère, éloignée de la politesse et de l'agrément, mais opposée à la moindre apparence de corruption. C'étaient là les mœurs des Romains, quand Pyrrhus passa en Italie, au secours des Tarentins. La science de la guerre était alors médiocre, celle des autres choses inconnue : pour les arts, ou il n'y en avait point, ou ils étaient fort grossiers. On manquait d'invention, et on ne savait ce que c'était que d'industrie; mais il y avait un bon ordre, et une discipline exactement observée, une grandeur de courage admirable; plus de probité avec les ennemis, qu'on n'en a d'ordinaire avec les citoyens. La justice, l'intégrité, l'innocence, étaient des vertus communes. On connaissait déjà les richesses, et on en punissait l'usage, chez les particuliers. Le désintéressement allait quasi à l'excès ; chacun se faisait un devoir de négliger ses affaires, pour prendre soin du public, dont le zèle alors tenait lieu de toutes choses.

Après avoir parlé de ces vertus, il faut venir aux actions qui les font connaître. Un prince est estimé homme de bien, qui, opposant la force à la force, n'emploie que des moyens ouverts et permis, pour se défaire d'un ennemi redoutable. Mais, comme si nous étions obligés à la conservation de ceux qui nous veulent perdre, de les garantir des embûches qui leur sont dressées par d'autres, et de les sauver d'une trahison domestique, c'est l'effet d'une générosité dont on ne voit point d'exemple. En voici un, du temps dont j'ai à parler. Les Romains, défaits par Pyrrhus, et dans un état douteux s'ils rétabliraient leurs affaires, ou s'ils seraient contraints de succomber, eurent entre les mains la perte de ce prince, et en usèrent comme je vais dire.

Un médecin, en qui Pyrrhus avait confiance, vint offrir à Fabricius de l'empoisonner, pourvu qu'on lui donnât une récompense proportionnée à un service si important. Fabricius, effrayé de l'horreur du crime, en informe incontinent le sénat, qui, détestant une action si noire, aussi bien que le consul, fit donner avis à Pyrrhus de prendre garde soigneusement à sa personne, ajoutant que le peuple romain voulait vaincre par ses propres armes, et non pas se défaire d'un ennemi, par la trahison des siens.

Pyrrhus, ou sensible à cette obligation, ou étonné de cette gran-

deur de courage, redoubla l'envie qu'il avait de faire la paix, et, pour y porter les Romains plus aisément, il leur renvoya deux cents prisonniers, sans rançon : il fit offrir des présents aux hommes considérables, il en fit offrir aux dames et n'oublia rien, sous prétexte de gratitude, pour faire glisser parmi eux la corruption. Les Romains, qui n'avaient sauvé Pyrrhus que par un sentiment de vertu, ne voulurent recevoir aucune chose qui eût le moindre air de reconnaissance : ils lui renvoyèrent donc un pareil nombre de prisonniers. Les présents furent refusés de l'un et de l'autre sexe, et on lui fit dire, pour toute réponse, qu'on n'entendrait jamais à la paix qu'il ne fût sorti d'Italie.

Parmi une infinité de choses vertueuses qui se pratiquèrent alors, on admire, entre autres, le grand désintéressement de Fabricius et de Curius, qui allait à une pauvreté volontaire. Il y aurait de l'injustice à leur refuser une grande approbation. Il faut considérer, pourtant, que c'était une qualité générale de ce temps-là, plutôt qu'une vertu singulière de ces deux hommes. Et, en effet, puisqu'on punissait les richesses, avec infamie, et que la pauvreté était récompensée, avec honneur, il me paraît qu'il y avait de l'habileté à savoir bien être pauvre : par là, on s'élevait aux premières charges de la république, où, exerçant une grande autorité, on avait plus besoin de modération que de patience. Je ne saurais plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ; elle ne manque jamais que des choses dont notre intérêt ou notre plaisir est de manquer. A dire vrai, ces sortes de privations sont délicieuses ; c'est donner une jouissance exquise, à son esprit, de ce que l'on dérobe à ses sens.

Mais, que sait-on si Fabricius ne suivait pas son humeur ? Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans la multitude et dans la diversité des choses superflues, qui goûteraient en repos, avec douceur, les commodes, et même les nécessaires. Cependant, les faux connaisseurs admirent une apparence de modération, quand la justesse du discernement ferait voir le peu d'étendue d'un esprit borné, ou le peu d'action de quelque âme paresseuse. A ces gens-là, se passer de peu, c'est se retrancher moins de plaisirs que de peines. Je dirai plus : quand il n'est pas honteux d'être pauvre, il nous manque moins de choses, pour vivre doucement dans la

pauvreté, que pour vivre magnifiquement dans les richesses. Pensez-vous que la condition d'un religieux soit malheureuse, lorsqu'il est considéré dans son ordre, et qu'il a de la réputation dans le monde? Il fait vœu d'une pauvreté qui le délivre de mille soins, et ne lui laisse rien à désirer qui convienne à sa profession et à sa vie. Les gens magnifiques, pour la plupart, sont les véritables pauvres ; ils cherchent de l'argent, de tous côtés, avec inquiétude et avec chagrin, pour entretenir les plaisirs des autres; et, tandis qu'ils exposent leur abondance, dont les étrangers jouissent plus qu'eux, ils sentent, en secret, leur nécessité avec leurs femmes et leurs enfants, et par l'importunité des créanciers qui les tyrannisent, et par le méchant état de leurs affaires, qu'ils voient ruinées.

Revenons à nos Romains, dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la pauvreté de Fabricius; je loue sa prudence, et le trouve fort avisé, de n'avoir eu qu'une salière d'argent, pour se donner le crédit de chasser du sénat un homme[1] qui avait été deux fois consul, qui avait triomphé, qui avait été dictateur, parce qu'on en trouva chez lui quelques marcs davantage[2]. Outre que c'étaient les mœurs de ce temps-là, le vrai intérêt était de n'en avoir point d'autre que celui de la république.

Les hommes ont établi la société, par un esprit d'intérêt particulier : cherchant à se faire une vie plus douce et plus sûre, en compagnie, que celle qu'ils menaient, en tremblant dans les solitudes. Tant qu'ils y trouvent, non-seulement la commodité, mais la gloire et la puissance, sauraient-ils mieux faire que de se donner tout à fait au public, dont ils tirent tant d'avantage?

Les Décius, qui se dévouèrent, pour le bien d'une société dont ils allaient n'être plus, me semblent de vrais fanatiques; mais ces gens-ci me paraissent fort sensés, dans la passion qu'ils ont eue pour une république reconnaissante, qui avait autant de soin d'eux, pour le moins, qu'ils en avaient d'elle.

Je me représente Rome, en ce temps-là, comme une vraie communauté où chacun se désapproprie, pour trouver un autre bien,

[1] P. Cornelius Rufinus.
[2] Quinze marcs d'argent.

dans celui de l'Ordre : mais cet esprit-là ne subsiste guère que dans les petits États. On méprise, dans les grands, toute apparence de pauvreté ; et c'est beaucoup, quand on n'y approuve pas le mauvais usage des richesses. Si Fabricius avait vécu dans la grandeur de la république, ou il aurait changé de mœurs, ou il aurait été inutile à sa patrie ; et, si les gens de bien des derniers temps avaient été de celui de Fabricius, ou ils eussent rendu leur probité plus rigide, ou ils auraient été chassés du sénat, comme des citoyens corrompus.

Après avoir parlé des Romains, il est raisonnable de parler de Pyrrhus, qui entre ici naturellement, en tant de choses. Ç'a été le plus grand capitaine de son temps, au jugement même d'Annibal, qui le mettait immédiatement après Alexandre, et devant lui, comme il me paraît, par modestie. Il avait joint la délicatesse des négociations à la science de la guerre ; mais, avec cela, il ne put jamais se faire un établissement solide. S'il savait gagner des combats, il perdait le fruit de la guerre ; s'il attirait des peuples à son alliance, il ne savait pas les y maintenir. Ses deux beaux talents, employés hors de saison, ruinaient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avait éprouvé ses forces heureusement, il songeait aussitôt à négocier ; et, comme s'il eût été d'intelligence avec les ennemis, il arrêtait ses progrès lui-même. Avait-il su gagner l'affection d'un peuple ? sa première pensée était de l'assujettir. Il arrivait de là qu'il perdait ses amis, sans gagner ses ennemis ; car les vaincus prenaient l'esprit de vainqueurs et refusaient la paix qu'on leur offrait ; et ceux-là retiraient non-seulement leur assistance, mais cherchaient à se défaire d'un allié qui se faisait sentir un vrai maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de Pyrrhus, en partie aux différents intérêts de ses ministres. Il y avait auprès de lui deux personnes, entre les autres, dont il prenait ordinairement les avis : Cynéas et Milon. Cynéas, éloquent, spirituel, habile, délicat dans les négociations, insinuait les pensées du repos, toutes les fois qu'il s'agissait de la guerre, et, quand l'humeur ambitieuse de Pyrrhus l'avait emporté sur ses raisons, il attendait patiemment les difficultés : ou, ménageant

les premiers dégoûts de son maître, il lui tournait bientôt l'esprit à la paix, afin de rentrer dans son talent, et de se remettre les affaires entre les mains. Milon était un homme d'expérience dans la guerre, qui ramenait tout à la force : il n'oubliait rien, pour empêcher les traités, ou pour les rompre; conseillait de vaincre les difficultés, et, si on ne pouvait conquérir des nations ennemies, d'assujettir en tout cas les alliés.

Autant qu'on en peut juger, voilà la manière dont se gouvernait Pyrrhus, tant par autrui que par lui-même. On pourrait dire, en sa faveur, qu'il a eu affaire à des nations puissantes, qui se trouvaient plus de ressources que lui. On pourrait dire qu'il gagnait les combats, par sa vertu; mais qu'un faible et petit État, comme le sien, ne lui donnait pas les moyens de pousser à bout une longue guerre. Quoi qu'il en soit, à le regarder, par les qualités de sa personne et par ses actions, ç'a été un prince admirable, qui ne cède à pas un de l'antiquité. A considérer, en gros, le succès des desseins et la fin des affaires, il paraîtra souvent malhabile, et perdra beaucoup de sa réputation. En effet, il occupa la Macédoine, et en fut chassé; il eut d'heureux commencements, en Italie, d'où il lui fallut sortir; il se vit maître de la Sicile, où il ne put demeurer.

CHAPITRE VI

De la première guerre de Carthage.

La guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains, et leur inspira des sentiments qui ne les avaient pas touchés encore. A la vérité, ils y entrèrent grossiers et présomptueux, avec beaucoup de témérité et d'ignorance; mais ils eurent une grande vertu à la soutenir : et, comme ils virent toutes choses nouvelles, avec un ennemi qui avait tant d'expérience, ils devinrent sans doute plus industrieux et plus éclairés qu'ils n'étaient auparavant. Ils trouvèrent l'invention de se garantir des éléphants, qui avaient mis le désordre dans les légions, au premier combat; ils apprirent à éviter les plaines, et cherchèrent des lieux avantageux, contre une cavalerie qu'ils avaient méprisée mal à propos. Ils apprirent en-

suite à former leur camp sur celui de Pyrrhus, après avoir admiré l'ordre et la distinction des troupes qui campaient, chez eux, en confusion. Pour les choses qui sont purement de l'esprit, quoique la harangue du vieil Appius eût fait chasser de Rome Cynéas, l'éloquence de Cynéas n'avait pas laissé de plaire, et sa dextérité avait été agréable.

Les présents offerts, bien que refusés, donnèrent cependant une secrète vénération pour ceux qui les pouvaient faire ; et Curius, si fort honoré pour sa vertu désintéressée, le fut encore davantage, quand il leur fit voir, dans son triomphe, de l'or, de l'argent, des tableaux et des statues : on connut alors qu'il y avait des choses plus excellentes ailleurs qu'en Italie.

Ainsi, des idées nouvelles firent, pour ainsi parler, de nouveaux esprits ; et le peuple romain, touché d'une magnificence inconnue, perdit ses vieux sentiments, où l'habitude de la pauvreté n'avait pas moins de part que la vertu.

La curiosité éveilla donc les citoyens ; les cœurs commencèrent à sentir, avec émotion, ce que les yeux avaient commencé de voir, avec plaisir ; et, quand ces mouvements se furent mieux expliqués, on fit paraître de véritables désirs pour les choses étrangères. Quelques particuliers conservèrent encore l'ancienne continence, comme il est arrivé depuis, et dans le temps de la république la plus corrompue ; mais enfin, il se forma une envie générale de passer la mer, pour s'établir en des lieux où Pyrrhus avait su trouver tant de richesses. Voilà proprement d'où est venue la première guerre de Carthage ; le secours donné aux Tarentins en fut le prétexte : la conquête de la Sicile, le véritable sujet.

Après avoir dit par quels mouvements les Romains se portèrent à cette guerre, il faut faire voir, en peu de mots, quel était alors leur génie. Leurs qualités principales furent, à mon avis, le courage et la fermeté : entreprendre les choses les plus difficiles, ne s'étonner d'aucun péril, ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste, les Carthaginois avaient sur eux une supériorité extraordinaire, soit pour l'industrie, soit pour l'expérience de la mer, soit pour les richesses que leur donnait le trafic de tout le monde : quand les Romains, naturellement assez pauvres, venaient de s'épuiser, dans la guerre de Pyrrhus.

A dire vrai, la vertu de ceux-ci leur tenait lieu de toutes choses; un bon succès les animait à la poursuite d'un plus grand et un événement fâcheux ne faisait que les irriter davantage. Il en arrivait tout autrement, dans les affaires des Carthaginois, qui devenaient nonchalants, dans la bonne fortune, et s'abattaient aisément, dans la mauvaise. Outre le différent naturel de ces deux peuples, la diverse constitution des républiques y contribuait beaucoup. Carthage étant établie sur le commerce, et Rome fondée sur les armes, la première employait des étrangers, pour ses guerres, et les citoyens, pour son trafic; l'autre se faisait des citoyens de tout le monde, et de ses citoyens des soldats. Les Romains ne respiraient que la guerre, même ceux qui n'y allaient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A Carthage, on demandait toujours la paix, au moindre mal dont on était menacé, tant pour se défaire des étrangers, que pour retourner au commerce. On y peut ajouter encore cette différence, que les Carthaginois n'ont rien fait de grand que par la vertu des particuliers; au lieu que le peuple romain a souvent rétabli, par sa fermeté, ce qu'avait perdu l'imprudence où la lâcheté de ses généraux. Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les Romains soient demeurés victorieux; car ils avaient les qualités principales qui rendent un peuple maître de l'autre.

Comme l'idée des richesses avait donné aux Romains l'envie de conquérir la Sicile, la conquête de la Sicile leur donna envie de jouir des richesses qu'ils s'étaient données. La paix avec les Carthaginois, après une si rude guerre, inspira l'idée du repos, et le repos fit naître le goût des voluptés. Ce fut là que les Romains introduisirent les premières pièces de théâtre, et là qu'on vit chez eux les premières magnificences; on commença d'avoir de la curiosité pour les spectacles, et du soin pour les plaisirs.

Les procès, quoique ennemis de la joie, ne laissèrent pas de s'augmenter, chacun ayant recours à la justice publique, à mesure que celle des particuliers se corrompait.

L'intempérance amena de nouvelles maladies, et les médecins furent établis, pour guérir des maux dont la continence avait garanti les Romains, auparavant.

L'avarice fit faire de petites guerres; la faiblesse fit appréhender les grandes. Que si la nécessité obligea d'en entreprendre quelqu'une, on la commença avec chagrin, et on la finit avec joie.

On demandait aux Carthaginois de l'argent qu'ils ne devaient point, quand ils étaient occupés avec leurs rebelles; et on eut toutes les précautions du monde pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

Ainsi, c'était tantôt des injures, tantôt des considérations, toujours de la mauvaise volonté ou de la crainte; et certes, on peut dire que les Romains ne surent ni vivre en amis, ni en ennemis : car ils offensaient les Carthaginois, et les laissaient rétablir, donnant assez de sujet pour une nouvelle guerre, où ils appréhendaient de tomber, sur toutes choses.

Une conduite si incertaine se changea en une vraie nonchalance; et ils laissèrent périr les Sagontins avec tant de honte, que leurs ambassadeurs en furent indignement traités, chez les Espagnols et chez les Gaulois, après la ruine de ce misérable peuple. Le mépris des nations, dont ils furent piqués, les tira de cet assoupissement; et la descente d'Annibal en Italie réveilla leur ancienne vigueur. Ils firent la guerre quelque temps avec beaucoup d'incapacité, et un grand courage; quelque temps avec plus de suffisance, et moins de résolution. Enfin la bataille de Cannes perdue leur fit retrouver leur vertu, et en excita, pour mieux dire, une nouvelle, qui les éleva encore au-dessus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII

De la seconde guerre punique.

Pour voir la république dans toute l'étendue de sa vertu, il faut la considérer dans la seconde guerre de Carthage. Elle a eu, auparavant, plus d'austérité; elle a eu, depuis, plus de grandeur; jamais, un mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque citoyen. Peut-être que sans Brutus il n'y aurait pas eu même de république. Si Manlius n'eût pas défendu le Ca-

pitole, si Camille ne fût venu le secourir, les Romains, à peine libres, tombaient sous la servitude des Gaulois.

Mais ici, le peuple romain a soutenu le peuple romain; ici, le génie universel de la nation a conservé la nation; ici, le bon ordre, la fermeté, la conspiration générale au bien public, ont sauvé Rome, quand elle se perdait par les fautes et les imprudences de ses généraux.

Après la bataille de Cannes, où tout autre État eût succombé à sa mauvaise fortune, il n'y eut pas un mouvement de faiblesse parmi le peuple, par une pensée qui n'allât au bien de la république. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuisèrent volontairement. Les Romains apportaient avec plaisir ce qu'ils avaient de plus précieux, et gardaient à regret ce qu'ils étaient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur était à retenir le moins, la honte à garder le plus, dans leurs maisons. Lorsqu'il s'agissait de créer les magistrats, la jeunesse, ordinairement prévenue d'elle-même, consultait avec docilité la sagesse des plus vieux, pour donner des suffrages plus sainement.

Les vieux soldats venant à manquer, on donnait la liberté aux esclaves, pour en faire de nouveaux ; et ces esclaves, devenus Romains, s'animaient du même esprit de leurs maîtres pour défendre une même liberté. Mais voici une grandeur de courage qui passe toutes les autres qualités, quelque belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois, dans un danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes résolutions aux moins sages; il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le bien public, quand, par un autre intérêt, ils craignent de se perdre avec le public eux-mêmes. Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes; et je ne trouve rien de si admirable, dans les Romains, que de leur voir envoyer des troupes en Sicile et en Espagne, avec le même soin qu'ils en envoyaient contre Annibal.

Accablés de tant de pertes, épuisés d'hommes et d'argent, ils partagèrent leurs dernières ressources, entre la défense de Rome et le maintien de leurs conquêtes. Un peuple si magnanime aimait autant périr que déchoir, et tenait pour une chose indifférente de n'être plus, quand il ne serait pas le maître des autres.

Quoiqu'il soit toujours avantageux de se conserver, je compte néanmoins, entre les principaux avantages des Romains, d'avoir dû leur salut à leur fermeté et à la grandeur de leur courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de génie, depuis la guerre de Pyrrhus; d'avoir quitté ce désintéressement si extraordinaire, et cette pauvreté si ambitieuse, dont j'ai parlé : autrement on n'eût pas trouvé, dans Rome, les moyens de la soutenir.

Il fallait que les citoyens eussent du bien, comme du zèle, pour aider la république. Si elle n'avait pu secourir ses alliés, elle en eût été abandonnée. Le discours du consul qui pensait donner de la compassion aux députés de Capoue, n'excita que leur infidélité. Le sénat, beaucoup plus sage, prit une conduite toute différente : il envoya des hommes et des vivres aux alliés qui en eurent besoin; et, de tout le secours que vinrent offrir ceux de Naples, on n'accepta que des blés pour de l'argent.

Mais, avec tant de fermeté et de bon sens, il n'y avait plus de république romaine, si Carthage eût fait, pour la ruiner, la moindre des choses que fit Rome pour son salut. Tandis qu'on remerciait un consul qui avait fui[1], de n'avoir pas désespéré de la république, on accusait à Carthage Annibal victorieux. Hannon ne lui pouvait pardonner les avantages d'une guerre qu'il avait déconseillée. Plus jaloux de l'honneur de ses sentiments, que du bien de l'État; plus ennemi du général des Carthaginois, que des Romains, il n'oubliait rien pour empêcher les succès qu'on pouvait avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avait eus. On eût pris Hannon pour un allié du peuple romain, qui regardait Annibal comme l'ennemi commun. Quand celui-ci envoyait demander des hommes et de l'argent, pour le maintien de l'armée : *Que demanderait-il,* disait Hannon, *s'il avait perdu la bataille? Non, non, messieurs : ou c'est un imposteur qui nous amuse par de fausses nouvelles, ou un voleur public qui s'approprie les dépouilles des Romains et les avantages de la guerre.* Ces oppositions troublaient du moins les secours, quand elles ne pouvaient en empêcher la résolution. On exécutait lentement ce qui avait été résolu avec peine. Le secours, enfin préparé, demeurait longtemps à partir.

[1] Terentius Varro, qui donna la bataille de Cannes malgré son collègue, L. Æmil. Paulus, et la perdit.

S'il était en chemin, on envoyait ordre de l'arrêter en Espagne, au lieu de le faire passer en Italie. Il n'arrivait donc quasi jamais, et lorsqu'il venait joindre Annibal, ce qui était un miracle, Annibal ne le recevait que faible, ruiné et hors de saison.

Ce général était presque toujours sans vivres et sans argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux, dans la guerre : nulles ressources au premier mauvais succès, et beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvait pas de quoi entretenir diverses nations, qui suivaient plutôt sa personne, qu'elles ne dépendaient de sa république.

Pour contenir tant de peuples différents, il ajoutait à sa naturelle sévérité une cruauté concertée, qui le faisait redouter des uns, tandis que sa vertu le faisait révérer des autres. A la vérité, il ne se faisait pas grande violence; mais étant naturellement un peu cruel, il se trouvait dans une condition où il lui était nécessaire de l'être. Cependant ses intérêts réglaient quelquefois sa cruauté, et lui donnaient même de la clémence; car il savait être doux et clément pour le bien de ses affaires, et le dessein l'emportait toujours sur le naturel.

Il faisait la guerre aux Romains, avec toute sorte de rigueur, et traitait leurs alliés avec beaucoup de douceur et de courtoisie : cherchant à ruiner ceux-là tout à fait, et à détacher ceux-ci de leur alliance. Procédé bien différent de celui de Pyrrhus, qui gardait toutes ses civilités pour les Romains, et les mauvais traitements pour ses alliés.

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne, où il n'avait rien de fort assuré ; qu'il a traversé les Gaules, qu'on devait compter pour ennemies ; qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui venaient de chasser les Carthaginois de la Sicile. Quand je songe qu'il n'avait en Italie ni place, ni magasins, ni secours assurés, ni la moindre espérance de retraite, je me trouve étonné de la hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considère sa valeur et sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, et le tiens encore au-dessus de l'entreprise.

Les Français admirent particulièrement la guerre des Gaules, et par la réputation de César, et parce que s'étant faite en leur pays, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cepen-

dant, à en juger sainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait Annibal en Italie. Si César avait trouvé, parmi les Gaulois, l'union et la fermeté que trouva celui-ci, parmi les Romains, il n'eût fait sur eux que de médiocres conquêtes ; car il faut avouer qu'Annibal rencontra d'étranges difficultés, sans compter celles qu'il portait avec lui-même. Le seul avantage sur lequel il pouvait raisonnablement se fonder, était la bonté de ses troupes et sa propre suffisance.

Il est certain que les Romains avaient pris une grande supériorité sur les Carthaginois, dans la guerre de Sicile; mais la paix leur ayant fait licencier leur armée, ils perdaient insensiblement leur vigueur, tandis que leurs ennemis, occupés en Espagne et en Afrique, mettaient en usage leur valeur, et acquéraient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux corps qu'Annibal vint attaquer l'Italie, et avec une vieille réputation, plus qu'avec de vieilles troupes, que les Romains se virent obligés de la défendre. Pour les généraux des Romains, c'étaient des hommes de grand courage, qui eussent cru faire tort à la gloire de leur république, s'ils n'avaient donné la bataille, aussitôt que les ennemis se présentaient.

Annibal se fit une étude particulière d'en connaître le génie, et n'observait rien tant que l'humeur et la conduite de chaque consul qui lui était opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de Sempronius qu'il sut l'attirer au combat, et gagner sur lui la bataille de Trebbie. La défaite de Trasimène est due à un artifice quasi tout pareil.

Connaissant l'esprit superbe de Flaminius, il brûlait à ses yeux les villages de ses alliés, et incitait si à propos sa témérité naturelle, que le consul prit non-seulement la résolution de combattre mal à propos, mais il s'engagea en certains détroits, où il perdit malheureusement son armée avec la vie. Comme Fabius eut une manière d'agir toute contraire, la conduite d'Annibal fut aussi toute différente.

Après la journée de Trasimène, le peuple romain créa un dictateur, et un général de la cavalerie. Le dictateur était Quintus Fabius, homme sage et un peu lent, qui mettait la seule espérance du salut dans les précautions d'où peut naître la sûreté. En l'état

où étaient les choses, il croyait qu'il n'y avait point de différence entre combattre et perdre un combat ; de sorte qu'il ne songeait qu'à rassurer l'armée; et, perdant l'espérance de pouvoir vaincre, il croyait agir assez sagement et assez faire, que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le général de la cavalerie : violent, précipité, vain en discours, aussi audacieux par son ignorance que par son courage. Celui-ci mettait l'intérêt de l'État dans la réputation des affaires ; et pensait que la république ne pourrait subsister, si elle n'effaçait la honte des défaites passées par quelque chose de glorieux. Il voulait de la hauteur, où il fallait de la sagesse ; de la gloire, où il était question du salut.

Annibal ne fut pas longtemps sans connaître ces différentes humeurs, par le rapport qu'on lui en fit et par ses propres observations; car il présenta la bataille plusieurs jours de suite à Fabius, qui, bien loin de l'accepter, ne laissait pas sortir un seul homme de son camp. Minutius, au contraire, prenait pour autant d'affronts les bravades artificieuses des ennemis, et faisait passer le dictateur pour un homme faible, ou insensible à la honte des Romains.

Annibal, averti de ces discours, tâchait d'augmenter l'opinion de crainte et de faiblesse qu'on attribuait à Fabius. Il brûlait devant lui le plus beau pays d'Italie, pour l'attirer au combat, ce qu'il ne put faire ; ou du moins pour le décrier, en quoi il ne manqua pas de réussir. Il fit soupçonner même qu'il y avait de l'intelligence entre eux, conservant ses terres seules, avec grand soin, dans la désolation générale de la campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses artifices. Pendant qu'il travaillait à ruiner la réputation de Fabius, qui lui faisait de la peine, il n'oublia rien pour en donner à Minutius, auquel il souhaitait le commandement, ou du moins une grande autorité dans l'armée. Tantôt il faisait semblant de l'appréhender, quand il témoignait toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois, après s'être engagé en quelque léger combat, avec lui, il se retirait le premier, et lui laissait prendre une petite supériorité, qui augmentait son crédit parmi les Romains, et le préparait à se perdre par une téméraire confiance. Enfin, il sut employer tant d'artifices à décrier le dic-

tateur, et à faire estimer le général de la cavalerie, que le commandement fut partagé et les troupes séparées : ce qui ne s'était jamais fait auparavant. Vous diriez que Rome agissait par l'esprit de son ennemi; car dans la vérité, ce décret si extraordinaire était un pur effet de ses machines et de ses desseins.

Alors, la vanité de Minutius n'eut plus de bornes : il méprisait, avec une égale imprudence, Fabius et Annibal, ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les étrangers d'Italie. Il voulut donc avoir son camp séparé, dont Annibal ne se fut pas sitôt aperçu, qu'il en approcha le sien : et, sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, Minutius se laissa engager dans un combat, où il fut défait.

C'est ainsi que se comportait Annibal durant la dictature de Fabius ; et il se comporta quasi de la même sorte avec les consuls qui donnèrent la bataille de Cannes. Il est vrai qu'il n'eut pas besoin d'une conduite si délicate. La sagesse de Paulus l'incommoda moins que n'avait fait celle de Fabius; et l'ignorance présomptueuse de Terentius le précipitait assez de lui-même à sa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me sois si fort étendu sur une affaire qui aboutit à la simple défaite de Minutius, et que je ne parle qu'en passant de cette grande et fameuse bataille de Cannes; mais je cherche moins à décrire les combats qu'à faire connaître les génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaisir à considérer César dans la guerre de Petreius et d'Afranius que dans les plus éclatantes de ses actions, j'ai cru qu'on devait observer plus curieusement Annibal dans une affaire toute de conduite, que dans ce grand et heureux succès que l'imprudence de Terentius lui fit avoir sans beaucoup de peine.

Il faut avouer pourtant que jamais bataille ne fut gagnée si pleinement; et ce jour-là, pour ainsi dire, était le dernier des Romains, si Annibal n'eût mieux aimé jouir des commodités de la victoire que d'en poursuivre les avantages.

Celui qui avait fait faire tant de fautes aux autres se ressent ici de la faiblesse de la condition humaine, et ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'était montré invincible aux plus grandes difficultés; mais il ne peut résister à la douceur de sa bonne for-

tune, et se laisse aller au repos quand un peu d'action le mettait en état de se reposer toute sa vie.

Si vous en cherchez la raison, c'est que tout est borné dans les hommes. La patience, le courage, la fermeté s'épuisent en nous.

Annibal ne peut plus souffrir, parce qu'il a trop souffert, et sa vertu consumée se trouve sans ressource au milieu de la victoire, Le souvenir des difficultés passées lui fait envisager des difficultés nouvelles. Son esprit, qui devait être plein de confiance et quasi de certitude, se tourne à la crainte de l'avenir : il considère quand il faut oser, il consulte quand il faut agir; il se dit des raisons pour les Romains, quand il faut mettre en exécution les siennes.

Comme les fautes des grands hommes ont toujours des sujets apparents, Annibal ne laissait pas de se représenter des choses fort spécieuses : « Que son armée, invincible à la campagne, n'était nullement propre pour les siéges, ayant peu de bonne infanterie, point d'argent, point de subsistance réglée; que, par ces mêmes défauts, il avait attaqué Spolette inutilement après le succès de Trasimène, tout victorieux qu'il était; qu'un peu avant la bataille de Cannes il avait été contraint de lever le siége d'une petite ville sans nom et sans force; qu'assiéger Rome, munie de toutes choses, c'était vouloir perdre la réputation qu'on venait d'acquérir, et faire périr une armée qui, seule, le faisait considérer; qu'il fallait donc laisser les Romains, enfermés dans leurs murailles, tomber insensiblement d'eux-mêmes; et cependant aller s'établir proche de la mer, où l'on recevrait les secours de Carthage commodément, et où il serait aisé d'établir la plus considérable puissance de l'Italie. » Voilà les raisons qu'accommodait Annibal à la disposition où il se trouvait, et qu'il n'eût pas goûtées dans ses premières ardeurs.

En vain Maharbal lui promettait à souper dans le Capitole. Ses réflexions, qui n'avaient que l'air de sagesse et une fausse raison, lui firent rejeter comme téméraire une confiance si bien fondée. Il avait suivi les conseils violents pour commencer la guerre avec les Romains, et il est retenu par une fausse circonspection quand il trouve l'heure de tout finir.

Il est certain que les esprits trop fins, comme était celui d'Annibal, se font des difficultés dans les entreprises et s'arrêtent eux-mêmes par des obstacles qui viennent plus de leur imagination que de la chose.

Il y a un point de la décadence des États, où leur ruine serait inévitable si on connaissait la facilité qu'il y a de les détruire; mais, pour n'avoir pas la vue assez nette ou le courage assez grand, on se contente du moins quand on peut le plus, tournant en prudence ou la petitesse de son esprit ou le peu de grandeur de son âme.

Dans ces conjonctures, on ne se sauve point par soi-même. Une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos ennemis quand les véritables forces vous abandonnent. Ainsi Annibal se met devant les yeux une puissance qui n'est plus. Il se fait un fantôme de soldats morts et de légions dissipées, comme s'il avait encore à combattre et à défaire ce qu'il a défait.

Et certes la confusion n'eût pas été moindre à Rome, après la bataille de Cannes, qu'elle l'avait été autrefois après la journée d'Allia[1]. Mais au lieu d'approcher d'une ville où il eût porté l'épouvante, il s'en éloigna comme s'il eût voulu la rassurer et donner loisir aux magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer des alliés qui tombaient avec Rome, et qui se soutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne se fût soutenue.

C'est là la première et la grande faute d'Annibal, qui fut aussi la première ressource des Romains. La consternation passée, ceux-ci augmentèrent de courage en diminuant de forces, et les Carthaginois diminuèrent de vigueur en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs malheurs, on en trouvera deux essentielles : la nonchalance de Carthage, qui laissait anéantir les bons succès, faute de secours, et l'envie précipitée qu'eut Annibal de mettre fin aux travaux avant que d'avoir fini la guerre.

[1] « Rivière à trois ou quatre lieues de Rome, près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci se rendirent maîtres de la ville, mais ils ne purent prendre le Capitole, où une partie de la jeunesse s'était retirée. Voyez Tite Live, au cinquième livre de la première *Décade*. » (Des Maizeaux.)

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas longtemps sans vouloir goûter les délices; et il en fut charmé d'autant plus aisément, qu'elles lui avaient toujours été inconnues. Un homme qui sait mêler les plaisirs et les affaires n'en est jamais possédé : il les quitte, il les reprend quand bon lui semble, et dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plutôt un délassement d'esprit qu'un charme dangereux qui puisse corrompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens austères qui, par un changement d'esprit, viennent à goûter les voluptés. Ils sont enchantés aussitôt de leurs douceurs et n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée. La nature, en eux, lassée d'incommodités et de peines, s'abandonne aux premiers plaisirs qu'elle rencontre. Alors, ce qui avait paru vertueux se présente avec un air rude et difficile; et l'âme, qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur, se complaît en elle-même de son nouveau goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva à Annibal et à son armée, qui ne manquait pas de l'imiter, dans le relâchement, puisqu'elle l'avait bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que bains, que festins, qu'inclinations et attachements. Il n'y eut plus de discipline, ni par celui qui devait donner les ordres, ni dans ceux qui devaient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne, la gloire et l'intérêt réveillèrent Annibal, qui reprit sa première vigueur, et se retrouva lui-même; mais il ne retrouva plus la même armée. Il n'y avait que de la mollesse et de la nonchalance. S'il fallait souffrir la moindre nécessité, on regrettait l'abondance de Capoue ; on songeait aux maîtresses, lorsqu'il fallait aller aux ennemis; on languissait des tendresses de l'amour, quand il fallait de l'action et de la fierté pour les combats. Annibal n'oubliait rien qui pût exciter les courages : tantôt par le souvenir d'une valeur qu'on avait perdue, tantôt par la honte des reproches où l'on était insensible.

Cependant les généraux des Romains devenaient plus habiles, tous les jours ; les légions prenaient l'ascendant sur des troupes corrompues ; et il ne venait de Carthage aucun secours qui pût ranimer une armée si languissante.

Mais plus Annibal trouvait de vigueur parmi les ennemis, moins il recevait de services des siens, plus il prenait sur lui-

même ; et il n'est pas croyable avec quelle vertu il se maintint en Italie, d'où les Romains ne l'ont fait sortir, qu'en obligeant les Carthaginois à l'en retirer. Ceux-ci, défaits et chassés d'Espagne, battus et ruinés en Afrique, eurent recours à leur Annibal, pour leur dernière ressource. Il obéit aux ordres de son pays, avec la même soumission qu'aurait pu faire le moindre citoyen, et il n'y fut pas sitôt arrivé, qu'il en trouva les affaires désespérées.

Scipion, qui avait vu les calamités de sa république, sous des chefs malheureux, en commandait alors les armées, dans les prospérités qu'il avait fait naître. Pour Annibal, il n'avait que le souvenir de sa bonne fortune, dont il avait mal usé ; mais il ne manquait en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier, confiant de son naturel, et par le bonheur présent de ses affaires, était à la tête d'une armée qui ne doutait pas de la victoire. Le second augmentait une défiance naturelle par le méchant état où il voyait sa patrie, et par la mauvaise opinion qu'il avait de ses soldats.

Ces différentes situations d'esprit firent offrir la paix, et la rejeter, après quoi on ne songea plus qu'à la bataille. Le jour qu'elle fut donnée, Annibal se surpassa lui-même, soit à prendre ses avantages, soit à disposer son armée, soit à donner les ordres dans le combat : mais enfin le génie de Rome l'emporta sur celui de Carthage, et la défaite des Carthaginois laissa pour jamais l'empire aux Romains.

Quant au général, il fut admiré de Scipion, qui, au milieu de sa gloire, semblait porter envie à la capacité du vaincu ; et le vaincu, dont l'humeur était assez éloignée de vaines ostentations, crut toujours avoir quelque supériorité dans la science de la guerre : car, discourant un jour des grands capitaines avec Scipion, il mit Alexandre le premier, Pyrrhus le second, et lui-même le troisième ; à quoi répondit froidement Scipion : « Si vous m'aviez vaincu, en quel rang vous seriez-vous mis ? — Le premier de tous, » reprit Annibal.

Il est certain qu'il avait une merveilleuse capacité dans la guerre ; et ces conquérants illustres, qui ont laissé un si grand nom à la postérité, n'approchaient pas de son industrie, et pour assembler, et pour maintenir des armées.

Alexandre passa en Asie, avec des Macédoniens qui obéissaient

à leur roi. S'il avait peu d'argent et peu de vivres, les batailles qu'il gagnait le mettaient dans l'abondance de toutes choses. Une ville prise ou rendue lui livrait les trésors de Darius, qui devenait nécessiteux en son propre pays, à mesure qu'Alexandre en possédait les richesses. Scipion, dont je viens de parler, fit la guerre en Espagne et en Afrique, avec des légions que la république avait levées et qu'elle faisait subsister. César eut les mêmes commodités, pour la conquête des Gaules, et il se servit des forces et de l'argent de la république, même pour l'assujettir.

Pour notre Annibal, il avait joint à un petit corps de Carthaginois plusieurs nations, qu'il sut lier toutes par lui-même, et dont il put se faire obéir, dans une éternelle nécessité. Ce qui est encore plus extraordinaire, les combats ne le mettaient guère plus à son aise ; il se trouvait presque aussi embarrassé après le gain d'une bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talents que les autres n'avaient pas, aussi a-t-il fait une faute, où apparemment ils ne seraient pas tombés.

Alexandre était si éloigné de laisser les choses imparfaites, qu'il allait toujours au delà, lorsqu'elles étaient consommées. Il ne se contenta pas d'assujettir ce grand empire de Darius, jusqu'à la moindre province. Son ambition le porta aux Indes, quand il pouvait accommoder la gloire et le repos, ce qui est rare, et jouir paisiblement de ses conquêtes. Scipion ne songea pas à se reposer, qu'il n'eût réduit Carthage, et établi en Afrique les affaires des Romains ; et une des grandes louanges qu'on donne à César, c'est qu'il ne pensait jamais avoir rien fait tant qu'il lui restait quelque chose à faire.

Nil actum credens, dum quid superesset agendum[1].

Quand je songe à la faute d'Annibal, il me vient aussitôt dans l'esprit qu'on ne considère pas assez l'importance d'une bonne résolution dans les grandes choses. Aller à Rome après la bataille de Cannes fait la destruction de cette ville et la grandeur de Carthage; n'y pas aller produit avec le temps la ruine des Carthaginois et l'empire des Romains.

[1] Lucain, *Phars.*, l. II, vers 657

J'ai vu prendre une résolution qui causait la perte d'un grand État si elle eût été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour par un heureux changement qui fut son salut, mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un si bon conseil, que n'aurait fait la défaite de cinq cents chevaux ou la prise d'une ville peu importante[1]. Ces derniers événements frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon sens n'est admiré quasi de personne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens savent faire. Revenons à notre Annibal.

Si le métier de la guerre, tout éclatant qu'il est, méritait seul de la considération, je ne vois personne chez les anciens qu'on pût raisonnablement lui préférer : mais celui qui le sait le mieux n'est pas nécessairement le plus grand homme. La beauté de l'esprit, la grandeur de l'âme, la magnanimité, le désintéressement, la justice, une capacité qui s'étend à tout font la meilleure partie du mérite de ces grands hommes.

Savoir simplement tuer des gens, être plus entendu que les autres à désoler la société et à détruire la nature, c'est exceller dans une science bien funeste. Il faut que l'application de cette science soit juste, ou du moins honnête; qu'elle se tourne au bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible : toujours à l'intérêt de son pays ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du caprice, qu'elle sert au déréglement et à la fureur ; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde, alors il lui faut ôter cette gloire qu'elle s'attribue, et la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste. Or, il est certain qu'Annibal avait peu de vertus et beaucoup de vices : l'infidélité, l'avarice, une cruauté souvent nécessaire, toujours naturelle.

[1] « Un jour que je lisais cet endroit avec M. de Saint-Évremond, je le priai de m'apprendre quelles étaient les deux résolutions dont il parle; et voici l'éclaircissement qu'il voulut bien me donner : « La cour, me dit-il, étant à Pontoise (en 1652) et le cardinal Mazarin considérant que M. le Prince n'en était pas éloigné, que Fuensaldagne s'avançait avec vingt-cinq mille hommes, et le duc de Lorraine avec douze mille, résolut de faire retirer le roi en Bourgogne, ne le croyant pas en sûreté à Paris. M. de Turenne ne se trouvait pas alors au conseil; mais ayant appris cette résolution il s'y rendit incessamment et dit aux ministres que si le roi quittait Paris il n'y rentrerait jamais, et qu'il fallait y vaincre ou périr. Cela obligea le conseil de changer d'avis. » (Des Maizeaux.)

D'ailleurs, on juge d'ordinaire par le succès, quoi que disent les plus sages. Ayons toute la bonne conduite qu'on peut avoir : si l'événement n'est pas heureux, la mauvaise fortune tient lieu de faute, et ne se justifie qu'auprès de fort peu de gens. Ainsi, qu'Annibal ait mieux fait la guerre que les Romains, que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur république, et qu'il ait péri par le mauvais gouvernement de la sienne, c'est la considération d'un petit nombre de personnes. Qu'il ait été défait par Scipion, et que la ruine de Carthage soit arrivée en suite de sa défaite, ç'a été une chose pleinement connue, d'où s'est formé le sentiment universel de tous les peuples.

CHAPITRE VIII

Du génie des Romains vers la fin de la seconde guerre de Carthage.

Sur la fin d'une si grande et si longue guerre, il se forma un certain esprit particulier, inconnu jusqu'alors dans la république. Ce n'est pas qu'il n'y eût souvent des séditions. Le sénat s'était porté plus d'une fois à l'oppression du peuple, et le peuple à beaucoup de violences contre le sénat ; mais on avait agi dans ces occasions par un sentiment public : regardant l'autorité des uns comme une tyrannie qui ruinait la liberté, et la liberté des autres comme un déréglement qui confondait toutes choses.

Ici, les hommes commencèrent à se regarder moins en commun qu'en particulier. Les liens de la société, qu'on avait trouvés si doux, semblèrent alors des chaînes fâcheuses; et chacun, dégoûté des lois, voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même, de se laisser aller à son choix, et de suivre dans ce choix, par les lumières de son propre esprit, les mouvements de sa volonté.

Comme le dégoût de la sujétion avait fait rejeter les rois et avait porté le peuple à l'établissement de la liberté : le dégoût de cette liberté qu'on avait trouvée fâcheuse à soutenir, disposait les esprits à des attachements particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la patrie, le zèle du bien public s'étaient épuisés au fort de la guerre contre Annibal, où la vertu et l'affection des citoyens avaient été au delà de ce que la république en pouvait attendre. On avait donné son bien et son sang pour le public, qui n'était pas en état de faire trouver aucune douceur aux particuliers. La dureté même du sénat avait augmenté celle des lois en quelques occasions, et la rigueur qu'on avait tenue aux prisonniers de la bataille de Cannes avait touché le monde; mais on avait souffert patiemment, dans un temps où l'on croyait endurer tout par un intérêt commun. Sitôt qu'on eut moins à craindre, on crut que la nécessité de souffrir était finie, et chacun ayant perdu la docilité et la patience avant la fin de ses maux, on supportait avec peine ce qu'on s'imaginait endurer sans besoin, par la seule volonté des magistrats.

C'est ainsi proprement que se formèrent les premiers dégoûts; d'où il arriva que les hommes revenus de la république à eux-mêmes, cherchaient de nouveaux engagements dans la société, et regardaient parmi eux à choisir des sujets qui méritassent leurs affections.

Dans cette disposition des esprits, Scipion se présenta aux Romains avec toutes les qualités qui peuvent acquérir l'estime et la faveur des hommes. Il était de grande naissance, et l'on voyait en lui la bonté et la beauté d'un excellent naturel. Il avait une grandeur de courage admirable : l'humeur douce et bienfaisante, l'esprit véhément en public, pour inspirer sa hardiesse et sa confiance; poli et agréable dans les conversations particulières pour le plaisir le plus délicat des amitiés; l'âme haute, mais réglée : plus sensible à la gloire qu'ambitieuse du pouvoir; cherchant moins à se distinguer par la considération de l'autorité, ou par l'éclat de la fortune, que par la difficulté des entreprises et par le mérite des actions. Ajoutez à tant de choses, que des succès heureux répondaient toujours à des desseins élevés; et pour ne rien laisser à désirer, il avait persuadé les peuples qu'il n'entreprenait rien sans le conseil et n'agissait jamais sans l'assistance des dieux.

Il n'est pas étrange qu'un homme comme celui que je dépeins ait pu s'attirer des inclinations qu'on voulait donner, et ait déta-

ché les esprits d'une république pour qui on avait déjà quelque dégoût. Ainsi les volontés d'une personne si vertueuse furent préférées à des lois qui n'avaient peut-être pas la même équité.

Quant à Scipion, il exerçait toute sorte d'humanité et de courtoisie; et quittant l'ancienne sévérité de la discipline, il commandait avec douceur à des troupes qui obéissaient avec affection.

[[1] Je sais bien qu'on attribue à sa facilité quelques séditions qui arrivèrent dans son camp; mais, si je l'ose dire, c'était un malheur quasi nécessaire en ce temps-là. Ce fut un nouvel esprit dans la république qui fit préjudice au gouvernement : sans ce nouvel esprit néanmoins, toute la république était perdue, et Scipion seul se trouvait capable de l'inspirer. Ce n'était pas assez de maintenir l'ordre parmi les citoyens selon le génie de leurs anciens législateurs, il fallait celui d'un héros avec des vertus moins sévères pour animer contre Annibal des soldats tout abattus, et leur donner la confiance de pouvoir vaincre. Les affaires de Rome étaient tellement désespérées, qu'il fallait des qualités héroïques et l'opinion des choses divines pour les sauver. Il est sûr que] jamais général des Romains n'avait eu tant de capacité ni si bien agi : jamais les légions n'avaient eu tant d'ardeur à bien faire : jamais la république n'avait été si bien servie, mais par un autre esprit que celui de la république.

Fabius et Caton[2] s'aperçurent de ce changement et n'oublièrent rien pour y apporter du remède. A la vérité, ils y mêlèrent le chagrin de leurs passions; et l'envie qu'ils portaient à ce grand homme eut autant de part en leurs oppositions, que la jalousie de la liberté.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le corrupteur demeurait homme de bien parmi ceux qu'il corrompait, et agissait plus noblement que les personnes qui s'opposaient à la corruption. En effet, il rapportait tout à la république, dont il détachait les autres, et n'avait de crime que celui de la servir avec les mêmes qualités dont il eût pu la ruiner.

[1] Ce passage et celui qu'on trouvera un peu plus bas, renfermés entre deux crochets, sont tirés du manuscrit de M. de Saint-Evremond, qui était demeuré entre les mains de M. Waller. (Note de Des Maizeaux.)

[2] Le Censeur.

J'avoue bien que dans les maximes d'un gouvernement si jaloux on pouvait prendre avec raison quelque alarme. Une âme si élevée est crue incapable de modération. Un désir de gloire si passionné se distingue malaisément de l'ambition qui fait aspirer à la puissance. Une confiance si peu commune n'est pas éloignée des entreprises extraordinaires. En un mot, les vertus des héros sont suspectes dans les citoyens. J'ose dire même que cette opinion de commerce avec les dieux, si utile aux législateurs, pour la fondation des États, semblait d'une périlleuse conséquence dans un particulier pour une république établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ses intentions : ce qui servit de prétexte à la malice de ses envieux, comme de fondement à la précaution des personnes alarmées.

Voilà aussitôt un homme de bien suspect, et peu après un innocent accusé. Il pouvait répondre, il pouvait se justifier; mais il y a une innocence héroïque aussi bien qu'une valeur, si on peut parler de la sorte. La sienne négligea les formes où sont assujettis les innocents ordinaires; et au lieu de répondre à ses accusateurs, il fit rendre grâces aux dieux de ses victoires quand on lui demandait compte de ses actions. Tout le peuple le suivit au Capitole, à la honte de ceux qui le poursuivaient; et, pour mieux justifier la sincérité de ses intentions et la netteté de sa vertu, il donna ses ressentiments au public, aimant mieux vivre loin de Rome par l'ingratitude de quelques citoyens, que de s'en rendre le maître par l'injustice d'une usurpation. Tant de belles qualités ont obligé Tite-Live à faire son héros d'un si grand homme, et à lui donner une préférence délicate sur le reste des Romains.

S'il y en a eu qui aient gagné plus de combats et pris un plus grand nombre de villes, ils n'ont pas défait Annibal ni réduit Carthage. S'ils ont su commander aux autres, comme lui, ils n'ont pas su se commander à eux-mêmes et se posséder également dans l'agitation des affaires et dans le repos d'une vie privée. Je laisse à disputer s'il a été le plus grand : mais si j'ose dire ce que Tite-Live n'a fait qu'insinuer, à tout prendre ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la vertu des vieux Romains mais cultivée et

polie ; il a eu la science et la capacité des derniers, sans aucun mélange de corruption.

Il faut avouer pourtant que ses actions ont été plus avantageuses à la république que ses vertus : le peuple romain les goûta trop, et se détacha des obligations du devoir, pour suivre les engagements de la volonté.

L'humanité de Scipion ne laissa pas de produire de méchants effets avec le temps : apprenant aux généraux à se faire aimer. Comme les choses dégénèrent toujours, un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance; et, quand les vertus manquaient pour gagner l'estime et l'amitié, on employait tous les moyens qui pouvaient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de cet esprit particulier : noble et glorieux dans les commencements, mais qui fit depuis les ambitieux et les avares, les corrupteurs et les corrompus.

[Je dirai encore que, n'eût été le charme des vertus de Scipion, l'esprit d'égalité fier et indocile comme il était chez les vieux Romains, eût subsisté plus longtemps; un citoyen se fût moins appliqué à un autre, et cette application n'eût pas produit un assujettissement insensible qu mène à la ruine de la liberté. Mais, sans le charme de ces mêmes vertus, les Romains ne seraient jamais sortis de l'abattement où les avait jetés la crainte d'Annibal ; et les mêmes qui sont devenus depuis les maîtres du monde auraient été peut-être assujettis aux Carthaginois.]

Ces premiers dégoûts de la république eurent au moins cela d'honnête, qu'on ne se détacha de l'amour des lois que pour s'affectionner aux personnes vertueuses. Les Romains vinrent à regarder leurs lois comme les sentiments de vieux législateurs, qui ne devaient pas régler leur siècle ; et les sentiments de Scipion furent regardés comme des lois vivantes et animées.

Pour Scipion, il tourna au service du public toute cette considération qu'on avait pour sa personne; mais, voulant adoucir l'austérité du devoir par le charme de la gloire, il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devait, à Rome particulièrement, où les citoyens avaient paru criminels, quand ils s'étaient attiré une estime trop favorable.

Ce nouveau génie qui succédait au bien public anima les Ro-

mains assez longtemps aux grandes choses, et les esprits s'y portaient avec je ne sais quoi de vif et d'industrieux qu'ils n'avaient pas eu auparavant : car l'amour de la patrie nous fait bien abandonner nos fortunes et nos vies même pour son salut : mais l'ambition et le désir de la gloire excitent beaucoup plus notre industrie que cette première passion, toujours belle, mais rarement fine et ingénieuse.

C'est à ce génie qu'on a dû la défaite d'Annibal et la ruine de Carthage ; l'abaissement d'Antiochus, la conquête et l'assujettissement de tous les Grecs : d'où l'on peut dire avec raison qu'il fut avantageux à la république pour sa grandeur, mais préjudiciable pour sa liberté.

Enfin on s'en dégoûta comme on avait fait de l'amour de la république. Cette estime, cette inclination si noble pour les hommes de vertu, sembla ridicule à des gens qui ne voulurent rien considérer qu'eux-mêmes. L'honneur commença de passer pour une chimère, la gloire pour une vanité toute pure, et chacun se rendit bassement intéressé, pensant devenir judicieusement solide.

Or le génie d'intérêt, qui prit la place de celui de l'honneur, agit diversement chez les Romains, selon la diversité des esprits. Ceux qui eurent quelque chose de grand voulurent acquérir du pouvoir ; les âmes basses se contentèrent d'amasser du bien par toutes sortes de voies.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la corruption entière, il y eut un passage de l'honneur à l'intérêt, et l'un et l'autre subsistèrent dans la république, mais avec des égards différents. Il y avait de l'honnêteté en certaines choses, et de l'infamie en d'autres.

Les esprits se corrompaient dans Rome aux affaires qui regardaient les citoyens. L'intégrité devenait plus rare tous les jours : on ne reconnaissait presque plus de justice. L'envie de s'enrichir était la maîtresse passion ; et les personnes considérables mettaient leur industrie à s'approprier ce qui ne leur appartenait pas. Mais on voyait encore de la dignité en ce qui regardait les étrangers ; et les plus corrompus au dedans se montraient jaloux de la gloire du nom romain au dehors.

Rien n'était plus injuste que les jugements des sénateurs, rien

de si sale que leur avarice. Cependant le sénat s'attachait avec scrupule à la conservation de la dignité, et jamais on n'apporta plus de soin pour empêcher que la majesté du peuple romain ne fût violée.

Ce sénat, d'ailleurs si intéressé et si corrompu avec ses citoyens, opinait avec la même hauteur qu'aurait pu avoir Scipion où il s'agissait des ennemis. Dans le temps d'une grande corruption, il ne put souffrir le traité honteux de Mancinus avec les Numantins[1]; et ce misérable consul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute sorte d'ignominie. Gracchus, qui avait eu part à la paix, étant questeur dans l'armée de Mancinus, tâcha de la soutenir inutilement; son crédit ne servit de rien; son éloquence y fut vainement employée.

Comme il est arrivé par Gracchus une des plus importantes offaires de la république, et peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis, il ne sera pas hors de propos de vous le faire connaître.

C'était un homme fort considérable par sa naissance, par les avantages du corps et par les qualités de l'esprit: d'un génie opposé à celui du grand Scipion, dont Cornelia sa mère était sortie; plus ambitieux du pouvoir qu'animé du désir de la gloire, si ce n'était de celle de l'éloquence, nécessaire à Rome pour se donner du crédit. Il avait l'âme grande et haute; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles et à rappeler les vieilles, qu'à suivre solidement les établies. Son intégrité ne pouvait souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même; il est vrai qu'il ne procurait guère celui des autres sans y mêler la considération de quelque dessein. Avec cela, l'amour du bien lui était assez naturelle, la

[1] Le consul C. Hostilius Mancinus, après avoir été défait plusieurs fois par les Numantins, se laissa renfermer dans son camp avec une armée de trente mille hommes, qu'il ne put sauver qu'en faisant un traité avec les ennemis, qui n'avaient que quatre mille hommes, par lequel on convint qu'il y aurait désormais une alliance perpétuelle entre les Romains et les Numantins, et que ceux-ci jouiraient des mêmes droits et privilèges que les Romains. Le sénat déclara ce traité honteux à la république et ordonna que Mancinus serait renvoyé pieds et poings liés aux Numantins pour en faire ce qu'ils jugeraient à propos; mais ils ne voulurent point le recevoir. Voyez le supplément des LV[e] et LVI[e] livres de Tite Live, par Freinshemius. (Des Maizeaux.)

haine du mal encore davantage : il avait de la compassion pour les opprimés, plus d'animosité contre les oppresseurs ; en sorte que la passion prévalant sur la vertu, il haïssait insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plusieurs grandes qualités le faisaient admirer chez les Romains ; il n'en avait pas une dans la justesse où elle devait être. Ses engagements le portaient plus loin qu'il n'avait pensé : sa fermeté se tournait en quelque chose d'opiniâtre ; et des vertus qui pouvaient être utiles à la république, devenaient autant de talents avantageux pour les factions.

Je ne vois ni délicatesse, ni modération dans les jugements qu'on en a laissés. Ceux qui ont tenu le parti du sénat l'ont fait passer pour un furieux, les partisans du peuple pour un véritable protecteur de la liberté. Il me paraît qu'il allait au bien, et qu'il haïssait naturellement toutes sortes d'injustices ; mais l'opposition mettait en désordre ses bons mouvements. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistaient, il poursuivait par un esprit de faction ce qu'il avait commencé par un sentiment de vertu. Voilà, ce me semble, quel était le génie de Gracchus, qui sut émouvoir le peuple contre le sénat. Il faut voir en quelle disposition était le peuple.

Après avoir rendu de grands services à l'État, le peuple se trouvait exposé à l'oppression des riches, et particulièrement à celle des sénateurs qui, par autorité ou par d'autres méchantes voies, tiraient la commune de ses petites possessions. Des injures continuelles avaient donc aliéné les esprits de la multitude ; mais sans avoir encore de méchantes intentions, elle souffrait avec douleur la tyrannie ; et, plus misérable que tumultueuse, attendait plus qu'elle ne cherchait de sortir d'une condition infortunée.

J'ai cru devoir faire la peinture du sénat, de Gracchus et du peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la république.

On concevra donc le sénat injuste, corrompu, mais couvrant les infamies au dedans par quelque dignité aux affaires du dehors. On aura l'idée de Gracchus comme d'une personne qui avait de grands talents, mais plus propre à ruiner tout à fait

une république corrompue qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage réformation. Pour le peuple, il n'était pas mal affectionné; mais il ne savait comment vivre dans sa misère, ni où s'occuper, après la perte de ses terres.

AVERTISSEMENT.

Saint-Évremond ayant résolu de passer en Hollande en 1665, laissa ses papiers à son ami, le célèbre poëte Waller; mais à son retour (1672), il trouva que la plupart s'étaient perdus durant la grande peste de Londres, et entre autres les sept *chapitres* suivants, avec l'affaire de Gracchus contre le sénat, qui manque à ce dernier. On n'a jamais pu les recouvrer, et Saint-Évremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire : il ne nous en reste que les sommaires. Les voici :

CHAPITRE IX.

Le génie du peuple romain, quand Jugurtha s'empara du royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors, comme il était déjà pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Metellus ; son caractère, celui de Jugurtha. Orgueil de la noblesse.

CHAPITRE XI.

Caractère de Marius ; son arrogance. Génie du peuple, et l'esprit de faction contre le sénat. Le peuple supérieur au sénat ; sa licence.

CHAPITRE XII.

Caractère de Sylla, qui relève le sénat et opprime le peuple. Quelque chose de Pompée et de Sertorius.

CHAPITRE XIII.

État de Rome, et le génie des Romains, dans la conspiration de Catilina. Son caractère. Le caractère de Clodius, et le bannissement de Cicéron avec son caractère.

CHAPITRE XIV.

État de Rome, dans le partage du gouvernement entre Pompée, César et Crassus.

CHAPITRE XV.

Les motifs de la guerre civile entre Pompée et César ; leur caractère. Ce que le sénat était à Pompée, et le peuple à César. Les sentiments du premier, touchant la république, et l'établissement de son pouvoir, au delà de la liberté. L'esprit de César allant par degrés au dessein de la domination.

CHAPITRE XVI.

D'Auguste, de son gouvernement, et de son génie.

Je ne parlerai point des commencements de la vie d'Auguste : ils ont été trop funestes ; je prétends le considérer depuis qu'il fut parvenu à l'empire ; et, à mon avis, jamais gouvernement n'a mérité de plus particulières observations que le sien.

Après la tyrannie du triumvirat et la désolation qu'avait apportée la guerre civile, il voulut enfin gouverner par la raison un peuple assujetti par la force ; et, dégoûté d'une violence où l'avait peut-être obligé la nécessité de ses affaires, il sut établir une heureuse sujétion, plus éloignée de la servitude que de l'ancienne liberté.

Auguste n'était pas de ceux qui trouvent la beauté du commandement dans la rigueur de l'obéissance ; qui n'ont de plaisir du service qu'on leur rend, que par la nécessité qu'ils en imposent.

Ce raffinement de domination a été à un point de délicatesse sous quelques empereurs, qu'il n'était pas permis aux sujets de vouloir ce qu'on voulait d'eux. Une disgrâce que l'on recevait sans peine, un bannissement où l'on s'accommodait avec facilité, une soumission aisée en quoi que ce fût, faisait le dégoût du prince. Pour obéir à son gré, il fallait obéir malgré soi ; mais il fallait aussi être bien juste dans la répugnance, car celle qui osait se produire avec éclat excitait le dépit et la colère, en sorte que les misérables Romains ne savaient où trouver un milieu trop délicat entre deux choses périlleuses.

Auguste a jugé tout autrement : il a cru que pour bien dispo-

ser des hommes, il fallait gagner les esprits avant que d'exiger les devoirs, et il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres, qu'ils songeaient moins à l'obligation qu'ils avaient de les suivre, qu'à l'avantage que l'on y trouvait.

Un des plus grands soins qu'il eut toujours fut de bien faire goûter aux Romains le bonheur du gouvernement, et de leur rendre autant qu'il put la domination insensible. Il rejeta jusqu'aux noms qui pouvaient déplaire, et sur toutes choses la qualité de DICTATEUR, détestée dans Sylla et odieuse en César même[1]. La plupart des gens qu s'élèvent prennent de nouveaux titres pour autoriser un nouveau pouvoir. Il voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus et des dignités ordinaires. Il se fit appeler *Empereur* de temps en temps, pour conserver son autorité sur les légions; il se fit créer *Tribun* pour disposer du peuple; *Prince* du sénat, pour le gouverner. Mais quand il réunit en sa personne tant de pouvoirs différents, il se chargea aussi de divers soins, et il devint l'homme des armées, du peuple et du sénat quand il s'en rendit le maître; encore n'usa-t-il de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'était glissée en toutes choses. Il remit le peuple dans ses droits et ne retrancha que les brigues aux élections des magistrats. Il rendit au sénat son ancienne splendeur après en avoir banni la corruption; car il se contenta d'une puissance tempérée qui ne lui laissait pas la liberté de faire le mal; mais il la voulut absolue quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité de bien faire.

Ainsi le peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux : le sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer, rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un si bon ordre, il se trouva agité de différentes pensées, et consulta longtemps en lui-même s'il devait garder l'empire, ou rendre au peuple sa première liberté. Les exemples de Sylla et de César, quoique différents, faisaient une impression égale en faveur de ce dernier sentiment. Il considérait

[1] *Non Regno tamen, neque Dictatura, sed Principis nomine constitutam Rempublicam; mari Oceano, aut omnibus longinquis sæptum Imperium.* C. Tacit. *Annal.* t. I, p. 9.

que Sylla, qui avait quitté volontairement la dictature, avait eu une mort paisible au milieu de ses ennemis, et que César, pour l'avoir gardé, avait été assassiné par ses meilleurs amis qui en faisaient gloire.

Je sais que ces matières-ci ne souffrent guère les vers; mais on peut alléguer ceux de Corneille sur les Romains, puisqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes.

Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César mon père en a joui de même;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est demis, et l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat[1].

Combattu d'une incertitude si fâcheuse, il découvrit l'agitation de son âme à ses deux amis principaux, Agrippa et Mécénas. Agrippa, qui lui avait acquis l'empire par sa valeur, lui conseilla, par modération de le quitter; si ce n'est peut être qu'il ait eu des fins plus cachées et que, pour se trouver plus grand homme de guerre que n'était Auguste, il ait attendu les principaux emplois de la république, quand elle serait rétablie.

Pour Mécénas, qui n'avait eu aucune part aux victoires, il lui conseilla de retenir ce qu'elles lui avaient donné. Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la considération du public, qui ne pouvait plus, disait-il, se passer d'Auguste. Mais quoique cela pût être en quelque sorte, il suivit en effet son inclination pour la personne du prince et ses propres intérêts.

Mécénas était homme de bien; de ces gens de bien néanmoins doux, tendres, plus sensibles aux agréments de la vie, que touchés de ces fortes vertus qu'on estimait dans la république. Il était spirituel mais voluptueux, voyant toutes choses avec beaucoup de lumière et en jugeant sainement, mais plus capable de les conseiller que de les faire. Ainsi, se trouvant faible, paresseux

[1] *Cinna*, acte II, sc. I.

et purement homme de cabinet, il espérait de sa délicatesse avec un empereur délicat, ce qu'il ne pouvait attendre du peuple romain, où il eût fallu se pousser par ses propres moyens et agir fortement par lui-même.

Pour revenir des personnes à la chose : l'empire fut retenu par son conseil, et la résolution de la garder étant prise, Auguste ne laissa pas d'offrir au sénat de s'en démettre. Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande modération ; plusieurs reconnurent la simple honnêteté de l'offre ; mais tous s'accordèrent véritablement en ce point de refuser l'ancienne liberté. Vous eussiez dit que c'était une contestation de civilités qui aboutirent à une satisfaction commune ; car Auguste gouverna l'empire par le sénat, et le sénat ne se gouverna que par Auguste.

Un gouvernement si tempéré plut à tout le monde, et le prince ne suivit pas moins en cela son intérêt que son humeur modérée ; car enfin on passe malaisément de la liberté à la servitude, et il pouvait se tenir heureux de commander, en quelque façon que ce fût, à un peuple libre.

De plus, le funeste exemple de César l'avait peut-être obligé de prendre des voies différentes pour éviter une même fin. Le grand Jules, né pour ainsi dire dans une faction opposée au sénat, eut toujours une envie secrète de l'opprimer ; et l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la guerre civile, il en prit une aversion nouvelle pour le corps, quoiqu'il eût beaucoup de douceur et de clémence pour les sénateurs en particulier. Depuis son retour à Rome, comme il se vit assuré du peuple et des légions, il compta le sénat pour peu de chose, et le traita même insolemment en quelques occasions, tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande fortune. Or il est certain que ce mépris orgueilleux irrita beaucoup de gens, et fit naître ou du moins avancer la conspiration qui le perdit.

Auguste, un des plus avisés princes du monde, ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire, et à peine se fut-il acquis l'empire par les légions, qu'il songea à le gouverner par le sénat. Il connaissait la violence des gens de guerre et le tumulte des peuples ; les uns et les autres lui paraissant plus propres à être

employés dans une occasion présente, qu'aisés à conduire quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le gouvernement sur le sénat comme sur le corps le mieux ordonné et le plus capable de sagesse et de justice : mais en même temps il s'assura le peuple et les légions par des largesses et par des bienfaits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit, et Auguste trouva dans sa modération la sûreté de sa personne et de sa puissance ; en quoi certes il eut un bonheur extraordinaire, n'y ayant rien de si heureux dans la vie que de pouvoir suivre honnêtement son inclination et son intérêt.

Je ne veux pas excuser ses commencements ; mais je ne doute point que dans la violence du triumvirat il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssait naturellement l'humeur cruelle de Marius, de Sylla et de leurs semblables. Il haïssait ces âmes fières, qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les maîtres, s'ils ne font sentir leur pouvoir ; qui mettent la grandeur à être craints et le bonheur de leur condition à faire, quand il leur plaît, des misérables.

Il avait éprouvé qu'un honnête homme se fait le premier malheureux quand il en fait d'autres ; et il ne fut jamais si content que lorsqu'il se vit en état de faire le bien selon son inclination, après avoir fait le mal contre son gré. Il allait toujours au bien des affaires ; mais il voulait que les affaires allassent au bien des hommes, et considérait dans les entreprises beaucoup moins la gloire que l'utilité. Durant son gouvernement aucune guerre ne fut négligée qui pût être utile ; et on laissa pour les héros celles qui sont purement glorieuses.

C'est ce qui le fit accommoder avec les Parthes et renoncer au projet que faisait César quand il fut assassiné ; c'est ce qui fit rejeter la proposition de certaine guerre en Allemagne, où il ne voyait pas un véritable intérêt ; c'est ce qui lui fit donner des bornes à l'empire, quelque interprétation qu'ait donnée Tacite à un si sage dessein[1]. Enfin il se laissa peu aller à l'opinion, au

[1] « *Addideratque*, dit Tacite parlant d'un Mémoire qu'Auguste avait laissé écrit de sa propre main, *consilium coercendi intra terminos imperii : incertum metu an per invidiam.* » (*Annal.* t. I, c. II.

bruit, à la vanité. Il estima la réputation solide qui rend la vie des hommes plus douce et plus sûre.

Il est bien vrai qu'Auguste n'avait qu'un talent médiocre pour la guerre; et pour louer sa sagesse et sa capacité, il ne faut pas louer sa vertu en toutes choses.

Hirtius et Pansa conduisirent la première guerre contre Antoine[1], dont Auguste seul profita. Il acquit peu de gloire dans celle de Brutus, qui fut conduite et achevée par Antoine. La perte d'Antoine fut un effet de sa passion pour Cléopâtre, et de la valeur d'Agrippa. Auguste eut peu de part aux combats et gagna l'empire. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé en plusieurs occasions, et qu'il n'ait éte blessé même en quelqu'une, mais avec plus de succès pour les affaires que de gloire pour sa personne. Aussi la dixième légion, un peu insolente par la haute estime qu'avait eue pour elle le grand César, ne pouvait goûter le neveu toutes les fois qu'elle se souvenait de l'oncle; d'où il arriva qu'elle fut cassée, avec tout son mérite, pour l'avoir méprisé une fois en sa présence.

Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la guerre admirablement pour son intérêt et pour celui de l'empire. Jamais prince n'a su donner un meilleur ordre ni se transporter plus volontiers partout où les affaires l'appelaient : en Égypte, en Espagne, dans les Gaules, en Allemagne, dans l'Orient. Mais enfin on voyait que la guerre ne s'accommodait pas à son véritable génie; et, quoiqu'il triomphât avec l'applaudissement de tout le monde, on ne laissait pas de connaître que ses lieutenants avaient vaincu. Il eût passé pour un grand capitaine du temps de ces empereurs qui, par leur peu de vertu ou par une fausse grandeur, n'osaient prendre ou tenaient au-dessous d'eux le commandement des armées. Étant venu dans un siècle où l'on ne se rendait recommandable que par ses propres exploits et succédant particulièrement à César, qui se devait tout, il lui fut désavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

[1] « Marc-Antoine, qui assiégeait D. Brutus dans Modène. Antoine fut défait devant cette ville; mais les deux consuls Hirtius et Pansa y périrent. Tout cela contribua beaucoup à l'élévation d'Auguste, qu'on appelait alors Octavius César. » (Des Maizeaux.)

Il n'en était pas ainsi dans le gouvernement, où le sénat ne faisait rien ni de bon ni de sage, qu'Auguste ne l'eût inspiré. Le bien de l'État était toujours sa première pensée; et il n'entendait pas par *le bien de l'État* un nom vain et chimérique, mais le véritable intérêt de ceux qui le composaient : le sien le premier (car il n'est pas juste de quitter les douceurs de la vie privée pour s'abandonner au soin du public, si on n'y trouve ses avantages), et celui des autres, qu'il ne crut jamais être séparé du sien.

Les personnes du plus grand service avaient la première considération : et le mérite avançait sous lui ceux qu'il eût ruinés sous ses successeurs, où le crime était moins dangereux que la vertu. Agrippa n'avait pas tant de part en sa confidence que Mécénas; mais ses grandes qualités le rendirent bien plus considérable : et l'étant devenu à un point, dans Rome, qu'Auguste se trouvait obligé de s'en défaire, ou de l'acquérir tout à fait, il aima mieux lui donner sa fille, quelque peu de naissance qu'il eût, que d'écouter les inspirations de la jalousie. Quant à Mécénas, comme il était plus agréable et plus homme de cabinet, aussi fut-il plus avant que lui dans ses plaisirs et dans ses secrets.

Auguste fit du bien à ses courtisans, et ne fut pas fâché que ces Romains, autrefois si fiers et si libres, voulussent profiter de ses bonnes grâces. Ainsi l'on s'étudia à lui plaire, et le soin de la cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus considérable. Le mérite qui se rapportait à l'État était préféré à celui qu'on s'acquérait par l'attachement à sa personne : ce qu'il établissait lui-même par ses discours, ne parlant jamais de ce qui lui était dû, mais toujours de ce qu'il devait lui-même à la république.

Cependant il n'y a point de vie si uniforme où des actions particulières ne démentent quelquefois le gros de l'habitude et de la conduite. Il défendit un jour un de ses amis, accusé d'une méchanceté horrible[1]; et apparemment il le sauva par sa seule considération. Ce ne fut pas sans choquer tous les gens de bien; mais il eut tant de modération à garder les formes, et à souffrir la liberté de ceux qui lui répondaient un peu hautement, qu'il

[1] Nonius Asprenas. Voyez Pline, *Hist. nat.* l. XXXV, c. XII, et Suétone, *Aug.* c. LVI.

en regagna les esprits; et les mêmes qui s'étaient scandalisés, revenus de leur indignation, excusèrent ce qu'il y a d'injuste à protéger un méchant homme, par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un ami.

Les gens de lettres eurent part à sa familiarité, Tite Live entre autres, Virgile et Horace : par où l'on peut voir la bonté de son jugement, aussi bien pour les ouvrages que pour les affaires. Il aimait le goût exquis de son siècle, dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignait les singularités qui venaient d'un esprit faux, et dont les méchants connaisseurs font le mérite extraordinaire. Comme il vivait parmi des gens délicats, il prenait plaisir à voir ses choix approuvés; et son opinion était qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le bon sens des autres, par sa raison, que de faire recevoir ses caprices, par autorité.

Outre l'honneur de son jugement dont il fut jaloux, il croyait encore qu'un bienfait désapprouvé n'était grâce que pour un seul, et injure pour plusieurs; que la disgrâce d'un honnête homme, au contraire, était ressentie de tous les honnête gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, et l'alarme qu'elle donne aux autres.

Il avait un discernement admirable à connaître l'humeur et l'ambition des personnes les plus élevées, sans concevoir néanmoins des soupçons funestes à leur vertu.

La liberté des sentiments ne lui déplut point sur les choses générales, estimant que les hommes y ont leurs droits; que c'est un crime de rechercher curieusement les secrets du prince, et une infidélité de ne pas bien user de sa confidence; mais que les affaires devenues publiques appartenaient, malgré qu'on en eût, au jugement du public; qu'il fallait se le représenter avant que d'agir, et ne pas prétendre de le pouvoir empêcher, quand les actions étaient faites.

Ce fut peut-être sur la connaissance de son humeur, que Tite Live osa écrire si hardiment la guerre de César et de Pompée, sans qu'il en ait été moins bien avec lui. Cremutius Cordus lui récita son histoire, et il ne se scandalisa point d'y voir nommer Brutus et Cassius, *les derniers des Romains*. Louange funeste

à Cremutius, sous Tibère, *dont on lui fit*, dit Tacite, *un crime inouï jusqu'alors*, et qui lui coûta la vie[1]. Mécénas lui avait donné un conseil plus particulier encore, mais d'un usage plus difficile : c'était « de ne se piquer jamais de ce qu'on dirait contre lui. »

« Si ce qu'on dit de nous est vrai, ajoutait Mécénas, c'est plutôt à nous de nous corriger, qu'aux autres de se contraindre. Si ce qu'on dit est faux, aussitôt que nous nous en piquerons, nous le ferons croire véritable. Le mépris de tels discours les décrédite, et on ôte le plaisir à ceux qui les font. Si vous y êtes plus sensible que vous ne devez, il dépend du plus misérable ennemi, du plus chétif envieux, de troubler le repos de votre vie ; et tout votre pouvoir ne saurait vous défendre de votre chagrin. »

Auguste alla plus loin en certaines choses, et demeura fort au-dessous en quelques autres. Je vois des injures oubliées ; je le vois si hardi dans sa clémence, qu'il ose pardonner une conspiration non-seulement véritable, mais toute prête à s'exécuter[2].

Cependant, quelque vertueux que soient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique. Rien n'était si dangereux que de parler des amours de Julie, si ce n'était d'avoir quelque intérêt avec elle. Ovide en fut chassé sans retour ; et ce qui me paraît extraordinaire, le mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguste, c'était une chose naturelle ; mais que le pauvre Agrippa ait eu à souffrir le chagrin de son beau-père et les débauches de sa femme en même temps, c'est une affaire bizarre, et le dernier malheur de la condition d'un mari.

Il faut avouer que la famille de l'empereur lui donna trop d'em-

[1] *Titus Livius, eloquentiæ ac fidei præclarus in primis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut Pompeianum eum Augustus appellaret : neque id amicitiæ eorum offecit...Cremutius Cordus postulatur, novo ac tunc primum audito crimine, quod editis Annalibus, laudatoque M. Bruto, C. Cassium Romanorum ultimum dixisset.* Voyez Tacite. *Ann.*, t. IV, c. XXXIV. — *Objectum et historico* (Cremutio Cordo) *quod Brutum Cassiumque* ultimos Romanorum *dixisset*. (Suétone, *Tiberio*, c. LXI.)

[2] La conspiration de Cinna.

barras. Dans un applaudissement général de tout l'empire, il ne pouvait résister à de petits chagrins que lui donnait sa maison; et il s'y portait plus en simple personne privée, qu'en grand homme; car il ne savait ni finir le mal par un bon ordre, ce qui véritablement n'est pas aisé; ni du moins se mettre l'esprit en repos. Après s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvait de l'autre; et, si Julie le chagrina tant qu'elle vécut, Livie sut le posséder si bien, dans le déclin de son âge, que l'adoption de Tibère fut plutôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'empereur.

Auguste connaissait mieux que personne les vices de Tibère et les desseins de Livie; mais il n'avait pas la force d'agir selon le jugement qu'il en faisait. Tandis qu'il voyait tout d'une vue saine, qui ne le portait à rien, sa femme laissait là son entendement avec des lumières inutiles, et se rendait maîtresse de sa volonté. C'est ce qui a trompé Tacite, à mon avis, dans ce raffinement malicieux qu'il donne à Auguste[1]. Il savait que le naturel de Tibère ne lui était pas inconnu; et, pour ne pas croire qu'un grand empereur pût aller, dans une chose si importante, contre son propre sentiment, il a mis du dessein et du mystère où il n'y a eu, si je ne me trompe, que de la facilité.

Après ces particularités du domestique, revenons au général, Il rendit le monde heureux, et il fut heureux dans le monde. Il n'eut rien à souhaiter du public, ni le public de lui : et, considérant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'empire, et le bien qu'il fit depuis qu'il fut empereur, je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison, qu'*il ne devait jamais naître, ou jamais ne mourir*[2].

[1] *Ne Tiberium quidem caritate, aut reipublicæ cura successorem adscitum; sed quoniam arrogantiam sævitiamque ejus introspexerit, comparatione deterrima sibi gloriam quæsivisse.* (*Annal.*, l. I, c. x. — Suétone, *Tiber.*, c. xxi.)

[2] *Igitur mortuum* (Augustum), *sed necatum, multis novisque honoribus senatus censuit decorandum. Nam præter id quod antea* PATREM PATRIÆ *dixerat, templa tam Romæ, quam per urbes celeberrimas ei consecravit, cunctis vulgo jactantibus, utinam aut non nasceretur, aut non moreretur. Alterum pessimi incœpti, exitûs præclari alterum.* (*Excerpta ex libris Sexti Aurelii Victoris*, c. I, § 28, 29.) On a dit la même chose de l'empereur Sévère. Voyez Aurelius Victor, *de Cæsaribus*, c. xx, in *Septimio Severo*, et *Ælii Spartiani Severus*.

Il mourut enfin, regretté de tous les hommes; moins grand, sans comparaison, que César, mais d'un esprit plus réglé; ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'armée de César, et plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste.

Pour les Romains, ils n'avaient rien de si élevé que dans le temps de la république, ni pour la grandeur du génie, ni pour la force de l'âme; mais quelque chose de plus sociable. Après tous les maux qu'on avait soufferts, on fut bien aise de trouver de la douceur, en quelque manière que ce fût. Il n'y avait plus assez de vertu pour soutenir la liberté; on eût eu honte d'une entière sujétion; et, à la réserve de ces âmes fières que rien ne pût contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la république, et ne fut pas fâché, en effet, d'une douce et agréable domination.

CHAPITRE XVI.

De Tibère, et de son génie.

Comme il y a peu de révolutions où l'on en demeure à des termes si modérés, un état heureux et honnête se changea bientôt en une misérable et indigne condition. La vertu romaine s'était adoucie après la mort de Brutus et de Cassius, qui en soutenaient la fierté. Depuis la perte d'Antoine, ce fut un agrément quasi général pour la conduite d'Auguste, et une complaisance égale pour sa personne. A l'avénement de Tibère, cette complaisance se tourna en bassesse et en adulation. On peut dire que ce prince, naturellement irrésolu, n'aurait pris qu'une autorité bien médiocre; mais les Romains, plus disposés à servir que Tibère à commander, lui portèrent eux-mêmes leur servitude, quand à peine il osait espérer leur sujétion. Voilà quel fut alors le génie du peuple romain.

Il faut maintenant parler de celui de Tibère, et faire voir l'esprit qu'il porta au gouvernement de l'empire. Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, fut de changer toutes les maximes d'Auguste. Celui-ci, devenu empereur, donnait au bien général toutes ses pensées. D'une politique si juste et si pru-

dente, Tibère fit une science de cabinet, où était renfermé un faux et mystérieux intérêt du prince, séparé de l'intérêt de l'État, et presque toujours opposé au bien public.

Le bon sens, la capacité, le secret, furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. On ne connaissait plus les bonnes et les mauvaises actions par elles-mêmes : tout était pris selon les délicates intentions de l'empereur, ou se jugeait par le raffinement de quelque spéculation malicieuse.

Le crédit qu'eut Germanicus d'apaiser les légions, fut d'un service fort avantageux, et peu de temps agréable. Quand le danger fut passé, on fit réflexion qu'il pourrait tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avait su les y remettre. En vain il fut fidèle à Tibère ; sa modération à refuser l'empire ne le fit pas trouver innocent : on le jugea coupable de ce qui lui avait été offert ; et tant d'artifices furent employés à sa perte, qu'on se défit, à la fin, d'un homme qui voulait bien obéir, mais qui méritait de commander. Il périt, ce Germanicus, si cher aux Romains, dans une armée où il eut moins à craindre les ennemis de l'empire, qu'un empereur qu'il avait si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste politique : le même esprit régnait généralement en toutes choses. Les emplois éloignés étaient des exils mystérieux ; les charges, les gouvernements ne se donnaient qu'à des gens qui doivent être perdus, ou à des gens qui devaient perdre les autres. Enfin, le bien du service n'entrait plus en aucune considération : car, dans la vérité, les armées avaient plutôt des proscrits que des généraux ; et les provinces, des bannis que des gouverneurs. A Rome, où les lois avaient toujours été si religieusement gardées, et avec tant de formes, tout se faisait alors par la jalousie de ce mystérieux cabinet.

Quand un homme d'un mérite considérable témoignait de la passion pour la gloire de l'empire, Tibère soupçonnait aussitôt que c'était avec dessein d'y parvenir. S'il restait à quelqu'autre un souvenir innocent de la liberté, il passait pour un esprit dangereux qui voulait rétablir la république. Louer Brutus et Cassius était un crime qui coûtait la vie : regretter Auguste, une offense secrète qu'on pardonnait d'autant moins qu'on n'osait s'en plaindre ; car Tibère le louait toujours en public, et lui faisait

décerner les honneurs divins qu'il était le premier à lui rendre. Mais les mouvements humains n'étaient pas permis, et une tendresse témoignée pour la mémoire de cet empereur se prenait pour une accusation détournée contre le gouvernement, ou pour une mauvaise volonté contre la personne du prince.

Jusqu'ici vous avez vu des crimes inspirés par la jalousie d'une fausse politique : présentement c'est la cruauté ouverte et la tyrannie déclarée. On ne se contente pas de quitter les bonnes maximes, on abolit les meilleures lois ; et on en fait une infinité de nouvelles qui regardent en apparence le salut de l'empereur, mais, dans la vérité, la perte des gens de bien qui restaient à Rome. Tout est crime de lèse-majesté. On punissait autrefois une véritable conspiration ; on punit ici une parole innocente malicieusement expliquée. Les plaintes, qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs misères ; les larmes, ces expressions naturelles de nos douleurs ; les soupirs qui nous échappent malgré nous, les simples regards, devenaient funestes. La naïveté du discours exprimait de méchants desseins ; la discrétion du silence cachait de méchantes intentions. On observait la joie comme une espérance conçue de la mort du prince : la tristesse était remarquée comme un chagrin de sa prospérité, ou un ennui de sa vie. Au milieu de ces dangers, si le péril de l'oppression vous donnait quelque mouvement de crainte, on prenait votre appréhension pour le témoignage d'une conscience effrayée, qui se trahissant elle-même, découvrait ce que vous alliez faire, ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du courage ou de la fermeté, on vous craignait comme un audacieux, capable de tout entreprendre. Parler, se taire, se réjouir, s'affliger ; avoir de la peur ou de l'assurance ; tout était crime, et attirait bien souvent les derniers supplices.

Ainsi, les soupçons d'autrui vous rendaient coupable. Ce n'était pas assez d'essuyer la corruption des accusateurs, les faux rapports des espions, les suppositions de quelque délateur infâme ; vous aviez à redouter l'imagination de l'empereur ; et, quand vous pensiez être à couvert par l'innocence, non-seulement de vos actions, mais de vos pensées, vous périssiez par la malice de ses conjectures. Pour ne pousser pas la chose plus avant, il y

avait beaucoup de mérite à être homme de bien ; car il y avait beaucoup de danger à l'être. La vertu qui osait paraître était infailliblement perdue ; et celle qu'on pouvait deviner n'était jamais assurée. Comme on n'est pas exempt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, Tibère ne fut pas toujours tranquille dans l'exercice de ses cruautés. Séjan, qui s'avança dans ses bonnes grâces par des voies aussi injustes que les siennes ; ce grand favori, las d'honneurs et de biens qui le laissaient toujours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute sujétion et n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son maître. Instruit des maximes de l'empereur, et devenu savant en son art, il lui enlève ses enfants par le poison ; et il était sur le point de se défaire de lui, quand ce prince, revenu de son aveuglement comme par miracle, garantit ses jours malheureux, et fait périr ce grand confident qui le voulait perdre. Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant : il vécut odieux à tout le monde et importun à lui-même ; ennemi de la vie d'autrui et de la sienne. Enfin, il mourut à la grande joie des Romains, n'ayant pu échapper à l'impatience d'un successeur qui le fit étouffer dans une maladie dont il allait revenir.

J'ai fait quelquefois réflexion sur la différence qu'il y a eu de la république à l'empire ; et il me paraît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre sous les empereurs que sous les consuls, si les maximes d'Auguste eussent été suivies. Rome ne fut pas si heureuse. La politique de Tibère fut embrassée de la plupart de ses successeurs, qui mirent l'honneur de leur règne, non pas à mieux gouverner l'empire, mais à se l'assujettir davantage.

Dans ce sentiment, Auguste fut moins estimé pour avoir su rendre les Romains heureux, que Tibère pour les avoir fait impunément misérables. Il parut à ces empereurs qu'il y avait de l'insuffisance ou de la faiblesse à garder les lois ; et tantôt l'art de les éluder faisait le secret de la politique, tantôt la violence de les rompre paraissait une véritable hauteur et une digne autorité. Les forces de l'empire ne regardaient plus les étrangers : la puissance de l'empereur se faisait sentir aux naturels ; et les Romains opprimés tinrent lieu de nations assujetties. Enfi Caligules, les Nérons, les Domitiens, poussèrent la dor

au delà de toutes bornes; et, quoique les droits des empereurs fussent infinement au-dessous de ceux des rois, ils se portèrent à des violences où n'aurait pas voulu aller Tarquin même.

Les Romains, de leur côté, devinrent également funestes aux empereurs ; car, passant de la servitude à la fureur, ils en massacrèrent quelques-uns, et s'attribuèrent un pouvoir injuste et violent d'en ôter et d'en établir, à leur fantaisie. Ainsi, les liens du gouvernement furent rompus; et les devoirs de la société venant à manquer, on ne travaillait plus qu'à la ruine de ceux qui obéissaient, ou à la perte de ceux qui devaient commander. Une si étrange confusion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des empereurs, et à la brutale violence des gens de guerre : mais, si on veut remonter jusqu'à la première cause, on trouvera que ce méchant naturel était autorisé par l'exemple de Tibère, et le gouvernement établi sur les maximes qu'il avait laissées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la justesse des règles, les plus déréglés ne suivent pas éternellement le désordre de leurs inclinations et de leurs humeurs. On ajoute, pour le moins, une politique à son tempérament. Ceux mêmes qui font toutes choses sans y penser, y reviennent par réflexion quand elles sont faites, et appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvements de la nature. Mais, que les empereurs aient agi par naturel, par politique, ou par tous les deux ensemble; je maintiens que Tibère a corrompu tout ce qu'il y avait de bon, et introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'empire.

Auguste, qui avait des lumières pures et délicates, connut admirablement le génie de son temps, et n'eut pas de peine à changer un assujettissement volontaire aux chefs de parti, en véritable sujétion. Tibère, plein de ruses et de finesses, mais d'un faux discernement, se méprit à connaître la disposition des esprits. Il crut avoir affaire à ces vieux Romains amoureux de la liberté, et incapables de souffrir aucune domination : cependant l'inclination générale allait à servir; les moins soumis étaient disposés à l'obéissance. Ce mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal à propos ; car il est à remarquer qu'un prince si soupçonneux n'eut jamais à

craindre que Séjan, qui lui faisait craindre tous les autres. Avec ces fausses mesures, la cruauté augmentait tous les jours ; et, comme celui qui offense est le premier à haïr, les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faisait. Enfin, il agit ouvertement, et les traita comme ses ennemis, parce qu'il leur avait donné sujet de l'être.

L'esprit de docilité qui régnait alors, faisait endurer paisiblement la tyrannie. On souffrit la brutalité de Caligula avec une soumission pareille; car sa mort est un fait particulier où le sénat, le peuple, ni les légions n'eurent aucune part. On souffrit la stupidité dangereuse de Claudius, et l'insolence de Messaline. On souffrit la fureur de Néron, jusqu'à ce que la patience étant épuisée, il se fit une révolution dans les esprits.

Aussitôt on conspira contre sa personne. Des conspirations particulières, on vint à la révolte des légions; de la révolte des légions, à la déclaration du sénat. Peut-être que le sénat eût pu rétablir la liberté; mais, déjà accoutumé aux empereurs, il se contenta de disposer de l'empire. Les cohortes prétoriennes en voulurent disposer elles-mêmes, et les légions des provinces ne purent leur céder cet avantage. La division se mêla parmi celles-ci; les unes nommant un empereur, les autres un autre. Ce ne furent que massacres, que guerres civiles; et jamais les esprits ne se trouvèrent dans leur véritable situation, si vous en exceptez le règne de quelques princes qui surent réunir des intérêts que la fausse habileté de Tibère avait divisés, pour le malheur commun des empereurs et de l'empire.

XX

JUGEMENT SUR CÉSAR ET SUR ALEXANDRE

A Monsieur ***.

— 1663 —

C'est un consentement presque universel, qu'Alexandre et César ont été les plus grands hommes du monde ; et tous ceux qui se

sont mêlés d'en juger, ont cru faire assez, pour les conquérants qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur réputation et leur gloire. Plutarque, après avoir examiné leur naturel, leurs actions, leur fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. Montaigne, plus hardi, se déclare pour le premier : et depuis que les versions de Vaugelas et d'Ablancourt ont fait de ces héros le sujet de toutes nos conversations[1], chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi, qui ai peut-être examiné leur vie avec autant de curiosité que personne, je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais, puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense, vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport et la différence que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes naissances. Alexandre, fils d'un roi considérable ; César, d'une des premières maisons de cette république dont les citoyens s'estimaient plus que les rois. Il semble que les dieux aient voulu donner à connaître la grandeur future d'Alexandre, par le songe d'Olympias, et par quelques autres présages. Ses inclinations relevées dès son enfance, ses larmes jalouses de la gloire de son père, le jugement de Philippe, qui le croyait digne d'un plus grand royaume que le sien, appuyèrent l'avertissement des dieux. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en César. Sylla trouvait en lui, tout jeune qu'il était, plusieurs Marius. César songea qu'il avait couché avec sa mère ; et les devins expliquèrent que la terre, mère commune des hommes, se verrait soumise à sa puissance. On le vit pleurer, en regardant la statue d'Alexandre, de n'avoir encore rien fait à un âge où ce conquérant s'était rendu maître de l'univers.

L'amour des lettres leur fut une passion commune ; mais Alexandre, ambitieux partout, était piqué d'une jalousie de supériorité en ses études, et avait pour but principal, dans les sciences, d'être plus savant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignit

[1] Vaugelas a traduit la *Vie d'Alexandre* écrite par Quinte-Curce ; d'Ablancourt les *Commentaires* de César.

craindre que Séjan, qui lui faisait craindre tous ' ...tes qui ne de-
ces fausses mesures, la cruauté augmentait ...e qu'il n'aspire pas
comme celui qui offense est le premier ... par les lettres que par
devinrent odieux par le mal qu'il leur ... curieux et passionné, il se plut
tement, et les traita comme ses ... et fut touché particulièrement
donné sujet de l'être. ... à qui la passion qu'il avait pour
L'esprit de docilité qui ... et qui ne sache qu'en faveur de Pindare,
ment la tyrannie. Or ... descendants furent conservées dans la ruine
soumission pareil... désolation générale de ses citoyens.
sénat, le peup... un peu moins vaste, ramena les sciences à
la stupidit... semble n'avoir aimé les lettres que pour son
On sou... philosophie d'Épicure, qu'il préféra à toutes les
épu... s'attacha principalement à ce qui regarde l'homme.
autres, il paraît que l'éloquence eut ses premiers soins : sachant
qu'elle était nécessaire, dans la république, pour arriver aux
plus grandes choses. Il harangua aux rostres[1], à la mort de sa
tante Julia, avec beaucoup d'applaudissements. Il accusa Dolabella, et fit ensuite cette oraison si adroite et si délicate pour
sauver la vie aux prisonniers de la conjuration de Catilina.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire sûrement être d'Alexandre que certains dits spirituels, d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son âme et de la vivacité de son esprit.

Mais la plus grande différence que je trouve dans leurs sentiments est sur le sujet de la religion. Alexandre fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posséder par les devins et par les oracles : ce qu'on peut attribuer, outre son naturel, à la lecture ordinaire des poëtes, qui donnaient aux hommes la crainte des dieux, et composaient toute la théologie de ces temps-là. Quant à César, soit par son tempérament, soit pour avoir suivi les opinions d'Épicure, il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité : n'attendit rien des dieux en cette vie, et se mit peu en peine de ce qui devait arriver en l'autre. Lucain le représente au siége de Marseille, la hache à la main, dans un bois sacré, où donnant les premiers coups, il incitait les soldats saisis d'une secrète hor-

[1] La tribune aux harangues.

reur de la religion, par des paroles assez impies[1]. Salluste lui fait dire que la mort est la fin de tous les maux; qu'au delà il ne reste ni souci ni sentiment pour la joie[2].

Mais comme les hommes, quelque grands qu'ils soient, comparés les uns aux autres, sont toujours faibles, défectueux, contraires à eux-mêmes, sujets à l'erreur ou à l'ignorance, César fut troublé d'un songe qui lui prédisait l'empire, et se moqua de celui de sa mort. Sa vie répondit assez à sa créance. Véritablement, il fut modéré en des plaisirs indifférents; mais il ne se dénia rien des voluptés qui le touchaient. C'est ce qui fit faire à Catulle tant d'épigrammes contre lui, et d'où vint à la fin ce bon mot, que César était *la femme de tous les maris et le mari de toutes les femmes.*

Alexandre eut en cela beaucoup de modération; il ne fut pourtant pas insensible. Barzine et Roxane lui donnèrent de l'amour; et il n'eut pas tant de continence, qu'il ne s'accoutumât enfin à Bagoas, à qui Darius s'était accoutumé auparavant[3].

Le plaisir du repas, si cher à Alexandre, et où il se laissait aller quelquefois jusqu'à l'excès, fut indifférent à César. Ce n'est

[1] Voici les vers de Lucain (l. III, vers 432-439) :

Implicitas magno Cæsar terrore Cohortes
Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Ausus, et aeriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso viola a in robora ferro:
Jam ne quis vestrum dubitet subvertere silvam;
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non sublato secura pavore
Turba, sed expensa superorum et Cæsaris ira.

C'est-à-dire, selon la traduction de Brébeuf:

Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et, le fer à la main, porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise;
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise:
Seul, j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et seul je prends sur moi tout le courroux des dieux.

[2] *In luctu atque miseriis, mortem ærumnarum requiem, non cruciatum esse; eam cuncta mortalium mala dissolvere; ultra neque curæ, neque gaudio locum esse.* (*De Conjuratione Catilinæ*, c. LI.)

[3] *Nabarzanes accepta fide occurrit, dona ingentia ferens. Inter quæ Bagoas erat specie singulari spado, atque in ipso flore pueritiæ; cui et Darius fuerat assuetus, et mox Alexander assuevit.* (*Quintus Curtius*, VI, c. v, 22.)

pas que, parmi les travaux et dans l'action, Alexandre ne fût sobre et peu délicat, mais dans le temps du repos, la tranquillité lui était fade, s'il ne l'éveillait, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

Ils donnèrent l'un et l'autre jusqu'à la profusion; mais César avec plus de dessein et d'intérêt. Ses largesses au peuple, ses dépenses excessives dans l'édilité, ses présents à Curion, étaient plûtôt des corruptions que de véritables libéralités. Alexandre donna pour faire du bien, par la pure grandeur de son âme. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines; il se dépouilla de toutes choses, et ne garda rien pour lui que l'espérance des conquêtes, ou la résolution de périr. Lorsqu'il n'avait presque plus besoin de personne, il paya les dettes de toute l'armée. Les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les poëtes, les philosophes (tous illustres nécessiteux), eurent part à sa magnificence, et se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que César ne fût aussi naturellement fort libéral: mais, dans le dessein de s'élever, il lui fallut gagner les personnes nécessaires; et, à peine se vit-il maître de l'empire, qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en César de ces amitiés qu'eut Alexandre pour Éphestion ni de ces confiances qu'il avait en Craterus. Les commerces de César étaient, ou des liaisons pour ses affaires, ou un procédé assez obligeant, mais beaucoup moins passionné pour ses amis. Il est vrai que sa familiarité n'avait rien de dangereux; et ceux qui le pratiquaient n'appréhendèrent ni sa colère ni ses caprices. Comme Alexandre fut extrême, ou il était le plus charmant ou le plus terrible: et on n'allait jamais sûrement dans une privauté où il engageait lui-même. Cependant, l'amitié fut sa plus grande passion, après la gloire, dont il ne faut point d'autre témoignage que le sien propre, lorsqu'il s'écria, auprès de la statue d'Achille: « O Achille, que je te trouve heureux d'avoir eu un ami fidèle pendant ta vie et un poëte comme Homère après ta mort! »

Jusqu'ici, nous avons cherché ces deux grands hommes dans leur naturel; il est temps d'examiner le génie des conquérants et de les considérer dans toute l'étendue de l'action. Il y a quelque espèce de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires,

néanmoins, selon toute la vraisemblance, si Alexandre se fût trouvé en la place de César, il n'aurait employé ses grandes et admirables qualités qu'à sa propre ruine. On peut croire que son humeur altière et ennemie des précautions l'eût mal conservé dans les persécutions de Sylla; difficilement eût-il pu chercher sa sûreté dans un éloignement volontaire. Comme il donnait par un pur mouvement de libéralité, ses largesses lui eussent été pernicieuses. Au lieu d'attendre l'édilité, où les magnificences et les profusions étaient permises, ses dons et ses présents hors de saison l'auraient rendu justement suspect au sénat. Peut-être n'aurait-il pu s'assujettir à des lois qui eussent gêné une âme si impérieuse que la sienne; et, tentant quelque chose à contretemps, il aurait eu le destin de Manlius, des Gracques, de Catilina. Mais si Alexandre eût péri dans la république, César, dont le courage et la précaution allaient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'esprit ce vaste dessein de la conquête de l'Asie.

Il est à croire que César, dont la conduite était si fine et si cachée, qu'il entra dans toutes les conspirations sans être accusé qu'une seule fois, et jamais convaincu; lui qui, dans les divisions qu'il fit naître entre les Gaulois, secourait les uns pour opprimer les autres, et les assujettir tous à la fin : il est à croire, dis-je, que ce même César, suivant son génie, aurait soumis ses voisins et divisé toutes les républiques de la Grèce pour les assujettir pleinement. Et certes, avoir quitté la Macédoine sans espérance de retour, avoir laissé des voisins mal affectionnés, la Grèce quasi soumise, mais peu affermie dans la sujétion; avec trente-cinq mille hommes, soixante-dix mille talens[1], et peu de vivres, avoir cherché un roi de Perse que les Grecs appelaient LE GRAND ROI, et dont les simples lieutenants sur les frontières faisaient trembler tout le monde; c'est ce qui passe l'imagination, et quelque chose de plus que si aujourd'hui la république de Gênes, celles de Lucques et de Raguse entreprenaient la conquête de la France. Si César avait déclaré la guerre au GRAND ROI, c'eût été

[1] Qui font 390,000 francs de notre monnaie. Si c'étaient des talents d'or, il faut compter dix fois plus.

sur les frontières, de proche en proche, et il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses États par le Granique. Si l'ambition l'avait poussé plus avant, pensez-vous qu'il eût refusé les offres de Darius, lui qui offrit toujours la paix à Pompée ; et qu'il ne se fût pas contenté de la fille du roi, avec cinq ou six provinces qu'Alexandre refusa peut-être insolemment? Enfin, si mes conjectures sont raisonnables, il n'aurait point cherché dans les plaines le roi de Perse suivi d'un million d'hommes. Quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne sais s'il aurait dormi profondément la nuit qui précéda la bataille d'Arbelles ; je crois du moins qu'il eût été du sentiment de Parménion, et nous n'aurions de lui aucune des réponses d'Alexandre. Cependant il fallait donner ce grand combat pour se rendre maître de l'Asie, autrement Darius eût traîné la guerre de province en province, toute sa vie : il fallait qu'il pérît comme il arriva, et que mille peuples différents le vissent vaincu avec toutes ses forces.

Il est vrai que ce désir de gloire immodéré et cette ambition trop vaste qui ne laissait point de repos à Alexandre, le rendirent quelquefois si insupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tout prêts de l'abandonner. Mais c'est là particulièrement que parut cette grandeur de courage qui ne s'étonnait de rien. « Allez, lâches, leur dit-il, allez, ingrats, dire en votre pays que vous avez laissé Alexandre avec ses amis, travaillant pour la gloire de la Grèce, parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous. » Dans toute sa vie, M. le Prince[1] n'admire rien plus que cette fierté qu'il eut pour les Macédoniens, et cette confiance de lui-même. « Alexandre, dit-il, abandonné des siens parmi des « barbares mal assujettis, se sentait si digne de commander qu'il « ne croyait pas qu'on pût refuser de lui obéir. Être en Europe « ou en Asie, parmi les Grecs ou les Perses, tout lui était indif- « férent : il pensait trouver des sujets où il trouvait des hommes. »

Ce qu'on dit à l'avantage de César, c'est que les Macédoniens eurent affaire à des nations pleines de mollesse et de lâcheté, et que la conquête des Gaules, dont les peuples étaient fiers et belliqueux, fut beaucoup plus difficile aux Romains. Je ne m'amu-

[1] Le prince de Condé.

serai point à examiner le courage des uns et des autres; mais il est certain que César ne trouva pas dans les Gaules de véritables armées. C'étaient des peuples entiers, à la réserve des femmes, des enfants et des vieillards, qui s'armaient tumultuairement pour la défense de leur liberté; des multitudes de combattants sans ordre et sans discipline; et, à la vérité, si vous en exceptez deux ou trois, César pouvait dire : *Veni, vidi, vici,* en toutes les occasions. Ce qui me fait croire que Labienus, commandant les légions, n'eût pas moins assujetti nos provinces à la république, ou, selon toutes les apparences, Parménion n'aurait pas donné cette grande bataille qui décida des affaires de l'Asie. Vous trouverez encore cette particularité remarquable que celui-ci eut besoin du secours d'Alexandre dans le combat; et que César un jour était perdu sans Labienus qui, après avoir tout battu de son côté, envoya la dixième légion le dégager. Soit par le plus grand péril des entreprises, soit pour s'exposer davantage ou pour être en cela plus malheureux, Alexandre fut cent fois en danger manifeste de sa vie et reçut souvent de grandes blessures. César eut véritablement ses hasards, mais plus rares; et je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses guerres.

Je ne vois pas aussi que les peuples de l'Asie dussent être si mols et si lâches, eux qui ont toujours été formidables à l'Europe. Dans la plus grande puissance de la république, les Romains n'ont-ils pas été malheureux chez les Parthes, qui n'avaient qu'une partie de l'empire de Darius? Crassus y périt avec ses légions, du temps de César; et un peu après, Antoine y fit un voyage funeste et honteux. Pour des conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à César que celles des Gaules; car dans la guerre civile, il assujettit la république avec la meilleure partie de ses forces; et la seule bataille de Pharsale le fit maître de cent peuples différents, que d'autres avaient vaincus. Vespasien n'a pas conquis l'empire pour s'être fait empereur par la défaite de Vitellius. Ainsi César a profité des travaux de tous les Romains : les Scipions, Émilius, Marcellus, Marius, Sylla et Pompée, ses propres ennemis, ont combattu pour lui : tout ce qui s'était fait en six cents années, fut le fruit d'une seule heure de combat.

Ce qui me semble plus incompréhensible d'Alexandre, c'est

qu'en douze ou treize ans il ait conquis plus de pays que les plus grands États n'ont su faire dans toute l'étendue de leur durée. Aujourd'hui un voyageur est célèbre pour avoir traversé une partie des nations qu'il a subjuguées; et, afin qu'il ne manquât rien à sa félicité, il a joui paisiblement de son empire jusqu'à être adoré de ceux qu'il avait vaincus. En quoi je plains le malheur de César, qui n'a pu donner une forme à l'État, selon ses desseins, ayant été assassiné par ceux qu'il allait assujettir.

Il me reste une considération à faire sur Alexandre; que tous les capitaines des Macédoniens ont été de grands rois, après sa mort, qui n'étaient que des hommes médiocres, comparés à lui, durant sa vie. Et certes je lui pardonne, en quelque sorte, si, dans un pays où c'était une créance reçue que la plupart des dieux avaient leur famille en terre, où Hercule était cru fils de Jupiter, pour avoir tué un lion et assommé quelque voleur : je lui pardonne, dis-je, si, appuyé de l'opinion de Philippe, qui pensait que sa femme eut commerce avec un dieu; si, trompé par les oracles; si, se sentant si fort au-dessus des hommes, il a quelquefois méprisé sa naissance véritable et cherché son origine dans les cieux. Peut-être faisait-il couler cette créance parmi les barbares pour en attirer la vénération; et tandis qu'il se donnait au monde pour une espèce de dieu, le sommeil, le plaisir des femmes, le sang qui coulait de ses blessures, lui faisaient connaître qu'il n'était qu'un homme.

Après avoir parlé si longtemps des avantages d'Alexandre, je dirai, en peu de mots, que par la beauté d'un génie universel, César fut le plus grand des Romains en toutes choses : dans les affaires de la république et dans les emplois de la guerre. A la vérité, les entreprises d'Alexandre ont quelque chose de plus étonnant; mais la conduite et la capacité ne paraissaient pas y avoir la même part. La guerre d'Espagne contre Petreius et Afranius, est une chose que les gens d'une expérience consommée admirent encore. Les plus mémorables siéges des derniers temps ont été formés sur celui d'Alexie[1] : nous devons à César nos forts, ies, nos contrevallations, et généralement tout ce qui reté des armées devant les places. Pour ce qui est de la

igueur, la bataille de Munda fut plus contestée que celles d'Asie; et César courut un aussi grand péril en Égypte, qu'Alexandre dans le bourg des Malliens.

Ils ne furent pas moins différents dans le procédé que dans l'action. Quand César n'avait pas la justice de son côté, il en cherchait les apparences : les prétextes ne lui manquaient jamais. Alexandre ne donnait au monde pour raisons que ses volontés : il suivait partout son ambition ou son humeur. César se laissait conduire à son intérêt ou à sa raison. On n'a guère vu, en personne, tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clémence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent la vie à Clitus; ces soupçons mal éclaircis qui causèrent la perte de Philotas, et qui à la honte d'Alexandre, traînèrent ensuite comme un mal nécessaire la mort de Parménion; tous ces mouvements étaient inconnus à César. On ne peut lui reprocher de mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre conservation.

Aussi faut-il avouer que, bien loin d'être sujet aux désordres de sa passion, il fut le plus agissant homme du monde et le moins ému : les grandes, les petites choses le trouvaient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaisser pour celles-ci. Alexandre n'était proprement dans son naturel qu'aux extraordinaires. S'il fallait courir, il voulait que ce fût contre des rois. S'il aimait la chasse, c'était celle des lions. Il avait peine à faire un présent qui ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai que dans l'abattement des troupes; jamais si constant, si assuré que dans leur désespoir. En un mot, il commençait à se posséder pleinement où les hommes, d'ordinaire, soit par la crainte, soit par quelqu'autre faiblesse, ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son âme trop élevée s'ajustait mal aisément au train commun de la vie; et peu sûre d'elle-même, il était à craindre qu'elle ne s'échappât parmi les plaisirs ou dans le repos.

Ici je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur les héros, dont l'empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux, ni de ces répugnances secrètes, ni de ces mouvements intérieurs de liberté, qui nous gênent dans une obéissance forcée : tout ce qui est en nous est

souple et facile; mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos maîtres par la puissance, et si fort au-dessus de nous par le mérite, ils pensent avoir comme un double empire qui exige une double sujétion; et souvent c'est une condition fâcheuse de dépendre de si grands hommes, qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puisqu'on ne règne pas dans les solitudes et que ce leur est une nécessité de converser avec nous, il serait de leur intérêt de s'accommoder à notre faiblesse. Nous les révérerions comme des dieux, s'ils se contentaient de vivre comme des hommes.

Mais finissons un discours qui me devient ennuyeux à moi-même, et disons que par des moyens praticables, César a exécuté les plus grandes choses; qu'il s'est fait le premier des Romains.

Alexandre était naturellement au-dessus des hommes : vous diriez qu'il était né le maître de l'univers et que dans ses expéditions il allait moins combattre des ennemis que se faire reconnaître de ses peuples.

XXI

OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE.

A M. Vossius[1].

— 1668 —

J'ai voulu faire autrefois un jugement fort exact de Salluste et de Tacite; mais ayant connu depuis que d'autres l'avaient déjà fait, pour ne suivre ni perdre entièrement ma pensée, je me suis réduit à une seule observation que je vous envoie.

Il me semble que le dernier tourne toute chose en politique. Chez lui la nature et la fortune ont peu de part aux affaires ; et je me trompe, ou il nous donne souvent des causes bien recherchées de certaines actions toutes simples, ordinaires et naturelles.

[1] Isaac Vossius, fils de Gérard Jean Vossius.

Quand Auguste veut donner des bornes à l'empire, c'est, à son avis, par une jalouse appréhension qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même empereur, s'il en est cru, prend des mesures pour s'assurer les regrets du peuple romain, ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire par le choix de son successeur.

L'esprit dangereux de Tibère, ses dissimulations sont connues de tout le monde : mais ce n'est pas assez connaître le naturel de l'homme que de donner à ce prince un artifice universel : la nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions, que nous en pouvons prendre sur ses mouvements. Il entre toujours quelque chose du tempérament dans les desseins les plus concertés; et il n'est pas croyable que Tibère, assujetti tant d'années aux volontés de Séjan ou à ses infâmes plaisirs, ait pu avoir toujours dans cette faiblesse et cet abandonnement, un art si recherché et une politique si étudiée.

L'empoisonnement de Britannicus ne fait pas autant d'horreur qu'il devrait faire, par l'attachement que donne Tacite à observer la contenance des spectateurs. Tandis qu'un lecteur s'occupe à considérer leurs divers mouvements, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réflexions des autres, la froideur dissimulée de Néron, les craintes secrètes d'Agrippine; l'esprit, détourné de la noirceur de l'action et de la funeste image de cette mort, laisse échapper le parricide à sa haine et le pauvre mourant à sa pitié.

La cruauté du même Néron, dans la mort de sa mère, a une conduite trop délicate. Quand Agrippine aurait péri véritablement par une petite intrigue de cour si bien menée, il eût fallu supprimer la moitié de l'art; car le crime trouve moins d'aversion dans les esprits, et si je l'ose dire, il se concilie le jugement des lecteurs, lorsqu'on met tant d'adresse et de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses, Tacite fait des tableaux trop finis où il ne laisse rien à désirer de l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente. Souvent, ce n'est pas la chose qui doit être représentée; quelquefois il passe au delà des affaires, par trop de pénétration et de profondeur; quelquefois des spéculations trop fines nous dérobent les

vrais objets pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa faveur, c'est que peut-être il nous oblige davantage qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossières dont la vérité n'importe plus.

Salluste, d'un esprit assez opposé, donne autant au naturel que Tacite à la politique. Le plus grand soin du premier est de bien connaître le génie des hommes : les affaires viennent après naturellement, par des actions peu recherchées de ces mêmes personnes qu'il a dépeintes.

Si vous considérez avec attention l'éloge de Catilina, vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le sénat, ni de ce vaste projet de se rendre maître de la république, sans être appuyé des légions. Quand vous ferez réflexion sur sa souplesse, ses insinuations, son talent à inspirer ses mouvements et à s'unir les factieux ; quand vous songerez que tant de dissimulations étaient soutenues par tant de fierté où il était besoin d'agir, vous ne serez pas surpris qu'à la tête de tous les ambitieux et de tous les corrompus, il ait été si près de renverser Rome, et de ruiner sa patrie.

Mais Salluste ne se contente pas de nous dépeindre les hommes dans les éloges, il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les harangues, où vous voyez toujours une expression de leur naturel. La harangue de César nous découvre assez qu'une conspiration ne lui déplaît pas. Sous le zèle qu'il témoigne à la conservation des lois et à la dignité du sénat, il laisse apercevoir son inclination pour les conjurés. Il ne prend pas tant de soin à cacher l'opinion qu'il a des enfers ; les dieux lui sont moins considérables que les consuls; et, à son avis, la mort n'est autre chose que la fin de nos tourments et le repos des misérables. Caton fait lui-même son portrait, après que César a fait le sien. Il va droit au bien, mais d'un air farouche : l'austérité de ses mœurs est inséparable de l'intégrité de sa vie; il mêle le chagrin de son esprit et la dureté de ses manières avec l'utilité de ses conseils. Ce seul mot d'*optimo consuli*, qui fâcha tant Cicéron pour ne pas donner à son mérite assez d'étendue, me fait pleinement comprendre et les bonnes intentions et la vaine humeur de ce consul. Enfin, par diverses peintures de différents acteurs, non-

seulement je me représente les personnes, mais il me semble voir tout ce qui se passa dans la conjuration de Catilina.

Vous pouvez observer la même chose dans l'histoire de Jugurtha. La description de ses qualités et de son humeur vous prépare à voir l'invasion du royaume ; et trois lignes nous dépeignent toute sa manière de faire la guerre. Vous voyez dans le caractère de Metellus, avec le rétablissement de la discipline, un heureux changement des affaires des Romains.

Marius conduit l'armée en Afrique, du même esprit qu'il harangue à Rome. Sylla parle à Bocchus avec le même génie qui paraît dans son éloge ; peu attaché au devoir et à la régularité, donnant toutes choses à la passion de se faire des amis : *dein parentes abunde habemus ; amicorum, neque nobis neque cuiquam omnium satis fuit*. Ainsi Salluste fait agir les hommes par tempérament, et croit assez obliger son lecteur de les bien faire connaître. Toute personne extraordinaire qui se présente est exactement dépeinte, quand même elle n'aurait pas une part considérable à son sujet. Tel est l'éloge de Sempronia, selon mon jugement, inimitable. Il va même chercher des considérations éloignées, pour nous donner les portraits de Caton et de César, si beaux à la vérité, que je les préférerais à des histoires toutes entières.

Pour conclure mon observation sur ces deux auteurs, l'ambition, l'avarice, le luxe, la corruption, toutes les causes générales des désordres de la république, sont très-souvent alléguées par celui-ci. Je ne sais s'il descend assez aux intérêts et aux considérations particulières. Vous diriez que les conseils subtils et raffinés lui semblent indignes de la grandeur de la république ; et c'est peut-être par cette raison qu'il va chercher dans la spéculation peu de choses, presque tout dans les passions et dans le génie des hommes.

On voit dans l'histoire de Tacite plus de vices encore, plus de méchancetés, plus de crimes ; mais l'habileté les conduit et la dextérité les manie : on y parle toujours avec dessein, on n'agit point sans mesure ; la cruauté est prudente et la violence avisée. En un mot, le crime y est trop délicat, d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne se laisse

pas assez connaître, et qu'ils apprennent, sans y penser, à devenir criminels, croyant seulement devenir habiles. Mais laissant là Salluste et Tacite dans leurs caractères différents, je dirai qu'on rencontre peu souvent ensemble, une connaissance délicate des hommes et une profonde intelligence des affaires.

Ceux qui sont élevés dans les compagnies, qui parlent dans les assemblées, apprennent l'ordre, les formes et toutes les matières qui s'y traitent. Passant de là par les ambassades, ils s'instruisent des affaires du dehors; et il y en a peu, de quelque nature qu'elles soient, dont ils ne deviennent capables par l'application et l'expérience. Mais quand ils viennent à s'établir dans les cours, on les voit grossiers aux choix des gens, sans aucun goût du mérite, ridicules dans leurs dépenses et dans leurs plaisirs.

Nos ministres, en France, sont tout à fait exempts de ces défauts-là; je le puis dire de tous sans flatterie et m'étendre un peu sur M. de Lionne[1], que je connais davantage. C'est en lui proprement que les talents séparés se rassemblent; c'est en lui que se rencontrent une connaissance délicate du mérite des hommes et une profonde intelligence des affaires.

Dans la vérité, je me suis étonné mille fois qu'un ministre qui a confondu toute la politique des Italiens, qui a mis en désordre la prudence concertée des Espagnols, qui a tourné dans nos intérêts tant de princes d'Allemagne et fait agir, selon nos desseins, ceux qui se remuent si difficilement pour eux-mêmes; je me suis étonné, dis-je, qu'un homme si consommé dans les négociations, si profond dans les affaires, puisse avoir toute la délicatesse des plus polis courtisans pour la conversation et pour les plaisirs. On peut dire de lui ce qu'a dit Salluste d'un grand homme de l'antiquité : que son loisir est voluptueux, mais que par une juste dispensation de son temps, avec la facilité du travail dont il s'est rendu maître, jamais affaire n'a été retardée par ses plaisirs[2].

[1] Hugues de Lionne était en ce temps-là ministre des affaires étrangères.

[2] *Igitur Sulla gentis patriciæ nobilis fuit, familia prope jam exstincta majorum ignavia, litteris Græcis atque Latinis juxta atque doctissime eruditus, animo ingenti: cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior, otio luxurioso esse, tamen ab negotiis numquam voluptas remorata*, etc. (Salluste, *de Bello Jugurt.*, 95.)

Parmi les divertissements de ce loisir, parmi ses occupations les plus importantes, il ne laisse pas de donner quelques heures aux belles-lettres, dont Atticus, cet honnête homme des anciens, n'avait pas acquis une connaissance plus délicate dans la douceur de son repos et la tranquillité de ses études. Il sait de toutes choses infiniment, et la science, qui gâte bien souvent le naturel, ne fait qu'embellir le sien : elle quitte ce qu'elle a d'obscur, de difficile, de rude et lui apporte pleinement tous ses avantages, sans intéresser la netteté et la politesse de son esprit. Personne ne connaît mieux que lui les beaux ouvrages; personne ne les fait mieux : il sait également juger et produire; et je suis en peine si on doit estimer plus en lui la finesse du discernement ou la beauté du génie. Il est temps de quitter le sien pour venir à celui des courtisans.

Comme ils sont nourris auprès des rois, comme ils font leur séjour ordinaire auprès des princes, ils se forment un talent particulier à les bien connaître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée, point d'aversion inconnue, point de faible qui ne leur soit découvert. De là viennent les insinuations, les complaisances et toutes ces mesures délicates qui font un art de gagner les cœurs ou de se concilier au moins les volontés : mais, soit manque d'application, soit pour tenir au-dessous d'eux les emplois où l'on s'instruit des affaires, ils les ignorent toutes également, et leurs agréments venant à manquer avec l'âge, rien ne leur apporte de la considération et du crédit.

Ils vieillissent donc dans les cabinets, exposés à la raillerie des jeunes gens qui ne peuvent souffrir leur censure; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choses qui leur conviennent, et que les autres ne peuvent s'abstenir de celles qui ne leur conviennent plus; et certes le plus honnête homme, dont personne n'a besoin, a de la peine à s'exempter du ridicule en vieillissant. Mais il en est comme de ces femmes galantes à qui le monde plaît encore quand elles ne lui plaisent plus. Si nous étions sages, notre dégoût répondrait à celui qu'on a pour nous : car dans l'inutilité des conditions où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agréments doit être le commencement de la retraite.

Les gens de robe, au contraire, paraissent moins honnêtes gens quand ils sont jeunes, par un faux air de cour qui les fait réussir dans la ville, et les rend ridicules aux courtisans : mais enfin, la connaisance de leur intérêt les ramène à leur profession; et devenus habiles avec le temps, ils se trouvent en des postes considérables, où tout le monde généralement a besoin d'eux. Il est bien vrai que les courtisans qui s'élèvent aux honneurs par de grands emplois, ne laissent rien à désirer en leur suffisance; et leur mérite se trouve pleinement achevé, quand ils joignent à une délicatesse de cour la connaissance des affaires et l'expérience dans la guerre.

XXII

JUGEMENT SUR SÉNÈQUE, PLUTARQUE ET PÉTRONE.

— 1664 —

Je commencerai par Sénèque, et vous dirai avec la dernière impudence, que j'estime beaucoup plus sa personne que ses ouvrages. J'estime le précepteur de Néron, l'amant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendait à l'empire. Du philosophe et de l'écrivain, je ne fais pas grand cas : je ne suis touché ni de son style ni de ses sentiments. Sa latinité n'a rien de celle du temps d'Auguste, rien de facile, rien de naturel : toutes pointes, toutes imaginations qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne que la lumière de Grèce ou d'Italie. Vous y voyez des choses coupées, qui ont l'air et le tour de sentences, mais qui n'en ont ni la solidité ni le bon sens; qui piquent et poussent l'esprit, sans gagner le jugement. Son discours forcé me communique une espèce de contrainte; et l'âme, au lieu d'y trouver sa satisfaction et son repos, y rencontre du chagrin et de la gêne.

Néron, qui pour être un des plus méchants princes du monde, ne laissait pas d'être fort spirituel, avait auprès de lui des espèces de petits-maîtres fort délicats, qui traitaient Sénèque de pédant

et le tournaient en ridicule. Je ne suis pas de l'opinion de Berville [1], qui pensait que le faux Eumolpe de Pétrone fût le véritable Sénèque. Si Pétrone eût voulu lui donner un caractère injurieux, c'eût été plutôt sous le personnage d'un pédant philosophe que d'un poëte impertinent. D'ailleurs, il est comme impossible d'y trouver aucun rapport. Sénèque était le plus riche homme de l'empire et louait toujours la pauvreté : Eumolpe, un poëte fort mal dans ses affaires et au désespoir de sa condition; il se plaignait de l'ingratitude du siècle et trouvait, pour toute consolation, que *bonæ mentis soror est paupertas*. Si Sénèque avait des vices, il les cachait avec soin sous l'apparence de la sagesse : Eumolpe faisait vanité des siens et traitait ses plaisirs avec beaucoup de liberté.

Je ne vois donc pas sur quoi Berville pouvait appuyer sa conjecture. Mais je suis trompé, si tout ce que dit Pétrone du style de son temps, de la corruption de l'éloquence et de la poésie; si les *controversiæ sententiolis vibrantibus pictæ*, qui le choquaient si fort; si le *vanus sententiarum strepitus*, dont il était étourdi, ne regardaient pas Sénèque; si le *per ambages deorumque ministeria, etc.*, ne s'adressait pas à la *Pharsale* de Lucain; si les louanges qu'il donne à Virgile, à Horace, n'allaient pas au mépris de l'oncle et du neveu.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à ce qui me semble de ce philosophe, je ne lis jamais ses écrits sans m'éloigner des sentiments qu'il veut inspirer à ses lecteurs. S'il tâche de persuader la pauvreté, on meurt d'envie de ses richesses. Sa vertu fait peur, et le moins vicieux s'abandonnerait aux voluptés par la peinture qu'il en fait. Enfin, il parle tant de la mort et me laisse des idées si noires que je fais ce qui m'est possible pour ne pas profiter de sa lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses ouvrages, sont les exemples et les citations qu'il y mêle. Comme il vivait dans un cour délicate et qu'il savait mille belles choses de tous les temps, il en allègue de fort agréables, tantôt de César, d'Auguste,

[1] M. Charles Giraud pense que ce Berville pourrait bien être Bardouville, gentilhomme normand, seigneur de Berville. Voir sur ce personnage la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt*.

de Mécénas : car, après tout, il avait de l'esprit et de la connaissance infiniment; mais son style n'a rien qui me touche; ses opinions ont trop de dureté, et il est ridicule qu'un homme qui vivait dans l'abondance, et se conservait avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté et la mort.

SUR PLUTARQUE.

Montaigne a trouvé beaucoup de rapports entre Plutarque et Sénèque[1] : tous deux grands philosophes, grands prêcheurs de sagesse et de vertu ; tous deux précepteurs d'empereurs romains. L'un, plus riche et plus élevé; l'autre, plus heureux dans l'éducation de son disciple. Les opinions de Plutarque (comme dit le même Montaigne) sont plus douces et plus accommodées à la société; celles de Sénèque, plus fermes selon lui, plus dures et plus austères selon moi. Plutarque insinue doucement la sagesse et veut rendre la vertu familière dans les plaisirs même. Sénèque ramène tous les plaisirs à la sagesse et tient le seul philosophe heureux. Plutarque, naturel et persuadé le premier, persuade aisément les autres. L'esprit de Sénèque se bande et s'anime à la vertu; et comme si ce lui était une chose étrangère, il a besoin de se surmonter lui-même. Pour le style de Plutarque, n'ayant aucune connaissance du grec, je n'en saurais faire un jugement assuré : mais je vous avouerai que parmi les traités de sa morale, il y en a beaucoup où je ne puis rien comprendre, soit par la grande différence des choses et des manières de son temps à celles du nôtre, ou que véritablement ils soient au-dessus de mon peu d'intelligence. Le *démon familier de* SOCRATE, *la création de l'âme*, *le rond de la lune*[2], peuvent être admirables à qui les entend. Je vous dirai nettement que je n'en connais pas la beauté; et s'ils sont merveilleux, c'est une merveille qui me passe.

On peut juger par les bons mots des anciens qu'il nous a

[1] Plutarque a fait trois petits traités, intitulés, selon la traduction d'Amyot : *du Démon ou esprit familier de Socrate ; de la Création de l'âme*, que Platon décrit dans son TIMÆUS; *de la Face qui apparaît dedans le rond de la lune*. (Des Maizeaux.)

[2] Voyez les *Essais* de Montaigne, l. II, ch. x.

laissés, par ses dits qu'il ramasse avec tant de soin, par ses longs propos de table, combien il était sensible à la conversation. Cependant, ou il y avait peu de délicatesse en ces temps-là, ou son goût n'était pas tout à fait exquis. Il soutient les matières graves et sérieuses avec beaucoup de bon sens et de raison; aux choses qui sont purement de l'esprit, il n'y a rien d'ingénieux ni de délicat.

A dire vrai, les VIES DES HOMMES ILLUSTRES sont le chef-d'œuvre de Plutarque, et à mon jugement, un des plus beaux ouvrages du monde. Vous y voyez ces grands hommes exposés en vue, et retirés chez eux-mêmes; vous les voyez dans la pureté du naturel, et dans toute l'étendue de l'action. On y voit la fermeté de Brutus, et cette réponse fière au mauvais génie qui lui parla : on voit qu'il lui restait malgré lui quelque impression de ce fantôme que le raisonnement de Cassius eut de la peine à bien effacer. Peu de jours après, on lui voit disposer ses troupes et donner le combat si heureux de son côté et si funeste par l'erreur de Cassius. On lui voit retenter la fortune, perdre la bataille, faire des reproches à la vertu et trouver plus de secours dans son désespoir que chez une maîtresse ingrate qu'il avait si bien servie[1].

Il y a une force naturelle dans le discours de Plutarque qui égale les plus grandes actions; et c'est de lui proprement qu'on peut dire : *facta dictis exæquata sunt*. Mais il n'oublie ni les médiocres, ni les communes; il examine avec soin le train ordinaire de la vie. Pour ses COMPARAISONS, que Montaigne a trouvées si admirable[2], elles me paraissent véritablement fort belles; mais je pense qu'il pouvait aller plus avant et pénétrer davantage dans le fond du naturel. Il y a des replis et des détours en notre âme qui lui sont échappés. Il a jugé de l'homme trop en gros : il ne l'a pas cru si différent qu'il est de lui-même : méchant, vertueux, équitable, injuste, humain et cruel; ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangères. Enfin, s'il eût défini Catilina, il nous l'eût donné avare ou prodigue : cet *alieni appetens, sui profusus*, était au-dessus de sa con-

[1] Voyez, dans le *Dictionnaire* de M. Bayle l'article BRUTUS (Marc. Junius), REM. (B) et (C).

[2] *Essais*, l. II, ch. XXXII; il s'agit des *Vies parallèles*.

naissance, et il n'eût jamais démêlé ces contrariétés, que Salluste a si bien séparées, et que Montaigne lui-même a beaucoup mieux entendues.

SUR PÉTRONE.

I. Pour juger du mérite de Pétrone, je ne veux que voir ce qu'en dit Tacite[1] : et, sans mentir, il faut bien que ç'ait été un des plus honnêtes hommes du monde, puisqu'il a obligé un historien si sévère de renoncer à son naturel et de s'étendre avec plaisir sur les louanges d'un voluptueux. Ce n'est pas qu'une volupté si exquise n'allât autant à la délicatesse de l'esprit qu'à celle du goût. Cet *erudito luxu*, cet *arbiter elegantiarum*, est le caractère d'une politesse ingénieuse, fort éloignée des sentiments grossiers d'un vicieux : aussi n'était-il pas si possédé de ses plaisirs, qu'il fût devenu incapable des affaires. La douceur de sa vie ne l'avait pas rendu ennemi des occupations. Il eut le mérite d'un gouverneur, dans son gouvernement de Bithynie ; la vertu d'un consul, dans son consulat. Mais, au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, comme font la plupart des hommes, et de rapporter là tous ses chagrins et toutes ses joies, Pétrone, d'un esprit supérieur à ses charges, les ramenait à lui-même ; et pour m'expliquer à la façon de Montaigne, il ne renonçait pas à l'homme en faveur du magistrat. Pour sa mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe ou c'est la plus belle de l'antiquité. Dans celle de Caton, je trouve du chagrin et même de la colère. Le désespoir des affaires de la république, la perte de la liberté, la haine de César, aidèrent beaucoup sa résolution ; et je ne sais si son naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur quand il déchira ses entrailles.

Socrate est mort véritablement en homme sage et avec assez d'indifférence : cependant il cherchait à s'assurer de sa condition en l'autre vie et ne s'en assurait pas. Il en raisonnait sans cesse,

[1] Tacite, *Annal.*, lib. XVI, c. XVIII-XIX. M. de Saint-Évremond a cru que le Pétrone dont Tacite parle ici est l'auteur de la *Satyre* qui porte le nom de Pétrone ; mais cela n'est pas vraisemblable.

dans la prison, avec ses amis, assez faiblement; et, pour tout dire, la mort lui fut un objet considérable. Pétrone seul a fait venir la mollesse et la nonchalance dans la sienne. ***Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ et sapientium placitis, sed levia carmina et faciles versus.*** Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires : à donner la liberté à des esclaves, à en faire châtier d'autres; il s'est laissé aller aux choses qui le flattaient, et son âme, au point d'une séparation si fâcheuse, était plus touchée de la douceur et de la facilité des vers que de tous les sentiments des philosophes.

Pétrone, à sa mort, ne nous laisse qu'une image de la vie : nulle action, nulle parole, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement, que mourir est cesser de vivre. Le VIXIT des Romains lui appartient justement.

II. Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croient que Pétrone a voulu reprendre les vices de son temps et qu'il a composé une satire avec le même esprit qu'Horace écrivait les siennes. Je me trompe, ou les bonnes mœurs ne lui ont pas tant d'obligation. C'est plutôt un courtisan délicat qui trouve le ridicule, qu'un censeur public qui s'attache à blâmer la corruption. Et pour dire vrai, si Pétrone avait voulu nous laisser une morale ingénieuse, dans la description des voluptés, il aurait tâché de nous en donner quelque dégoût. Mais c'est là que paraît le vice avec toutes les grâces de l'auteur; c'est là qu'il fait voir avec plus de soin l'agrément et la politesse de son esprit.

Davantage, s'il avait eu dessein de nous instruire, par voie plus fine et plus cachée que celle des préceptes, pour le moins verrions-nous quelque exemple de la justice divine ou humaine sur ces débauchés. Tant s'en faut, le seul homme de bien qu'il introduit, le pauvre Lycas, marchand de bonne foi, craignant bien les dieux, périt misérablement dans la tempête, au milieu de ces corrompus qui sont conservés. Encolpe et Giton s'attachent l'un avec l'autre, pour mourir plus étroitement unis ensemble, et la mort n'ose toucher à leurs plaisirs. La voluptueuse Tryphène se sauve dans un esquif avec toutes ses hardes. Eumolpe fut si peu ému du danger, qu'il avait le loisir de faire quelque épigramme.

Lycas, le pieux Lycas[1], appelle inutilement les dieux à son secours ; et à la honte de leur providence, il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois Encolpe dans les douleurs, elles ne lui viennent pas de son repentir. Il a tué son hôte, il est fugitif, il n'y a sorte de crime qu'il n'ait commis. Grâce à la bonté de sa conscience, il vit sans remords ; ses larmes, ses regrets ont une cause bien différente ; il se plaint de l'infidélité de Giton qui l'abandonne. Son désespoir est de se l'imaginer dans les bras d'un autre, qui se moque de la solitude où il est réduit. *Jacent nunc amatores obligati noctibus totis, et forsitan mutuis libidinibus attriti, derident solitudinem meam.*

Tous les crimes lui ont succédé heureusement, à la réserve d'un seul, qui lui a véritablement attiré une punition fâcheuse ; mais c'est un péché, pour qui les lois divines et humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avait mal répondu aux caresses de Circé, et à la vérité son impuissance est la seule faute qui lui a fait de la peine. Il avoue qu'il a failli plusieurs fois ; mais qu'il n'a jamais mérité la mort qu'en cette occasion. Enfin, sans m'attacher au détail de toute l'histoire, il retombe dans le même crime, et reçoit le supplice mérité, avec une parfaite résignation. Alors il rentre en lui-même, et connaît la colère des dieux :

Hellespontiaci sequitur gravis ira Priapi.

Il se lamente du pitoyable état où il se trouve : *funerata est*

[1] « M. Nodot a critiqué cet endroit dans ses notes sur Pétrone, mais mal à propos. Il a cru que M. de Saint-Évremond appellait Lycas *pieux*, à cause que Pétrone lui donne la qualité de *verecundissimus*. Ce n'est point cela. M. de Saint-Évremond accuse Pétrone de protéger l'impiété et le vice, pendant qu'il fait opprimer la vertu et la piété ; et il le prouve par l'exemple de Lycas, qui étant le seul dans la tempête qui craignît la colère des dieux et mît tout en usage pour l'apaiser, fut aussi le seul de la troupe qui périt misérablement. Ce n'est donc que par rapport à ces mouvements de dévotion qu'il l'appelle le *pieux Lycas ;* c'est à cause de l'empressement qu'il a de rendre le voile et le sistre d'Isis et des instances réitérées qu'il fait à Encolpe sur ce sujet. *Tu, inquit, Encolpi, succurre periclitantibus ; id est, vestem illam divinam, sistrumque redde navigio. Per fidem, miserere, quemadmodum quidem soles. Et illum quidem vociferantem in mare ventus excussit, repetitumque infesto gurgite procella circumegit, atque hausit.* » (Des Maizeaux.) *Satyr.*, 114.

pars illa corporis, qua quondam Achilles eram[1]; et pour recouvrer sa vigueur, il se met entre les mains d'une prêtresse de ce Dieu avec de très-bons sentiments de religion, mais en effet les seuls qu'il paraisse avoir dans toutes ses aventures. Je pourrais dire encore que le bon Eumolpe est couru des petits enfants, quand il récite ses vers : mais quand il corrompt son disciple, la mère le regarde comme un philosophe ; et couchés dans une même chambre, le père ne s'éveille pas, tant le ridicule est sévèrement puni chez Pétrone, et le vice heureusement protégé. Jugez, par là, si la vertu n'a pas besoin d'un autre orateur, pour être persuadée. Je pense qu'il est du sentiment de Bautru[2] : « Qu'honnête homme et bonnes mœurs ne s'accordent pas ensemble. » *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio vere aulico; elegantiæ arbitrum, non sapientiæ.*

III. On ne saurait douter que Pétrone n'ait voulu décrire les débauches de Néron, et que ce prince ne soit le principal objet de son ridicule : mais de savoir si les personnes qu'il introduit, sont véritables ou feintes, s'il nous donne des caractères à sa fantaisie, ou le propre naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, et on ne peut raisonnablement s'en assurer. Je pense, pour moi, qu'il n'y a aucun personnage, dans Pétrone, qui ne puisse convenir à Néron. Sous Trimalcion, il se moque apparemment de sa magnificence ridicule et de l'extravagance de ses plaisirs. Eumolpe nous représente la folle passion qu'il avait pour le théâtre : *Sub nominibus exoletorum fœminarumque, et novitate cujusque stupri, flagitia principis perscripsit*[1]; et par une agréable disposition de différentes personnes imaginées, il touche diverses impertinences de l'empereur, et le désordre ordinaire de sa vie.

On pourra dire que Pétrone est bien contraire à soi-même, d'en blâmer les vices, la mollesse et les plaisirs, lui qui fut si ingénieux dans la recherche des voluptés : *Dum nihil amœnum, et molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset.* Car, à vrai dire, quoique le prince fût assez corrompu, de son naturel, au jugement de Plutarque, la complaisance de ce courtisan a contribué beaucoup à le jeter dans toute sorte de luxe et de pro-

[1] Pétrone, *Satyr.*, c. 127-129.

[2] Il est question de lui dans la lettre au comte d'Olonne.

fusion. En cela, comme en la plupart des choses de l'histoire, il faut regarder la différence des temps. Avant que Néron se fût laissé aller à cet étrange abandonnement, personne ne lui était si agréable que Pétrone; jusques-là, qu'une chose passait pour grossière, quand elle n'avait pas son approbation. Cette cour était comme une école de voluptés recherchées, où tout se rapportait à la délicatesse d'un goût si exquis. Je crois même que la politesse de notre auteur devint pernicieuse au public, et qu'il fut un des principaux à ruiner des gens considérables, qui faisaient une profession particulière de sagesse et de vertu. Il ne prêchait que la libéralité à un empereur déjà prodigue, la mollesse à un voluptueux. Tout ce qui avait une apparence d'austérité, avait pour lui un air ridicule.

Selon mes conjectures, Thraséas eut son tour, Helvidius le sien; et quiconque avait du mérite sans l'art de plaire, n'était pas fâcheux impunément. Dans cette sorte de vie, Néron se corrompait de plus en plus; et comme la délicatesse des plaisirs vint à céder au désordre de la débauche, il tomba dans l'extravagance de tous les goûts. Alors Tigellin, jaloux des agréments de Pétrone et des avantages qu'il avait sur lui dans la science des voluptés, entreprit de le ruiner : *quasi adversus æmulum et scientia voluptatum potiorem*. Ce ne lui fut pas une chose mal aisée, car l'empereur, abandonné comme il était, ne pouvait plus souffrir un témoin si délicat de ses infamies. Il était moins gêné par le remords de ses crimes, que par une honte secrète qu'il sentait de ses voluptés grossières, quand il se souvenait de la délicatesse des passées. Pétrone, de son côté, n'avait pas de moindres dégoûts; et je pense que dans le temps de ses mécontentements cachés, il composa cette satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée.

Nous voyons dans Tacite l'éclat de sa disgrâce; et qu'en suite de la conspiration de Pison, l'amitié de Sévinus fut le prétexte de sa perte.

IV. PÉTRONE est admirable par tout, dans la pureté de son style, dans la délicatesse de ses sentiments; mais ce qui me surprend davantage, est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de caractères. Térence est peut-être l'auteur

de l'antiquité qui entre le mieux dans le naturel des personnes. J'y trouve cela à redire, qu'il a trop peu d'étendue : tout son talent est borné à faire bien parler des valets et des veillards, un père avare, un fils débauché, une esclave, une espèce de Briguelle[1]. Voilà où s'étend la capacité de Térence. N'attendez de lui ni galanterie, ni passion, ni les sentiments, ni les discours d'un honnête homme. Pétrone, d'un esprit universel, trouve le génie de toutes les professions, et se forme comme il lui plaît à mille naturels différents. S'il introduit un déclamateur, il en prend ici bien l'air et le style, qu'on dirait qu'il a déclamé toute sa vie. Rien n'exprime plus naturellement le désordre d'une vie débauchée que les querelles d'Encolpe et d'Ascylte sur le sujet de Giton.

Quartilla ne représente-t-elle pas admirablement ces femmes prostituées, *quarum sic accensa libido, ut sæpius peterent viros, quam peterentur?* Les noces du petit Giton et de l'innocente Pannychis ne nous donnent-elles pas l'image d'une impudicité accomplie?

Tout ce que peut faire un sot ridiculement magnifique dans un repas, un faux délicat, un impertinent, vous l'avez, sans doute, au festin de Trimalcion.

Eumolpe nous fait voir la folie qu'avait Néron pour le théâtre, et sa vanité à réciter ses ouvrages; et vous remarquerez, en passant, par tant de beaux vers dont il fait un méchant usage, qu'un excellent poëte peut être un malhonnête homme. Cependant comme Encolpe, pour représenter Eumolpe, un faiseur de vers fantasques, ne laisse pas de trouver en sa physionomie quelque chose de grand, il observe judicieusement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne. Cette maladie qu'il a de composer hors de propos, même *in vicinia mortis;* sa volubilité à dire ses compositions, en tous lieux et en tous temps, répondent à son début ridicule : *Ego, inquit, poeta sum, et ut spero, non humillimi spiritus, si modo coronis aliquid credendum est, quas etiam ad imperitos deferre gratia solet*[2]. Sa connaissance assez générale, ses actions extraordinaires, ses expédients en de malheureuses

[1] « Le premier qui fit les intrigues de la comédie italienne était Provençal et s'appelait Briguelle Il y réussit si bien qu'on a donné depuis le nom de Briguelle au valet fourbe, qui conduit les intrigues. » (Des Maizeaux.)

[2] Pétrone, *Satyr.*, 83.

rencontres, sa fermeté à soutenir ses compagnons dans le vaisseau de Lycas, cette cour plaisante de chercheurs de successions qu'il s'attire dans Crotone, ont toujours du rapport avec les choses qu'Encolpe s'en était promises : *Senex canus, exercitati vultus, et qui videretur, nescio quid magnum promittere.*

Il n'y a rien de si naturel que le personnage de Chrysis : toutes nos confidentes n'en approchent pas ; et, sans parler de sa première conversation avec Polyénos, ce qu'elle lui dit de sa maîtresse, sur l'affront qu'elle a reçu, est d'une naïveté inimitable : *Verum enim fatendum est, ex qua hora accepit injuriam, apud se non est.* Quiconque a lu Juvénal connaît assez *impotentiam matronarum,* et leur méchante humeur : *si quando vir aut familiaris infelicius cum ipsis rem habuerat.* Mais il n'y a que Pétrone qui eût pu nous décrire Circé si belle, si voluptueuse et si galante.

Œnothéa, la prêtresse de Priape, me ravit avec les miracles qu'elle promet : avec ses enchantements, ses sacrifices, sa désolation sur la mort de l'oie sacrée, et la manière dont elle s'apaise, quand Polyénos lui fait un présent dont elle peut acheter une oie et des dieux, si bon lui semble.

Philumène, cette honnête dame, n'est pas moins bonne, qui, après avoir escroqué plusieurs héritages, dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, devenue vieille, et par conséquent inutile à tout plaisir, tâchait de continuer ce bel art, par le moyen de ses enfants, qu'avec mille beaux discours elle introduisait auprès des vieillards qui n'en avaient point. Enfin, il n'y a naturel, il n'y a profession, dont Pétrone ne suive admirablement le génie. Il est poëte, il est orateur, il est philosophe, quand il lui plaît.

Pour ses vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle : *naturali pulchritudine carmen exsurgit ;* en sorte que Douza[1] ne saurait plus souffrir la fougue et l'impétuosité de Lucain, quand il a lu la *Prise de Troye,* ou ce petit essai de la *Guerre civile,* qu'il assure aimer beaucoup mieux

> *'am vel trecenta Cordubensis illius*
> *arsalicorum versuum volumina.*

[1] ...uza, auteur des *Præcidanea Petron.*, lib. II, c. civ. Il vivait a... ...de. Son nom hollandais était Jean van der Does.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que Lucrèce n'a pas traité si agréablement la matière des songes que Pétrone :

Somnia, quæ mentes ludunt, volitantibus umbris,
Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt;
Sed sibi quisque facit. Nam, cum prostrata sopore
Urget membra quies, et mens sine pondere ludit;
Quidquid luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit, et flammis miserandas sævit in urbes,
Tela videt, etc. [1].

Et que peut-on comparer à cette nuit voluptueuse, dont l'image remplit l'âme de telle sorte, qu'on a besoin d'un peu de vertu, pour s'en tenir aux simples impressions qu'elle fait sur l'esprit?

Qualis nox fuit illa, Di Deæque!
Quam mollis torus! Hæsimus calentes,
Et transfudimus hinc et hinc labellis
Errantes animas. Valete, Curæ!
Mortalis ego sic perire cœpi [2].

« Quelle nuit, ô bons dieux ! Quelle chaleur ! Quels baisers ! Quelle haleine ! Quel mélange d'âmes, en ces chaudes et amoureuses respirations ! »

Quoique le style de déclamateur semble ridicule à Pétrone, il ne laisse pas de montrer beaucoup d'éloquence en ses déclamations ; et pour faire voir que les plus débauchés ne sont pas incapables de méditation et de retour, la morale n'a rien de plus sérieux, ni de mieux touché, que les réflexions d'Encolpe sur l'inconstance des choses humaines, et sur l'incertitude de la mort.

Quelque sujet qui se présente, on ne peut ni penser plus délicatement, ni s'exprimer avec plus de netteté. Souvent, en ses narrations, il se laisse aller au simple naturel, et se contente des grâces de la naïveté ; quelquefois il met la dernière main à son ouvrage, et il n'y a rien de si poli. Catulle et Martial traitent les mêmes choses grossièrement ; et si quelqu'un pouvait trouver le

[1] *Satyr.*, c. CIV.
[2] *Satyr.*, c. LXXIX.

secret d'envelopper les ordures avec un langage pareil au sien, je réponds pour les dames, qu'elles donneraient des louanges à sa discrétion.

Mais ce que Pétrone a de plus particulier, c'est qu'à la réserve d'Horace, en quelques odes, il est peut-être le seul de l'antiquité qui ait su parler de galanterie. Virgile est touchant dans les passions : les amours de Didon, les amours d'Orphée et d'Eurydice ont du charme et de la tendresse ; toutefois, il n'a rien de galant, et la pauvre Didon, tant elle avait l'âme pitoyable, devint amoureuse du pieux Énée, au récit de ses malheurs. Ovide est spirituel et facile, Tibulle délicat, cependant il fallait que leurs maîtresses fussent plus savantes que mademoiselle Scudéri. Comme ils allèguent les dieux, les fables et des exemples tirés de l'antiquité la plus éloignée, ils promettent toujours des sacrifices; et je pense que M. Chapelain a pris d'eux la manière de *brûler* les cœurs *en holocauste*[1]. Lucien, tout ingénieux qu'il est, devient grossier, sitôt qu'il parle d'amour. Ses courtisanes ont plutôt le langage des lieux publics, que les discours des ruelles. Pour moi, qui suis grand admirateur des anciens, je ne laisse pas de rendre justice à notre nation, et de croire que nous avons sur eux en ce point un grand avantage. Et sans mentir, après avoir bien examiné cette matière, je ne sache aucun de ces grands génies qui eût pu faire parler d'amour Massinisse et Sophonisbe, César et Cléopâtre, aussi galamment que nous les avons ouï parler en notre langue[2]. Autant que les autres nous le cèdent,

[1] Chapelain fait parler le comte de Dunois (amoureux de la Pucelle d'Orléans), en ces termes :

> Pour ces célestes yeux, et ce front magnanime,
> Je sens un feu subtil, qui surpasse l'estime :
> Je n'en souhaite rien ; et si j'en suis amant,
> D'un amour sans désir je le suis seulement.
> De ce feu toutefois que me sert l'innocence,
> Si tout sage qu'il est il me fait violence ?
> Hélas ! il me dévore, et mon cœur embrasé,
> Déjà par sa chaleur est de force épuisé.
> Et soit ! consumons-nous d'une flamme si belle,
> Brûlons en holocauste au feu de la Pucelle ;
> Laissons-nous pour sa gloire en cendres convertir,
> Et tenons à bonheur d'en être le martyr.
>
> (*La Pucelle*, L. II, à la fin.)

[2] Voyez la *Sophonisbe* et *la Mort de Pompée*, de Pierre Corneille.

autant Pétrone l'emporte sur nous. Nous n'avons point de roman qui nous fournisse une histoire si agréable que la MATRONE D'ÉPHÈSE. Rien de si galant que les poulets de Circé et de Polyenos[1]; toute leur aventure, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractère fort au-dessus de la politesse de notre siècle. Jugez cependant s'il eût traité délicatement une belle passion; puisque c'était ici une affaire de deux personnes, qui, à leur première vue, devaient goûter le dernier plaisir.

XXIII

DISCOURS SUR LES HISTORIENS FRANÇAIS

— 1665. —

Il faut avouer que nos historiens n'ont eu qu'un mérite bien médiocre. Sans l'envie naturelle qu'ont les hommes de savoir ce qui s'est passé dans leur pays, je ne sais comment une personne qui a le bon goût des histoires anciennes, pourrait se résoudre à souffrir l'ennui que donnent les nôtres. Et certes, il est assez étrange que dans une monarchie où il y a eu tant de guerres mémorables et tant de changements signalés dans les affaires ; que parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choses et la vanité de les dire, il n'y ait pas un historien qui réponde, ni à la dignité de la matière, ni à notre propre inclination.

J'ai cru autrefois qu'on devait attribuer ce défaut-là à notre langue ; mais quand j'ai considéré depuis que la beauté du français dans la traduction égalait presque celle du grec et du latin dans l'original, il m'est venu dans la pensée, malgré moi, que la médiocrité de notre génie se trouve au-dessous de la majesté de l'histoire. D'ailleurs, quand il y aurait parmi nous quelques génies assez élevés, il y a trop de choses nécessaires à la composition d'une belle histoire, pour les pouvoir rencontrer dans une même personne. On trouverait peut-être un style assez pur et assez noble en quelques-uns de nos auteurs, qui, pour mener une vie éloignée de la cour et des affaires, les traiteraient avec des

[1] Voyez les chapitres CXXIX et CXXX du *Satyricon*.

maximes générales et des lieux communs, qui sentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connaissance de nos intérêts; mais ils ont le désavantage de s'être formés à un certain style de dépêches, aussi propre pour les négociations, que peu convenable à la dignité de l'histoire. Ce leur est une chose ordinaire encore de parler fort mal de la guerre, à moins que la fortune ne les y ait jetés autrefois, ou qu'ils n'aient vécu dans la confiance et la familiarité des grands hommes qui la conduisent. Ç'a été un défaut considérable en Grotius, qui, après avoir pénétré les causes de la guerre les plus cachées, l'esprit du gouvernement des Espagnols, la disposition des peuples de Flandre; qui, après être entré dans le vrai génie des nations, après avoir formé le juste caractère des sociétés et celui des personnes principales ; si bien expliqué les différents états de la religion, remonté à des sources inconnues au cardinal Bentivoglio et à Strada, n'a pu maintenir dans les esprits l'admiration qu'il y avait causée, aussitôt qu'il a fallu ouvrir le champ de la guerre, quand il a fallu parler du mouvement des armées, venir à la description des siéges et au récit des combats.

Nous avons des gens de qualité d'un mérite extraordinaire, qui, pour avoir passé par de grands emplois, avec un bon sens naturel et des connaissances acquises, sont également capables de bien agir et de bien parler ; mais ordinairement le génie leur manque, où ils n'ont pas l'art de bien écrire : outre que rapportant toutes choses à la cour et à la fonction de leurs charges, ils cherchent peu à s'instruire des formes du gouvernement et des ordres du royaume. Ils croiraient se faire tort et prendre l'esprit des gens de robe, contre la dignité de leur profession, s'ils s'appliquaient à la connaissance de nos principales lois. Et sans avoir ces lumières-là, j'oserais assurer qu'il est comme impossible de faire une bonne histoire, remplie, comme elle doit être, de saines et de judicieuses instructions.

Bacon se plaignait souvent que les historiens prennent plaisir à s'étendre sur les choses étrangères, et qu'ils semblent éviter, comme une langueur, le discours des règlements qui font la tranquillité publique ; que, se laissant aller avec joie au récit des maux qu'apporte la guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les

bonnes lois qui établissent le bonheur de la société civile. Ses plaintes me paraissent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une histoire chez les Romains où l'on ne puisse connaître le dedans de la république par ses lois, comme le dehors par ses conquêtes. Vous voyez dans Tite Live, tantôt l'abolition des vieilles lois, et tantôt l'établissement des nouvelles ; vous y voyez tout ce qui dépend de la religion et ce qui regarde les cérémonies. La *conjuration de Catilina*, dans Salluste, est toute pleine des constitutions de la république ; et la harangue de César, si délicate et si détournée, ne roule-t-elle pas toute sur la loi *Porcia :* sur les justes considérations qu'eurent leurs pères, pour quitter l'ancienne rigueur dans la punition des citoyens : sur les dangereuses conséquences qui s'ensuivraient, si une ordonnance si sage était violée ?

Le même César, en ses *Commentaires*, ne perd jamais l'occasion de parler des mœurs, des coutumes et de la religion des Gaulois. Tacite n'est peut-être que trop rempli d'accusations, de défenses, de lois et de jugements. Quinte Curce, dans une histoire composée pour plaire plus que pour instruire, met à la bouche d'Alexandre les lois des Macédoniens, pour répondre aux reproches d'Hermolaüs, qui avait conspiré contre sa vie. Cet Alexandre, qui semble n'avoir connu d'autres lois que ses volontés, dans la conquête du monde ; cet Alexandre ne dédaigne pas de s'appuyer de l'autorité des lois, pour avoir fait donner le fouet à un jeune garçon, lorsqu'il est le maître de l'univers.

Comme il n'y a point de peuple qui n'ait à se garantir des violences étrangères, quand il est faible, ou à rendre sa condition plus glorieuse par des conquêtes, quand il est puissant ; comme il n'y en a point qui ne doive assurer son repos par la constitution d'un bon gouvernement, et la tranquillité de sa conscience par les sentiments de sa religion ; aussi n'y a-t-il point d'historien qui ne doive être instruit de tous ces différents intérêts, quand il en entreprend l'histoire ; qui ne doive faire connaître ce qui rend les hommes malheureux, afin que l'on l'évite, ou ce qui fait leur bonheur, afin qu'on se le procure. On ne saurait bien faire l'histoire de France, quelques guerres qu'on ait à décrire, sans faire connaître les ordres du royaume, la diversité de religion, et les libertés de l'Église gallicane.

Il serait ridicule de vouloir écrire celle d'Angleterre, sans savoir les affaires du Parlement et être bien instruit des différentes religions de ce royaume. Il ne le serait pas moins d'entreprendre celle d'Espagne, sans savoir exactement les diverses formes de ses conseils, et le mystère de son inquisition, aussi bien que le secret de ses intérêts étrangers, les motifs, et les succès de ses guerres.

Mais, à la vérité, ces diversités de lois, de religion, de politique, de guerre, doivent être mêlées ingénieusement, et ménagées avec une grande discrétion ; car un homme qui affecterait de parler souvent de la constitution et des lois de quelque État, sentirait plutôt le législateur ou le jurisconsulte, que l'historien. Ce serait faire des leçons de théologie, que de traiter chaque point de religion avec une curiosité recherchée : on aurait de la peine à le souffrir dans l'histoire de fra Paolo, quelque belle qu'elle puisse être, si on ne pardonnait l'ennui de ses controverses entre les docteurs, à la nécessité de son sujet[1].

Quoique la description des guerres semble tenir le premier lieu dans l'histoire, c'est se rendre une espèce de conteur fort importun, que d'entasser événement sur événement, sans aucune diversité de matières ; c'est trouver le moyen, dans les vérités, d'imiter la manière des vieux faiseurs de romans, dans leurs faux combats et leurs aventures fabuleuses.

Les historiens latins ont su mêler admirablement les diverses connaissances dont j'ai parlé : aussi l'histoire des Romains devait-elle avoir du rapport avec leur vie, qui était partagée aux fonctions différentes de plusieurs professions. En effet, il n'y a guère eu de grands personnages à Rome, qui n'aient passé par les dignités du sacerdoce, qui n'aient été du sénat, et tirés du sénat, pour commander les armées. Aujourd'hui, chaque profession fait un attachement particulier. La plus grande vertu des gens d'Église est de se donner tout entiers aux choses ecclésiastiques ; et ceux que leur ambition a poussés au maniement des affaires, ont essuyé mille reproches d'avoir corrompu la sainteté de vie où ils s'étaient destinés. Les gens de robe sont traités de ridicules, aussitôt qu'ils veulent sortir de leur profession ; et un homme de

[1] Fra Paolo Sarpi a écrit l'*Histoire du concile de Trente.*

guerre ordinairement a de la honte de savoir quelque chose au delà de son métier.

Il est certain néanmoins que les diverses applications des anciens formaient une capacité bien plus étendue ; les mêmes personnes apprenant à bien employer les forces de la république et à contenir les peuples par la révérénce de la religion et par l'autorité des lois. C'était un grand avantage aux magistrats d'être maîtres des plus fortes impressions qui se fassent sur les esprits, et de saisir tous les sentiments par où ils sont disposés à la docilité, ou contraints à l'obéissance. Ce n'en était pas un moindre aux généraux d'avoir appris dans les secrets de leur religion à pouvoir inspirer leurs propres mouvements, et à les faire recevoir avec le même respect que s'ils avaient été inspirés véritablement par les dieux ; d'avoir l'art de tourner toutes choses en présages de bonheur ou d'infortune, et de savoir à propos remplir les soldats de confiance ou de crainte. Mais il en revenait encore une autre utilité à la république ; c'est que les magistrats se faisaient connaître pleinement eux-mêmes; car il était impossible que dans ces fonctions différentes, le naturel le plus profond pût également se cacher partout, et que les bonnes et les mauvaises qualités ne fussent à la fin discernées. On découvrait en ces génies bornés que la nature a restreints à certains talents, qu'une humeur douce et paisible qui s'était accommodée au ministère de la religion, n'avait pas quelquefois assez de confiance pour maintenir les lois en vigueur.

On voyait quelquefois un sénateur, incorruptible dans les jugements, qui n'avait ni l'activité, ni la vigilance d'un bon capitaine. Tel était un grand homme de guerre, comme Marius, qui se trouvait sans capacité en ce qui regardait la religion et les affaires. A la vérité, il se formait souvent une suffisance générale, et une vertu pleine partout, qui pouvait rendre les citoyens utiles au public en toutes choses ; mais souvent aussi une capacité moins étendue faisait employer les hommes à certains usages où ils étaient seulement propres.

C'est ce qu'on a vu dans le consulat de Cicéron et d'Antonius, où ce premier eut ordre de veiller au salut de la république, selon son talent ; et le second fut envoyé assembler des troupes avec Petreius, pour combattre celles de Catilina.

Si on fait réflexion sur ce que j'ai dit, on ne s'étonnera point de trouver d'excellents historiens, chez un peuple où ceux qui écrivaient l'histoire étaient des personnes considérables, auxquelles il ne manquait ni génie, ni art pour bien écrire ; qui avaient une connaissance profonde des affaires, de la religion, de la guerre et des hommes. A dire vrai, les anciens avaient un grand avantage sur nous, à connaître les génies par ces différentes épreuves où l'on était obligé de passer, dans l'administration de la république ; mais ils n'ont pas eu moins de soin pour les bien dépeindre ; et qui examinera leurs éloges avec un peu de curiosité et d'intelligence, y découvrira une étude particulière et un art infiniment recherché.

En effet, vous leur voyez assembler des qualités comme opposées, qu'on ne s'imaginerait pas se pouvoir trouver dans une même personne : *Animus audax, subdolus*. Vous leur voyez trouver de la diversité dans certaines qualités qui paraissent tout à fait les mêmes, et qu'on ne saurait démêler sans une grande délicatesse de discernement : *Subdolus, varius, cujus rei lubet simulator ac dissimulator*[1].

Il y a une autre diversité dans les éloges des anciens, plus délicate, qui nous est encore moins connue. C'est une certaine différence, dont chaque vice ou chaque vertu est marquée par l'impression particulière qu'elle prend dans les esprits où elle se trouve. Par exemple, le courage d'Alcibiade a quelque chose de singulier qui le distingue de celui d'Épaminondas, quoique l'un et l'autre aient su exposer leur vie également. La probité de Caton est autre que celle de Catulus ; l'audace de Catilina n'est pas la même que celle d'Antoine ; l'ambition de Sylla et celle de César n'ont pas une parfaite ressemblance ; et de là vient que les anciens en formant le caractère de leurs grands hommes, forment, pour ainsi dire, en même temps, le caractère des qualités qu'ils leur donnent, afin qu'ils ne paraissent pas seulement ambitieux et hardis, ou modérés et prudents ; mais qu'on sache plus particulièrement quelle était l'espèce d'ambition et de courage, ou de modération et de prudence qu'ils ont eue.

Salluste nous dépeint Catilina comme un homme de méchant naturel, et la méchanceté de ce naturel est aussitôt exprimée : *Sed*

[1] Salluste, dans le caractère de Catilina (*Conj. Cat.*, 5).

ingenio malo pravoque. L'espèce de son ambition est distinguée par le déréglement de ses mœurs, et le déréglement est marqué à l'égard du caractère de son esprit, par des imaginations trop vastes et trop élevées : *Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat*. Il avait l'esprit assez méchant pour entreprendre toutes choses contre les lois: et trop vaste pour se fixer à des desseins proportionnés aux moyens de les faire réussir.

L'esprit hardi d'une femme voluptueuse et impudique, telle qu'était Sempronia, eût pu faire croire que son audace allait à tout entreprendre en faveur de ses amours ; mais comme cette sorte de hardiesse est peu propre pour les dangers où l'on s'expose dans une conjuration, Salluste explique d'abord ce qu'elle est capable de faire, par ce qu'elle a fait auparavant : *Quæ multa sæpe virilis audaciæ facinora commiserat*. Voilà l'espèce de son audace exprimée. Il la fait chanter et danser, non avec les façons, les gestes et les mouvements qu'avaient à Rome les chanteuses et les baladines, mais avec plus d'art et de curiosité qu'il n'était bienséant à une honnête femme : *Psallere, saltare elegantius quam necesse est probæ*. Quand il lui attribue un esprit assez estimable, il dit en même temps en quoi consistait le mérite de cet esprit : *Verum ingenium ejus haud absurdum : posse versus facere, jocos movere, sermone uti, vel modesto, vel molli, vel procaci* (*de Conj. Cat.*, 25).

Vous connaîtrez dans l'éloge de Sylla, que son naturel s'accommodait heureusement à ses desseins. La république alors étant divisée en deux factions, ceux qui aspiraient à la puissance n'avaient point de plus grand intérêt que de s'acquérir des amis, et Sylla n'avait point de plus grand plaisir que de s'en faire. La libéralité est le meilleur moyen pour gagner les affections : Sylla savait donner toutes choses. Parmi les choses qu'on donne, il n'y a rien qui assujettisse plus les hommes et assure tant leurs services que l'argent qu'ils reçoivent de nous. C'est en quoi la libéralité de Sylla était particulièrement exercée : *Rerum omnium, pecuniæ maxime largitor*[1]. Il était libéral de son naturel, libéral

[1] M. de Saint-Évremond a cité ici Salluste de mémoire. Cet historien dit : *Multarum rerum ac maxume pecuniæ largitor* (Des Maizeaux). Salluste, *Jug.*, 95.

de son argent par intérêt. Son loisir était voluptueux; mais ce n'eût pas été donner une idée de ce grand homme, que de le dépeindre avec de la sensualité ou de la paresse : ce qui oblige Salluste de marquer le caractère d'une volupté d'honnête homme, soumise à la gloire, et par qui les affaires ne sont jamais retardées, de peur qu'on ne vînt à soupçonner Sylla d'une mollesse où languissent d'ordinaire les efféminés : *Cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior, otio luxurioso esse, tamen ab negotiis numquam voluptas remorata.* Il était le plus heureux homme du monde, avant la guerre civile; mais ce bonheur n'était pas un pur effet du hasard, et sa fortune, quelque grande qu'elle fût toujours, ne se trouva jamais au-dessus de son industrie : *Atque illi, felicissimo omnium ante civilem victoriam, numquam super industriam fortuna fuit.*

Quand Tacite fait la peinture de Pétrone, il marque les qualités qu'il lui donne, avec ces sortes de distinctions : il lui fait dépenser son bien, non pas en dissipateur, dans la débauche, mais en homme délicat, dans un luxe poli et curieux. Le mépris de la mort, qu'il lui attribue, n'a rien de commun avec celui qu'en ont eu les autres Romains. Ce n'est point la gravité constante de Thraséas, faisant des leçons à celui qui lui apportait l'ordre de mourir; ce n'est point la constance forcée de Sénèque, qui a besoin de s'animer par le souvenir de ses préceptes et de ses discours; ce n'est point la fermeté dont Helvidius se pique; ce n'est point une résolution formée sur les sentiments des philosophes; c'est une indifférence molle et nonchalante, qui ne laissait aucun accès dans son âme aux funestes pensées de la mort; c'est une continuation du train ordinaire de sa vie jusqu'au dernier moment.

Mais si les anciens ont eu tant de délicatesse à marquer ces différences, il n'y a pas moins d'art dans le style de leurs éloges pour attacher notre discernement à les connaître. Dans leurs narrations, ils nous engagent à les suivre par la liaison insensible d'un récit agréable et naturel. Ils entraînent notre esprit, dans leurs harangues, par la véhémence du discours; de peur que, s'il demeurait dans son assiette, il n'examinât le peu de bon sens qu'il y a dans les exagérations de l'éloquence, et n'eût le loisir

de former des oppositions secrètes à la persuasion. Ils apportent quelquefois, dans un conseil, raisons sur raisons, pour déterminer les âmes les plus irrésolues au parti qu'elles doivent prendre : mais dans les éloges, où il faut discerner les vices d'avec les vertus, où il faut démêler les diversités qui se rencontrent dans un naturel, où il faut non-seulement distinguer les qualités différentes, mais les différences dont chaque qualité est marquée ; on ne doit pas se servir d'un style qui nous engage, ou qui nous entraîne, ni de raisonnements suivis qui assujettissent le nôtre. Au contraire, il faut nous dégager de tout ce qui nous attire, de ce qui nous impose, de ce qui soumet notre entendement, afin de nous laisser chez nous-mêmes avec un plein usage de nos lumières : attachés néanmoins, autant que nous pouvons l'être, à chaque terme d'un style coupé et d'une construction variée, de peur que l'esprit ne vînt à se dissiper en des considérations trop vagues. Par là, un lecteur est obligé de donner toute son attention aux diverses singularités, et d'examiner séparément chaque trait de la peinture.

C'est ainsi que les anciens formaient leurs éloges. Pour nous, si nous avions à dépeindre un naturel semblable à celui de Catilina, nous aurions de la peine à concevoir dans une même personne des qualités qui paraissent opposées. Tant de hardiesse, avec un si grand artifice, tant de fierté et tant de finesse, tant d'ardeur en ce qu'il désirait, avec tant de feinte et de dissimulation.

Il y a des différences délicates entre des qualités qui semblent les mêmes, que nous découvrons malaisément. Il y a quelquefois un mélange de vice et de vertu, dans une seule qualité, que nous ne séparerons jamais. Véritablement, il nous est facile de connaître les vertus quand elles sont nettes et entières ; et d'ordinaire nous donnons de la prudence dans les conseils, de la promptitude dans l'exécution, et de la valeur dans les combats. Pour ce qui regarde les bonnes mœurs : de la piété envers Dieu, de la probité parmi les hommes, de la fidélité à ses amis ou à son maître. Nous faisons le même usage et des défauts et des vices ; de l'incapacité dans les affaires, de la lâcheté contre les ennemis, de l'infidélité à ses amis, de la paresse, de l'avarice, de l'ingra-

titude ; mais, où la nature n'a pas mis une grande pureté dans les vertus, où elle a laissé quelque mélange de vertu parmi les vices, nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui se cache, tantôt de délicatesse à démêler ce qui se confond.

Ces distinctions particulières qui marquent diversement les qualités, selon les esprits où elles se rencontrent, nous sont encore plus cachées. La diversité de vaillance nous est inconnue. Nous n'avons qu'un même courage pour tous les gens de valeur; une même ambition pour tous les ambitieux ; une même probité pour tous les gens de bien : et à dire vrai, l'éloge que nous faisons d'un homme de grand mérite, pourrait convenir à tout ce qu'il y a eu de grands personnages de notre temps. Si nous avions à parler de ces ducs de Guise dont la réputation durera toujours, nous les ferions vaillants, généreux, courtois, libéraux, ambitieux, zélés pour la religion catholique, et ennemis déclarés de la protestante ; mais les qualités de l'un, trop peu distinguées de celles de l'autre, ne formeraient pas des caractères aussi divers qu'ils le doivent être. Ces vertus, que la morale et les discours généraux nous représentent les mêmes, prennent un air différent par la différence de l'humeur et du génie des personnes qui les possèdent.

Nous jugeons bien que le connétable[1] et l'amiral[2] ont été capables de soutenir le poids des affaires les plus importantes ; mais la différence de leur capacité ne se trouve pas assez marquée dans nos auteurs. Ils nous apprennent que d'Andelot[3], Bussy[4] et Gi-

[1] Anne de Montmorency, connétable de France, mort le 12 novembre 1567.

[2] Gaspard de Coligny, amiral de France, assassiné à Paris, le 24 août, jour du massacre de la Saint-Barthélemi, l'an 1572.

[3] François de Coligny, seigneur d'Andelot, frère de l'amiral de Coligny, général de l'infanterie de France, mort le 27 mai 1569.

[4] « Louis d'Amboise, seigneur de Bussy marquis de Reinel, capitaine de cinquante hommes d'armes du roi, gouverneur et lieutenant général en Anjou, premier gentilhomme de la chambre du duc d'Alençon, se rendit illustre par son savoir, par son courage et par sa politesse. La reine Marguerite en parle avec éloge dans ses *Mémoires*, et comme une personne qui ne lui était pas indifférente : elle avoue même qu'on disait hautement au roi Henri IV, son mari, qu'*il la servait*. Bussy fut assassiné en 1579, ou selon Mézerai en 1580, dans son gouvernement d'Anjou, à l'âge d'environ

vry[1] ont été les plus braves gens du monde; mais on ne nous dit point qu'il y avait une opiniâtreté de faction mêlée à la hardiesse de d'Andelot; qu'il paraissait quelque chose de vain et d'audacieux dans la bravoure de Bussy; et que la valeur de Givry avait toujours un air de chevalerie.

Il y a quelque chose de particulier dans les courages, qui les distingue, comme il y a quelque singularité dans les esprits, qui en fait la différence. Le courage du maréchal de Châtillon[2] était une intrépidité lente et paresseuse : celui du maréchal de la Meilleraye[3] avait une ardeur fort propre à presser un siége, et un grand emportement dans les combats de campagne. La valeur du maréchal de Rantzau[4] était admirable pour les grandes actions ; elle a pu sauver une province, elle a pu sauver une armée ; mais on eût dit qu'elle tenait au-dessous d'elle les périls communs, à la voir si nonchalante pour les petites et fréquentes occasions où le service ordinaire se faisait. Celle du maréchal de Gassion[5], plus

vingt-huit ans. Le comte de Montsoreau ayant su qu'il voyait sa femme, la força le poignard sur la gorge, de lui écrire de se rendre incessamment auprès d'elle. Bussy vint; et dès que le comte sut qu'il était dans la chambre de la comtesse, il s'y jeta accompagné de cinq ou six hommes armés. Bussy ne trouvant pas la partie égale, sauta par une fenêtre dans la cour : mais il y fut bientôt attaqué par d'autres personnes. Il se défendit longtemps, avec une vigueur et une fermeté incroyables, et leur vendit bien chèrement sa vie. Brantôme n'a pas osé s'étendre sur la mort tragique de Bussy d'Amboise, dans l'abrégé qu'il a donné de sa vie, au tome III des *Hommes illustres.* » (Des Maizeaux.)

[1] « De Longvic, seigneur de Givry, tué au siége de Laon en 1594.—« Dans les attaques, dit Mezerai, fut tué Givry, le plus accompli cavalier qui fût à la cour, soit pour son héroïque vaillance, soit pour les connaissances qu'il avait des belles-lettres, soit pour l'esprit et pour la galanterie. Un désespoir amoureux conçu de l'infidélité d'une princesse, le jeta si souvent dans les périls, qu'il y demeura comme il le souhaitait. » — « Cette princesse, que Mézerai n'a pas voulu nommer, c'était Louise, fille de Henri duc de Guise, assassiné aux états de Blois, en 1588, par ordre de Henri III : elle épousa François de Bourbon, prince de Conti, et mourut en 1631. » (*Ibid.*)

[2] Gaspard de Coligny, maréchal de France, mort en 1664.

[3] Charles de la Porte, duc de la Meilleraye, maréchal de France, mort en 1664 ; beau-père de la duchesse Mazarin, et qui avait rendu de si grands services au cardinal.

[4] Josias, comte de Rantzau, de l'illustre maison de Rantzau, dans le duché de Holstein ; maréchal de France, mort en 1650.

[5] « Jean de Gassion, maréchal de France, mort en 1647, d'une blessure qu'il reçut au siége de Lens. » (Des Maizeaux.)

vive et plus agissante, pouvait être utile à tous les moments : il n'y avait point de jour qu'elle ne donnât à nos troupes quelque avantage sur les ennemis. Il est vrai qu'on la voyait moins libre à la vue d'une grosse affaire. Ce maréchal, si aventurier pour les partis, si brusque à charger les arrière-gardes, craignait un engagement entier : occupé de la pensée des événements, lorsqu'il fallait agir plutôt que penser.

Quelquefois nous donnons tout aux qualités, sans avoir égard à ce que l'humeur y mêle du sien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, et ne considérons pas assez le fond des qualités. La rêverie de M. de Turenne, son esprit retiré en lui-même, plein de ses projets et de sa conduite, l'ont fait passer pour timide, irrésolu, incertain, quoiqu'il donnât une bataille avec autant de facilité que M. de Gassion allait à une escarmouche ; et le naturel ardent de M. le Prince l'a fait croire impétueux dans les combats, lui qui se possède mieux dans la chaleur de l'action qu'homme du monde ; lui qui avait plus de présence d'esprit à Lens, à Fribourg, à Nordlingue et à Senef, qu'il n'en aurait eu peut-être dans son cabinet.

Après un si long discours sur la connaissance des hommes, je dirai que nos historiens ne nous en donnent pas assez, faute d'application, ou de discernement pour les bien connaître. Ils ont cru qu'un récit exact des événements suffisait pour nous instruire, sans considérer que les affaires se font par des hommes que la passion emporte plus souvent que la politique ne les conduit. La prudence gouverne les sages, mais il en est peu ; et les plus sages ne le sont pas en tout temps : la passion fait agir presque tout le monde, et presque toujours.

Dans les républiques, où les maximes du vrai intérêt devraient être mieux suivies, on voit la plupart des choses se faire par un esprit de faction, et toute faction est passionnée : la passion se trouve partout, le zèle des plus gens de bien n'en est pas exempt. L'animosité de Caton contre César, et la fureur de Cicéron contre Antoine, n'ont guère moins servi à ruiner la liberté, que l'ambition de ceux qui ont établi la tyrannie. L'opposition du prince Maurice et de Barneveld, également mais diversement zélés pour le bien de la Hollande, ont failli à la perdre, lorsqu'elle n'a-

vait plus rien à craindre des Espagnols. Le prince la voulait puissante au dehors : Barneveld la voulait libre au dedans. Le premier la mettait en état de faire tête à un roi d'Espagne ; le second songeait à l'assurer contre un prince d'Orange. Il en coûta la vie à Barneveld ; et, ce qui arrive assez souvent, on vit périr par le peuple même les partisans de la liberté.

Je passe des observations sur l'histoire, à des réflexions sur la politique : on me le pardonnera peut-être ; en tout cas je me satisferai moi-même.

Dans les commencements d'une république, l'amour de la liberté fait la première vertu des citoyens, et la jalousie qu'elle inspire établit la principale politique de l'État. Lassés que sont les hommes des peines, des embarras, des périls qu'il faut essuyer pour vivre toujours dans l'indépendance, ils suivent quelque ambitieux qui leur plaît, et tombent aisément d'une liberté fâcheuse dans une agréable sujétion. Il me souvient d'avoir dit souvent en Hollande, et au pensionnaire même[1], qu'on se mécomptait sur le naturel des Hollandais. On se persuade que les Hollandais aiment la liberté, et ils haïssent seulement l'oppression. Il y a chez eux peu de fierté dans les âmes, et la fierté de l'âme fait les véritables républicains. Ils appréhenderaient un prince avare, capable de prendre leur bien ; un prince violent, qui pourrait leur faire des outrages : mais ils s'accommodent de la qualité de prince avec plaisir. S'ils aiment la république, c'est pour l'intérêt de leur trafic, plus que par une satisfaction qu'ils aient d'être libres. Les magistrats aiment leur indépendance, pour gouverner des gens qui dépendent d'eux : le peuple reconnaît plus aisement l'autorité du prince que celle des magistrats. Lorsqu'un prince d'Orange a voulu surprendre Amsterdam, tout s'est déclaré pour les bourgmestres ; mais ç'a été plutôt par la haine de la violence que par l'amour de la liberté. Quand un autre s'oppose à la paix[1], après une longue guerre, la paix se fait malgré lui : mais elle se fait par le sentiment de la misère présente ; et la considération naturelle qu'on a pour lui, n'est que suspendue, non pas ruinée. Ces coups extraordinaires étant passés, on revient au prince d'Orange. Les

[1] M. de Witt.

républicains ont le déplaisir de voir reprendre au peuple ses premières affections, et ils appréhendent la domination, sans oser paraître jaloux de la liberté.

Dans le temps que le prince d'Orange n'avait ni charge, ni gouvernement ; dans le temps qu'il n'avait de crédit que par son nom, le pensionnaire et M. de Noortwick étaient les seuls qui osassent prononcer hardiment le mot de RÉPUBLIQUE à la Haye. La maison d'Orange avait assez d'autres ennemis ; mais ces ennemis parlaient toujours des États, avec des expressions générales, qui n'expliquaient point la constitution du gouvernement.

La Hollande, dit Grotius, est une république faite par hasard, qui se maintient par la crainte qu'on a des Espagnols : *Respublica casu facta, quam metus Hispanorum continet.* L'appréhension que donnent les Français aujourd'hui fait le même effet ; et la nécessité d'une bonne intelligence unit le prince aux États, les États au prince. Mais, à juger des choses par elles-mêmes, la Hollande n'est ni libre, ni assujettie. C'est un gouvernement composé de pièces fort mal liées, où le pouvoir du prince et la liberté des citoyens ont également besoin de machines pour se conserver.

Venons maintenant à ce qui regarde les cours, et faisons réflexion sur les effets que les passions y produisent.

En quelle cour les femmes n'ont-elles pas eu du crédit, et en quelles intrigues ne sont-elles pas entrées ? Que n'a point fait la princesse d'Eboli sous Philippe II, tout prudent et tout politique qu'il était ? Les dames n'ont-elles pas retiré Henri le Grand d'une guerre avantageusement commencée ? Et ne lui en faisaient-elles pas entreprendre une, incertaine et périlleuse, lorsqu'il fut tué ? Les piques du cardinal de Richelieu et du duc de Buckingham, pour une suscription de lettre, ont armé l'Angleterre contre la France. Madame de Chevreuse a remué cent machines, dedans et dehors le royaume. Et que n'a point fait la comtesse de Carlisle ? N'animait-elle pas du fond de White-Hall toutes les factions de Westminster ?

C'est une consolation pour nous, de trouver nos faibles en ceux qui ont l'autorité de nous gouverner, et une grande douceur à ceux

[1] La paix de Nimègue.

qui sont distingués par la puissance, d'être faits comme nous pour les plaisirs.

XXIV

DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE DE RACINE INTITULÉE : ALEXANDRE LE GRAND.

A madame Bourneau[1].

— 1666 ; retouché en 1668 —

Depuis que j'ai lu *le Grand Alexandre*, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'alarmes, et je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la tragédie. Mais je voudrais qu'avant sa mort il adoptât l'auteur de cette pièce, pour former, avec la tendresse d'un père, son vrai successeur. Je voudrais qu'il lui donnât le bon goût de cette antiquité qu'il possède si avantageusement ; qu'il le fît entrer dans le génie de ces nations mortes, et connaître sainement le caractère des héros qui ne sont plus. C'est, à mon avis, la seule chose qui manque à un si bel esprit. Il a des pensées fortes et hardies, des expressions qui égalent la force de ses pensées, mais vous me permettrez de vous dire, après cela, qu'il n'a pas connu Alexandre ni Porus. Il paraît qu'il a voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'était pas possible de réussir ; car l'histoire d'Alexandre, toute vraie qu'elle est, a bien de l'air d'un roman : et faire un plus grand héros, c'est donner dans le fabuleux ; c'est ôter à son ouvrage, non-seulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vraisemblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce maître de l'univers ; ou nos imaginations seront trop vastes et trop élevées. Si nous voulons donner avantage sur lui à d'autres héros, ôtons-leur les vices qu'il avait, et donnons-leur les vertus qu'il

[1] Madame Bourneau était femme du premier président des Élus de Saumur. Elle avait suivi en Angleterre madame de Comminges, femme de l'ambassadeur français.

n'avait pas : ne faisons pas Scipion plus grand, quoiqu'on n'ait jamais vu chez les Romains une âme si élevée que la sienne ; il le faut faire plus juste, allant plus au bien, plus modéré, plus tempérant et plus vertueux.

Que les plus favorables à César contre Alexandre, n'allèguent en sa faveur ni la passion de la gloire, ni la grandeur de l'âme, ni la fermeté du courage. Ces qualités sont si pleines dans le Grec, que ce serait en avoir trop que d'en avoir plus. Mais qu'ils fassent le Romain plus sage en ses entreprises, plus habile dans les affaires, plus entendu dans ses intérêts, plus maître de lui dans ses passions.

Un juge fort délicat du mérite des hommes s'est contenté de faire ressembler à Alexandre celui dont il voulait donner la plus haute idée : il n'osait pas lui attribuer de plus grandes qualités, il lui ôtait les mauvaises : *Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus*[1].

Peut-être que notre auteur est entré dans ces considérations, en quelque sorte ; peut-être que pour faire Porus plus grand, sans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaisser son Alexandre. Si ç'a été son dessein, il ne pouvait pas mieux réussir ; car il en fait un prince si médiocre, que cent autres le pourraient emporter sur lui, comme Porus. Ce n'est pas qu'Ephestion n'en donne une belle idée ; que Taxile, que Porus même ne parlent avantageusement de sa grandeur ; mais, quand il paraît lui-même, il n'a pas la force de la soutenir, si ce n'est que, par modestie, il veuille paraître un simple homme chez les Indiens, dans le juste repentir d'avoir voulu passer pour un dieu parmi les Perses. A parler sérieusement, je ne connais ici d'Alexandre que le seul nom : son génie, son humeur, ses qualités, ne me paraissent en aucun endroit. Je cherche, dans un héros impétueux, des mouvements extraordinaires qui me passionnent, et je trouve un prince si peu animé, qu'il me laisse tout le sang-froid où je puis être. Je m'imaginais, en Porus, une grandeur d'âme qui nous fût plus étrangère : le héros des Indes devait avoir un caractère différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi parler, un autre

[1] Velleius Paterculus (*Hist.* lib. II, cap. XLI), parlant de César.

soleil, une autre terre, y produisent d'autres animaux et d'autres fruits : les hommes y paraissent tout autres par la différence des visages, et plus encore, si je l'ose dire, par une diversité de raison : une morale, une sagesse singulière à la région y semble régler et conduire d'autres esprits dans un autre monde. Porus, cependant, que Quinte Curce dépeint tout étranger aux Grecs et aux Perses, est ici purement Français : au lieu de nous transporter aux Indes, on l'amène en France, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie.

Ceux qui veulent représenter quelque héros des vieux siècles doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du temps où il a vécu, et particulièrement dans le sien propre. Il faut dépeindre un roi de l'Asie autrement qu'un consul romain : l'un parlera comme un monarque absolu, qui dispose de ses sujets comme de ses esclaves; l'autre comme un magistrat qui aime seulement les lois, et fait respecter leur autorité à un peuple libre. Il faut dépeindre autrement un vieux Romain furieux pour le bien public, et agité d'une liberté farouche, qu'un flatteur du temps de Tibère, qui ne connaissait plus que l'intérêt qui s'abandonnait à la servitude. Il faut dépeindre différemment des personnes de la même condition et du même temps, quand l'histoire nous en donne de différents caractères. Il serait ridicule de faire le même portrait de Caton et de César, de Catilina et de Cicéron, de Brutus et de Marc Antoine, sous ombre qu'ils ont vécu, dans la République, en même temps. Le spectateur, qui voit représenter ces anciens sur nos théâtres, suit les mêmes règles pour en bien juger, que le poëte pour les bien dépeindre; et pour y réussir mieux, il éloigne son esprit de tout ce qu'il voit en usage, tâche à se défaire du goût de son temps, renonce à son propre naturel, s'il est opposé à celui des personnes qu'on représente : car les morts ne sauraient entrer en ce que nous sommes, mais la raison, qui est de tous les temps, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Un des grands défauts de notre nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer étrangers, dans leur propre pays, ceux qui n'ont pas bien, ou son air, ou ses manières. De là vient qu'on

nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous, dont Corneille a fait une injuste et fâcheuse expérience, dans sa *Sophonisbe*. Mairet, qui avait dépeint la sienne infidèle au vieux Syphax, et amoureuse du jeune et victorieux Massinisse, plut quasi généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des dames et le vrai esprit des gens de la cour. Mais Corneille, qui fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois que les citoyens de Carthage ne parlaient eux-mêmes ; Corneille, qui, presque seul, a le bon goût de l'antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à notre siècle, pour être entré dans le génie de ces nations, et avoir conservé à la fille d'Asdrubal son véritable caractère.

Ainsi, à la honte de nos jugements, celui qui a surpassé tous nos auteurs, et qui s'est peut-être ici surpassé lui-même, à rendre à ces grands noms tout ce qui leur était dû, n'a pu nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devions, asservis par la coutume, aux choses que nous voyons en usage, et peu disposés par la raison à estimer des qualités et des sentiments qui ne s'accommodent pas aux nôtres.

Concluons, après une considération assez étendue, qu'Alexandre et Porus devaient conserver leur caractère tout entier ; que c'était à nous à les regarder sur les bords de l'Hydaspe, tels qu'ils étaient ; non pas à eux de venir, sur les bords de la Seine, étudier notre naturel et prendre nos sentiments. Le discours de Porus devait avoir quelque chose de plus étranger et de plus rare. Si Quinte Curce s'est fait admirer, dans la harangue des Scythes, par des pensées et des expressions naturelles à leur nation, l'auteur se pouvait rendre aussi merveilleux en nous faisant voir, pour ainsi parler, la rareté du génie d'un autre monde.

La condition différente de ces deux rois, où chacun remplit si bien ce qu'il se devait dans la sienne, leur vertu diversement exercée dans la diversité de leur fortune, attirent la considération des historiens, et les obligent à nous en laisser une peinture. Le poëte, qui pouvait ajouter à la vérité des choses, ou les parer du moins de tous les ornements de la poésie, au lieu d'en employer

les couleurs et les figures à les embellir, a retranché beaucoup de leur beauté ; et, soit que le scrupule d'en dire trop ne lui en laisse pas dire assez, soit par sécheresse et stérilité, il demeure beaucoup au-dessous du véritable. Il pouvait entrer dans l'intérieur, et tirer du fond de ces grandes âmes, comme fait Corneille, leurs plus secrets mouvements ; mais il regarde à peine les simples dehors, peu curieux à bien remarquer ce qui paraît, moins profond à pénétrer ce qui se cache.

J'aurais souhaité que le fort de la pièce eût été à nous représenter ces grands hommes, et que, dans une scène digne de la magnificence du sujet, on eût fait aller la grandeur de leurs âmes jusqu'où elle pourrait aller. Si la conversation de Sertorius et de Pompée[1] a tellement rempli nos esprits, que ne devait-on pas espérer de celle de Porus et d'Alexandre, sur un sujet si peu commun ? J'aurais voulu encore que l'auteur nous eût donné une plus grande idée de cette guerre. En effet, ce passage de l'Hydaspe, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir : une grande armée de l'autre côté, avec des chariots terribles et des éléphants alors effroyables ; des éclairs, des foudres, des tempêtes qui mettaient la confusion partout, quand il fallut passer un fleuve si large sur de simples peaux ; cent choses étonnantes qui épouvantèrent les Macédoniens, et qui surent faire dire à Alexandre qu'*enfin il avait trouvé un péril digne de lui ;* tout cela devait fort élever l'imagination du poëte, et dans la peinture de l'appareil, et dans le récit de la bataille.

Cependant on parle à peine des camps des deux rois, à qui l'on ôte leur propre génie pour les asservir à des princesses purement imaginées. Tout ce que l'intérêt a de plus grand et de plus précieux parmi les hommes, la défense d'un pays, la conservation d'un royaume, n'excite point Porus au combat ; il y est animé seulement par les beaux yeux d'Axiane, et l'unique but de sa valeur est de se rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainsi les chevaliers errants, quand ils entreprennent une aventure ; et le plus bel esprit, à mon avis, de toute l'Espagne, ne fait jamais entrer don Quichotte dans le combat, qu'il ne se recommande à Dulcinée.

[1] Voyez le *Sertorius* de Corneille, act. III, sc. I.

Un faiseur de romans peut former ses héros à sa fantaisie ; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un prince obscur, dont la réputation n'est pas venue jusqu'à nous ; mais ces grands personnages de l'antiquité, si célèbres dans leur siècle, et plus connus parmi nous que les vivants même : les Alexandre, les Scipion, les César, ne doivent jamais perdre leur caractère entre nos mains ; car le spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse, quand on leur donne des défauts qu'ils n'avaient pas, ou qu'on leur ôte des vertus qui avaient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs vertus, établies une fois chez nous, intéressent l'amour-propre comme notre vrai mérite : on ne saurait y apporter la moindre altération, sans nous faire sentir ce changement avec violence. Surtout, il ne faut pas les défigurer dans la guerre, pour les rendre plus illustres dans l'amour. Nous pouvons leur donner des maîtresses de notre invention, nous pouvons mêler de la passion avec leur gloire; mais gardons-nous de faire un Antoine d'un Alexandre, et ne ruinons pas le héros établi par tant de siècles, en faveur de l'amant que nous formons à notre fantaisie.

Rejeter l'amour de nos tragédies, comme indigne des héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir à eux, par un secret rapport, par je ne sais quelle liaison qui demeure encore entre leurs âmes et les nôtres ; mais pour les vouloir ramener à nous par ce sentiment commun, ne les faisons pas descendre au-dessous d'eux, ne ruinons pas ce qu'ils ont au-dessus des hommes. Avec cette retenue, j'avouerai qu'il n'y a point de sujets où une passion générale, que la nature a mêlée en tout, ne puisse entrer sans peine et sans violence. D'ailleurs, comme les femmes sont aussi nécessaires pour la représentation que les hommes, il est à propos de les faire parler, autant qu'on peut, de ce qui leur est le plus naturel, et dont elles parlent mieux que d'aucune chose. Otez aux unes l'expression des sentiments amoureux, et aux autres l'entretien secret où les fait aller la confidence, vous les réduisez ordinairement à des conversations ennuyeuses. Presque tous leurs mouvements, comme leurs discours, doivent être des effets de leur passion ; leurs joies, leurs tristesses, leurs craintes, leurs désirs doivent sentir un peu d'amour, pour nous plaire.

Introduisez une mère qui se réjouit du bonheur de son cher fils, ou s'afflige de l'infortune de sa pauvre fille, sa satisfaction ou sa peine fera peu d'impression sur l'âme des spectateurs. Pour être touchés des larmes et des plaintes de ce sexe, voyons une amante qui pleure la mort d'un amant : non pas une femme qui se désole à la perte d'un mari. La douleur des maîtresses, tendre et précieuse, nous touche bien plus que l'affliction d'une veuve artificieuse ou intéressée, et qui, toute sincère qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée noire des enterrements et de leurs cérémonies lugubres.

De toutes les veuves qui ont jamais paru sur le théâtre, je n'aime à voir que la seule Cornélie[1], parce qu'au lieu de me faire imaginer des enfants sans père, et une femme sans époux, mes sentiments tout romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome, et du grand Pompée.

Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement accorder à l'amour sur nos théâtres ; mais qu'on se contente de cet avantage, où la régularité même pourrait être intéressée, et que ses plus grands partisans ne croient pas que le premier but de la tragédie soit d'exciter des tendresses dans nos cœurs. Aux sujets véritablement héroïques, la grandeur d'âme doit être ménagée devant toutes choses. Ce qui serait doux et tendre, dans la maîtresse d'un homme ordinaire, est souvent faible et honteux, dans l'amante d'un héros. Elle peut s'entretenir, quand elle est seule, des combats intérieurs qu'elle sent en elle-même ; elle peut soupirer en secret de son tourment, confier à une chère et sûre confidente ses craintes et ses douleurs ; mais, soutenue de sa gloire et fortifiée par sa raison, elle doit toujours demeurer maîtresse de ses sentiments passionnés, et animer son amant aux grandes choses, par sa résolution, au lieu de l'en détourner par sa faiblesse.

En effet, c'est un spectacle indigne de voir le courage d'un héros amolli par des soupirs et des larmes ; et, s'il méprise fièrement les pleurs d'une belle personne qui l'aime, il fait moins paraître la fermeté de son cœur que la dureté de son âme.

[1] Voyez le *Pompée* de Corneille.

Pour éviter cet inconvénient-là, Corneille n'a pas moins d'égard au caractère des femmes illustres qu'à celui de ses héros. Émilie anime Cinna à l'exécution de leur dessein[1], et va dans son cœur ruiner tous les mouvements qui s'opposent à la mort d'Auguste. Cléopâtre a de la passion pour César, et met tout en usage pour sauver Pompée[2] : elle serait indigne de César, si elle ne s'oppose à la lâcheté de son frère ; et César indigne d'elle, s'il est capable d'approuver cette infamie. Dircé, dans l'*Œdipe*, conteste de grandeur de courage avec Thésée, tournant sur soi l'explication funeste de l'oracle, qu'il voulait s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais il faut considérer Sophonisbe[3], dont le caractère eût pu être envié des Romains même. Il faut la voir sacrifier le jeune Massinisse au vieux Syphax, pour le bien de sa patrie ; il faut la voir écouter aussi peu les scrupules du devoir, en quittant Syphax, qu'elle avait fait les sentiments de son amour, en se détachant de Massinisse ; il faut la voir qui soumet toutes sortes d'attachements : ce qui nous lie, ce qui nous unit, les plus fortes chaînes, les plus douces passions, à son amour pour Carthage, à sa haine pour Rome ; il faut la voir enfin, quand tout l'abandonne, ne se pas manquer à elle-même, et dans l'inutilité des cœurs qu'elle avait gagnés, pour sauver son pays, tirer du sien un dernier secours, pour sauver sa gloire et sa liberté.

Corneille fait parler ses héros avec tant de bienséance, que jamais il ne nous eût donné la conversation de César avec Cléopâtre[4] si César eût cru avoir les affaires qu'il eut dans Alexandrie ; quelque belle qu'elle puisse être, jusqu'à rendre l'entretien d'un amoureux agréable aux personnes indifférentes qui l'écoutent, il s'en fût passé assurément, à moins que de voir la bataille de Pharsale pleinement gagnée, Pompée mort, et le reste de ses partisans en fuite. Comme César se croyait alors le maître de tout, on a pu lui faire offrir une gloire acquise et une puissance apparemment assurée ; mais quand il a découvert la conspiration de Ptolémée, quand il voit ses affaires en mauvais état, et sa propre vie

[1] Voyez *Cinna*. act. I. sc. III.
[2] Dans la tragédie de *Pompée*.
[3] Voyez la *Sophonisbe* de Corneille.
[4] Voyez *Pompée*. act. IV, sc. III.

en danger, ce n'est plus un amant qui entretient sa maîtresse de sa passion, c'est le général romain qui parle à la reine du péril qui les regarde, et la quitte avec empressement, pour aller pourvoir à leur sûreté commune.

Il est donc ridicule d'occuper Porus de son seul amour, sur le point d'un grand combat qui allait décider pour lui de toutes choses ; il ne l'est pas moins d'en faire sortir Alexandre, quand les ennemis se rallient. On pourrait l'y faire entrer avec empressement, pour chercher Porus, non pas l'en tirer avec précipitation, pour aller revoir Cléophile : lui qui n'eut jamais ces impatiences amoureuses, et à qui la victoire ne paraissait assez pleine que lorsqu'il avait ou détruit, ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable, c'est qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté, sans lui faire rien gagner de l'autre. Il est aussi peu héros d'amour que de guerre ; l'histoire se trouve défigurée, sans que le roman soit embelli : guerrier dont la gloire n'a rien d'animé qui excite notre ardeur, amant dont la passion ne produit rien qui touche notre tendresse.

Voilà ce que j'avais à dire sur Alexandre et sur Porus. Si je ne me suis pas attaché régulièrement à une critique exacte, c'est que j'ai moins voulu examiner la pièce en détail, que m'étendre sur la bienséance qu'on doit garder à faire parler les héros ; sur le discernement qu'il faut avoir, dans la différence de leurs caractères ; sur le bon et le mauvais usage des tendresses de l'amour dans la tragédie, rejetées trop austèrement par ceux qui donnent tout aux mouvements de la *crainte* et de la *pitié*, et recherchées avec trop de délicatesse par ceux qui n'ont de goût que pour cette sorte de sentiments.

XXV

LETTRE DE M. DE CORNEILLE A M. DE SAINT-ÉVREMOND, POUR LE REMERCIER DES LOUANGES QU'IL LUI AVAIT DONNÉES DANS LA DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE DE RACINE.

— 1668 —

Monsieur,

L'obligation que je vous ai est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement ; et dans la confusion où j'en suis, je m'obstinerais encore dans le silence, si je n'avais peur qu'il ne passât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du vôtre nous doivent toujours être très-précieux, il y a des conjectures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre estime, en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu ; et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : aussi je vous avoue, après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtements qu'on avait pour les anciens héros refondus à notre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici que vous m'avez pris par mon faible, et que ma Sophonisbe, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne? Que vous flattez agréablement mes sentiments, quand vous confirmez ce que j'ai avancé, touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres, ces caractères de leur temps, de leur nation et de leur humeur ! J'ai cru jusques ici que l'amour était une passion trop chargée de faiblesse, pour être la dominante, dans une pièce

héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps ; et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, et me dire toute ma vie,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CORNEILLE.

RÉPONSE DE M. DE SAINT-ÉVREMOND A M. DE CORNEILLE.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnaissant homme du monde d'une grâce qu'on vous ferait, puisque vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentiments que moi de vos ouvrages, vous devriez des remerciements à tous ceux qui s'y connaissent. Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre, en Angleterre et en Hollande. Les Anglais, assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion souvent bien fondée, et croient faire honneur à leur Benjamin Johnson[1], de le nommer le Corneille d'Angleterre. M. Waller, un des plus beaux esprits du siècle, attend toujours vos pièces nouvelles, et ne manque pas d'en traduire un acte ou deux en vers anglais, pour sa satisfaction parti-

[1] « Benjamin Johnson (ou Ben Jonson), célèbre poëte anglais, fleurissait sous les règnes de la reine Elisabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier. Comme il était versé dans la lecture des anciens, il en profita habilement, et donna au théâtre anglais une forme et une régularité qu'il n'avait point eues jusqu'alors. Il a fait des tragédies, comme le *Séjan* et le *Catilina*, qui ont eu l'approbation des connaisseurs. Mais on estime surtout ses comédies, particulièrement celles qui ont pour titre : *Volpone, ou le Renard, l'Alchimiste, la Foire de la Saint-Barthélemy* et *la Femme qui ne parle point*. M. de Saint-Evremond était charmé de cette dernière pièce. Benjamin Johnson mourut en 1637, âgé de soixante-trois ans. Il est enterré dans l'abbaye de Westminster. Pour toute épitaphe, on s'est contenté de mettre ces paroles sur sa tombe : O RARE BEN JONSON ! » (DES MAIZEAUX.)

culière[1]. Vous êtes le seul de notre nation, dont les sentiments aient l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle et qu'on écrit bien en France : il n'y a que vous, dit-il, de tous les Français, qui sache penser. M. Vossius, le plus grand admirateur de la Grèce, qui ne saurait souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfère à Sophocle et à Euripide.

Après des suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que votre réputation est attaquée en France. Serait-il arrivé du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les étrangers, quand elles se passent à Paris ? Je ne m'étonnerais point qu'on prît quelque dégoût pour les vieux héros, quand on en voit un jeune qui efface toute leur gloire ; mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos théâtres, comment peut-on ne pas admirer ceux qui viennent de vous ? Je crois que l'influence du mauvais goût s'en va passer ; et la première pièce que vous donnerez au public fera voir, par le retour de ses applaudissements, le recouvrement du bon sens et le rétablissement de la raison. Je ne finirai pas sans vous rendre grâces très-humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverais indigne des louanges que vous donnez à mon jugement ; mais comme il s'occupe le plus souvent à bien connaître la beauté de vos ouvrages, je confonds nos intérêts, et me laisse aller avec plaisir à une vanité mêlée avec la justice que je vous rends.

XXVI

DE LA TRAGÉDIE ANCIENNE ET MODERNE.

— 1672 —

On n'a jamais vu tant de règles pour faire de belles tragédies ; et on en fait si peu, qu'on est obligé de représenter toutes les

[1] « M. Waller a travaillé à la traduction anglaise du *Pompée* de Corneille, conjointement avec Charles Sackville, comte de Dorset, un des plus beaux esprits d'Angleterre, mort en 1706. C'est tout ce qui nous reste de ses traductions de Corneille. » (DES MAIZEAUX.)

vieilles. Il me souvient que l'abbé d'Aubignac en composa une, selon toutes les lois qu'il avait impérieusement données pour le théâtre[1]. Elle ne réussit point; et comme il se vantait partout d'être le seul de nos auteurs qui eût bien suivi les préceptes d'Aristote : « Je sais bon gré à M. d'Aubignac, dit M. le Prince, d'avoir « si bien suivi les règles d'Aristote; mais je ne pardonne point « aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante tragédie « à M. d'Aubignac. »

Il faut convenir que la *Poétique* d'Aristote est un excellent ouvrage : cependant il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les nations et tous les siècles. Descartes et Gassendi ont découvert des vérités qu'Aristote ne connaissait pas; Corneille a trouvé des beautés pour le théâtre qui ne lui étaient pas connues; nos philosophes ont remarqué des erreurs dans sa *Physique*; nos poëtes ont vu des défauts dans sa *Poétique*, pour le moins à notre égard, toutes choses étant aussi changées qu'elles le sont.

Les dieux et les déesses causaient tout ce qu'il y avait de grand et d'extraordinaire, sur le théâtre des anciens, par leurs haines, par leurs protections; et de tant de choses surnaturelles, rien ne paraissait fabuleux au peuple, dans l'opinion qu'il avait d'une société entre les dieux et les hommes. Les dieux agissaient presque toujours par des passions humaines; les hommes n'entreprenaient rien sans le conseil des dieux, et n'exécutaient rien sans leur assistance. Ainsi, dans ce mélange de la divinité et de l'humanité, il n'y avait rien qui ne se pût croire.

Mais toutes ces merveilles aujourd'hui nous sont fabuleuses. Les dieux nous manquent et nous leur manquons; et si, voulant imiter les anciens en quelque façon, un auteur introduisait des anges et des saints sur notre scène, il scandaliserait les dévots comme profane, et paraîtrait imbécile aux libertins. Les prédicateurs ne souffriraient point que la chaire et le théâtre fussent confondus, et qu'on allât apprendre de la bouche des comédiens, ce qu'on débite avec autorité dans les églises, à tous les peuples.

D'ailleurs, ce serait donner un grand avantage aux libertins,

[1] François Hédelin, abbé d'Aubignac, né en 1604, mort en 1676. Il publia en 1657 un traité de la *Pratique du théâtre*. Quelque temps après, il donna une tragédie en prose, intitulée *Zénobie*, qui ne réussit point.

qui pourraient tourner en ridicule, à la comédie, les mêmes choses qu'ils reçoivent, dans les temples, avec une apparente soumission, et par le respect du lieu où elles sont dites, et par la révérence des personnes qui les disent[1].

Mais posons que nos docteurs abandonnent toutes les matières

[1] « C'est ce qu'on a vu dans le quinzième et le seizième siècles, où les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament étaient représentées, ou, pour parler le langage de ce temps-là, étaient *jouées par personnages* sur des théâtres publics. Castelvetro dit qu'on *jouait* à Rome la *Passion* de Jésus-Christ de telle manière, que les spectateurs éclataient de rire. On la *jouait* aussi en France, et j'ai vu une pièce imprimée en 1541, sous ce titre : *S'ensuit le mystère de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, nouvellement reveu et corrigé, oultre les précédentes impressions, avec les additions faictes par très-éloquent et scientifique docteur maistre Jean Michel; lequel mystère fut joué à Angiers moult triumphamment, et dernièrement à Paris; avec le nombre des personnages qui sont à la fin dudit livre et sont en nombre CXLI.*

« On *jouait* de même les *Actes des Apôtres*. Cet ouvrage, qui contient deux volumes, est intitulé : *Le premier volume des catholiques Œuvres et Actes des Apostres rédigé en escript par saint Luc, évangeliste et hystoriographe deputé par le Sainct Esperit : icellui sainct Luc escripvant à Theophile, avecques plusieurs hystoires en icellui inserez des gestes des Cesars..... le tout veu et corrigé bien et duement, selon la vraie vérité, et joué par personnages à Paris, en l'hostel de Flandres, l'an mil cinq cens XLI, avec privilége du Roy*, etc. M. Bayle en a donné quelques extraits dans le *Supplément* de son *Dictionnaire*, à l'article *Choquet*. » (Louis.)

Les désordres causés par ces sortes de *Jeux* furent représentés au parlement de Paris d'une manière très-vive et très-forte, en 1541, par le procureur du roi. « Pendant lesdits Jeux (dit-il, parlant du *Mystère de la Passion* et des *Actes des Apôtres*), le commun peuple, dès huit à neuf heures du matin, ès jours de festes, délaissoit sa messe paroissiale, sermon et vespres, pour aller esdits Jeux garder sa place, et y être jusqu'à cinq heures du soir; eust cessé la prédication, car n'eussent eu les prédicateurs qui les eust escouté. Et retournant desdits Jeux, se mocquoient hautement et publiquement par les rues desdits Jeux et des joueurs, contrefaisant quelque langage impropre qu'ils avoient oüis desdits Jeux ou autre chose mal faite, criant par dérision que le *Saint Esprit n'avoit pas voulu descendre*, et par d'autres mocqueries. Et le plus souvent les prêtres des paroisses pour avoir leur passe-temps d'aller esdits Jeux, ont délaissé dire vespres les jours de festes, ou les ont dites tous seuls dès l'heure de midy, heure non accoutumée : et même les chantres ou chappellains de la sainte chapelle de ce palais, tant que lesdits Jeux ont duré (il avoit dit auparavant qu'on les *avoit fait durer l'espace de six ou sept mois*), ont dit vespres les jours de festes, à l'heure de midy, et encore les disoient en poste et à la légère, pour aller esdits Jeux, etc. » (Des Maizeaux.)

saintes à la liberté du théâtre; faisons en sorte que les moins dévots les écoutent avec toute la docilité que peuvent avoir les personnes les plus soumises : il est certain que de la doctrine la plus sainte, des actions les plus chrétiennes, et des vérités les plus utiles, on fera les tragédies du monde qui plairont le moins.

L'esprit de notre religion est directement opposé à celui de la tragédie. L'humilité et la patience de nos saints sont trop contraires aux vertus des héros que demande le théâtre. Quel zèle, quelle force le ciel n'inspire-t-il pas à Néarque et à Polyeucte[1]? et que ne font pas ces nouveaux chrétiens pour répondre à ces heureuses inspirations? L'amour et les charmes d'une jeune épouse chèrement aimée ne font aucune impression sur l'esprit de Polyeucte. La considération de la politique de Félix, comme moins touchante, fait moins d'effet. Insensible aux prières et aux menaces, Polyeucte a plus d'envie de mourir pour Dieu, que les autres hommes n'en ont de vivre pour eux. Néanmoins, ce qui eût fait un beau sermon faisait une misérable tragédie, si les entretiens de Pauline et de Sévère, animés d'autres sentiments et d'autres passions, n'eussent conservé à l'auteur la réputation que les vertus chrétiennes de nos martyrs lui eussent ôtée.

Le théâtre perd tout son agrément dans la représentation des choses saintes, et les choses saintes perdent beaucoup de la religieuse opinion qu'on leur doit, quand on les représente sur le théâtre.

A la vérité, les histoires du vieux Testament s'accommoderaient beaucoup mieux à notre scène. Moïse, Samson, Josué, y feraient tout un autre effet que Polyeucte et Néarque. Le merveilleux qu'ils y produiraient a quelque chose de plus propre pour le théâtre. Mais il me semble que les prêtres ne manqueraient pas de crier contre la profanation de ces histoires sacrées, dont ils remplissent leurs conversations ordinaires, leurs livres et leurs sermons. Et à parler sainement, le passage de la mer Rouge, si miraculeux ; le soleil arrêté dans sa course à la prière de Josué, les armées défaites par Samson avec une mâchoire d'âne, toutes ces merveilles, dis-je, ne seraient pas crues à la comédie, parce

[1] Voyez le *Polyeucte* de Corneille.

qu'on y ajoute foi dans la Bible : mais on en douterait bientôt dans la Bible, parce qu'on n'en croirait rien à la comédie.

Si ce que je dis est fondé sur de bonnes et solides raisons, il faut nous contenter de choses purement naturelles, mais extraordinaires, et choisir, en nos héros, des actions principales qui soient reçues dans notre créance comme humaines, et qui nous donnent de l'admiration comme rares et élevées au-dessus des autres. En deux mots, il ne nous faut rien que de grand, mais d'humain : dans l'humain, éviter le médiocre; dans le grand, le fabuleux.

Je ne veux pas comparer la *Pharsale* à l'*Énéide* ; je connais la juste différence de leur valeur : mais à l'égard de l'élévation, Pompée, César, Caton, Curion, Labienus ont plus fait pour Lucain que n'en ont fait pour Virgile Jupiter, Mercure, Junon, Vénus et toute la suite des autres déesses et des autres dieux.

Les idées que nous donne Lucain des grands hommes sont véritablement plus belles, et nous touchent plus que celles que nous donne Virgile des immortels. Celui-ci a revêtu ses dieux de nos faiblesses, pour les ajuster à la portée des hommes ; celui-là élève ses héros jusqu'à pouvoir souffrir la comparaison des dieux :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Dans Virgile, les dieux ne valent pas des héros ; dans Lucain, les héros valent des dieux.

Pour vous dire mon véritable sentiment, je crois que la tragédie des anciens aurait fait une perte heureuse en perdant ses dieux avec ses oracles et ses devins.

C'était par ces dieux, ces oracles, ces devins, qu'on voyait régner au théâtre un esprit de superstition et de terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, et de l'affliger encore de plus de maux. Et à considérer les impressions ordinaires que faisait la tragédie, dans Athènes, sur l'âme des spectateurs, on peut dire que Platon était mieux fondé pour en défendre l'usage, que ne fut Aristote pour le conseiller; car la tragédie consistant, comme elle faisait, aux mouvements excessifs de la *crainte* et de la *pitié*, n'était-ce pas faire du théâtre une école de frayeur et de

compassion, où l'on apprenait à s'épouvanter de tous les périls, et à se désoler de tous les malheurs?

On aura de la peine à me persuader qu'une âme accoutumée à s'effrayer, sur ce qui regarde les maux d'autrui, puisse être dans une bonne assiette, sur les maux qui la regardent elle-même. C'est peut-être par là que les Athéniens devinrent si susceptibles des impressions de la peur, et que cet esprit d'épouvante, inspiré au théâtre avec tant d'art, ne devint que trop naturel dans les armées.

A Sparte et à Rome, où le public n'exposait à la vue des citoyens que des exemples de valeur et de fermeté, le peuple ne fut pas moins fier et hardi dans les combats, que ferme et constant dans les calamités de la république. Depuis qu'on eut formé dans Athènes cet art de craindre et de se lamenter, on mit en usage à la guerre ces malheureux mouvements qui avaient été comme appris aux représentations.

Ainsi l'esprit de superstition causa la déroute des armées, et celui de lamentation fit qu'on se contenta de pleurer les grands malheurs, quand il fallait y chercher quelque remède. Mais comment n'eût-on pas appris à se désoler, dans cette pitoyable école de commisération? Ceux qu'on y représentait étaient des exemples de la dernière misère et des sujets d'une médiocre vertu.

Telle était l'envie de se lamenter, qu'on exposait bien moins de vertus que de malheurs, de peur qu'une âme élevée à l'admiration des héros ne fût moins propre à s'abandonner à la pitié pour un misérable; et, afin de mieux imprimer les sentiments de crainte et d'affliction aux spectateurs, il y avait toujours sur le théâtre des chœurs d'enfants, de vierges, de vieillards, qui fournissaient à chaque événement, ou leurs frayeurs, ou leurs larmes.

Aristote connut bien le préjudice que cela pourrait faire aux Athéniens; mais il crut y apporter assez de remède, en établissant une certaine *purgation*, que personne jusqu'ici n'a entendue, et qu'il n'a pas bien comprise lui-même, à mon jugement: car y a-t-il rien de si ridicule que de former une science qui donne sûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la guérison? que de mettre la perturbation dans

une âme, pour tâcher après de la calmer, par les réflexions qu'on lui fait faire, sur le honteux état où elle s'est trouvée ?

Entre mille personnes qui assisteront au théâtre, il y aura peut-être six philosophes qui seront capables d'un retour à la tranquillité, par ces sages et utiles méditations ; mais la multitude ne fera point ces réflexions, et on peut presque assurer que, par l'habitude de ce qu'on voit au théâtre, on s'en formera une de ces malheureux mouvements.

On ne trouve pas les mêmes inconvénients dans nos représentations, que dans celles de l'antiquité, puisque notre crainte ne va jamais à cette superstitieuse terreur qui produisait de si méchants effets pour le courage. Notre crainte n'est le plus souvent qu'une agréable inquiétude, qui subsiste dans la suspension des esprits ; c'est un cher intérêt que prend notre âme aux sujets qui attirent son attention.

On peut dire à peu près la même chose de la pitié, à notre égard. Nous la dépouillons de toute sa faiblesse, et nous lui laissons tout ce qu'elle peut avoir de charitable et d'humain. J'aime à voir plaindre l'infortune d'un grand homme malheureux ; j'aime qu'il s'attire de la compassion et qu'il se rende quelquefois maître de nos larmes ; mais je veux que ces larmes tendres et généreuses regardent ensemble ses malheurs et ses vertus ; et qu'avec le triste sentiment de la pitié, nous ayons celui d'une admiration animée, qui fasse naître en notre âme comme un amoureux désir de l'imiter.

Il nous restait à mêler un peu d'amour, dans la nouvelle tragédie, pour nous ôter mieux ces noires idées que nous laissait l'ancienne, par la superstition et par la terreur. Et dans la vérité, il n'y a point de passion qui nous excite plus à quelque chose de noble et de généreux qu'un honnête amour. Tel peut s'abandonner lâchement à l'insulte d'un ennemi peu redoutable, qui défendra ce qu'il aime jusqu'à la mort, contre les attaques du plus vaillant. Les animaux les plus faibles et les plus timides, les animaux que la nature a formés pour toujours craindre et toujours fuir, vont fièrement au-devant de ce qu'ils craignent le plus, pour garantir le sujet de leur amour. L'amour a une chaleur qui sert de courage à ceux qui en ont le moins. Mais, à confesser la

vérité, nos auteurs ont fait un aussi méchant usage de cette belle passion, qu'en ont fait les anciens de leur crainte et de leur pitié : car, à la réserve de huit ou dix pièces, où ses mouvements ont été ménagés avec beaucoup d'avantage, nous n'en avons point où les amants et l'amour ne se trouvent également défigurés.

Nous mettons une tendresse affectée où nous devons mettre les sentiments les plus nobles. Nous donnons de la mollesse à ce qui devrait être le plus touchant ; et quelquefois nous pensons exprimer naïvement les grâces du naturel, que nous tombons dans une simplicité basse et honteuse.

Croyant faire les rois et les empereurs de parfaits amants, nous en faisons des princes ridicules ; et à force de plaintes et de soupirs, où il n'y aurait ni à plaindre ni à soupirer, nous les rendons imbéciles comme amants et comme princes. Bien souvent nos plus grands héros aiment en bergers sur nos théâtres, et l'innocence d'une espèce d'amour champêtre leur tient lieu de toute gloire et de toute vertu.

Si une comédienne a l'art de se plaindre et de pleurer d'une manière touchante, nous lui donnons des larmes, aux endroits qui demandent de la gravité ; et, parce qu'elle plaît mieux quand elle est sensible, elle aura partout indifféremment de la douleur.

Nous voulons un amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois douloureux, sans prendre garde à ce qui désire de la naïveté, de la tendresse, de la douleur ; et cela vient de ce que, voulant partout de l'amour, nous cherchons de la diversité dans les manières, n'en mettant presque jamais dans les passions.

J'espère que nous trouverons un jour le véritable usage de cette passion devenue trop ordinaire. Ce qui doit être l'adoucissement des choses, ou trop barbares, ou trop funestes ; ce qui doit toucher noblement les âmes, animer les courages et élever les esprits, ne sera pas toujours le sujet d'une petite tendresse affectée, ou d'une imbécile simplicité. Alors nous n'aurons que faire de porter envie aux anciens. Sans un amour trop grand pour l'antiquité, ou un trop grand dégoût pour notre siècle, on ne fera point des tragédies de Sophocle et d'Euripide les modèles des pièces de notre temps.

Je ne dis point que ces tragédies n'aient eu ce qu'elles devaient

avoir pour plaire au goût des Athéniens; mais qui pourrait traduire en français, dans toute sa force, l'*Œdipe* même, ce chef-d'œuvre des anciens, j'ose assurer que rien au monde ne nous paraîtrait plus barbare, plus funeste, plus opposé aux vrais sentiments qu'on doit avoir.

Notre siècle a du moins cet avantage, qu'il y est permis de haïr ibrement les vices, et d'avoir de l'amour pour les vertus. Comme les dieux causaient les plus grands crimes, sur le théâtre des anciens, les crimes captivaient le respect des spectateurs, et on n'osait pas trouver mauvais ce qui était abominable. Quand Agamemnon sacrifia sa propre fille, et une fille tendrement aimée, pour apaiser la colère des dieux, ce sacrifice barbare fut regardé comme une pieuse obéissance, comme le dernier effet d'une religieuse soumission.

Que si l'on conservait, en ce temps-là, les vrais sentiments de l'humanité, il fallait murmurer contre la cruauté des dieux, en impie; et si l'on voulait être dévot envers les dieux, il fallait être cruel et barbare envers les hommes : il fallait faire, comme Agamemnon, la dernière violence à la nature et à son amour :

Tantum relligio potuit suadere malorum,

dit Lucrèce, sur ce sacrifice barbare.

Aujourd'hui nous voyons représenter les hommes sur le théâtre, sans l'intervention des dieux, plus utilement cent fois pour le public et pour les particuliers; car il n'y aura dans nos tragédies, ni de scélérat qui ne se déteste, ni de héros qui ne se fasse admirer. Il y aura peu de crimes impunis, peu de vertus qui ne soient récompensées. Avec les bons exemples que nous donnons au public, sur le théâtre; avec ces agréables sentiments d'amour et d'admiration, discrètement ajoutés à une crainte et à une pitié rectifiées, on arrivera chez nous à la perfection que désire Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci;

ce qui ne pouvait jamais être, selon les règles de l'ancienne tragédie.

Je finirai par un sentiment hardi et nouveau : c'est qu'on doit rechercher à la tragédie, devant toutes choses, une grandeur

d'âme bien exprimée, qui excite en nous une tendre admiration. Il y a dans cette sorte d'admiration quelque ravissement pour l'esprit ; le courage y est élevé, l'âme y est touchée.

XXVII

SUR LES CARACTÈRES DES TRAGÉDIES.

— 1672 —

J'ai eu dessein autrefois de faire une tragédie, et ce qui me faisait le plus de peine, c'était de me défendre d'un sentiment secret d'amour-propre, qui nous laisse renoncer difficilement à nos qualités, pour prendre celles des autres. Il me souvient que je formais mon caractère, sans y penser, et que le héros descendait insensiblement au peu de mérite de Saint-Évremond, au lieu que Saint-Évremond devait s'élever aux grandes vertus de son héros. Il était de mes passions, comme de mon caractère ; j'exprimais mes mouvements, voulant exprimer les siens. Si j'étais amoureux, je tournais toutes choses sur l'amour ; si je me trouvais pitoyable, je ne manquais pas de fournir des infortunes à ma pitié : je faisais dire ce que je sentais moi-même, et pour comprendre tout en peu de mots, je me représentais sous le nom d'autrui. N'accusons pas quelques héros de nos tragédies de verser des pleurs qui devaient couler seulement en quelques endroits ; ce sont les larmes des poëtes, qui, trop sensibles de leur naturel, ne peuvent résister à la tendresse qu'ils se sont formée. S'ils ne faisaient qu'entrer dans le sentiment des héros, leur âme, prêtée seulement à la douleur, pourrait garder quelque mesure dans la passion ; mais pour s'en faire une propre à eux-mêmes, ils expriment avec vérité ce qu'ils devaient représenter dans la vraisemblance. C'est un grand secret de savoir nous exprimer avec justesse, en ce qui regarde les pensées, et beaucoup plus en ce qui touche le sentiment ; car l'âme a bien plus de peine à se défaire de ce qu'elle sent, que l'esprit à se dégager de ce qu'il pense.

Véritablement la passion doit être remplie, mais jamais outrée; et si les spectateurs étaient réduits à choisir entre deux vices, ils souffriraient le défaut plus aisément que l'excès. Celui qui ne pousse pas assez les mouvements, ne contente pas : c'est ne pas donner sujet de se louer ; celui qui les outre blesse l'esprit : c'est donner sujet de se plaindre. Le premier laisse à notre imagination le plaisir d'ajouter d'elle-même ce qu'il n'a su fournir, le second nous donne la peine de retrancher, toujours difficile et ennuyeuse. Quand le cœur particulièrement s'est senti touché, autant qu'il doit l'être, il cherche à se soulager. Revenus de ces mouvements aux lumières de l'esprit, nous jugeons peu favorablement de la tendresse et des larmes. Celles du plus malheureux doivent être ménagées avec grande discrétion; car le spectateur le plus tendre a bientôt séché les siennes : *Cito arescit lacryma in aliena miseria*[1].

En effet, si on s'afflige trop longtemps sur le théâtre, ou nous nous moquons de la faiblesse de celui qui pleure, ou la longue pitié d'un long tourment qui fait passer les maux d'autrui en nous mêmes, blesse la nature qui a dû être seulement touchée. Toutes les fois que je me trouve à des pièces fort touchantes, les larmes des acteurs attirent les miennes, avec une douceur secrète que je sens à m'attendrir; mais si l'affliction continue, mon âme s'en trouve incommodée, et attend avec impatience quelque changement qui la délivre d'une impression douloureuse. J'ai vu arriver souvent en de longs discours de tendresse, que l'auteur donne à la fin toute autre idée que celle de l'amant qu'il a dessein de représenter. Cet amant devient quelquefois un philosophe, qui raisonne dans la passion, ou qui nous explique par une espèce de leçon, de quelle manière elle s'est formée. Quelquefois l'esprit du spectateur qui poussait d'abord son imagination jusqu'à la personne qu'on représente, revient à soi-même, désabusé qu'il est, et ne connaît plus que le poëte, qui, dans une espèce d'élégie, nous veut

[1] *Nihil est tam miserabile, quam ex beato miser. Et hoc totum quidem moveat, si bona ex fortuna quis cadat, et a quorum caritate divellatur, quæ amittat, aut amiserit; in quibus malis sit, futurusve sit exprimatur breviter.* CITO ENIM ARESCIT LACRYMA, PRÆSERTIM IN ALIENIS MALIS. (CIC. *Part. Orat.*, § 17.)

faire pleurer de la douleur qu'il a feinte, ou qu'il s'est formée.

Un homme se mécompte auprès de moi, en ces occasions; il tombe dans le ridicule, quand il prétend me donner de la pitié. Je trouve plus ridicule encore qu'on fasse l'éloquent, à se plaindre de ses malheurs. Celui qui prend la peine d'en discourir, m'épargne celle de l'en consoler. C'est la nature qui souffre, c'est à elle de se plaindre : elle cherche quelquefois à dire ce qu'elle sent, pour se soulager ; non pas à le dire éloquemment, pour se complaire.

Je suis aussi peu persuadé de la violence d'une passion qui est ingénieuse à s'exprimer par la diversité des pensées. Une âme touchée sensiblement ne laisse pas à l'esprit la liberté de penser beaucoup, et moins encore de se divertir dans la variété de ses conceptions. C'est en quoi je ne puis souffrir la belle imagination d'Ovide : il est ingénieux dans la douleur ; il se met en peine de faire voir de l'esprit, quand vous n'attendez que du sentiment. Virgile touche d'une impression toute juste, où il n'y a rien de languissant, rien de trop poussé. Comme il ne vous laisse rien à désirer, il n'a aussi rien qui vous blesse ; et c'est là que votre âme se rend avec plaisir à une proportion si aimable.

Je m'étonne que dans un temps où l'on tourne toutes les pièces de théâtre sur l'amour, on en ignore assez et la nature et les mouvements. Quoique l'amour agisse diversement selon la diversité des complexions, on peut rapporter à trois mouvements principaux tout ce que nous fait sentir une passion si générale : *aimer*, *brûler*, *languir*.

Aimer simplement, est le premier état de notre âme, lorsqu'elle s'émeut par l'impression de quelque objet agréable ; là il se forme un sentiment secret de complaisance en celui qui aime, et cette complaisance devient ensuite un attachement à la personne qui est aimée. *Brûler*, est un état violent, sujet aux inquiétudes, aux peines, aux tourments : quelquefois aux troubles, aux transports, au désespoir, en un mot, à tout ce qui nous inquiète ou qui nous agite. *Languir*, est le plus beau des mouvements de l'amour ; c'est l'effet délicat d'une flamme pure qui nous consume doucement ; c'est une maladie chère et tendre qui nous fait haïr la pensée de notre guérison. On l'entretient secrètement, au fond de son cœur ; et, si elle vient à se découvrir, les yeux, le silence, un

soupir qui nous échappe, une larme qui coule malgré nous, l'expriment mieux que ne pourrait faire toute l'éloquence du discours.

Pour ces longues conversations de tendresse, ces soupirs poussés incessamment, ces pleurs à tout moment répandus, ils pourront se rapporter à quelque autre cause. Si l'on m'en veut croire, ils tiendront moins de l'amour que de la sottise de celui qui aime. La passion m'est trop précieuse, pour la couvrir d'une honte étrangère où elle n'a aucune part. Peu de larmes suffisent aux amants, pour exprimer leur amour ; quand ils en ont trop, ils expliquent moins leur passion que leur faiblesse. J'ose dire qu'une dame qui aura pitié de son amant, sur les discrètes et respectueuses expressions du mal qu'elle cause, se moquera de lui comme d'un misérable pleureur, s'il gémit éternellement auprès d'elle.

J'ai observé que Cervantes estime toujours, dans ses chevaliers, le mérite vraisemblable ; mais il ne manque jamais à se moquer de leurs combats fabuleux, et de leurs pénitences ridicules, Par cette dernière considération, il faut préférer *Don Galaor* au bon *Amadis de Gaule : Porque tenia condicion muy acomodada para todo : que no era cavallero melindroso, ni tan lloron como su hermano*[1].

Un grand défaut des auteurs, dans les tragédies, c'est d'employer une passion pour une autre ; de mettre de la douleur, où il ne faut que de la tendresse ; de mettre, au contraire, du désespoir, où il ne faut que de la douleur. Dans les tragédies de Quinault, vous désireriez souvent de la douleur, où vous ne voyez que de la tendresse. Dans le *Titus* de Racine, vous voyez du désespoir, où il ne faudrait qu'à peine de la douleur. L'histoire nous apprend que Titus, plein d'égards et de circonspection, renvoya Bérénice en Judée, pour ne pas donner le moindre scandale au peuple romain ; et le poëte en fait un désespéré qui se veut tuer lui-même, plutôt que de consentir à cette séparation.

Corneille n'a pas eu des sentiments plus justes, sur le sujet de son Titus[2] ; il nous le représente prêt à quitter Rome, et à laisser le gouvernement de l'empire, pour aller faire l'amour en Judée.

[1] Michel Cervantes, dans son *Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*. t. I, ch. I.

[2] « Dans sa comédie héroïque, intitulée : *Tite et Bérénice*. » (DES MAIZEAUX.)

Certes, il va contre la vérité et la vraisemblance, ruinant le naturel de Titus et le caractère de l'empereur, pour donner tout à une passion éteinte : c'est vouloir que ce prince s'abandonne à Bérénice, comme un fou, lorsqu'il s'en défait, comme un homme sage ou dégoûté.

J'avoue qu'il y a de certains sujets où la bienséance et la raison même favorisent les sentiments de la passion ; et alors la passion le doit emporter sur le caractère. Horace veut qu'on représente Achille agissant, colère, inexorable, croyant que les lois n'ont pas été faites pour lui, et ne connaissant que la force pour tout droit en ses entreprises[1] ; mais c'est dans son naturel ordinaire qu'on le doit dépeindre ainsi. C'est le caractère qu'Homère lui donne, lorsqu'il dispute sa captive à Agamemnon ; cependant, ni Homère ni Horace n'ont pas voulu éteindre l'humanité dans Achille ; et Euripide a eu tort de lui donner si peu d'amour pour Iphigénie, sur le point qu'elle devait être sacrifiée. Le sacrificateur était touché de compassion, et l'amant paraît comme insensible : s'il a de la colère, il la trouve dans son naturel ; son cœur ne lui fournit rien pour Iphigénie. On m'avouera que l'humanité demandait de la pitié ; que la nature, que la bienséance même exigeaient de la tendresse ; et tous les gens de bon goût blâmeront le poëte d'avoir trop considéré le caractère, lorsqu'il fallait avoir de grands égards pour la passion. Mais, quand une passion est connue généralement de tout le monde, c'est là qu'il faut donner le moins qu'on peut au caractère.

En effet, si vous aviez à dépeindre Antoine depuis qu'il fut abandonné à son amour, vous ne le dépeindriez pas avec les belles qualités que la nature lui avait données. Antoine, amoureux de Cléopâtre, n'est pas l'Antoine ami de César. D'un homme brave, audacieux, entreprenant, il s'en est fait un faible, mou et paresseux ; d'un homme qui n'avait manqué en rien, ni à son intérêt, ni à son parti, il s'en est fait un qui s'est manqué à lui-même, et qui s'est perdu.

[1] Horat. *Epist. ad Pisones*, v. 119 à 122.

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
Scriptor. Honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.

Horace, que j'ai allégué, forme un caractère de la vieillesse, qu'il nous prescrit de garder fort soigneusement. Si nous avons quelque vieillard à représenter, il veut que nous le dépeignions amassant du bien, et s'abstenant de celui qu'il peut avoir amassé; que nous le dépeignions froid, timide, chagrin, peu satisfait du présent, et grand donneur de louanges à tout ce qu'il a vu dans sa jeunesse[1]. Mais, si vous avez à représenter un vieillard fort amoureux, vous ne lui donnerez ni froideur, ni crainte, ni paresse, ni chagrin; vous ferez un libéral d'un avare, un complaisant d'un homme fâcheux et difficile. Il trouvera à redire à toutes les beautés qu'il a vues, et admirera seulement celle qui l'enchante; il fera toutes choses pour elle, et n'aura plus de volonté que la sienne : pensant regagner, par la soumission, ce qu'il perd par le dégoût que son âge peut donner;

> Et sous un front ridé, qu'on a droit de haïr,
> Il croit se faire aimer, à force d'obéir[2].

Tel a été, et tel est dépeint, par Corneille, le vieil et infortuné Syphax. Avant qu'il fût charmé de Sophonisbe, il avait tenu la balance entre les Carthaginois et les Romains; devenu amoureux, sur ses vieux jours, il perdit ses États et se perdit lui-même, pour avoir eu trop d'assujettissement aux volontés de sa femme.

Quand j'ai parlé de la passion, ç'a été proprement de l'amour que j'ai entendu parler : les autres passions servent à former le caractère, au lieu de le ruiner. Être naturellement gai, triste, colère, timide, c'est avoir les humeurs, les qualités, les affections qui composent un caractère : être fort amoureux, c'est avoir pris une passion qui ne ruine pas seulement les qualités d'un caractère, mais qui assujettit les mouvements des autres passions. Il est certain qu'une âme qui aime bien, ne se porte aux autres passions que selon qu'il plaît à son amour. Si elle a de la colère contre un

[1] Horat. *Epist. ad Pisones*, v. 166 et suiv.

> Multa senem circumveniunt incommoda, vel quod
> Quærit et inventis miser abstinet ac timet uti;
> Vel quod res omnes timide gelideque ministrat,
> Dilator, spe longus, iners avidusque futuri,
> Difficilis, querulus, laudator temporis acti
> Se puero, censor castigatorque minorum.

[2] Corneille, dans la *Sophonisbe*.

amant, l'amour l'excite et l'apaise ; elle pense haïr, et ne fait qu'aimer ; l'amour excuse l'ingratitude, et justifie l'infidélité ; les tourments d'une véritable passion sont des plaisirs ; on en connaît les peines, lorsqu'elle est passée, comme après la rêverie d'une fièvre on sent les douleurs. En aimant bien, l'on n'est jamais misérable : on croit l'avoir été, quand on n'aime plus.

Une beauté qui sait toucher les cœurs,
N'a pas en son pouvoir de faire un misérable ;
Auprès d'une personne aimable,
Les appas tiennent lieu d'assez grandes faveurs.

XXVIII

A UN AUTEUR QUI ME DEMANDAIT MON SENTIMENT D'UNE PIÈCE OU L'HÉROÏNE NE FAISAIT QUE SE LAMENTER.

— 1672 —

La princesse dont vous faites l'héroïne de votre pièce, me plairait assez si vous aviez un peu ménagé ses larmes ; mais vous la faites pleurer avec excès : et, dès qu'il y aura quelque retour à la justesse du sentiment, le trop de larmes rendra ceux qu'on représente moins touchants, et ceux qui voient représenter moins sensibles. Corneille n'a pas plu à la multitude, en ces derniers temps, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs, ce qu'il y a de plus exquis dans le sentiment, et de plus délicat dans la pensée. Après avoir comme usé les passions ordinaires dont nous sommes agités, il s'est fait un nouveau mérite à toucher des tendresses plus recherchées, de plus fines jalousies et de plus secrètes douleurs : mais cette étude de pénétration était trop délicate pour les grandes assemblées ; de sorte qu'une découverte si précieuse lui a fait perdre quelque estime dans le monde, quand elle devait lui donner une nouvelle réputation.

Il est certain que personne n'a mieux entendu la nature que Corneille ; mais il l'a expliquée différemment, selon ses temps dif-

férents. Étant jeune, il en exprimait les mouvements ; étant vieux, il nous en découvre les ressorts. Autrefois, il donnait tout au sentiment ; il donne plus aujourd'hui à la connaissance ; il ouvre le cœur avec tout son secret : il le produisait avec tout son trouble. Quelques autres ont suivi plus heureusement la disposition des esprits, qui n'aiment aujourd'hui que la douleur et les larmes : mais je crains pour vous quelque retour du bon goût, justement sur votre pièce, et qu'on ne vienne à désapprouver le trop grand usage d'une passion dont on enchante présentement tout le monde.

J'avoue qu'il n'y a rien de si touchant que le sentiment douloureux d'une belle personne affligée ; c'est un nouveau charme qui unit toutes nos tendresses, par les impressions de l'amour et de la pitié mêlées ensemble. Mais, si la belle affligée continue à se désoler trop longtemps, ce qui nous touchait nous attriste ; lassés de la consoler, quand elle aime encore à se plaindre, nous la remettons comme une importune entre les mains des vieilles et des parents, qui gouvernent dans toutes les formes de la condoléance une si ennuyeuse désolation.

Un auteur bien entendu dans les passions n'épuisera jamais la douleur d'une affligée : cet épuisement est suivi d'une indolence qui apporte une langueur infaillible aux spectateurs. Les premières larmes sont naturelles à la passion qu'on exprime ; elles ont leur source dans le cœur, et portent la douleur d'un cœur affligé dans un cœur tendre. Les dernières sont purement de l'esprit du poëte ; l'art les a formées, et la nature ne veut pas les reconnaître. L'affliction doit avoir quelque chose de touchant, et la fin de l'affliction quelque chose d'animé, qui puisse faire sur nous une impression nouvelle. Il faut que l'affliction se termine par une bonne fortune, qui finit les malheurs avec la joie, ou par une grande vertu qui attire notre admiration. Quelquefois, elle s'achève par la mort ; et il en naît en nos âmes une commisération propre et naturelle à la tragédie ; mais ce ne doit jamais être après de longues lamentations, qui donnent plus de mépris pour la faiblesse, que de compassion pour le malheur.

Je n'aime pas au théâtre une mort qui se pleure davantage par la personne qui se meurt, que par ceux qui la voient mourir. J'aime les grandes douleurs avec peu de plaintes, et un sentiment

profond : j'aime un désespoir qui ne s'exhale pas en paroles, mais où la nature accablée succombe, sous la violence de la passion. Les longs discours expliquent plus notre regret à la vie, que notre résolution à la mort : parler beaucoup dans ces occasions, c'est languir dans le désespoir, et perdre tout le mérite de sa douleur :

O! Silvia, tu s' morta,

et s'évanouir comme Aminte[1] :

Non, je ne pleure pas, madame, mais je meurs,

et mourir comme Eurydice[2].

Il est certain que nos maux se soulagent en pleurant ; et la plus grande peine du monde un peu adoucie, ranime le désir de vivre, à mesure qu'elle soulage le sentiment. Il en est de notre raisonnement comme de nos larmes : pour peu que nous raisonnions dans l'infortune, la raison nous porte à l'endurer plutôt qu'à mourir. Faisons guérir, au théâtre, ceux que nous faisons beaucoup pleurer et beaucoup se plaindre : donnons plus de maux que de larmes et de discours, à ceux que nous avons dessein d'y faire mourir.

XXIX

RÉFLEXIONS SUR NOS TRADUCTEURS.

— 1673 —

Les ouvrages de nos traducteurs sont estimés généralement de tout le monde. Ce n'est pas qu'une fidélité fort exacte fasse la recommandation de notre d'Ablancourt[3]; mais il faut admirer la force admirable de son expression, où il n'y a ni rudesse ni obscurité. Vous n'y trouverez pas un terme à désirer, pour la netteté du sens : rien à rejeter, rien qui nous choque, ou qui nous

[1] *Aminte* du Tasse, act. III, sc. II.
[2] Dans *Suréna*, tragédie de Corneille, act. V, sc. V
[3] Né en 1606, mort en 1664.

dégoûte. Chaque mot y est mesuré pour la justesse des périodes, sans que le style en paraisse moins naturel ; et cependant une syllabe de plus ou de moins, ruinerait je ne sais quelle harmonie qui plaît autant à l'oreille que celle des vers. Mais, à mon avis, il a l'obligation de ces avantages au discours des anciens qui règle le sien ; car, sitôt qu'il revient de leur génie au sien propre, comme dans ses préfaces et dans ses lettres, il perd la meilleure partie de toutes ces beautés ; et un auteur admirable, tant qu'il est animé de l'esprit des Grecs et des Latins, devient un écrivain médiocre, quand il n'est soutenu que de lui-même. C'est ce qui arrive à la plupart de nos traducteurs ; de quoi ils me paraissent convaincus, pour sentir les premiers leur stérilité. Et, en effet, celui qui met son mérite à faire valoir les pensées des autres, n'a pas grande confiance de pouvoir se rendre recommandable par les siennes : mais le public lui est infiniment obligé du travail qu'il se donne, pour apporter des richesses étrangères où les naturelles ne suffisent pas. Je ne suis pas de l'humeur d'un homme de qualité que je connais, ennemi déclaré de toutes les versions : c'est un Espagnol savant et spirituel (don Antonio de Cordova), qui ne saurait souffrir qu'on rende communes aux paresseux les choses qu'il a apprises chez les anciens avec de la peine.

Pour moi, outre que je profite en mille endroits des recherches laborieuses des traducteurs, j'aime que la connaissance de l'antiquité devienne plus générale ; et je prends plaisir à voir admirer ces auteurs par les mêmes gens qui nous eussent traités de pédants, si nous les avions nommés, quand ils ne les entendaient pas. Je mêle donc ma reconnaissance à celle du public ; mais je ne donne pas mon estime, et puis être fort libéral de louanges pour la traduction, lorsque j'en serai fort avare pour le génie de son auteur. Je puis estimer beaucoup les versions de d'Ablancourt, de Vaugelas, de Du Ryer, de Charpentier et de beaucoup d'autres, sans faire grand cas de leur esprit, s'il n'a paru par des ouvrages qui viennent d'eux-mêmes.

Nous avons les versions de deux poëmes latins en vers français, qui méritent d'être considérées autant pour leur beauté, que pour la difficulté de l'entreprise. Celle de Brébeuf a été généralement estimée, et je ne suis ni assez chagrin, ni assez sévère, pour

Virgile dans toute sa force, que de découvrir nettement les frayeurs honteuses du pauvre Énée.

Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra;
Ingemit, et duplices tendens ad sidera palmas,
Talia voce refert : O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere[1] !

J'avoue que ces sortes de saisissements se font en nous, malgré nous-mêmes, par un défaut de tempérament : mais puisque Virgile pouvait former celui d'Énée à sa fantaisie, je m'étonne qu'il lui en ait donné un, susceptible de cette frayeur. On fait honneur aux philosophes des vices de complexion, quand ils savent les corriger par la sagesse. Socrate avoue aisément de méchantes inclinations que la philosophie lui a fait vaincre. Mais la nature doit être toute belle dans les héros ; et si, par une nécessité de la condition humaine, il faut qu'elle pèche en quelque chose, leur raison est employée à modérer des transports, non pas à surmonter des faiblesses. Souvent même leurs impulsions ont quelque chose de divin qui est au-dessus de la raison. Ce qu'on appelle *déréglement* dans les autres, n'est en eux qu'une pleine liberté, où leur âme se déploie dans toute son étendue. On fait de leur impétuosité cette vertu héroïque qui emporte notre admiration sans reconnaître notre jugement. Mais les passions basses les déshonorent ; et si l'amitié exige quelquefois d'eux les craintes et les douleurs, (ce qu'on voit d'Achille pour Patrocle, et d'Alexandre pour Éphestion), il ne leur est pas permis, dans leurs propres dangers et dans leurs malheurs particuliers, ni de faire voir la même peur, ni de faire entendre les mêmes plaintes. Or Énée fait craindre et pleurer sur tout ce qui le regarde. Il est vrai qu'il fait la même chose pour ses amis ; mais on doit moins l'attribuer à une passion

[1] Virgile, *Énéid*, lib. I, v. 96-100. Voici la traduction de Segrais :

Énée en est surpris ; il lève au ciel les yeux,
Et déplore en ces mots son sort injurieux :
O trois et quatre fois mort bienheureuse et belle,
La mort de ces Troyens, qui d'une ardeur fidèle,
Combattant près des murs de leur triste cité,
Aux yeux de leurs parents perdirent la clarté !

noble et généreuse, qu'à une source inépuisable d'appréhensions et de pleurs, qui lui en fournit naturellement pour lui et pour les autres.

Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra;
Ingemit, et duplices tendens ad sidera palmas, etc.

Saisi qu'il est de ce froid par tous les membres, le premier signe de vie qu'il donne, c'est de gémir; puis il tend les mains au ciel, et apparemment il implorerait son assistance, si l'état où il est lui laissait la force d'élever son esprit aux dieux, et d'avoir quelque attention à la prière. Son âme, qui ne peut être appliquée à quoi que ce soit, s'abandonne aux lamentations; et semblable à ces veuves désolées qui voudraient être mortes, disent-elles, avec leurs maris, au premier embarras qui leur survient, le pauvre Énée regrette de n'avoir pas péri devant Troie avec Hector, et tient bienheureux ceux qui ont laissé leurs os au sein d'une si douce et si chère terre. Un autre croira que c'est pour envier leur bonheur; je suis persuadé que c'est par la crainte du péril qui le menace.

Vous remarquerez encore que toutes ces lamentations commencent presque aussitôt que la tempête. Les vents soufflent impétueusement, l'air s'obscurcit; il tonne, il éclaire, les vagues deviennent grosses et furieuses: voilà ce qui arrive dans tous les orages. Il n'y a jusque-là ni mât qui se rompe, ni voiles qui se déchirent, ni rames brisées, ni gouvernail perdu, ni ouverture par où l'eau puisse entrer dans le navire; et c'était là du moins qu'il fallait attendre à se désoler: car il y a mille jeunes garçons en Angleterre, et autant de femmes en Hollande, qui s'étonnent à peine où le héros témoigne son désespoir.

Je trouve une chose remarquable dans l'*Énéide*, c'est que les dieux abandonnent à Énée toutes les matières de pleurs. Qu'il conte la destruction de Troie si pitoyablement qu'il lui plaira, ils ne se mêleront pas de régler ses larmes; mais sitôt qu'il y a une grande résolution à prendre, ou une exécution difficile à faire, ils ne se fient ni à sa capacité, ni à son courage, et ils font presque toujours ce qu'ailleurs les grands hommes ont accoutumé d'entreprendre et d'exécuter. Je sais combien l'intervention des dieux est nécessaire au poëme épique : mais cela n'empêche pas qu'on ne dût

laisser plus de choses à la vertu du héros ; car si le héros est trop confiant, qui au mépris des dieux veut tout fonder sur lui-même, le dieu est trop secourable, qui pour faire tout, anéantit le mérite du héros.

Personne n'a mieux entendu que Longin cette économie délicate de l'assistance du ciel et de la vertu des grands hommes. « Ajax, dit-il, se trouvant dans un combat de nuit effroyable, ne demande pas à Jupiter qu'il le sauve du danger où il se rencontre : cela serait indigne de lui ; il ne demande pas qu'il lui donne des forces surnaturelles pour vaincre avec sûreté : il aurait trop peu de part à la victoire ; il demande seulement de la lumière, afin de pouvoir discerner les ennemis, et exercer contre eux sa propre vaillance : *Da lucem ut videam*[1]. »

Le plus grand défaut de la *Pharsale*, c'est de n'être proprement qu'une histoire en vers, où des hommes illustres font presque tout, par des moyens purement humains. Pétrone[2] l'en blâme avec raison, et remarque judicieusement que : *per ambages, deorumque ministeria, et fabulosum sententiarum tormentum, præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides.* Mais l'*Énéide* est une fable éternelle, où l'on introduit les dieux pour conduire et pour exécuter toutes choses. Quant au bon Énée, il ne se mêle guère des desseins importants et glorieux : il lui suffit de ne pas manquer aux offices d'une âme pieuse, tendre et pitoyable. Il porte son père sur ses épaules ; il regrette sa chère Creüse conjugalement ; il fait enterrer sa nourrice, et dresse un bûcher à son pilote, en répandant mille larmes.

C'était un pauvre héros dans le paganisme, qui pourrait être un grand saint chez les chrétiens : fort propre à nous donner des miracles, et plus digne fondateur d'un ordre que d'un État. A le considérer par les sentiments de religion, je puis révérer sa sainteté ; si j'en veux juger par ceux de la gloire, je ne saurais souffrir un conquérant qui ne fournit de lui que des larmes aux malheurs et des craintes à tous les périls qui se présentent ; je ne

[1] Longin, *Traité du sublime*, ch. VIII.
[2] *Satyr.*, c. CXVIII.

puis souffrir qu'on le rende maître d'un si beau pays que l'Italie, avec des qualités qui lui convenaient mieux pour perdre le sien, que pour en conquérir un autre.

Virgile était sans doute bien pitoyable. A mon avis, il ne fait plaindre les désolés Troyens de tant de malheurs, que par une douceur secrète qu'il trouvait à s'attendrir. S'il n'eût été de ce tempérament-là, il n'eût pas donné tant d'amour au bon Énée pour sa chère terre ; car les héros se défont aisément du souvenir de leur pays, chez les nations où ils doivent exécuter de grandes choses. Leur âme toute tournée à la gloire ne garde aucun sentiment pour ces petites douceurs. Il fallait donc que les Troyens se lamentassent moins de leur misère. Des gens de guerre, qui veulent exciter notre pitié pour leur infortune, n'inspirent que du mépris pour leur faiblesse; mais Énée particulièrement devait être occupé de son grand dessein, et détourner ses pensées de ce qu'il avait souffert, sur l'établissement qu'il allait faire. Celui qui allait fonder la grandeur et la vertu des Romains devait avoir une élévation et une magnanimité dignes d'eux.

Aux autres choses, Segrais ne saurait donner trop de louanges à l'*Énéide ;* et peut-être que je suis touché du quatrième et du sixième livre autant que lui-même. Pour les caractères, j'avoue qu'ils ne me plaisent pas, et je trouve ceux d'Homère aussi animés que ceux de Virgile fades et dégoûtants.

En effet, il n'y a point d'âme qui ne se sente élevée, par l'impresion que fait sur elle le caractère d'Achille. Il n'y en a point à qui le courage impétueux d'Ajax ne donne quelque mouvement d'impatience. Il n'y en a point qui ne s'anime et ne s'excite par la valeur de Diomède. Il n'y a personne à qui le rang et la gravité d'Agamemnon n'imprime quelque respect ; qui n'ait de la vénération pour la longue expérience et pour la sagesse de Nestor ; à qui l'industrie avisée du fin et ingénieux Ulysse n'éveille l'esprit. La valeur infortunée d'Hector le fait plaindre de tout le monde. La condition misérable du vieux roi Priam touche l'âme la plus dure ; et quoique la beauté ait comme un privilége secret de se concilier les affections, celle de Pâris, celle d'Hélène n'attirent que de l'indignation, quand on considère le sang qu'elles font verser et les funestes malheurs dont elles sont cause. De quelque

façon que ce soit, tout anime dans Homère, tout émeut ; mais dans Virgile, qui peut ne s'ennuyer pas avec le bon Énée et son cher Achate ? Si vous exceptez Nisus et Euryalus (qui, à la vérité vous intéressent dans toutes leurs aventures), vous languirez de nécessité avec tous les autres : avec un Ilionée, un Sergeste, Mnesthée, Cloanthe, Gyas, et le reste de ces hommes communs qui accompagnent un chef médiocre.

Jugez par là combien nous devons admirer la poésie de Virgile, puisque malgré la vertu des héros d'Homère et le peu de mérite des siens, les meilleurs critiques ne trouvent pas qu'il lui soit inférieur.

XXX

SUR LES TRAGÉDIES.

— 1677 —

J'avoue que nous excellons aux ouvrages de théâtre ; et je ne croirai point flatter Corneille, quand je donnerai l'avantage à beaucoup de ses tragédies sur celles de l'antiquité. Je sais que les anciens tragiques ont eu des admirateurs dans tous les temps, mais je ne sais pas si cette sublimité dont on parle est bien fondée. Pour croire que Sophocle et Euripide sont aussi admirables qu'on nous le dit, il faut s'imaginer bien plus de choses de leurs ouvrages qu'on n'en peut connaître par des traductions ; et selon mon sentiment, les termes et la diction doivent avoir une part considérable à la beauté de leurs tragédies.

Il me semble voir, au travers des louanges que leur donnent leurs plus renommés partisans, que la grandeur, la magnificence, et la dignité surtout, leur étaient des choses fort peu connues : c'étaient de beaux esprits resserrés dans le ménage d'une petite république, à qui une liberté nécessiteuse tenait lieu de toutes choses. Que s'ils étaient obligés de représenter la majesté d'un grand roi, ils entraient mal dans une grandeur inconnue, pour ne voir que des objets bas et grossiers, où leurs sens étaient comme assujettis.

Il est vrai que les mêmes esprits, dégoûtés de ces objets, s'élevaient quelquefois au sublime et au merveilleux ; mais alors ils faisaient entrer tant de dieux et de déesses dans leurs tragédies, qu'on n'y reconnaissait presque rien d'humain. Ce qui était grand était fabuleux ; ce qui était naturel était pauvre et misérable. Chez Corneille, la grandeur se connaît par elle-même : les figures qu'il emploie sont dignes d'elle, quand il veut la parer de quelque ornement ; mais d'ordinaire, il néglige ces vains dehors ; il ne va point chercher dans les cieux de quoi faire valoir ce qui est assez considérable sur la terre ; il lui suffit de bien entrer dans les choses, et la pleine image qu'il en donne fait la véritable impression qu'aiment à recevoir les personnes de bon sens.

En effet, la nature est admirable partout, et quand on a recours à cet éclat étranger, dont on pense embellir les objets, c'est souvent une confession tacite qu'on n'en connaît pas la propriété. De là viennent la plupart de nos figures et de nos comparaisons, que je ne puis approuver si elles ne sont rares, tout à fait nobles et tout à fait justes ; autrement, c'est chercher, par adresse, une diversion, pour se dérober aux choses que l'on ne fait pas connaître. Quelque beauté cependant que puissent avoir les comparaisons, elles conviennent beaucoup plus au poëme épique qu'à la tragédie. Dans le poëme épique, l'esprit cherche à se plaire hors de son sujet ; dans la tragédie, l'âme, pleine de sentiments et possédée de passions, se tourne malaisément au simple éclat d'une ressemblance.

Ramenons notre discours à ces anciens, dont il s'est insensiblement éloigné ; et cherchant à leur faire justice, confessons qu'ils ont beaucoup mieux réussi à exprimer les qualités de leurs héros qu'à dépeindre la magnificence des grands rois. Une idée confuse des grandeurs de Babylone avait gâté plutôt qu'élevé leur imagination ; mais leur esprit ne pouvait pas s'abuser sur la force, la constance, la justice et la sagesse, dont ils avaient tous les jours des exemples devant les yeux. Leurs sens, dégagés du faste, dans une république médiocre, laissaient leur raison plus libre à considérer les hommes par eux-mêmes.

Ainsi, rien ne les détournait d'étudier la nature humaine, de s'appliquer à la connaissance des vices et des vertus, des inclina-

tions et des génies. C'est par là qu'ils ont appris à former si bien les caractères, qu'on n'en saurait désirer de plus justes, selon le temps où ils ont vécu, si on se contente de connaître les personnes par leurs actions.

Corneille a cru que cela n'était pas assez de les faire agir ; il est allé au fond de leur âme chercher le principe de leurs actions ; il est descendu dans leur cœur pour y voir former les passions et y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvements. Quant aux anciens tragiques, ou ils négligent les passions pour être attachés à représenter exactement ce qui se passe, ou ils font les discoureurs au milieu des perturbations mêmes, et vous disent des sentences, quand vous attendez du trouble et du désespoir.

Corneille ne dérobe rien de ce qui se passe : il met en vue toute l'action, autant que le peut souffrir la bienséance ; mais aussi donne-t-il au sentiment tout ce qu'il exige, conduisant la nature sans la gêner ni l'abandonner à elle-même. Il a ôté du théâtre des anciens ce qu'il y avait de barbare ; il a adouci l'horreur de leur scène par quelques tendresses d'amour judicieusement dispensées ; mais il n'a pas eu moins de soin de conserver aux sujets tragiques notre crainte et notre pitié, sans détourner l'âme des véritables passions qu'elle y doit sentir, à de petits soupirs ennuyeux, qui pour être cent fois variés, sont toujours les mêmes.

Quelques louanges que je donne à cet excellent auteur, je ne dirai pas que ses pièces soient les seules qui méritent de l'applaudissement sur notre théâtre. Nous avons été touchés de *Mariane*, de *Sophonisbe*, d'*Alcionée*, de *Venceslas*, de *Stilicon*, d'*Andromaque*, de *Britannicus*[1], et de plusieurs autres à qui je ne prétends rien ôter de leur beauté pour ne les nommer pas.

J'évite autant que je puis d'être ennuyeux ; et il me suffira de dire qu'aucune nation ne saurait disputer à la nôtre l'avantage d'exceller aux tragédies. Pour celles des Italiens, elles ne valent pas la peine qu'on en parle ; les nommer seulement est assez, pour

[1] « Tristan est l'auteur de la *Mariane ;* Mairet, de la *Sophonisbe ;* du Ryer, de l'*Alcionée ;* Rotrou, du *Venceslas ;* Corneille le jeune, du *Stilicon ;* Racine, de l'*Andromaque* et du *Britannicus.* » (DES MAIZEAUX.)

inspirer de l'ennui. Leur *Festin de pierre* ferait mourir de langueur un homme assez patient, et je ne l'ai jamais vu, sans souhaiter que l'auteur de la pièce fût foudroyé avec son athée.

Il y a de vieilles tragédies anglaises où il faudrait, à la vérité, retrancher beaucoup de choses; mais avec ce retranchement, on pourrait les rendre tout à fait belles. En toutes les autres de ce temps-là, vous ne voyez qu'une matière informe et mal digérée, un amas d'événements confus, sans considération des lieux ni des temps, sans aucun égard à la bienséance. Les yeux, avides de la cruauté du spectacle, y veulent voir des meurtres et des corps sanglants; en sauver l'horreur par des récits, comme on fait en France, c'est dérober à la vue du peuple ce qui le touche le plus.

Les honnêtes gens désapprouvent une coutume établie par un sentiment peut-être assez inhumain; mais une vieille habitude, ou le goût de la nation en général l'emporte sur la délicatesse des particuliers. Mourir est si peu de chose aux Anglais, qu'il faudrait, pour les toucher, des images plus funestes que la mort même. De là vient que nous leur reprochons assez justement de donner trop à leurs sens, sur le théâtre. Il nous faut souffrir aussi le reproche qu'ils nous font de passer dans l'autre extrémité, quand nous admirons chez nous des tragédies par de petites douceurs qui ne font pas une impression assez forte sur les esprits. Tantôt peu satisfaits, dans nos cœurs, d'une tendresse mal formée, nous cherchons dans l'action des comédiens à nous émouvoir encore; tantôt nous voulons que l'acteur, plus transporté que le poëte, prête de la fureur et du désespoir à une agitation médiocre, à une douleur trop commune. En effet, ce qui doit être tendre n'est souvent que doux; ce qui doit former la pitié fait à peine la tendresse : l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement de l'horreur. Il manque à nos sentiments quelque chose d'assez profond; les passions à demi touchées n'excitent en nos âmes que des mouvements imparfaits, qui ne savent ni les laisser dans leur assiette, ni les enlever hors d'elles-mêmes.

XXXI

SUR NOS COMÉDIES, EXCEPTÉ CELLES DE MOLIÈRE, OU L'ON TROUVE LE VRAI ESPRIT DE LA COMÉDIE, ET SUR LA COMÉDIE ESPAGNOLE

— 1677 —

Pour la comédie, qui doit être la représentation de la vie ordinaire, nous l'avons tournée tout à fait sur la galanterie, à l'exemple des Espagnols ; sans considérer que les anciens s'étaient attachés à représenter la vie humaine, selon la diversité des humeurs ; et que les Espagnols, pour suivre leur propre génie, n'avaient dépeint que la seule vie de Madrid, dans leurs intrigues et leurs aventures.

J'avoue que cette sorte d'ouvrage aurait pu avoir dans l'antiquité un air noble et je ne sais quoi de plus galant ; mais c'était plutôt le défaut de ces siècles-là que la faute des auteurs. Aujourd'hui, la plupart de nos poëtes savent aussi peu ce qui est des mœurs, qu'on savait en ces temps-là ce qui est de la galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'avares, de prodigues, d'humeurs douces et accommodées à la société, de naturels chagrins et austères. Comme si la nature était changée, et que les hommes se fussent défaits de ces divers sentiments, on les représente tous sous un même caractère, dont je ne sais point la raison; si ce n'est que les femmes aient trouvé, dans ce siècle ci, qu'il ne doit plus y avoir au monde que des galants.

Nous avouerons bien que les esprits de Madrid sont plus fertiles en invention que les nôtres; et c'est ce qui nous a fait tirer d'eux la plupart de nos sujets, lesquels nous avons remplis de tendresses et de discours amoureux, et où nous avons mis plus de régularité et de vraisemblance. La raison en est qu'en Espagne, où les femmes ne se laissent presque jamais voir, l'imagination du poëte se consomme aux moyens ingénieux de faire trouver les amants en même lieu ; et en France, où la liberté du commerce est établie, la grande délicatesse de l'auteur est employée dans la tendre et amoureuse expression des sentiments.

Une femme de qualité espagnole[1] lisait, il n'y a pas longtemps, le roman de *Cléopatre*; et comme, après un long récit d'aventures, elle eut tombé sur une conversation délicate d'un amant et d'une amante égalcment passionnés : « Que d'esprit mal em-« ployé, dit-elle, et à quoi tous ces beaux discours, quand ils « sont ensemble ? »

C'est la plus belle réflexion que j'aie ouï faire de ma vie ; et Calprenède, quoique Français, devait se souvenir qu'à des amants nés sous un soleil plus chaud que celui d'Espagne, les paroles étaient assez inutiles en ces occasions. Mais le bon sens de cette dame ne serait pas reçu dans nos galanteries ordinaires, où il faut parler mille fois d'une passion qu'on n'a pas, pour la pouvoir persuader; et où l'on se voit tous les jours, pour se plaindre avant que de trouver une heure à finir ce faux tourment.

La précieuse de Molière est dépeinte ridicule dans la chose, aussi bien que dans les termes, de ne vouloir pas *prendre le roman par la queue*[2], quand il s'agit de traiter avec des parents l'affaire sérieuse d'un mariage; mais ce n'eût pas été une fausse délicatesse avec un galant, d'attendre sa déclaration, et tout ce qui vient par degrés, dans le procédé d'une galanterie.

Pour la régularité et la vraisemblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles se trouvent moins chez les Espagnols que chez les Français. Comme toute la galanterie des Espagnols est venue des Maures, il y reste je ne sais quel goût d'Afrique, étranger des autres nations et trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la justesse des règles. Ajoutez qu'une vieille impression de chevalerie errante, commune à toute l'Espagne, tourne les esprits des cavaliers aux aventures bizarres. Les filles, de leur côté, goûtent cet air-là, dès leur enfance, dans les livres de chevalerie et dans les conversations fabuleuses des femmes qui sont auprès d'elles. Ainsi les deux sexes remplissent leur esprit des mêmes idées; et la plupart des hommes et des femmes qui aiment, prendraient le scrupule de quelque amoureuse extravagance, pour une froideur indigne de leur passion.

Quoique l'amour n'ait jamais des mesures bien réglées, en

[1] La princesse d'Isenghien.
[2] Voir *les Précieuses ridicules* de Molière.

quelque pays que ce soit, j'ose dire qu'il n'y a rien de fort extravagant, en France, ni dans la manière dont on le fait, ni dans les événements ordinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une *bellē passion* a de la peine même à se sauver du ridicule; car les honnêtes gens, partagés à divers soins, ne s'y abandonnent pas comme font les Espagnols, dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne du mouvement que le seul amour.

A Paris, l'assiduité de notre cour nous attache; la fonction d'une charge ou le dessein d'un emploi nous occupe : la fortune l'emportant sur les maîtresses, dans un lieu où l'usage est de préférer ce qu'on se doit à ce qu'on aime. Les femmes, qui ont à se régler là-dessus, sont elles-mêmes plus galantes que passionnées; encore se servent-elles de la galanterie pour entrer dans intrigues. Il y en a peu que la vanité et l'intérêt ne gouvernent, et c'est à qui pourra mieux se servir, elle des galants, et les galants d'elles, pour arriver à leur but.

L'amour ne laisse pas de se mêler à cet esprit d'intérêt, mais bien rarement il en est le maître; car la conduite que nous sommes obligés de tenir aux affaires nous forme à quelque régularité pour les plaisirs, ou nous éloigne au moins de l'extravagance. En Espagne, on ne vit que pour aimer. Ce qu'on appelle AIMER, en France, n'est proprement que parler d'amour et mêler aux sentiments de l'ambition la vanité des galanteries.

Ces différences considérées, on ne trouvera pas étrange que la COMÉDIE des Espagnols, qui n'est autre chose que la représentation de leurs aventures, soit aussi peu régulière que les aventures : il n'y aura pas à s'étonner que la COMÉDIE des Français, qui ne s'éloigne guère de leur usage, conserve des égards, dans la représentation des amours, qu'ils ont ordinairement dans les amours mêmes. J'avoue que le bon sens, qui doit être de tous les pays du monde, établit certaines choses dont on ne doit se dispenser nulle part; mais il est difficile de ne pas donner beaucoup à la coutume, puisque Aristote même, dans sa *Poétique*, a mis quelquefois la perfection en ce qu'on croyait de mieux, à Athènes, et non pas en ce qui est véritablement le plus parfait.

La comédie n'a pas plus de privilége que les lois, qui, devant toutes être fondées sur la justice, ont néanmoins des différences

particulières, selon le divers génie des peuples qui les ont faites ; et, si on est obligé de conserver l'air de l'antiquité, s'il faut garder le caractère des héros qui sont morts il y a deux mille ans, quand on les représente sur le théâtre ; comment peut-on ne suivre pas les humeurs, et ne s'ajuster pas aux manières de ceux qui vivent, lorsqu'on représente à leurs yeux ce qu'ils font eux-mêmes tous les jours ?

Quelque autorité cependant que se donne la coutume, la raison sans doute a les premiers droits, mais il ne faut pas que son exactitude soit rigide ; car, aux choses qui vont purement à plaire, comme la comédie, il est fâcheux de nous assujettir à un ordre trop austère, et de commencer par la gêne en des sujets où nous ne cherchons que le plaisir.

XXXII

DE LA COMÉDIE ITALIENNE

— 1677 —

Voilà ce que j'avais à dire de la comédie française et de la comédie espagnole ; je dirai présentement ce que je pense de l'italienne. Je ne parlerai point de l'*Aminte*, du *Pastor fido*, de la *Philis de Scire*, et des autres comédies de cette nature-là : il faudrait connaître mieux que je ne fais les grâces de la langue italienne ; je prétends parler seulement, en ce discours, de la comédie qui se voit ordinairement sur le théâtre. Ce que nous voyons en France, sur celui des Italiens, n'est pas proprement comédie, puisqu'il n'y a pas un véritable plan de l'ouvrage, que le sujet n'a rien de bien lié, qu'on n'y voit aucun caractère bien gardé, ni de composition où le beau génie soit conduit, au moins selon quelques règles de l'art. Ce n'est ici qu'une espèce de concert mal formé entre plusieurs acteurs, dont chacun fournit de soi ce qu'il juge à propos pour son personnage. C'est, à le bien prendre, un ramas de *concetti* impertinents, dans la bouche des amoureux, et de froides bouffonneries, dans celle des *zanis*[1].

[1] Les bouffons des comédies italiennes.

Vous ne voyez de bon goût nulle part. Vous voyez un faux esprit qui règne, soit en des pensées pleines de *cieux*, de *soleils*, d'*étoiles* et d'*éléments*, soit dans une affectation de naïveté qui n'a rien du vrai naturel.

J'avoue que les bouffons sont inimitables ; et de cent imitateurs que j'ai vus, il n'y en a pas un qui soit parvenu à leur ressembler. Pour les grimaces, les postures, les mouvements ; pour l'agilité, la disposition ; pour les changements d'un visage qui se démonte comme il lui plaît, je ne sais s'ils ne sont pas préférables aux mimes et aux pantomimes des anciens. Il est certain qu'il faut bien aimer la méchante plaisanterie pour être touché de ce qu'on entend ; il faut être aussi bien grave et bien composé, pour ne rire pas de ce qu'on voit ; et ce serait un goût trop affecté de ne se plaire pas à leur action, parce qu'un homme délicat ne prendra pas de plaisir à leurs discours.

Toutes les représentations où l'esprit a peu de part ennuient à la fin ; mais elles ne laissent pas de surprendre et d'être agréables, quelque temps avant de nous ennuyer. Comme la bouffonnerie ne divertit un honnête homme que par de petits intervalles, il faut la finir à propos et ne pas donner le temps à l'esprit de revenir à la justesse du discours et à l'idée du vrai naturel. Cette économie serait à désirer dans la comédie italienne, où le premier dégoût est suivi d'un nouvel ennui, plus lassant encore ; et où la variété, au lieu de vous récréer, ne vous apporte qu'une autre sorte de langueur.

En effet, quand vous êtes las des bouffons qui ont trop demeuré sur le théâtre, les amoureux paraissent pour vous accabler. C'est, à mon avis, le dernier supplice d'un homme délicat ; et on aurait plus de raison de préférer une prompte mort à la patience de les écouter, que n'en eut le Lacédémonien de Boccalini, lorsqu'il préféra le gibet à l'ennuyeuse lecture de *la Guerre de Pise*, dans Guichardin[1]. Si quelqu'un trop amoureux de la vie a pu

[1] *Instantissimamente supplico, che per tutti gl'anni della sua vita lo condannassero a remare in una Galea, che lo murassero trà due mura e che per misericordia fino lo scorticassero vivo ; perche il legger quei Discorsi senza fine, quei Consigli tanto tediosi, quelle fredissime Concioni, fatte nella presa d'ogni vil Colombaia, era crepacuore che superava tutti*

essuyer une lassitude si mortelle ; au lieu de remettre son esprit par quelque diversité agréable, il ne trouve de changement que par une autre importunité, dont le docteur le désespère. Je sais que pour bien dépeindre la sottise d'un docteur, il faut faire en sorte qu'il tourne toutes ses conversations sur la science dont il est possédé ; mais que, sans jamais répondre à ce qu'on lui dit il cite mille auteurs et allègue mille passages, avec une volubilité qui le met hors d'haleine, c'est introduire un fou qu'on devrait mettre aux petites-maisons, et non pas ménager à propos l'impertinence de son docteur.

Pétrone a toute une autre économie dans le ridicule d'Eumolpe; la pédanterie de Sidias est autrement ménagée par Théophile; le caractère de Caritidès dans *les Fâcheux*, de Molière, est tout à fait juste; on n'en peut rien retrancher, sans défigurer la peinture qu'il en fait. Voilà les savants ridicules, dont la représentation serait agréable sur le théâtre. Mais c'est mal divertir un honnête homme que de lui donner un misérable docteur que les livres ont rendu fou, et qu'on devrait enfermer soigneusement, comme j'ai dit, pour dérober à la vue du monde l'imbécillité de notre condition et la misère de notre nature.

C'est pousser trop loin mes observations sur la comédie italienne; et pour recueillir en peu de mots ce que j'ai assez étendu, je dirai qu'au lieu d'amants agréables, vous n'avez que des discoureurs d'amour affectés ; au lieu de comiques naturels, des bouffons incomparables, mais toujours bouffons ; au lieu de docteurs ridicules, de pauvres savants insensés. Il n'y a presque pas de personnage qui ne soit outré, à la réserve de celui du pantalon, dont on fait le moins de cas, et le seul néanmoins qui ne passe pas la vraisemblance.

La tragédie fut le premier plaisir de l'ancienne république ; et les vieux Romains, possédés seulement d'une âpre vertu, n'allaient chercher aux théâtres que ces exemples qui pouvaient fortifier leur naturel et entretenir leurs dures et austères habitudes. Quand on joignit la douceur de l'esprit pour la conversation, à la force de l'âme pour les grandes choses, on se plut aussi à la co-

gl' aculei Inglesi, etc. (Boccal., *Ragguagli di Parnasso*, cent. I, Ragg. VI). Je ne sais ce que Boccalini entend par *aculei Inglesi*. » (Les Maizeaux).

médie ; et tantôt on cherchait de fortes idées, tantôt on se divertissait par les agréables.

Sitôt que Rome vint à se corrompre, les Romains quittèrent la tragédie et se dégoûtèrent de voir au théâtre une image austère de l'ancienne vertu. Depuis ce temps-là jusqu'au dernier de la république, la comédie fut le délassement des grands hommes, le divertissement des gens polis et l'amusement du peuple, ou relâché ou adouci.

Un peu devant la guerre civile, l'esprit de la tragédie revint animer les Romains, dans la disposition secrète d'un génie qui les préparait aux funestes révolutions qu'on vit arriver. César en composa une, et beaucoup de gens de qualité en composèrent aussi. Les désordres cessés sous Auguste et la tranquillité bien rétablie, on chercha toutes sortes de plaisirs. Les comédies recommencèrent, les pantomimes eurent leur crédit, et la tragédie ne laissa pas de se conserver une grande réputation. Sous le règne de Néron, Sénèque prit des idées funestes qui lui firent composer les tragédies qu'il nous a laissées. Quand la corruption fut pleine et le vice général, les pantomimes ruinèrent tout à fait la tragédie et la comédie : l'esprit n'eut plus de part aux représentations, et la seule vue chercha, dans les postures et les mouvements, ce qui peut donner à l'âme des spectateurs des idées voluptueuses.

Les Italiens aujourd'hui se contentent d'être éclairés du même soleil, de respirer le même air et d'habiter la même terre qu'ont habitée autrefois les vieux Romains ; mais ils ont laissé pour les histoires cette vertu sévère qu'ils exerçaient, ne croyant pas avoir besoin de la tragédie, pour s'animer à des choses dures qu'ils n'ont pas envie de pratiquer. Comme ils aiment la douceur de la vie ordinaire et les plaisirs de la vie voluptueuse, ils ont voulu former des représentations qui eussent du rapport avec l'une et avec l'autre ; et de là est venu le mélange de la comédie et de l'art des pantomimes, que nous voyons sur le théâtre des Italiens. C'est à peu près ce qu'on peut dire des Italiens qui ont paru en France jusqu'à présent.

Tous les acteurs de la troupe qui joue aujourd'hui, sont généralement bons, jusqu'aux amoureux ; et pour ne leur pas faire d'injustice, non plus que de grâce, je dirai que ce sont d'excel-

lents comédiens qui ont de fort méchantes comédies. Peut-être n'en sauraient-ils faire de bonnes, peut-être ont-ils raison de n'en avoir pas ; et le comte de Bristol[1], reprochant un jour à Cintio qu'il n'y avait pas assez de vraisemblance dans leurs pièces, Cintio répondit, que « s'il y en avait davantage, on verrait de bons co-« médiens mourir de faim avec de bonnes comédies. »

XXXIII

DE LA COMÉDIE ANGLAISE

— 1677 —

Il n'y a point de comédie qui se conforme plus à celle des anciens que l'anglaise, pour ce qui regarde les mœurs. Ce n'est point une pure galanterie pleine d'aventures et de discours amoureux, comme en Espagne et en France ; c'est la réprésentation de la vie ordinaire, selon la diversité des humeurs et les différents caractères des hommes. C'est un *alchimiste*, qui par les illusions de son art, entretient les espérances trompeuses d'un vain curieux ; c'est une personne *simple et crédule*, dont la sotte facilité est éternellement abusée ; c'est quelquefois un *politique* ridicule, grave, composé, qui se concerte sur tout, mystérieusement soupçonneux ; qui croit trouver des desseins cachés dans les plus communes intentions, qui pense découvrir de l'artifice dans les plus innocentes actions de la vie ; c'est un *amant bizarre*, un *faux brave*, un *faux savant* : l'un, avec des extravagances naturelles ; les autres, avec de ridicules affectations. A la vérité, ces fourberies, ces simplicités, cette politique, et le reste de ces caractères ingénieusement formés, se poussent trop loin, à notre avis, comme ceux qu'on voit sur notre théâtre demeurent un peu languissants, au goût des Anglais ; et cela vient peut-être de ce que les Anglais pensent trop, et de ce que les Français d'ordinaire ne pensent pas assez.

En effet, nous nous contentons des premières images que nous donnent les objets ; et pour nous arrêter aux simples dehors,

[1] Georges Digby, comte de Bristol, mort en 1676.

l'apparent presque toujours nous tient lieu du vrai, et le facile du naturel. Sur quoi je dirai, en passant, que ces deux dernières qualités sont quelquefois très-mal à propos confondues. Le facile et le naturel conviennent assez dans leur opposition à ce qui est dur ou forcé : mais quand il s'agit de bien entrer dans la nature des choses, ou dans le naturel des personnes, on m'avouera que ce n'est pas toujours avec facilité qu'on y réussit. Il y a je ne sais quoi d'intérieur, je ne sais quoi de caché, qui se découvrirait à nous, si nous savions approfondir les matières davantage. Autant qu'il nous est mal aisé d'y entrer, autant il est difficile aux Anglais d'en sortir. Ils deviennent maîtres de la chose à quoi ils pensent, qu'ils ne le sont pas de leur pensée. Possédés de leur esprit, quand ils possèdent leur sujet, ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver, et passent la juste et naturelle idée qu'il faut avoir, par une recherche trop profonde.

A la vérité, je n'ai point vu de gens de meilleur entendement que les Français qui considèrent les choses avec attention, et les Anglais qui peuvent se détacher de leurs trop grandes méditations, pour revenir à la facilité du discours, et à certaine liberté d'esprit qu'il faut posséder toujours, s'il est possible. Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les Français qui pensent et les Anglais qui parlent.

Je me jetterais insensiblement en des considérations trop générales; ce qui me fait reprendre mon sujet de la comédie, et passer à une différence considérable qui se trouve entre la nôtre et la leur : c'est qu'attachés à la régularité des anciens, nous rapportons tout à une action principale, sans autre diversité que celle des moyens qui nous y font parvenir. Il faut demeurer d'accord qu'un événement principal doit être le but et la fin de la représentation, dans la tragédie, où l'esprit sentirait quelque violence dans les diversions qui détourneraient sa pensée. L'infortune d'un roi misérable, la mort funeste et tragique d'un grand héros, tiennent l'âme fortement attachée à ces importants objets ; et il lui suffit, pour toute variété, de savoir les divers moyens qui conduisent à cette principale action. Mais la comédie étant faite pour nous divertir, et non pas pour nous occuper ; pourvu que le vraisemblable soit gardé, et que l'extravagance soit évitée, au

sentiment des Anglais, les diversités font des surprises agréables, et des changements qui plaisent ; au lieu que l'attente continuelle d'une même chose, où l'on ne conçoit rien d'important, fait nécessairement languir notre attention.

Ainsi donc, au lieu de représenter une fourberie signalée, conduite par des moyens qui se rapportent tous à la même fin, ils représentent un trompeur insigne, avec des fourberies diverses, dont chacune produit son effet particulier par sa propre constitution. Comme ils renoncent presque toujours à l'unité d'action, pour représenter une personne principale qui les divertit par des actions différentes, ils quittent souvent aussi cette personne principale, pour faire voir diversement ce qui arrive, en des lieux publics, à plusieurs personnes. Ben-Jonson en a usé de la sorte dans *Bartholomew Fair*[1]. On vient de faire la même chose dans *Epsom-Wells*[2]. et dans toutes les deux comédies, on représente comiquement ce qui se passe de ridicule, en ces lieux publics.

On voit quelques autres pièces où il y a comme deux sujets, qui entrent si ingénieusement l'un dans l'autre, que l'esprit des spectateurs (qui pourrait être blessé par un changement trop sensible) ne trouve qu'à se plaire dans une agréable variété qu'ils produisent. Il faut avouer que la régularité ne s'y rencontre pas; mais les Anglais sont persuadés que les libertés qu'on se donne pour mieux plaire, doivent être préférées à des règles exactes, dont un auteur stérile et languissant se fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la règle, pour éviter la confusion; il faut aimer le bon sens qui modère l'ardeur d'une imagination allumée; mais il faut ôter à la règle toute contrainte qui gêne, et bannir une raison scrupuleuse, qui, par un trop grand attachement à sa justesse, ne laisse rien de libre et de naturel. Ceux que la nature a fait naître sans génie, ne pouvant jamais se le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent acquérir ; et pour faire valoir le seul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les ouvrages qui ne le sont pas tout à fait. Pour ceux qui aiment le ridicule, qui prennent plaisir à bien connaître le faux des esprits, qui sont touchés des vrais caractères, ils trouveront les belles

[1] C'est-à-dire *la Foire de la Saint-Barthélemy*.
[2] C'est-à-dire *les Eaux d'Epsom*. Cette comédie est de Shadwell.

comédies des Anglais selon leur goût, autant et peut-être plus qu'aucunes qu'ils aient jamais vues.

Notre Molière, à qui les anciens ont inspiré le bon esprit de la comédie, égale leur Ben Jonson à bien représenter les diverses humeurs et les différentes manières des hommes : l'un et l'autre conservant dans leurs peintures un juste rapport avec le génie de leur nation. Je croirais qu'ils ont été plus loin que les anciens en ce point-là ; mais on ne saurait nier qu'ils n'aient eu plus d'égard aux caractères qu'au gros des sujets, dont la suite aussi pourrait être mieux liée, et le dénoûment plus naturel.

XXXIV

SUR LES OPÉRAS

A M. le duc de Buckingham [1].

— 1677 —

Il y a longtemps, mylord, que j'avais envie de vous dire mon sentiment sur les *opéras*, et de vous parler de la différence que je trouve entre la manière de chanter des Italiens et celle des Français. L'occasion que j'ai eue d'en parler, chez madame Mazarin, a plutôt augmenté que satisfait cette envie : je la contente aujourd'hui, mylord, dans le discours que je vous envoie.

Je commencerai par une grande franchise, en vous disant que je n'admire pas fort les comédies en musique, telles que nous les voyons présentement. J'avoue que leur magnificence me plaît assez, que les machines ont quelque chose de surprenant, que la musique en quelques endroits est touchante, que le tout ensemble paraît merveilleux ; mais il faut aussi m'avouer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuses ; car, où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent et se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets. Au commencement des concerts, la justesse des accords est remarquée, il n'échappe rien de toutes les diversités qui s'unissent pour for-

[1] George Villiers, duc de Buckingham, mort en 1687.

mer la douceur de l'harmonie ; quelque temps après, les instruments nous étourdissent, la musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du récitatif, dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole? L'âme, fatiguée d'une longue attention, où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche. L'esprit, qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors, se laisse aller à la rêverie, ou se déplaît dans son inutilité ; enfin, la lassitude est si grande, qu'on ne songe qu'à sortir, et le seul plaisir qui reste à des spectateurs languissants, c'est l'espérance de voir finir bientôt le spectacle qu'on leur donne.

La langueur ordinaire où je tombe aux *opéras*, vient de ce que je n'en ai jamais vu qui ne m'ait paru méprisable, dans la disposition du sujet et dans les vers. Or, c'est vainement que l'oreille est flattée et que les yeux sont charmés, si l'esprit ne se trouve pas satisfait. Mon âme, d'intelligence avec mon esprit plus qu'avec mes sens, forme une résistance secrète aux impressions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un consentement agréable, sans lequel les objets les plus voluptueux même ne sauraient me donner un grand plaisir. Une sottise chargée de musique, de danses, de machines, de décorations, est une sottise magnifique, mais toujours sottise ; c'est un vilain fonds, sous de beaux dehors, où je pénètre avec beaucoup de désagrément.

Il y a une autre chose, dans les *opéras*, tellement contre la nature, que mon imagination en est blessée : c'est de faire chanter toute la pièce depuis le commencement jusqu'à la fin, comme si les personnes qu'on représente s'étaient ridiculement ajustées pour traiter en musique et les plus communes et les plus importantes affaires de leur vie. Peut-on s'imaginer qu'un maître appelle son valet, ou qu'il lui donne une commission, en chantant ; qu'un ami fasse, en chantant, une confidence à son ami ; qu'on délibère, en chantant, dans un conseil ; qu'on exprime avec du chant les ordres qu'on donne, et que mélodieusement on tue les hommes à coups d'épée et de javelot, dans un combat? C'est perdre l'esprit de la représentation, qui sans doute est préférable

à celui de l'harmonie, car celui de l'harmonie ne doit être qu'un simple accompagnement ; et les grands maîtres du théâtre l'ont ajoutée comme agréable, non pas comme nécessaire, après avoir réglé tout ce qui regarde le sujet et le discours. Cependant l'idée du musicien va devant celle du héros, dans les *opéras ;* c'est Luigi, c'est Cavalli, c'est Cesti[1], qui se présentent à l'imagination. L'esprit ne pouvant concevoir un héros qui chante, s'attache à celui qui le fait chanter ; et on ne saurait nier qu'aux représentations du Palais-Royal, on ne songe cent fois plus à Lulli, qu'à Thésée ni à Cadmus.

Je ne prétends pas néanmoins donner l'exclusion à toute sorte de chant, sur le théâtre. Il y a des choses qui doivent être chantées ; il y en a qui peuvent l'être, sans choquer la bienséance ni la raison. Les vœux, les sacrifices, et généralement tout ce qui regarde le service des dieux, s'est chanté chez toutes les nations et dans tous les temps. Les passions tendres et douloureuses s'expriment naturellement par une espèce de chant : l'expression d'un amour que l'on sent naître, l'irrésolution d'une âme combattue de divers mouvements, sont des matières propres pour les stances, et les stances le sont assez pour le chant. Personne n'ignore qu'on avait introduit des chœurs sur le théâtre des Grecs ; et il faut avouer qu'ils pourraient être introduits avec autant de raison sur le nôtre. Voilà quel est le partage du chant, à mon avis ; tout ce qui est de la conversation et de la conférence, tout ce qui regarde les intrigues et les affaires, ce qui appartient au conseil et à l'action, est propre aux comédiens qui récitent, et ridicule dans la bouche des musiciens qui le chantent. Les Grecs faisaient de belles tragédies, où il chantaient quelque chose : les Italiens et les Français en font de méchantes, où ils chantent tout.

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un *opéra,* je vous dirai que c'est « un travail bizarre de poésie et de musique, où le poëte « et le musicien, également gênés l'un par l'autre, se donnent « bien de la peine à faire un méchant ouvrage. » Ce n'est pas que vous n'y puissiez trouver des paroles agréables et de fort beaux airs ; mais vous trouverez plus sûrement à la fin le dégoût

[1] Appelés en France par le cardinal Mazarin dès l'année 1647.

des vers où le génie du poëte a été contraint, et l'ennui du chant où le musicien s'est épuisé dans une trop longue musique. Si je me sentais capable de donner conseil aux honnêtes gens qui se plaisent au théâtre, je leur conseillerais de reprendre le goût de nos belles comédies, où l'on pourrait introduire des danses et de la musique, qui ne nuiraient en rien à la représentation. On y chanterait un prologue avec des accompagnements agréables; dans les intermèdes, le chant animerait des paroles qui seraient comme l'esprit de ce qu'on aurait représenté. La représentation finie, on viendrait à chanter un épilogue, ou quelque réflexion sur les plus grandes beautés de l'ouvrage; on en fortifierait l'idée, et ferait conserver plus chèrement l'impression qu'elles auraient faite sur les spectateurs. C'est ainsi que vous trouveriez de quoi satisfaire les sens et l'esprit : n'ayant plus à désirer le charme du chant dans une pure représentation, ni la force de la représentation dans la langueur d'une continuelle musique.

Il me reste encore à vous donner un avis pour toutes les comédies où l'on met du chant : c'est de laisser l'autorité principale au poëte pour la direction de la pièce. Il faut que la musique soit faite pour les vers, bien plus que les vers pour la musique. C'est au musicien à suivre l'ordre du poëte, dont Lulli seul doit être exempt, pour connaître les passions et aller plus avant dans le cœur de l'homme que les auteurs. Cambert[1] a sans doute un fort beau génie, propre à cent musiques différentes, et toutes bien ménagées, avec une juste économie des voix et des instruments.

[1] Après que Luigi s'en fut retourné en Italie, Cambert, organiste de l'église, aujourd'hui démolie, de Saint-Honoré, composa un petit opéra français qui fut joué à Issy (1659) et où tout le monde courut. Ce succès fut suivi d'un autre, et plus tard il obtint avec l'abbé Perrin le privilége de l'Académie royale de musique, créée en 1669, où il fit représenter *Pomone* (1671), *les Peines et les plaisirs de l'amour*, et *Ariane*. L'abbé Perrin avait donné les vers pour *Pomone* et *Ariane*, et on les trouva détestables. Gilbert fit les vers du troisième opéra, et le marquis de Sourdillac inventa toutes les machines. On n'avait pas encore représenté l'*Ariane* lorsque madame de Montespan fit ôter l'Opéra à Cambert pour le donner à Lulli; de quoi Cambert inconsolable se résolut à passer en Angleterre, où, par le crédit de Saint-Évremond, il obtint la maîtrise de la musique particulière du roi Charles II Mais il ne garda pas longtemps cet emploi et mourut en 1677. Il vivait encore quand Saint-Évremond écrivit ces lignes. (Note de M. Ch. Giraud.)

Il n'y a point de récitatif mieux entendu, ni mieux varié que le sien; mais, pour la nature des passions, pour la qualité des sentiments qu'il faut exprimer, il doit recevoir des auteurs les lumières que Lulli leur sait donner, et s'assujettir à la direction, quand Lulli, par l'étendue de sa connaissance, peut être justement leur directeur.

Je ne veux pas finir mon discours sans vous entretenir du peu d'estime qu'ont les Italiens pour nos *opéras*, et du grand dégoût que nous donnent ceux d'Italie. Les Italiens, qui s'attachent tout à fait à la représentation, ne sauraient souffrir que nous appelions *opéra* un enchaînement de danses et de musique, qui n'ont pas un rapport bien juste et une liaison assez naturelle avec les sujets. Les Français, accoutumés à la beauté de leurs ouvertures, à l'agrément de leurs airs, au charme de leurs symphonies, souffrent avec peine l'ignorance ou le méchant usage des instruments aux *opéras* de Venise, et refusent leur attention à un long récitatif, qui devient ennuyeux par le peu de variété qui s'y rencontre. Je ne saurais vous dire proprement ce que c'est que leur *récitatif*, mais je sais bien que ce n'est ni chanter, ni réciter; c'est une chose inconnue aux anciens, qu'on pourrait définir *un méchant usage du chant et de la parole*. J'avoue que j'ai trouvé des choses inimitables dans l'*opéra* de Luigi, et pour l'expression des sentiments, et pour le charme de la musique; mais le récitatif ordinaire ennuyait beaucoup, en sorte que les Italiens mêmes attendaient avec impatience les beaux endroits, qui venaient à leur opinion trop rarement. Je comprendrai les plus grands défauts de nos opéras en peu de paroles: on y pense aller à une représentation, et l'on ne représente rien; on y veut voir une comédie, et l'on n'y trouve aucun esprit de la comédie.

Voilà ce que j'ai cru pouvoir dire de la différente constitution des *opéras*. Pour la manière de chanter, que nous appelons en France *exécution*, je crois, sans partialité, qu'aucune nation ne saurait le disputer à la nôtre. Les Espagnols ont une disposition de gorge admirable; mais avec leurs fredons et leurs roulements, ils semblent ne songer à autre chose dans leur chant qu'à disputer la facilité du gosier aux rossignols. Les Italiens ont l'expression fausse, ou du moins outrée, pour ne connaître pas avec justesse

la nature ou le degré des passions. C'est éclater de rire, plutôt que chanter, lorsqu'ils expriment quelque sentiment de joie. S'ils veulent soupirer, on entend des sanglots qui se forment dans la gorge avec violence, non pas des soupirs qui échappent secrètement à la passion d'un cœur amoureux. D'une réflexion douloureuse, ils font les plus fortes exclamations : les larmes de l'absence sont des pleurs de funérailles ; le triste devient lugubre dans leur bouche ; ils font des cris au lieu de plaintes, dans la douleur ; et quelquefois, ils expriment la langueur de la passion comme une défaillance de la nature. Peut-être qu'il y a du changement, aujourd'hui, dans leur manière de chanter ; et qu'ils ont profité de notre commerce, pour la propreté d'une exécution polie, comme nous avons tiré avantage du leur, pour les beautés d'une plus grande et plus hardie composition.

J'ai vu des comédies, en Angleterre, où il y avait beaucoup de musique ; mais, pour en parler discrètement, je n'ai pu m'accoutumer au chant des Anglais. Je suis venu trop tard en leur pays, pour pouvoir prendre un goût si différent de tout autre. Il n'y a point de nation qui fasse voir plus de courage dans les hommes, et plus de beauté dans les femmes : plus d'esprit dans l'un et dans l'autre sexe. On ne peut pas avoir toutes choses. Où tant de bonnes qualités sont communes, ce n'est pas un si grand mal que le bon goût y soit rare : il est certain qu'il s'y rencontre assez rarement ; mais les personnes en qui on le trouve l'ont aussi délicat que gens du monde, pour échapper à celui de leur nation par un art exquis, ou par un très-heureux naturel.

Solus Gallus cantat ; il n'y a que le Français qui chante. Je ne veux pas être injurieux à toutes les autres nations, et soutenir ce qu'un auteur a bien voulu avancer : *Hispanus flet*, *dolet Italus*, *Germanus boat*, *Flander ululat*, *solus Gallus cantat ;* je lui laisse toutes ces belles distinctions, et me contente d'appuyer mon sentiment de l'autorité de Luigi, qui ne pouvait souffrir que les Italiens chantassent ses airs, après les avoir ouï chanter à M. Nyert, à Hilaire, à la petite la Varenne. A son retour en Italie, il se rendit tous les musiciens de sa nation ennemis, disant hautement à Rome, comme il avait dit à Paris, que pour rendre une musique agréable, il fallait des airs italiens dans la bouche des

Français. Il faisait peu de cas de nos chansons, excepté de celles de Boisset, qui attirèrent son admiration. Il admira le concert de nos violons, il admira nos luths, nos clavecins, nos orgues ; et quel charme n'eût-il pas trouvé à nos flûtes, si elles avaient été en usage en ce temps-là ! Ce qui est certain, c'est qu'il demeura fort rebuté de la rudesse et de la dureté des plus grands maîtres d'Italie, quand il eut gouté la tendresse du toucher et la propreté de la manière de nos Français.

Je serais trop partial, si je ne parlais que de nos avantages. Il n'y a guère de gens qui aient la compréhension plus lente, et pour le sens des paroles, et pour entrer dans l'esprit du compositeur, que les Français ; il y en a peu qui entendent moins la quantité, et qui trouvent avec tant de peine la prononciation ; mais après qu'une longue étude leur a fait surmonter toutes ces difficultés, et qu'ils viennent à posséder bien ce qu'ils chantent, rien n'approche de leur agrément. Il nous arrive la même chose sur les instruments, et particulièrement dans les concerts, où rien n'est bien sûr, ni bien juste, qu'après une infinité de répétitions ; mais rien de si propre et de si poli, quand les répétitions sont achevées. Les Italiens, profonds en musique, nous portent leur science aux oreilles, sans douceur aucune : les Français ne se contentent pas d'ôter à la science la première rudesse, qui sent le travail de la composition ; ils trouvent dans le secret de l'exécution, comme un charme pour notre âme, et je ne sais quoi de touchant qu'ils savent porter jusqu'au cœur.

J'oubliais à vous parler des machines, tant il est facile d'oublier les choses qu'on voudrait qui fussent retranchées. Les machines pourront satisfaire la curiosité des gens ingénieux pour des inventions de mathématiques, mais elles ne plairont guère, au théâtre, à des personnes de bon goût. Plus elles surprennent, plus elles divertissent l'esprit de son attention au discours ; et plus elles sont admirables, et moins l'impression de ce merveilleux laisse à l'âme de tendresse, et du sentiment exquis dont elle a besoin pour être touchée du charme de la musique. Les anciens ne se servaient de machines, que dans la nécessité de faire venir quelque dieu ; encore les poëtes étaient-ils trouvés ridicules, presque toujours, de s'être laissé réduire à cette nécessité-là. Si l'on

la naturò on l… … pour les belles décorations, chanter … qui … plus agréable, que n'est celui des venler … naturel et plus … qui exposait des dieux à ses portes, et gorg… … L'antiquité, cette antiquité, dis-je, toute vaine et crédule mer… machines … ses foyers; … n'en exposa néanmoins que fort rarement sur le rer … qu'elle était … la créance en a été perdue, les Italiens ont réta- g… théâtre. Après que … des dieux éteints dans le monde, et n'ont pas bli, en leurs opéras, … hommes de ces vanités ridicules, pourvu qu'ils craint d'occuper les … pièces un plus grand éclat par l'introduction de donnassent à leurs … faux merveilleux. Ces divinités de théâtre ont cet éblouissant et … longtemps l'Italie. Détrompée heureusement à la fin, abusé assez … on la voit renoncer à ces mêmes dieux qu'elle avait rappelés, et revenir à des choses qui n'ont pas véritablement la dernière justesse, mais qui sont moins fabuleuses, et que le bon sens, avec un peu d'indulgence, ne rejette pas.

Il nous est arrivé, au sujet des dieux et des machines, ce qui arrive presque toujours aux Allemands, sur nos modes. Nous venons de prendre ce que les Italiens abandonnent; et comme si nous voulions réparer la faute d'avoir été prévenus dans l'invention, nous poussons, jusques à l'excès, un usage qu'ils avaient introduit mal à propos, mais qu'ils ont ménagé avec retenue. En effet, nous couvrons la terre de divinités, et les faisons danser par troupe, au lieu qu'ils les faisaient descendre, avec quelque sorte de ménagement, aux occasions les plus importantes. Comme l'Arioste avait outré le merveilleux des poëmes, par le fabuleux incroyable, nous outrons le fabuleux des *opéras*, par un assemblage confus de dieux, de bergers, de héros, d'enchanteurs, de fantômes, de furies, de démons. J'admire Lulli, aussi bien pour la direction des danses, qu'en ce qui touche la voix et les instruments; mais la constitution de nos *opéras* doit paraître bien extravagante à ceux qui ont le bon goût du vraisemblable et du merveilleux.

Cependant on court hasard de se décrier par ce bon goût, si on ose le faire paraître; et je conseille aux autres, quand on parle devant eux de l'*opéra*, de se faire à eux-mêmes un secret de leurs lumières. Pour moi, qui ai passé l'âge et le temps de me signaler dans le monde, par l'esprit des modes et par le mérite

des fantaisies, je me résous de prendre le parti du bon sens, tout abandonné qu'il est, et de suivre la raison dans sa disgrâce, avec autant d'attachement que si elle avait encore sa première considération. Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on est pour l'*opéra*, c'est qu'il va ruiner la tragédie, qui est la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'âme, et la plus capable de former l'esprit.

Concluons, après un si long discours, que la constitution de nos *opéras* ne saurait guère être plus défectueuse. Mais il faut avouer, en même temps, que personne ne travaillera si bien que Lulli sur un sujet mal conçu ; et qu'il est difficile de faire mieux que Quinault, en ce qu'on exige de lui.

XXXV

ÉCLAIRCISSEMENT SUR CE QU'ON A DIT DE LA MUSIQUE DES ITALIENS.

— 1672 —

On m'a rendu de si méchants offices, à l'égard des Italiens, que je me sens obligé de me justifier, auprès des personnes dont je désirerais l'approbation, et appréhenderais la censure. Je déclare donc qu'après avoir écouté *Syphace*, *Ballarini* et *Buzzolini* avec attention ; qu'après avoir examiné leur chant, avec le peu d'esprit et de connaissance que je puis avoir, j'ai trouvé qu'ils chantaient divinement bien ; et si je savais des termes qui fussent au-dessus de cette expression, je m'en servirais pour faire valoir leurs capacités davantage.

Je ne saurais faire un jugement assuré des Français. Ils remuent trop les passions : ils mettent un si grand désordre en nos mouvements, que nous en perdons la liberté du discernement, que les autres nous ont laissée pour trouver la sûreté de leur mérite dans la justesse de nos approbations.

La première institution de la musique a été faite pour tenir notre âme dans un doux repos, ou la remettre dans son assiette, si elle en était sortie. Ceux-là sont louables, qui par une connaissance égale des cœurs et du chant, suivent des ordres si utilement

établis. Les Français n'ont aucun égard à ces principes ; ils inspirent la crainte, la pitié, la douleur; ils inquiètent, ils agitent, ils troublent, quand il leur plaît ; ils excitent les passions que les autres apaisent ; ils gagnent le cœur par un charme qu'on pourrait nommer une espèce de séduction. Avez-vous l'âme tendre et sensible? Aimez-vous à être touché? Écoutez la Rochouas[1], Baumaviel, Duménil ; ces maîtres secrets de l'intérieur, qui cherchent encore la grâce et la beauté de l'action, pour mettre nos yeux dans leurs intérêts. Mais voulez-vous admirer la capacité, la science, la profondeur dans les choses difficiles? la facilité de chanter tout sans étude, l'art d'ajuster la composition à sa voix, au lieu d'accommoder sa voix à l'intention du compositeur? voulez-vous admirer une longueur d'haleine incroyable pour les tenues, une facilité de gosier surprenante pour les passages? Entendez *Syphace*, *Ballarini* et *Buzzolini*, qui dédaignant les faux mouvements du cœur, s'attachent à la plus noble partie de vous-même, et assujettissent les lumières les plus certaines de votre esprit.

XXXVI

DÉFENSE DE QUELQUES PIÈCES DE THÉATRE DE M. CORNEILLE

A M. de Barillon[2].

— 1677 —

Je n'ai jamais douté de votre inclination à la vertu, mais je ne vous croyais pas scrupuleux jusqu'au point de ne pouvoir souffrir Rodogune sur le théâtre, parce qu'elle veut inspirer à ses amants le dessein de faire mourir leur mère, après que la mère a voulu inspirer à ses enfants le dessein de faire mourir une maîtresse. Je vous supplie, monsieur, d'oublier la douceur de notre naturel, l'innocence de nos mœurs, l'humanité de notre politique, pour considérer les coutumes barbares et les maximes criminelles des princes de l'Orient. Quand vous aurez fait réflexion qu'en toutes

[1] Var. *la Rochechouart*.
[2] Ambassadeur extraordinaire de France en Angleterre

les familles royales de l'Asie, les pères se défont de leurs enfants, sur le plus léger soupçon ; que les enfants se défont de leurs pères, par l'impatience de régner ; que les maris font tuer leurs femmes, et les femmes empoisonner leurs maris ; que les frères comptent pour rien le meurtre des frères ; quand vous aurez considéré un usage si détestable, établi parmi les rois de ces nations, vous vous étonnerez moins que Rodogune ait voulu venger la mort de son époux sur Cléopâtre, qu'elle ait voulu assurer sa vie, recouvrer sa liberté, et mettre un amant sur le trône, par la perte de la plus méchante femme qui fut jamais. Corneille a donné aux jeunes princes tout le bon naturel qu'ils auraient dû avoir pour la meilleure mère du monde : il a fait prendre à la jeune reine le parti qu'exigeait d'elle la nécessité de ses affaires.

Peut-être me direz-vous que ces crimes-là peuvent s'exécuter en Asie, et ne se doivent pas représenter en France. Mais quelle raison vous oblige de refuser notre théâtre à une femme qui n'a fait que conseiller le crime pour son salut, et de l'accorder à ceux qui l'ont fait eux-mêmes sans aucun sujet ? Pourquoi bannir de notre scène Rodogune, et y recevoir avec applaudissement Électre et Oreste ? Pourqui Atrée y fera-t-il servir à Thyeste ses propres enfants dans un festin ? Pourquoi Néron y fera-t-il empoisonner Britannicus ? Pourquoi Hérode, roi des Juifs, roi de ce peuple aimé de Dieu, fera-t-il mourir sa femme ? Pourquoi Amurat fera-t-il étrangler Roxane et Bajazet ? Et venant des Juifs et des Turcs aux chrétiens, pourquoi Philippe II, ce prince si catholique, fera-t-il mourir don Carlos, sur un soupçon fort mal éclairci ? La *nouvelle* la plus agréable que nous ayons[1] a renouvelé la mémoire d'une chose ensevelie, et a produit une tragédie, en Angleterre[2], dont le sujet a su plaire à tous les Anglais. Rodogune, cette pauvre princesse opprimée, n'a pas demandé un crime pour un crime. Elle a demandé sa sûreté, qui ne pouvait s'établir que par un crime ; mais un crime, à l'égard d'un Capucin, plus qu'à l'égard d'un Ambassadeur, un crime dont Machiavel aurait fait une vertu politique, et que la méchanceté de Cléopâtre peut faire passer pour une justice légitimement exercée.

[1] *Don Carlos*, nouvelle historique, par l'abbé de Saint-Réal.
[2] Composée par Thom. Otway, en 1676.

Une chose que vous trouviez fort à redire, Monsieur, c'est qu'on ait rendu une jeune princesse capable d'une si forte résolution. Je ne sais pas bien son âge; mais je sais qu'elle était reine, et qu'elle était veuve. Une de ces qualités suffit pour faire perdre le scrupule à une femme, à quelque âge que ce soit. Faites grâce, monsieur, faites grâce à Rodogune, le monde vous fournira de plus grands crimes que le sien, où vous pourrez faire un meilleur usage de la vertueuse haine que vous avez pour les méchantes actions.

A madame la duchesse Mazarin.

II. Il me semble que Rodogune n'est pas mal justifiée : faisons la même chose pour Emilie, auprès de madame Mazarin. Suspendez votre jugement, madame; Emilie n'est pas fort coupable d'avoir exposé Cinna aux dangers d'une conspiration. Ne la condamnez pas, de peur de vous condamner vous-même : c'est par vos propres sentiments que je veux défendre les siens ; c'est par Hortense que je prétends justifier Émilie.

Émilie avait vu la proscription de sa famille; elle avait vu massacrer son père, et, ce qui était plus insupportable à une Romaine, elle voyait la république assujettie par Auguste. Le désir de la vengeance et le dessein de rétablir la liberté lui firent chercher des amis, à qui les mêmes outrages pussent inspirer les mêmes sentiments, et que les mêmes sentiments pussent unir pour perdre un usurpateur. Cinna, neveu de Pompée, et le seul reste de cette grande maison, qui avait péri pour la république, joignit ses ressentiments à ceux d'Émilie ; et tous deux venant à s'animer par le souvenir des injures, autant que par l'intérêt du public, formèrent ensemble le dessin hardi de cette illustre et célèbre conspiration.

Dans les conférences qu'il fallut avoir pour conduire cette affaire, les cœurs s'unirent aussi bien que les esprits ; mais ce ne fut que pour animer davantage la conspiration ; et jamais Émilie ne se promit à Cinna, qu'à condition qu'il se donnerait tout entier à leur entreprise. Ils conspirèrent donc, avant que de s'aimer ; et leur passion, qui mêla ses inquiétudes et ses craintes à celles

qui suivent toujours les conjurations, demeura soumise au désir de la vengeance et à l'amour de la liberté.

Comme leur dessein était sur le point de s'exécuter, Cinna se laissant toucher à la confiance, et aux bienfaits d'Auguste, fit voir à Émilie une âme sujette aux remords, et toute prête à changer de résolution ; mais Émilie, plus Romaine que Cinna, lui reprocha sa faiblesse, et demeura plus fortement attachée à son dessein que jamais. Ce fut là qu'elle dit des injures à son amant ; ce fut là qu'elle imposa des conditions que vous n'avez pu souffrir, et que vous approuverez, madame, quand vous vous serez mieux consultée. Le désir de la vengeance fut la première passion d'Émilie : le dessein de rétablir la république se joignit au désir de la vengeance ; l'amour fut un effet de la conspiration, et il entra dans l'âme des conspirateurs, plus pour y servir que pour y régner.

> Joignons à la douceur de venger nos parens,
> La gloire qu'on remporte à punir les tyrans ;
> Et faisons publier par toute l'Italie :
> *La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie,*
> *On a touché son âme, et son cœur s'est épris ;*
> *Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix*[1].

Vous êtes née à Rome, madame, et vous y avez reçu l'âme des Porcies et des Arries[2], au lieu que les autres qu'on y voit naître n'y prennent que le génie des Italiens. Avec cette âme toute grande, toute romaine, si vous viviez aujourd'hui dans une république qu'on opprimât ; si vos parents y étaient proscrits, votre maison désolée, et, ce qui est le plus odieux à une personne libre, si votre égal était devenu votre maître ; ce couteau que vous avez acheté pour vous tuer, quand vous verrez la ruine de votre patrie ; ce couteau ne serait-il pas essayé contre le tyran, avant que d'être employé contre vous-même? Vous conspireriez sans doute ; et un misérable amant qui voudrait vous inspirer la faiblesse d'un repentir, serait traité plus durement par Hortense, que Cinna ne le fut par Émilie.

Je m'imagine que nous vivons dans une même république,

[1] Paroles d'Émilie à sa confidente, dans *Cinna*.
[2] Femmes de Brutus et de Pétus.

dont un citoyen ambitieux opprime la liberté. En cet état déplorable, je vous offrirais un vieux Cinna, qui ferait peu d'impression sur votre cœur ; mais, quand vous lui auriez ordonné de punir le tyran, il ne reviendrait pas vous trouver avec des remords, avec cette vertu apparente qui cache des mouvements de crainte et des sentiments d'intérêt. Il recevrait la confidence et les bienfaits du nouvel Auguste, comme des outrages ; les périls ne feraient que l'animer à vous servir ; il se porterait enfin si généreusement à l'exécution de l'entreprise, que vous le plaindriez mort, pour avoir obéi à vos ordres, ou le loueriez vivant, après les avoir exécutés.

Que la condition du vieux philosophe est malheureuse ! Il ne se soucie point de gloire ; et le mieux qui lui puisse arriver, c'est qu'un peu de louange soit le prix de tous ses services. Encore cette apparence de grâce, toute vaine qu'elle est, ne lui est accordée que bien rarement ; il voit même beaucoup plus de disposition à lui donner des chagrins que des louanges. Et Dieu conserve M. l'ambassadeur de Portugal[1] ! S'il n'était plus au monde, le philosophe serait exposé le premier aux mauvais traitements que Son Excellence essuie tous les jours.

A Messieurs de ***.

III. Si je dispute quelquefois avec vous, messieurs, ce n'est que pour remplir le vide du jeu et pour vous ôter l'ennui d'une conversation trop languissante. Je conteste à dessein de vous céder, et vous oppose de faibles raisons, tout préparé à reconnaître la supériorité des vôtres.

Dans cette vue, j'ai soutenu que *le Menteur* était une bonne comédie, que le sujet du *Cid* était heureux, et que cette pièce faisait un très-bel effet sur le théâtre, quoiqu'elle ne fût pas sans défaut ; j'ai soutenu que *Rodogune* était un fort bel ouvrage, et que l'*Œdipe* devait passer pour un chef-d'œuvre de l'art. Pouvais-je vous faire un plus grand plaisir, messieurs, que de vous donner une si juste occasion de me contredire, et de faire valoir la force et la netteté de votre jugement aux dépens du mien ?

J'ai soutenu que, pour faire une belle comédie, il fallait choisir

[1] Le comte de Mélos.

un beau sujet, le bien disposer, le bien suivre, et le mener naturellement à la fin ; qu'il fallait faire entrer les caractères dans les sujets, et non pas former la constitution des sujets après celle des caractères ; que nos actions devaient précéder nos qualités et nos humeurs ; qu'il fallait remettre à la philosophie de nous faire connaître ce que sont les hommes, et à la comédie de nous faire voir ce qu'ils sont ; et qu'enfin ce n'est pas tant la nature humaine qu'il faut expliquer, que la condition humaine qu'il faut représenter sur le théâtre.

Ne vous ai-je pas bien servis, messieurs, quand je me suis rendu ridicule par de si sottes propositions ? Pouvais-je faire plus pour vous, que d'exposer à votre censure la rudesse d'un vieux goût qui a fait voir le raffinement du vôtre ? Vous avez raison, messieurs, vous avez raison de vous moquer des songes d'Aristote et d'Horace, des rêveries de Heinsius et de Grotius, des caprices de Corneille et de Ben Jonson, des fantaisies de Rapin [1], et de Boileau. La seule règle des honnêtes gens, c'est la mode. Que sert une raison qui n'est point reçue, et qui peut trouver à redire à une extravagance qui plaît ?

J'avoue qu'il y a eu des temps où il fallait choisir de beaux sujets, et les bien traiter : il ne faut plus aujourd'ui que des caractères ; et je demande pardon au poëte de la comédie de M. le duc de Buckingham, s'il m'a paru ridicule, quand il se vantait d'avoir trouvé l'invention de faire des comédies sans sujet [2]. J'ai les mêmes excuses à vous faire, messieurs : comme vous avez le même esprit, je vous ai tous offensés également ; ce qui m'oblige à vous donner une pareille satisfaction. Mais je ne prétends pas me raccommoder simplement avec vous, sur la comédie ; j'espère que vous me ferez, à l'avenir, un traitement plus favorable en tout, et que madame Mazarin me sera moins opposée qu'elle n'est.

Que vous ai-je fait, madame la duchesse, pour me traiter de la façon que vous me traitez ? Il n'y a que moi, et le diable de Quevedo, à qui l'on impute toutes les qualités contraires. Vous

[1] René Rapin, jésuite, né en 1621, mort en 1687 ; auteur du poëme latin des *Jardins* (*Hortorum* libri IV) et d'autres ouvrages estimés de critique.

[2] Voyez la comédie du duc de Buckingham, intitulée : *the Rehearsal*, c'est-à-dire *la Répétition des rôles*.

me trouvez fade dans les louanges, vous me trouvez piquant dans les vérités : si je veux me taire, je suis trop discret; si je veux parler, je suis trop libre. Quand je dispute, la contestation vous choque ; quand je m'empêche de disputer, ma retenue vous paraît méprisante et dédaigneuse. Dis-je des nouvelles? je suis mal informé ; n'en dis-je pas? je fais le mystérieux. A l'hombre, on se défie de moi comme d'un pipeur, et on me trompe comme un imbécile. On me fait les injustices, et on me condamne. Je suis puni du tort qu'ont les autres. Tout le monde crie, tout le monde se plaint, et je suis le seul à souffrir.

Je vous ai l'obligation de toutes ces choses, madame, sans compter que vous me donnez au public pour tel qu'il vous plaît. Vous me faites révérer ceux que je méprise, mépriser ceux que j'honore, offenser ceux que je crains. Quartier! madame la duchesse; je me rends. Ce n'est pas vaincre que d'avoir affaire à des gens rendus. Portez vos armes contre les rebelles, forcez les opiniâtres, et gouvernez avec douceur les soumis : la différence des uns aux autres ne doit pas durer longtemps. Un jour viendra (et ce grand jour n'est pas loin) que le comte de Mélos ne murmurera plus à l'hombre, et que le baron de la Taulade perdra sans chagrin. Pour moi, j'ai abandonné *les Visionnaires*[1], et *le Menteur*. Racine est préféré à Corneille, et les caractères l'emportent sur les sujets. Je ne renonce pas seulement à mon opinion, madame; je maintiens les vôtres avec plus de fermeté que M. de Villiers n'en peut avoir à soutenir la beauté de ses parentes. J'ai changé l'ordre de mes louanges et de mes censures. Dès les cinq heures du soir, je blâmerai ce que vous jugerez blâmable, et je louerai à minuit ce que vous croirez digne d'être loué. Pour dernier sacrifice, je continuerai, tant qu'il vous plaira, la maudite société que nous avons eue, M. l'ambassadeur de France, M. le comte de Castelmelhor[2], et moi. Proposez quelque chose de plus difficile; vos ordres, madame, le feront exécuter.

[1] Comédie de Desmarets de Saint-Sorlin.

[2] « Dom Louis de Vasconcellos y Sousa, comte de Castelmelhor, premier ministre et favori d'Alphonse, roi de Portugal. Après la révolution qui arriva en Portugal en 1667, il fut obligé de se retirer à Turin, d'où il obtint permission de passer en Angleterre. Il y demeura dix ou douze ans, et retourna ensuite en Portugal. » DES MAIZEAUX.

XXXVII

DISSERTATION SUR LE MOT *VASTE*

A Messieurs de l'Académie française.

— 1685 —

Après m'être condamné moi-même sur le mot VASTE, je me persuadais qu'on devait être content de ma rétractation : mais puisque Messieurs de l'Académie ont jugé à propos que leur censure fût ajoutée à la mienne, je déclare que mon désaveu n'était pas sincère ; c'était un pur effet de docilité et un assujettissement volontaire de mes sentiments à ceux de madame Mazarin[1]. Aujourd'hui, je reprends contre eux la raison que j'avais quittée pour elle, et que tout honnête homme ferait vanité d'avoir perdue.

On peut disputer à Messieurs de l'Académie le droit de régler notre langue comme il leur plaît. Il ne dépend pas des auteurs d'abolir de vieux termes, par dégoût, et d'en introduire de nouveaux, par fantaisie. Tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de les rendre maîtres de l'usage, lorsque l'usage n'est pas contraire au jugement et à la raison. Il y a des auteurs qui ont perfectionné les langues ; il y en a qui les ont corrompues ; et il faut revenir au bon sens, pour en juger. Jamais Rome n'a eu de si beaux esprits que sur la fin de la république : la raison en était qu'il y avait encore assez de liberté, parmi les Romains, pour donner de la force aux esprits, et assez de luxe pour leur donner de la politesse et de l'agrément. En ce temps, où la beauté de la langue était à son plus haut point ; ce temps où il y avait à Rome de si grands génies : César, Salluste, Cicéron, Hortensius, Brutus, Asinius Pollio, Curion, Catulle, Atticus, et beaucoup d'autres

[1] Voici quelle fut l'occasion qui donna sujet à Saint-Évremond d'écrire cette dissertation. La duchesse avait dit : en louant Richelieu, *qu'il avait l'esprit vaste ;* Saint-Évremond prétendit que l'expression n'était pas juste, et la discussion s'animant, on convint de s'en rapporter à l'Académie française, qui, consultée par l'abbé de Saint-Réal, décida que la critique de Saint-Évremond n'était pas fondée. Ce dernier répondit par la *Dissertation* que voici. (Note de M. Ch. Giraud.)

qu'il serait inutile de nommer ; en ce temps, il était juste de se soumettre à leur sentiment, et de recevoir avec docilité leurs décisions. Mais lorsque la langue est venue à se corrompre, sous les empereurs, lorsqu'on préférait Lucain à Virgile, et Sénèque à Cicéron, était-on obligé d'assujettir la liberté de son jugement à l'autorité de ceux qui faisaient les beaux esprits? Et Pétrone n'est-il pas loué par tous les gens de bon goût, d'en avoir eu assez pour tourner en ridicule l'éloquence de son temps, pour avoir connu le faux jugement de son siècle, pour avoir donné à Virgile et à Horace toutes les louanges qui leur étaient dues? *Homerus testis et Lyrici, Romanusque Virgilius, et Horatii curiosa felicitas*[1].

Venons des Latins aux Français. Quand Nervèze[2] faisait admirer sa fausse éloquence, la cour n'aurait-elle pas eu obligation à quelque bon esprit qui l'eût détrompée? Quand on a vu Coëffeteau charmer tout le monde, par ses métaphores, et que les *maîtresses voiles de son éloquence*[3] passaient pour une merveille ; quand la langue fleurie de Cohon[4], qui n'avait ni force, ni solidité, plaisait à tous les faux polis, aux faux délicats ; quand l'affectation de Balzac, qui ruinait la beauté naturelle des pensées, passait pour un style majestueux et magnifique, n'aurait-on pas rendu un grand service au public de s'opposer à l'autorité que ces messieurs se donnaient, et d'empêcher le mauvais goût, que chacun d'eux a établi différemment, dans son temps?

J'avoue qu'on n'a pas le même droit, contre Messieurs de l'Académie. Vaugelas, d'Ablancourt, Patru, ont mis notre langue dans sa perfection ; et je ne doute point que ceux qui écrivent, aujourd'hui, ne la maintiennent dans l'état où ils l'ont mise. Mais si quelque jour une fausse idée de politesse rendait le discours faible et languissant ; si pour aimer trop à faire des contes et à écrire des nouvelles, on s'étudiait à une facilité affectée, qui ne peut être autre chose qu'un faux naturel ; si un trop grand attachement à la pureté produisait enfin de la sécheresse ; si pour

[1] Pétrone, *Satyr.*, c. CXVIII.
[2] Nervèse a publié un volume d'*Épîtres morales* pleines de *phœbus* et de galimatias.
[3] Expressions de Coëffeteau.
[4] Célèbre prédicateur et ensuite évêque de Nîmes, mort en 1670.

suivre toujours l'ordre de la pensée, on ôtait à notre langue le beau tour qu'elle peut avoir ; et que, la dépouillant de tout ornement, on la rendît barbare, pensant la rendre naturelle ; alors ne serait-il pas juste de s'opposer à des corrupteurs qui ruineraient le bon et véritable style, pour en former un nouveau, aussi peu propre à exprimer les sentiments forts que les pensées délicates?

Qu'ai-je affaire de rappeler le passé, ou de prévoir l'avenir? Je reconnais la juridiction de l'Académie : qu'elle décide si VASTE est en usage, ou s'il n'y est pas ; je me rendrai à son jugement. Mais pour connaître la force et la propriété du terme, pour savoir si c'est un blâme ou une louange, elle me permettra de m'en rapporter à la raison. Ce petit discours fera voir si je l'ai eue.

J'avais soutenu qu'ESPRIT VASTE se prend en bonne, ou en mauvaise part, selon les choses qui s'y trouvent ajoutées ; qu'un ESPRIT VASTE, *merveilleux*, *pénétrant*, marquait une capacité admirable ; et qu'au contraire un ESPRIT VASTE *et démesuré*, était un esprit qui se perdait en des pensées vagues : en de belles, mais vaines idées, en des desseins trop grands, et peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réussir. Mon opinion me paraissait assez modérée. Il me prend envie de nier que VASTE puisse, jamais, être une louange, et que rien soit capable de rectifier cette qualité. Le grand est une perfection dans les esprits, le *vaste* toujours un vice. L'étendue juste et réglée fait le grand, la grandeur démesurée fait le *vaste* : VASTITAS, *grandeur excessive*.

Le *vaste* et l'*affreux* ont bien du rapport : les choses *vastes* ne conviennent point avec celles qui font sur nous une impression agréable. *Vasta solitudo* n'est pas de ces solitudes qui donnent un repos délicieux, qui charment les peines des amants, qui enchantent les maux des misérables ; c'est une solitude sauvage, où nous nous étonnons d'être seuls, où nous regrettons la perte de la compagnie, où le souvenir des plaisirs perdus nous afflige, où le sentiment des maux présents nous tourmente. Une *maison vaste* a quelque chose d'affreux à la vue ; des *appartements vastes* n'ont jamais donné envie à personne d'y loger ; des *Jardins vastes* ne sauraient avoir, ni l'agrément qui vient de l'art, ni les grâces que peut donner la nature ; de *vastes forêts* nous effrayent ; la vue se dissipe et se perd à regarder de *vastes campagnes*.

Les rivières d'une juste grandeur nous font voir des bords agréables, et nous inspirent insensiblement la douceur de leur cours paisible : les fleuves trop larges, les débordements, les inondations nous déplaisent par leurs agitations ; nos yeux ne sauraient souffrir leur *vaste étendue*. Les pays sauvages qui n'ont point encore reçu de culture, les pays ruinés par la désolation de la guerre, les terres désertes et abandonnées, ont quelque chose de *vaste* qui fait naître en nous, comme un sentiment secret d'horreur, VASTUS, *quasi vastatus ;* VASTE est à peu près la même chose que *gâté*, que *ruiné*. Passons des solitudes, des forêts, des campagnes, des rivières, aux animaux et aux hommes.

Les baleines, les éléphants, se nomment VASTÆ *et immanes belluæ*. Ce que les poëtes ont peint de plus monstrueux, les Cyclopes, les géants, sont nommés *vastes* :

> *VASTOS que ab rupe Cyclopas*
> *Prospicio*[1].
> *VASTA se mole moventem*
> *Pastorem Polyphemum.*

Parmi les hommes, ceux qui excédaient notre stature ordinaire, ceux que la grosseur ou la grandeur distinguait des autres, étaient nommés chez les Latins, VASTA *corpora*.

Vastus a passé jusqu'aux coutumes et aux manières. Caton, qui avait d'ailleurs tant de bonnes qualités, était un homme VASTIS *moribus*, à ce que disaient les Romains. Il n'y avait aucune élégance en ses discours, aucune grâce, ni en sa personne, ni en ses actions : il avait un air rustique et sauvage, en toutes choses. Les Allemands, aujourd'hui civilisés et polis, en beaucoup de lieux, voulaient autrefois que ce qui était chez eux et autour d'eux, eût quelque chose de *vaste*. Leur habitation, leur train, leur suite, leurs équipages, leurs assemblées, leurs festins, VASTUM *aliquid redolebant ;* c'est-à-dire, qu'ils se plaisaient à une grandeur démesurée, où il n'y avait ni politesse, ni ornement. J'ai remarqué que le mot de VASTE a quatre ou cinq significations, dans Cicéron, toutes en mauvaise part : VASTA *solitudo*, VASTUS *et*

[1] Virg. *Æneid.* l. III, v. 647-648 et 656-57

agrestis[1], VASTA *et immanis bellua*[2], VASTAM *et hiantem orationem*[3]. La signification la plus ordinaire de VASTUS, c'est *trop spacieux, trop étendu, trop grand, démesuré.*

On me dira peut-être que VASTE ne signifie pas, en français, ce que VASTUS peut signifier en latin, dans tous les sens qu'on lui a donnés. Je l'avoue. Mais pourquoi ne conservera-t-il pas sa signification la plus naturelle, comme DOULEUR, VOLUPTÉ, LIBERTÉ, FAVEUR, HONNEUR, AFFLICTION, CONSOLATION, et mille mots de cette nature-là, conservent la leur? Encore y a-t-il une raison pour VASTE, qui ne se trouve point pour les autres ; c'est qu'il n'y a jamais eu de terme français qui exprimât véritablement ce que le VASTUS des Latins savait exprimer ; et nous ne l'avons pas rendu français, pour augmenter un nombre de mots qui signifient la même chose ; c'est pour donner à notre langue ce qui lui manquait, ce qui la rendait défectueuse.

Nous pensons plus fortement que nous ne nous exprimons : il y a toujours une partie de notre pensée qui nous demeure. Nous ne la communiquons presque jamais pleinement ; et c'est par l'esprit de pénétration, plus que par l'intelligence des paroles, que nous entrons tout à fait dans la conception des auteurs. Cependant, comme si nous appréhendions de bien entendre ce que pensent les autres, ou de faire comprendre ce que nous pensons nous-mêmes, nous affaiblissons les termes qui auraient la force de l'exprimer. Mais, en dépit que nous en ayons, VASTE conservera, en français, la véritable signification qu'il a en latin. On dit *trop vaste*, comme on dit *trop insolent*, *trop extravagant*, *trop avare ;* et c'est l'excès d'une méchante qualité : on ne dit point *assez vaste*, parce qu'ASSEZ marque une situation, une consistance, une mesure juste et raisonnable ; et du moment qu'une chose est *vaste*, il y a de l'excès, il y a du trop : *assez* ne saurait jamais lui convenir. Venons à examiner particulièrement l'ESPRIT VASTE, puisque c'est le sujet de la question.

Ce que nous appelons l'ESPRIT, se distingue en trois facultés : le jugement, la mémoire, l'imagination. Un jugement peut être

[1] Cicéron, in *Somn. Scip.*, § 6 ; *de Oratore*, lib. I, § 25.
[2] *De Divin.*, lib. I, § 14.
[3] *Rhetor. ad Herenn.*, lib. IV, § 12.

loué d'être *solide*, d'être *profond*, d'être *délicat* à discerner, *juste* à définir ; mais à mon avis, jamais homme de bon sens ne lui donnera la qualité de *vaste*. On dit qu'une *mémoire* est *heureuse*, qu'elle est *fidèle*, qu'elle est propre à recevoir et à garder les espèces : mais il n'est pas venu à ma connaissance qu'on l'ait nommée *vaste* qu'une fois[1], à mon avis, mal à propos. *Vaste* se peut appliquer à une *imagination* qui s'égare, qui se perd, qui se forme des visions et des chimères.

Je n'ignore pas qu'on a prétendu louer Aristote, en lui attribuant un *génie vaste*. On a cru que cette même qualité de *vaste* était une grande louange pour Homère. On dit qu'Alexandre, que Pyrrhus, que Catilina, que César, que Charles-Quint, que le cardinal de Richelieu, ont eu l'ESPRIT VASTE : mais si on prend la peine de bien examiner tout ce qu'ils ont fait, on trouvera que les beaux ouvrages, que les belles actions doivent s'attribuer aux autres qualités de leur esprit, et que les erreurs et les fautes doivent être imputées à ce qu'ils ont eu de *vaste*. Ils ont eu ce *vaste*, je l'avoue : mais ç'a été leur vice, et un vice qui ne leur est pardonnable, qu'en considération de leurs vertus. C'est une erreur de notre jugement, de faire leur mérite d'une chose qui ne peut être excusée que par indulgence : s'ils n'étaient presque toujours grands, on ne leur permettrait pas d'être quelquefois *vastes*. Venons à l'examen de leurs ouvrages et de leurs actions ; donnons à chaque qualité les effets qui véritablement lui appartiennent : commençons par les ouvrages d'Aristote.

Sa *Poétique* en est un des plus achevés ; mais à quoi sont dus tant de préceptes judicieux, tant d'observations justes, qu'à la netteté de son jugement ? On ne dira pas que c'est à son *esprit vaste*. Dans sa *Politique*, qui réglerait encore aujourd'hui des législateurs, c'est comme sage, comme prudent, comme habile, qu'il règle les diverses constitutions des États : ce ne fut jamais comme *vaste*. Personne n'est jamais entré si avant que lui dans le cœur de l'homme, comme on le peut voir dans sa *Morale* et dans sa *Rhétorique*, au chapitre des *Passions ;* mais c'est comme pénétrant qu'il y est entré, comme un philosophe qui savait faire

[1] Patru.

de profondes réflexions, qui avait fort étudié ses propres mouvements, et fort observé ceux des autres. Ne fondez pas le mérite du *vaste* là-dessus ; il n'y eut jamais aucune part. Aristote avait proprement l'*esprit vaste*, dans la *Physique*, et c'est de là que sont venues toutes ses erreurs ; par là, il s'est perdu dans les principes, dans la *matière première*, dans les cieux, dans les astres et dans le reste de ses fausses opinions.

Pour Homère, il est merveilleux tant qu'il est purement humain : juste dans les caractères, naturel dans les passions, admirable à bien connaître, et à bien exprimer, ce qui dépend de notre nature. Quand son *esprit vaste* s'est étendu sur celle des dieux, il en a parlé si extravagamment, que Platon l'a chassé de sa république, comme un fou.

Sénèque a eu tort de traiter Alexandre d'un téméraire, qui devait sa grandeur à sa fortune. Plutarque me paraît avoir raison, lorsqu'il attribue ses conquêtes à sa vertu, plus qu'à son bonheur. En effet, considérez Alexandre, à son avénement à la couronne ; vous trouverez qu'il n'a pas eu moins de conduite que de courage, pour s'établir dans les États de son père. Le mépris que l'on faisait de la jeunesse du prince, porta ses sujets à remuer, et ses voisins à entreprendre : il punit des séditieux et assujettit des inquiets. Toutes choses étant pacifiées, il prit des mesures pour se faire élire général des Grecs contre les Perses ; et ses mesures furent si bien prises, qu'on n'en eût pas attendu de plus justes du politique le plus consommé. Il fut élu, il entreprit cette guerre ; il fit faire mille fautes aux lieutenants de Darius, et à Darius lui-même, sans en faire aucune. Si la grandeur de son courage ne l'avait fait passer pour téméraire, par les périls où il s'exposait, sa conduite nous aurait laissé l'idée d'un prince prudent, d'un prince sage : je vous le dépeins grand et habile en tout ce qu'il a fait de beau. Vous le voulez *vaste* ; et c'est à ce *vaste* qu'il a dû tout ce qu'il a entrepris mal à propos.

Un désir de gloire que rien ne bornait, lui fit faire une guerre extravagante contre les Scythes. Une vanité démesurée lui persuada qu'il était fils de Jupiter. Le *vaste* s'étendit jusqu'à sa douleur, lorsque sa douleur le porta à sacrifier des nations entières aux mânes d'Ephestion. Après qu'il eut conquis le grand

empire de Darius, il pouvait se contenter du monde que nous connaissons ; mais son *esprit vaste* forma le dessein de la conquête d'un autre. Comme *vaste*, il entreprit son expédition des Indes, où l'armée le voulut abandonner, où sa flotte faillit à se perdre ; d'où il revint à Babylone triste, confus, incertain, se défiant des dieux et des hommes. Beaux effets de l'*esprit vaste* d'Alexandre !

Peu de princes ont eu l'*esprit* si *vaste* que Pyrrhus ; sa conversation avec Cynéas, cette conversation qui n'est ignorée de personne, le témoigne assez. Sa valeur, son expérience à la guerre, lui faisaient gagner des combats ; son *esprit vaste* qui embrassait toutes choses, ne lui permit pas de venir à bout d'aucune. C'était entreprise sur entreprise, guerre sur guerre ; nul fruit de la guerre. Vainqueur en Italie, vainqueur en Sicile, en Macédoine, vainqueur partout, nulle part bien établi ; sa fantaisie prévalant sur sa raison, par de nouveaux dessins chimériques qui l'empêchaient de tirer aucun avantage des bons succès.

On parle de Catilina, comme d'un homme détestable : on eût dit la même chose de César, s'il avait été aussi malheureux, dans son entreprise, que Catilina le fut dans la sienne. Il est certain que Catilina avait d'aussi grandes qualités que nul autre des Romains ; la naissance, la bonne mine, le courage, la force du corps, la vigueur de l'esprit : *nobili genere natus, magna vi et anima et corporis*, etc. Il fut lieutenant de Sylla, comme Pompée ; d'une maison beaucoup plus illustre que ce dernier, mais de moindre autorité dans le parti. Après la mort de Sylla, il aspira aux emplois que l'autre sut obtenir ; et, si rien n'était trop grand pour le crédit de Pompée, rien n'était assez élevé pour l'ambition de Catilina. L'impossible ne lui paraissait qu'extraordinaire, l'extraordinaire lui semblait commun et facile : VASTUS *animus immoderata, incredibilia, nimis alta cupiebat*[1].

Et par là vous voyez le rapport qu'il y a d'un *esprit vaste* aux choses démesurées. Les gens de bien condamnent son crime, les politiques blâment son entreprise, comme mal conçue ; car tous ceux qui ont voulu opprimer la république, excepté lui, ont eu pour eux la faveur du peuple, ou l'appui des légions. Catilina

[1] Salluste, *Catil.*, § V

n'avait ni l'un ni l'autre de ces secours ; son industrie et son courage lui tinrent lieu de toutes choses, dans une affaire si grande et si difficile. Il se fit lui-même une armée de soldats ramassés, qui n'avaient presque ni armes, ni subsistance ; et ces troupes combattirent avec autant d'opiniâtreté, que jamais troupes aient combattu. Chaque soldat avait l'audace de Catilina, dans le combat ; Catilina, la capacité d'un grand capitaine, la hardiesse du soldat le plus résolu et le plus brave : jamais homme ne mourut avec une fierté si noble. Il est difficile au plus homme de bien qui lira cette bataille, d'être fort pour la république contre lui : impossible de ne pas oublier son crime, pour plaindre son malheur. Il eût pu acquérir sûrement une grande autorité, selon les lois.

Cet ambitieux, si *vaste* dans ses projets, aspira toujours à la puissance, et se porta, à la fin, à cette conspiration funeste qui le perdit.

Qui fut plus grand, plus habile que César ? Quelle adresse, quelle industrie n'eut-il pas pour renvoyer une multitude innombrable de Suisses, qui cherchaient à s'établir dans les Gaules ? Il eut besoin d'autant de prudence que de valeur, pour défaire et chasser loin de lui les Allemands : il eut une dextérité admirable à ménager les Gaulois, se prévalant de leurs jalousies particulières, pour les assujettir les uns par les autres. Quelque chose de *vaste*, qui se mêlait dans son esprit avec ses belles qualités, lui fit abandonner ses mesures ordinaires, pour entreprendre l'expédition d'Angleterre : expédition chimérique, vaine pour sa réputation, et tout à fait inutile pour ses intérêts. Que de machines n'a-t-il pas employées, pour lever les obstacles qui s'opposaient au dessein de sa domination ! Il ruina le crédit de tous les gens de bien, qui pouvaient soutenir la république : il fit bannir Cicéron par Clodius qui venait de coucher avec sa femme ; il donna tant de dégoût à Catulus et à Lucullus, qu'ils abandonnèrent les affaires ; il rendit la probité de Caton odieuse, la grandeur de Pompée suspecte ; il souleva le peuple contre ceux qui protégeaient la liberté. Voilà ce qu'a fait César contre les défenseurs de l'État ; voici ce qu'il fit avec ceux qui lui aidèrent à le renverser. Son inclination pour les factieux se découvrit, à la conjuration de Catilina : il fut des amis de Catilina, et complice secret de son

crime; il chercha l'amitié de Clodius, homme violent et téméraire; il se lia avec Crassus, plus riche que bon citoyen; il se servit de Pompée, pour acquérir du crédit. Dès qu'on songea à donner des bornes à son autorité, et à prévenir l'établissement de sa puissance, il n'oublia rien pour ruiner Pompée; il mit Antoine dans ses intérêts; il gagna Curion et Dolabella; il s'attacha Hirtius, Oppius, Balbus, et tout autant qu'il put de gens inquiets, audacieux, entreprenants, capables de travailler, sous lui, à la ruine de la république.

Des mesures si fines, si artificieuses; des moyens si cachés et si délicats; une conduite si étudiée, en toutes choses; tant de dissimulation, tant de secret, ne peuvent s'attribuer à un *esprit vaste :* ses fautes, ses malheurs, sa ruine, sa mort, ne doivent s'imputer qu'à cet esprit. Ce fut cet esprit qui l'empêcha d'assujettir Rome, comme il le pouvait, ou de la gouverner comme il l'eût dû; c'est ce qui lui donna fantaisie de faire la guerre aux Parthes, quand il fallait s'assurer mieux des Romains. Dans un État incertain, où les Romains n'étaient ni citoyens, ni sujets, où César n'était ni magistrat ni tyran, où il violait toutes les lois de la république et ne savait pas établir les siennes : confus, égaré, dissipé, dans les *vastes idées* de sa grandeur, ne sachant régler ni ses pensées, ni ses affaires, il offensait le sénat et se fiait à des sénateurs; il s'abandonnait à des infidèles, à des ingrats, qui, préférant la liberté à toutes les vertus, aimèrent mieux assassiner un ami, un bienfaiteur, que d'avoir un maître. Louez, messieurs, louez l'*esprit vaste ;* il a coûté à César l'empire et la vie.

Bautru, qui était un assez bon juge du mérite des grands hommes, avait coutume de préférer Charles-Quint, à tout ce qu'il y avait eu de plus grand, dans l'Europe, depuis les Romains. Je ne veux pas décider, mais je pourrais croire que son esprit, son courage, son activité, sa vigueur, sa magnanimité, sa confiance, l'ont rendu plus estimable qu'aucun prince de son temps. Lorsqu'il prit le gouvernement de ses États, il trouva l'Espagne révoltée contre le cardinal Ximénès, qui en avait la régence. L'humeur austère, et les manières dures de ce cardinal, étaient insupportables aux Espagnols. Charles fut obligé de venir en

Espagne; et les affaires étant passées des mains de Ximénès dans les siennes, tous les grands se mirent dans leur devoir, et toutes les villes rentrèrent bientôt dans l'obéissance.

Charles-Quint fut plus habile, ou plus heureux que François Ier, dans leur concurrence pour l'Empire. François se trouvait plus riche et plus puissant; Charles l'emporta par sa fortune, ou par la supériorité de son génie. Le gain de la bataille de Pavie, et la prise de Rome, laissèrent prisonniers, entre ses mains, un roi de France et un pape : triomphe qui a passé tous ceux des Romains. La grande ligue de Smalcalde fut ruinée par sa conduite et par sa valeur. Il changea toute la face des affaires d'Allemagne; transféra l'électorat de Saxe d'une branche à une autre : de Frédéric vaincu et dépouillé, à Maurice qui avait suivi le parti du victorieux. La religion même fut soumise à la victoire, et elle reçut de la volonté de l'Empereur, le fameux *intérim*[1] dont on parlera toujours. Mais cet *esprit vaste* embrassa trop de choses pour en régler aucune. Il ne fit pas réflexion qu'il pouvait plus par autrui que par lui-même; et dans le temps qu'il croyait avoir assujetti Rome et l'Empire, Maurice tournant contre lui les armées qu'il semblait commander pour son service, faillit à le surprendre à Inspruck, l'obligea de se sauver en chemise, et de se retirer en toute diligence à Villach.

Il est certain que Charles-Quint avait de grandes qualités, et qu'il a fait de très-grandes choses; mais cet *esprit vaste* dont on le loue, lui a fait faire beaucoup de fautes et lui a causé bien des malheurs. C'est à cet esprit que sont dues de funestes entreprises en Afrique; c'est à lui que sont dus divers desseins, aussi mal concus que mal suivis; à lui que sont dus ces voyages, de nations en nations, où il entrait moins d'intérêt que de fantaisie. C'est cet *esprit vaste* qui l'a fait nommer *chevalier errant* par les Espagnols, et qui a donné le prétexte aux mal affectionnés, de l'estimer plus grand voyageur que grand conquérant. Admirez, messieurs, admirez la vertu de cet *esprit vaste :* il tourne les

[1] « C'était une espèce de règlement que Charles-Quint fit, en 1548, sur les articles de foi qu'il voulait qu'on crût généralement, en Allemagne, en attendant qu'un concile en eût décidé. » (DES MAIZEAUX.)

héros en chevaliers errants, et donne aux vertus héroïques l'air des aventures fabuleuses.

Je pourrais faire voir que cet *esprit vaste* fut cause de toutes les disgrâces du dernier duc de Bourgogne, aussi bien que de celles de Charles-Emmanuel, duc de Savoie ; mais j'ai impatience de venir au cardinal de Richelieu, pour démêler en sa personne, les différents effets du grand et du *vaste*.

On peut dire du cardinal de Richelieu, que c'était un fort grand génie ; et comme grand, il apporta des avantages extraordinaires à notre État ; mais, comme *vaste* (ce qu'il était quelquefois), il nous a menés bien près de notre ruine. Entrant dans le ministère, il trouva que la France était gouvernée par l'esprit de Rome et par celui de Madrid. Nos ministres recevaient toutes les impressions que M. de Marquemont[1] leur donnait ; le pape inspirait toutes choses à cet ambassadeur ; les Espagnols, toutes choses au pape. Le roi, jaloux de la grandeur de son État, autant qu'un roi le peut être, avait intention d'en suivre les intérêts : les artifices de ceux qui gouvernaient lui laissaient suivre ceux des étrangers ; et si le cardinal de Richelieu ne se fût rendu maître des conseils, le prince, naturellement ennemi de l'Espagne et de l'Italie, eût été bon Espagnol et bon Italien, malgré toute son aversion. Je veux rapporter une chose peu connue, mais très-véritable. M. de Marquemont écrivit une grande lettre au cardinal de Richelieu sur les affaires de la Valteline ; et pour se rendre nécessaire auprès du nouveau ministre, il l'instruisit avec soin des mesures délicates qu'il fallait tenir, lorsqu'on avait affaire aux Italiens et aux Espagnols. Pour réponse, le cardinal de Richelieu lui écrivit quatre lignes, dont voici le sens :

« Le roi a changé de conseil, et le conseil de maxime. On « envoyera une armée dans la Valteline, qui rendra le pape plus « facile, et nous fera avoir raison des Espagnols. »

M. de Marquemont fut fort surpris de la sécheresse de cette lettre, et plus encore du nouvel esprit qui allait régner dans le ministère. Comme il était habile homme, il changea le plan de sa conduite, et demanda pardon au ministre d'avoir été assez pré-

[1] Denis-Simon de Marquemont, archevêque de Lyon, alors ambassadeur de France, ensuite élevé au cardinalat. Mort en 1626, à Rome.

somptueux, pour vouloir donner des lumières, lorsqu'il en devait recevoir : avouant l'erreur où il avait été, d'avoir cru qu'on pouvait réduire les Espagnols à un traité raisonnable, par la seule négociation. M. de Senecterre a dit souvent que cette petite lettre du cardinal de Richelieu à M. de Marquemont a été la première chose qui a fait comprendre le dessein qu'avait le cardinal d'abaisser la puissance d'Espagne, et de rendre à notre nation la supériorité qu'elle avait perdue.

Mais, pour entreprendre au dehors, il fallait être assuré du dedans; et le parti huguenot était si considérable, en France, qu'il semblait faire un autre État dans l'État : cela n'empêcha pas Richelieu de le réduire. Comme on avait fait la guerre assez malheureusement, durant le ministère du connétable de Luynes, il fallut faire un plan tout nouveau; et ce plan produisit des effets aussi heureux, que l'autre avait eu des succès peu favorables. On ne doutait point que la Rochelle ne fût l'âme du parti. C'est là que se faisaient les délibérations, que les desseins se formaient, que les intérêts de cent et cent villes venaient à s'unir; et c'était de là qu'un corps composé de tant de parties séparées recevait la chaleur et le mouvement. Il n'y avait donc qu'à prendre la Rochelle : la Rochelle tombant, faisait tomber tout. Mais, lorsqu'on venait à considérer la force de cette place; lorsque l'on songeait au monde qui la défendrait, et au zèle de tous ces peuples; quand on considérait la facilité qu'il y avait à la secourir, qu'on voyait la mer toute libre, et par là les portes ouvertes aux étrangers : alors on croyait imprenable ce qui n'avait jamais été pris. Il n'y avait qu'un cardinal de Richelieu qui n'eût pas désespéré de le pouvoir prendre. Il espéra, et ses espérances lui firent former le dessein de ce grand siége. Dans la délibération, toutes les difficultés furent levées; dans l'exécution, toutes vaincues. On se souviendra éternellement de cette digue fameuse, de ce grand ouvrage de l'art, qui fit violence à la nature, qui donna de nouvelles bornes à l'Océan. On se souviendra toujours de l'opiniâtreté des assiégés, et de la constance des assiégeants. Que servirait un plus long discours? On prit la Rochelle; et à peine se fut-elle rendue, que l'on fit une grande entreprise au dehors.

Le duché de Mantoue étant échu par succession au duc de

Nevers, la France s'y voulut établir, et l'Espagne assembla une armée pour l'en empêcher. L'Empereur, sous prétexte de ses droits, mais en effet pour servir l'Espagne, fit passer des troupes en Italie ; et le duc de Savoie, qui était entré dans les intérêts de la maison d'Autriche, nous devait arrêter, au passage des montagnes, pour donner loisir aux Espagnols et aux Allemands d'exécuter leurs desseins. Tant d'oppositions furent inutiles : le Pas-de-Suse fut forcé, l'armée de l'Empereur se perdit, Spinola mourut de regret de n'avoir pas pris Casal, et le duc de Nevers, reconnu duc de Mantoue, demeura paisible possesseur de son Etat.

Tandis que l'armée de l'Empereur se ruinait en Italie, on fit entrer le roi de Suède en Allemagne, où il gagna des batailles, prit des villes, étendit ses conquêtes depuis la mer Baltique jusqu'au Rhin : il devenait trop puissant pour nous, lorsqu'il fut tué ; sa mort laissa les Suédois trop faibles, pour nos intérêts. Ce fut là le chef-d'œuvre du ministère du cardinal de Richelieu. Il retint des troupes qui voulaient repasser en Suède ; il fortifia les bonnes intentions d'une jeune reine mal établie, et s'assura si bien du général Banier, que la guerre se fit sous le nouveau règne, avec la même vigueur qu'elle s'était faite sous ce grand roi. Quand le duc de Weimar, et le maréchal de Horn, eurent perdu la bataille de Nordlingue, le cardinal de Richelieu redoubla les secours, fit passer de grandes armées en Allemagne, arrêta le progrès des Impériaux, et donna moyen aux Suédois de rétablir leurs affaires dans l'Empire.

Voilà ce qu'a fait le cardinal de Richelieu, comme grand, comme magnanime, comme sage, comme ferme. Voyons ce qu'il a fait, par son *esprit vaste*.

La prison de l'électeur de Trèves nous fournit le sujet, ou le prétexte, de déclarer la guerre aux Espagnols ; et ce dessein était digne de la grande âme du cardinal de Richelieu : mais cet *esprit vaste* qu'on lui a donné, se perdit dans l'étendue de ses projets. Il prit de si fausses mesures pour le dehors, et donna un si méchant ordre au dedans, que nos affaires vraisemblablement en devaient être ruinées. Le cardinal se mit en tête le dessein le plus chimérique que l'on ait jamais vu ; c'était d'attaquer la

Flandre par derrière, et lui ôter toute la communication qu'elle pouvait avoir avec l'Allemagne, par le moyen de la Meuse.

Il s'imagina qu'il prendrait Bruxelles, et ferait tomber les Pays-Bas en même temps. Pour cet effet, il envoya une armée de trente-cinq mille hommes joindre celle du prince d'Orange, dans le Brabant. Mais au lieu d'enfermer la Flandre entre la Meuse et la Somme, il enferma notre armée entre les places de la Flandre et celles de la Meuse ; en sorte qu'il ne venait ni vivres, ni munitions, dans notre camp ; et sans exagération, la misère y fut si grande, qu'après avoir levé le siége de Louvain, soutenu par de simples écoliers, les officiers et les soldats revinrent en France, non pas en corps comme des troupes, mais séparés, et demandant par aumône leur subsistance, comme des pèlerins. Voici ce que produisit l'*esprit vaste* du cardinal, par le projet chimérique de la jonction de deux armées.

La seconde campagne, ce même esprit dissipé en ses idées prit moins de mesures encore. Les ennemis forcèrent M. le comte de Soissons, qui défendait le passage de Bray, avec un corps peu considérable. La Somme passée, ils se rendirent maîtres de la campagne, prirent nos villes, qu'ils trouvèrent dépourvues de toutes choses ; portèrent la désolation jusqu'à Compiègne, et la frayeur jusque dans Paris. Belle louange pour le cardinal de Richelieu, d'avoir été *vaste* dans ses projets !

Cette même qualité, que Messieurs de l'Académie font tant valoir, ne lui fit pas faire moins de fautes à la campagne d'Aire. Il entreprit un grand siége en Flandre, au même temps que M. le comte entrait en Champagne, avec une armée. A peine eûmes-nous pris Aire, que le maréchal de la Meilleraye fut poussé, et la ville assiégée par les ennemis. Que si M. le comte n'eût pas été tué, après avoir gagné la bataille de Sedan [1], on pouvait s'attendre au plus grand désordre du monde, dans la disposition où étaient les esprits.

Si Messieurs de l'Académie avaient connu particulièrement M. de Turenne, ils auraient pu voir que l'*esprit vaste* du cardinal de Richelieu n'avait aucune recommandation auprès de lui.

[1] Louis de Bourbon, comte de Soissons, tué à la bataille de la Marfée, près Sedan, en 1641.

Ce grand général admirait cent qualités de ce grand ministre; mais il ne pouvait souffrir le *vaste* dont il est loué. C'est ce qui lui a fait dire que « le cardinal Mazarin était plus sage que le car-« dinal de Richelieu ; que les desseins du cardinal Mazarin étaient « justes et réguliers ; ceux du cardinal de Richelieu plus grands « et moins concertés, pour venir d'une imagination qui avait trop « d'étendue. »

Voilà, messieurs, une partie des raisons que j'avais à vous dire, contre le VASTE. Si je ne me suis pas soumis au jugement que vous avez donné en faveur de madame Mazarin, c'est que j'ai trouvé, dans vos écrits, une censure du VASTE, beaucoup plus forte que celle qu'on verra dans ce discours. En effet, messieurs, vous avez donné des bornes si justes à vos esprits, que vous semblez condamner vous-mêmes le mot que vous défendez [1].

[1] « Dans un ancien manuscrit de M. de Saint-Évremond, au lieu de cette dernière période : *En effet, messieurs, vous avez donné des bornes si justes à vos esprits*, etc. ; on trouve quelques traits fort vifs, contre Messieurs de l'Académie française, que M. de Saint-Évremond jugea à propos de supprimer lorsqu'il communiqua cette pièce à ses amis. Cependant j'ai cru que le lecteur ne serait pas fâché de voir ce morceau. Le voici :

« En effet, messieurs, travailleriez-vous depuis quarante ans à retrancher huit ou dix mots de notre langue, sans la juste aversion que vous avez conçue contre l'*esprit vaste?*

« Ceux qui ont le plus de réputation, parmi vous, ont vieilli sur des traductions : faisant métier proprement d'assujettir leur sens à celui des autres. Y a-t-il rien de si opposé à l'*esprit vaste?*

« Si vous laissier agir votre génie dans toute son étendue, vous pourriez faire des historiens dignes de la grandeur de notre État. Cependant, messieurs, vous vous contentez d'écrire quelque relation polie ou quelque petite Nouvelle galante. N'est-ce pas prendre toutes les précautions possibles contre le *vaste?*

« Quelques-uns imitent Horace servilement; quelques autres veulent accommoder les ouvrages des Grecs et des Latins à notre goût, et personne n'oserait s'abandonner à son imagination. Tant on a peur de ce *vaste*, où la justesse de vos règles serait mal gardée !

« Je ne m'alarme donc point, messieurs, du jugement que vous venez de donner. Ce que vous écrivez dément ce que vous dites. Vos ouvrages, monuments éternels de votre haine contre le *vaste*, ruinent votre décision.

« Dans la vérité, messieurs, tout ce que vous faites est si judicieusement borné, qu'un homme de bon sens ne vous accusera jamais d'avoir donné une approbation sincère à l'*esprit vaste*.

« Si quelqu'un a pu le faire avec fondement, ç'a été M. Patru ; lui, qui sur les plus petits sujets du monde, sur des sujets de gradués, de curés, de

XXXVIII

SUR LES POËMES DES ANCIENS,

— 1685 —

Il n'y a personne qui ait plus d'admiration que j'en ai, pour les ouvrages des anciens. J'admire le dessein, l'économie, l'élévation de l'esprit, l'étendue de la connaissance : mais le changement de religion, du gouvernement, des mœurs, des manières, en a fait un si grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel art, pour entrer dans le goût et dans le génie du siècle où nous sommes.

Et certes mon opinion doit être trouvée raisonnable par tous ceux qui prendront la peine de l'examiner. Car si l'on donne des caractères tout opposés, lorsqu'on parle du Dieu des Israélites et du Dieu des chrétiens, quoique ce soit la même divinité : si on parle tout autrement du Dieu des batailles, de ce Dieu terrible qui commandait d'exterminer jusqu'au dernier des ennemis, que de ce Dieu patient, doux, charitable, qui ordonne qu'on les aime; si la création du monde est décrite avec un génie, la rédemption des hommes avec un autre; si l'on a besoin d'un genre d'éloquence, pour prêcher la grandeur du Père qui a tout fait; et d'un autre, pour exprimer l'amour du Fils qui a voulu tout souffrir; comment ne faudrait-il pas un nouvel art et un nouvel esprit, pour passer des faux dieux au véritable, pour passer de Jupiter, de Cybèle, de Mercure, de Mars, d'Apollon, à Jésus-Christ, à la Vierge, à nos anges et à nos saints?

Otez les dieux à l'antiquité, vous lui ôtez tous ses poëmes : la constitution de la fable est en désordre; l'économie en est ren-

religieuses, et autres matières plus sèches et plus stériles encore, a fait voir une étendue d'esprit qu'on pourrait nommer *vaste* si elle n'était pas trop sagement réglée. Jamais homme n'a mieux employé sa raison que lui; et jamais auteurs ne se sont si bien servis de celle des anciens que M. Racine et M. Despréaux ont su faire. » (DES MAIZEAUX.)

versée. Sans la prière de Thétis à Jupiter, et le songe que Jupiter envoie à Agamemnon, il n'y a point d'*Iliade;* sans Minerve, point d'*Odyssée*; sans la protection de Jupiter et l'assistance de Vénus, point d'*Énéide*. Les dieux assemblés au ciel délibéraient de ce qui devait se faire sur la terre; c'étaient eux qui formaient les résolutions, et qui n'étaient pas moins nécessaires pour les exécuter, que pour les prendre. Ces chefs immortels des partis des hommes concertaient tout, animaient tout; inspiraient la force et le courage, combattaient eux-mêmes; et à la réserve d'Ajax, qui ne leur demandait que de la lumière, il n'y avait pas un combattant considérable qui n'eût son dieu sur son chariot, aussi bien que son écuyer: le dieu pour conduire son javelot; l'écuyer pour la conduite de ses chevaux. Les hommes étaient de pures machines, que de secrets ressorts faisaient mouvoir; et ces ressorts n'étaient autre chose que l'inspiration de leurs déesses et de leurs dieux.

La divinité que nous servons est plus favorable à la liberté des hommes. Nous sommes entre ses mains, comme le reste de l'univers, par la dépendance; nous sommes entre les nôtres, pour délibérer et pour agir. J'avoue que nous devons toujours implorer sa protection. Lucrèce la demande lui-même; et, dans le livre où il combat la Providence, de toute la force de son esprit, il prie, il conjure ce qui nous gouverne d'avoir la bonté de détourner les malheurs :

Quod procul a nobis flectat natura gubernans[1] !

Cependant il ne faut pas faire entrer en toutes choses cette majesté redoutable, dont il n'est pas permis de prendre le nom en vain. Que les fausses divinités soient mêlées en toutes sortes de fictions; ce sont fables elles-mêmes, vains effets de l'imagination des poëtes. Pour les chrétiens, ils ne donneront que des vérités à celui qui est la vérité pure, et ils accommoderont tous leurs discours à sa sagesse et à sa bonté.

Ce grand changement est suivi de celui des mœurs, qui pour

[1] *Lucret.*, lib. I. Voyez le *Dictionnaire* de Bayle, à l'article du poëte *Lucrèce*.

être aujourd'hui civilisées et adoucies, ne peuvent souffrir ce qu'elles avaient de farouche et de sauvage, en ce temps-là. C'est ce changement qui nous fait trouver si étranges les injures féroces et brutales que se disent Achille et Agamemnon [1]. C'est par là qu'Agamemnon nous est odieux, lorsqu'il ôte la vie à ce Troyen, à qui Ménélas l'avait donnée. Ménélas pour qui se faisait la guerre, lui pardonne généreusement; Agamemnon, le roi des rois [2], qui devait des exemples de vertu à tous les princes et à tous les peuples; le lâche Agamemnon tue ce misérable de sa propre main. C'est par là qu'Achille nous devient en horreur, lorsqu'il tue le jeune Lycaon, qui lui demandait la vie, si tendrement. C'est par là que nous haïssons jusqu'à ses vertus, quand il attache le corps d'Hector à son chariot, et qu'il le traîne inhumainement au camp des Grecs. Je l'aimais vaillant, je l'aimais ami de Patrocle; la cruauté de son action me fait haïr sa valeur et son amitié. C'est tout le contraire pour Hector. Ses bonnes qualités reviennent dans notre esprit : nous le regrettons davantage; son idée, devenue plus chère, s'attire tous les sentiments de notre affection.

Et qu'on ne dise point, en faveur d'Achille, qu'Hector a tué son cher Patrocle. Le ressentiment de cette mort ne l'excuse point auprès de nous. Une douleur, qui lui permet de suspendre sa vengeance, et d'attendre ses armes avant que d'aller combattre; une douleur si patiente ne le devait pas pousser à cette barbarie, le combat fini. Mais dégageons l'amitié de notre aversion. La plus douce, la plus tendre des vertus, ne produit point des effets si contraires à sa nature. Achille les a trouvés dans le fonds de son naturel. Ce n'est point à l'ami de Patrocle, c'est à l'inhumain, à l'inexorable Achille qu'ils appartiennent.

Tout le monde en demeurera d'accord aisément. Cependant les vices du héros ne retomberont pas sur le poëte. Homère a plus songé à peindre la nature telle qu'il la voyait, qu'à faire des héros fort accomplis. Il les a dépeints avec plus de passions que de vertus : les passions étant du fonds de la nature, et les vertus

[1] Dans l'*Iliade*, Achille appelle Agamemnon *sac à vin, yeux de chien et cœur de cerf*, c'est-à-dire ivrogne, impudent et poltron.

[2] C'est ainsi qu'Homère le nomme.

n'étant purement établies en nous, que par les lumières d'une raison instruite et enseignée.

La politique n'avait pas encore lié les hommes par les nœuds d'une société raisonnable ; elle ne les avait pas bien tournés encore pour les autres ; la morale ne les avait pas encore bien formés pour eux-mêmes. Les bonnes qualités n'étaient pas assez nettement dégagées des mauvaises. Ulysse était prudent et timide, précautionné contre les périls, industrieux pour en sortir ; vaillant quelquefois, lorsqu'il y avait moins de danger à l'être, qu'à ne l'être pas. Achille était vaillant et féroce ; et (ce qu'Horace n'a pas voulu mettre dans le caractère qu'il en a donné) se relâchant quelquefois à des puérilités fort grandes. Sa nature incertaine et mal réglée produisait des mœurs, tantôt farouches, tantôt puériles : tantôt il traînait le corps d'Hector, en barbare ; tantôt il priait la déesse sa mère, en *enfant*, de chasser les mouches de celui de Patrocle, son cher ami.

Les manières ne sont pas moins différentes que les mœurs. Deux héros, animés pour le combat, ne s'amuseraient point aujourd'hui à se conter leur généalogie ; mais il est aisé de voir, dans l'*Iliade*, dans l'*Odyssée* et dans l'*Énéide* même, que cela se pratiquait. On discourait, avant que de se battre, comme on harangue, en Angleterre, avant que de mourir.

Pour les comparaisons, la discrétion nous en fera moins faire : le bon sens les rendra justes ; l'invention, nouvelles. Le *soleil*, la *lune*, les *étoiles*, les *éléments*, ne leur prêteront plus une magnificence usée ; les *loups*, les *bergers*, les *troupeaux*, ne nous fourniront plus une simplicité trop connue.

Il me paraît qu'il y a une infinité de comparaisons qui se ressemblent plus que les choses comparées. Un milan qui fond sur une colombe, un épervier qui charge de petits oiseaux, un faucon qui fait sa descente : tous ces oiseaux ont plus de rapport entre eux dans la rapidité de leur vol, qu'ils n'en ont avec l'impétuosité des hommes qu'on leur compare. Otez la différence des noms de *milan*, d'*épervier*, de *faucon*, vous ne verrez que la même chose. La violence d'un *tourbillon*, qui déracine les arbres, ressemble plus à celle d'une *tempête*, qui fait quelque autre désordre, qu'aux objets avec qui on fait la comparaison. Un lion

que la faim chasse de sa caverne, un lion poursuivi par les chasseurs, une lionne furieuse et jalouse de ses petits, un lion contre qui tout un village s'assemble, et qui ne laisse pas de se retirer fièrement avec orgueil : c'est un lion diversement représenté, mais toujours lion, qui ne donne pas des idées assez différentes.

Quelquefois les comparaisons nous tirent des objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet, qui fait mal à propos une diversion. Je m'attache à considérer deux armées qui vont se choquer, et je prends l'esprit d'un homme de guerre, pour observer la contenance, l'ordre, la disposition des troupes : tout d'un coup, on me transporte *au bord d'une mer que les vents agitent*, et je suis plus prêt de voir des vaisseaux brisés que des bataillons rompus. Ces vastes pensées que la mer me donne, effacent les autres. On me représente *une montagne tout en feu* et une *forêt toute embrasée*. Où ne va point l'idée d'un embrasement ? Si je n'étais bien maître de mon esprit, on me conduirait insensiblement à l'imagination de la fin du monde. De cet embrasement si affreux, on me fait passer à un *éclat terrible de nues enfermées dans un vallon ;* et, à force de diversions, on me détourne tellement de la première image qui m'attachait, que je perds entièrement celle du combat.

Nous croyons embellir les objets, en les comparant à des êtres éternels, immenses, infinis ; et nous les étouffons, au lieu de les relever. Dire qu'une femme est *aussi belle que madame Mazarin*, c'est la louer mieux que si on la comparait au *soleil ;* car le sublime et le merveilleux font honneur ; l'impossible et le fabuleux détruisent la louange qu'on veut donner.

La vérité n'était pas du goût des premiers siècles : un mensonge utile, une fausseté heureuse, faisait l'intérêt des imposteurs, et le plaisir des crédules. C'était le secret des grands et des sages, pour gouverner les peuples et les simples. Le vulgaire qui respectait des erreurs mystérieuses, eût méprisé des vérités toutes nues : la sagesse était de l'abuser. Le discours s'accommodait à un usage si avantageux : ce n'étaient que fictions, allégories, paraboles ; rien ne paraissait comme il est en soi : des dehors spécieux et figurés couvraient le fonds de toutes choses ; de vaines images cachaient les réalités, et des comparaisons trop fréquentes dé-

tournaient les hommes de l'application aux vrais objets, par l'amusement des ressemblances.

Le génie de notre siècle est tout opposé à cet esprit de fables et de faux mystères. Nous aimons les vérités déclarées ; le bon sens prévaut aux illusions de la fantaisie ; rien ne nous contente aujourd'hui, que la solidité et la raison. Ajoutez à ce changement de goût, celui de la connaissance. Nous envisageons la nature, autrement que les anciens ne l'ont regardée. Les cieux, cette demeure éternelle de tant de divinités, ne sont qu'un espace immense et fluide. Le même soleil nous luit encore ; mais nous lui donnons un autre cours : au lieu de s'aller coucher dans la mer, il va éclairer un autre monde. La terre immobile autrefois, dans l'opinion des hommes, tourne aujourd'hui, dans la nôtre, et rien n'est égal à la rapidité de son mouvement. Tout est changé : les dieux, la nature, la politique, les mœurs, le goût, les manières. Tant de changements n'en produiront-ils point, dans nos ouvrages ?

Si Homère vivait présentement, il ferait des poëmes admirables, accommodés au siècle où il écrirait. Nos poëtes en font de mauvais, ajustés à ceux des anciens, et conduits par des règles, qui sont tombées, avec des choses que le temps a fait tomber.

Je sais qu'il y a de certaines règles éternelles, pour être fondées sur un bon sens, sur une raison ferme et solide, qui subsistera toujours ; mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible. Celles qui regardaient les mœurs, les affaires, les coutumes des vieux Grecs, ne nous touchent guère aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit Horace des mots. Elles ont leur âge et leur durée. Les unes meurent de vieillesse : *ita verborum interit ætas ;* les autres périssent avec leur nation, aussi bien que les maximes du gouvernement, lesquelles ne subsistent pas, après l'empire. Il n'y en a donc que bien peu qui aient le droit de diriger nos esprits, dans tous les temps ; et il serait ridicule de vouloir toujours régler des ouvrages nouveaux par des lois éteintes. La poésie aurait tort d'exiger de nous ce que la religion et la justice n'en obtiennent pas.

C'est à une imitation servile et trop affectée, qu'est due la disgrâce de tous nos poëmes. Nos poëtes n'ont pas eu la force de

quitter les dieux, ni l'adresse de bien employer ce que notre religion leur pouvait fournir. Attachés au goût de l'antiquité, et nécessités à nos sentiments, ils donnent l'air de Mercure à nos anges, et celui des merveilles fabuleuses des anciens à nos miracles. Ce mélange de l'antique et du moderne leur a fort mal réussi : et on peut dire qu'ils n'ont su tirer aucun avantage de leurs fictions, ni faire un bon usage de nos vérités.

Concluons que les poëmes d'Homère seront toujours des chefs-d'œuvre : non pas en tout des modèles. Ils formeront notre jugement ; et le jugement réglera la disposition des choses présentes.

XXXIX

DU MERVEILLEUX QUI SE TROUVE DANS LES POEMES DES ANCIENS.

— 1688 —

Si l'on considère le merveilleux des poëmes de l'antiquité, dégagé des beaux sentiments, des fortes passions, des expressions nobles, dont les ouvrages des poëtes sont embellis ; si on le considère destitué de tous ornements, et qu'on vienne à l'examiner purement par lui-même, je suis persuadé que tout homme de bon sens ne le trouvera guère moins étrange que celui de la chevalerie : encore le dernier est-il plus discret en ce point, qu'on y fait faire aux diables et aux magiciens toutes les choses pernicieuses, sales, déshonnêtes ; au lieu que les poëtes ont remis ce qu'il y a de plus infâme au ministère de leurs déesses et de leurs dieux. Ce qui n'empêche pas toutefois que les poëmes ne soient admirés, et que les livres de chevalerie ne paraissent ridicules : les uns admirés, pour l'esprit et la science qu'on y trouve : les autres trouvés ridicules, pour l'imbécillité dont ils sont remplis. Le merveilleux des poëmes soutient son extravagance fabuleuse, par la beauté du discours, et par une infinité de connaissances exquises qui l'accompagnent. Celui de la chevalerie décrédite encore la

folle invention de sa fable, par le ridicule du style dont il semble se revêtir.

Mais, quoi qu'il en soit, le fabuleux du poëme a engendré celui de la chevalerie; et il est certain que les diables et les enchanteurs causent moins de mal en celui-ci, que les dieux et leurs ministres en celui-là. La déesse des arts, de la science, de la sagesse, inspire une fureur insensée au plus brave des Grecs [1], et ne lui laisse recouvrer le sens qu'elle lui a ôté que pour le rendre capable d'une honte qui le porte à se tuer lui-même, par désespoir. La plus grande et la plus prude des immortelles favorise de honteuses passions, et facilite de criminelles amours [2]. La même déesse emploie toutes sortes d'artifices pour perdre des innocents, qui ne devraient se ressentir en rien de son courroux. Il ne lui suffit pas d'épuiser son pouvoir, et celui des dieux, qu'elle a sollicités pour perdre Énée, elle corrompt le dieu du sommeil, pour endormir infidèlement Palinure, et faire en sorte qu'il pût tomber dans la mer, comme cette trahison l'y fit tomber, et l'y fit périr.

Il n'y a pas un des dieux, en ces poëmes, qui ne cause aux hommes les plus grands malheurs, ou ne leur inspire les plus grands forfaits. Il n'y a rien de si condamnable ici-bas, qui ne s'exécute par leur ordre, ou ne s'autorise par leur exemple; et c'est une des choses qui a le plus contribué à former la secte des épicuriens, et à la maintenir. Épicure, Lucrèce, Pétrone, ont mieux aimé faire des dieux oisifs, qui jouissent de leur nature immortelle, dans un bienheureux repos, que de les voir agissant et funestement occupés à la ruine de la nôtre. Épicure même a prétendu s'en faire un mérite de sainteté, envers les dieux; et de là est venue cette sentence, que Bacon a tant admirée : *Non deos vulgi negare profanum, sed vulgi opiniones diis applicare profanum* [3].

Or je ne dis pas qu'il faille rejeter les dieux de nos ouvrages,

[1] Ajax, fils de Télamon.

[2] Junon, dans l'*Énéide*.

[3] « Diogène Laërce nous a conservé ce mot d'Épicure. M. de Saint-Évremond se sert ici de la traduction de Bacon (*Sermon. Fidel.*, c. XVI); mais en voici une plus littérale : *Impius est, non is qui multitudinis Deos tollit; sed is qui multitudinis opiniones Diis adhibet.* Diog. Laërt., lib. X, § 123. » (DES MAIZEAUX.)

moins encore de ceux de la poésie, où ils semblent entrer plus naturellement que dans les autres :

Ab Jove principium musæ.

Je demande autant que personne leur intervention ; mais je veux qu'ils y viennent avec de la sagesse, de la justice, de la bonté ; non pas, comme on les y fait venir d'ordinaire, en fourbes et en assassins. Je veux qu'ils y viennent avec une conduite à tout régler, non pas avec un déréglement à tout confondre.

Peut-être qu'on fera passer tant d'extravagances pour des fables et des fictions, qui tombent dans les droits de la poésie. Mais quel art, ou quelle science, peut avoir un droit pour l'exclusion du bon sens ? S'il ne faut que faire des vers pour avoir le privilége d'extravaguer, je ne conseillerai jamais à personne d'écrire en prose, où l'on devient ridicule, aussitôt qu'on s'éloigne de la bienséance et de la raison.

J'admire que les anciens poëtes aient été si scrupuleux, pour la vraisemblance, dans les actions des hommes, et qu'ils n'en aient gardé aucune, dans celles des dieux. Ceux même qui ont parlé le plus sagement de leur nature, n'ont pu s'empêcher de parler extravagamment de leur conduite. Quand ils établissent leur être et leurs attributs, ils les font immortels, infinis, tout-puissants, tout sages, tout bons : mais du moment qu'ils les font agir, il n'y a faiblesse où ils ne les assujettissent ; il n'y a folie, ou méchanceté, qu'ils ne leur fassent faire.

On dit communément deux choses qui paraissent opposées, et que je crois toutes deux fort vraisemblables : l'une, que *la poésie est le langage des dieux*, et l'autre qu'*il n'y a rien de plus fou que sont les poëtes*. La poésie qui exprime fortement les grandes passions des hommes ; la poésie qui dépeint avec une vive expression les merveilles de l'univers, élève les choses purement naturelles, comme au-dessus de la nature, par une sublimité de pensées et une magnificence de discours qui se peut appeler raisonnablement *le langage des dieux*. Mais, quand les poëtes viennent à quitter ces mouvements et ces merveilles pour parler des dieux, ils s'abandonnent au caprice de leur imagination, dans une chose qui ne leur est pas assez connue ; et leur chaleur n'é-

tant pas soutenue d'une juste idée, au lieu de se rendre, comme on le croit, tout divins, ils se font les plus extravagants de tous les hommes.

On n'aura pas de peine à se le persuader, si on considère que leur espèce de théologie fabuleuse et ridicule, est également contraire à tout sentiment de religion, et à toute lumière du bon sens. Il y a eu des philosophes, qui ont fondé la religion sur la connaissance que les hommes pouvaient avoir de la divinité, par leur raison naturelle. Il y a eu des législateurs qui se sont dits les interprètes de la volonté du ciel, pour établir un culte religieux, sans aucune entremise de la raison. Mais de faire, comme les poëtes, un commerce perpétuel, une société ordinaire, et si on le peut dire, un mélange des hommes et des dieux, contre la religion et la raison, c'est assurément la chose la plus hardie et peut-être la plus insensée qui fut jamais.

Il reste à savoir si le caractère du poëme a la vertu de rectifier celui de l'impiété et de la folie. Mais je ne pense pas qu'on donne tant de pouvoir à la force secrète d'aucun charme. Ce qui est méchant est méchant partout, ce qui est extravagant ne devient sensé nulle part. Pour la réputation du poëte, elle ne rectifie rien, non plus que le caractère du poëme. Le discernement ne se dévoue à personne ; il ne trouvera pas bon, dans l'auteur le plus célèbre, ce qui effectivement est mauvais ; il ne trouvera pas mauvais, dans un écrivain médiocre, ce qui en effet est bon. Parmi cent belles et hautes pensées, un bon juge en démêlera une extravagante, qu'aura poussée le génie, dans sa chaleur, et qu'une imagination trop forte aura su maintenir, contre des réflexions mal assurées. Au contraire, dans le cours d'une infinité de choses outrées, ce même juge admirera certaines beautés, où l'esprit, malgré son impétuosité, s'est permis de la justesse.

L'élévation d'Homère, et ses autres belles qualités, ne m'empêcheront pas de reconnaître le faux caractère de ses dieux ; et cette agréable et judicieuse égalité de Virgile, qui sait plaire à tous les esprits bien faits, ne me cachera pas le peu de mérite de son Énée. Si parmi tant de belles choses dont je suis touché, dans Homère et dans Virgile, je ne laisse pas de connaître ce qu'il y a de défectueux ; parmi celles qui me blessent dans Lucain, pour

être trop poussées, ou qui m'ennuient pour être trop étendues, je ne laisserai pas de me plaire à considérer la juste et véritable grandeur de ses héros. Je m'attacherai à goûter mot à mot toute l'expression des secrets mouvements de César, quand on lui découvre la tête de Pompée, et rien ne m'échappera de cet inimitable discours de Labienus et de Caton, quand il s'agit de consulter, ou de ne consulter pas, l'oracle de Jupiter Ammon, sur la destinée de la république.

Si tous les poëtes de l'antiquité avaient parlé aussi dignement des oracles de leurs dieux, je les préférerais aux théologiens, et aux philosophes de ce temps-là ; et c'est un endroit à servir d'exemple, en cette matière, à tous les poëtes. Vous voyez, dans le concours de tant de peuples qui viennent consulter l'oracle d'Ammon, ce que peut l'opinion publique, où le zèle et la superstition se mêlent ensemble. Vous voyez en Labienus, un homme pieux et sensé, qui unit à la sainteté envers les dieux, la considération qu'on doit avoir pour la véritable vertu des gens de bien. Caton est un philosophe religieux, défait de toute opinion vulgaire ; qui conçoit des dieux les hauts sentiments qu'une raison pure et une sagesse élevée en peuvent former [1]. Tout y est poétique, tout y est sensé : non pas poétique, par le ridicule d'une fiction, ou par l'extravagance d'une hyperbole ; mais par la noblesse hardie du langage, et par la belle élévation du discours. C'est ainsi que la poésie est le langage des dieux, et que les poëtes sont sages. Merveille assez grande, et plus grande de ne l'avoir su trouver dans Homère, ni dans Virgile, pour la rencontrer dans Lucain !

[1] Voyez le IX[e] livre de la *Pharsale*.

XL

PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

— 1677 —

On m'accuse à tort d'avoir trop de complaisance pour madame Mazarin : il n'y a personne dont madame Mazarin ait plus à se plaindre que de moi. Depuis six mois, je cherche malicieusement en elle quelque chose qui déplaise ; et malgré moi je n'y trouve que de trop aimable, que de trop charmant. Une curiosité chagrine me fait examiner chaque trait de son visage, à dessein d'y rencontrer ou de l'irrégularité qui me choque, ou du désagrément qui me dégoûte. Que je réussis mal dans mon dessein ! Tous ses traits ont une beauté particulière, qui ne cède en rien à celle des yeux ; et ses yeux, du consentement de tout le monde, sont les plus beaux de l'univers.

Voici une chose dont je ne me console point. Ses dents, ses lèvres, sa bouche et toutes les grâces qui l'environnent, se trouvent assez confondues parmi les grandes et les diverses beautés de son visage : mais, si on les compare à ces belles bouches qui font le charme des personnes qu'on admire le plus, elles défont tout, elles effacent tout : ce qui est peu distingué en elle ne laisse pas considérer ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres. La malice de ma curiosité ne s'arrête pas là. Je vais chercher quelque défaut, en sa taille, et je trouve je ne sais quelle grâce de la nature, répandue si heureusement en toute sa personne, que la bonne grâce des autres ne me paraît plus que contrainte et affectation.

Quand madame Mazarin plaît trop, dans sa négligence, je lui conseille de s'ajuster avec soin, espérant que l'ajustement et la parure ne manqueront pas de ruiner ses agréments naturels : mais à peine elle est parée, que je suis contraint d'avouer qu'on n'a jamais vu à personne un air si grand et si noble que le sien. Mon chagrin ne s'apaise pas encore. Je la veux voir, dans sa chambre, au milieu de ses chiens, de ses guenons, de ses oiseaux ; et je

m'attends que le désordre de sa coiffure et de ses habits lui fera perdre l'éclat de cette beauté qui nous étonnait à la cour. Mais c'est là qu'elle est cent fois plus aimable ; c'est là qu'un charme plus naturel donne du dégoût pour tout art, pour toute industrie ; c'est là que la liberté de son esprit et de son humeur n'en laisse à personne qui la voie.

Que ferait le plus grand de ses ennemis ? Je lui souhaite une maladie qui puisse ruiner ses appas : mais nous sommes plus à plaindre qu'elle dans ses douleurs. Ses douleurs ont un charme, qui nous cause plus de mal qu'elle n'en souffre.

Après m'être laissé attendrir par ses maux, je cherche à m'attirer des outrages qui m'irritent. Je choque à dessein toutes ses opinions ; j'excite sa colère dans la dispute ; je me fais faire des injustices au jeu ; j'insinue moi-même les moyens de mon oppression, pour me donner le sujet d'un véritable ressentiment. Que me sert toute cette belle industrie ? Ses mauvais traitements plaisent au lieu d'irriter ; et ses injures, plus charmantes que ne seraient les caresses des autres, sont autant de chaînes qui me lient à ses volontés. Je passe de son sérieux à sa gaieté. Je la veux voir sérieuse, pensant la trouver moins agréable : je la veux voir plus libre, espérant de la trouver indiscrète. Sérieuse, elle fait estimer son bon sens : enjouée, elle fait aimer son enjouement.

Elle sait autant qu'un homme peut savoir, et cache sa science avec toute la discrétion que doit avoir une femme retenue. Elle a des connaissances acquises, qui ne sentent en rien l'étude qu'elle a employée pour les acquérir : elle a des imaginations heureuses, aussi éloignées d'un air affecté qui nous déplaît, que d'un naturel outré qui nous blesse.

J'ai vu des femmes qui se faisaient des amants par l'avantage de leur beauté, qui les perdaient par les défauts de leur esprit : j'en ai vu qui nous engageaient, pour être belles et spirituelles ensemble, et qui rebutaient comme indiscrètes, peu sûres et intéressées. Avec madame Mazarin, passez du visage à l'esprit, des qualités de l'esprit à celles de l'âme, vous trouverez que tout vous attire, tout vous attache, tout vous lie, et que rien ne saurait vous dégager. On se défend des autres, par la raison ; c'est la raison qui nous livre, et qui nous assujettit à son pouvoir. Ail-

leurs, notre amour commence d'ordinaire où finit notre raison; ici, notre amour ne saurait finir que notre raison ne soit perdue.

Ce que je trouve de plus extraordinaire, en madame Mazarin, c'est qu'elle inspire toujours de nouveaux désirs; que dans l'habitude d'un commerce continuel, elle fait sentir toutes les tendresses et les douceurs d'une passion naissante : c'est la seule femme pour qui l'on puisse être éternellement constant, et avec laquelle on se donne, à toute heure, le plaisir de l'inconstance. Jamais on ne change, pour sa personne : on change à tout moment, pour ses traits; et on goûte en quelque façon cette joie vive et nouvelle qu'une infidélité en amour nous fait sentir.

Tantôt la bouche est abandonnée pour les yeux, tantôt on abandonne les yeux pour la bouche. Les joues, le nez, les sourcils, le front, les cheveux, les oreilles même (tant la nature a voulu rendre toutes choses parfaites en ce beau corps !), les oreilles s'attirent nos inclinations à leur tour, et nous font goûter le plaisir du changement. A considérer ses traits séparés, on dirait qu'il y a une secrète jalousie entre eux, et qu'ils ne cherchent qu'à s'enlever des amants. A considérer leur rapport, à les considérer unis et liés ensemble, on leur voit former une beauté qui ne souffre ni d'inconstance pour elle, ni de fidélité pour les autres. J'ai assez parlé des choses qui nous paraissent : devinons la perfection des endroits cachés, et disons par conjecture, que le mérite de ce qu'on ne voit point, passe de bien loin tout ce qu'on voit.

XLI

ORAISON FUNÈBRE DE MADAME MAZARIN[1].

— 1684. —

J'entreprends aujourd'hui une chose sans exemple; j'entreprends de faire l'*Oraison funèbre* d'une personne qui se porte

[1] « Madame de Mazarin avait dit un jour qu'elle souhaiterait bien de savoir ce qu'on dirait d'elle après sa mort; cela donna occasion à M. de Saint-Évremond de composer cette pièce. » (DES MAIZEAUX.)

mieux que son orateur. Cela vous surprendra, messieurs ; mais s'il est permis de prendre soin de son tombeau, d'y mettre des inscriptions, et de donner plus d'étendue à notre vanité, que la nature n'en a voulu donner à notre vie ; si tous les vivants peuvent se destiner le lieu où ils doivent être, lorsqu'ils ne vivront plus ; si Charles-Quint a fait faire ses funérailles, et a bien voulu assister à son service, deux ans durant ; trouverez-vous étrange, messieurs, qu'une beauté plus illustre par ses charmes, que ce grand empereur par ses conquêtes, veuille jouir du bonheur de sa mémoire, et entendre pendant sa vie ce qu'on pourrait dire d'elle après sa mort ? Que les autres tâchent d'exciter vos regrets pour quelque morte, je veux attirer vos larmes pour une mortelle ; pour une personne qui mourra un jour, par le malheur nécessaire de la condition humaine, et qui devrait toujours vivre par l'avantage de ses merveilleuses qualités.

Pleurez, messieurs, n'attendant pas à regretter un bien perdu ; donnez vos pleurs à la funeste pensée qu'il le faudra perdre : pleurez, pleurez. Quiconque attend un malheur certain, peut déjà se dire malheureux : Hortense mourra ; cette merveille du monde mourra un jour : l'idée d'un si grand mal mérite vos larmes.

Vous y viendrez à ce triste passage,
Hortense, hélas ! vous y viendrez un jour ;
Et perdrez là ce beau visage
Qu'on ne vit jamais sans amour.

Détournons notre imagination de sa mort sur sa naissance, pour dérober un moment à notre douleur. Hortense Mancini est née à Rome, d'une famille illustre ; ses parents ont toujours été considérables. Mais, quand ils auraient tous gouverné des empires, comme son oncle [1] ; ni eux, ni ce maître de la France ne lui auraient pas apporté tant d'éclat qu'elle leur en donne. Le ciel a formé ce grand ouvrage, sur un modèle inconnu au siècle où nous sommes : à la honte de notre temps, il a voulu donner à Hortense une beauté de l'ancienne Grèce, et une vertu de la vieille

[1] Le cardinal Mazarin.

Rome. Laissons écouler son enfance dans ses *Mémoires* [1]. Son enfance a eu cent naïvetés aimables, mais rien d'assez important pour notre sujet. Je vous demande, messieurs, je vous demande de l'admiration et des larmes : pour les obtenir, j'ai des vertus et des malheurs à vous présenter.

Le cardinal Mazarin ne fut pas longtemps sans connaître les avantages de sa belle nièce ; et pour faire justice aux grâces de la nature, il destina Hortense à porter son nom et à posséder ses richesses après sa mort. Elle avait des charmes qui pouvaient engager des rois à la rechercher par amour, et des biens capables de les y obliger par intérêt. Une conjoncture favorable venant s'unir à ces grands motifs, le roi de la Grande-Bretagne la fit demander en mariage [2], et le cardinal, plus propre à gouverner des souverains qu'à faire des souveraines, perdit une occasion qu'il rechercha depuis inutilement. La reine, mère du roi d'Angleterre, se chargea elle-même de la négociation : mais un roi rétabli se souvint du peu de considération qu'on avait eu pour un roi chassé, et on rejeta, à Londres, les propositions qui n'avaient pas été acceptées à Saint-Jean-de-Luz.

Que ne veniez-vous, madame ? tout eût cédé à vos charmes ; et vous rendriez aujourd'hui une grande nation aussi heureuse que vous le seriez. Le ciel est venu à bout en quelque sorte de son dessein ; il vous avait destinée à faire les délices de l'Angleterre, et vous les faites.

Cette grande affaire ayant manqué, on examina le mérite de nos courtisans, pour vous donner un mari digne de vous. M. le cardinal fut tenté de choisir le plus honnête homme ; mais il sut vaincre la tentation, et un faux intérêt prévalant sur son esprit, il vous livra à celui qui paraissait le plus riche. Rejetons la première faute de ce mariage sur Son Eminence. M. Mazarin n'est pas à blâmer d'avoir fait tous ses efforts pour obtenir la plus belle femme et la plus grande héritière de l'Europe.

Madame Mazarin a cru que l'obéissance était son premier devoir, et elle s'est rendue aux volontés de son oncle, autant par

[1] Voyez les *Mémoires de la duchesse Mazarin,* écrits par l'abbé de Saint-Réal.

[2] Charles II était alors exilé en France.

reconnaissance que par soumission. M. le cardinal, qui devait connaître la contrariété naturelle que le ciel avait inspirée dans leurs cœurs, l'opposition invincible des qualités de l'un et de l'autre; M. le cardinal n'a rien connu, rien prévu, ou a préféré un peu de bien, un petit intérêt, quelque avantage apparent, au repos d'une nièce qu'il aimait si fort. Il est le premier coupable de ces nœuds mal assortis, de ces chaînes infortunées, de ces liens formés si mal à propos et si justement rompus. Ici toute la réputation qu'a eue le cardinal s'est évanouie. Il a gouverné le cardinal de Richelieu, qui gouvernait le royaume; mais il a marié sa nièce à M. Mazarin : toute sa réputation est perdue. Il a gouverné Louis XIII, après la mort de son grand ministre, et la reine régente, après la mort du roi son époux; mais il a marié sa nièce à M. Mazarin : toute sa réputation est perdue. S'il y avait quelque grâce à faire à Son Éminence, il faudrait rejeter sa faute sur la faiblesse d'un mourant : c'est trop demander à l'homme, que de lui demander d'être sage, quand il se meurt.

Il me souvient que le lendemain de ces tristes noces, les médecins assurèrent le maréchal de Clerembaut que M. le cardinal se portait mieux. « C'est un homme perdu, dit le maréchal; il « a marié sa nièce à M. Mazarin : le transport s'est fait au cerveau, « la tête est attaquée, c'est un homme mort. » Excusons donc ce grand cardinal sur sa maladie, excusons-le sur la misère de notre condition : il n'y a personne à qui une pareille excuse ne puisse être un jour nécessaire. Pleurons par compassion et par intérêt : quel sujet, messieurs, manque à nos larmes :

Pleurons, pleurons; et c'est peu que des pleurs,
Pour de si funestes malheurs :
N'attendons pas la perte de ces charmes :
Infortunés liens, vous valez bien nos larmes!

Je sens que ma compassion va s'étendre jusque sur M. Mazarin : celui qui fait le malheur des autres, fait pitié lui-même. Voyez l'état auquel il se trouve, messieurs, et vous serez aussi disposés que moi à le plaindre. M. Mazarin gémit sous le poids des biens et des honneurs, dont on l'a chargé; la fortune, qui l'élève en apparence, l'accable en effet. La grandeur lui est un supplice,

l'abondance une misère. Il a raison de haïr un mariage qui l'a engagé dans les affaires du monde ; et, avec raison, il s'est repenti d'avoir obtenu ce qu'il avait tant désiré. Sans ce mariage, si funeste aux intéressés, il mènerait une vie heureuse à la Trappe, ou en quelque autre société sainte et retirée. Les intérêts du monde l'ont fait tomber dans les mains des dévots du siècle, de ces fourbes spirituels qui font une cour artificieuse, qui tendent des piéges secrets à la bonté des âmes simples et innocentes ; de ces âmes qui, par l'esprit d'une sainte usure, se ruinent à prêter à des gens qui promettent cent et cent d'intérêt en l'autre monde.

Mais le plus grand mal n'est pas à donner, encore qu'on donne mal à propos ; c'est à laisser perdre, et à laisser prendre. Un conseil dévotement imbécile fait couvrir des nudités ; un pareil scrupule fait défigurer des statues ; un jour, on enlève les tableaux ; un autre, les tapisseries sont emportées : les gouvernements sont vendus, l'argent s'écoule ; tout se dissipe, et on ne jouit de rien. Voilà, messieurs, le misérable état où se trouve M. Mazarin : ne mérite-t-il pas d'avoir part aux larmes que nous répandons?

Mais madame Mazarin est mille fois plus à plaindre : c'est à ses douleurs que nous devons la meilleure partie de notre pitié. Cet époux, qui se sent peu digne de son épouse, ne la laisse voir à personne : il la tire de Paris, où elle est élevée, pour la mener de province en province, de ville en ville, de campagne en campagne, toujours sûre du voyage, toujours incertaine du séjour. L'assiduité n'apporte aucun dégoût, la contrainte ne fait sentir aucun chagrin qu'il ne donne. Il n'oublie rien pour se rendre haïssable, et il aurait pu s'épargner des soins que la nature avait déjà pris. Comme ceux qui offensent ne pardonnent point, M. Mazarin fait plus de mal, plus on en souffre ; et il arrive par degrés à être le tyran d'une personne, dont tous les honnêtes gens voudraient être les esclaves.

Il semblait que madame Mazarin n'avait pas d'autres maux à craindre, après ce qu'elle avait souffert. On se trompait, messieurs ; le plus grand était encore à venir. Madame Mazarin, plus jalouse de sa raison que de sa beauté et de sa fortune, se trouve

assujettie à un homme qui prend toutes les lumières du bon sens pour des crimes, et toutes les visions de la fantaisie pour des grâces du ciel extraordinaires. Ce ne sont que révélations, que prophéties : il avertit de la part des anges; il commande, il menace de la part de Dieu. Il ne faut plus chercher les volontés du ciel dans l'Écriture, ni dans la Tradition; elles se forment dans l'imagination et s'expliquent par la bouche de M. Mazarin.

Vous avez souffert d'être ruinée par un dissipateur, d'être traitée en esclave par un tyran ; vous voici, Hortense, à la merci d'un prophète, qui va chercher dans l'imposture des faux dévots et dans les visions des fanatiques de nouvelles inventions pour vous tourmenter : les artifices des fourbes, la simplicité des idiots, tout s'unit, tout se joint pour votre persécution.

Cherchez, messieurs, la femme la plus docile, la plus soumise, et la mettez à de semblables épreuves, elle ne souffrira pas huit jours avec son mari ce que madame Mazarin a souffert cinq ans avec le sien. Qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas voulu se séparer plus tôt d'un tel époux, qu'on admire sa patience; s'il y a un reproche à lui faire, ce n'est pas de l'avoir quitté, c'est d'avoir demeuré si longtemps avec lui. Que faisait votre gloire, madame, dans le temps d'un esclavage si honteux? Vous vous rendiez indigne des bienfaits de M. le cardinal, vous trahissiez ses intentions, par une lâche obéissance, qui laissait ruiner la fortune qu'on vous avait donnée à soutenir. Vous vous rendiez indigne des grâces du ciel, qui vous a fait naître avec de si grands avantages, hasardant vos lumières dans le long et contagieux commerce que vous aviez avec M. Mazarin. Remerciez Dieu de la bonne et sage résolution qu'il vous a fait prendre : votre liberté est son ouvrage; s'il ne vous avait inspiré ses intentions, une timidité naturelle, une conduite scrupuleuse, une mauvaise honte vous eût retenue auprès de votre mari, et vous vous trouveriez encore assujettie à ses folles inspirations.

Rendez grâces à Dieu, madame : il vous a sauvée. Ce salut vous coûte toutes vos richesses, il est vrai; mais vous avez conservé votre raison : la condition est assez heureuse. Vous êtes privée de tout ce que vous teniez de la fortune; mais on n'a pu vous ôter les avantages que la nature vous a donnés : la grandeur

de votre âme, les lumières de votre esprit, les charmes de votre visage vous demeurent; la condition est assez heureuse. Quand M. Mazarin laisse oublier le nom de M. le cardinal en France, vous en augmentez la gloire chez les étrangers : la condition est assez heureuse. Il n'y a point de peuples qui n'aient une soumission volontaire au pouvoir de votre beauté, point de reines qui ne doivent porter plus d'envie à votre personne que vous n'en devez porter à leur grandeur : la condition est assez heureuse.

Vous êtes admirée en cent et cent climats,
Toutes les nations sont vos propres États :
Et de petits esprits vous nomment *Vagabonde* [1],
Quand vous allez régner en tous les lieux du monde.

Quel pays y a-t-il que madame Mazarin n'ait pas vu? Quel pays a-t-elle vu qui ne l'ait pas admirée? Rome a eu pour elle autant d'admiration que Paris. Cette Rome, de tous temps si glorieuse, est plus vaine de l'avoir donnée au monde, que d'avoir produit tous ses héros; elle croit qu'une beauté si extraordinaire est préférable à toute valeur, et qu'il y a plus de conquêtes à faire par ses yeux, que par les armes de ses grands hommes. L'Italie vous sera éternellement obligée, madame, de l'avoir défaite de ces règles importunes, qui n'apportent l'ordre qu'avec contrainte; de lui avoir ôté une science de formalités, de cérémonies, de civilités concertées, d'égards médités, qui rendent les hommes insociables, dans la société même. C'est madame Mazarin qui a banni toute grimace, toute affectation; qui a ruiné cet art du dehors qui règle les apparences; cette étude de l'extérieur qui compose les visages. C'est elle qui a rendu ridicule une gravité qui tenait lieu de prudence; une politique sans affaires et sans intérêts, occupée seulement à cacher l'inutilité où l'on se trouve. C'est elle qui a introduit une liberté douce et honnête qui a rendu la conversation plus agréable, les plaisirs plus purs et plus délicats.

Une fatalité l'avait fait venir à Rome; une fatalité l'en fait sortir. Madame la connétable voulut quitter monsieur son mari, et

[1] Allusion au célèbre sonnet sur la *Phèdre* de Racine et à la réponse surtout qu'y fit Boileau.

en fit confidence à sa chère sœur. La sœur, toute jeune qu'elle était, lui représenta ce qu'aurait pu représenter une mère, pour l'en détourner ; mais la voyant résolue à l'exécution de son dessein, elle suivit par amitié, celle qui n'avait pu être détournée par prudence ; et partagea avec elle les dangers de la fuite, les inquiétudes, les embarras qui suivent de pareilles résolutions. La fortune, qui peut beaucoup dans nos entreprises et plus dans nos aventures, a fait errer madame la connétable de nation en nation, et l'a jetée enfin dans un couvent à Madrid. La raison conseilla le repos à madame Mazarin, et un esprit de retraite l'obligea d'établir son séjour à Chambéry.

Là, elle a trouvé en elle-même, par ses réflexions ; dans le commerce des savants, par les conférences ; dans les livres, par l'étude ; dans la nature, par des observations, ce que la cour ne donne point aux courtisans, ou pour être trop occupés dans les affaires, ou pour être trop dissipés dans les plaisirs. Madame Mazarin a vécu trois ans entiers à Chambéry, toujours tranquille et jamais obscure : quelque désir qu'elle ait eu de se cacher, son mérite lui établit malgré elle un petit empire ; et en effet elle commandait à la ville et à toute la nation. Chacun reconnaissait avec plaisir les droits que la nature lui avait donnés ; et celui qui avait les siens, par sa naissance, les eût volontiers oubliés, pour entrer dans la même sujétion où entraient ses peuples. Les plus honnêtes gens quittaient la cour, et négligeaient le service de leur prince, pour s'appliquer plus particulièrement à celui de madame Mazarin ; et des personnes considérables des pays éloignés se faisaient un prétexte du voyage d'Italie, pour la venir voir. C'est une chose bien extraordinaire d'avoir vu établir une cour à Chambéry ; c'est comme un prodige, qu'une beauté qui avait voulu se cacher en des lieux presque inaccessibles, ait fait plus de bruit dans l'Europe que toutes les autres ensemble.

Les plus belles personnes de chaque nation avaient le déplaisir d'entendre toujours parler d'une absente ; les objets les plus aimables avaient un ennemi secret, qui ruinait toutes les impressions qu'ils pouvaient faire : c'était l'idée de madame Mazarin, qu'on conservait précieusement, après l'avoir vue, et qu'on se formait avec plaisir, où l'on ne la voyait pas.

Telle était la conduite de madame Mazarin; telle était sa condition, quand la duchesse d'York, sa parente, passa par Chambéry, pour venir trouver le duc son époux. Le mérite de la duchesse, sa beauté, son esprit sa vertu donnaient envie à madame Mazarin de l'accompagner; mais ses affaires ne le permettaient pas, et il fallut remettre son voyage à un autre temps. La curiosité de voir une grande cour qu'elle n'avait pas vue, la fortifiait dans cette pensée; la mort du duc de Savoie[1] la détermina.

Ce prince avait eu pour elle un sentiment commun à tous ceux qui la voyaient. Il l'avait admirée à Turin, et cette admiration avait passé, dans l'esprit de madame de Savoie, pour un véritable amour. Une impression jalouse et chagrine produisit un procédé peu obligeant pour celle qui l'avait causée; et il n'en fallut pas davantage pour obliger madame Mazarin à sortir d'un pays où la nouvelle régente était absolue. S'éloigner d'elle, et s'approcher de madame la duchesse d'York, ne fut qu'une même résolution. Hortense la déclara à ses amis, qui n'oublièrent rien pour l'en détourner; mais ce fut inutilement. On n'a jamais vu tant de larmes. Elle ne fut pas insensible à la douleur que l'on avait de son départ; des personnes touchées si vivement la surent toucher. Cependant la résolution était prise, et malgré tous ces regrets on voulut partir.

Quel autre courage que celui de madame Mazarin eût fait entreprendre un voyage si long, si difficile et si dangereux? Il lui fallut traverser des nations sauvages, et des nations armées; adoucir les unes, et se faire respecter des autres. Elle n'entendait le langage d'aucun de ces peuples, mais elle était entendue. Ses yeux ont un langage universel qui se fait entendre des hommes. Que de montagnes, que de forêts, que de rivières il fallut passer! Qu'elle essuya de vents, de neiges, de pluies! et que les difficultés des chemins, que la rigueur du temps, que des incommodités extraordinaires firent peu de tort à sa beauté! Jamais Hélène ne parut si belle qu'était Hortense: mais Hortense, cette belle innocente persécutée, fuyait un injuste époux, et ne suivait pas un amant. Avec le visage d'Hélène, madame Mazarin avait l'air, l'é-

[1] Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, mourut le 12 juin 1675.

quipage d'une reine des Amazones : elle paraissait également propre à charmer et à combattre.

On eût dit qu'elle allait donner de l'amour à tous les princes qui étaient sur son passage, et commander toutes les troupes qu'ils commandaient. Le premier eût dépendu d'elle ; mais ce n'était pas son dessein. Elle fit quelque essai du second ; car les troupes recevaient ses ordres plus volontiers que ceux de leurs généraux. Après avoir fait plus de trois cents lieues, elle arriva en Hollande, et ne demeura à Amsterdam que le temps qu'il faut pour voir les raretés d'une ville si singulière et si renommée. Sa curiosité satisfaite, elle en partit pour la Brille, et s'embarqua à la Brille pour l'Angleterre.

Il manquait à ce voyage une tempête ; il en vint une qui dura cinq jours : tempête aussi furieuse que longue, tempête qui fit perdre conseil et résolution aux matelots, et aux passagers toute espérance. Madame Mazarin fut seule exempte de lamentation : moins importune à demander au ciel qu'il la conservât, que soumise et résignée à ses volontés. Il était arrêté qu'elle verrait l'Angleterre : elle y aborda, et se rendit à Londres en peu de temps[1].

Tous les peuples avaient une grande curiosité de la voir ; les dames une plus grande alarme de son arrivée. Les Anglaises, qui étaient en possession de l'empire de la beauté, le voyaient passer à regret à une étrangère ; et il est assez naturel de ne perdre pas sans chagrin, la plus douce des vanités. Un intérêt si considérable sut les unir. Les ennemies furent donc réconciliées, les indifférentes se recherchèrent, et les amies voulurent se lier plus étroitement encore. Les confédérées prévoyaient bien leur malheur ; mais le voulant retarder, elles se préparèrent à défendre un intérêt qui leur était plus cher que la vie.

Madame Mazarin n'avait pour elle que ses charmes et ses vertus : c'était assez pour ne rien appréhender. Après avoir gardé la chambre quelques jours, moins pour se remettre des fatigues du voyage, que pour se faire faire des habits, elle parut à White-Hall.

[1] Madame Mazarin vint en Angleterre au mois de décembre 1675.

Astres de cette cour, n'en soyez point jaloux;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que mille autres beautés avaient fait devant vous[1].

Depuis ce jour-là, on ne lui disputa rien en public ; mais on lui fit une guerre secrète, dans les maisons, et tout se réduisit à des injures cachées, qui ne venaient pas à sa connaissance, ou à de vains murmures, qu'elle méprisa. On vit alors une chose extraordinaire: celles qui s'étaient le plus déchaînées contre elle, furent les premières à l'imiter. On voulut s'habiller, on voulut se coiffer comme elle: mais ce n'était ni son habillement, ni sa coiffure ; car sa personne fait la grâce de son ajustement, et celles qui tâchent de prendre son air, ne sauraient rien prendre de sa personne. On peut dire d'elle ce qu'on a dit de feu Madame, avec bien moins de raison : *tout le monde l'imite et personne ne lui ressemble.*

Pour ce qui regarde les hommes, elle se fait des sujets de tous les honnêtes gens qui la voient. Il n'y a que le méchant goût et le mauvais esprit, qui puissent défendre contre elle un reste de liberté. Heureuse des conquêtes qu'elle fait ! plus heureuse de celles qu'elle ne fait pas ! madame Mazarin n'est pas plutôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une maison qui fait abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde ; on y vit avec une égale discrétion. Chacun y est plus commodément que chez soi, et plus respectueusement qu'à la cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent ; mais c'est avec plus de lumière que de chaleur. C'est moins pour contredire les personnes, que pour éclaircir les matières ; plus pour animer les conversations, que pour aigrir les esprits. Le jeu qu'on y joue est peu considérable, et le seul divertissement y fait jouer. Vous n'y voyez, sur les visages, ni la crainte de perdre, ni la douleur d'avoir perdu. Le désintéressement va si loin en quelques-uns, qu'on leur reproche de se réjouir de leur perte, et de s'affliger de leur gain.

Le jeu est suivi des meilleurs repas qu'on puisse faire. On y voit tout ce qui vient de France, pour les délicats ; tout ce qui

[1] Imitation du fameux sonnet de Malleville, intitulé *la Belle matineuse.*

vient des Indes, pour les curieux ; et les mets communs deviennent rares, par le goût exquis qu'on leur donne. Ce n'est pas une abondance qui fait craindre la dissipation : ce n'est point une dépense tirée, qui fait connaître l'avarice ou l'incommodité de ceux qui la font. On n'y aime pas une économie sèche et triste, qui se contente de satisfaire aux besoins, et ne donne rien au plaisir : on aime un bon ordre, qui fait trouver tout ce que l'on souhaite, et qui en fait ménager l'usage, afin qu'il ne puisse jamais manquer. Il n'y a rien de si bien réglé que cette maison ; mais madame Mazarin répand sur tout, je ne sais quel air aisé, je ne sais quoi de libre et de naturel, qui cache la règle : on dirait que les choses vont d'elles-mêmes, tant l'ordre est secret et difficilement aperçu.

Que madame Mazarin change de logis, la différence du lieu est insensible : partout où elle est, on ne voit qu'elle ; et pourvu qu'on la trouve, on trouve tout. On ne vient jamais assez tôt ; on ne se retire jamais assez tard : on se couche avec le regret de l'avoir quittée, et on se lève avec le désir de la revoir.

Mais quelle est l'incertitude de la condition humaine ! Dans le temps qu'elle jouissait innocemment de tous les plaisirs que l'inclination recherche, et que la raison ne défend pas ; qu'elle goûtait la douceur de se voir aimée et estimée de tout le monde ; que celles qui s'étaient opposées à son établissement, se trouvaient charmées de son commerce ; qu'elle avait comme éteint l'amour-propre dans l'âme de ses amies, chacune ayant pour elle les sentiments qu'il est naturel d'avoir pour soi : dans le temps que les plus vaines et les plus amoureuses d'elles-mêmes ne disputaient rien à sa beauté ; que l'envie se cachait au fond des cœurs ; que tout chagrin contre elle était secret ou trouvé ridicule, dès qu'il commençait à paraître : dans ce temps heureux, une maladie extraordinaire la surprend, et nous avons été sur le point de la perdre, malgré tous ses charmes, malgré toute notre admiration et notre amour. Vous périssiez, Hortense, et nous périssions : vous, de la violence de vos douleurs ; nous, de celle de notre affliction. Mais c'était bien plus que s'affliger : c'était sentir tout ce que vous sentiez : c'était être malade comme vous. Des inégalités bizarres vous approchaient tantôt de la mort, tantôt vous rappelaient

à la vie : nous étions sujets à tous les accidents de votre mal ; et pour apprendre de vos nouvelles, il n'était pas besoin de demander comment vous étiez, il ne fallait que voir en quel état nous étions.

Loué soit Dieu, ce dispensateur universel des biens et des maux ! loué soit Dieu, qui vous a rendue à nos vœux, et nous a redonnés à nous-mêmes ! Vous voilà vivante, et nous vivons ; mais nous ne sommes pas remis encore de la frayeur du danger que nous avons couru : il nous en reste une triste idée, qui nous fait concevoir plus vivement ce qui arrivera un jour. Un jour la nature défera ce bel ouvrage, qu'elle a pris tant de peine à former. Rien ne l'exemptera de la loi funeste où nous sommes tous assujettis. Celle qui se distingue si fort des autres, pendant sa vie, sera confondue avec les plus misérables, à sa mort. Et tu te plains, génie ordinaire, mérite commun, beauté médiocre ; et tu te plains de ce qu'il te faut mourir ? Ne murmure point, injuste, Hortense mourra comme toi. Un temps viendra (ne pût-il jamais venir ce temps malheureux !) ; un temps viendra, que l'on pourra dire de cette merveille :

Elle est poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses lois
Égales et nécessaires ;
Rien ne l'en a su parer.
Apprenez, âmes vulgaires,
A mourir sans murmurer[1].

XLII

A M. LE MARÉCHAL DE CRÉQUI, QUI M'AVAIT DEMANDÉ EN QUELLE SITUATION ÉTAIT MON ESPRIT, ET CE QUE JE PENSAIS SUR TOUTES CHOSES DANS MA VIEILLESSE.

— 1671 —

Quand nous sommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, et nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec

[1] Imitation du sonnet de Malherbe sur la mort de M. le duc d'Orléans.

nous-mêmes. Arrivés à la vieillesse, nous trouvons moins précieux ce qui nous est étranger : rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui sommes sur le point de nous manquer. Il en est de la vie comme de nos autres biens ; tout se dissipe quand on pense en avoir un grand fond : l'économie ne devient exacte que pour ménager le peu qui nous reste. C'est par là qu'on voit faire aux jeunes gens comme une profusion de leur être, quand ils croient avoir longtemps à le posséder. Nous nous devenons plus chers, à mesure que nous sommes plus près de nous perdre. Autrefois, mon imagination errante et vagabonde se portait à toutes les choses étrangères : aujourd'hui, mon esprit se ramène au corps, et s'y unit davantage. A la vérité, ce n'est point par le plaisir d'une douce liaison ; c'est par la nécessité du secours et de l'appui mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un à l'autre.

En cet état languissant, je ne laisse pas de me conserver encore quelques plaisirs ; mais j'ai perdu tous les sentiments du vice, sans savoir si je dois ce changement à la faiblesse d'un corps abattu ou à la modération d'un esprit devenu plus sage qu'il n'était auparavant. Je crains de le devoir aux infirmités de la vieillesse, plus qu'aux avantages de ma vertu ; et d'avoir plus à me plaindre de la docilité de mes mouvements, qu'à m'en réjouir. En effet, j'attribuerais mal à propos à ma raison la force de les soumettre, s'ils n'ont pas celle de se soulever. Quelque sagesse dont on se vante, en l'âge où je suis, il est malaisé de connaître si les passions qu'on ne ressent plus sont éteintes ou assujetties.

Quoi qu'il en soit, dès lors que nos sens ne sont plus touchés des objets, et que l'âme n'est plus émue par l'impression qu'ils font sur elle, ce n'est proprement chez nous qu'indolence : mais l'indolence n'est pas sans douceur, et songer qu'on ne souffre point de mal, est assez à un homme raisonnable, pour se faire de la joie. Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs. Si on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

Quand il m'est arrivé des malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez insensible, sans mêler à cette heureuse disposition le dessein d'être constant ; car la constance n'est qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paraît la plus belle vertu du monde,

à ceux qui n'ont rien à souffrir; et elle est véritablement comme une nouvelle gêne, à ceux qui souffrent. Les esprits s'aigrissent à résister; et au lieu de se défaire de leur première douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde. Sans la résistance, ils n'auraient que le mal qu'on leur fait : par elle, ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la nature, dans les maux présents : je garde ma sagesse, pour le temps où je n'ai rien à endurer. Alors, par des réflexions sur mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ai pas, et trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

L'expérience se forme avec l'âge, et la sagesse est communément le fruit de l'expérience; mais, qu'on attribue cette vertu aux vieilles gens, ce n'est pas à dire qu'ils la possèdent toujours. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont toujours la liberté d'être sages et de pouvoir s'exempter avec bienséance de toutes les gênes que l'opinion a su introduire dans le monde. C'est à eux seulement qu'il est permis de prendre les choses pour ce qu'elles sont. La raison a presque tout fait, dans les premières institutions : la fantaisie a presque tout gagné sur elle, dans la suite. Or, la vieillesse seule a le droit de rappeler ce que l'une a perdu, et de se dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moi, je tiens scrupuleusement aux véritables devoirs. Je rebute ou admets les imaginaires, selon qu'ils me choquent, ou qu'ils me plaisent; car, en ce que je ne dois pas, je me fais une sagesse, également, de rejeter ce qui me déplaît et de recevoir ce qui me contente. Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'intérêt pour ceux dont je me détache, que pour moi qui reprends ma liberté. Ils ne gagnent pas moins, dans la perte d'un homme inutile, que je perdrais à me dévouer plus longtemps à eux inutilement.

De tous les liens, celui de l'amitié est le seul qui me soit doux; et, n'était la honte qu'on ne répondît pas à la mienne, j'aimerais par le plaisir d'aimer, quand on ne m'aimerait pas. Dans un faux sujet d'aimer, les sentiments d'amitié peuvent s'entretenir, par la seule douceur de leur agrément. Dans un vrai sujet de haïr, on doit se défaire de ceux de la haine, par le seul intérêt de son repos. Une âme serait heureuse qui pourrait se refuser tout en-

tière à certaines passions, et ne ferait seulement que se permettre à quelques autres. Elle serait sans crainte, sans tristesse, sans haine, sans jalousie; elle désirerait sans ardeur, espérerait sans inquiétude, et jouirait sans transport.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. On y souffre une contestation éternelle de l'inclination et du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît : sentant, presque toujours, de la gêne à faire ce que l'on fait, et de la contrainte à s'abstenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la sagesse est doux et tranquille. La sagesse règne en paix sur nos mouvements, et n'a qu'à bien gouverner des sujets, au lieu que la vertu avait à combattre des ennemis.

Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire, et assez vraie; c'est que je n'ai presque jamais senti, en moi-même, ce combat intérieur de la passion et de la raison. La passion ne s'opposait point à ce que j'avais résolu de faire par devoir; et la raison consentait volontiers à ce que j'avais envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétends pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange : je confesse, au contraire, que j'en ai été plus vicieux; ce qui ne venait point d'une perversion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice se faisait agréer, comme une douceur, au lieu de se laisser connaître comme un crime.

Il est certain qu'on connaît beaucoup mieux la nature des choses, par la réflexion, quand elles sont passées, que par leur impression, quand on les sent. D'ailleurs, le grand commerce du monde empêche toute attention, lorsqu'on est jeune. Ce que nous voyons en autrui ne nous laisse pas bien examiner ce que nous sentons en nous-mêmes. La foule plaît dans un certain âge où l'on aime, pour ainsi parler, à se répandre : la multitude importune, dans un autre, où l'on revient naturellement à soi, ou pour le plus, à un petit nombre d'amis qui s'unissent à nous davantage.

C'est cette humeur-là qui nous retire insensiblement des cours. Nous commençons, par elle, à chercher un milieu entre l'assiduité et l'éloignement. Il nous vient ensuite quelque honte de montrer un vieux visage, parmi des jeunes gens, qui, loin de prendre pour sagesse notre sérieux, se moquent de nous, de vouloir paraître

encore en des lieux publics, où il n'y a que de la galanterie et de la gaieté. Ne nous flattons pas de notre bon sens : une folie enjouée le saura confondre ; et le faux d'une imagination qui brille, dans la jeunesse, fera trouver ridicules nos plus délicates conversations. Si nous avons de l'esprit, allons en faire un meilleur usage, dans les entretiens particuliers ; car on se soutient mal, dans la foule, par les qualités de l'esprit, contre les avantages du corps.

Cette justice que nous sommes obligés de nous faire, ne nous doit pas rendre injustes à l'égard des jeunes gens. Il ne faut ni louer avec importunité le temps dont nous étions, ni accuser sans cesse avec chagrin celui qui leur est favorable. Ne crions point contre les plaisirs que nous n'avons plus : ne condamnons point des choses agréables qui n'ont que le crime de nous manquer.

Notre jugement doit toujours être le même. Il nous est permis de vivre, et non pas de juger, selon notre humeur. Il se forme dans la mienne je ne sais quoi de particulier, qui me fait moins considérer les magnificences par l'éclat qu'elles ont, que par l'embarras qu'elles donnent. Les spectacles, les fêtes, les assemblées ne m'attirent plus aux plaisirs qui se trouvent en les voyant: elles me rebutent des incommodités qu'il faut essuyer pour les voir. Je n'aime pas tant les concerts, par la beauté de leur harmonie, que je les crains, par la peine qu'il y a de les ajuster. L'abondance me dégoûte dans les repas ; et ce qui est fort recherché me paraît une curiosité affectée. Mon imagination n'aide pas mon goût à trouver plus délicat ce qui est plus rare : mais je veux du choix, dans les choses qui se rencontrent aisément, pour conserver une délicatesse séparée de tout agrément de fantaisie.

DE LA LECTURE ET DU CHOIX DES LIVRES.

J'aime le plaisir de la lecture, autant que jamais, pour dépendre plus particulièrement de l'esprit, qui ne s'affaiblit pas comme les sens. A la vérité, je cherche plus dans les livres ce qui me plaît que ce qui m'instruit. A mesure que j'ai moins de temps à pratiquer les choses, j'ai moins de curiosité pour les apprendre. J'ai plus de besoin du fond de la vie que de la manière de vivre ;

et le peu que j'en ai s'entretient mieux par des agréments que par des instructions. Les livres latins m'en fournissent le plus, et je relis mille fois ce que j'y trouve de beau, sans m'en dégoûter.

Un choix délicat me réduit à peu de livres, où je cherche beaucoup plus le bon esprit que le bel esprit ; et le bon goût, pour me servir de la façon de parler des Espagnols, se rencontre ordinairement dans les écrits des personnes considérables. J'aime à connaître, dans les *Épîtres* de Cicéron, et son caractère, et celui des gens de qualité qui lui écrivent. Pour lui, il ne se défait jamais de son art de rhétorique ; et la moindre recommandation qu'il fait au meilleur de ses amis, s'insinue aussi artificieusement que s'il voulait gagner l'esprit d'un inconnu, pour la plus grande affaire du monde. Les *Lettres* des autres n'ont pas la finesse de ces détours : mais, à mon avis, il y a plus de bon sens que dans les siennes ; et c'est ce qui me fait juger le plus avantageusement de la grande et générale capacité des Romains de ce temps-là.

Nos auteurs font toujours valoir le siècle d'Auguste, par la considération de Virgile et d'Horace ; et peut-être plus par celle de Mécénas, qui faisait du bien aux gens de lettres, que par les gens de lettres mêmes. Il est certain, néanmoins, que les esprits commençaient alors à s'affaiblir, aussi bien que les courages. La grandeur d'âme se tournait en circonspection à se conduire ; et le bon discours, en politesse de conversation : encore ne sais-je, à considérer ce qui nous reste de Mécénas, s'il n'avait pas quelque chose de mou, qu'on faisait passer pour délicat. Mécénas était le grand favori d'Auguste, l'homme qui plaisait, et à qui les gens polis et spirituels tâchaient de plaire. N'y a-t-il pas apparence que son goût réglait celui des autres ; qu'on affectait de se donner son tour, et de prendre autant qu'on pouvait son caractère?

Auguste lui-même ne nous laisse pas une grande opinion de sa latinité. Ce que nous voyons de Térence, ce qu'on disait à Rome de la politesse de Scipion et de Lelius, ce que nous avons de César, ce que nous avons de Cicéron ; la plainte que fait ce dernier, sur la perte de ce qu'il appelle *sales, lepores, venustas, urbanitas, amœnitas, festivitas, jucunditas :* tout cela me fait croire, après y avoir mieux pensé, qu'il faut chercher, en d'autres temps

que celui d'Auguste, le bon et agréable esprit des Romains, aussi bien que les grâces pures et naturelles de leur langue.

On me dira qu'Horace avait très-bon goût, en toute chose; c'est ce qui me fait croire que ceux de son temps ne l'avaient pas : car son goût consistait principalement à trouver le ridicule des autres. Sans les impertinences, les affectations, les fausses manières dont il se moquait, la justesse de son sens ne nous paraîtrait pas aujourd'hui si grande.

DE LA POÉSIE.

Le siècle d'Auguste a été celui des excellents poëtes, je l'avoue; mais il ne s'ensuit pas que ç'ait été celui des esprits bien faits. La poésie demande un génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon sens. Tantôt, c'est le langage des dieux; tantôt c'est le langage des fous, rarement celui d'un honnête homme. Elle se plaît dans les fictions, dans les figures : toujours hors de la réalité des choses; et c'est cette réalité qui peut satisfaire un entendement bien sain.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose de galant, à faire agréablement des vers; mais il faut que nous soyons bien maîtres de notre génie, autrement l'esprit est possédé de je ne sais quoi d'étranger, qui ne lui permet pas de disposer assez facilement de lui-même. « Il faut être sot, disent les Espagnols, pour ne pas faire « deux vers : il faut être fou pour en faire quatre. » A la vérité, si tout le monde s'en tenait à cette maxime, nous n'aurions pas mille beaux ouvrages, dont la lecture nous donne un plaisir fort délicat; mais la maxime regarde bien plus les gens du monde, que les poëtes de profession. D'ailleurs, ceux qui sont capables de ces grandes productions ne résisteront pas à la force de leur génie, pour ce que je dis; et il est certain que, parmi les auteurs, ceux-là s'abstiendront seulement de faire beaucoup de vers, qui se sentiront plus gênés de leur stérilité, que de mes raisons.

Il faut qu'il y ait d'excellents poëtes, pour notre plaisir, comme de grands mathématiciens, pour notre utilité : mais il suffit, pour nous, de nous bien connaître à leurs ouvrages; et nous n'avons

que faire de rêver solitairement, comme les uns, ni d'épuiser nos esprits à méditer toujours, comme les autres.

De tous les poëtes, ceux qui font des comédies devraient être les plus propres pour le commerce du monde; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, et à bien exprimer les sentiments et les passions des hommes. Quelque nouveau tour qu'on donne à de vieilles pensées, on se lasse d'une poésie qui ramène toujours les comparaisons de l'*aurore*, de *soleil*, de la *lune*, des *étoiles*. Nos descriptions d'une mer calme et d'une mer agitée, ne représentent rien que celle des anciens n'aient beaucoup mieux représenté. Aujourd'hui, ce ne sont pas seulement les mêmes idées que nous donnons, ce sont les mêmes expressions et les mêmes rimes. Je ne trouve jamais le *chant des oiseaux*, que je ne me prépare au *bruit des ruisseaux*: les *bergères* sont toujours couchées sur des *fougères*; et on voit moins les *bocages*, sans les *ombrages*, dans nos vers, qu'au véritable lieu où ils sont. Or, il est impossible que cela ne devienne, à la fin, fort ennuyeux; ce qui n'arrive pas dans les comédies, où nous voyons représenter, avec plaisir, les mêmes choses que nous pouvons faire, et où nous sentons des mouvements semblables à ceux que nous voyons exprimer.

Un discours où l'on ne parle que de bois, de rivières, de prés, de campagnes, de jardins, fait sur nous une impression bien languissante, à moins qu'il n'ait des agréments tout nouveaux; mais ce qui est de l'humanité, les penchants, les tendresses, les affections, trouvent naturellement au fond de notre âme à se faire sentir : la même nature les produit et les reçoit; il passent aisément, des hommes qu'on représente, en des hommes qui voient représenter.

DE QUELQUES LIVRES ESPAGNOLS, ITALIENS ET FRANÇAIS.

Ce que l'amour a de délicat me flatte; ce qu'il a de tendre me sait toucher : et, comme l'Espagne est le pays du monde où l'on aime le mieux, je ne me lasse jamais de lire, dans les auteurs es-

pagnols, des aventures amoureuses. Je suis plus touché de la passion d'un de leurs amants, que je ne serais sensible à la mienne, si j'étais capable d'en avoir encore : l'imagination de ses amours me fait trouver des mouvements pour lui, que je ne trouverais pas pour moi-même.

Il y a peut-être autant d'esprit, dans les autres ouvrages des auteurs de cette nation, que dans les nôtres; mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la réserve de celui de Cervantès, en *Don Quichotte*, que je puis lire toute ma vie, sans en être dégoûté un seul moment. De tous les livres que j'ai lus, *Don Quichotte* est celui que j'aimerais mieux avoir fait : il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût, sur toutes choses. J'admire comme, dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantès a trouvé le moyen de se faire connaître l'homme le plus entendu, et le plus grand connaisseur qu'on se puisse imaginer : j'admire la diversité de ses caractères, qui sont les plus recherchés du monde, pour les espèces, et dans leurs espèces les plus naturels. Quevedo paraît un auteur fort ingénieux; mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses livres, quand il lisait *Don Quichotte*, que de les avoir su faire.

Je ne me connais pas assez aux vers italiens, pour en goûter la délicatesse, ou en admirer la force et la beauté. Je trouve quelques Histoires, en cette langue, au-dessus de toutes les modernes, et quelques traités de politique au-dessus même de ce que les anciens en ont écrit. Pour la morale des Italiens, elle est pleine de *concetti*, qui sentent plus une imagination qui cherche à briller, qu'un bon sens formé par de profondes réflexions.

J'ai une curiosité fort grande pour tout ce qu'on fait de beau en français, et un grand dégoût de mille auteurs, qui semblent n'écrire que pour se donner la réputation d'avoir écrit. Je n'aime pas seulement à lire, pour me donner celle d'avoir beaucoup lu; et c'est ce qui me fait tenir particulièrement à certains livres, où je puis trouver une satisfaction assurée.

Les *essais* de Montagne, les *poésies* de Malherbe, les *tragédies* de Corneille et les *œuvres* de Voiture, se sont établis comme un droit de me plaire toute ma vie. Montagne ne fait pas le même effet, dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous ex-

plique particulièrement l'homme, les jeunes et les vieux aiment à se trouver en lui, par la ressemblance des sentiments. L'espace qui sépare ces deux âges, nous éloigne de la nature, pour nous donner aux professions ; et alors nous trouvons, dans Montagne, moins de choses qui nous conviennent. La science de la guerre fait l'occupation du général ; la politique, du ministre ; la théologie, du prélat ; la jurisprudence, du juge. Montagne revient à nous, quand la nature nous y ramène, et qu'un âge avancé, où l'on sent véritablement ce qu'on est, rappelle le prince, comme ses sujets, de l'attachement au personnage, à un intérêt plus proche et plus sensible de la personne.

Je n'écris point ceci par un esprit de vanité, qui porte les hommes à donner au public leurs fantaisies. Je me sens, en ce que je dis, et me connais mieux par l'expression du sentiment que je forme de moi-même, que je ne ferais par des pensées secrètes, et des réflexions intérieures. L'idée qu'on a de soi, par la simple attention à se considérer au dedans, est toujours un peu confuse : l'image qui s'en exprime au dehors est beaucoup plus nette, et fait juger de nous plus sainement, quand elle repasse à l'examen de l'esprit, après s'être présentée à nos yeux. D'ailleurs, l'opinion flatteuse de notre mérite perd la moitié de son charme, sitôt qu'elle se produit. Les complaisances de l'amour-propre venant à s'évanouir insensiblement, il ne nous reste qu'un dégoût de sa douceur, et de la honte pour une vanité aussi follement conçue que judicieusement quittée.

Pour égaler Malherbe aux anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrais seulement retrancher de ses ouvrages ce qui n'est pas digne de lui. Nous lui ferions injustice de le faire céder à qui que ce fût ; mais il souffrira, pour l'honneur de notre jugement, que nous le fassions céder à lui-même.

On peut dire la même chose de Corneille. Il serait au-dessus de tous les tragiques de l'antiquité, s'il n'avait été fort au-dessous de lui en quelques-unes de ses pièces : il est si admirable dans les belles, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'est pas excellent en lui me semble mauvais ; moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a su don-

ner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire légèrement; il est obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos esprits, ils emploieront leurs lumières à connaître, avec dégoût, la différence qu'il y a de lui à lui-même. Il est permis à quelques auteurs de nous émouvoir simplement. Ces émotions inspirées par eux, sont de petites douceurs assez agréables, quand on ne cherche qu'à s'attendrir. Avec Corneille, nos âmes se préparent à des transports; et, si elles ne sont pas enlevées, il les laisse dans un état plus difficile à souffrir que la langueur. Il est malaisé de charmer éternellement, je l'avoue; il est malaisé de tirer un esprit de sa situation, quand il nous plaît; d'enlever une âme hors de son assiette: mais Corneille, pour l'avoir fait trop souvent, s'est imposé la loi de le faire toujours. Qu'il supprime ce qui n'est pas assez noble pour lui; il laissera admirer des beautés qui ne lui sont communes avec personne.

Je pardonnerais aussi peu à Voiture un grand nombre de *lettres* qu'il devrait avoir supprimées, si lui-même les avait fait mettre au jour[1]; mais il était comme ces pères, également bons et discrets, à qui la nature laisse de la tendresse pour leurs enfants, et qui aiment, en secret, ceux qui n'ont point de mérite, pour n'exposer pas au public, par cette amitié, la réputation de leur jugement. Il pouvait donner tout son amour à quelques-uns de ses ouvrages; car ils ont je ne sais quoi de si ingénieux et de si poli, de si fin et de si délicat, qu'ils font perdre le goût des *sels attiques*, et des *urbanités romaines*; qu'ils effacent tout ce que nous voyons de plus spirituel chez les Italiens, et de plus galant chez les Espagnols.

Nous avons quelques pièces particulières, en français, d'une beauté admirable: telles sont les oraisons funèbres de la reine d'Angleterre, et de madame, par M. de Condom[2]. Il y a, dans ces discours, un certain esprit répandu partout, qui fait admirer l'auteur, sans le connaître, autant que les ouvrages, après les avoir lus. Il imprime son caractère en tout ce qu'il dit; de sorte

[1] Les *Œuvres de Voiture* ont été publiées en 1650, in-4°, par son neveu Pinchêne, assisté de Conrart et de Chapelain.

[2] J.-B. Bossuet, premièrement évêque de Condom et ensuite évêque de [illegible] Il est mort le 12 d'avril 1704.

que, sans l'avoir jamais vu, je passe aisément de l'admiration de son discours à celle de sa personne.

DE LA CONVERSATION.

Quelque plaisir que je prenne à la lecture, celui de la conversation me sera toujours le plus sensible. Le commerce des femmes me fournirait le plus doux, si l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables, ne laissait la peine de se défendre de les aimer : je souffre néanmoins rarement cette violence. A mesure que mon âge leur donne du dégoût pour moi, la connaissance me rend délicat pour elles ; et, si elles ne trouvent pas, en ma personne, de quoi leur plaire, par une espèce de compensation, je me satisfais d'elles malaisément. Il y en a quelques-unes dont le mérite fait assez d'impression sur mon esprit ; mais leur beauté se donne peu de pouvoir sur mon âme ; et, si j'en suis touché, par surprise, je réduis bientôt ce que je sens à une amitié douce et raisonnable, qui n'a rien des inquiétudes de l'amour.

Le premier mérite, auprès des dames, c'est d'aimer ; le second, est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations ; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous mène au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des louanges ; car, au défaut des amants à qui tout cède, celui-là plaît le mieux, qui leur donne le moyen de se plaire davantage. Dans leur conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes : leur âme est ennemie de cette langueur. Ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux ; car, enfin, il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être : leur cœur n'est jamais vide de cette passion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque usage.

On en trouve, à la vérité, qui peuvent avoir de l'estime et de la tendresse, même sans amour ; on en trouve qui sont aussi capables de secret et de confiance, que les plus fidèles de nos amis. J'en connais qui n'ont pas moins d'esprit et de discrétion que de charme et de beauté ; mais ce sont des singularités que la

nature, par dessein ou par caprice, se plaît quelquefois à nous donner : et il ne faut rien conclure, en faveur du général, par des endroits si particuliers, et des qualités si détachées. Ces femmes extraordinaires semblent avoir emprunté le mérite des hommes ; et peut-être qu'elles font une espèce d'infidélité à leur sexe, de passer ainsi de leur naturelle condition aux vrais avantages de la nôtre.

Pour la conversation des hommes, j'avoue que j'y ai été autrefois plus difficile que je ne suis ; et je pense y avoir moins perdu du côté de la délicatesse, que je n'ai gagné du côté de la raison. Je cherchais alors des personnes qui me plussent, en toutes choses : je cherche aujourd'hui, dans les personnes, quelque chose qui me plaise. C'est une rareté trop grande que la conversation d'un homme en qui vous trouviez un agrément universel ; et le bon sens ne souffre pas une recherche curieuse de ce qu'on ne rencontre presque jamais. Pour un plaisir délicieux qu'on imagine toujours, et dont on jouit trop rarement, l'esprit, malade de délicatesse, se fait un dégoût de ceux qu'il pourrait avoir toute la vie. Ce n'est pas, à dire vrai, qu'il soit impossible de trouver des sujets si précieux, mais il est rare que la nature les forme, et que la fortune nous en favorise. Mon bonheur m'en a fait connaître, en France, et m'en avait donné un, aux pays étrangers, qui faisait toute ma joie. La mort m'en a ravi la douceur : et, parlant du jour que mourut M. d'Aubigny, je dirai toute ma vie, avec une vérité funeste et sensible :

Quem semper acerbum,
Semper honoratum, sic Dii voluistis, habebo[1].

Dans les mesures que vous prendrez, pour la société, faites état de ne trouver les bonnes choses que séparément ; faites état même de démêler le solide et l'ennuyeux, l'agrément et le peu de sens, la science et le ridicule. Vous verrez ensemble ces qualités, non-seulement en des gens que vous puissiez choisir ou éviter, mais en des personnes avec qui vous aurez des liaisons d'intérêt, ou

[1] Virg. *Æneid.* lib. V, v. 49-50.

d'autres habitudes aussi nécessaires. J'ai pratiqué un homme du plus beau naturel du monde, qui, lassé quelquefois de l'heureuse facilité de son génie, se jetait sur des matières de science et de religion, où il faisait voir une ignorance ridicule. Je connais un des savants hommes de l'Europe[1], de qui vous pouvez apprendre mille choses curieuses ou profondes, en qui vous trouverez une crédulité imbécile pour tout ce qui est extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.

Ce grand maître du théâtre, à qui les Romains sont plus redevables de la beauté de leurs sentiments, qu'à leur esprit et à leur vertu; Corneille, qui se faisait assez entendre sans le nommer, devient un homme commun, lorsqu'il s'exprime pour lui-même. Il ose tout penser pour un Grec, ou pour un Romain : un Français ou un Espagnol diminue sa confiance; et quand il parle pour lui, elle se trouve tout à fait ruinée. Il prête à ses vieux héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, et vous diriez qu'il se défend l'usage de son propre bien, comme s'il n'était pas digne de s'en servir.

Si vous connaissiez le monde parfaitement, vous y trouveriez une infinité de personnes recommandables par leurs talents, et aussi méprisables par leurs faibles. N'attendez pas qu'ils fassent toujours un bon usage de leur mérite, et qu'ils aient la discrétion de vous cacher leurs défauts. Vous leur verrez souvent un dégoût pour leurs bonnes qualités, et une complaisance fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'est à votre discernement à faire le choix qu'ils ne font pas, et il dépendra plus de votre adresse de tirer le bien qui se trouve en eux, qu'il ne leur sera facile de vous le donner.

Depuis dix ans que je suis en pays étranger, je me trouve aussi sensible au plaisir de la conversation, et aussi heureux à le goûter, que si j'avais été en France. J'ai rencontré des personnes d'autant de mérite que de considération, dont le commerce a su faire le plus doux agrément de ma vie. J'ai connu des hommes aussi spirituels que j'en aie jamais vu, qui ont joint la douceur

[1] Isaac Vossius, né à Leyde, en 1618 ; il passa en Angleterre et fut nommé par Charles II chanoine de Windsor, où il mourut en 1689.

de leur amitié à celle de leur entretien. J'ai connu quelques ambassadeurs si délicats, qu'ils me paraissaient faire une perte considérable, autant de fois que les fonctions de leur emploi suspendaient l'usage de leur mérite particulier.

J'avais cru, autrefois, qu'il n'y avait d'honnêtes gens qu'en notre cour; que la mollesse des pays chauds, et une espèce de barbarie des pays froids, n'en laissaient former, dans les uns et dans les autres, que fort rarement. Mais, à la fin, j'ai connu, par expérience, qu'il y en avait partout; et, si je ne les ai pas goûtés assez tôt, c'est qu'il est difficile, à un Français, de pouvoir goûter ceux d'un autre pays que le sien. Chaque nation a son mérite, avec un certain tour qui est propre et singulier à son génie. Mon discernement trop accoutumé à l'air du nôtre, rejetait comme mauvais ce qui lui était étranger. Pour voir toujours imiter nos modes, dans les choses extérieures, nous voudrions attirer l'imitation, jusqu'aux manières que nous donnons à notre vertu. A la vérité, le fond d'une qualité essentielle est partout le même : mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent; et ceux, parmi nous, qui donnent le plus à la raison, y veulent encore des agréments pour la fantaisie. La différence que je trouve de nous aux autres, dans ce tour qui distingue les nations, c'est qu'à parler véritablement nous nous le faisons nous-mêmes, et la nature l'imprime en eux, comme un caractère dont ils ne se défont presque jamais.

Je n'ai guère connu que deux personnes, en ma vie, qui pussent bien réussir partout, mais diversement. L'un avait toute sorte d'agréments : il en avait pour les gens ordinaires, pour les gens singuliers, pour les bizarres même; et il semblait avoir, dans son naturel, de quoi plaire à tous les hommes. L'autre avait tant de belles qualités, qu'il pouvait s'assurer d'avoir de l'approbation, dans tous les lieux où l'on fait quelque cas de la vertu. Le premier était insinuant, et ne manquait jamais de s'attirer les inclinations. Le second avait quelque fierté, mais on ne pouvait pas lui refuser son estime. Pour achever cette différence : on se rendait avec plaisir aux insinuations de celui-là, et on avait quelquefois du chagrin de ne pouvoir résister à l'impression du mérite de celui-ci. J'ai eu avec tous les deux une amitié fort étroite; et

je puis dire que je n'ai jamais rien vu en l'un que d'agréable, et rien en l'autre que l'on ne dût estimer[1].

DES BELLES-LETTRES ET DE LA JURISPRUDENCE.

Quand je suis privé du commerce des gens du monde, j'ai recours à celui des savants; et si j'en rencontre qui sachent les belles-lettres, je ne crois pas beaucoup perdre de passer de la délicatesse de notre temps à celle des autres siècles. Mais, rarement on trouve des personnes de bon goût : ce qui fait que la connaissance des belles-lettres devient, en plusieurs savants, une érudition fort ennuyeuse. Je n'ai point connu d'homme à qui l'antiquité soit si obligée qu'à M. Waller. Il lui prête sa belle imagination aussi bien que son intelligence fine et délicate; en sorte qu'il entre dans l'esprit des anciens, non-seulement pour bien entendre ce qu'ils ont pensé, mais pour embellir encore leurs pensées[2].

J'ai vu, depuis quelques années, un grand nombre de critiques et peu de bons juges. Or, je n'aime pas ces gens doctes, qui emploient toute leur étude à restituer un passage, dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils font un mystère de savoir ce qu'on pourrait bien ignorer, et n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien penser délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicatesse du sentiment, ni dans la finesse de la pensée. Ils réussiront à expliquer un grammairien : ce grammairien s'appliquait à leur même étude, et avait leur même esprit; mais ils ne prendront jamais celui d'un honnête homme des anciens, car le leur y est tout à fait contraire. Dans les histoires, ils ne connaissent ni les hommes, ni les affaires : ils rapportent tout à la chronologie; et, pour nous pouvoir dire quelle année est mort un consul, ils néglige-

[1] Probablement le comte de Gramont et le maréchal de Créqui lui-même.

[2] Edmond Waller joignait à une grande délicatesse d'esprit, soutenue de beaucoup d'érudition, un talent particulier pour la poésie. On l'estime surtout comme poëte lyrique. Il est le premier qui ait su donner de l'harmonie et de la douceur aux vers anglais : Saint-Évremond le regardait comme le *Malherbe d'Angleterre*.

ront de connaître son génie, et d'apprendre ce qui s'est fait sous son consulat. Cicéron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'*Oraisons*, César qu'un faiseur de *Commentaires*. Le consul, le général leur échappent : le génie qui anime leurs ouvrages n'est point aperçu, et les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connues.

Il est vrai que j'estime infiniment une *Critique du sens*, si on peut parler de la sorte. Tel est l'excellent ouvrage de Machiavel, sur les *Décades* de Tite Live ; et telles seraient les réflexions de M. de Rohan sur les *Commentaires* de César, s'il avait pénétré plus avant dans ses desseins, et mieux expliqué les ressorts de sa conduite[1]. J'avouerai pourtant, qu'il a égalé la pénétration de Machiavel, dans les remarques qu'il a faites, sur la clémence de César, aux guerres civiles. Mais, on voit que sa propre expérience, en ces sortes de guerres, lui a fourni beaucoup de lumières, pour ces judicieuses observations.

Après l'étude des belles-lettres, qui me touche particulièrement, j'aime la science de ces grands jurisconsultes, qui pourraient être des législateurs eux-mêmes ; qui remontent à cette première justice qui régla la société humaine ; qui connaissent ce que la nature nous laisse de liberté, dans les gouvernements établis, et ce qu'en ôte aux particuliers, pour le bien public, la nécessité de la politique. C'est dans l'entretien de M. Sluse[2], qu'on pourrait trouver ces instructions, avec autant de plaisir que d'utilité ; c'est de Hobbes, ce grand génie d'Angleterre, qu'on pourrait recevoir ces belles lumières, mais avec moins de justesse : pour être un peu outré, en quelques endroits, et extrême, en d'autres.

Que si Grotius vivait présentement, on pourrait apprendre toutes choses de ce savant universel, plus recommandable encore par sa raison que par sa doctrine. Ses livres, à son défaut, éclaircissent aujourd'hui les difficultés les plus importantes ; et, si la

[1] Henri de Rohan, chef du parti calviniste en France, né en 1579, mort en 1638 ; auteur de divers ouvrages, et entre autres du *Parfait capitaine*, imprimé à Paris, 1636, in-4°.

[2] Chanoine de Saint-Lambert, à Liége, frère de M. Sluse, secrétaire des brefs et ensuite cardinal.

justice seule était écoutée, ils pourraient régler toutes les nations, dans les droits de la paix et de la guerre. Celui *de Jure belli et pacis* devrait faire la principale étude des souverains, des ministres, de tous ceux généralement, qui ont part au gouvernement des peuples.

Mais cette science du droit qui descend aux affaires des particuliers, n'en devrait pas être ignorée. On la laisse pour l'instruction des gens de robe, et on la rejette de celle des princes, comme honteuse, quoiqu'ils aient à donner des arrêts, à chaque moment de leur règne, sur la fortune, sur la liberté, sur la vie de leurs sujets. On parle toujours aux princes de la valeur, qui ne fait que détruire, et de la libéralité, qui ne fait que dissiper, si la justice ne les a réglées. Il est vrai qu'il faut appliquer, pour ainsi dire, l'enseignement de chaque vertu au besoin de chaque naturel; inspirer la libéralité aux avares, animer du désir de la gloire ceux qui aiment le repos, et retenir, autant qu'on peut, les ambitieux dans la règle de la justice. Mais, quelque diversité qui se trouve dans leurs génies, la justice est toujours la plus nécessaire; car elle maintient l'ordre, en celui qui la fait, aussi bien qu'en ceux à qui elle est rendue. Ce n'est point une contrainte qui limite le pouvoir du prince, puisqu'en la rendant à autrui, il apprend à se la rendre à lui-même, et qu'il se la fait volontairement, quand nous la recevons de lui nécessairement, par sa puissance.

Je ne vois point de prince, dans l'histoire, qui ait été mieux instruit que le grand Cyrus. On ne se contentait pas de lui enseigner exactement tout ce qui regardait la justice; on lui en faisait pratiquer les leçons, sur chaque chose qui se présentait. De sorte qu'en même temps on imprimait, dans son esprit, la science de la justice, et on formait, dans son âme, l'habitude d'être juste. L'institution d'Alexandre eut quelque chose de trop vaste: on lui fit tout connaître dans la nature, excepté lui seulement. Son ambition, ensuite, alla aussi loin que sa connaissance. Après avoir voulu tout savoir, il voulut tout conquérir : mais il eut peu de règle dans ses conquêtes, et beaucoup de désordre dans sa vie, pour n'avoir pas appris ce qu'il devait au public, aux particuliers, et à lui-même.

Tous les hommes, en général, ne sauraient se donner trop de préceptes, pour être justes ; car ils ont, naturellement, trop de penchant à ne l'être pas. C'est la justice qui a établi la société, et qui la conserve. Sans la justice, nous serions encore errants et vagabonds ; et, sans elle, nos impétuosités nous rejetteraient bientôt dans la première confusion dont nous sommes heureusement sortis. Cependant, au lieu de reconnaître avec agrément cet avantage, nous nous sentons gênés de l'heureuse sujétion où elle nous tient, et soupirons encore pour une liberté funeste, qui produirait le malheur de notre vie.

Quand l'Écriture nous parle du petit nombre des *justes*, elle n'entend pas, à mon avis, qu'on ne se porte encore à faire de bonnes œuvres. Elle nous veut faire comprendre le peu d'inclination qu'ont les hommes à agir, comme ils devraient, par un principe de justice. En effet, si vous examinez tout le bien qui se pratique, parmi les hommes, vous trouverez qu'il est fait, presque toujours, par le sentiment d'une autre vertu. La bonté, l'amitié, la bienveillance en font faire ; la charité court au besoin du prochain, la libéralité donne, la générosité fait obliger. La justice, qui devrait entrer en tout, est rejetée comme une fâcheuse ; et la nécessité, seulement, lui fait donner quelque part en nos actions. La nature cherche à se complaire, dans ces premières vertus, où nous agissons par un mouvement agréable : mais elle trouve une secrète violence, en celle-ci, où le droit des autres exige ce que nous devons, et où nous nous acquittons plutôt de nos obligations, qu'ils ne demeurent redevables à nos bienfaits.

C'est par une aversion secrète pour la justice, qu'on aime mieux donner que de rendre, et obliger que de reconnaître : aussi voyons-nous que les personnes libérales et généreuses ne sont pas ordinairement les plus justes. La justice a une régularité qui les gêne, pour être fondée sur un ordre constant de la raison, opposé aux impulsions naturelles, dont la libéralité se ressent presque toujours. Il y a je ne sais quoi d'héroïque, dans la grande libéralité, aussi bien que dans la grande valeur*; et ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la première élève l'âme, au-dessus de la considération du bien, comme la seconde pousse le courage, au delà du ménagement de la vie. Mais, avec ces beaux et

généreux mouvements, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, et l'autre funeste.

Ceux qui se trouvent ruinés, par quelque accident de la fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde, parce que c'est un malheur, dans la condition humaine, à quoi tout le monde est sujet. Mais ceux qui tombent dans la misère, par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié, pour être l'effet d'une sottise particulière, dont chacun se tient exempt, par la bonne opinion qu'il a de lui-même. Ajoutez que la nature souffre toujours un peu, dans la compassion ; et, pour se délivrer d'un sentiment douloureux, elle envisage la folie du dissipateur, au lieu de s'arrêter à la vue du misérable. Toutes choses considérées, c'est assez aux particuliers d'être bienfaisants ; encore, ne faut-il pas que ce soit par une facilité de naturel, qui laisse aller nonchalamment ce qu'on n'a pas la force de retenir. Je méprise une faiblesse, que l'on appelle mal à propos *libéralité*, et ne hais pas moins ces humeurs vaines, qui ne font jamais aucun plaisir, que pour avoir celui de le dire.

SUR LES INGRATS.

Il y a beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit, car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense. Celui qui tait la grâce qu'il a reçue, est un ingrat qui ne la méritait pas ; celui qui publie celle qu'il a faite, la tourne en injure : montrant le besoin que vous avez eu de lui, à votre honte, et le secours qu'il vous a donné, par ostentation. J'aime qu'un honnête homme soit un peu délicat à recevoir, et sensible à l'obligation qu'il a reçue : j'aime que celui qui oblige soit satisfait de la générosité de son action, sans songer à la reconnaissance de ceux qui sont obligés. Quand il attend quelque retour vers lui, du bien qu'il fait, ce n'est plus une libéralité ; c'est un espèce de trafic que l'esprit d'intérêt a voulu introduire dans les grâces.

Il est vrai qu'il y a des hommes que la nature a formés purement ingrats. L'ingratitude fait le fond de leur naturel : tout est ingrat en eux ; le cœur ingrat, l'âme ingrate. On les aime, et ils

Les grands, à leur tour, se servent d'un art aussi délicat, pour s'empêcher de faire les grâces, que peut-être celui des courtisans, pour s'en attirer. Ils reprochent des biens qu'ils n'ont pas faits; et, se plaignant toujours des ingrats, sans avoir presque jamais obligé personne, ils se donnent un prétexte spécieux de n'obliger qui que ce soit.

Mais laissons ces affectations de reconnaissance, et ces plaintes mystérieuses, sur les ingrats, pour vous dire ce qu'il y aurait à désirer, dans la prétention, et dans la distribution des bienfaits. Je désirerais, en ceux qui les prétendent, moins d'adresse que de mérite; et, en ceux qui les distribuent, moins d'éclat que de générosité.

La justice a des égards, surtout dans la distribution des grâces: elle sait régler la libéralité de celui qui donne; elle considère le mérite de celui qui reçoit. La générosité, avec toutes ces circonstances, est une vertu admirable. Sans la justice, c'est le mouvement d'une âme véritablement noble, mais mal réglée, ou une fantaisie libre et glorieuse, qui se fait une gêne de la dépendance qu'elle doit avoir de la raison.

Il y a tant de choses à examiner, touchant la distribution des bienfaits, que le plus sûr est de s'en tenir toujours à la justice, consultant la raison, également sur les gens à qui l'on donne, et sur ce que l'on peut donner. Mais, parmi ceux qui ont dessein même d'être justes, combien y en a-t-il qui ne suivent que l'erreur d'un faux naturel, à récompenser et à punir? Quand on se rend aux insinuations, quand on se laisse gagner aux complaisances, l'amour-propre nous fait voir, comme une justice, la profusion que nous faisons, envers ceux qui nous flattent; et nous récompensons les mesures artificieuses dont on se sert, pour tromper notre jugement, et surprendre le faible de notre volonté.

Ceux-là se trompent, plus facilement encore, qui font, de l'austérité de leur naturel, une inclination à la justice. L'envie de punir est ingénieuse, en eux, à trouver du mal en toutes choses. Les plaisirs leur sont des vices, les erreurs des crimes. Il faudrait se défaire de l'humanité, pour se mettre à couvert de leur rigueur. Trompés par une fausse opinion de vertu, ils

croient châtier un criminel, quand ils se plaisent à tourmenter un misérable.

Si la justice ordonne un grand châtiment (ce qui est nécessaire quelquefois), elle le proportionne à un grand crime; mais elle n'est ni sévère, ni rigoureuse. La sévérité et la rigueur ne sont jamais d'elle, à le bien prendre; elles sont de l'humeur de ceux qui pensent la pratiquer. Comme ces sortes de punition sont de la justice, sans rigueur, le pardon en est aussi, en certaines occasions, plutôt que de la clémence. Dans une faute d'erreur, pardonner est une justice, à notre nature défectueuse. L'indulgence qu'on a pour les femmes qui font l'amour, est moins une grâce à leur péché, qu'une justice à leur faiblesse.

SUR LA RELIGION.

Je pourrais descendre à beaucoup d'autres singularités, qui regardent la justice; mais il est temps de venir à la religion, dont le soin nous doit occuper, avant toutes choses. C'est affaire aux insensés, de compter sur une vie qui doit finir et qui peut finir à toute heure.

La simple curiosité nous ferait chercher, avec soin, ce que nous deviendrons après la mort. Nous nous sommes trop chers, pour consentir à notre perte tout entière. L'amour-propre résiste, en secret, à l'opinion de notre anéantissement. La volonté nous fournit, sans cesse, le désir d'être toujours: et l'esprit, intéressé en sa propre conservation, aide ce désir de quelque lumière, dans une chose d'elle-même fort obscure. Cependant le corps, qui se voit mourir sûrement, comme s'il ne voulait pas mourir seul, prête des raisons, pour envelopper l'esprit dans sa ruine; tandis que l'âme s'en fait une, pour croire qu'elle peut subsister toujours.

Pour pénétrer dans une chose si cachée, j'ai appelé au secours de mes réflexions les lumières des anciens et des modernes: j'ai voulu lire tout ce qui s'est écrit de l'*Immortalité de l'âme;* et, après l'avoir lu avec attention, la preuve la plus sensible que j'aie

trouvée de l'éternité de mon esprit, c'est le désir que j'ai de toujours être.

Je voudrais n'avoir jamais lu les *Méditations* de M. Descartes. L'estime où est, parmi nous, cet excellent homme, m'aurait laissé quelque créance de la démonstration qu'il nous promet : mais il m'a paru plus de vanité, dans l'assurance qu'il en donne, que de solidité, dans les preuves qu'il en apporte; et, quelque envie que j'aie d'être convaincu de ses raisons, tout ce que je puis faire, en sa faveur et en la mienne, c'est de demeurer dans l'incertitude où j'étais auparavant.

J'ai passé d'une étude de métaphysique à l'examen des religions ; et, retournant à cette antiquité qui m'est si chère, je n'ai vu, chez les Grecs et chez les Romains, qu'un culte superstitieux d'idolâtres, ou une invention humaine, politiquement établie, pour bien gouverner les hommes. Il ne m'a pas été difficile de reconnaître l'avantage de la religion chrétienne, sur les autres; et, tirant de moi tout ce que je puis, pour me soumettre respectueusement à la foi de ses mystères, j'ai laissé goûter à ma raison, avec plaisir, la plus pure et la plus parfaite morale qui fut jamais.

Dans la diversité des créances, qui partage le christianisme, la vraie catholicité me tient, à elle seule, autant par mon élection, si j'avais encore à choisir, que par habitude, et par les impressions que j'en ai reçues. Mais cet attachement à ma créance ne m'anime point, contre celle des autres, et je n'eus jamais ce zèle indiscret qui nous fait haïr les personnes, parce qu'elles ne conviennent pas de sentiment avec nous. L'amour-propre forme ce faux zèle, et une séduction secrète nous fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a rien qu'un excès de complaisance pour notre opinion.

Ce que nous appelons aujourd'hui *les religions*, n'est à le bien prendre, que *différence dans la religion* et non pas *religion différente*. Je me réjouis de croire plus sainement qu'un huguenot : cependant, au lieu de le haïr, pour la différence d'opinion, il m'est cher de ce qu'il convient de mon principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'est de se communiquer toujours par quelque chose. Vous n'inspirerez jamais l'amour de

la réunion, si vous n'ôtez la haine de la division auparavant. On peut se rechercher, comme sociables, mais on ne revient point à des ennemis. La feinte, l'hypocrisie dans la religion, sont les seules choses qui doivent être odieuses ; car qui croit de bonne foi, quand il croirait mal, se rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le persécute. L'aveuglement du corps attire la compassion. Que peut avoir celui de l'esprit, pour exciter de la haine ? Dans la plus grande tyrannie des anciens, on laissait à l'entendement une pleine liberté de ses lumières ; et il y a des nations, aujourd'hui, parmi les chrétiens, où l'on impose la loi de se persuader ce qu'on ne peut croire. Selon mon sentiment, chacun doit être libre dans sa créance, pourvu qu'elle n'aille pas à exciter des factions qui puissent troubler la tranquillité publique. Les temples sont du droit des souverains : ils s'ouvrent et se ferment, comme il leur plaît ; mais notre cœur en est un secret, où il nous est permis d'adorer leur maître [1].

Outre la différence de doctrine, en certains points, affectée à chaque religion, je trouve qu'elles ont toutes comme un esprit particulier qui les distingue. Celui de la catholicité va singulièrement à aimer Dieu, et à faire de bonnes œuvres. Nous regardons ce premier être, comme un objet souverainement aimable, et les âmes tendres sont touchées des douces et agréables impressions qu'il fait sur elles. Les bonnes œuvres suivent nécessairement ce principe : car si l'amour se forme, au dedans, il fait agir au dehors, et nous oblige à mettre tout en usage, pour plaire à ce que nous aimons. Ce qu'il y a seulement à craindre, c'est que la source de cet amour, qui est dans le cœur, ne soit altérée, par le mélange de quelque passion tout humaine. Il est à craindre aussi qu'au lieu d'obéir à Dieu, en ce qu'il ordonne, nous ne tirions, de notre fantaisie, des manières de le servir, qui nous plaisent. Mais si cet amour a une pureté véritable, rien au monde ne fait goûter une

[1] L'empereur Constance Chlore, tout païen qu'il était, se contenta de faire abattre les temples des chrétiens : il ne voulut pas qu'on leur fît d'autre violence. « *Constantinus*, ne dissentire a majorum præceptis videretur, conventicula, id est parietes, qui restitui poterant dirui passus est ; verum autem Dei templum quod est in hominibus, incolume servavit. » (*Lact. de Mort. Pers.*, § 15.

plus véritable douceur. La joie intérieure des âmes dévotes vient d'une assurance secrète, qu'elles pensent avoir, d'être agréables à Dieu; et les vraies mortifications, les saintes austérités, sont d'amoureux sacrifices d'elles-mêmes.

La religion réformée dépouille les hommes de toute confiance au mérite. Le sentiment de la prédestination, dont elle se dégoûte, et qu'elle n'oserait quitter, pour ne se démentir pas, laisse une âme languissante, sans affection et sans mouvement; sous prétexte de tout attendre du ciel, avec soumission, elle ne cherche pas à plaire, elle se contente d'obéir; et, dans un culte exact et commun, elle fait Dieu l'objet de sa régularité, plutôt que de son amour. Pour tenir la religion dans sa pureté, les calvinistes veulent réformer tout ce qui paraît humain; mais souvent ils retranchent trop de ce qui s'adresse à Dieu, pour vouloir trop retrancher de ce qui part de l'homme. Le dégoût de nos cérémonies les fait travailler à se rendre plus purs que nous. Il est vrai qu'étant arrivés à cette pureté, trop sèche et trop nue, ils ne se trouvent pas eux-mêmes assez dévots, et les personnes pieuses, parmi eux, se font un esprit particulier, qui leur semble surnaturel, dégoûtées qu'elles sont d'une régularité qui leur paraît trop commune.

Il y a deux sortes d'esprits, en matière de religion: les uns, vont à augmenter les choses établies; les autres, à en retrancher toujours. Si l'on suit les premiers, il y a danger de donner à la religion trop d'extérieur, et de la couvrir de certains dehors, qui n'en laissent pas voir le fond véritable. Si on s'attache aux derniers, le péril est, qu'après avoir retranché tout ce qui est superflu, on ne vienne à retrancher la religion elle-même. La catholique pourrait avoir un peu moins de choses extérieures; mais rien n'empêche les gens éclairés de la connaître, telle qu'elle est, sous ces dehors. La réformée n'en a pas assez; et son culte, trop ordinaire, ne se distingue pas, autant qu'il faut, des autres occupations de la vie. Aux lieux où elle n'est pas tout à fait permise, la difficulté empêche le dégoût; la dispute forme une chaleur qui l'anime. Où elle est la maîtresse, elle produit, seulement, l'exactitude du devoir, comme ferait le gouvernement politique ou quelque autre obligation.

Pour les bonnes mœurs, elles ne sont, chez les huguenots, que

des effets de leur foi, et des suites de leur créance. Nous demeurons d'accord que tous les chrétiens sont obligés à bien croire, à bien vivre : mais la manière de nous exprimer, sur ce point, est différente; et, quand ils disent que *les bonnes œuvres sont des œuvres mortes sans la foi*, nous disons *la foi sans les bonnes œuvres est une foi morte*.

Le ministre Morus[1] avait accoutumé de dire, parmi ses amis : « que son Église avait quelque chose de trop dur, dans son opinion, et qu'il conseillait de ne lire jamais les Épîtres de saint Paul, sans finir par celle de saint Jacques, de peur, disait-il, que la chaleur de saint Paul, contre le mérite des bonnes œuvres, ne nous inspirât insensiblement quelque langueur à les pratiquer. »

On pourrait dire, à mon avis, que saint Pierre et saint Jacques avaient eu raison de prêcher, à des gens aussi corrompus qu'étaient les Juifs, la nécessité des bonnes œuvres, car, c'était leur prescrire ce qui leur manquait, et dont ils pouvaient se sentir convaincus eux-mêmes. Mais ces apôtres auraient peu avancé leur ministère, par le discours de la grâce, avec un peuple qui avait vu les miracles faits en sa faveur, et qui avait éprouvé, mille fois, les assistances visibles d'un Dieu.

Saint Paul n'agissait pas moins sagement, avec les gentils, étant certain qu'il eût converti peu de gens à Jésus-Christ, par le discours des bonnes œuvres. Les gentils étaient justes et tempérants : ils avaient de l'intégrité et de l'innocence : ils étaient fermes et constants, jusqu'à mourir pour la patrie. Leur prêcher les bonnes œuvres, c'était faire comme les philosophes qui leur enseignaient à bien vivre. La morale de Jésus-Christ était plus pure, je l'avoue, mais elle n'avait rien qui pût faire assez d'impression, sur leurs esprits. Il fallait leur prêcher la nécessité de la grâce, et anéantir, autant qu'on pouvait, la confiance qu'ils avaient en leur vertu.

Il me semble que, depuis la réformation, dont le désordre des gens d'Église a été le prétexte, ou le sujet : il me semble, dis-je, que depuis ce temps-là, on a voulu faire rouler le christianisme,

[1] Alexandre Morus, l'un des plus célèbres ministres et prédicateurs protestants du dix-septième siècle, né à Castres, en 1616, et mort à Paris, en 1670.

sur la doctrine des créances. Ceux qui ont établi la réformation, ont accusé nos scandales et nos vices, et aujourd'hui, nous faisons valoir, contre eux, les bonnes œuvres. Les mêmes qui nous reprochaient de vivre mal, ne veulent tirer avantage, présentement, que de l'imagination qu'ils ont de bien croire. Nous confessons la nécessité de la créance; mais la charité a été ordonnée par Jésus-Christ, et la doctrine des mystères n'a été bien établie que longtemps après sa mort. Lui-même n'a pas expliqué si nettement ce qu'il était, que ce qu'il a voulu; d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé se faire obéir que de se laisser connaître. La foi est obscure; la loi est nettement exprimée. Ce que nous sommes obligés de croire est au-dessus de notre intelligence : ce que nous avons à faire est de la portée de tout le monde. En un mot, Dieu nous donne assez de lumière pour bien agir : nous en voulons, pour savoir trop; et, au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache.

Je sais que la contemplation des choses divines fait, quelquefois, un heureux détachement de celles du monde; mais souvent ce n'est que pure spéculation, et l'effet d'un vice, fort naturel et fort humain. L'esprit, intempérant dans le désir de savoir, se porte à ce qui est au-dessus de la nature, et cherche ce qu'il y a de plus secret, en son auteur, moins pour l'adorer, que par une vaine curiosité de tout connaître. Ce vice est bientôt suivi d'un autre, la curiosité fait naître la présomption; et, aussi hardis à définir, qu'indiscrets à rechercher, nous établissons une science, comme assurée, de choses qu'il nous est impossible même de concevoir. Tel est le méchant usage de l'entendement et de la volonté. Nous aspirons ambitieusement à tout comprendre, et nous ne le pouvons pas. Nous pouvons religieusement tout observer, et nous ne le voulons point. Soyons justes, charitables, patients, par le principe de notre religion; nous connaîtrons et nous obéirons tout ensemble.

Je laisse à nos savants à confondre les erreurs des calvinistes, et il me suffit d'être persuadé que nous avons les sentiments les plus sains. Mais, à le bien prendre, j'ose dire que l'esprit des deux religions est fondé différemment sur de bons principes, selon que l'une envisage la pratique du bien plus étendue, et que l'autre se

fait une règle plus précise d'éviter le mal. La catholique a, pour Dieu, une volonté agissante et une industrie amoureuse, qui cherche éternellement quelque secret de lui plaire. La huguenote, toute en circonspection et en respect n'ose passer au delà du précepte qui lui est connu, de peur que des nouveautés imaginées ne viennent à donner trop de crédit à la fantaisie.

Le moyen de nous réunir n'est pas de disputer toujours sur la doctrine. Comme les raisonnements sont infinis, les controverses dureront autant que le genre humain qui les fait : mais si, laissant toutes les disputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons, sans passion, à cet esprit particulier qui nous distingue, il ne sera pas impossible d'en former un général, qui nous réunisse.

Que nos catholiques fixent ce zèle inquiet, qui les fait un peu trop agir d'eux-mêmes : que les huguenots sortent de leur régularité paresseuse, et animent leur langueur, sans rien perdre de leur soumission à la Providence. Faisons quelque chose de moins, en leur faveur; qu'ils fassent quelque chose de plus, pour l'amour de nous. Alors, sans songer au *libre arbitre*, ni à la *prédestination*, il se formera insensiblement une véritable règle, pour nos actions, qui sera suivie de celle de nos sentiments.

Quand nous serons parvenus à la réconciliation de la volonté, sur le bon usage de la vie, elle produira bientôt celle de l'entendement, sur l'intelligence de la doctrine. Faisons tant que de bien agir ensemble, et nous ne croirons pas longtemps séparément.

Je conclus de ce petit discours, que c'est un mauvais moyen pour convertir les hommes, que de les attaquer par la jalousie de l'esprit. Un homme défend ses lumières, ou comme vraies, ou comme siennes; et de quelque façon que ce soit, il forme cent oppositions, contre celui qui le veut convaincre. La nature, donnant à chacun son propre sens, paraît l'y avoir attaché, avec une secrète et amoureuse complaisance. L'homme peut se soumettre à la volonté d'autrui, tout libre qu'il est : il peut s'avouer inférieur, en courage et en vertu; mais il a honte de se confesser assujetti au sens d'un autre. Sa répugnance la plus naturelle est de reconnaître, en qui que ce soit, une supériorité de raison.

Notre premier avantage, c'est d'être nés raisonnables : notre

première jalousie, c'est de voir que d'autres veuillent l'être plus que nous. Si nous prenons garde aux anciennes conversions qui se sont faites, nous trouverons que les âmes ont été touchées, et les entendements peu convaincus. C'est dans le cœur que se forme la première disposition à recevoir les vérités chrétiennes. Aux choses qui sont purement de la nature, c'est à l'esprit de concevoir, et sa connaissance précède l'attachement aux objets. Aux surnaturels, l'âme s'y prend, s'y affectionne, s'y attache, s'y unit, sans que nous les puissions comprendre.

Dieu a mieux préparé nos cœurs à l'impression de sa grâce, que nos entendements à celle de sa lumière. Son immensité confond notre petite intelligence : sa bonté a plus de rapport à notre amour. Il y a je ne sais quoi, au fond de notre âme, qui se meut secrètement, pour un Dieu que nous ne pouvons connaître; et de là vient que, pour travailler à la conversion des hommes, il nous faut établir, avec eux, la douceur de quelque commerce, où nous puissions leur inspirer nos mouvements : car, dans une dispute de religion, l'esprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit pas : mais, dans une habitude douce et pieuse, il est aisé à l'âme de faire sentir ce qu'elle sent.

A bien considérer la religion chrétienne, on dirait que Dieu a voulu la dérober aux lumières de notre esprit, pour la tourner sur les mouvements de notre cœur. *Aimer Dieu et son prochain*, la comprend toute, selon saint Paul. Et qu'est-ce autre chose, que nous demander la disposition de notre cœur, tant à l'égard de Dieu, qu'à celui des hommes? C'est nous obliger, proprement, à vouloir faire par les tendresses de l'amour, ce que la politique nous ordonne, avec la rigueur des lois, et ce que la morale nous prescrit, par un ordre austère de la raison.

La charité nous fait assister et secourir, quand la justice nous défend de faire injure; et celle-ci empêche l'oppression, avec peine, quand celle-là procure, avec plaisir, le soulagement. Avec les vrais sentiments que notre religion nous inspire, il n'y a point d'infidèles, dans l'amitié : il n'y a point d'ingrats, dans les bienfaits. Avec ces bons sentiments, un cœur aime innocemment les objets que Dieu a rendus aimables ; et ce qu'il y a d'innocent, en nos amours, est ce qu'il y a de plus doux et de plus tendre.

Que les personnes grossières et sensuelles se plaignent de notre religion, pour la contrainte qu'elle leur donne; les gens délicats ont à se louer de ce qu'elle leur épargne les dégoûts et les repentirs. Plus entendue que la philosophie voluptueuse, dans la science des plaisirs; plus sage que la philosophie austère, dans la science des mœurs : elle épure notre goût pour la délicatesse, et nos sentiments pour l'innocence. Regardez l'homme, dans la société civile; si la justice lui est nécessaire, vous verrez qu'elle lui est rigoureuse. Dans le pur état de la nature, sa liberté aura quelque chose de farouche; et, s'il se gouverne par la morale, sa propre raison aura de l'austérité. Toutes les autres religions remuent, dans le fond de son âme, des sentiments qui l'agitent, et des passions qui le troublent. Elles soulèvent contre la nature des craintes superstitieuses, ou des zèles furieux, tantôt pour sacrifier ses enfants, comme Agamemnon, tantôt pour se dévouer soi-même, comme Décie[1]. La seule religion chrétienne apaise ce qu'il y a d'inquiet : elle adoucit ce qu'il y a de féroce; elle emploie ce que nous avons de tendre, en nos mouvements, non-seulement avec nos amis et avec nos proches, mais avec les indifférents, et en faveur même de nos ennemis.

Voilà quelle est la fin de la religion chrétienne, et quel en était autrefois l'usage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui, c'est que nous lui avons fait perdre les droits qu'elle avait sur notre cœur, pour en faire usurper à nos imaginations sur elle. De là est venue la division des esprits, sur la créance, au lieu de l'union des volontés, sur les bonnes œuvres; en sorte que ce qui devait être un lien de charité, entre les hommes, n'est plus que la matière de leurs contestations, de leurs jalousies, et de leurs aigreurs.

De la diversité des opinions, on a vu naître celle des partis; et l'attachement des partis a produit les persécutions et les guerres. Des millions d'hommes ont péri, à contester de quelle manière on prenait, au sacrement, ce qu'on demeurait d'accord d'y prendre. C'est un mal qui dure encore, et qui durera toujours, jusqu'à ce que la religion repasse, de la curiosité de nos esprits à la tendresse de nos cœurs, et que, rebutée de la folle présomption

[1] Publ. Decius Mus, qui se dévoua aux dieux infernaux, en 340 avant Jésus-Christ.

de nos lumières, elle aille retrouver les doux mouvements de notre amour.

XLIII

SUR LA MORALE D'ÉPICURE, A LA MODERNE LÉONTIUM.

— 1685 —

Vous voulez savoir si j'ai fait ces *réflexions sur la doctrine d'Épicure*, qu'on m'attribue. Je pourrais m'en faire honneur, mais je n'aime pas à me donner un mérite que je n'ai point, et je vous dirai ingénument qu'elles ne sont pas de moi[1]. J'ai un grand désavantage, en ces petits traités qu'on imprime sous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avoue point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas; et parmi les choses que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de sottises, que je ne prends pas la peine de désavouer. A l'âge où je suis, une heure de vie bien ménagée, m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre réputation. Qu'on se défait de l'amour-propre difficilement ! Je le quitte comme auteur, je le reprends comme philosophe: sentant une volupté secrète à négliger ce qui fait le soin de tous les autres.

Le mot de *volupté* me rappelle Épicure; et je confesse que, de toutes les opinions des philosophes, touchant le souverain bien, il n'y en a point qui me paraisse si raisonnable que la sienne. Il serait inutile d'apporter ici des raisons, cent fois dites par les épicuriens : que l'amour de la volupté, et la fuite de la douleur, sont les premiers et les plus naturels mouvements qu'on remarque aux hommes; que les richesses, la puissance, l'honneur, la vertu, peuvent contribuer à notre bonheur : mais que la jouis-

[1] Mademoiselle de Lenclos. Le nom de *moderne Leontium* lui avait été donné par Saint-Évremond. Cette *Léontium* avait été disciple et amie d'Épicure. Voyez son article dans le dictionnaire de Bayle.

[2] Ces réflexions sont de Sarazin. On les trouve dans ses *Nouvelles œuvres*. Paris, 1674.

sance du plaisir, la volupté, pour tout dire, est la véritable fin où toutes nos actions se rapportent. C'est une chose assez claire d'elle-même, et j'en suis pleinement persuadé. Cependant, je ne connais pas bien quelle était la *volupté* d'Épicure : car je n'ai jamais vu de sentiments si divers, que ceux qu'on a eus sur les mœurs de ce philosophe. Des philosophes, et de ses disciples même, l'ont décrié comme un sensuel et un paresseux, qui ne sortait de son oisiveté que par la débauche. Toutes les sectes se sont opposées à la sienne. Des magistrats ont considéré sa doctrine comme pernicieuse au public. Cicéron, si juste et si sage dans ses opinions ; Plutarque, si estimé par ses jugements, ne lui ont pas été favorables : et, pour ce qui regarde les chrétiens, les Pères l'on fait passer pour le plus grand et le plus dangereux de tous les impies. Voilà ses ennemis : voici ses partisans.

Métrodore, Hermacus, Ménécée, et beaucoup d'autres qui philosophaient avec lui, ont eu autant de vénération que d'amitié pour sa personne. Diogène Laërce ne pouvait pas écrire sa Vie plus avantageusement, pour sa réputation. Lucrèce a été son adorateur ; Sénèque, tout ennemi de sa secte qu'il était, a parlé de lui avec éloge. Si des villes l'ont eu en horreur, d'autres lui ont érigé des statues ; et parmi les chrétiens, si les Pères l'ont décrié, M. Gassendi et M. Bernier le justifient.

Au milieu de toutes ces autorités, opposées les unes aux autres, quel moyen y a-t-il de décider? Dirai-je qu'Épicure est un corrupteur des bonnes mœurs, sur la foi d'un philosophe jaloux, ou d'un disciple mécontent, qui aura pu se laisser aller au ressentiment de quelque injure? D'ailleurs, Épicure, ayant voulu ruiner l'opinion qu'on avait de la Providence, et de l'immortalité de l'âme, ne puis-je pas me persuader raisonnablement que le monde s'est soulevé contre une doctrine scandaleuse, et que la vie du philosophe a été attaquée, pour décréditer plus facilement ses opinions? Mais si j'ai de la peine à croire ce que ses ennemis et ses envieux en ont publié, aussi ne croirai-je pas aisément ce qu'en osent dire ses partisans.

Je ne crois pas qu'il ait voulu introduire une volupté plus dure que la vertu des stoïques. Cette jalousie d'austérité me paraît extravagante, dans un philosophe voluptueux, de quelque manière

qu'on tourne sa volupté. Beau secret de déclamer contre une vertu, qui ôte le sentiment au sage, pour établir une volupté, qui ne lui souffre point de mouvement! Le sage des stoïciens est un vertueux insensible; celui des épicuriens un voluptueux immobile. Le premier est dans les douleurs, sans douleurs; le second goûte une volupté, sans volupté. Quel sujet avait un philosophe, qui ne croyait pas l'immortalité de l'âme, de mortifier ses sens? Pourquoi mettre le divorce, entre deux parties composées de même matière, qui devaient trouver leur avantage dans le concert et l'union de leurs plaisirs?

Je pardonne à nos religieux la triste singularité de ne manger que des herbes, dans la vue qu'ils ont d'acquérir par là une éternelle félicité; mais, qu'un philosophe qui ne connaît d'autres biens que ceux de ce monde: que le docteur de la volupté se fasse un ordinaire de pain et d'eau, pour arriver au souverain bonheur de la vie, c'est ce que mon peu d'intelligence ne comprend point. Je m'étonne qu'on n'établisse pas la volupté d'un tel Épicure, dans la mort; car, à considérer la misère de sa vie, son souverain bien devait être à la finir. Croyez-moi, si Horace et Pétrone se l'étaient figuré, comme on le dépeint, ils ne l'auraient pas pris pour leur maître, dans la science des plaisirs.

La piété qu'on lui donne pour les dieux, n'est pas moins ridicule que la mortification de ses sens. Ces dieux oisifs, dont il ne voyait rien à espérer ni à craindre; ces dieux impuissants, ne méritaient pas la fatigue de son culte. Et qu'on ne me dise point qu'il allait au temple, de peur de s'attirer les magistrats, et de scandaliser les citoyens; car, il les eût bien moins scandalisés, pour n'assister pas aux sacrifices, qu'il ne les choqua, par des écrits qui détruisaient des dieux établis dans le monde, ou ruinaient au moins la confiance qu'on avait en leur protection.

Mais quel sentiment avez-vous d'Épicure, me dira-t-on? Vous ne croyez ni ses amis, ni ses ennemis: ni ses adversaires, ni ses partisans; quel peut être le jugement que vous en faites? Je pense qu'Épicure était un philosophe fort sage, qui, selon les temps et les occasions, aimait la volupté en repos, ou la volupté en mouvement; et de cette différence de volupté, est venue celle réputation qu'il a eue. Timocrate, et ses autres en

attaqué par les plaisirs sensuels : ceux qui l'ont défendu, n'ont parlé que de sa volupté spirituelle. Quand les premiers l'ont accusé de la dépense qu'il faisait à ses repas, je me persuade que l'accusation était bien fondée : quand les autres ont fait valoir ce petit morceau de fromage qu'il demandait, pour faire meilleure chère que de coutume, je crois qu'ils ne manquaient pas de raison. Lorsqu'on dit qu'il philosophait avec Leontium, on dit vrai : lorsqu'on soutient qu'il se divertissait avec elle, on ne ment pas. *Il y a temps de rire, et temps de pleurer*, selon Salomon : temps d'être sobre, et temps d'être sensuel, selon Épicure. Outre cela, un homme voluptueux l'est-il également toute sa vie ? Dans la religion, le plus libertin devient quelquefois le plus dévot ; dans l'étude de la sagesse, le plus indulgent aux plaisirs se rend quelquefois le plus austère. Pour moi, je regarde Épicure autrement, dans la jeunesse et la santé, que dans la vieillesse et la maladie.

L'indolence et la tranquillité, ce bonheur des malades, et des paresseux, ne pouvait pas être mieux exprimé qu'il ne l'est dans ses écrits : la volupté sensuelle n'est pas moins bien expliquée, dans un passage formel qu'allègue Cicéron expressément[1]. Je sais qu'on n'oublie rien, pour le détruire, ou pour l'éluder : mais des conjectures peuvent-elles être comparées, avec le témoignage de Cicéron, qui avait tant de connaissance des philosophes de la Grèce et de leur philosophie ? Il vaudrait mieux rejeter, sur l'inconstance de la nature humaine, l'inégalité de notre esprit. Où est l'homme si uniforme qui ne laisse voir de la contrariété, dans ses discours et dans ses actions ? Salomon mérite le nom de *Sage*, autant qu'Épicure, pour le moins, et il s'est démenti également, dans ses sentiments, et dans sa conduite. Montaigne, étant jeune encore, a cru qu'il fallait penser éternellement à la mort, pour s'y préparer : approchant de la vieillesse, *il chante*, dit-il, *la palinodie :* voulant qu'on se laisse conduire doucement à la nature, qui nous apprendra assez à mourir.

Monsieur Bernier, ce grand partisan d'Épicure, avoue aujourd'hui qu'*après avoir philosophé cinquante ans, il doute des choses qu'il avait cru les plus assurées*[2]. Tous les objets ont des

[1] Cicéron, *Tusculan.*, quæst. III, 18.

de M. Bernier *sur quelques-uns des principaux chapitres*

faces différentes, et l'esprit, qui est dans un mouvement continuel, les envisage différemment, selon qu'il se tourne ; en sorte que nous n'avons, pour ainsi parler, que de nouveaux aspects, pensant avoir de nouvelles connaissances. D'ailleurs, l'âge apporte de grands changements, dans notre humeur, et du changement de l'humeur se forme bien souvent celui des opinions. Ajoutez, que les plaisirs des sens font mépriser, quelquefois, les satisfactions de l'esprit, comme trop sèches et trop nues ; et que les satisfactions de l'esprit, délicates et raffinées, font mépriser, à leur tour, les voluptés des sens, comme grossières. Ainsi, l'on ne doit pas s'étonner que, dans une si grande diversité de vues, et de mouvements, Épicure, qui a plus écrit qu'aucun philosophe, ait traité différemment la même chose, selon qu'il peut l'avoir différemment pensée ou sentie.

Quel besoin y a-t-il de ce raisonnement général, pour montrer qu'il a pu être sensible à toutes sortes de voluptés ? Qu'on le considère dans son commerce avec les femmes, et on ne croira pas qu'il ait passé tant de temps avec Leontium, et avec Themisto[1], à ne faire que philosopher. Mais, s'il a aimé la jouissance, en voluptueux, il s'est ménagé, en homme sage. Indulgent aux mouvements de la nature, contraire aux efforts : ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice ; il voulait que la sobriété fût une économie de l'appétit, et que le repas qu'on faisait ne pût jamais nuire à celui qu'on devait faire : *Sic præsentibus voluptatibus utaris, ut futuris non noceas.* Il dégageait les voluptés, de l'inquiétude qui les précède, et du dégoût qui les suit. Comme il tomba dans les in-

de son abrégé de la philosophie de Gassendi, imprimés d'abord séparément, et ensuite insérés dans la seconde édition de l'*Abrégé de la philosophie de Gassendi*. Lyon, 1684, t. II. p. 379. Bernier dédia ces *Doutes* à madame de la Sablière, et, dans sa dédicace, on trouve ce même aveu que reproduit ici M. de Saint-Évremond : « Il y a, dit-il, trente à quarante ans que je philosophe, fort persuadé de certaines choses, et voilà que je commence à en douter : c'est bien pis, il y en a dont je ne doute plus, désespéré de pouvoir jamais y rien comprendre. » (Des Maizeaux.)

[1] Presque toutes les éditions portent *Temista ;* c'est Themisto qu'il faut lire. Elle était de Lampsaque, et se rendit presque aussi célèbre que l'Athénienne Leontium par son attachement pour Épicure et par son esprit. (Note de M. Ch. Giraud.)

firmités, et dans les douleurs, il mit le souverain bien dans l'indolence : sagement, à mon avis, pour la condition où il se trouvait ; car la cessation de la douleur est la félicité de ceux qui souffrent. Pour la tranquillité de l'esprit, qui faisait l'autre partie de son bonheur, ce n'est qu'une simple exemption de trouble : mais, qui ne peut plus avoir de mouvements agréables, est heureux de pouvoir se garantir des impressions douloureuses.

Après tant de discours, je conclus que l'indolence et la tranquillité doivent faire le souverain bien d'Épicure infirme et languissant. Pour un homme qui est en état de pouvoir goûter les plaisirs, je crois que la santé se fait sentir elle-même, par quelque chose de plus vif que l'indolence, comme une bonne disposition de l'âme veut quelque chose de plus animé qu'un état tranquille. Nous vivons au milieu d'une infinité de biens et de maux, avec des sens capables d'être touchés des uns, et blessés des autres : sans tant de philosophie, un peu de raison nous fera goûter les biens, aussi délicieusement qu'il est possible, et nous accommoder aux maux, aussi patiemment que nous le pouvons.

XLIV

PORTRAIT DE SAINT-ÉVREMOND FAIT PAR LUI-MÊME.

— 1696 —

C'est un philosophe également éloigné du superstitieux et de l'impie ; un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche, que d'inclination pour les plaisirs ; un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance ; il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il fallait du bien pour les commodités d'une longue vie. Vieux, il a de la peine à souffrir l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à pouvoir être misérable.

Il se loue de la nature; il ne se plaint point de la fortune; il hait le crime; il souffre les fautes; il plaint les malheureux; il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais, pour les décrier; il trouve ce qu'ils ont de ridicule, pour s'en réjouir; il se fait un plaisir secret de le connaître; il s'en ferait un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchait.

La vie est trop courte, à son avis, pour lire toutes sortes de livres, et charger sa mémoire d'une infinité de choses, aux dépens de son jugement; il ne s'attache point aux écrits les plus savants, pour acquérir la science, mais aux plus sensés, pour fortifier sa raison; tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût, tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à son génie. Il me reste à vous le dépeindre, tel qu'il est dans l'amitié et dans la religion : en l'amitié, plus constant qu'un philosophe, plus sincère qu'un jeune homme de bon naturel, sans expérience; à l'égard de la religion,

De justice et de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété.
Mettant en Dieu sa confiance,
Espérant tout de sa bonté,
Dans le sein de la Providence
Il trouve son repos et sa félicité.

XLV

LETTRE A MADAME MAZARIN.

— 1682 —

J'ai toujours eu sur la conscience d'avoir soupçonné que vos yeux pouvaient s'user à la Bassette[1].

[1] Saint-Évremond avait adressé à la duchesse une pièce de vers sur le jeu de la *Bassette*, qu'elle aimait beaucoup. Ce jeu de cartes était assez semblable au lansquenet.

Vos yeux, dont les mortelles armes
Coûtoient aux nôtres tant de larmes;
Eux qui mettoient tout sous vos loix,
S'usent aujourd'hui sur un trois;
Et votre âme attentive à la carte qui passe,
Tremble secrètement du péril de la face.
Beaux yeux, quel est votre destin!
Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?

C'est une question injurieuse qui m'a laissé un si grand scrupule, que pour me mettre l'esprit en repos, j'ai été obligé d'ajouter quelques vers, qui montrent que votre beauté est incapable de recevoir aucune altération.

Beaux yeux, quel est votre destin!
Périrez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?
Non, d'un charme éternel le fond inépuisable
Vous rend, malgré Morin, chaque jour plus aimable;
Sa bassette a détruit, bien, repos, liberté;
Tout cède à son désordre, hormis votre beauté :
Tout se dérègle en vous, tout se confond par elle;
Mais le dérèglement vous rend encor plus belle;
Et, lorsque vous passez une nuit sans sommeil,
Plus brillante au matin que l'éclat du soleil,
Vous nous laissez douter si sa chaleur féconde
Vaut le feu de vos yeux pour animer le monde.

N'appréhendez pas, Madame, de perdre vos charmes à Newmarket: montez à cheval dès cinq heures du matin; galopez dans la foule à toutes les courses qui se feront; enrouez-vous à crier plus haut que mylord Thomond aux combats de coqs; usez vos poumons à pousser des Done[1] à droite et à gauche; entendez tous les soirs ou la comédie de Henri VIII[2] ou celle de la reine Élisabeth[3]; crevez-vous d'huîtres à souper, et passez les nuits entières sans dormir :

[1] Expression anglaise qui répond à notre *Va*
[2] Pièce de Shakespeare.
[3] Pièce de Thomas Heywood, qui vivait sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier.

votre beauté qui est échappée à la Bassette de M. Morin[1] se sauvera bien des fatigues de Newmarket.

Venons au grand Morin. Parler de vos appas,
Est un discours perdu, vous ne l'écoutez pas.
A votre jeu fatal, l'âme la plus sincère
De tromper le tailleur fait sa première affaire;
Et le noble tailleur, autant et plus loyal,
Sur l'argent du metteur fait un dessein égal.
Il s'applique, il s'attache à ce doux exercice
De voler son voisin sans craindre la justice.
Laissant d'un vieil honneur la scrupuleuse loi,
Et le grossier abus de toute bonne foi :
Il établit ses droits dans la seule industrie,
Et l'adresse des mains est sa vertu chérie.
Tel est le vrai banquier. Pour les nouveaux tailleurs,
Ils quitteront bientôt ou banque ou bonnes mœurs.
Otez au grand Morin son subtil avantage
La bassette pour lui sera pis que la rage :
Quoi qu'on ose lui dire, il doit tout endurer,
Et chacun s'autorise à le désespérer.
Que sa langueur augmente avecque sa jaunisse,
Il faut, malgré son mal, qu'il fasse son office

MORIN.

Madame, ze[2] me meurs.

MADAME MAZARIN.

Vous taillerez, Morin;
Expirer en taillant est une belle fin.
Pour dernière oraison, lorsque vous rendrez l'âme;
Vous pourrez réclamer le valet ou la dame.
Quelle plus digne mort que d'être enseveli
Après avoir gagné quelque gros paroli !
C'est par de si beaux coups qu'une célèbre histoire
Aux banques à venir portera votre gloire.
Mais c'est trop discourir. La bourse, Pelletier;
Et vous, maître Morin, faites votre métier.

MORIN.

Un moment de repos, madame la Dussesse;

[1] Espèce de croupier de jeu. Il était de Béziers et était venu en Angleterre endetté. Il inspira à Hortense une passion effrénée pour le jeu.
[2] Morin grasseyait.

Sacun vous le dira ; madame la comtesse,
Et monsieur de Verneuil et monsieur de Bezon :
Parbleu, l'on m'auroit cru l'enfant de la maison [1].
C'étoit, assurément, toute une autre manière :
Un petit compliment en forme de prière :
Monsieur, monsieur Morin, dînez avecque nous ;
Ou bien quelque autre sose et d'honnête et de doux :
Ici z'entends gronder touzours quelque tempête;
Il faudra qu'à la fin ze lui casse la tête.
Si ze me porte mal, *vous taillerez, Morin ;*
Expirer en taillant est une belle fin.
Ah ! ce n'est pas ainsi que le banquier se traite,
Lorsque l'on veut sez soi tenir une bassette.

MADAME MAZARIN.

Monsieur, monsieur Morin, l'enfant de la maison
De *monsieur de Verneuil*, de *monsieur de Bezon*,
Sans *petit compliment en forme de prière*.
Je vous dirai tout net d'une franche manière :
Il faut tailler, Morin, et tailler promptement,
Où sortir aussitôt de mon appartement.

Il taille, eût-il la mort peinte sur le visage ;
Mais d'une main fidèle il ne perd pas l'usage ;
Et son œil attentif, par un soin diligent,
Aide la Provençale [2] à s'attirer l'argent.
Laissez, ô grand Morin ! parler toute la terre.
Que chacun, par dépit, vous déclare la guerre :
Que certains enchanteurs, irrités contre vous,
Fassent passer la mer à tous vos billets doux
(Billets que la noirceur d'une magie étrange
A transformés à Londres en des billets de change.)
Ne vous alarmez point : un plus grand enchanteur
S'est déclaré déjà pour votre protecteur ;
De Merlin et Morin le secret parentage
Vous donnera sur eux un entier avantage :
C'est par lui qu'à Saint-James vous taillez hardiment ;

[1] Morin était de Béziers, et il avait quelquefois joué avec M. le duc de Verneuil et avec M. de Bezons. Le premier était gouverneur de Languedoc et l'autre en était intendant. (Des Maizeaux.)

[2] Manière de mêler les cartes à la bassette, venue de la Provence.

C'est par lui qu'à White-Hall vous dormez sûrement[1];
Par lui de Newmarket les routes détournées
Dans l'ombre de la nuit vous seront enseignées,
Et de son char volant les magiques ressorts
Transporteront Morin et Morice à Windsor[2].
Du géant Malambrun l'ordinaire monture,
Chevillard n'eût jamais une si douce allure;
Et l'on ne vit jamais ce renommé coursier
Porter si digne maître et si rare écuyer.
Loin, félons malandrins, sorciers, races damnées,
Sur le bon Don Quichotte autrefois déchaînées!
Loin, maudits enchanteurs, restes de la Voisin[3],
Députés de Satan pour tourmenter Morin!
Sortez d'ici, méchants; abandonnez une île
Où tant de gens de bien ont cherché leur asile!
Vos piéges décevants sont ici superflus;
Fourbes, retirez-vous, et ne revenez plus!
Mais plutôt, cher Morin, forcez cette canaille
D'adorer dans vos mains les vertus de la taille;
Produisez devant eux un miracle nouveau,
Plus fort que leur magie, et plus grand et plus beau;
Découvrez à leurs yeux les monceaux de guinées,
Des banques par vos lois sagement gouvernées;
Un valet bien soumis à l'ordre de vos doigts,
Qui, pour vous obéir, perdra les quatre fois:
Ce fidèle valet acquittera les dettes
Qui viennent de Paris ou qu'à Londres vous faites.
Une dame, attachée à tous vos intérêts,
Fera pour vous autant qu'auront fait les valets;
Elle saura fournir à la magnificence
Que vous nous faites voir tous les jours de naissance;
Elle vous fournira frange, point de Paris,
Boucles de diamants et boutons de rubis;
Elle vous fournira des repas pour les dames
Qui savent contenter vos amoureuses flammes.

[1] Morin, obligé d'échapper à ses créanciers, n'était tranquille que dans les lieux privilégiés.

[2] ... était parfois obligé de ne voyager que la nuit; Morice était un ...bre de madame de Mazarin.

[3] ... qui fut brûlée en France pour sortiléges.

Nymphes, dont le mérite et le charme divin
Vous ont fait oublier feu la dame Morin ;
Quatre rois aujourd'hui devenus tributaires,
Font leur soin principal d'avancer vos affaires ;
Travaillent, à l'envi, d'un zèle assez égal,
A qui remplira mieux votre trésor royal.
Enfin, dans votre État, tout ce qui fait figure,
Ou ce qui n'en fait point, est votre créature ;
Et, par cette raison, madame Mazarin
Vous nomme et nommera toujours le grand Morin.

Après m'être élevé au genre sublime, pour donner des louanges aux vertus de mon héros, vous trouverez bon, Madame, que je descende à la naïveté du style ordinaire, pour vous rendre compte de la volatille de votre maison.

Le *Pretty* [1] ne se porte pas mal : mais comme c'est un oiseau fort bien né, et qui vient assurément de bon lieu, il se plaint modestement d'être abandonné à une servante, au sortir des mains délicates de mademoiselle Silvestre. Ce n'est pourtant pas là son plus grand chagrin : il ne voit plus Madame ; il ne peut plus voler après elle, ou la suivre à la trace, sur ses petits pieds : voilà sa douleur. On n'oublie rien pour le consoler ; on lui donne du thé tous les matins, mais ce n'est pas sur votre lit. Il a réglement son bœuf à dîner, mais ce n'est pas sur votre table : rien ne peut consoler son affliction, que l'espérance de votre retour.

Ma première visite se fait au *pretty ;* la seconde aux poules, qui sont bien les plus honnêtes poules que j'ai vues de ma vie. Elles préfèrent un vieux coq tout couvert de plaies, un vieux soldat estropié, qui pourrait demander place aux Invalides de Newmarket ; elles le préfèrent à un jeune galant qui a la plus belle crête et la plus belle queue du monde. Il faut que je me satisfasse de ma condition, telle qu'elle est ; mais si j'avais à choisir, j'aimerais mieux être vieux coq, parmi ces vertueuses poules, que vieil homme parmi les dames. Cette considération me fait visiter vos poules deux fois le jour ; et là, par une fausse idée, je m'applique en quelque façon la nature et le bonheur de votre coq. Il marche avec une gravité extraordinaire : glorieux du respect qu'on lui

[1] Perroquet de madame Mazarin ; *pretty* en anglais signifie *joli.*

rend et fort content de lui-même. Nous n'avons point de terme en notre langue qui puisse bien exprimer cette satisfaction grave et composée qui se répand sur tout l'extérieur; l'Ufano des Espagnols y serait tout à fait propre ; mais je ne sais si M. *Poussy* [1] permettrait qu'on s'en servît pour d'autres que pour lui.

Si vous me donnez quelque commission, ajoutée à celle que j'ai reçue pour avoir soin de la volatille, il n'y a personne au monde qui s'en acquitte si ponctuellement que moi. Ma guenon devient plus maigre que je ne voudrais; et sans l'attachement que j'ai auprès d'elle, elle serait morte il y a longtemps.

XLVI

A LA MÊME, LE PREMIER JOUR DE L'AN 1683.

Je vous souhaite une heureuse année, quand je ne puis en avoir de bonnes, ni en espérer de longues. C'est une méchante condition, Madame, d'être mal satisfait du présent, et d'avoir tout à craindre de l'avenir : mais je me console de ce malheur, par la pensée que j'ai de me voir bientôt en état de vous servir. Vous savez que vous n'avez point de serviteur si dévoué que moi en ce monde. Mes vers vous apprendront que je ne serai pas moins attaché à vos intérêts dans l'autre. Comptez donc sur mon ombre, comme sur ma personne; et soyez assurée d'une fidélité éternelle jointe à une égale discrétion. Je ne viendrai point vous importuner au jeu par ma présence; je ne viendrai point vous effrayer par des apparitions; je ne vous troublerai point par des songes, et n'inquiéterai, en quelque manière que ce puisse être, le peu d'heures que la Bassette vous laisse pour le sommeil.

Voilà des effets de ma discrétion, apprenez ceux de mon zèle. Je vais déclarer la guerre à Hélène et à Cléopâtre pour l'amour de vous: je vais réduire des rebelles, et remettre des indociles dans

[1] Le chat de madame Mazarin.

le devoir. Mais pour cela, Madame, j'ai besoin d'une instruction que je vous demande dans mes vers : vous ne sauriez me l'accorder trop promptement. Autant de temps que vous tarderez à me la donner, autant de retardement apporterez-vous à votre gloire.

Je m'aperçois que ma raison [1],
Trop longtemps au corps asservie,
Est prête à quitter sa prison,
Pour goûter le bonheur d'une plus douce vie.

Bientôt je verrai ces beautés
Qui sont dans les Champs-Élysées,
D'un repos éternel et de biens enchantés,
Heureusement favorisées.

Je verrai dans ces lieux charmants
Les Hélènes, les Cléopâtres,
Dont les fameux événements
Font tant de bruit sur nos théâtres,

Là, s'informant de vos beaux yeux,
Et de tous les traits d'un visage
Qui nous est donné par les dieux,
Comme le plus parfait ouvrage ;
Elles sauront que vos appas
Auroient ôté Pâris à son aimable Hélène ;
Qu'Antoine, que César, près de vous n'auraient pas
Regardé seulement le sujet de leur peine ;
Et vous auriez sauvé d'un funeste trépas
Deux héros malheureux que perdit cette reine.

Rome a là des objets également connus :
Sa Virginie et sa Lucrèce ;
Mais, pour avoir suivi de farouches vertus,
Elles gardent encor certain air de rudesse ;
Et leurs rares attraits, odieux à Vénus,
Ne jouiront jamais de la douce mollesse.

Sachant que j'ai l'honneur d'être connu de vous,
Elles voudront savoir si quelque amour trop vaine

[1] Ces stances sont imitées de l'épigramme de Maynard au cardinal de Richelieu : *Armand, l'âge affaiblit mes yeux*, etc.

De jeu, d'amusement, ou de plaisir trop doux,
N'ont pas gâté l'esprit d'une dame romaine.

Je leur dirai que votre cœur
Est digne de leur république ;
Ferme et constant comme le leur,
Mais plus noble et plus magnifique.

Je dirai que du plus beau corps,
Et de l'âme la plus parfaite,
Nous voyons en vous les accords ;
Et je ne dirai pas un mot de la Bassette.

Je leur dirai que Brute et Collatin
Sont forts de votre connaissance ;
Que d'Appius vous savez le destin,
Et comment finit sa puissance :
Mais pour Coné, Mazenot et Morin [1],
Ils seront passés sous silence.

De là, j'irai chercher les beautés de nos jours,
Marion, Montbazon, modernes immortelles,
A qui nous donnerons toujours
L'honneur d'avoir été de leur temps les plus belles.

Je pense voir leurs déplaisirs,
Je vois déjà couler leurs larmes ;
Et le sujet de leurs soupirs,
C'est d'entendre parler tous les jours de vos charmes.

Vous qui venez du séjour des mortels,
Me dira-t-on dans une humeur chagrine,
Nous cherchez-vous pour parler des autels
Dressés partout à votre Mazarine ?

Ah ! c'est nous faire un enfer de ces lieux
Qu'on destinoit aux âmes fortunées :
Le mal que nous causent ses yeux
Est plus grand mille fois que celui des damnés.

« Ombres, goûtez le bien d'avoir jadis été
...eilles de notre France.

...assette de madame Mazarin.

Heureuse est une vanité
Que la mort met en assurance!

« Si le jour vous étoit resté,
Vous en auriez haï la triste jouissance,
Ou, du moins, auriez-vous cherché l'obscurité,
Pour ne pas voir l'éclat de la divine Hortense.

« Mais que servent enfin tous ces chagrins jaloux?
Le grand maître de la nature
Ne pourra-t-il former rien de plus beau que vous,
Sans attirer votre murmure?

« Hélène auroit plus de raison
De murmurer et de se plaindre,
Que madame de Montbazon;
Cependant elle sait sagement se contraindre.

« Celle qui put armer cent et cent potentats,
Qui d'Hector et d'Achille anima la querelle;
Qui fit livrer mille combats,
Où les dieux partagés étoient pour ou contre elle:
Hélène, à Mazarin ne le dispute pas;
Et vous auriez un cœur rebelle,
Vous qui borniez l'honneur de vos appas
Au peu de bruit que fait une ruelle? »

A ces mots, sans rien contester,
Nos ombres baisseront la tête;
Et, docile pour m'écouter,
Chacune aussitôt sera prête.

Je dirai que vos yeux pourraient tout enflammer,
Et, comme ceux d'Hélène, armer toute la terre;
Mais vous aimez mieux la charmer
Que la désoler par la guerre.

Je leur dirai que tous nos vœux
S'adressent à vous seule au milieu de nos dames;
Que nos plus forts liens se font de vos cheveux;
Que le front, le sourcil, ont leur droit sur nos âmes.

Je dirai que tous les amants
Voudroient mourir sur une bouche

Qu'environnent mille agréments,
Et de qui le charme nous touche.

De la gorge et du cou (ce miracle nouveau)
L'orgueilleuse beauté sera bien exprimée :
Les bras, les mains, les pieds dignes d'un corps si beau,
Auront aussi leur part à votre renommée.

La chose jusque-là ne peut mieux se passer,
Et leur confusion ne peut être plus grande :
Mais si, voulant m'embarrasser,
Elles me font une demande;
Si Marion veut s'informer
De cet endroit caché qui se dérobe au monde,
Et que je n'ose ici nommer,
Que voulez-vous que je réponde?
Là, ma connaissance est à bout,
Et je devrois connoître tout.
O belle, ô généreuse Hortense!
Sauvez-moi de cette ignorance.

XLVII

LETTRE DE LA FONTAINE A LA DUCHESSE DE BOUILLON.

— 1687 —

MADAME,

Nous commençons ici de murmurer contre les Anglais, de ce qu'ils vous retiennent si longtemps. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France, avant la fin de l'automne, et qu'en échange nous leur donnions deux ou trois îles dans l'Océan. S'il ne s'agissait que de ma satisfaction, je leur céderais tout l'océan même ; mais peut-être avons-nous plus de sujet de nous plaindre de Madame votre sœur, que de l'Angleterre. On ne quitte pas madame la duchesse Mazarin comme l'on voudrait. Vous êtes toutes deux envi-

ronnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est-à-dire d'enchantements, et de grâces de toutes sortes,

Moins d'amour, de ris et de jeux,
Cortége de Vénus, sollicitoient pour elle,
Dans ce différend si fameux,
Où l'on déclara la plus belle
La déesse des agréments.
Celle aux yeux bleus, celle aux bras blancs,
Furent au tribunal par Mercure conduites :
Chacune étala ses talens.
Si le même débat renaissoit en nos temps,
Le procès auroit d'autres suites,
Et vous, et votre sœur, emporteriez le prix
Sur les clientes de Paris.
Tous les citoyens d'Amathonte
Auroient beau parler pour Cypris ;
Car vous avez, selon mon compte,
Plus d'amour, de jeux et de ris.
Vous excellez en mille choses,
Vous portez en tous lieux la joye et les plaisirs :
Allez en des climats inconnus aux zéphirs,
Les champs se vêtiront de roses.
Mais comme aucun bonheur n'est constant dans son cours,
Quelques noirs aquilons troublent de si beaux jours.
C'est-là que vous savez témoigner du courage,
Vous envoyez au vent ce fâcheux souvenir :
Vous avez cent secrets pour combattre l'orage ;
Que n'en aviez-vous un qui le sût prévenir !

On m'a mandé que Votre Altesse était admirée de tous les Anglais, et pour l'esprit et pour les manières, et pour mille qualités qui se sont trouvées de leur goût. Cela vous est d'autant plus glorieux, que les Anglais ne sont pas de forts grands admirateurs: je me suis seulement aperçu qu'ils connaissent le vrai mérite et en sont touchés.

Votre philosophe a été bien étonné, quand on lui a dit que Descartes n'était pas l'inventeur de ce système que nous appelons la *Machine des animaux;* et qu'un Espagnol l'avait prévenu [1].

[1] Voyez le *Dictionnaire de Bayle,* à l'article *Péreira.*

Cependant, quand on ne lui en aurait point apporté de preuves, je ne laisserais pas de le croire, et ne sais que les Espagnols qui pussent bâtir un château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelque opinion de Descartes, répandue de côté et d'autre, dans les ouvrages des anciens, comme celle-ci : qu'il n'y a point de *couleurs* au monde. Ce ne sont que de différents effets de lumière sur de différentes superficies. Adieu les lys et les roses de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche, ni cheveux noirs; notre passion n'a pour fondement qu'un corps sans couleur : et après cela, je ferai des vers pour la principale beauté des femmes ?

Ceux qui ne seront pas suffisamment informés de ce que sait Votre Altesse, et de ce qu'elle voudrait savoir, sans se donner d'autre peine que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainsi de philosophie; mais je leur apprends que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi bien que toutes sortes de livres, pouvu qu'il soient bons.

Nul auteur de renom n'est ignoré de vous ;
L'accès leur est permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau se battre,
Vous mettez le hola en écoutant l'auteur[1] ;
Vous égalez ce dictateur
Qui dictoit tout d'un temps à quatre.

C'était, ce me semble, Jules César; il faisait à la fois quatre dépêches sur quatre matières différentes. Vous ne lui devez rien de ce côté-là; et il me souvient qu'un matin vous lisant des vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture, et à trois querelles d'animaux. Il est vrai qu'ils étaient sur le point de s'étrangler. *Jupiter le Conciliateur* n'y aurait fait œuvre. Qu'on juge par là, Madame, jusqu'où votre imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'ouvrages, et en jugez bien.

Vous savez dispenser à propos votre estime ;
Le pathétique, le sublime,
Le sérieux et le plaisant,
Tour à tour vous vont amusant.

[1] Saint-Évremond n'a pas fait attention à cet *hiatus*.

Tout vous duit, l'histoire et la fable,
Prose et vers, latin et françois :
Par Jupiter, je ne connois
Rien pour nous de si souhaitable.
Parmi ceux qu'admet à sa cour
Celle qui des Anglois embellit le séjour,
Partageant avec vous tout l'empire d'Amour,
Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Evremond et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettroit Anacréon chez soi?
Qui banniroit Waller et La Fontaine?
Tous deux sont vieux, Saint-Evremond aussi :
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrène
Gens moins ridés, dans leurs vers, que ceux-ci?
Le mal est que l'on veut ici
De plus sévères moralistes :
Anacréon s'y tait devant les jansénistes.
Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,
Vous devez priser ces auteurs
Pleins d'esprit, et bons disputeurs.
Vous en savez goûter de plus d'une manière ;
Les Sophocles du temps, et l'illustre Molière,
Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point
Sur quoi ne disputez-vous point?

A propos d'Anacréon, j'ai presque envie d'évoquer son ombre ; mais je pense qu'il vaudrait mieux le ressusciter tout à fait. Je m'en irai pour cela, trouver un gymnosophiste, de ceux qu'alla voir Apollonius Tyaneus. Il apprit tant de choses d'eux, qu'il ressuscita une jeune fille. Je ressusciterai un vieux poëte. Vous et madame Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre. M. Waller, M. de Saint-Evremond, le vieux Grec, et moi. Croyez-vous, Madame, qu'on pût trouver quatre poëtes mieux assortis :

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens,
Inspirer le plaisir, la tristesse combattre;
Et de fleurs couronnés ainsi que le Printemps,
Faire trois cents ans à nous quatre.

Après une entrevue comme celle-là, et que j'aurai renvoyé Anacréon aux Champs-Élysées, je vous demanderai mon audience de congé. Il faudra que je voie auparavant cinq ou six Anglais, et autant d'Anglaises (les Anglaises sont bonnes à voir, à ce que l'on dit.) Je ferai souvenir notre ambassadeur de la rue Neuve-des-Petits-Champs[1] et de la dévotion que j'ai toujours eue pour lui. Je le prierai, et M. de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce sont à peu près toutes les affaires que je puis avoir en Angleterre. J'avais fait aussi dessein de convertir madame Hervart, madame de Gouvernet et madame Eland, parce que ce sont des personnes que j'honore ; mais on m'a dit que je ne trouverais pas encore les sujets assez disposés. Or, je ne suis bon, non plus que *Perrin Dandin*[2], que quand les parties sont lasses de contester. Une chose que je souhaiterais avant toutes, ce serait que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au monarque, mais je n'oserais l'espérer. C'est un prince qui mérite qu'on passe la mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un souverain et de véritable passion pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoique tous le dussent faire, en ces places-là.

Ce n'est pas un vain fantôme
Que la gloire et la grandeur ;
Et STUARD, en son royaume,
Y court avec plus d'ardeur
Qu'un amant à sa maîtresse.
Ennemi de la mollesse,
Il gouverne son État
En habile potentat ;
De cette haute science
L'original est en France.
Jamais on n'a vu de roi
Qui sût mieux se rendre maître,
Fort souvent jusqu'à l'être
Encor ailleurs que chez soi.
L'art est beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer :
Louis a su s'y tracer

[1] L'hôtel de la Sablière y était situé, ainsi que celui de madame Hervart.
[2] Voyez Rabelais, liv. III, ch. XXXIX.

Un chemin, par ses conquêtes.
On trouvera ses leçons
Chez ceux qui feront l'histoire :
J'en laisse à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces moutons, Madame, c'est Votre Altesse et madame Mazarin. Ce serait ici le lieu de faire aussi son éloge, afin de le joindre au vôtre; mais comme ces sortes d'éloges sont une matière un peu délicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abstienne. Vous vivez en sœurs : cependant il faut éviter la comparaison.

L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand orateur, quand ce seroit un ange,
Ne contenteroit pas en semblables desseins
Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

Je suis avec un profond respect, etc.

XLVIII

RÉPONSE DE SAINT-ÉVREMOND A LA LETTRE DE LA FONTAINE A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Si vous étiez aussi touché du mérite de madame de Bouillon, que nous en sommes charmés, vous l'auriez accompagnée en Angleterre, où vous eussiez trouvé des dames qui vous connaissent autant par vos ouvrages, que vous êtes connu de madame de la Sablière, par votre commerce et votre entretien. Elles n'ont pas eu le plaisir de vous voir, qu'elles souhaitaient fort : mais elles ont celui de lire une lettre assez galante et assez ingénieuse, pour donner de la jalousie à Voiture, s'il vivait encore. Madame de Bouillon, madame Mazarin, et M. l'ambassadeur, ont voulu que j'y fisse une espèce de réponse. L'entreprise est difficile ; je ne laisserai pas de me mettre en état de leur obéir.

Je ne parlerai point des rois :
Ce sont des dieux vivants, que j'adore en silence;
Loués à notre goût et non pas à leur choix,
Ils méprisent notre éloquence.
Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
Du mérite passé de quelqu'autre vaillance,
Donner un tour antique à de nouveaux exploits :
C'est, des vertus du temps, ôter la connoissance.
J'aime à leur plaire en respectant leurs droits ;
Rendant toujours à leur puissance
A leurs volontés, à leurs lois,
Une parfaite obéissance.
Sans moi leur gloire a su passer les mers,
Sans moi leur juste renommée
Par toute la terre est semée :
Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Bouillon se passerait bien de ma prose, après avoir lu le bel éloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des grâces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait et sur tout ce qu'elle dit; qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel, de savoir que d'agrément. En des contestations assez ordinaires, elle dispute toujours avec esprit; souvent à ma honte, avec raison : mais une raison animée qui paraît de la passion aux connaisseurs médiocres, et que les délicats même auraient peine à distinguer de la colère, dans une personne moins aimable.

Je passerai le chapitre de madame Mazarin, comme celui des rois, dans le silence d'une secrète adoration. Travaillez, monsieur, tout grand poëte que vous êtes, travaillez à vous former une belle idée, et malgré l'effort de votre esprit, vous serez honteux de ce que vous aurez imaginé, quand vous verrez une personne si admirable.

Ouvrages de la fantaisie,
Fictions de la poésie,
Dans vos chefs-d'œuvres inventés,
Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautés.
Loin d'ici figures usées,
Loin, comparaisons méprisées :
Ce seroit embellir la lumière des cieux,

Que de la comparer à l'éclat de ses yeux.
Belle grecque, fameuse Hélène,
Ne quittez point les tristes bords
Où règne votre ombre hautaine :
Vous êtes moins mal chez les morts,
Vous ne souffrez pas tant de peine
Que vous en souffririez, à voir tous les trésors
Que nature, d'une main pleine,
A répandus sur ce beau corps.
Quand le ciel vous rendroit votre forme première,
Que vos yeux aujourd'hui reverroient la lumière,
A quoi vous serviroient et ces yeux et ce jour,
Qu'à vous en faire voir qui donnent plus d'amour?
Vous passez votre temps en vos demeures sombres,
A conter aux nouvelles ombres,
Amours, aventures, combats;
A les entretenir là-bas
De la vieille guerre de Troie,
Qui sert d'amusement au défaut de la joie.
Mais ici que trouveriez-vous
Qui n'excitât votre courroux?
Vous verriez devant vous des charmes,
Maîtres de nos soupirs et de nos tendres larmes;
Vous verriez fumer leurs autels
De l'encens de tous les mortels,
Tandis que morne et solitaire,
L'âme triste, l'esprit confus,
Vous vous sauveriez chez Homère,
Et passeriez les nuits avec nos Vossius,
A chercher dans un commentaire
Vos mérites passés qu'on ne connoîtroit plus.
Belle grecque, fameuse Hélène,
Ne quittez pas les tristes bords
Où règne votre ombre hautaine :
Tout règne est bon, et fût-ce chez les morts.
Et vous, beautés, qu'on loue en son absence,
Attraits nouveaux, doux et tendres appas,
Qu'on peut aimer où Mazarin n'est pas,
Empêchez-la de revenir en France,
Par tous moyens traversez son retour.
Jeunes beautés, tremblez au nom d'Hortense,

Si la mort d'un époux la rend à votre cour,
Vous ne soutiendrez pas un moment sa présence.
Mais à quoi bon tout ce discours
Que vous avez fait sur Hélène,
COMBATS, AVENTURES, AMOURS,
Ces TRISTES BORDS, et cette OMBRE HAUTAINE?
Sans vous donner excuse ni détours,
Je vous dirai, monsieur de La Fontaine,
Que tels propos vous sembleroient bien courts,
Si tel objet animoit votre veine.
La règle gêne, on ne la garde plus,
On joint Hélène au docte Vossius,
Comme souvent, de loisir, sans affaires,
On sait *dicter à quatre* secrétaires.
Les premières beautés ont droit au merveilleux :
La basse vérité se tient indigne d'elles ;
Il faut de l'incroyable, il faut du fabuleux
Pour les héros et pour les belles.

La solidité de M. l'ambassadeur l'a rendu assez indifférent pour les louanges qu'on lui donne : mais quelque rigueur qu'il tienne à son mérite, quelque sévère qu'il soit à lui-même, il ne laisse pas d'être touché secrètement de ce que vous avez écrit pour lui. Je voudrais que ma lettre fût assez heureuse, pour avoir le même succès auprès de vous.

Vous possédez tout le bon sens
Qui sert à consoler des maux de la vieillesse ;
Vous avez plus de feux que n'ont les jeunes gens :
Eux, moins que vous de goût et de justesse.

Après avoir parlé de votre esprit, il faut dire quelque chose de votre morale.

S'accommoder aux ordres du Destin ;
Aux plus heureux ne porter point d'envie,
Du faux esprit que prend un libertin,
Avec le temps, connoître la folie ;
Et dans les vers, jeu, musique, bon vin,
Passer en paix une innocente vie :
C'est le moyen d'en reculer la fin.

M. Waller, dont nous regrettons la perte, a poussé la vigueur de l'esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans[1] :

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triste et malheureux trépas,
Je dirois en pleurant que toute Muse est morte,
Si la vôtre ne vivoit pas.
O vous, nouvel Orphée, ô vous de qui la veine
Peut charmer des Enfers la noire souveraine,
Et le dieu son époux, si terrible, dit-on,
Daignez, tout-puissant La Fontaine,
Des lieux obscurs où notre sort nous mène
Tirer Waller au lieu d'Anacréon !

Mais il n'est permis de demander ces sortes de soulagements qu'en poésie ; on sait qu'aucun mérite n'exempte les hommes de la nécessité de mourir, et que la vertu d'aucun charme, aucune prière, aucuns regrets ne peuvent les rendre au monde, quand ils en sont une fois sortis.

Si la bonté des mœurs, la beauté du génie,
Pouvoient sauver quelqu'un de cette tyrannie,
Que la Mort exerce sur tous,
Waller, vous seriez parmi nous,
Arbitre délicat, en toute compagnie,
Des plaisirs les plus doux.

Je passe de mes regrets pour la muse de M. Waller, à des souhaits pour la vôtre.

Que plus longtemps votre muse agréable
Donne au public ses ouvrages galans !
Que tout chez vous puisse être CONTE et FABLE,
Hors le secret de vivre heureux cent ans !

Il ne serait pas raisonnable que je fisse tant de vœux pour les autres, sans en faire quelqu'un pour moi.

Puisse de la beauté le plus parfait modèle,
A mes vers, à mes soins, laisser leurs faibles droits !
Que l'avantage heureux de vivre sous ses lois
Me tienne lieu de mérite auprès d'elle !
Que le feu de ses yeux m'inspire les esprits

[1] M. Waller mourut le 31 d'octobre 1687.

Qui depuis si longtemps m'ont conservé la vie !
Qu'une secrète ardeur anime mes écrits !
Que me serviroit-il de parler d'autre envie !
Où cesse l'amoureux désir,
Il faut que la raison nous serve de plaisir.

XLIX

RÉPONSE DE LA FONTAINE A SAINT-ÉVREMOND.

Ni vos leçons, ni celles des neuf Sœurs,
N'ont su charmer la douleur qui m'accable :
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs,
Et ne saurois rien penser d'agréable.
Tout rhumatisme, invention du diable,
Rend impotent et de corps et d'esprit ;
Il m'a fallu, pour forger cet écrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée ;
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moi, dont l'Orphée étoit le dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux vers,
A votre prose, et galante et polie.
Deux déités par leurs charmes divers,
Ont d'agréments votre lettre remplie :
Si celle-ci n'est autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens ;
Le mal me tient, Hortense vous amuse.
Cette déesse, outre tous vos talents,
Vous est encore une dixième Muse :
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier aussitôt que je le devais, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritais une lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnaissant. Vous me louez de mes vers et de ma morale, et cela de si bonne grâce, que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

L'éloge qui vient de vous,
Est glorieux et bien doux :
Tout le monde vous propose
Pour modèle aux bons auteurs ;
Vos beaux ouvrages sont cause,
Que j'ai su plaire aux neuf Sœurs :
Cause en partie, et non toute,
Car vous voulez bien sans doute,
Que j'y joigne les écrits
D'aucuns de nos beaux esprits.
J'ai profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens :
Je ne sais qui fut son maître ;
Que ce soit qui le peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

J'oubliais maître François[1], dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent et celui de maître Clément[2]. Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort savant en certain art de railler, où vous excellez, je prétends en aller prendre de vous des leçons, sur les bords de l'Hippocrène (bien entendu qu'il y ait des bouteilles qui rafraîchissent). Nous serons entourés de nymphes et de nourrissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs tablettes les moindres choses que vous direz. Je les vois d'ici qui apprennent, dans votre école, à juger de tout avec pénétration et finesse.

Vous possédez cette science ;
Vos jugemens en sont les règles et les lois ;
Outre certains écrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez Hortense et les deux rois,

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois puissances, aussi bien à madame Mazarin qu'aux deux princes, vous me faites son portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire, et en me donnant la liberté de me figurer des beautés et des grâces à ma fantaisie. Si j'entreprends d'y toucher, vous défiez en son nom la vérité et la fable, et tout

[1] Rabelais.
[2] Voiture et Marot.

ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables et propres à enchanter. Je vous ferais mal ma cour, si je me laissais rebuter par de telles difficultés. Il faut vous représenter votre héroïne, autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendrait mieux qu'à moi, que l'on a cru jusqu'ici ne savoir représenter que des animaux. Toutefois afin de vous plaire, et pour rendre ce portrait le plus approchant qu'il sera possible, j'ai parcouru le pays des Muses, et n'y ai trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De là, j'ai passé au pays des Grâces, où je suis tombé dans le même inconvénient. Les Jeux et les Ris sont encore des galanteries rebattues, que vous connaissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi le mieux que je puisse faire est de dire tout simplement que rien ne manque à votre héroïne de ce qui plaît, et de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage?
Hortense eut du ciel en partage
La grâce, la beauté, l'esprit; ce n'est pas tout:
Les qualités du cœur; ce n'est pas tout encore:
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'Angleterre en ce point le dispute à la France
Votre héroïne rend nos deux peuples rivaux.
O vous, le chef de ses dévots,
De ses dévots à toute outrance,
Faites-nous l'éloge d'Hortense!
Je pourrois en charger le dieu du double Mont,
Mais j'aime mieux Saint-Evremond.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit? Puisque vous voulez que la gloire de madame Mazarin remplisse tout l'univers, et que je voudrais que celle de madame de Bouillon allât au delà, ne dormons, ni vous, ni moi, que nous n'ayons mis fin à une si belle entreprise. Faisons-nous chevaliers de la Table-Ronde; aussi bien est-ce en Angleterre que cette chevalerie a commencé. Nous aurons deux tentes en notre équipage; et au haut de ces deux tentes, les deux portraits des divinités que nous adorons.

Au passage d'un pont ou sur le bord d'un bois,
Nos hérauts publîront ce ban à haute voix :
MARIANE sans pair, HORTENSE sans seconde,
Veulent les cœurs de tout le monde
Si vous en êtes cru, le parti le plus fort
Penchera du côté d'Hortense ;
Si l'on m'en croit aussi, Mariane d'abord
Doit faire incliner la balance.
Hortense ou Mariane, il faut y venir tous :
Je n'en sais point de si profane
Qui, d'Hortense évitant les coups,
Ne cède à ceux de Mariane.
Il nous faudra prier monsieur l'ambassadeur
Que sans égard à notre ardeur
Il fasse le partage ; à moins que des deux belles
Il ne puisse accorder les droits,
Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles
Pour accorder ceux des deux rois.

Nous attendrons le retour des feuilles, et celui de ma santé ; autrement il me faudrait chercher en litière les aventures. On m'appellerait le *Chevalier du rhumatisme ;* nom qui, ce me semble, ne convient guère à un chevalier errant. Autrefois que toutes saisons m'étaient bonnes, je me serais embarqué, sans raisonner.

Rien ne m'eût fait souffrir, et je crains toute chose ;
En ce point seulement je ressemble à l'Amour :
Vous savez qu'à sa mère il se plaignit un jour
Du pli d'une feuille de rose.
Ce pli l'avoit blessé. Par quels cris forcenés
Auroit-il exprimé sa plainte,
Si de mon rhumatisme il eût senti l'atteinte ?
Il eût été puni de ceux qu'il a donnés.

C'est dommage que M. Waller nous ait quittés, il aurait été du voyage. Je ne devrais peut-être pas le faire entrer dans une lettre aussi peu sérieuse que celle-ci. Je crois toutefois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé, au delà du fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un songe, et c'en est peut-être un ; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit, comme je vais vous la dire.

Les beaux esprits, les sages, les amants,
Sont en débat dans les Champs-Élysées :
Ils veulent tous en leurs départements
Waller pour hôte, ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit : « *J'ai vos raisons pesées,*
Cet homme sut en quatre arts exceller,
Amour et vers, sagesse et beau parler ;
Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine?
— Sire Pluton, vous voilà bien en peine ;
S'il possédoit ces quatre arts, en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Est un métier qui les autres fait faire. »

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, et suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un livre,
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste univers ;
Citoyen qui, voyant un monde si divers,
Rend à son auteur les hommages
Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté, les beaux vers, les doux sons,
Il est vrai, sont peu nécessaires ;
Mais qui dira qu'ils sont contraires
A ces éternelles leçons ?
On peut goûter la joie en diverses façons ;
Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et recherchant de tout les effets et les causes ;
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau,
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau :
Pourvu que ce dernier se traite à la légère,
Et que la nymphe ou la bergère
N'occupe notre esprit et nos yeux qu'en passant.
Le chemin du cœur est glissant ;
Sage Saint-Evremond, le mieux est de m'en taire,
Et surtout n'être plus chroniqueur de Cythère,
Logeant dans mes vers les Chloris,

Quand on les chasse de Paris.
On va faire embarquer ces belles;
Elles s'en vont peupler l'Amérique d'amours [1] :
Que maint auteur puisse avec elles
Passer la ligne pour toujours!
Ce seroit un heureux passage
Ah! si tu les suivois, tourment qu'à mes vieux jours
L'hiver de nos climats promet pour apanage!
Triste fils de Saturne, hôte obstiné du lieu,
Rhumatisme va-t'en. Suis-je ton héritage?
Suis-je un prélat? Crois-moi, consens à notre adieu :
Déloge enfin, ou dis que tu veux être cause
Que mes vers, comme toi, deviennent mal plaisants.
S'il ne tient qu'à ce point, bientôt l'effort des ans,
Fera sans ton secours cette métamorphose;
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toi.
Sage Saint-Evremond, vous vous moquez de moi :
De bonne heure! Est-ce un mot qui me convienne encore!
A moi qui tant de fois ai vu naître l'aurore,
Et de qui les soleils se vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend.

Madame de la Sablière se tient extrêmement honorée de ce que vous vous êtes souvenu d'elle, et m'a prié de vous en remercier. J'espère que cela me tiendra lieu de recommandation, auprès de vous, et que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande, monsieur, et vous prie de croire que personne n'est plus véritablement que moi, Votre, etc.

[1] Dans le temps que M. de La Fontaine écrivit cette lettre, on fit enlever à Paris un grand nombre de courtisanes qu'on embarqua pour l'Amérique (Des Maizeaux).

L

SAINT-ÉVREMOND A MADEMOISELLE DE LENCLOS.

— 1684 —

Monsieur Turretin m'a une grande obligation de lui avoir donné votre connaissance; je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir servi de sujet à la belle lettre que je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vus ; ces yeux par qui je connaissais toujours la nouvelle conquête d'un amant, quand ils brillaient un peu plus que de coutume, et qui nous faisaient dire :

Telle n'est point la Cythérée, etc. [1].

Vous êtes encore la même pour moi ; et quand la nature, qui n'a jamais pardonné à personne, aurait épuisé son pouvoir à produire quelque altération aux traits de votre visage, mon imagination sera toujours pour vous cette *Gloire de Niquée*, où vous savez qu'on ne changeait point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux et pour vos dents, j'en suis assuré : le plus grand besoin que vous ayez, c'est de mon jugement, pour bien connaître les avantages de votre esprit, qui se perfectionne tous les jours. Vous êtes plus spirituelle que n'était la jeune et vive Ninon.

Telle n'étoit point Ninon,
Quand le gagneur de batailles [2],
Après l'expédition,
Opposée aux funérailles,
Attendoit avec vous, en conversation,
Le mérite nouveau d'une autre impulsion.

Votre esprit à son courage,
Qui paroissoit abattu,

[1] Malherbe, dans l'*Ode à la reine, mère du roi, sur sa bienvenue en France.*

[2] Le duc d'Enghien. Voy. l'*Élégie à mademoiselle de Lenclos.*

Faisoit retrouver l'usage
De sa première vertu.

Le charme de vos paroles
Passoit ceux des Espagnoles,
A ranimer tous les sens
Des amoureux languissants.

Tant qu'on vit à votre service
Un jeune, un aimable garçon [1],
A qui Vénus fut rarement propice,
Bussy n'en fit point de chanson [2].

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle Médée,
Qui pourroit en amour rajeunir un Éson.
Que votre art seroit beau, qu'il seroit admirable,
S'il me rendoit un Jason,
Un Argonaute capable
De conquérir la Toison !

[1] Le comte de Guiche.
[2] *Histoire amoureuse des Gaules*, t. I, p. 100. Passim.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

ŒUVRES CHOISIES DE SAINT-ÉVREMOND.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.






Stanford University Libraries
3 6105 011 987 968

